



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

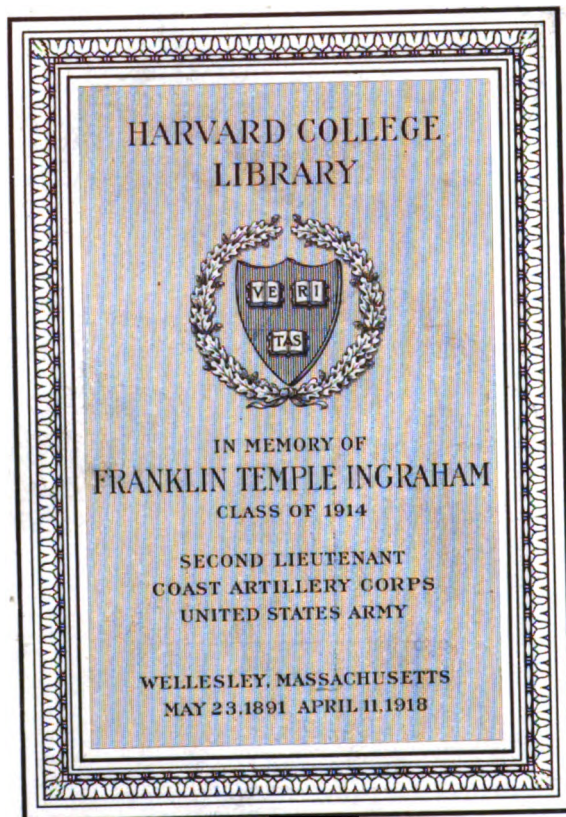
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



*Mémoires de la Société
archéologique du midi de la France*

Société archéologique du Midi de la France

Ans 113.3

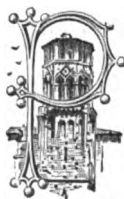


MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE

FONDÉE EN 1831, ET RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 10 NOVEMBRE 1850

TOME XVI.



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE EDOUARD PRIVAT
Librairie de l'Université
14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

1908

HARVARD COLLEGE LIBRARY

INGRAHAM FUND

July 25, 1929

XVI, XVII, 1

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. Bernard BÉNÉZET

L'existence des artistes provinciaux est d'autant plus méritoire qu'elle est souvent ingrate et mal récompensée. Parmi tous les travailleurs consacrés aux choses de l'intelligence, il n'y en a pas qui aient eu plus à souffrir de la séparation introduite par la force des choses entre leurs aspirations les plus légitimes et la possibilité de les réaliser. Vivant en dehors du foyer où se fait le mouvement d'idées qui produit la rénovation des inspirations et des tendances, privés du contact avec les grandes œuvres qui entretiennent la vie des traditions, ne rencontrant dans le milieu qui les entoure, indifférent et parfois réfractaire, rien qui puisse exciter leur émulation, dépourvus même par la rareté des commandes des moyens de faire preuve de leur talent, ils ne trouvent rien de ce qui forme, de ce qui encourage et de ce qui soutient ; ils ne recueillent ni les avantages de l'intérêt ni les satisfactions de l'amour-propre ; ils ne peuvent compter sur aucun retentissement pour leur nom, pas plus celui qu'assure la consécration d'un succès incontesté que celui qui provient de l'antagonisme des doctrines, et qui, dans notre temps de querelles esthétiques, est encore pour des caractères militants un hommage qui peut passer pour une autre forme de la gloire. Il y a cependant encore, surtout dans les contrées qui, comme la nôtre, ont gardé le souvenir d'un brillant passé, des artistes qui ne reculent pas devant la perspective de l'obscurité et de l'oubli pour soutenir l'honneur de la tradition locale. Le confrère dont je me propose de vous retracer l'image peut être considéré comme un type qui représente parfaitement ces âmes à la fois

modestes et fières dont l'abnégation n'est pas toujours faite de timidité et d'abandon de soi ; il avait parfaitement conscience de ce qu'il valait et il ne manquait ni de bonne volonté ni de courage. Mais il subordonnait l'intérêt de sa carrière à celui de ses idées et de ses affections ; il entendait servir son art au lieu de s'en servir, et il trouvait que c'était un assez bel emploi de son talent que de le consacrer tout entier à la glorification de sa province natale. Ce furent toujours là ses deux préoccupations dominantes ; nous les retrouverons à chaque moment de sa vie et dans chacune de ses œuvres.

Bernard Bénézet naquit à Lagrasse (Aude) d'une nombreuse famille dont la modeste position de fortune était rehaussée par la considération qui s'attachait à la dignité de sa vie et à son amour héréditaire pour les choses de l'esprit. Son père, longtemps professeur de philosophie dans une des institutions les plus connues de notre ville, était aussi par ses qualités de publiciste et par la loyauté de son caractère un des représentants les plus autorisés du journalisme toulousain. Il était en mesure d'apprécier à toute leur valeur les dons exceptionnels qui se manifestaient déjà dans cet enfant ; il sut se montrer à la hauteur des devoirs qu'ils lui imposaient et n'épargna rien pour les mettre en œuvre. Rien n'était plus favorable à leur heureuse éclosion que l'assiduité de ce dévouement paternel dans ce milieu familial à la fois simple et grand, où la rigueur et la vulgarité des travaux quotidiens ne faisait pas perdre de vue le culte d'un idéal supérieur et où le calme et la modestie des habitudes était l'appui le plus efficace des studieux recueils. Personne aussi n'était mieux disposé à s'adapter à ce milieu et à en subir le charme séduisant bien qu'un peu austère. Il avait des affinités naturelles avec cette âme à la fois timide et fière, mélancolique et repliée sur elle-même, et il ne fut peut-être pas sans influence sur le reste d'une vie où prédomina l'amour de la retraite, la crainte ou le dégoût des relations de société et l'habitude de vivre dans un rêve intérieur. Ce monde de pensées et d'images qui se pressait dans son cerveau était alimenté sans cesse par une dévorante passion du travail sous toutes ses formes. Cette passion s'était manifestée chez lui dès ses premières années ; elle se répandit alors sur les objets les plus divers, et les nombreuses aptitudes du travailleur étaient bien faites pour l'encourager. Doué d'une intelligence pénétrante, d'une imagination vive et mobile et d'une profonde sensibilité esthétique, Bernard Bénézet se montra tout de suite comme un de ces esprits dont on dit qu'ils sont propres à tout parce que leur souplesse native se joue de tout avec aisance et que chacun de leurs essais semble atteindre directement son

but. Tandis que ses précoces succès dans les sciences le faisaient penser parfois aux écoles spéciales, la littérature lui donnait de sérieuses espérances par des essais de prose et de vers publiés au cours même de ses études et qui, malgré toute l'inexpérience naturelle à son âge, étaient déjà bien au-dessus des productions d'un écolier. Mais au milieu des incertitudes inévitables amenées par l'étendue et la variété de sa culture, sa vraie vocation lui fut enfin confirmée par l'éclatant succès qui couronna ses études à l'Ecole des Beaux-Arts; il obtint, dans un brillant concours qui a laissé une trace encore vivante dans les souvenirs du monde artistique toulousain, le grand prix de peinture qui, suivant le règlement de l'Ecole, lui donnait pour trois ans le titre de pensionnaire de la ville à Paris. C'était là mieux qu'un banal triomphe de province; le lauréat prenait place dans cette longue série de jeunes gens qui ont si dignement soutenu à Paris le renom de l'Ecole toulousaine et dont la plupart sont arrivés au premier rang dans l'art contemporain. Bernard Bénézet était autant que personne digne de cet avenir, et tous ceux qui furent témoins de ses premiers efforts à Paris s'accordaient à le lui prédire; s'il ne l'a pas obtenu, il faut en accuser moins son défaut de mérite personnel que la direction artistique qu'il a suivie et le genre de travaux dans lequel il s'est volontairement confiné. En ce temps-là, le talent d'Hippolyte Flandrin recevait sa plus haute consécration, et l'on était d'accord pour rendre hommage à cette conception d'art qui renouvelait la peinture religieuse par l'alliance d'un sentiment mystique très sincère et très profond avec les plus légitimes exigences de la forme plastique, par l'application à la plus haute inspiration chrétienne de ce qu'il y a de plus incontesté dans l'héritage de la tradition classique, enfin par la fusion des éléments les plus spontanés des écoles primitives avec la doctrine esthétique réfléchie qui ressortait de l'enseignement d'Ingres. Bénézet ne pouvait manquer d'être entraîné dans cette évolution si parfaitement conforme à ses plus intimes tendances. Il y reconnut tout de suite la synthèse la plus complète de tous les efforts tentés pour traiter dignement les sujets religieux, la vision enfin réalisée d'un idéal qu'il n'avait fait jusque-là que pressentir, l'aboutissement naturel de toute son éducation. Mais il y vit encore un grand exemple bien fait pour lui inspirer une généreuse émulation. En présence de ces processions d'apôtres, de martyrs et de vierges qui symbolisaient avec tant de noblesse et de grâce l'idée chrétienne et de ces scènes des deux Testaments qui en retraçaient si vivement l'histoire, il fut pris du désir de continuer la même œuvre pour les églises de sa province et d'y devenir le représentant de la nouvelle formule. C'était une grande entreprise, mais qui n'offrait pas beaucoup de ressources

à sa future réputation, car, d'une part, ses travaux, immobilisés par leur nature même, échappaient à l'attention du milieu artistique qui est seul en possession de consacrer le succès, et, d'autre part, dans le milieu habituel où ils se produisaient, ils étaient exposés à l'indifférence d'un public qui n'était pas toujours en état de les comprendre. C'est, en effet, contre ce double écueil que sont venus trop souvent se heurter les efforts de notre confrère, et s'il ne s'est acquis que plus de titres à notre souvenir reconnaissant par la courageuse abnégation dont l'effet a été de doter notre pays de tant d'œuvres remarquables, ce dévouement même nous impose la tâche de le défendre contre d'injustes critiques et contre l'injustice, pire encore, de l'oubli. Nous aurons à réparer en cela non seulement les torts d'autrui, mais aussi ses propres torts, car peut-être n'a-t-il pas pris assez soin de se faire connaître tout entier; trop entièrement subjugué par l'impression qui s'était emparée de lui dès ses débuts, il s'est pour ainsi dire absorbé en elle, et en se sacrifiant entièrement à la mission qu'il s'était donnée et que sa modestie jugeait suffisante, il a trop laissé de côté ses dons personnels et il a trop négligé de tirer parti de qualités précieuses qu'une production plus variée dans d'autres domaines de son art eût fait éclater d'une manière incontestable en apprenant au public tout ce qu'il valait.

Les intentions de Bénézet furent heureusement secondées par le mouvement décoratif qui se propagea à la même époque dans les églises du Midi, et il fut chargé d'en orner de peintures murales un si grand nombre que la plus grande partie de sa carrière s'est écoulée dans ce travail. Le premier en date et l'un des plus intéressants fut la décoration de l'église de Villemur, œuvre considérable où, dans six grands panneaux, des sujets qui offrent toutes difficultés de la grandeur biblique et du symbolisme religieux, sont traités avec toute l'audace et tout le bonheur de la jeunesse. Puis vinrent les peintures des églises de Castanet, de Montégut, de Rieux, de La Drèche, de Pamiers, et enfin celles qui sont toujours sous nos yeux dans les églises de Toulouse, à Saint-Sernin, où il décora deux chapelles dans un style sévère et hiératique qui y est très à sa place et y ajoute une harmonie; à Saint-Etienne, où il retraça la vie de sainte Germaine avec une inspiration d'une grâce tout idyllique; au Taur, où dans un grand panneau central se trouve représentée, avec une ingénieuse et touchante combinaison pittoresque, la scène traditionnelle du martyr de saint Saturnin, tandis que la zone supérieure présente la vie surnaturelle et céleste des représentants de l'église de Toulouse; et, dans la même église, la *Mort de saint Joseph*, où l'impression de recueillement résulte avec tant de force de la tranquillité des lignes et

les figures, et l'*Institution de l'Eucharistie*, excellente synthèse allégorique du dogme chrétien.

Mais avec quelque ardeur que Bénézet se fût jeté dans cette conception esthétique et quelque conviction qu'elle lui eût inspirée au début, elle ne devait pas persister jusqu'à la fin avec la même note exclusive. Un jour vint où il s'aperçut que la formule de Flandrin ne lui suffisait plus. C'est qu'en effet une formule pittoresque n'est rien par elle-même; il faut qu'elle soit soutenue non seulement par les idées morales, mais aussi par la personnalité plastique de son auteur, faute de quoi elle perd sa signification, et à ce compte, il faut bien le dire, la formule de Flandrin ne vaudrait pas mieux que les autres; elle serait même la plus vide de toutes. C'est qu'en effet les moyens d'expression sont intimement liés à la pensée et qu'on ne peut sans danger et sans embarras les imiter complètement; et plus ils sont simples, plus les ressources du métier sont impuissantes à dissimuler en ce cas le désaccord. Il n'y avait certes aucune contradiction entre les idées de Bénézet et celles de son maître; mais il y avait bien quelques différences entre leur vision des choses; il y en avait surtout entre leurs deux tempéraments pittoresques. C'est pourquoi après avoir longtemps usé avec docilité de ces procédés graphiques, Bénézet finit par en éprouver quelque fatigue; il se sentit à la fin gêné par ce langage d'emprunt, et il fit effort pour s'en créer un qui servirait son sentiment avec plus de souplesse, parce qu'il le traduirait avec plus de fidélité. C'est alors qu'on vit se réveiller en lui, à côté des simplifications d'un rigoureux idéalisme, les instincts d'un naturalisme longtemps assoupi; c'est alors que remontèrent à la surface les souvenirs et les exemples de son éducation toulousaine, les premières impressions de ses yeux d'étudiant, les premiers efforts de son pinceau. Il préluda à cette transformation par un tableau de chevalet dont l'exquise et forte exécution fait d'autant plus regretter qu'il n'ait pas donné d'autres morceaux dans la même note, le *Vœu des Capitouls à Saint-Sernin*, œuvre dont la profonde émotion religieuse n'est nullement diminuée par la recherche de la couleur, l'abondance et la fermeté de la pâte, la poursuite de l'accent individuel et de la vérité plastique et le visible amour du détail pittoresque. Ces tendances se continuèrent dans les plafonds des deux théâtres du Capitole et des Variétés, où il trouva moyen de joindre des souvenirs locaux aux allégories d'usage; dans la galerie de la villa des Verrières, où l'occasion qui lui était offerte de peindre des scènes d'histoire toulousaine le rattachait plus étroitement à l'observation des réalités; dans une chapelle de l'église de la Daurade et dans la nef de l'église Saint-Nicolas, où l'intensité du ton, la force du relief

et l'expression de la vie vont si loin qu'ils dépassent presque les limites de la peinture décorative. C'est à cette dernière œuvre que Bénézet a vu s'arrêter sa carrière d'artiste ; le pinceau est même tombé de ses mains avant qu'elle fût achevée, et c'est un double sujet de regrets que cette mort prématurée, alors que tant d'autres œuvres étaient en préparation, qui nous eussent peut-être permis de voir sous une forme renouvelée, plus large, plus complète et plus curieuse de la réalité, un tempérament de peintre qui avait donné déjà tant de marques de fécondité et qui n'en était plus à faire ses preuves de souplesse.

Mais à côté de l'artiste, il y avait dans Bénézet l'archéologue, et c'est ce dernier qui nous intéresse le plus, d'autant qu'il faisait depuis longtemps partie de notre Société et qu'il y avait très brillamment marqué sa place par le concours actif qu'il lui avait apporté et par l'éclat avec lequel il l'avait plus d'une fois représentée au dehors. C'est qu'en effet l'archéologie était, après la peinture, la préoccupation la plus naturelle de Bénézet, et cela non pas seulement parce qu'elle se rattache historiquement aux arts et qu'elle est souvent pour celui qui les cultive un utile auxiliaire, mais surtout parce qu'elle était pour notre confrère une occasion accueillie avec bonheur de donner satisfaction à cet amour du sol provincial, des traditions, des mœurs et de la pensée des aïeux qui se développait de plus en plus chez lui avec les années et qui prenait des allures tout à fait filiales. Il a dispersé le fruit de ses recherches dans une foule d'articles de journaux ; mais les plus importantes ont été recueillies dans nos Mémoires. Ils sont surtout relatifs à l'histoire de l'art dans notre pays, et ils n'étaient sans doute que des chapitres détachés d'un ouvrage général, des pierres d'attente d'un monument d'érudition et de critique qu'il voulait élever à un mouvement artistique pour l'appréciation duquel ses habitudes professionnelles lui donnaient une spéciale compétence. Ses travaux en ce genre sont très remarquables par la curiosité zélée d'informations, par le soin passionné des détails, par la vision attentive et infatigable, par une disposition d'esprit tellement sympathique au sujet qu'on pourrait la qualifier de pieuse, et par l'accent attendri qui la trahit à chaque page ; enfin par un souci du style qui révèle un écrivain distingué et par une émotion sincère et profonde qui s'élève souvent à la hauteur d'une véritable poésie.

Dirai-je que ces qualités si séduisantes ne vont pas sans quelques-uns des défauts que leur excès engendre ? On a reproché parfois à Bénézet de n'avoir pas une méthode assez rigoureuse, de se laisser trop dominer par son imagination, de croire trop aisément ce qui était favorable à des opi-

nions préconçues par une sympathie trop vive, de prêter trop gratuitement aux objets de ses affections des intentions trop raffinées pour eux, de défendre parfois ses thèses d'une manière trop subtile ou trop conjecturale. Il peut y avoir du vrai dans ces critiques; je ne pense pas toutefois qu'il faille trop en vouloir à notre confrère. Ses erreurs, qui n'ont jamais été volontaires, sont le fait des influences de sa jeunesse et de celles de sa carrière. Un de nos critiques les plus distingués disait, il n'y a pas longtemps, à propos de Walter Scott, que l'archéologie a été une passion avant d'être une science. Cela est vrai, et il ne faut peut-être pas s'en plaindre, car si un intérêt passionné n'avait pas soutenu les premières études, il est probable que l'archéologie aurait fait moins de recrues et qu'elle aurait beaucoup moins attiré l'attention du public. Si elle s'est transformée, et avec juste raison, faut-il s'étonner que tous ses adhérents de la première heure ne l'aient pas toujours suivie du même pas? Peut-être chez Bénézet la métamorphose avait-elle été un peu plus lente à s'accomplir. La raison en est toute naturelle. C'était surtout en artiste que notre confrère faisait de l'archéologie; c'était une autre forme qu'il donnait à ses impressions esthétiques; il ne pouvait en cela s'oublier tout à fait lui-même, et l'intérêt affectueux qu'il portait malgré lui à des choses que son imagination reconstituait comme vivantes lui rendait bien difficile l'attitude d'un parfait désintéressement. Ne soyons donc pas à son égard plus exigeants qu'il n'est raisonnable; reconnaissons que ses mérites sont très supérieurs à ses défauts; avouons même que quelques méprises ne sont rien au prix des intuitions d'un vrai sentiment, et ne nous souvenons que de ses heureuses trouvailles et du noble exemple de sa belle ardeur.

Mais ce qui est surtout remarquable dans Bénézet, parce qu'il se distingue en cela de presque tous ceux qui font leur profession des arts et de la littérature, c'est son indifférence pour la réputation, poussée à un tel point qu'elle a certainement nui à la juste estime qu'on doit faire de ses œuvres. Mais il était ainsi fait, qu'il dédaignait le bruit et qu'il se contentait du bien. Il avait une sorte d'effroi des succès tapageurs, et il n'était pleinement satisfait que lorsque sa conscience d'artiste ne lui faisait plus aucune objection. Après tout, il a peut-être bien fait de rester en province. Il n'a pas connu les jouissances de la notoriété, mais il n'en a pas connu les inquiétudes. Il était de ceux qui n'auraient pas voulu d'une gloire usurpée, mais aussi de ceux qui ne sont pas fâchés de se sentir supérieurs à leur destinée. Il a dignement continué la fonction sociale de nos anciens artistes provinciaux qui ont simplement employé tout leur temps pour le mieux de leur

pays et qui, lorsqu'il leur arrivait de faire un chef-d'œuvre, n'éprouvaient le besoin de s'en vanter à personne. Il a vécu comme eux, sans intrigue et sans réclame, en faisant une œuvre qui l'occupait assez pour le consoler de tout ce qu'il n'avait pas et qui résumait toutes ses aspirations. C'est une vie assez belle pour ne point donner de regrets.

E. SAINT-RAYMOND,

Membre résidant.

NOTE ADDITIONNELLE

Bernard BÉNÉZET naquit à Lagrasse, le 21 janvier 1835.

Il obtint le grand prix de Paris à l'École des Arts de Toulouse, en 1857. Le sujet du concours était : « Achille pleurant sur le corps de Patrocle. »

Il fut élu membre de la Société archéologique le 21 décembre 1875 ; nommé maître ès Jeux Floraux en 1877 et élu mainteneur en 1890.

Ses principaux travaux à la Société archéologique sont : en 1877, une *Étude sur la nouvelle édition de l'Histoire de Languedoc*, un discours, à la séance de la distribution des récompenses, sur *Les origines de l'art gothique à Toulouse* ; en 1879, *Études sur les moulages rapportés d'Égypte par M. Dieulafoy*, et sur *l'Origine du portrait en France* ; en 1881, une *Étude sur les rapports entre Goudouli et Molière* ; en 1882, une *Étude sur le testament de Guillaume de Curti* ; en 1884, une analyse du livre de M. Béraldi sur *Les graveurs du XVIII^e siècle*, et un rapport sur le *Projet d'une salle au Musée pour les œuvres des peintres toulousains* ; en 1885, *Études sur les sculpteurs toulousains au XIV^e siècle*, et sur *les chapiteaux de Saint-Papoul* ; en 1887, une *Étude sur la chapelle de Blagnac* ; en 1891, une *Analyse de l'histoire de Saint-Etienne*, imprimés dans le **Bulletin**.

Sont imprimés dans les **Mémoires** : une analyse d'un *Cahier de souvenirs d'un bourgeois de Belpech*, tome XI ; une *Étude sur les origines de la statuaire dans le Midi de la France à l'époque romaine*, tome XIII ; l'*Éloge* du docteur Janot, tome XIV.

Son *Histoire de l'Art toulousain*, important mémoire, fut publié par la ville de Toulouse pour être distribué aux membres du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, en 1887 (Toulouse, Ed. Privat).

Bernard Bénézet est mort à Toulouse le 23 mai 1897.

ÉLOGE
DE
M. LOUIS LARTET

MEMBRE LIBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

Prononcé à la séance du mardi 13 février 1900

Louis LARTET naquit à Castelnau-Magnoac en décembre 1840. Sa famille, lorsqu'il fallut songer à son instruction, quitta le Gers et vint à Toulouse. Or, M. Lartet père s'était depuis longtemps passionné pour la recherche des ossements fossiles, et ses découvertes avaient attiré l'attention des spécialistes du monde entier. Dans notre ville, il avait d'anciennes relations ; il se vit entouré d'amis au nombre desquels on peut citer le D^r Noulet, qui avait comme lui des goûts scientifiques et un esprit d'une rare valeur. Mais il ne tardait pas à s'apercevoir qu'à Paris seulement il pouvait donner à ses études toute leur ampleur et trouver dans des collections uniques les termes de comparaison qui lui manquaient en province. Edouard Lartet se résolut au départ.

Il fut reçu à bras ouverts par les maîtres du Muséum et de la Sorbonne, et son modeste laboratoire de la rue Guy de la Brosse, où tous les mercredis on se donnait rendez-vous, devint un véritable foyer de science. Les Français les plus éminents, comme les étudiants encouragés à l'envi, s'y rencontraient avec les savants étrangers qui traversaient Paris, et, de temps en temps, une œuvre d'apparence toujours modeste, une brochure de quelques pages, mais avec des vues de génie, ajoutait à la renommée de celui qu'on se plaisait à appeler le continuateur du grand Cuvier.

On passait volontiers de son laboratoire dans son salon de la rue Lacépède,

où M^m Lartet exerçait de son côté la plus heureuse influence, captivant les amis de son mari par une supériorité qui se laissait deviner, par la simplicité de son accueil et le charme de sa bienveillance.

Dans ce milieu exceptionnel grandit Louis Lartet, qui se trouva tout naturellement engagé dans les voies de son père.

Il venait d'être reçu licencié ès sciences, lorsque le duc de Luynes, sur le point d'entreprendre une grande exploration de la Syrie, le choisit pour l'un de ses collaborateurs. Cette même année 1864, Louis Lartet avait eu entre les mains les premières récoltes effectuées dans les cavernes du Midi de la France. Il était initié à toutes les discussions que soulevait la question de l'homme fossile, de l'ancienneté de l'homme. Volontiers on concédait aux novateurs que l'histoire ne contredit pas l'état de sauvagerie de l'Europe à une date peu reculée, qu'elle l'affirme au contraire par une foule de traditions et de faits. Mais en Orient, disait-on, il n'en va pas de même. On admettait, comme un axiome, que l'histoire nous conduit en Egypte, en Palestine, en Chaldée, aux origines même de la dispersion des hommes, et qu'elle ne laisse aucune place à l'âge de la pierre. Le jeune géologue s'était mis en mesure de répondre à ces critiques à priori. Il avait relevé un certain nombre de trouvailles dont la nouvelle avait été déjà portée à Paris. Mais les silex taillés du Sinaï, ceux plus variés des environs de Bethléem, sans aucun renseignement sur les conditions du gisement, ne disaient pas grand'chose encore. A la rigueur, les lames de silex que le curé de Bethsaour avait remis à M. de Saulcy, et qui passèrent au Louvre, pouvaient être, en effet, comme certains l'affirmaient, les couteaux en usage pour la circoncision des Hébreux d'après le récit formel de la Genèse.

Dès que l'expédition eut débarqué en Syrie, Lartet l'entraîna aux environs de Beyrouth, où, trente ans auparavant, M. Botta, géologue estimé, avait signalé des cavernes avec brèches osseuses. On les retrouva aisément, mais Lartet vit bientôt sur le sol des pierres singulières qui avaient totalement échappé à l'attention de Botta, et qui n'étaient autres que des silex taillés, des lames, des grattoirs pareils à ceux des grottes du Périgord et des Pyrénées. En outre, les rapports entre les gisements étaient encore plus étendus. Il se trouvait que la faune révélée par les ossements cassés et calcinés, ce qui n'avait pas été davantage observé, comprenait des espèces disparues du pays, des animaux émigrés au loin, par exemple le daim, une antilope, un bouquetin. En un mot, il y avait, aux cavernes du Nard-el-Kelb, des stations de chasseurs primitifs dont les mœurs et l'industrie ne différaient guère des stations déjà classiques du midi de la Gaule.

D'autres « indices de l'âge de la pierre éclatée » furent notés par Louis Lartet au cours du voyage, sur les côtes de la Phénicie, entre Tyr et Sidon, près de la mer Morte, ailleurs encore.

Deux Anglais, qui avaient, en 1818, visité les premiers une partie de la Palestine et de la Syrie, avaient signalé çà et là « quelques tombes singulières, intéressantes et assurément fort anciennes, composées de grandes pierres brutes, et ressemblant à ce qu'on appelle *Kitts Cotty house* dans le Kent. » Lartet rencontra les groupes en question dans l'Ammonitide, sur la rive gauche du Jourdain. Il en vit d'autres à Manfoumieh, entre le mont Nebo et le Djebel Attarus, enfin à Eksaïb, près d'Er Rameh. C'étaient, comme l'avaient indiqué MM. Irby et Mougles, des monuments en tout comparables à nos dolmens. Il aurait bien voulu les étudier à fond, mais divers motifs hâtaient la marche de l'expédition. Il n'eut que le temps de dessiner les principaux types dont l'intérêt tout particulier ne lui avait pas échappé. En effet, ces chambres, formées par cinq grandes dalles, quatre pour les côtés, une pour la couverture, avaient un trou rond ou carré taillé dans un des montants, entrée munie d'une feuillure propre à recevoir une porte de bois, ou peut-être même de pierre. Nous savons aujourd'hui que des dolmens de pays très éloignés, des environs de Paris, de la Suède, du Caucase, de l'Inde, présentent ce système d'ouverture étroite, qui permettait sans doute d'y pénétrer avec quelque effort, tout au moins d'y introduire de nouvelles dépouilles mortelles ou d'y accomplir les rites consacrés.

Personne n'a refait le trajet de l'expédition de Luynes, on n'a pas revu, croyons-nous, les dolmens de la Palestine, et nous n'avons encore à leur sujet que ces croquis et ces notes sommaires. Louis Lartet avait remarqué, dans les bancs rocheux de leur voisinage, des caveaux nombreux avec des ouvertures ménagées de la même manière, et aussi des pierres plantées, semblables à nos menhirs; tout cela reste à retrouver et à étudier. Louis Lartet devait son temps à la géologie, et il fit du bassin de la mer Morte une étude complète qui vit le jour dans la grande publication du duc de Luynes, en 1876 et 1877. Mais auparavant, il en avait tiré les éléments de sa thèse de doctorat et de divers articles pour le *Bulletin de la Société géologique*, les *Annales des sciences géologiques*, les *Matériaux pour l'histoire de l'homme*.

A son retour d'Orient, il prit part, en qualité de secrétaire, à la réunion extraordinaire de la Société géologique à Bayonne, présidée à cette occasion par un des vieux amis de son père, M. Leymerie, de la Faculté de Toulouse. Il rédigea soigneusement les procès-verbaux publiés au *Bulletin* de 1866.

Puis, nous le voyons passer en Espagne, sur les conseils de ses maîtres, MM. de Verneuil et Collomb, qui avaient dressé la carte géologique de la péninsule et, chemin faisant, rencontré bon nombre de cavernes, surtout dans la vieille Castille. Louis Lartet en examina une vingtaine sur les contreforts septentrionaux de la chaîne des monts Ibériques ou de l'Edubeda, dans la sierra Caballera. Trois seulement lui fournirent des renseignements de quelque valeur. Par une heureuse coïncidence, leurs dépôts ossifères se rattachaient à trois âges distincts, et dans les couches les plus récentes, des poteries abondantes et curieuses fournirent à leur inventeur la matière d'une bonne étude technique. Nous avons déjà dit que Lartet savait dessiner, qualité devenue bien rare, surtout depuis le perfectionnement de la photographie. Son Mémoire, publié avec des coupes et des planches excellentes dans la *Revue archéologique* (février 1866), acheva de lui mériter la sympathie et l'estime des adeptes déjà nombreux du préhistorique qui faisait alors ses débuts avec éclat.

L'idée d'un Congrès spécial à ces nouvelles études qui passionnaient le grand public venait d'être lancée par M. Gabriel de Mortillet et accueillie avec le plus vif empressement à la réunion de la Société italienne des sciences naturelles tenue l'année 1865, à la Spezzia, sous la présidence de M. Capellini, l'éminent professeur de l'Université de Bologne.

Le projet adopté par les Italiens prit corps en Suisse, à Neuchâtel, au bord du lac dont les eaux avaient livré des traces si importantes des habitations sur pilotis. Mais c'est surtout à Paris et pendant l'Exposition Universelle de 1867 que le Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques dépassa toutes les espérances. Là encore, Louis Lartet fut au poste laborieux des secrétaires, et le volume des comptes rendus montre avec quel zèle consciencieux il remplit son mandat.

L'année suivante, le Congrès, poursuivant ses succès, siégeait en Angleterre, à Norwich et à Londres. De nouveau, Louis Lartet fut nommé secrétaire, et comme les procès-verbaux devaient être publiés en anglais, il nous en donna une analyse fort étendue qui parut en tête de la seconde série des *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, dont la direction venait de passer de Paris à Toulouse.

On voit quelle part il sut prendre au mouvement général des études d'archéo-géologie. Elles vont lui devoir de plus signalés services.

Les recherches dans la vallée de la Vézère, grâce aux bonnes dispositions de M. Henri Christy, opulent amateur anglais, fort érudit, avaient été poursuivies, par les soins de M. Lartet père, avec un bonheur exceptionnel.

Cette région si pittoresque, avec ses grandes falaises et ses larges eaux courantes, avait été, pendant de nombreux siècles, le rendez-vous des populations locales de l'âge de la pierre, des chasseurs de rennes. Dans maintes stations, les vestiges les plus étranges de leur industrie et de leurs arts avaient été retrouvés. Une superbe publication, les *Reliquiæ Aquitanicæ*, publiait à Londres, au fur et à mesure, toutes ces découvertes. Mais on réclamait en vain à la terre l'homme lui-même. On avait ses œuvres, on reconstituait ses mœurs et ses coutumes, on ignorait sa race, ses caractères anatomiques. Lui seul manquait au tableau.

Or, un jour, les ouvriers du chemin de fer tracé sur la rive gauche, entre le bourg de Tayac et les ruines du château des Eyzies, découvrirent au bas d'un rocher, sous le talus d'éboulis, des ossements brisés, des silex taillés, des crânes humains. Les entrepreneurs devinèrent aussitôt l'ancienneté et l'intérêt scientifique de la trouvaille; par une réserve et un tact malheureusement trop rares, ils interrompirent les travaux. La nouvelle transmise à Paris l'émotion fut générale et le Ministre de l'instruction publique se hâta de confier à Louis Lartet la mission d'étudier le gisement. Il fallut d'abord beaucoup de diplomatie pour écarter des obstacles inattendus, provoqués par le bruit de la découverte et par des influences locales mal inspirées. Enfin, notre confrère eut la liberté d'agir. Une enquête sérieuse lui permit de retracer avec une pleine certitude l'état primitif du terrain aux abords et à la superficie de l'abri sous roche, du *Cro Magnon*; puis il entama à son tour le sol pétri d'antiquités, et constamment le crayon à la main il put relever la coupe et tracer la vue du remblai aux divers niveaux. Son *Rapport sur une ancienne sépulture des troglodytes du Périgord*, communiqué le 21 mai 1868 à la Société d'anthropologie de Paris, fut bientôt célèbre et le point de départ de solennelles discussions sur la race de Cro-Magnon. L'exposé magistral de Broca, auquel l'étude des restes humains avait été confiée, les observations complémentaires de MM. de Quatrefages et Hamy, sont des pages essentielles de l'anthropologie française. Trente ans après, cette fouille si bien conduite joue encore un rôle capital dans la marche de la science.

Louis Lartet fut attaché au Muséum d'histoire naturelle dès 1862. Il s'en était éloigné, prévoyant qu'il n'y aurait de longtemps aucune place libre. Il passa en 1869 à la Sorbonne comme préparateur. Sur ces entrefaites, il eut la satisfaction de voir son père appelé par l'opinion unanime dans la chaire de paléontologie que la mort déplorable de M. d'Archiac avait fait vacante. Malheureusement, la guerre éclatait quelques mois après. Louis Lartet, aux premières nouvelles de nos désastres, entra en campagne sergent-

major des mobiles du Gers, et la santé de son vénéré père, chancelante déjà, ne pouvait supporter ces émotions et ces angoisses. Edouard Lartet succombait dans son domaine de Gascogne, presque en vue de ces collines de Sansan et de Simorre, dont les pierres avaient fait d'un avocat instruit et curieux des choses de la nature, un des grands savants de son époque.

Lorsque la paix fut rétablie, Louis Lartet rentra dans Paris, mais provisoirement; ses intérêts le rappelaient dans le Midi.

Cependant, de nouvelles occasions ne tardèrent pas à provoquer ses études. En 1872, M. Raymond Pottier, frère du très estimé président de la Société archéologique de Montauban, fut conduit, par les hasards d'une modeste carrière, à séjourner à Dax. Collectionneur des plus zélés et éclairé, sachant lui aussi voir et dessiner, il eut vite fait de découvrir dans les Landes et la Chalosse une quantité de gisements de l'âge de la pierre qu'on ne soupçonnait pas. Déjà les musées de Saint-Germain et de Toulouse avaient profité de ses récoltes lorsqu'il fut mis en rapport avec M. Lartet et un amateur, M. Chaplain-Duparc. Celui-ci, ancien officier de marine marchande, esprit original et distingué, avait déjà rempli au Mans, sa ville natale, et pour elle, une grande maison de beaux meubles et de curieux objets. Il s'était volontiers tourné du côté des fouilles dans les cavernes, et sur le conseil de M. le D^r Hamy, du Museum, il était descendu vers nos Pyrénées. Après avoir exploré les tumulus de Garin, au-dessus de Luchon, et diverses grottes auprès de la grande station de Lorthet, sur les bords de la Neste-d'Aure, M. Chaplain-Duparc voulut bien entrer dans le rayon d'action de Raymond Pottier et lui apporter, avec le nerf de la guerre, sa collaboration.

Non loin de Peyrehorade et de l'Adour, des escarpements s'élèvent au confluent des gaves de Pau et d'Oloron. Du côté de la métairie de Sordes, au pied des grands rochers, étaient de longs talus parsemés de foyers préhistoriques, fort riches en silex taillés, mais où l'humidité avait le plus souvent fait pourrir les ossements. Cependant, sous un abri mieux protégé, dit la grotte du grand Pastou, Pottier et Chaplain avaient exhumé une sépulture assez bien conservée. Le 12 janvier 1874, une seconde apparaissait un peu plus loin dans le terrain de M. Duruthy, qui se prêtait aux fouilles avec la meilleure bonne volonté. Lartet appelé, accourut et prit la direction des recherches, avec toute son expérience et plus de minutie que jamais. Le compte rendu était publié quelques semaines après et formait deux livraisons des *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, sous un titre un peu long, mais.

suggestif : *Sur une sépulture des anciens troglodytes des Pyrénées superposée à un foyer contenant des débris humains associés à des dents sculptées de lion et d'ours*. Ce mémoire, signé par Lartet et Chaplain-Duparc, est en réalité l'œuvre personnelle du premier. L'introduction énumère des remarques préliminaires sur la marche des études préhistoriques. Elle témoigne d'une science approfondie de tous les faits et d'un sens critique très développé. C'est en somme un résumé de premier ordre suivi de conclusions positives; il sera toujours utile de le consulter. Le corps du mémoire est l'étude de la grotte de Duruthy, avec ses divers niveaux riches et instructifs. Le lecteur est obligé de reconnaître que le même type humain se montrait à la base et au sommet du dépôt, que les perfectionnements industriels n'indiquent point nécessairement des superpositions de races, que l'étude de ces races, non plus que celle de leur outillage, ne peut isolément nous donner la clef d'une bonne classification chronologique, que seule la méthode paléontologique permet d'apprécier sainement la succession des époques pour lesquelles nous font défaut les documents historiques. Enfin, ces découvertes prouvaient qu'entre l'âge du renne et l'arrivée de la race des dolmens, il y avait encore place dans les Pyrénées pour une nouvelle série de troglodytes descendant en ligne directe de la première et utilisant les premiers perfectionnements d'outillages que l'on regarde comme caractéristiques de l'âge de la pierre polie.

L'auteur n'avait pas manqué, suivant ses bonnes habitudes, de chercher des lumières dans le domaine de l'ethnographie comparée, de demander aux populations primitives actuelles des régions circumpolaires maint secret de la vie de nos ancêtres qui vivaient dans un climat analogue et dans une forme sociale parfaitement comparable. Enfin, peu de travaux de ce genre furent si complètement et si bien illustrés.

Depuis un an Louis Lartet avait été attaché à la Faculté des sciences de Toulouse, auprès de M. Leymerie qui, professant depuis un quart de siècle et plus, avait senti venir le poids de l'âge. D'autre part, ce professeur avait voulu consacrer tout ce qui lui restait de forces à terminer la carte géologique de la Haute-Garonne et la description des Pyrénées de cette région, immense travail entrepris en 1845 sous les auspices du Conseil général du département. En 1878, la mort le surprenait, faisant encore des excursions fructueuses dans ses chères montagnes. Le manuscrit restait inachevé et l'impression était commencée! Lartet, sans hésiter, sans épargner ni son temps ni sa peine, et avec un désintéressement bien rare, mit l'éditeur en mesure de terminer convenablement une publication si onéreuse et si néces-

saire au pays. Il voulut seulement que le public ignorât l'importance du concours qu'il avait apporté à cette œuvre d'intérêt général et qui devait mettre le sceau à la réputation de M. Leymerie.

En juillet 1879, le professeur suppléant devenait titulaire.

On s'est quelquefois étonné de voir qu'il ne chercha guère à poursuivre l'étude des terrains qui sont à l'horizon de la plaine monotone de Toulouse. C'est que d'abord il eut à terminer son étude de la Palestine d'après tant de matériaux qu'il avait rapportés. Après la mort de son père et de M. Christy, le soin de clôturer aussi les *Reliquiæ Aquitanicæ* lui incombait dans une certaine mesure. Enfin il eut à mettre de l'ordre de fond en comble, dans les belles collections de la Faculté des sciences, installées dans un nouvel édifice, et surtout à remplir son rôle de professeur, ce qu'il fit avec une conscience scrupuleuse. Si Toulouse a dans son voisinage des régions admirables pour le géologue en quête d'inédit, il n'en est pas moins certain qu'il faut plusieurs heures pour gagner ces points et en revenir, même en chemin de fer, et que l'enseignement presque journalier avec ses cours publics, ses conférences, ses travaux pratiques, favorise mal les excursions. D'autre part, le budget de la chaire ne venait point encore en aide aux étudiants que le professeur aurait voulu conduire dans nos montagnes.

De plus, Louis Lartet appartient à la période de transition que la géologie vient de traverser. Des méthodes nouvelles transformèrent les procédés d'investigation ; les sciences physiques et mathématiques apportaient leurs précisions en rendant les travaux plus compliqués et plus difficiles ; le microscope intervenait pour trancher de grosses questions jusqu'alors vainement débattues et pour poser d'autres problèmes ; un ensemble de nouveaux points de vue s'imposait sur le terrain. Notre professeur estima qu'il devait se consacrer tout entier à maintenir ses leçons au niveau de la science, et en fait il y réussit pleinement. On pourrait aisément dresser la liste des élèves qui prirent la licence en fréquentant son laboratoire et plus tard arrivèrent avec honneur au doctorat et parfois à l'agrégation. Si la chaire de géologie n'en compta pas un plus grand nombre, il ne faut en accuser que l'organisation de notre enseignement public qui a sacrifié cette branche si française des connaissances humaines.

Nous n'insisterons pas, cette notice étant spéciale à la Société archéologique du Midi ; d'autres amis de notre regretté confrère apprécieront sa carrière, son rôle très libéral et indépendant au Conseil de l'Université de Toulouse, et ses divers travaux géologiques, dont nous n'avons pas ici à mentionner même les titres.

Il s'était enrôlé dans notre compagnie peu de mois après son installation dans notre ville. Il fut longtemps assidu à nos séances au grand profit de nous tous. Courtois et franc, d'humeur agréable, spirituel et fin, avec une pointe de malice et pas mal de scepticisme, aimant à causer, riche de souvenirs, difficile pour le choix de ses relations intimes, mais très accueillant. Tel fut Louis Lartet. La maladie qui le tourmenta pendant les derniers mois de sa vie, fut impuissante à altérer sa sérénité.

Parmi les communications qu'il voulut bien faire à la Société archéologique, nous pouvons rappeler sa Description d'un tumulus du Gers avec un mobilier romain et barbare, sa Note sur un atelier de silex taillés et une dent de mammoth trouvés près de Saint-Martory aux environs d'Aurignac, Haute-Garonne. Enfin nos Mémoires lui doivent un chapitre de son voyage en Orient, sur les ruines romaines et la nécropole d'Um-Keis, l'ancienne Gadara, près du lac Tibériade. Ce sont d'abord des impressions sur le pays et ses habitants les bédouins chez lesquels rien n'est changé depuis Abraham ; ensuite quelques épisodes d'un trajet fertile en incidents, même dangereux, et souvent des observations de naturaliste attentif qui trouve et fait voir l'intérêt où tant d'autres passants n'auraient rien deviné. Les ruines de la ville sont grandioses et dans une situation magnifique dominant au loin le lac sanctifié par de si grands souvenirs ; celles de la nécropole étonnantes par leur développement et leur richesse en sculptures, par la couleur noire ou grise de leurs matériaux basaltiques. M. Lartet y prit de rapides et nombreux dessins qu'il nous présenta avec un récit instructif et charmant.

Lorsque Louis Lartet, abandonnant le voisinage de N.-D. la Dalbade, émigra vers les champs, au lointain faubourg de Saint-Michel, il demanda à passer au cadre des membres libres. D'ailleurs sa santé était sérieusement ébranlée. Il se voyait atteint, surtout pendant les chaleurs de l'été, du mal cruel dont les progrès rapides devaient l'emporter si vite. Au lendemain du jour où il dut se résigner à prendre une retraite prématurée, il espérait retrouver un peu de calme et de bien-être dans sa propriété du Gers ; la mort vint l'y surprendre brusquement, alors que ses parents, ses collègues, ses amis de Toulouse étaient dispersés (1) ; beaucoup n'ont connu ce malheur qu'au retour des vacances. Les obsèques, dépourvues forcément de tout appareil officiel, ne furent pas du moins sans grandeur ; car le seul souvenir des amitiés d'enfance, des services rendus, de la confraternité sous le dra-

(1) Le 16 août 1899, MM. Bouasse et Jammes, de la Faculté des sciences, représentèrent seuls l'Université et notre ville aux funérailles.

peau, avait attiré la foule des campagnards ; et le recueillement pieux d'un très long cortège à travers champs disait mieux que les discours qu'on aurait entendus à Toulouse, qu'un homme honnête, bon et utile venait de disparaître. Il eût été heureux de prévoir cette manifestation si touchante à l'honneur de sa famille et au sien. Il est mort où mourut son père ; il repose à côté de lui, dans cette terre de Seissan qu'il avait toujours aimée.

EMILE CARTAILHAC,

Membre résidant.

RÈGLE
DES
CHANOINESSES AUGUSTINES DE SAINT-PANTALÉON
OU DES
ONZE MILLE VIERGES
A TOULOUSE (1358)

INTRODUCTION

Les textes provençaux exactement datés de temps et de lieu sont assez rares pour mériter l'attention, indépendamment de l'intérêt historique qu'ils peuvent présenter. Celui qui est publié pour la première fois dans les pages suivantes étant ici considéré au point de vue purement philologique, je n'ai pas à m'excuser, je pense, de ne point le faire précéder, en guise d'introduction, d'une notice sur le couvent dont il ouvre l'histoire. Cette histoire pourrait être aisément écrite, grâce aux nombreux documents qui la concernent, actuellement conservés aux Archives départementales de la Haute-Garonne (1). Je n'en dirai que quelques mots se rattachant directement à la fondation du couvent.

L'intérêt intrinsèque de notre document n'est pas très vif, car on possède une foule de règles conventuelles qui se rapprochent plus ou moins de celle-ci. Mais c'est un spécimen authentique de la langue parlée à Toulouse au milieu du quatorzième siècle, et c'est à ce titre que nous le publions.

(1) Ce fonds ne comprend pas moins de vingt-quatre registres et trente liasses. Il est classé dans la série H et non encore inventorié.

Il est évident, en effet, qu'il a dû être rédigé à Toulouse même, dans la langue de celles qui étaient destinées à en entendre la lecture une fois par mois. Il eût été intéressant de le comparer à d'autres textes toulousains de la même époque, tels que les *Leys d'Amors* et la plus grande partie des *Deux manuscrits provençaux* si bien publiés par MM. Noulet et Chabaneau (1). Je suis obligé de laisser à d'autres, disposant de plus de temps et d'espace, ce travail méticuleux, sinon bien difficile. Je me bornerai à donner ici le dépouillement, au point de vue linguistique, de notre texte, en me limitant, naturellement, aux faits les plus caractéristiques.

Le manuscrit dont je l'ai extrait appartient aux Archives départementales de la Haute-Garonne. C'est un volume de 36 feuillets de parchemin, mesurant 31 centimètres sur 23 1/2, assez grossièrement recouvert d'une basane fort détériorée. Après deux feuillets restés blancs et non paginés (2), vient la traduction (fol. 1-9 r°) de la règle latine attribuée à saint Augustin. Vient ensuite (fol. 10 r°-33 r°) le texte ici publié. Le volume se termine (fol. 33 v°-34 r°) par une bulle datée d'Avignon, 31 mars 1351, dans laquelle Clément VI autorise les exécuteurs testamentaires de Jean de Comminges (3) à faire construire à Toulouse, en un lieu convenable, un monastère comprenant, avec des bâtiments d'habitation (*domibus*), des magasins (*officinis*) et autres dépendances utiles (*opportunis*). Le pape y renouvelle en outre, en faveur des dits exécuteurs testamentaires, le droit, à eux précédemment octroyé, de mettre à la tête du couvent une abbesse et d'y installer quinze

(1) Montpellier et Paris, 1888.

(2) Le second porte au verso quatre armoiries enluminées : ce sont, d'après dom Du Bourg, celles de Jean de Comminges, Gui de Boulogne, Raymond de Canillac et Bernard de Saint-Eustache. J'emprunte cette indication, ainsi que quelques-unes de celles qui suivent, à un travail inédit de dom Du Bourg, jadis écrit pour *Toulouse chrétienne*, que M. de Lahondès a eu l'obligeance de me communiquer.

(3) Les exécuteurs testamentaires nommés dans cette bulle sont Bertrand, évêque d'Ostie; Gui, évêque de Porto; Raymond, cardinal de Sainte-Croix de Jérusalem; Peitavin, cardinal de la Basilique des Douze-Apôtres; Guillaume, cardinal de Sainte-Lucie; Bernard, cardinal de Saint-Eustache, et Roger, prévôt de l'église de Toulouse. Au début de la *Règle*, sont nommés seulement le second, le troisième et le sixième de ces personnages (le second, Raymond de Canillac, était archevêque de Toulouse depuis 1345, cardinal depuis le 17 décembre 1350; voy. à son sujet, *Gallia christiana*, XIII, 40). A la fin de la *Règle* (§ L), ils délèguent leurs pouvoirs à Roger, évêque de Lombes, et à Jean de Nogaret, archidiacre de Lézat. Le premier était le frère cadet du cardinal de Comminges, évêque de Lombes; il fut transféré sur le siège de Clermont en 1328 (*Gallia christiana*, XIII, 321); le second était vraisemblablement Jean de Nogaret, abbé de Saint-Sernin vers 1356, mort en 1361 (*Gallia christ.*, XIII, 98).

religieuses, qui doivent être empruntées, comme l'abbesse, aux diverses maisons de l'ordre. L'écriture du manuscrit offre tous les caractères du milieu du quatorzième siècle; les sommaires des divers paragraphes sont à l'encre rouge; les initiales de ceux-ci sont assez gracieusement ornées, alternativement bleues et rouges. Dans le corps même des paragraphes sont introduites quelques subdivisions, à l'aide d'ornements de même couleur. Ça et là, en marge, quelques indications paraissant plus modernes (1).

Jean-Raymond de Comminges, le fondateur du couvent de chanoinesses dit des Onze mille Vierges, est un personnage bien connu. Fils du comte Bernart VI et frère cadet de ce fameux Gui de Comminges, qui fut pendant près de vingt ans la terreur de l'Albigeois (2), il fut successivement évêque de Maguelone, archevêque de Toulouse (1317), puis cardinal (1327). Il quitta spontanément son siège en 1329, et reçut en échange le titre d'évêque-cardinal d'Ostie. Quand il sentit sa fin prochaine, voulant laisser à sa métropole un témoignage de sa libéralité, il entreprit la fondation d'un monastère de chanoinesses qui devait dépendre de Saint-Etienne, son ancienne église cathédrale. A cet effet, il demanda au pape Clément VI l'autorisation de disposer à son gré de tous ses biens, même de provenance ecclésiastique, autorisation qui lui fut accordée par une bulle en date du 28 septembre 1348. Moins de deux mois après, le cardinal expirait. Dans cet intervalle, il avait fait son testament, dont nous connaissons la teneur par une nouvelle bulle (22 février 1350) qui en approuve les principales dispositions (3).

Le plan conçu par le cardinal était vaste : il voulait que le monastère comptât 200 chanoinesses, divisées en quatre chœurs égaux, de manière que l'office divin ne vaquât ni jour ni nuit; le monastère devait être soumis à la règle de saint Augustin et placé sous l'invocation des Onze mille Vierges (4). A côté du monastère devait être établie une communauté de douze chanoines réguliers du même ordre pour célébrer dans la chapelle la messe et les autres offices.

Ce plan, vraiment trop ambitieux, fut loin d'être exécuté dans son entier, et de jour en jour, malgré les nombreuses libéralités octroyées par les particuliers et dont des pièces d'archives nous ont conservé la mention, les

(1) Elles seront ici reproduites en note.

(2) *Histoire de Languedoc*, IX, 569, note.

(3) Cf. les *Notes sur le monastère des Onze mille Vierges*, par M. Caussé, dans les *Mémoires de la Société*, t. XI, p. 108.

(4) Dès cette époque, le culte de sainte Ursule était populaire à Toulouse. Cf. Dumège, dans les *Mémoires de la Société*, t. III, p. 160.

exécuteurs testamentaires durent rabattre quelque chose de leurs espérances. Le nombre des chanoinesses ne dut pas être finalement de beaucoup supérieur à trente (1); quant à la communauté de chanoines, elle ne fut point instituée; ce sont ceux de Saint-Etienne qui furent chargés du service de l'aumônerie.

Je passe maintenant à la petite étude linguistique que j'ai annoncée plus haut.

PHONÉTIQUE

VOYELLES. — 1. Il n'y a, relativement à l'*a*, aucun fait important à relever; *a* est remplacé par *e* dans *menjo* 104, 514 (la forme toulousaine actuelle est *minja*); mais on a, d'autre part, la forme normale *manjo* 513. — Il n'y a pas un seul exemple d'*a* atone final remplacé par *o*. — Le suffixe *-arius*, *a* est ordinairement rendu par *-ieyr*, *-ieyra*: *manieyra* 48, 180, *primieyra* 11, *refectorieyra* 407; cf. *plenieyramen* 7.

2. *e* bref devant yod ou *u* semi-voyelle se diphtongue: *glyeyza* 4, 6, *peliejo* 207, *perfieyta* 469, *requieyran* 661, *siejo* 175, 482 (*sequunt*: de là *sieja* 465), *yesca* 128, 589. Cf. d'autre part *sejan* (*sedeant*) 281.

e protonique passe à *i*, *y* dans *ysseuple* 465, 497, *issheuple* 740.

3. *o* bref devant yod ne subit pas toujours la diphtongaison: à côté de *jueyas* 76 (cf. *cuebran* 551), nous trouvons *joyas* 409, 412, *poy* 121. *Focum* et *locum* ne présentent jamais la diphtongaison: *foc* 168, 761, *loc* 157, 168.

o fermé devait déjà se prononcer *ou*: c'est ce que semblent indiquer la graphie *juves* 201, *houra* 650.

DIPHTONGUES. — 4. Les diphtongues présentent assez peu de faits intéressants: *eu* passe à *au* dans *Austachi* 4 (2); *ui* est presque constamment réduit à *u* dans *lu* (pron. personnel fém.) 213, 527 (cf. *luy* 258). Dans la diphtongue *iu*, l'*u* se prononçait comme aujourd'hui *ou*: *excessiou* 375.

CONSONNES. — 5. Bien que Toulouse appartienne aujourd'hui à la région où *c* devant *t* se vocalise (3), le traitement de ce groupe est, dans notre texte,

(1) Un article de la *Règle* (§ XIX) interdit les nouvelles admissions jusqu'à ce que le chiffre des religieuses soit retombé à trente. La bulle du 31 mars 1351 ne parlait même que de quinze religieuses.

(2) Cette transformation est normale dans le dialecte albigeois, où *eu* a abouti à *ou* par l'intermédiaire de *au*. Cf. VIDAL et JEANROY, *Comptes consulaires d'Albi*, p. xciv.

(3) Voy. les cartes dressées par M. SUCHIER, dans le *Grundriss* de Gröber, t. I, carte VI.

fort irrégulier. Les formes en *it*, *yt* y sont même sensiblement les moins fréquentes : *dit* 223, 227, 249, *ditz* 15, 26, *dita* 100, 325, *foy* 73, 397, *foyta* 166, 167, 322, *refreytor* 401. Le produit de ce groupe, c'est-à-dire une dentale suivie d'une chuintante, est noté indifféremment par *g* ou *ch* : *dig* 312, *fag* 186, *lieg* 565, 571, *nueg* 29, 185, *profieg* 709, *sobredig* 143 ; d'autre part *dich* 133, 247, *liech* 115, 124, 562, *profiech* 707, *sanch* 12, *trach* 124. Au féminin on ne trouve naturellement que *ch* : *dicha* 137, 259, *destrechamen*, 451, *estrechas* 547, *facha* 61, 67. Cf. *refrechor* 173. Au pluriel masculin, la graphie oscille entre *gs*, *gz*, *chs* et même *hs* : *liegs* 560, 564, *digz* 29, *dichs* 187, *escrihs* 95.

6. *g* initial est remplacé par *d* dans *denollos* 250, 285 (c'est encore actuellement la forme toulousaine).

7. *l* devant consonne ne se vocalise pas, au moins dans la graphie. Cf. pourtant *tau conditio* 709.

8. On sait que, dans une région assez étendue, *i* précédant *l*, se diphtongue en *ia* ; nous avons ici deux exemples de ce fait : *servial* 428, *vials* 543.

9. *n* initiale est remplacée, comme aujourd'hui à Toulouse, par *d* dans *degu* 22, 36, etc. Cf. cependant *negun* 246.

n devant consonne tombe le plus souvent : *coferme* 707, *cofessio* 490, 492, *cofessor* 493, 496, *coventual* 647, *coversas* 299, *despessar* 608, *despessas* 639, *e la gleyza* 634, *esenho* 20, *essenhen* 202, *redan*, *redre* 404. Cf. d'autre part *confessor* 465, *confessio* 493, *ensenhen* 205, *ensenho* 484.

n caduc manque constamment, comme dans le toulousain actuel ; *n* simple est remplacée par *n* mouillée dans *menhs*, qui paraît renvoyer, comme l'a fait remarquer M. Chabaneau (1), à *minius*.

10. Dans une région étendue qui comprend notamment une partie du Rouergue, le groupe *is*, *iz*, issu d'une *s* entre voyelle et yod, se réduit à *i* : *maio* pour *maiso*. Ce phénomène ne se rencontre ici que trois fois : *glyeya* 186, 328, 517.

11. *r* final suivant une atone devait déjà être tombé dans la prononciation, car il arrive déjà fréquemment qu'il ne soit plus noté : *mossenhe* 143, 544, 592.

12. *s* devant les sonores, les labiales, etc., commençait sans doute à passer à *i*, bien que nous n'ayons ici qu'un exemple de ce fait : *proyme* 432.

ACCIDENTS DIVERS. — 13. L'aphérèse se présente dans *mendatio* 739, *pistola* 173, *sencier* (pour *encensier*) 633. — Nous constatons des faits d'assimila-

(1) *Deux manuscrits provençaux*, p. 165.

tion dans *extrama* 629, *relegio* 89, *relegiosa* 453, *trentanari* 133, *yssymple* 710, de dissimilation dans *acexs* 737, *apenre* 24, *Bernat* 3, *deria* 536, *enutil* 384, *estituïska* 145, *ligen* 224, *ociozetat* 420, *ordenatio* 604, *pendre* 627, 629, *tramete* 345. — Sont euphoniques : *d* dans *ad aquelas* 274, *n* dans *an aquesta* 267, 487, *an aysso* 614, *z* dans *az aquelz* 174. — C'est évidemment par suite d'une simple habitude graphique que le groupe *tz* est très fréquemment précédé de *s* : *acompanhastz* 606 (et de même de nombreux participes), *aquestz* 606, *plastz* 317, *vestz* 13, 79, *vostz* 321. — On peut signaler enfin, dans la graphie, un assez grand nombre de lettres parasites ou savantes, comme *h* et *y* (1).

MORPHOLOGIE

ARTICLE. — 14. La forme masculine de l'article est, avec une remarquable régularité, *le*, *les*. Il n'y a qu'un exemple de *lo*, 30.

SUBSTANTIF. — 15. La déclinaison, dans les substantifs, a presque complètement disparu. Comme dans les *Leys d'Amors* (II, 166), les deux formes casuelles du même nom, quand elles diffèrent autrement que par l'*s*, sont considérées comme deux noms qui s'emploient du reste indifféremment : *procurayre* 157, 583, *procurator* 422; *mossenher* est employé presque exclusivement comme cas régime 54, 58, 142 (cf. cependant *mossenhor* 237); si *majer* et *menre* sont encore employés comme cas sujets (538), ils le sont beaucoup plus fréquemment comme cas régimes : 58, 338, 557; 303.

Il subsiste cependant encore quelques traces de la déclinaison; l'adjectif prend assez souvent la forme du cas sujet quand il est employé comme attribut : *quel divinal offici sia ditz* 15 (cf. 26); *sia digz psalm* 29; cf. encore 228 et 598. Pour les substantifs, je n'ai relevé qu'un seul emploi du cas sujet conforme à l'usage ancien : *segon quel metge acosselharan* 771.

Notre texte ne présente encore que peu d'exemples de noms *intégrals* allongés en *-es* au pluriel, comme ils allaient l'être presque constamment peu après : *resposses* 284.

ADJECTIF. — 16. Les adjectifs dérivés de la 3^e déclinaison latine prennent assez souvent la forme analogique en *a* : *colpabla* 251, 395, *razonabla* 456.

PRONOM. — 17. La forme du pronom personnel *lor* peut s'employer comme

(1) Remarquons enfin que les consonnes initiales, après une voyelle, sont très fréquemment redoublées.

régime de préposition : *lau o l'autre de lor* 602 (cf. 289). — *Lor* comme possessif peut prendre la marque du pluriel : *sian obediens a lors maestras* 208. La forme tonique du possessif n'est pas précédée, comme d'habitude, de l'article dans *le perilh de sieua arma* 415. — Quand *un* est précédé de l'article, la forme constante du mot est *laun*; dans cette forme, extrêmement répandue en Languedoc, en Rouergue et en Gascogne, l'*a* me paraît être dû à l'influence, soit du féminin *la una*, soit de l'expression corrélatrice *l'autre*. L'adjectif indéfini *quinh, quinha* peut être suivi immédiatement d'un *que* pléonastique : *en quinhaque conditio que sia* 118, 590 ; la forme plus ancienne où n'apparaît pas encore ce *que* se trouve également 208, 390.

VERBE. — 18. Les seules terminaisons verbales à signaler sont celles du présent du subj., 3^e p. pl. ; elles sont régulièrement en *o* à la 1^{re} conjugaison, en *an* aux autres : *menjo* 104 ; cf. 157, 177, 206, 207 ; *vengan* 74 ; cf. 79, 103, etc. On a cependant, à la 1^{re} conjugaison, *essenhen* 204-5, *mostren* 206. Cf., à l'imparfait du subjonctif, *cresquessen* 376, *poguessen* 377-8, et, à côté de la forme ordinaire *sian, sien* 561.

19. Sont à noter quelques formes de futurs refaites sur l'infinitif : *plazera* 319, 328 (à côté de *playra* 558), *prevalera* 684. — Au subjonctif prés. de la conjugaison en *-ir*, les formes inchoatives sont les seules employées : *advertiscan* 273, *elegiscan* 149, *esquisca* 708, *noyrisca* 110, *obeziscan* 38, *punisca* 218. — Les subjonctifs analogiques en *ga* sont extrêmement fréquents, ce qui autorise à penser, quoique cette forme ne se rencontre qu'une fois (*venc* 711) dans notre texte, que la 3^e pers. sing. du prétérit était en *-c* ; *bega* 313, *prenga* 409, *prengan* 12, *perga* 259, 407 (cf. *perdan* 306, 414), *retraga* 460, *sega* (*sedeat*) 41.

20. Comme dans le toulousain actuel, la forme du gérondif peut être remplacée par celle de l'infinitif : *en cantar o en legir* 198, 268.

ADVERBE. — 21. Quand deux adverbes en *-men* se suivent, la terminaison peut, comme en espagnol, n'être placée qu'après le second : *general e especialmen*, 411.

PRÉPOSITION. — 22. *al* (*en lo*) est parfois remplacé par *al* : *al sol* 414 ; *al cor* 196, 535.

SYNTAXE ET ORDRE DES MOTS

Les faits de syntaxe dignes d'être relevés sont très peu nombreux. Les pronoms *en* ou *les* peuvent être supprimés : « qu'elles puissent se réconci-

lier de ce qu'elles auront oublié, ou d'autres fautes, si elles en ont commises » sera traduit par *se puescan reconciliar de aquo que lor sera demembrat o d'autras causas, si an comesas* 484-2; de même : *no prenga joyas ni fassa* 76, 449. — Il y a emploi du *dativus ethicus* dans *nos begua* 313. — Le pronom personnel au datif peut être supprimé devant un verbe qui l'exige, quand un pronom personnel à l'accusatif a été précédemment exprimé : *e la puesa cumenjar e donar la extrema unctio* 500. Il y a du reste des anacoluthes plus graves ; cf. 245. — Il est bon de noter la locution *fora que seran d'aquesta vida* 342, équivalente à *quan seran fora...*

Par une évidente imitation de la construction latine, qui ne doit pas surprendre dans un texte de ce genre, les inversions sont très fréquentes : il suffira de parcourir quelques lignes pour en rencontrer (1).

LEXIQUE. — Dans un texte comme celui-ci, on ne peut s'attendre à trouver une grande richesse de vocabulaire. Je crois avoir recueilli ci-dessous tous les mots qui présentent quelque intérêt (2) ; on y remarquera quelques mots savants (*deposit*, *mora*) et quelques autres empruntés au français (*brachet*, *ucha*) (3).

* *aladonc*, 45, alors.

* *ascoutayritz*, 699, écouteuse, sœur chargée d'assister aux entrevues qui ont lieu à la grille.

auzart, -da, 302, 432, 574, hardi.

* *borcieyra*, 688, trésorière.

brachet, 568, petit chien.

* *clara*, 67, 71, grille.

* *clarieyra*, 690, sœur préposée au service de la grille.

companatge, 691, portion (de vivres), ration.

* *deposit*, 63, dépôt, archives.

* *despessairitz*, 691, économe.

* *enfermieyra*, 697, infirmière.

* *facultatx*, 376, moyens, biens.

mora, 387, retard.

no que (avec le subj.), 711, 733, bien loin de.

* *peroliar* (trans.), 130, donner l'extrême-onction.

* *refectorieyra*, 407, 693, sœur chargée du service du réfectoire.

* *sencier*, 633, encensoir (cf. Raynouard, *encensier*).

* *sezens* (de), 279, debout.

sino que (avec le subj.), 168, à moins que. *Temporas* (las quatre), 517, les Quatre-Temps.

* *tramen*, 431, envoi.

* *ucha*, 575, huche, coffre.

A. JEANROY,

Membre résident.

(1) A signaler encore, comme latinisme, *quar* (équivalent ici à *cum*), construit avec le subjonctif 173-4.

(2) J'ai marqué d'un astérisque ceux qui manquent à Raynouard.

(3) Je tiens, en terminant, à adresser mes plus vifs remerciements à mon ami H. Teulié, qui a bien voulu exécuter pour moi une excellente copie du présent texte.

RÈGLE

DES

CHANOINESSES AUGUSTINES DE SAINT-PANTALÉON

TEXTE

Aquestas so las constitutios e las ordenatios de las canongessas del monestier de las Unze milia vergis de Tholosa, de l'orde de Sant Augusti, lasquals Nos, Gui, avesque de Portz, Ramon, al titol de Sancta Crotz de Jerusalem, capela, Bernat, al titol de Sant Austachi, dyagne de la sancta glyeyza de Roma, cardenals, executors de bona memoria del reveren payre en Crist mossen Joan de Cumenge, avesque de Portz, de la dicha sancta glyeyza de Roma, cardenal, de la auctoritat de nostre senhor lo papa, avem fachas e ordenadas. E quar las causas que so escriutas may plenieyramen e perflechamen so gardadas e observadas, per tal que las dichas canongessas vejan que devo far e com devo viure, aquest libre avem fag e escriut de
10 diversas materias e l'avem notat per diversas rubricas.

La primieyra rubrica es :

Que la regla de sanch Augusti sia tenguda e gardada e cascu divendres sia legida, ayssi meteys las constitutios sian servadas e legidas cascu mes una vestz.

La segunda :

Quel divinal offici sia ditz be e diligenmen ab devocio e am nota.

La tersa es :

Que la ebdomadaria provezisca'aquo que aura a dire enans que commense el cor.

La quarta es :

Que l'abadessa aja a provezir de maestras a las sors joves e novicias que las
20 enformo, esenho a legir e a cantar e en bonas costumaz.

La quinta es :

Que deguna causa per nom de salari las maestras no prengan de las discipulas.

La sexta es :

Que las discipulas que no volran apenre sian corregidas e disciplinadas.

La cetena es :

Que cascu dia aprop vespras l'offici dels mortz de .IX. leyssos sia ditz, ha la hora que may sera vist covenhable a l'abadessa.

La octava es :

30 Que a la fi de las horas del dia e de la nuev sia digz psalm *De Profundis* per mossenher lo cardenal de Cumenge.

La novena :

Que al derrier senhal de todas las horas las sors sian el cor, sino que ajan licencia de remaner.

La dezena es :

Que quan l'offici si dira el cor, deguna sor no tengua pater nostres en las mas, ni digua deguna causa que la empache de dire l'offici.

La unzena :

Que quan l'offici si dira, las sors obeziscan a las cantoressas quan re lor comandaran, o sia legir o cantar.

40 La dotzena es :

Que quan los psalms se cantaran al cor, laun cor estan de pes, l'autre se segua entro quel psalm sia fenit, e quan l'autre sera comensat, que fassan le contrari.

La tretzena es :

Que a todas las horas del dia, quan se cantaran, las cortinas del cor sian tendudas, sino a la elevatio del cor de Jhesu Crist e aladonc sian ostadas.

La quatorzena es :

Que las sors laygas sian a matinas e a la messa [e] a vespras he a completa, sino que sian ocupadas els negocis de la comunitat o en outra manieyra ocupadas.

La quinzena :

50 Que las sors laygas sian tengudas de dire cert nombre de *pater nostres* e de *ave marias* per cascuna hora del dia e de la nuev.

La setzena es :

Que la eleccio de l'abadessa sia denunciada per lo covent o per la vicaria a mossenher l'arcivesque de Tolosa, e, en sa absencia, a son vicari.

La dezecetena es :

Que deguna sor no sia receubuda en canongessa ses voluntat dels reverens executors, o al menhs dels dos, mentre viuran. Enapres s'apertengua a l'abadessa am voluntat de la majer part del covent, apelat lo cosselh de mossenher l'arcivesque, en sa absencia, de son vicari.

60 La dezechena es :

Que la professio sia facha en las mas de l'abadessa, e la carta de la professio sia el deposit o en autre loc segur pausada.

La dezenovena es :

Que deguna sor no sia receubuda en canongessa entro que a cert nombre sian tornadas.

La vintena :

Que deguna sor no auze anar parlar a la clara, sino am licencia de l'abadessa, a laqual digua las personas am qui deura e volra parlar.

La vinteuna :

70 Que quan la sor sera a la clara, el derrier toc de l'esquila, quinha hora que sia, que encontenen se leve de la clara, seno ayssi com es expressat.

La vintedua's :

Que, fayt le senhal de l'esquila del refrechor ad hora de manjar o de collatio, totas las sors vengan al refector e sian a la benedictio.

La vintetres :

Que deguna sor no prenga jueyas de deguna persona que sia, ni fassa a istancia de autre, se [no] am licencia de l'abadessa, e que sian deputadas al servizi divinal.

La vinte quatre es :

80 Que las sors algunas vestz entendan ad obrar de lana per lors necessitat supportar.

La vinteinquena :

Que nulha sor trameta letras ni recepia ses licencia de l'abadessa, a qui las mostre, si las vol vezer ni legir.

La vinteseyzena :

Que cascu dia l'abadessa tengua capitol, o aquela a qui ela ho comandara.

La vintasetena :

Que degu secret que sia estat devedat en capitol no sia revelat a persona que sia, e especialmen si era tal cauza de que escandol ss'en pogues seguir ni bregua en la relegio.

90 La vinteuchena :

Que deguna sor no auze portar paraulas de la una a l'autra, per que odi ni rancor ni bregua si puesca seguir.

La vintenovena :

Que tota sor al menhs se coffesse una vestz le mes, e cumenge als dias que so deputatz e escrihs.

La trentena :

Quels Presicadors de Tolosa aujan las cofessios e lor aministro les autres sacramens de sancta mayre glyeyza.

La trenteuna :

100 Que la una sor no parle am l'autra davan prima ni aprop completa ni a taula, sino que sien causas necessarias.

La trentadua's :

Que las sors tengan le dejun d'avens he de caresma els autres que so expressatz ; ayssi meteys que no menjo carn, sino ayssi com dejos es declarat.

La trenta tres :

Que deguna sor no auze dire paraulas enjuriosas a l'abadessa ni a sa vicaria fazen correccio ho outra causa que si pertengua a conservatio de la religio del monestier.

La trenta quatre :

Que en l'abit e en la vestidura sia tota honestat servada e en la forma e en la
110 color, e que no noyriscan grans pels en lor caps.

La trentasinquena :

Que deguna sor ses le sobrepelis el velh negre el mantel no auze anar parlar a la clara ni als autres locs que so expressatz.

La trentaseyzena es :

Que deguna sor no tengua en son liech degu paramen curios ni deguna cortina, e que las cellas sian ses tota clausura.

La trentasetena :

Que degu ca no sia tengut dedyns le monestier, de quinhaque condicio que sia, ni deguna altra causa que retraga de devocio.

120 La trentauchena :

Que deguna, poys que sera dicha completa, non auze metre lum en sa cela, ni la-una no intre en la cela de l'autra, ni jagan essems, sino ayssi com dejos es escrich.

La trentanovena :

Que a deguna persona que vengua al monestier degun liech de sor no sia trach de la clausura de la claustra ni prestat.

La quarentena :

Que deguna persona non intre dedyns la clausura del monestier en pena d'escumenge, ni deguna sor no n'yesca, dejos aquela meteyssa pena.

La quaranta una :

130 Que quan deguna sor malauta cumenjara o sera peroliada o sera prop de la fi, que totas las [sors] sian prezens el loc on la malauta sera.

La quaranta dua's :

Que per cascuna sor, quan sera morta, sia dich un trentanari de messas, e per l'abadessa .XL. messas, e cascuna sor digua le psauteri, ayssi co dejos es expressat e ordenat.

La quaranta tres :

Que cascun an sian dichas tres messas de mortz, so es a ssaber per las sors mortas, per les payres e per las mayres de las sors e per les befazedors de la mayso; les dias sian notatz el calendier e escrihs.

140 La quaranta quatre :

Que en caresma e en avens sian dichas cascun dia duas messas, e tostemps, le dilus, una de morts per mossenher le cardenal, e en la messa del temps o del sanch la una oratio sia de mortz per mossenhe le cardenal sobredig.

La quaranta sinquena :

Que l'abadessa, de cosselh de [las] quatre sors plus antiquas en la religio, estituisca la vicaria del monestier.

La quaranta seyzena :

Que, morta l'abadessa, la vicaria tengua sas vegadas entro que l'abadessa sia eligida; e si vicaria no y avia, que las tres plus antiquas en la religio ne eligiscan
150 que tengua las vegadas de l'abadessa entro que abadessa hy aja, ayssi co desus es dich.

La .XLVII^a :

Quels officis del monestier sian assignatz e enpausatz a las sors per l'abadessa, de cosseilh de las quatre may antiquas desus dichas.

La quaranta e uég :

Que per menar les negocis del monestier la mayso aja sendix que les meno ; e ayssi meteys .IIII. procurayre[s] o plus, per governar les locs els bes del monestier.

La quaranta novena :

160 Que l'abadessa en las empositios de las correccios serve razo e discrecio, he especialmen, si la colpa era gran, que la correccio sia fayta am cosseilh de las quatre antiquas desus dichas.

La sinquantena :

Que l'abadessa que ara es e aquelas que seran en futur, en vertut de sancta obediencia, serve las constitucios segon son poder e las fassa ayssi meteys a totas las sors observar.

La sinquanta una :

Que especialetat quan a la vianda cominal no sia fayta a l'abadessa ni a deguna sor, seno que sia malauta ; e que deguna no fassa foc ni en cambra ni en autre loc ni done pa ni vi ni re que sia de la comunitat fora la mayzo.

170 I. — *Que la regla de Sant Augusti sia tenguda e gardada per totas las sors e cascu divendres sia legida, e las constitutios que obligo a pena e no a colpa, seno per mespres ho per comandament, sian servadas e legidas lo mes una vestz.*

Quar, segon le testimoni de Sant Paul, en la pistola *ad Galatas*, per observancia reglar patz de consciencia he tranquillitat de cor sia promessa e deguda az aquels e az aquelas que syego e gardo la regla, sia encara may en tot collegi e monestier uniformitat de costumaz e de voluntat observada, volem e mandam que totas las sors canongessas del susdit monestier tengan e gardo la regla de mossenher Sant Augusti e la fassan legir cascu divendres en capitol ho en rector, totas las sors ajustadas. Ayssi meteys volem e ordenam de las presens constitutios que sian ten-
180 gudas e gardadas e legidas cascu mes una vestz, en la maneyra desus dita. E declaram que las ditas constitucios no obligo las sors a colpa ni a peccat, mas a pena, seno per mespres o per comandament.

II. — *Quel divinal offici sia dit be e distinctamen am devocio e am nota.*

Quar per le divinal offici es lauzat Dyeu, el poble chrestia en la sua amor e temor es arrasigat e fermat, volem e adordenam quel divinal offici del dia e de la nueg am devocio e am nota sia fag e dig segon la costuma de la glyeya cathedral de Sant Estephe de Tolosa, e quels psams sian dichs e cantatz en lor to spaciosament e distinctament, fasen lo metre am pauza en cascu vers, e aysso segon mays e segon mehns, segon les temps sia observat ; e en tal maneyra sia dig tot le offici que le
190 poble en auzen sia hedificat, cresca lor devocio, Dyeu ne sia glorificat e sia lauzat

tot le collegi de paradís. E tota sor que falhyra del divinal offici o rebella seria a far o a dire als comandamens de l'abadessa a tota necessitat que pertengua al dit offici, o necessitat corporal la excusaria o altra cauza razonable, sia corregida a la voluntat de l'abadessa, segon que ela discretamen adordenara, e, en sa absencia, a la voluntat de la vicaria en aquella meteyssa conditio.

III. — *Que la ebdomadaria prevesisca aquo que aura a dire enans que comense al cor.*

Encara may volem e ordenam que tota sor que sia ebdomadaria se prevezisca, enans que comense, de tot aquo que aura a dire en cantar o en legir el cor, en tal maneyra que escandol no apareisca ni error sia conoguda; e ssi en aysso era negligent o colpabla que el capitol recepia una disciplina.

IV. — *Que l'abadessa aja a provezir he a donar una maestra o mays a las sors joves e novicias, que las enformen e essenhen a legir e a cantar.*

A las sors joves e novicias l'abadessa aja a donar e assignar una maestra o mays, segon que a luy sera vist, lasquals essenhen las ditas sors a legir e a cantar; las ensennhen aver humilitat de cor e de cors e obediencia voluntaria en totas causas servir en quinha maneyra, e que devo pregar lor mostren, e que am deguna sor nos contendan nis peliejo, a totas porto reverencia e honor e especialment a las antiquas, e que sian obediens a lors maestras e a lors majors.

V. — *Que deguna causa, per nom de salari, las maestras no prengan de las discipulas.*
 210 Las maestras no prengan deguna causa, per razo de salari, de las aprendens, ni per degun altre titol ses voluntat de l'abadessa... encontenen ho fassa redre a la disciplina e li do altra maestra, o, si a lu era vist mays razonable, que aquella meteyssa maestra compellisca am penas degudas de far le meteys offici que davant.

VI. — *Que las discipulas que no volran apenre sian corregidas e disciplinadas per lor maestras.*

Las discipulas que apenre no volran ni a lors maestras obezir sian per lors maestras corregidas e disciplinadas; e si las maestras far non ho volian que ho digan a l'abadessa, que las punisca ayssi co sera de razo, an aquesta condicio que aytals sian tengudas que digan lor colpa en capitol, e que prengan una disciplina o plus, a
 220 la voluntat de l'abadessa, ho de sa vicaria, en sa absencia.

VII. — *Que cascu dia aprop vestras le offici dels mortz de .IX. leyssos sia dit el cor be c distinctamen.*

Ditas vespras, cascu dia le obsequi dels mortz de .IX. leyssos am sas vespras las sors digan el cor e en ligen, si no le dia que sera festa dobla, que no sian tengudas de dire aquel dia ni la vespra, per honor de la festa, ni del dimecres sant entro le mecses aprop Paschas, e exceptat totz les saptas per la reverencia del dimenge. En

211. ses] set. — abadessa; il semble qu'il manque ici quelques mots signifiant : « Si la chose arrivait. » — 217. discipuladas. — 225. del] le.

caresma sia tostemps dit am nota el dilus per mossenher le cardenal de Cumenge o, si era vist a l'abadessa quel dit orde fos mielhs ditz en outra hora que aprop vespras, que ho fassan.

- 230 Totas vegadas que las sors clerguessas devo dire le offici dels mortz las sors layguas devo dire .L. *pater nostres* e .L. *ave marias*; e totas vegadas que las sors clerguessas devo dire le psauteri las sors laygas devo dire tres cens *pater nostres* e tres cens *ave marias*, e devo pregar Dyeu per tostz les besfazedors del monestier.

VIII. — *Que en la fi de las horas del dia e de la nueg la epdomadaria digua le psalm de profundis per mossenher le cardenal.*

En la fi de las horas del dia e de la nueg, la epdomadaria e totas las autras sors digan le psalm *de profundis* am le *pater nostre* e am le v[erset] *a porta inferi* e am la oratio *Deus qui inter apostolicos sacerdotes* per mossenher le cardenal, e aysso tot dia, exceptat las festas de la Vergis Maria e las autras festas doblas el dia de Rams

- 240 entro la dominica que es dita *Quasimodo*.

IX. — *Que al derrier senhal de las horas, quinhas que sian, totas las sors sian el cor, seno que ajan licencia de remaner.*

- Encara mays volem e ordenam que totas las sors clerguessas sian tengudas de venir a totas las horas del dia e de la nueg, e que sian totas ajustadas al menhs al derrier toc de l'esquila, sino que fos ocupada en alcu offici, de mandamen de l'abadessa o si no avia alcuna bona excusatio, laqual digua a l'abadessa. E si neguna sor rema de alcuna hora, si no ho fasia am licencia, ayssi coma es desus expressat e dich, le dia meteys ne prenga una mays, o l'endema. E tota sor que no sera a las matinas de Nostra Dona enans que le ympne sia dit, si doncas no era excusada per necessitat
- 250 corporal, digua sa colpa en capitol e digua .XX. *pater nostres* de denollos e, si era trop colpabla o viciosa, que a la voluntat de l'abadessa sia corregida razonablement. E tota sor que yssira del cor, de deguna hora del dia o de la nueg, enans que las horas sian fenidas ni complidas, si no ho fa per necessitat corporal, e totas vegadas demandada e autrejada licencia de l'abadessa, si es el cor, ho de la vicaria, si ela no y era, digua sa colpa el premier capitol e prengua una disciplina. E si deguna sor ha mestier, ho per malautia ho per frevoleza o per outra cauza razonabla, que remagna de matinas ho de las autras horas, demande a l'abadessa licencia ho a sa vicaria, o trameta una sor que la demande per luy. E si rema que no demande licentia ho no la fassa demandar, fassa dedins la sepmana la penedensa desus dicha e que pergua
- 260 le vi un jorn de la sepmana.

X. — *Que quan le offici se dira el cor, deguna sor no tengua pater nostre en las mas ni digua deguna causa que empache de dire son offici.*

E quar le offici divinal se deu dire diligenmen e am devocio, volem e mandam que, aytan quan las horas se diran es legiran el cor, neguna sor clerguessa que sapia legir e cantar no tengua pater nostre en sas mas ni digua ni deguna outra cauza, sino

248. Corr. : le d. m. o l'endema prenga una disciplina o mays.

aquo tan solamen ques perte a l'offici. E si deguna fasia le contrari, que prengua una disciplina en capitol. An aquesta meteyssa pena obligam aquelas que per negligencia no volrian cantar al cor, ho que per lor negligencia si peccarian en cantar o en legir, ho que dissoludamen ririan al cor ho parlarian, e las autras torbarian sienment.

- 270 XI. — *Que q[uan l'offici] divinal se dira el cor las sors obeziscan a las cantoressas, quan re lor mandaran legir o cantar.*

Adordenam e volem que las sors sian obediens a las cantoressas, can las mandaran cantar o legir o comensar antiphena o respos o vers o altra causa que s'apertengua al divinal offici. E advertiscanse las cantoressas que ad aquelas que mielhs poyran e saubran cantar e legir recomando so que se deura recomandar, e especialmen en las grans festas, en lasquals l'offici divinal may devotament e sollempnament sia dit e cantat. E si deguna desfalhya que no fezes so que li seria empauzat e recomandat, en capitol prengua una disciplina.

- XII. — *Que quam les psalms se diran, laun cor estan de pes, l'autre estia de sezens.*
 280 Can les psalms se diran nis cantaran a matinas, a vespras e a totas las horas del dia, las sors de laun cor estian de pes, e de l'autre que segan, e pueys de l'autra partida, quan se dira l'autre psalm, aquelas que auran segut que estian de pes e las autras per le contrari. Empero al *gloria patri* e a *laudate dominum de celis* e ad *benedictus* e a *magnificat* de cascu cor estian de pes e a las capitolas e als resposses e als ympnes e a las oratios e totas las *Preciosas* estian de denholhos en aquella manieyra que estan les senhors canonges de Sant Estephe. Las enclinatios al *gloria patri* e als autres locs en que far se devo, fassan las sors segon la costuma de la dita glyeya.

- XIII. — *Que a totas las horas del dia, quan se diran nis cantaran, las cortinas del cor sian tendudas, que las sors no vejan los seglars ni sian per lor vistas.*
 290 E quar les uelhs vas per regardar vanament retrazo le cor d'ome e de femna de tota devocio e so causa de auls pessamens e de auls cogitacios, volem e adordenam que a totas las horas del dia, seno a la elevatio del cors de Jhesu Christ, las cortinas del cor sian estendudas, que deguna sor [no] puesca badar ni regardar la jos bas en la glyeysa ni elas no puescan esser vistas. E si deguna era tan temptada que laysses le offici e que bades ni regarades, que sia proclamada en capitol e prengua una disciplina.

- XIV. — *Que las sors laygas sian a matinas a la messa e a vespras e a completa, seno que sian ocupadas el servizi del monestier.*
 300 Las sors laygas e coversas volem que sian tengudas de levar a matinas, e esser a la messa e a vespras e a completa, si doncas non eran ocupadas en officis cominals, de mandament de l'abadessa especial. E si remanian de las horas ses licencia, fassan la penedensa enayssi co las clercessas devo far can deffalho de las ditas horas, o major o menre a la voluntat de l'abadessa, ho de sa vicaria, si ela no y era; e aquo

280. psalms] psams. — 285. preciosas] pssas.

meteys si no so de bona hora a las matinas, o sis tornavan jazer enans que matinas sian dichas, si no am licencia de l'abadessa o de sa vicaria. E si fan le contrari, perdan le vi de un dinar.

XV. — *Que las sors laygas sian tengudas de dire cert nombre de pater noster et de ave marias per cascuna hora.*

Cascuna sor layga digua per matinas .XL. *pater noster* e .XL. *ave marias*, per
 310 vespras, atrestan; per cascuna de las autras horas, so es a ssaber, prima, tercia, miegdia, nona e completa, digan .XX. *pater noster* e .XX. *ave marias*; per le offici dels mortz e per le psauteri digan segon que desus es dig; e si en aysso deguna de las sors laygas deffalha, que nos begua vi al dinar.

XVI. — *Que la eleccio de l'abadessa sia denunciada per le covent o per la vicaria a mossenher l'arcivesque de Tholosa o, en sa absencia, a son vicari.*

Quan las sors deuran elegir abadessa, la vicaria o la loc tenent o fassa a ssaber a mossenher l'arcivesque e que el, sil plastz, vengua al monestier de las ditas sors, e assigne dia convenient a las sors per elegir abadessa. E ssi el noy pot esser o noy vol esser, trameta hy aquel que a luy plazera, mas que sia canonge de Sant Estephe
 320 e sia persona idonea e sufficient, que endresse las sors en la eleccio que an a far e en las autras causas que si perteno de dreyt a la eleccio, e escriva las vostz d'aquelas que elegiran. E quan la eleccio sera fayta segon ques deu far, aquela que sera elegida no s'entrameta en re de l'offici de l'abadessa, se [no]aytant quan de dreyt l'es autrejat, entro que sia cofermada per mossenher l'arcivesque o per aquel que el adordenara. Ayssi meteys, quan se deura far la eleccio desus dita, la vicaria ho fassa a ssaber, si l'arcivesque no y es present, a son vicari general. Que, si es canonge de Sant Stephe, que el vengua al monestier desus dig; en outra manieyra no, e si el no y pot venir o no vol, que y trameta aquel que a luy plazera, mas que sia canonge de la dicha glyeya en la manieyra e en la conditio desus dita. E quar tota eleccio deu esser segon Dieu
 330 e segon consciencia, nom pas carnal, amonestam totas las sors en Nostre Senhor que, laysada tota affeccio carnal, procesiscan a la eleccio, eligen tal abadessa que las tengua e las noyrisca en la amor de Dyeu e dileccio de son proyme, las enforme en bonas obras e en bonas costumaz, e las endresse en las causas que deuran far, encara may que dejos le syeu regiment le monestier nos sia destituit en les bes temporals e en les bes esperitals [e] que tostemz aprofleyte.

XVII. — *Que deguna sor no sia receubuda en canongessa ses voluntat dels reverens payres en Crist e senhors mosenhors les executors, o al menhs ses voluntat dels dos, mentre viuran. Enapres que apertengua a l'abadessa am le assentimen de la majer partida del covent, apelat le cosselh de mossenher l'arcivesque, o de son vicari, en sa absencia.*

Quant a la receptio de las sors, volem e adordenam que deguna sor no sia receu-
 340 buda en canongessa ses voluntat de mossenhors les executors, ho al menhs ses assentimen dels dos, aytan can viuran; mas, fora que seran d'aquesta presen vida, la receptio s'apertenga e sia fayta per l'abadessa am voluntat de la majer partida del covent, agut primieyramen le cosselh de mossenher l'arcivesque, o de son vicari, en

sa absencia, lesquals ajan a tramete un canonge de Sant Estephe honest e religios, de la ma del qual la sor prenga le sobrepelis. E quan le prendra, la cantoressa comense le ympne *Veni Sancte Spiritus*, et tot le covent le perseguisca, e cascuna sor tengua una candela en la ma, alucada, e can seran el cor e ela sera vestida ayssi quant es ordenat e sera cantat l'impne e fenit, una sor o doas de las plus joves digan
 350 le verset : *Emitte spiritum tuum*, el covent responda : *Et renovabit faciem terre*. Item :
 † *Post partum virgo inviolata*, etc... R *Dei genitrix*, etc... Item : † *Ora pro nobis beate Stephane*. R *Ut digni efficiam*, etc... Et enapres, aquel que fara l'offici digua las oratios seguens : *Deus qui corda fidelem sancti spiritus*, etc... Et concede nos famulos tuos, etc... et *Da nobis quæsumus domine ymitari quos colimus*, etc... o, si volian mays dire la oratio de las unze milia vergis, que la digan am le † *Veniente sponso*, etc... El covent responda : *Prudens virgo preparata introivit cum eo ad nuptias*.

XVIII. — *Que la professio se fassa en las mas de l'abadessa e la carta de la profesio el deposit sia messa e gardada, o en autre loc que sia segur.*

Et enapres la sor que sera vestida, quant aura estat el monestier un an o mays,
 360 e aura .XII. ans, se fassa professa en las mas de l'abadessa e totas las paraulas que ela dira sian escriutas en una carta e ssia en doctrina[da] per qualque sor en qual maneyra las digua. La forma de la carta es aquesta.

La forma :

Ieu, sor Joana o Margarida, me offri em doni meteyssa a la glyeyza del monestier de las canongessas de las sanctas unze milia vergis de Tolosa, e prometi obediencia segon la regla canonical de Sant Augusti entre las mas de ma dona l'abadessa e las sieuas successors canonicalment eligidas e cofermadas.

E tostz temps la carta de la professio d'aquesta e de las autras sors sia pausada en loc segur dedins le monestier so es a ssaber el deposit o en la sacrestia, aqui on sera
 370 vist a l'abadessa.

XIX. — *Que neguna sor no sia receubuda en canongessa, entro que a cert nombre sian tornadas.*

E quar en le monestier poyria aver confusio sel nombre de las sor era trop gran ni excessiou, volem e adordenam que de aquesta hora en avan deguna sor no sia receubuda en canongessa entro que sian tornadas el nombre de trenta, seno quel bes del monestier e las facultatz cresquessen tant que mays de sors en viure e en vestir s'en poguessen competentment e ses penuria sustentar, els autres cars del monestier s'en poguessen supportar.

XX. — *Que deguna sor non auze anar parlar a la clara ses licencia de l'abadessa, a
 380 laqual digua las personas am lasquals ela volra parlar.*

Per so que totas locutios vanas e enutils sian esquivadas, lasquals donan materia de falhir e de peccar, adordenam que deguna sor no sia tan auzarda que ane a la clara tener parlament am deguna persona quel mon sia, seno am licencia especial

347. persesisca.

de l'abadessa, a laqual digua las personas am lasquals deu o vol parlar. Et tota sor que en ayssso deffalhyra sia punida a la voluntat de l'abadessa.

XXI. — *Que quan deguna sor sera a la clara, el derrier toc de l'esquilla si fara, a quinha hora que sia, que ses mora se leve de la clara.*

Encara may volem e adordenam que, quant las sors seran a las claras en parlamen, aytant tost quan le derrier toc de l'esquilla sera sonat, en qualque hora del dia sia, se
390 leve tantost de la clara, am quinha persona que sia, e ss'en poje el cor e sia prezen quant la epdomadaria comensara e dira : *Deus in adjutorium meum intende*, seno que la persona fos aytal he de aytal condicio, el negoci aquo meteys, que far nos pogues. E en aquel cas, la sor, quant aura parlat, ho aja a dire a l'abadessa, laqual, auzida la causa, si es razonabla, la aja per excusada. E tota sor que en ayssso deffalhyria ni faria le contrari, que sia punida a la voluntat de l'abadessa, ayssi co desus es dich.

XXII. — *Que, fayt le senhal de l'esquila del refector ad ora de manjar, o de collatio en temps de dejun, todas las sors vengan al refector e sian a la benediccio.*

Adordenam destrechamen e volem que tota sor sia aparelhada e sia venguda al
400 refector a la hora del manjar o del beure, en dia de dejun, al toc de l'esquila del refreytor, a la benediccio de la taula. E enapres cascuna se assetje en son loc ses crit e ses parlar, en tal manieyra que la lectoressa que legira sia auzida. E quant aura legit e dira : *Tu autem Domine* etc. que l'abadessa el covent se levo de taula e redan gracias a Nostre Senhor, ayssi co es acostumat de redre, anant al cor e cantan *Miserere*. Deguna sor no mange fora le refector ses licencia ni remagna de primieyra taula, exceptat aquelas que auran a las autras servit. E si en ayssso deguna deffalhya ni fasia le contrari, pergua le vi tot le jorn. E si la refectorieyra ho altra sor lui donava celadament, que aytals sia punida a la voluntat de l'abadessa.

XXIII. — *Que deguna sor no prenga joyas de deguna persona, ni fassa a istancia d'autre, ses licencia de l'abadessa.*
410

Devedam destrechamen a todas las sors generalmen e especial que deguna no auze prendre joyas de deguna persona, si no ho fasia am licencia de l'abadessa, ni l'abadessa, si no en presencia de doas o de tres sors. Essi deguna fasia le contrari, mange al sol a pa e ad ayga per un jorn e perda las joyas. E ssi l'abadessa fa le contrari, sia tenguda, en le perill de sieua arma, donar per amor de Dyeu las joyas que aura prezas. Ayssi meteys devedam que deguna sor no auze far degunas joyas a pregaria ni a istancia de persona del mon ses licencia de l'abadessa.

XXIV. — *Que las sors algunas vetz a las obras de la lana se entendan, a suplir lors necessitat.*

420 Per tal que tota ociozetat sia de las cirventas de Crist ostada e le dyable tostemps en bonas obras las trobe ocupadas, volem e ordenam que, segon la tenor del testamen de bona memoria de mossenher le cardenal de Cumenge, le procurator del monestier, segon le poder del monestier, e segon quel sera vist expedient a la utilitat

del monestier, provesisca a las sors de lanas, lasquals obron e aparelho, de lasquals fassan far draps per lor necessitat supportar. Exclusem de aquestas obras le temps en que sera dit le divinal offici el temps en que an a vezer so que an a dire al cor el temps del manjar e del beure e del dormir, els quals temps no volem que sian en neguna obra servial ocupadas.

XXV. — *Que nulla sor recepia letras ni trameta a deguna persona, seno am licencia de*
430 *l'abadessa.*

A esquivar les perills els escandols ques poyran endevenir per tramens de letras e per recebemens, establem e ordenam que deguna sor no sia ayssi auzarda ni presumptuosa que trameta deguna letra a deguna persona que sia, ni recepia, seno am licencia de l'abadessa, a laqual sia tenguda de mostrar las letras, se ela las [vol] vezer. E ssi deguna mesprezava aquesta ordenatio e fasia le contrari, mange a pa he ad aygua, ho que sia plus greumen punida, si a l'abadessa era vist que fos de razo.

XXVI. — *Que cascu dia l'abadessa tengua capitol, o qu'ela a qui ho mandara, quel tenga.*

Volem e ordenam que l'abadessa per se, o per sa vicaria, se ela era empachada, o per aquela a qui ela ho comandara, cascu jorn tenga capitol, el qual sia dicha la
440 *Preciosa* e sia recomandada l'arma de mossenher le cardenal de Cumenge e sian faytas coreccios e emendatios, ayssi co es acostumat de far. Quan la campana del capitol sera sonada, todas las sors ve[n]gan al capitol ses trop tric. E sse alcuna sor es colpabla, que demande perdo e coffesse sa colpa humilment; e ssi la colpa es digna de correccio, que se aparelhe a correccio, le cap tengut tostemps cubert, laqual correccio fassa l'abadessa o aquela a qui ela ho aura empausat. Deguna sor no remanga de capitol ses licencia de l'abadessa o de sa vicaria; que si neguna ne remania e venir no y volia, ses que no agues bona excusatio, perda le vi el companatge un dia o se no que fos per qualque necessitat corporal empachada.

XXVII. — *Que degu secret ni deguna altra causa que sia devedada en capitol no sia*
450 *revelat a deguna persona, de quinha que conditio sia.*

Inhibem e devedam aytan destrechamen quan podem que deguna sor no revele degun secret ni deguna paraula que sia devedada en capitol per l'abadessa o per sa vicaria defora ni dedins la mayso a deguna persona del mon seglar ni relegiosa de altra obediencia, per propdana que sia ni acostada, e especialmen si era tal causa que escandol s'en pogues seguir ni dampnatge de la mayso o brega. E si deguna fazia le contrari, que mange un jorn el sol a pa e ad ayga, o may, segon que a l'abadessa sera vist ni sera de razo.

XXVIII. — *Que deguna sor non auze portar paraulas odiozas de la una a l'autra, ni auze dire paraulas enjuriozas.*

460 Encara may mandam a todas las sors que deguna no porte ni retraga paraulas de

438. ordenam] l'abadessa.

la una a l'autra per que ira ni discordia ni mala voluntat puesca naysser entre las sors. Que qual que fassa o digua aytals paraulas ni retraga prenga una disciplina en capitol, o may, segon le exces de la colpa. Ayssi meteys comandam que deguna no digua deguna paraula deshonesta ni enjuriosa la una a l'autra. E per tal que totas las autras hy prengan yssemple e ajan temor e paor e que s'en siegua correccio, volem e mandam que la enjurian demande perdo a la enjuriada humilment, e la enjuriada de cor le perdone. E ssi aquela a laqual seran dichas las enjurias las sostenia pacienmen, ayssi cos perte de tota sirventa de Crist, que aytal que seria ayssi perfleyta en capitol sia vertuosa tenguda e de gran bontat lauzada, e se le
 470 contrari se atrobava que aytal enjuriada no agues paciencia ni suffrensa a las paraulas quelh serian dichas, ho li respondria aquo meteys o plus mal, per engal pena sian amdoas punidas e corregidas, so es a ssaber que cascuna demande perdo a ssa par, enapres que cascuna prengua disciplina e en capitol, regardan tostemps que la plus colpabla sia plus greu punida per l'abadessa ho per sa vicaria.

XXIX. — *Que totas las sors se cofesso al me[nhs u]na vegada le mes e cumenjo les dias que so notatz.*

Volens e dezirans de tot en tot provezir a la purtat de la consciencia, stablem e ordenam que totas las sors se confesso al menhs cascu mes una vestz. Empero als dias que cumenjaran, per so que la comunio no sia empachada, per un dia o dos
 480 davan la comunio se puescan reconciliar de aquo que lor sera demembrat o d'autras causas, si an comesas. Les dias en que volem que cumenjo so son las festas que si siegon, so es a ssaber le dia de Nadal, de la Epiphania, de la Cena, de Pasquas, de la Ascensio, de Pentecosta, de Cors de Jhesu Crist, de St Peyre e de St Paul, e de tostz les Sans, en las quatre festas de Nostra Dona, e encara may tostz les dimenges de Caresma, el primier dimenge d'Avens. La messa de la comunio digua le confessor o son companho e cumenge las sors. E ssi deguna maliciosament o obstinadament an aquesta ordenatio contrastava que no hy volgues obezir, la qual causa a Dyeu no plassa, que l'abadessa am le cosselh de quatre plus antiquas sors la aja a punir segon que li sera mays expedien a la salut de la syeua arma.

490 XXX. — *Que las cofessios aujan les Predicadors de Tholosa e aministro les autres sacramens.*

Las cofessios de las sors aujan les Predicadors de Tholosa els autres sacramens aministro e lor presico la paraula de Dyeu, lesquals coffessors en lors confessios e cecretas amonitios e honestas conversatios de observancia reglar las ensenho e las enformo cum sian de una meteyssa regla professors e votadors. E pregam le prior dels Presicadors de Tholosa que tals presicadors e coffessors hy trameta que de lor paraula e de lor yssemple las sors sian hedificadas. E quar poyra se endevenir cas subte e perillhos de malautia o de mort, que degu dels cofessors esser no y poyria, volem e ordenam que la .u. dels capelas del monestier puesca aytal sor que sera en
 500 aytal peril auzir de coffessio, e la puesca cumenjar e donar la extrama unctio.

XXXI. — *Que pueys que completa sera dita, la una sor no parle am l'autra, entro que sia dita prima, ni al cor ni al refector, se no demandan so que lor sera necessari.*

Encara may volem e mandam a todas las sors generalmen e a cascuna en singular que la una am l'autra no fassa parlamen davan prima ni aprop completa ni en cor ni en taula, si no tan solamen que demande so que li sera mestier. Car en taula, segon Sant Augusti, no deu hom trop parlar ni contendre e majormen religios e religiosa. E aquela que faria le contrari, per cada vetz que passara aquest mandamen, prengua una disciplina en capitol, o may, segon que sera viciosa e segon que sera de razo ad arbitre de l'abadessa, o de sa vicaria, en sa absencia.

510 XXXII. — *Que las sors sian tengudas de dejunar en cert temps e que no manjo carn, seno per necessitat e am lieencia de l'abadessa.*

Le dejun del sant temps de Avens de Nostre Senhor las sors gardo e tengan complidamen, aquelas que seran de .XX. ans, e, dicha nona, que manjo, exceptat les dimenges, que menjo a la hora acostumada. Dejunto encara mays tostz les divendres de l'an, aquelas que seran de .XX. ans, seno de la festa de Sancta Crostz de setembre e seno en cas de necessitat, el qual l'abadessa puesca despensar, en carema els dejuns de las Quatre Temporas els dejuns establitz per Sancta Glyeya, com fo vigílias d'apostols, de Nostra Dona e d'autras grans festas, el dilus el dimars aprop la dominica en Quinquagesima las sors dejunran. Per aquesta meteyssa manieyra
520 todas las sors estian que no manjo carn en Avens ni en Carema nil divendres nil disapte ni en vigílias adordenadas per la Glyeyza a dejunar, ni las Rogacios nil dilus nil dimars aprop Quinquagesima ni degu dimecres de tot l'an, seno que aquel dia fos festa dobla, e se no per gran necessitat corporal, en laqual l'abadessa, o sa vicaria, en sa absencia, hy puesca despensar, ho per gran juventut o senectut ho outra enfermetat o debilitat tan gran que l'abadessa no ho puesca negar ni deja. En tostz aquestz cas a la sirventa de Dyeu dizen quel dol ni quelh fa mal ses tot dopte sia crezut et am lu caritativament e benignantment sia despensat.

XXXIII. — *Que deguna sor no auze dire enjurias a l'abadessa ni a sa vicaria per correccios que fassan ni autras punitios.*

530 E quar les deffalhimens se multiplicarian se no era qui les corrigis els emendes e si no era qui punis aquelas que deffalhirian, volem e adordenam que l'abadessa e la vicaria, la una en absencia de l'autra, velho e entendan a la correccio dels deffalhimens e a las punicios. E ssi neguna dizia a l'abadessa o sa vicaria paraulas enjuriosas, en fazen las correccios en capitol, o en comandan a las sors so queys pertendra als officis cominals, com es al cor comandan a cantar o legir a las clerguessas, al refector servir o legir, e ayssi de las autras causas, que aytal qui deria las enjurias, per sinc divendres les plus props, manje a pa e ad ayga el sol, aytant quant le covent sera a taula, o que majer o menre penedensa lhy sia donada per l'abadessa, de cosselh de las quatre mays antiquas en la religio.

507. vetz] veda. — 519. dejunran] deiuran. — 532. vuelho.

- 540 XXXIV. — *Que en l'abit e en la vestidura sia tota honestat servada, en la forma e en la color.*

E quar en l'abit no deu aver re que sapia a dissolutio ni a leujaria, volem e ordenam que las sors ajan raubas honestas, no trop preciosas ni trop vials, e que sian de negra color, vista la tenor del testamen de bona memoria mossenhe le cardenal, laqual color sia gardada e tenguda en la gonela que es ajustada am le sobrepelis e en le mantel. En la forma ayssi meteys sia tot exces ostat, que las raubas no sian trop estrechas ni trop largas, mas mejansieyrament e ses tota nota. Que si deguna no volia tenir la ordenatio, mas que fezes le contrari, sia punida a la voluntat de l'abadessa. Aquela meteyssa honestat volem que las sors gardo quan a l'abit e

- 550 ornamen natural que es dels pels del cap, les cals no sian trop loncs ni trop breus, mas que cuebran las aurelhas tan solament, on tota aytal sobreffluitat en persona religiosa es fort devedada e reproada.

XXXV. — *Que las sors ses le sobrepelis el velh negre el mantel no ano a la clara ni als autres locrs que so ayssi expressatz.*

Encara may volem e ordenam que deguna sor no intre el cor ni al capitol ni a la claustra ses le sobrepelis el velh negre, en las processios e en le capitol; e quan iran parlar a la clara, porto lo mantel a major honestat lor gardar e servir. E els autres locs, se volo portar le mantel, quel porto ayssi co lor playra. Se deguna fazia le contrari, sia proclamada en capitol en prengua una disciplina.

- 560 XXXVI. — *Que en las cellas ni els liegs no tengan degus paramens curios ni cortinas e que las cellas sien ses tota clausura.*

Volem e ordenam que l'abadessa ni deguna altra sor aja cortinas en son liech ni autres paramens curios, exceptat que l'abadessa puesca alcuna causa honesta tenir el cap de son lieg. Puesca encara may apelar doas sors honestas que l'acompanho e que jagan en la sieua cambra. Deguna altra sor que sia sana no estia en cambra, mas que cascuna aja sa cella, que de part davan sia ses tota clausura.

XXXVII. — *Que degu ca no sia tengut dedins le monestier.*

- 570 Degun ca, de quinhaque conditio que sia, o pauc o gran, o cadel o brachet, l'abadessa no tenga ni laysse tenir dedins le monestier, ni deguna altra causa que puesca retrayre las sors de devocio ni de recollecio de pessa.

XXXVIII. — *Que, dicha completa, deguna sor no meta lum en sa cella, ni fassa son lieg, ni intre en la cella de l'autra, ni jagan duas ni tres essemes.*

Dicha completa, deguna sor no sia tan auzarda que auze far son liech ni tenir lum en sa cella, quant que venga tart, ni auze ubrir ucha ni armazi, ni anar per lo dormidor en manieyra que deguna sor s'en enquite nis recide. E ssi deguna fazia le contrari, sia clamada en capitol e prenga una disciplina. Per aquela meteyssa e en aquela meteyssa pena obligam tota sor que intres apres completa en la cella de

l'autra, o que jagues essem am outra en un liech e despulhada; mas que cascuna aja sa cella, e dorma sola tostemps, e vestida am camisa de li o de lana, seno que fos
 580 tan petita que agues a jazer am sa maestra entro que aja la etat de set ans e no plus, e vestida que sia ayssi co es desus dich.

XXXIX. — *Que a deguna persona que vengua al monestier no sia prestat degu lieg de sor, que i ssia per jazer, mas que le procurayre lor aja a provezir segon quel sera vist.*

Inhibem e devedam aytan destrechamen quan podem que deguna sor no preste liech que ela aja a persona que sia estranha, que vengua jazer al monestier, ni a deguna outra, qui qui ssia, mas que le procurayre del monestier aja a provezir an aquels que semblara de razo que dejan en la mayzo jazer.

XL. — *Que deguna persona non intre dedins la clausura del monestier en pena d'escumenge, ni ayta pauc deguna sor no y yesca en la meteyssa pena.*

590 Stablem (1) e ordenam que nulha persona, de quinha que conditio que sia o d'estamen, no intre dedins la clausura del monestier ni dedins la porta segonda, seno am licencia dels reverens senhors executors o de lau de lor o de mossenhe l'arcivesque o de son vicari, en sa absencia, he ayssos vos comandam en pena d'escumenge, lequal aquels e aquelas que faran le contrari encorran, se no las personas deijos escriptas so es a ssaber le coffessor am son companho, per auzir las cofessios de las sors que seran malautas, per cumenjar o per donar la extrema unccio, quan i auran mestier, lequal sera deputat ad ayssos per son prior; e sse le coffessor no y podia esser vengut el cas era sobtes e perillhos, que lau dels capelas de monestier hy puesca intrar e aministrar les sacramens. Encara may le metge, le barbier per sagnar, les menes-
 600 trals per reparatio de la mayzo, tostz aquestz hy puescan intrar am ascentimen de l'abadessa e am la voluntat els cas desus dichs. Et en aquesta conditio que tostemps que aquestz intraran, o lau o l'autre de lor, que sian acompanhatz per las plus antiquas sors, aquelas que l'abadessa ad ayssos deputara. Deguna outra sor no y auze comparar, si no per causa razonabla, e de licencia de l'abadessa. De aquesta ordenatio exceptam le payre, la mayre, le frayre, la sor, quan lor filha, lor sor sera enferma e malauta o greujada, e adonc aquestz hy puescan intrar, acompanhastz e am licencia e la manieyra desus dicha. Cometem a l'abadessa que am los prelastz e am las personas notablas, acompanhastz decenmen e razonablamen, puesca despessar que intro assi co desus es dig. La porta segonda tostemps sia tenguda clausa seno que
 610 fos cas de necessitat. Aquo meteys volem de la porta per laqual de la glyeyza hom pot intrar a lor, en la qual sia alcuna fenestra, don las causas que lor seran necessarias lor sian dadas e aministradas. Per aparelhar les autars, las lampesas alucar, las capelas e la glyeyza mundar, e las outras causas semblans aparelhar, las sors lasquals seran an ayssos deputadas, poyran intrar a la glyeyza e de licencia de l'abadessa, barradas las portas de la glyeyza; e que deguna persona seglar ni reglar de outra obediencia no y sia prezen. Que se n'i avia deguna que fes le contrari e

(1) *En marge, à l'encre rouge* : Nota penas sequentes. — 607. prolatz] prelatz. — 616. *En marge, à l'encre noire* : Nota.

que en ayssó no volgues obezir, que sian excumenjadas, de la qual sentència no puecan esser absoutas, ni aquels que intrarian ses licencia, seno per mossenher l'arcivesque, o per son vicari, en sa absència, o per aquels a qui els ho cometran,
 620 entro que en altra maneyra ne sia ordenat. Aquela meteyssa pena volem que encorra tota sor o clerguessa o layga que ysses fora la clausura del monestier, o que dedins la clausura de la claustra del monestier, ses licencia e ses sciencia de l'abadessa, metria neguna persona estranha, se no els cas que desus so expressatz e nommatz.

XLII. — *Que can deguna malauta cumenjara o pendra la extrema uncio, o sera prop de la fi, que totes las [sors] sian presens el loc on sera la malauta.*

Encara may volem e adordenam que, can hy aura sor malauta que volra pendre les sans sacramens de Sancta Mayre Glyeyza, so es a ssaber que volra cumenjar o pendre la extrama uncio, que neguna sor sana no auze remaner que no ssia
 630 prezen el loc que la dicha sor malauta sera, e aquo meteys a la fi, e quan sera yssida de vida. que totes las sors vengan am processio am la crostz e am l'ayga senhada e am sencier el loc de la dicha sor que sera finida. E quan la volran portar a la glyeyza, que canto lo respos *Subvenite, sancti Dei*. E can seran e la glyeyza e l'auran pazada el mieg loc del cor, l'abadessa digua la oratio recomendatoria que es acostumada. E sse neguna sor era tan negligén que hy deffalhis, seno per cas que fos desencu-
 zada razonablamen, que manje a terra en pa e en aygua tot un dia.

XLII. — *Quan deguna sor morra, que sia dig per la sieua arma un trent[an]ari de messas e, si es l'abadessa, un carantanari.*

Can la sor sera fora de vida e sera sebelida, encontenen a las despessas del mo-
 640 nestier lhy sia dig un trent[an]ari de messas, e cascuna sor sia tenguda de dire una vestz le sauteri. E per l'abadessa cante un capela .XL. dias en la glyeyza de las sors a messio del monestier, e per cascuna sor le sauteri sia dig duas vestz.

XLIII. — *Que cascu an sian dichas tres messas de mortz am le obsequi de .IX. leyssos, la una per las sors mortas, la segonda per les payres e las mayres els parens de las sors, la tersa per les beffazedors del monestier.*

Volem e adordenam que tres dias de l'an, aquels que l'abadessa dira, tres messas coventuals sian dichas am le obsequi dels mortz de .IX. leyssos, so es a ssaber per las sors cebelidas, per les payres e las mayres els parens de las sors, e per les beffazedors del monestier. E cascuna vegada que sera dicha la messa, sia facha
 650 processio per la claustra. Els dias el calandier sian notatz per tota hora.

XLIV. — *Que en Careme e en Avens sian dichas cascu dias duas messas, una de mortz, e sia facha processio per la claustra, l'autra del temps o del sant, se venia en aquel dia, e adonc la messa dels mortz sia layssa[da] e la processio.*

Encara may adordenam que en Careme e en Avens si digo cascu dia duas messas,

620. En marge, à l'encre noire : Nota.

una de mortz, e sia facha processio per la claustra per las sors mortas els besfazedors del monestier; l'autra messa sia del temps o del sant, e adonc la messa dels mortz sia layssada e la processio. La messa dels mortz que se dira le dilus, laqual en tot temps sia cantada, seno que fos festa e adonc al segon dia apropvenen sia translatada e sia tostems dicha sollempnament per mossenhe le cardenal de Cumenge
 660 e sia facha per la claustra; en laqual processios e e las autras semblans l'abadessa crossa no porte, seno als dias de festas doblas e sollempnas que requieyran processio. Ayssi meteys volem que en tota messa, o sia del temps o sia del sant, quan se diran tres oratios, la una sia dels mortz per mosse[nher] le sobredig cardenal. E per tal que de las duas dichas mæssas no ajan nul tems deffalhimen, volem quel monestier tostems tengua dos capelas de bona vida e de bona fama que fassan residencia el monestier e canto las dichas messas e prego Dyeu per les besfazedors de la mayzo.

XLV. — *Que l'abadessa, de cosseilh de quatre sors may antiquas en la religio, instituisca vicaria del monestier.*

E quar l'abadessa al regimen e la governatio del monestier per se abastar no
 670 poyria seno era quilh ajudes, volem e ordenam que, can la mayzo sera ses vicaria, que l'abadessa, apelat le cosseilh de quatre sors may antiquas en la religio, fassa e istituisca la una de sas sors vicaria, la qual sia de bona vida e de bonas conversatios e de bonas costumas e que ame la comunitat. L'offi[ci] de la vicaria sera aver diligencia e cura del monestier, corregir aquelas que deffalhiran e en totas las autras causas aver aytan de poder quan l'abadessa lhen assignara e lhen permeta.

XLVI. — *Que, morta l'abadessa, la vicaria obtengua sas vegadas e ssel monestier vicaria no avia, que las tres sors may antiquas en la religio vicaria istituiscan.*

L'abadessa morta, la vicaria obtengua plenariamen las vegadas de l'abadessa entro que la mayzo aja abadessa eligida. E si, morta l'abadessa, le monestier o la
 680 mayzo vicaria no avia, las tres sors plus antiquas en la religio, abans que manjo ni bevan, la una de las sors vicaria elegiscan, que obtenga las vegadas de l'abadessa aysi co desus es dich. E sse las tres sors no si acordavan a provezir, la sentencia de las doas o sia de la una de las tres o d'autra sor de la mayzo prevalera e obtenra.

XLVII. — *Quels officis del monestier que s'apertenen a las sors sian assignatz e deputatz a las sors per l'abadessa, de cosseilh de las sors plus antiquas en la religio.*

Can a la institutio dels officis de la mayzo, volem e adordenam que l'abadessa am le cosseilh desus dich, regardada la condicio de las sors e lors costumas, les officis depute, assigne e empauze a las sors: so es a ssaber que syan duas sors borcieyras, lasquals cascu mes redan comte de la recepta e de la despessa a l'abadessa e a las
 690 antiquas, e aquestas meteyssas sian celarieyras, que ajan le blat el vi del monestier a gardar e aministrar; una despessayritz e aquesta[s] aja[n] le companatge a las sors

678. Le texte primitif portait : la vicaria morta l'abadessa obt.; on a corrigé ensuite vicaria en abadesse (sic) et badessa en vicarie. — 682. doas a été ajouté après coup dans l'interligne; a provezir est placé après doas.

a divizir engalmen, exceptat que a l'abadessa dobla porcio de companatge sia tostemps donada e a la vicaria melhor que ha una altra sor sia facha ; duas refectorieyras que serviscan al rector e aministro so que a las sors sera necessari ; duas cozinieyras que apparelho la vianda a totas las sors he no a nulha altra persona que sia fora la mayzo, seno que fos persona malauta a la qual no se pogues denegar ni degues ; duas enfermieyras que a las malautas servi[s]can humilmen e caritativamen, a lasquals le monestier aja a provezir de tot quan lor aura mestier, de cosseilh de medicina ; duas portieyras savias e discretas ; duas clarieyras e ascoutayristz honestas e religiosas ; una sacrestana o duas, la una en absencia de l'autra. Tostz aquestz officis he mays segon que seran necessaris al monestier l'abadessa, am le cosseilh de las quatre plus antiquas en la religio, depute et assigne e empauze a las sors o per semmanas, o per mes, o per mieg an, o per un an, o plus, segon que veyra que sera profleg a la comunitat e son cosseilh lhy dara. E volem e adordenam que quadan, al prumier dimenge d'Avens o de Caresme, l'abadessa, am le cosseilh desus dig primieyramen tengut et agut, en capitol ajustadas totas las sors, pronuncie les officis, les mude [o] les coferme, segon que sera may de profleg al monestier. E cascuna sor l'offici quel sera empauzat prengua humilmen e le essequisca al mielhs que poyra ni saubra, en tau conditio que Dyeus n'aja lauzor e la mayzo profleg e totas las sors consolatio, avens en lor cor tostemps le ysshymple de Jhesu nostre salvador, le qual venc en aquest mon aministrar he servir, no que fos servit ni ministrat.

XLVIII. — *Que per menar les negocis del monestier la mayzo aja un sendic, o plus, e un procurayre per governar les locs els bes del monestier.*

E quar les dreytz del monestier e de la mayzo e las autras cauzas que perteno a l'orde se poyrian perdre e alienar se no era qui ho defendes, volem e adordenam que tostemps la mayzo aja sendic, o sendixs, que les digs negocis defendan e meno en tota cort ho fora cort, ayssi co de dreyt sera e veyran ques deura far segon Dyeu e segon razo. Ayssi meteys volem que aja un procurayre principal per gover[nar] les locs els bes del monestier, e aja a provezir covenhablament a las sors. E tostemps que l'abadessa volra que reda comte, que sia tengut de redre, en presencia dels sendixs e de las sors antiquas. E ad ayssos a far en qualque loc competen del monestier aja qualque fenestra que sia ad ayssa deputada, en que aja duas claus e duas sarrahas, la una defora, l'autra dedins ; la una clau tengua la una de las sors antiquas e l'autra l'abadessa, en tal condicio que tostemps que la fenestra se obrira nis sarraha, aquela que tendra la clau de fora que la bayle per qualque loc an aquel que obrira defora per aquel loc meteys la prengua, e aquela que tendra la clau dedins que obra dedins. Ayssi meteys volem que sia fag de la segonda porta desus dicha e de la porta per que pot hom anar de la claustra a la glyeyza.

XLIX. — *Que l'abadessa am gran maturetat e am gran discretio empauze las penedensas e fassa correccios ; ayssi meteys la vicaria, si l'abadessa era empachada que no ho pogues far.*

Quan a las punicions e a las penitencias que devo esser empauzadas a las sors que deffalhyran, l'abadessa sia razonabla e discreta, no que las empauze passionada ni

per odi ni per rancor ni per favor d'autra, mas am bona dileccio e am bona caritat, la qualitat e la quantitat de las colpas e las condicions de las personas regardadas e cossiradas, e tostemps del mon tota engaltat servada, deziran per las sobmessas may esser amada que tensuda. E ssi deguna sor cometia degun greu acexs ho degun gran escandol, que l'abadessa, apelat lo cosselh de las quatre plus antiquas en la religio, la punisca e l'enpauze tal penedensa que sia a salut de la sieua arma he a mendatio
 740 de sa vida e a issheuple e a correccio de totas las autras.

L. — *Aquestas constitutios per nos faytas, o se deguna altra s'en fazia d'ayssi en avan per nos, segon l'auctoritat apostolical de laqual nos usam en aquesta partida, volem adordenam las ditas constitutios inviolablamen esser tengudas e observadas per totas las sors e volem que le original sia gardat el deposit a perpetual memoria.*

He a major fermetat de totas aquestas causas, nostres sagels avem volgut que sian pausat el transcrit de la auctoritat papal en la fi sia escript e notat.

E quar les dreytz e les establimens e las ordenatios que hom fa serian en va faytas si no era qui los observe e los fezes observar, per tal que may sia meritori a l'abadessa que ara es e que sera per temps, e a totas las autras mandam, en vertut de
 750 sancta obediensa e comandam, e sus pena de privatio e absolutio del officii, que aquestas constitutios per nos faytas de l'auctoritat de nostre senhor le papa a nos comesa, garde e fassa gardar e tenir aytan quan poyra a totas las sors a lu comesas en tal maneyra que de si e de lor puesca redre bon comte e bona razo davan Nostre Senhor. E per so quar nos presenciamen no y podem esser, cometem nostras vegadas a mossen Rogier, avesque de Lombers, coexecutor nostre e a mossen Joan de Nogaret, archidyagne de Lezades, o a lau de lor, si amdots no y podian esser, que els ajan las dichas constitutios a publicar e declarar a las sors, retenens tostemps a nos[tre] poder de ajustar, de ostar, de corregir e d'esmentar, segon la auctoritat de nostre senhor le papa a nos autrejada.

760 LI. — *Que specialetat quant a la vianda cominal no sia fayta a l'abadessa ni a deguna sor, seno que sia malauta, e que deguna no fassa foc en cambra ni en autre loc ni done pa ni vi ni re que sia de la comunitat fora la mayzo.*

Declaram e notificam que per aquestas constitutios que so desus dichas, ni per autras, si s'en fazian, no entendem a donar ni autrejar a l'abadessa que ara es o sera per temps ni a deguna sor nulha especialitat ni singularitat que derogue a la vianda cominal, com es que deguna no aja especial vianda ni especial ola ni especial foc, mas que, ayssi com segon la regla de Sant Augusti totas las causas devo esser cominals a las cirventas de Nostre Senhor, que ayssi un pa, un vi, un potatge, un companatge lor sia donat al refector, ayssi meteys a las sors sanas que seran a l'en-
 770 fermaria. Quan a las malautas, cascuna poyra aver sa vianda segon quel sera mestier e segon quel metge aconselharan. Foc deguna sor no fassa en cambra ni en autre loc, ni l'abadessa, si no era per enfermetat, laqual fos aytal que s'en degues far, e

741. La rubrique manque. — 747. En marge, à l'encre rouge : Nota penas et precepta. — 755. Coexecutor.

de cosselh de medicina. Pa ni vi ni deguna outra causa pertenen a la comunitat l'abadessa no done fora le monestier, ni deguna outra sor, mas que las causas cominals sian be gardadas e distribuidas a las sors, segon que mestier lor sera e sera de razo. Totas aquestas causas desus dichas volem que sian el monestier tengudas e observadas, e si deguna causa per negligencia era mai fayta ho lays[sada], que sia corregida e emendada. De las outras causas que seran be faytas sian a Dyeu laus redudas e gracias. *Amen.*

780 Dadas [a] Avinho de jos nostres sagels sobre dichs, l'an de la Nativitat de Nostre Senhor Dyeu Jhesu Crist lo .XVII. dia d'octobre .MCCCLVIII. le pontificat de nostre senhor mosen Ignocen, per la gracia de Dyeu, papa, seyze, l'an seyze.

LES

CHARTES DE COUTUMES DE LA HAUTE-GARONNE

DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE

(LANGUEDOC, GASCOGNE TOULOUSAINE, COMMINGES ET NÉBOUZAN)

Les chartes de coutumes du moyen âge ont leur origine dans les mêmes causes qui amenèrent l'émancipation communale et l'organisation des communes dans le Nord, des villes consulaires dans le Midi : elles furent le résultat du progrès des idées, d'un besoin d'organisation sociale. Des consuls existaient bien au douzième siècle, mais sans charte d'institution. Au treizième, ils furent consacrés par un acte et créés là où il n'y en avait pas encore. Les usages et coutumes qui réglaient les rapports réciproques des seigneurs et de leurs vassaux furent simplement rédigés.

Le mouvement vers l'autonomie communale fut très vif durant environ deux cents ans ; du treizième au quatorzième siècle, il se généralisa, les demandes de concessions de coutumes affluèrent d'abord ; il se ralentit ensuite et il touche à sa fin au début du seizième siècle. L'on peut dire que le treizième siècle fut l'âge d'or des chartes de coutumes et que le département de la Haute-Garonne fut une région coutumière par excellence à l'égal du Gers, du Tarn-et-Garonne, du Lot-et-Garonne, de la Gironde. En effet, sur les 167 chartes dont nous avons pu dresser la nomenclature, 82 furent rédigées au treizième siècle, 29 au quatorzième, 25 au quinzième et 7 au seizième ; pour 24, la date nous est inconnue ; et encore faudrait-il ajouter les textes à jamais irrecevables à ceux qui ont été retrouvés ou dont l'existence a pu être authentiquement constatée.

Le treizième siècle fut une époque féconde en concessions de coutumes ; il le fut aussi en fondations de *bastides* ou de *villes neuves*, et il est bien rare

que l'acte d'établissement de ces dernières ne fût suivi d'une charte municipale, qui souvent se rattachait à une charte-type. L'on sait que sous l'administration d'Alphonse de Poitiers, il fut créé en son Parlement (1270) une chambre spéciale pour examiner les chartes à concéder, et qu'il avait été adopté trois modèles de rédaction. Quelquefois une communauté obtenait la concession d'une charte déjà appliquée dans une communauté voisine, et dont on avait pu constater les bons effets. Il en fut ainsi pour Lestelle, Fonsorbes, Larcen, Montégut, Eoux, etc. Une certaine similitude doit exister aussi entre les chartes accordées par les rois, par une famille de seigneurs laïques ou une communauté de religieux; une étude comparative permettrait d'établir les filiations ou l'identité, elle ne serait pas sans intérêt et pourrait être entreprise, pour les documents qui font l'objet du présent inventaire, dans l'ordre suivant : 1° coutumes accordées par les rois ou leurs officiers; 2° par les comtes de Toulouse; 3° par les seigneurs de l'Isle-Jourdain; 4° par les comtes de Comminges, les seigneurs de Benque; 5° par les chevaliers de Malte; 6° par les abbés de Nizors, de Bonnefont, etc.

La rédaction des chartes municipales fut le plus souvent contemporaine d'un événement important pour la communauté : un changement de seigneur, un procès, une transaction. Les habitants voulurent se créer des titres pour conserver plus sûrement leurs droits ou pour fixer des usages incertains et variables et donner par là des règles aux juges. Quand elle coïncidait avec la fondation d'une bastide, le but était d'attirer la population par des privilèges.

Les chartes offrent une grande variété de forme, ainsi que de fond. « Composées sans méthode, vrai pêle-mêle de règles de date et d'origine » diverses, elles sont à la fois très incomplètes et très étendues. Elles touchent aux droits respectifs du seigneur et des habitants, aux attributions des autorités locales, à l'organisation municipale et judiciaire, au droit criminel et à la police, quelque peu au droit civil et féodal et à la procédure. Ce sont à la fois des recueils de lois constitutionnelles et de petits Codes criminels et civils. » (Brissaud, *Manuel d'histoire du droit français*, p. 253.)

On y trouve en effet :

L'énumération des *droits féodaux* réservés par les seigneurs sur les fours, les forges, les moulins, les boucheries, les tavernes, les marchés, les leudes et péages, les ventes et engagements d'immeubles; les redevances, censés et oblies, les dîmes, les corvées, la chasse, la pêche, l'albergue, cavalcade, host ou droit de gîte;

Les *concessions* et *franchises* accordées aux vassaux : concessions de terrains, droits d'usage et de dépaissance, liberté de séjour dans les bastides, sûreté des personnes, inviolabilité du domicile, exemption du droit de formariage, affranchissement de la taille ou quête, liberté d'élever les enfants aux ordres sacrés ;

Les dispositions de *droit civil* sur les ventes, les mariages, les dots, les testaments, les successions *ab intestat* ;

L'organisation judiciaire : la composition des tribunaux, un Code criminel en des articles exposés souvent avec force détails sur les peines pécuniaires et corporelles applicables au vol, à l'usage des fausses mesures ou faux poids, à la fabrication des fausses monnaies, aux blasphèmes, aux injures, aux coups et blessures, à l'homicide, à l'adultère, au viol, à la séduction des jeunes personnes, aux délits contre l'autorité royale ; la procédure criminelle et civile, les frais de justice ;

L'organisation municipale : le nombre des consuls, le mode d'élection, la durée de leurs fonctions, l'époque de leur mutation annuelle fixée aux fêtes de Saint-Jean, Toussaint, Noël et Saint-Martin, l'investiture seigneuriale, leurs attributions en matière d'édilité, police, voirie, gestion des biens communaux, leur participation dans la composition du tribunal avec le juge institué par le seigneur ; la réglementation des boucheries, des tavernes et de l'usage des mesures légales, la défense de la ville, les prérogatives et les insignes consulaires, le choix des sergents, gardes ou messeguiers pour la police urbaine et rurale.

Ces documents sont les uns très courts, absolument informes ; les autres très longs, très détaillés, mais toujours rédigés sans ordre prédéterminé. Ils sont écrits tantôt en latin, tantôt en roman ; on les traduisait en langue vulgaire pour les rendre compréhensibles au peuple.

Les chartes de coutumes furent souvent l'objet de confirmations de la part des rois. « Il y a, » dit M. E. Jarriand, « peu de chartes de villes petites ou grandes, qui n'aient été plusieurs fois confirmées, et cela souvent » jusqu'à une époque relativement peu éloignée de nous. François I^{er} accorda » beaucoup de confirmations, Louis XIV également. On en rencontre même » encore à la fin du dix-huitième siècle, et les villes tenaient à honneur de » les obtenir et de se dire en possession de privilèges. La coutume rajeunie » par ces confirmations royales y puisait-elle un nouvel élément de force et » d'autorité ? Ce n'est là qu'une apparence. Jamais, à partir d'une certaine » époque, et sauf le cas où un privilège particulier était expressément mentionné, on ne constate l'influence de ces confirmations ni dans les faits ni

» dans la jurisprudence. Elles n'étaient suivies d'autre effet que d'une mention honorifique dans les archives des villes... C'étaient des formalités d'étiquette, des réserves théoriques qui ne tiraient pas à conséquence. Il ne faut voir dans ces actes que des souhaits de bienvenue distribués par les rois à leurs bonnes villes, à leur avènement, ou quand ils parcouraient le royaume. Politesses de souverains, banales et sans portée. [E. Jarriand, *Hist. de la nov.* 118, p. 265.] D'une manière générale, au quatorzième siècle, les coutumes nouvellement rédigées en harmonie avec les mœurs restèrent en pleine vigueur. Au quinzième siècle, elles n'étaient pas encore tombées en désuétude. » [E. Jarriand, p. 260.] Leur déchéance ne tarda pas à venir, et elle concorderait avec les progrès du droit romain dont elles avaient arrêté la marche au moyen âge. Les causes de leur affaiblissement sont multiples. Salvaing, dans son *Traité des fiefs*, indique les principales :

« Ces statuts et règlements, » dit-il, « faits par les seigneurs, ont cessé d'être observés pour deux raisons : l'une que c'est une usurpation sur l'autorité souveraine ; l'autre que la plupart sont contraires au droit commun. » Il appartient aux historiens de notre droit d'étudier leur évolution en détail aux seizième et dix-septième siècles. Au dix-huitième, elles avaient fait place au droit romain, elles avaient presque complètement disparu. « Les coutumes enfouies, égarées au fond des archives des villes, inconnues des magistrats jadis chargés de veiller sur elles et de les observer fidèlement, inconnues ou ignorées des jurisconsultes, perdues ou oubliées, restaient lettre morte. » [E. Jarriand, p. 265].

*
* *

L'étude des chartes de coutumes nous a paru propre à éclairer l'histoire des institutions communales dans le Midi et l'histoire du droit ; elles sont aussi des documents très recherchés par les auteurs de monographies locales. Nous ne pouvions songer à entreprendre cette étude, notre compétence ne nous l'eût point permis ; mais nous avons la conviction que nous pouvions rendre quelques services à la science en facilitant les recherches aux érudits. Nous n'avons pas visé plus haut.

Des savants de notre région ont demandé plusieurs fois qu'il fût dressé un inventaire des chartes de coutumes méridionales par départements pour en constituer après un *corpus*. M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, présenta à ce sujet un vœu au *Congrès de l'Association pyrénéenne*, tenu à

Bordeaux en 1891 (1) ; M. Brissaud, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, exprime le même désir dans son *Manuel d'histoire du droit français* (p. 253, note). C'est pour répondre à leur invitation et à la sympathie dont ils veulent bien nous honorer que nous avons entrepris notre nomenclature. Nous aurions souhaité pouvoir la donner plus complète et parfaite. Elle est loin de réunir ces deux conditions ; elle n'est qu'un essai qui n'a d'autre mérite que de témoigner de notre bonne volonté ; elle est perfectible, et nous nous offrons, d'ailleurs, bien volontiers à la reprendre pour l'augmenter et l'améliorer afin qu'elle ne soit pas trop inférieure aux travaux similaires qui ont déjà paru pour quelques départements voisins de la Haute-Garonne (2).

Nous avons cru devoir, pour faciliter les recherches, dresser notre liste par ordre alphabétique de localités, bien qu'il eût été plus logique d'en adopter un autre, l'ordre géographique, par exemple. Nous nous sommes efforcé de suivre le programme tracé par M. Pasquier au Congrès de Bordeaux. Notre nomenclature est aussi méthodique que nous avons su et pu la faire. Elle indique : 1° le nom de la communauté à qui la charte fut con-

(1) *Revue des Pyrénées*, 1891, et *Bull. de la Soc. ariégeoise*, 1891-94, p. 87.

(2) Voici les publications auxquelles nous faisons allusion :

PASQUIER (F.). — *Nomenclature des chartes de coutumes de l'Ariège*, du treizième au seizième siècle. In-8°, 18 pages. Foix, Pomiès, 1882.

POTTIER (chanoine F.). — *Les chartes de coutumes du Tarn-et-Garonne* [76 coutumes, ordre alphabétique], dans *Bull. Soc. arch. de Tarn-et-Garonne*, 1889, pp. 125-49.

RÉBOUIS (E.). — *Les coutumes de l'Agenais* [au nombre de 50, liste par ordre alphabétique], dans *Nouv. Rev. hist. de droit*, 1890, pp. 388-96.

KONTZ (G.). — *Liste des coutumes municipales et régionales du département du Gers*, travail inédit qui a valu à l'auteur une médaille de la Société archéologique du Midi en 1896. Cf. *Bull. Soc. arch.*, 1896, p. 133.

MONLEZUN. — *Histoire de la Gascogne*. Liste des coutumes du Gers, t. III, p. 479, et IV, 434. Les coutumes ont encore fait l'objet des études suivantes :

BLADÉ (J.-F.). — *Coutumes municipales du département du Gers*, 1^{re} série [22 coutumes]. 1 vol. gr. in-8°, xxviii-255 pages. Paris, Durand, 1864.

DU BOURG (A.). — *Etude sur les coutumes communales du sud-ouest de la France*, dans *Mém. de la Soc. arch. du midi* (1883), XII, 250-304.

CABIÉ (Edm.). — *Chartes de coutumes inédites de la Gascogne toulousaine*, Archives historiques de la Gascogne, fasc. V, in-8°, 158 pages. Auch, Cocharaux, 1884.

JARRIAND (Em.). — *Histoire de la novelle 118 dans le pays de droit écrit, depuis Justinien jusqu'en 1789*. [Examen des coutumes au point de vue des successions]. In-8°, Paris, 1889.

— *Tableau des coutumes des pays de droit écrit* [à la suite de son étude sur la succession coutumière dans les pays de droit écrit], dans *Nouv. Rev. histor. de droit*, 1890, p. 58-79.

BRISSAUD (J.). — *Manuel d'histoire du droit français* [chap. VIII, pp. 252-63, consacré aux chartes municipales, avec liste des coutumes méridionales]. In-8°, Paris, Fontemoing, 1898.

cédée ; 2° la date de la concession et quelquefois des confirmations ; 3° les auteurs de la concession ; 4° les conditions d'existence des documents en original ou en copie, en traduction ou en résumé, la langue de leur rédaction primitive ; 5° la mention des dépôts où ils sont conservés ; 6° les indications bibliographiques pour les textes publiés ; 7° les localités dont on ne possède plus les chartes, mais pour lesquelles l'existence des coutumes est constatée dans les anciens inventaires d'archives (Trésorerie de Toulouse, Sénéchaussée de Toulouse, Cour des aides de Montpellier, etc.), dans les livres terriers, les reconnaissances féodales, les procès, etc.

Nous n'avons pas compris dans la liste les actes de paréage ; on n'y trouvera que celui de Colomiers parce qu'il contient des articles spéciaux à la création d'un juge et de quatre consuls. Davantage n'y figurent point des privilèges divers sur les droits d'usage dans les bois et les dépaissances parce qu'ils ne constituent pas, au sens précis, des chartes de coutumes communales, c'est-à-dire d'organisation du régime municipal.

Les chartes relevées pour 167 localités de la Haute-Garonne peuvent se classer de la façon suivante :

Sur 167	{	38 textes ont été publiés ou analysés ;
		129 restent inédits ou irrecevables ;
Sur 167	{	82 remontent au treizième siècle ;
		29 — quatorzième siècle ;
		25 — quinzième siècle ;
		7 — seizième siècle ;
		24 sont sans date connue.

Aignes (1). — 1242 (mai). Charte de privilèges octroyée par le prieur de l'ordre de Malte, de Toulouse, Guillaume de Barèges, à l'occasion de la construction de la ville ; promulguée en présence de Sicard de Miramont, de Bernard Jourdain, chevalier, de Bernard de Marencs (Arch. dép. de la Haute-Garonne, fonds de Malte, Aignes, l. 2). En 1276, requête des habitants au prieur Guillaume de Villaret, à l'effet d'obtenir une charte de commune. Elle fut accordée, puisqu'elle servit de modèle pour Fonsorbes en 1279 (voir Fonsorbes). En 1314, suppression de la commune d'Aignes, qui fut confondue avec Cintegabelle, tout en lui conservant ses privilèges (Arch. dép., Malte, Aignes, l. 4). Du Bourg, *Ordre de Malte*, pp. 133-4. Texte perdu.

Alan (2). — 1272. Coutumes accordées par l'évêque de Comminges et Philippe III, roi de France (CURIE-SEIMBRES, *Bastides du Sud-Ouest*, p. 346, et *Invent. gén. des titres*

(1) Commune du canton de Cintegabelle, arrondissement de Muret, 850 habitants.

(2) Commune du canton d'Aurignac, arrondissement de Saint-Gaudens, 813 habitants.

de la *Sénéchaussée de Toulouse*, f° 191 r°, ms. aux Arch. dép.). Les Coutumes d'Alan servirent de type pour la rédaction de celles de Montmaurin (1317), de Blajan (1347), de Saint-Plancard (av. 1390), de Sarremezan (1391). Texte latin, copie du dix-septième siècle conservée aux Arch. com. de Blajan; autre copie aux Arch. de la Soc. arch. du Midi de la France. Inédites.

Anan (1) *alias* Avan, Davan, Lavan. — Date inconnue. Paréage et coutumes mentionnés dans *Inv. gén. des titres de la Sénéch. de Toulouse*, f° 40 r°, ms. aux Archives départementales.

Antignac (2) et **Salles** (3). — 1325 (22 février). Coutumes accordées par Bernard, comte de Comminges (Arch. dép., Réformation et *Rev. de Gascogne*, t. XXXIX, 1898, p. 367). Texte latin dont une partie a été publiée par CASTILLON D'ASPET dans *Hist. des Popul. pyr.*, t. I, pp. 469-70.

Arbas (4). — 1247. Coutumes conformes à celles de Montastruc-de-Salies et de Rouède, confirmées par Dame d'Aspet, en 1397 (Arch. dép., Parl., Réform., Com., R, 14). Texte inconnu.

Ardiège (5). — 1409. Copie du 26 mars 1542 fournie par les consuls aux commissaires du « prince Henric, rey de Navarre, senhor et viscomte deudit Neboussan, » pour la réformation des domaines. Texte en langue vulgaire, 27 articles. Publiées par CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, II, 358-63.

Artigue (6). — 1484 (18 septembre). Coutumes accordées aux habitants par Odet d'Aydie, comte de Comminges, seigneur de Lescun. Extrait collationné du 11 avril 1668, texte français, aux Arch. dép. Parlem., Réformation, Comminges, P. 41. Inédites.

Aspet (7). — 1382 (2 février). Acte de concession des libertés, coutumes, privilèges et franchises octroyés à la ville d'Aspet par dame Barrava, seigneuresse du lieu (CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, I, 412-4 et II, 346-7). Texte latin. Les habitants jouissaient de leurs coutumes de temps immémorial. Raymond Arnaud de Coarase, baron du lieu, confirma, en y ajoutant d'autres concessions, les coutumes de 1382 (*Rev. de Comminges*, 1896, XI, 444). En 1441 et 1442, il augmenta considérablement les privilèges et libertés de la ville et établit des foires et marchés (*Ibid.*, XI, 437 et 444). Confirmation, texte roman, 45 articles, publiée par CASTILLON D'ASPET, II, 348-52. Autre confirmation par Manaud de Martory, tuteur de Henry de Foix, baron d'Aspet, en 1535, dans CASTILLON D'ASPET, II, 383-5, texte latin. Par arrêt du mois de février 1612, le Parlement de Toulouse déclare ne pas s'opposer à ce que les habitants de la ville et baronnie d'Aspet jouissent de leurs anciens privilèges confirmés par lettres patentes du 13 octobre 1611. Texte complet publié par M. F. PÉRISSÉ dans *Revue de Comminges* (1900), XV, 55-72.

(1) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de St-G., 461 h.

(2) Com. du cant. de Luchon, arr. de St-G., 98 h.

(3) Salles et Pratviel, com. du cant. de Luchon, 181 h.

(4) Com. du cant. d'Aspet, arr. de St-G., 687 h.

(5) Com. du cant. de Barbazan, arr. de St-G., 460 h.

(6) Com. du cant. de Luchon, arr. de St-G., 133 h.

(7) Chef-lieu de cant., arr. de St-G., 2,048 h.

Aurignac (1). — Date inconnue. Coutumes données par Bernard, comte de Comminges, et confirmées par Peyre (*sic*) Raymond (Mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 33 verso, ms. aux Arch. dép.).

Ausson (2). — 1531 (26 janvier). — Roger IV d'Espagne, seigneur de Montespau et d'Ausson, accorda aux habitants de ce dernier lieu des privilèges, libertés et coutumes qu'il fit rédiger par Jean Vallade, notaire des châtellenies de Montespau. Texte latin aux Arch. com., registre des titres anciens. Résumé sommaire donné par le BARON DE LASSUS dans *Rev. de Comminges*, X, 1895, 83.

Avignonet (3). — Avant 1271. Coutumes accordées par les comtes de Toulouse, remises en vigueur et confirmées par Louis XI en mai 1483. Latin, copie collationnée de 1532 aux Arch. dép., E, 893. Inédites.

Barbazan. — 1409 (?). Concession par le sire de Barbazan aux manants et habitants du lieu relevant tous de son épée et de son château. Cet instrument (*instrumentum*) de franchises fut octroyé par sire Menaud de Barbazan à l'occasion du mariage de sa fille avec le sire Bernard de Faudas (CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, II, 57).

Baziège (4). — Date inconnue. Coutumes mentionnées, ainsi que leurs « ratifications » dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 180 recto. Lettres patentes de Louis XII qui confirment les privilèges des habitants du lieu de Baziège, avril 1499 (*Recueil des Ordon. du Louvre*, XXI, 220).

Beauchalot (5). — 1329 (8 juin). Le 8 mars 1324 (1325 n. s.), offre de paréage de l'abbé de Bonnefont à Raoul Chaillot, commissaire réformateur du roi, pour la fondation d'une bastide (*Trésor des Chartes*, reg. 65, pièce 62). L'acte fut rédigé dans l'abbaye de Bonnefont : il y est stipulé que le roi accordera aux nouveaux habitants immunités, franchises et privilèges des nouvelles bastides royales construites par lui seul ou en société avec d'autres, spécialement de celles de Trie ou de Saint-Luc ; le 21 novembre suivant eut lieu l'inauguration. Le 8 juin 1329, le sénéchal de Toulouse, Bertrand de Solomiac, déclare qu'ayant examiné avec le Conseil royal de la sénéchaussée, les coutumes des bastides de Trie et de Solomiac, il accorde au nom du roi, ces mêmes coutumes aux habitants *nove bastide vallis Chaloti prope Bonumfontem*. Confirmées par Philippe de Valois à Melun en mars 1331 (1332 n. s.), se trouvent au *Trésor des Chartes*, reg. 66, f° 429. Publiées dans *Recueil des Ordonnances*, XII, 522.

Bellegarde (6) ou Saint-Damian. — Vers 1241-69. Coutumes signalées par M. E. CABIÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, p. 12. Texte inconnu.

Benque (7). — 1470 (7 février). Coutumes et privilèges accordés par Jean de

(1) Chef-lieu de cant., arr. de St-G., 1,265 h.

(2) Com. du cant. de Montréjeau, arr. de St-G., 416 h.

(3) Com. du cant. de Villefranche, 1,513 h.

(4) Com. du cant. de Montgiscard, arr. de Villefranche, 1,323 h.

(5) Com. du cant. de Saint-Martory, arr. de St-G., 443 h.

(6) Com. du cant. de Cadours, arr. de Toulouse, 399 h.

(7) Com. du cant. d'Aurignac, arr. de St-G., 405 h.

Benque, seigneur de Benque, Montagut et Eoux : « Tous documents anciens ayant esté brûlés ou perdus, » le seigneur, d'accord avec les habitants, rétablissent les privilèges et les font rédiger en forme d'acte par un notaire. Le même Jean de Benque donna des coutumes semblables, sauf quelques détails locaux, à Montégut en 1480. Original latin perdu. Traduction de 1588, en français, par M^e Pierre Saint-Plancart, docteur et avocat au Parlement; expédition authentique de cette traduction faite le 5 juin 1739 aux Arch. dép., E, 891; extrait aux Arch. dép. Parlem. Eaux et forêts Comminges, M. 39. Publiée par CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, II, 373-77 (cette copie contient de nombreuses erreurs); DE BENQUE, *Notice sur la baronnie de Benque*, 1860, pp. 49-60; AMBRODY, *Histoire de Escanecrabe*, Saint-Gaudens, Abadie, 1895, pp. 304-17; *Revue de Comminges*, XIII (1898), 65-72.

Blagnac (1). — Treizième siècle. Livre des droits, coutumes et privilèges du lieu de Blagnac, en parchemin, texte latin, disparu probablement dans un incendie en 1836. Quelques articles transcrits au verso de la couverture d'un registre de délibérations de 1781 à 1789, sous ce titre : « Libertés, exemptions et coutumes du temps de Raymond, comte de Toulouse, du vivant d'Alphonse et du règne de Philippe le Bel, pour le village de Saint-Pierre de Blagnac. » Confirmées par Philippe le Bel (B. LAVIGNE, *Histoire de Blagnac*, p. 20).

Blajan (2). — 1347 (10 septembre). Concession par Gaston Phœbus, comte de Foix et vicomte de Nébouzan, et par l'abbé de Nizors, aux consuls et habitants de Blajan, des libertés et privilèges accordés par Bertrand, évêque de Comminges, et le roi de France, à la communauté d'Alan le 6 des nones d'octobre 1272, et appliquées à Montmaurin le 5 juin 1317. La charte fut rédigée en présence des officiers du Nébouzan et autres, réunis dans l'église collégiale de Saint-Gaudens, par Bernard Vinalis, notaire de Montmaurin, qui avait transféré son étude à Saint-Gaudens. Texte latin, copie du dix-septième siècle aux Arch. communales.

Boissède (3). — Date inconnue. Les comtes de Comminges donnèrent des *Lois et Coutumes* à la communauté de Boissède (B. MAGRE, *L'Isle-en-Dodon, châtellenie du Comminges*, p. 236).

Bouloc (Bonlieu) (4). — 1242. Privilèges accordés par Sicard Alaman (TEULET, *Layettes du Trésor des Chartes*, t. II, 461) signalées par M. Em. JARRIAND, *Nouv. Rev. histor. de droit*, 1891, p. 68. Texte inconnu.

Boulogne-sur-Gesse (5). — 1286 (janvier). Coutumes données aux habitants au mois de janvier 1296 par Philippe III, roi de France, et l'abbé de Nizors, après le paréage qui était intervenu entre eux la même année. Elles furent confirmées en 1347 par l'abbé et le comte de Foix, vicomte de Nébouzan. Original inconnu. Extrait en français dans un *Inventaire des titres de l'abbaye Notre-Dame de la Bénédiction-Dieu ou de Nizors fait en 1754*, pp. 92, 93, 94; ms. aux Arch. dép. Publié par

(1) Com. du cant. de Toulouse-Ouest, 1,791 h.

(2) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 654 h.

(3) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de St-G., 143 h.

(4) Com. du cant. de Fronton, arr. de T., 700 h.

(5) Chef-lieu de cant., arr. de St-G., 1,892 h.

M. J. DÉCAP dans *Précisions sur la fondation de Boulogne* (*Rev. de Gasc.* (1899), XL, 285).

Boussens (1). — Date inconnue. Mention du paréage de 1269, entre l'abbé de Bonnefont et le comte de Comminges, et des coutumes dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 34 recto, ms. Arch. dép.

Bretx (2). — Coutumes des 27 mai 1246 et 5 novembre 1256, les mêmes qu'à Thil. Aux douzième et treizième siècles, les deux villages, quoique distincts et ayant chacun son église et ses consuls, appartenaient aux mêmes seigneurs et avaient mêmes chartes de privilèges (Voir Thil).

Brignemont (3). — 1310. Charte accordée aux habitants par Arnaud de Preissac et Arnaud de Brignemont, seigneurs du pays. Texte latin, copie du dix-septième siècle aux Arch. com. Inédites.

Burgalaïs (4). — 1316 (n. s., 5 mars). Le comte de Comminges étant dans son château de Burgalaïs, consent une reconnaissance où sont énumérés les franchises, privilèges, *constitution de la communauté*, etc. Signalés dans un mémoire imprimé pour le maire de Burgalaïs et relatif à un récent procès (Arch. privées de feu J. SACAZE). Texte latin, traduit en français par M. BAUDOUIN, ancien archiviste départemental, d'après une copie des Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges.

Burgaud (5). — 1296. Charte accordée par Guillaume de Villaret, grand prieur des Hospitaliers (Mentionnée dans les Arch. dép., fonds de Malte, Burgaud, l. 4, et dans Du Bourg, *Ordre de Malte*, p. 250-3. Texte perdu).

Buzet (6). — 1242. Coutumes octroyées par Raymond, comte de Toulouse, marquis de Provence, en 1242, et ratifiées en mars 1428 par Charles VII. Texte latin. Copie de 1604 prise et collationnée sur les registres des Archives royales de la sénéchaussée de Toulouse aux Arch. dép., E, 891 [Voir *Mém. Soc. arch. du Midi*, II, 1868, p. 9, et IX, p. 4 : *Fragments historiques concernant la ville de Buzet*, par l'abbé MASSOL, et *Ordonnances du Louvre*, 1241, 1428 (mars), 1461 (mars)].

Caignac (7). — 1299. Charte de coutumes octroyée aux habitants de Caignac, probablement à l'occasion de l'agrandissement de cette ville, par Guillaume de Villaret, prieur de Saint-Gilles. Document déchiré en grande partie, le reste devenu presque illisible, aux Arch. dép., fonds de Malte, Caignac, l. 21. La place de Caignac était pourvue de son consulat déjà en 1239 (*Ibid.*, l. 1, et Lagarde, l. 1), ce qui laisserait croire à l'octroi d'une charte de franchises et de commune contemporaine de l'érection et de la fortification de la ville à la fin du douzième siècle (Du Bourg, *Ordre de Malte*, pp. 119-21, et *Mém. Soc. arch. Midi*, XII, 155). La coutume de Villaret fut suivie de plusieurs accords avec les consuls : en 1316, relatif au moulin ; en 1350,

(1) Com. du cant. de Cazères, arr. de Muret, 325 h.

(2) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 208 h.

(3) Com. du cant. de Cadours, arr. de T., 719 h.

(4) Com. du cant. de Saint-Béat, arr. de S.-G., 376 h.

(5) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 715 h.

(6) Com. du cant. de Montastruc-la-Conseillère, arr. de T., 1,207 h.

(7) Com. du cant. de Nailloux, arr. de V., 407 h.

autorisation aux vassaux de bâtir des fours particuliers à leur usage personnel. Inédites.

Cambernard (1). — 1500. Les manants et habitants de Cambernard exposèrent au commandeur de Boudrac, Roger de Polastron, qu'ils avaient l'intention de construire un « lieu fermé afin d'y abriter leurs personnes et leurs mobiliers, » lui représentèrent aussi « qu'ils n'avaient pas de coutumes écrites comme les habitants de Boudrac et ceux de Saint-Clar, » et le supplièrent de leur accorder une charte. Le grand prieur, Jean de Ranguis, chargea le chevalier de Polastron d'accorder à ses vassaux de Cambernard la faveur sollicitée (Mention aux Arch. dép., fonds de Malte, Cambernard, l. 1, et dans Du Bourg, *Ordre de Malte*, p. 28). Texte inconnu.

Capens (2). — 1259, 2 juin. Statuts, coutumes et privilèges concédés aux habitants par messire Pons de Villemur, seigneur du lieu, retenus par M^e Raimond Rouadie, « lesquels estatuts sont sur parchemin et en latin et une coppie en françois faite par feu M^e Germain, advocat. » Mentionnés dans un Inventaire des titres, actes et papiers de la communauté de Capens, fait en 1663 (Arch. com.). Texte perdu, mais les principales dispositions en sont reproduites dans des pièces relatives à un procès (1502-1506) entre la communauté et noble Gaspard de Villemur, seigneur des baronnies de Saint-Paul (Tarn) et Montbrun, du comté de Pailhès (Ariège) et de Capens.

Carbonne (3). — 1257 (mars). Privilèges et coutumes accordés à la ville naissante de Carbonne par Alphonse de Poitiers en 34 articles (*Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f^{os} 192 recto et 205 verso). Confirmées par le roi Jean le 28 août 1356 (*Ordonnances du Louvre*, III, 82). Texte latin, original perdu. Neuf articles furent copiés sur un registre de 1669 par un nommé Béranger ; la copie en paraît authentique. Arch. com. de Carbonne. Inédites.

Castelnau-d'Estrétefonds (4). — 1329. Charte de coutumes de 1131 signalée par M. J. ADHER, *Monographie de Castelnau-d'Estrétefonds*, dans *Bull. Soc. de géogr. de Toulouse*, VI (1887), 478. En 1329, transaction entre le seigneur et les habitants, acte invoqué postérieurement (J. ADHER, *ibid.*, et Arch. com. de Castelnau). Texte inconnu.

Castéra (Le) (5). — 1240 (19 novembre). « Carta tangens factum de Castellario super usibus et consuetudinibus dicti loci. » Texte latin, en 42 articles, copie du seizième siècle, aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, fonds d'Armagnac, Saume-de-l'Isle, f^o 283. Publiées par M. E. CABRIÉ dans les *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, pp. 46-63, in-8°, Auch, 1884.

Cazaunous alias Cazanet (6). — Date inconnue. Coutumes mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f^o 37 verso ; ms. aux Arch. dép.

(1) Com. du cant. de Saint-Lys, arr. de M., 217 h.

(2) Com. du cant. de Carbonne, arr. de M., 311 h.

(3) Chef-lieu de cant., arr. de M., 2,303 h.

(4) Com. du cant. de Fronton, arr. de T., 1,444 h.

(5) Com. du cant. de Cadours, arr. de T., 569 h.

(6) Com. du cant. d'Aspet, arr. de St-G., 229 h.

Cazères (1). — 1282. Coutumes accordées par Eustache de Beaumarchez, sénéchal de Toulouse, au nom du Roy, nommés « Ramond Ato d'Aspel, Gaston d'Aspel, Bertrand de Ganac, Pierre de Genjac, Raimond Arnaud de Ganac » (*Inv. gén. des titres de la sénéchaussée de Toulouse*, f° 187 recto). — L'organisation communale existait à Cazères antérieurement à cette date, puisque les quatre consuls prêtèrent serment au sénéchal du roi de France lors de la réunion du Languedoc à la couronne en 1271 (ROSCHACH, *Foix et Comminges*, p. 138, et C. MONTHIEU, *Cazères, Notice historique*, 2^e édit., p. 42). La charte de coutumes octroyée en 1282 par le sénéchal Eustache de Beaumarchez est mentionnée dans une consultation demandée en 1726 à un avocat de Toulouse par la communauté cazérienne contre son seigneur le duc d'Antin. Le 29 janvier 1466, elle fut confirmée, au nom de Louis XI, par Paul Vaxis, juge en la jugerie de Rieux. Analyse sommaire de la charte confirmative dans *Cazères, Notice historique*, 1^{re} édit., pp. 35, 45, 53, et 2^e édit., pp. 98, 99.

Cladoux (2). — Date inconnue. Confirmation des coutumes accordées aux habitants par Savary d'Ornezan, évêque de Lombez (1512-1528), et Bernard d'Ornezan, abbé de Nizors. Copie de 1623 égarée (Renseignement fourni par M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne).

Clerp (3). — 1464. Sentence du juge de Comminges portant confirmation des libertés, coutumes et privilèges des habitants, du 29 novembre 1570. Ces coutumes avaient été accordées, en 1464, par le comte de Comminges (Arch. dép., Réform., Comminges, P. 21). Texte inconnu.

Colomiers (4). — 1318 (10 février). Paréage fait entre Rahoul, évêque de Lodun, et Jean, comte de Foretz, commissaires députés par le Roy pour la réformation du pays de Languedoc, d'une part; et nobles Guillaume de Seguiet, Raymond du Falgua, Raymond Durant, Gautier d'Agremont, Pons Durant et Guillaume Durant, coseigneurs du lieu de *Colomiés*, d'autre part [Institution d'un juge, *création de quatre consuls*, etc. Ce paréage contient la substance d'une charte de commune]. Biblioth. de la ville de Toulouse, ms. 637, p. 1.

Cuguron (5). — 1531 (9 mars). Charte de coutumes accordée par Roger IV, baron de Montespan, aux habitants de Cuguron, par devant Bresche, notaire (Baron DE LASSUS, *Revue de Comminges*, X (1895), 84, et Arch. dép., Réform., Comminges, T. 5).

Daux (6). — 1253 (10 mai). « Instrumentum consuetudinem et libertatum de Dalbs. » Texte latin, 36 articles, copie du seizième siècle et modifications aux coutumes précédentes du 12 septembre 1288, 11 articles de plus, texte latin également, aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, fonds d'Armagnac, Saume de l'Isle, f° 143, et aux Arch. dép. Haute-Garonne, E, 891. Publiées par M. E. CABRÉ, *Coutumes de la Gascogne Toulousaine*, pp. 86-96.

(1) Chef-lieu de cant., arr. de M., 2,710 h.

(2) Com. du cant. de Boulogne, arr. de S^t-G., 327 h.

(3) Com. du cant. de Saint-Béat, arr. de S^t-G., 799 h.

(4) Com. du cant. de Toulouse-Ouest, 1,689 h.

(5) Com. du cant. de Montréjeau, arr. de S^t-G., 280 h.

(6) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 560 h.

Eoux (1). — 1480 (5 juin). — Coutumes accordées par Pierre de Logorsan, seigneur du lieu, conformes, sauf quelques détails locaux, à celles de Benque. Texte latin, copie du dix-huitième siècle, cahier papier vermoulu, aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

Escanecrabe (2). — 1278 (2 octobre). Charte de coutumes accordée par Gailhard de Benque, qui possédait en paréage la moitié de la terre. Ratifiées et augmentées par tous les coseigneurs le 8 mars 1283 (1284 n. s.). Texte latin en 49 articles. Publiées par M. F. AMBROUX dans *Histoire de Escanecrabe*, Saint-Gaudens, Abadie, 1895, pp. 248-55 et 255-7.

Estadens (3). — 1424 (26 octobre). Coutumes accordées par Raymond Arnaud de Coarraze, seigneur d'Aspet et d'Estadens. Texte roman. Extrait de ces coutumes aux Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges, R, 12. Copie aux Arch. com. Inédites.

Fonsorbes (4). — 1205 (12 avril) et 1279 (17 juin). A la première date, une charte fut octroyée aux futurs habitants de la nouvelle ville de Fonsorbes par Bernard d'Orbessan, seigneur du lieu. Le 17 juin 1279, promulgation par le grand prieur de Saint-Gilles, G. de Villaret, de la charte de commune accordée aux habitants, plus libérale que la première et conforme à celle d'Aignes (commanderie de Thor-Bolbonne). Texte latin, en 46 articles, aux Arch. dép., E, 891. Le 5 janvier 1311, à la suite d'une révolte, les habitants se font priver de leur consulat et de leurs privilèges. Le 22 septembre 1483, modification relative au four banal. En 1506, nouvelle transaction sur les droits de dîmes et de fournage. — Les deux chartes ont été publiées par A. DU BOURG dans *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, X, 1872-73, pp. 346 et 348.

Fontenilles (5). — 1507 (9 mars). Charte de coutumes accordée par Jean de La Roche, seigneur de Fontenilles et autres lieux. C'est un renouvellement de la concession qui paraît bien antérieure. Texte en langue vulgaire, 80 articles, original inconnu; copie de 1554 aux Arch. com. Publiées dans *Nouv. Rev. hist. de droit français et étranger*, XX (1896), 388-406.

Fousseret (6). — 1247 (juillet). Coutumes octroyées par Raymond, comte de Toulouse, marquis de Provence. Texte roman en 42 articles. Original inconnu, copie de 1530 sur registre in-folio contenant divers autres actes aux Arch. com. Inédites.

Fronsac (7). — 1464 (30 décembre). Privilèges et coutumes de Fronsac, confirmés par le roi en 1565 et 1594. Réformation du 30 mai 1610. Texte français publié par CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, II, 432-3.

Fronton (8). — 1248. Octroi de nouvelles coutumes par Jourdain de Saint-André,

(1) Com. du cant. d'Aurignac, arr. de St-G., 370 h.

(2) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 572 h.

(3) Com. du cant. d'Aspet, arr. de St-G., 1,234 h.

(4) Com. du cant. de Saint-Lys, arr. de M., 835 h.

(5) Com. du cant. de Saint-Lys, arr. de M., 617 h.

(6) Chef-lieu de cant., arr. de M., 1,989 h.

(7) Com. du cant. de Saint-Béat, arr. de St-G., 502 h.

(8) Chef-lieu de cant. arr. de T., 2,328 h.

prieur de Toulouse, à ses vassaux de Fronton ; il y est fait mention de l'existence de la magistrature municipale. En 1281, modification relative aux redevances (Arch. dép., fonds de Malte, Fronton, l. 1). En 1300, confirmation des privilèges de la commune et règlement des droits de dépaissance dans les bois de la commanderie (Ibid., l. 3). Le 26 juin 1328, nouvel accord entre les consuls et le commandeur Guillaume de Chavanon (Ibid., l. 4). En 1644, transaction nouvelle avec le grand prieur et modifications relatives à la justice, à la police, aux moulins, pigeonniers, viviers, garennes, etc. (Ibid., l. 7). Texte latin aux Arch. dép., E, 893. Inédites.

Frouzins (1). — Avant 1472. Un fragment important de la coutume est contenu dans un procès-verbal de serment prêté au mois de février 1472 par Antoine Inardi, seigneur de Frouzins, aux habitants du lieu, et du serment réciproque de ceux-ci. Texte en langue vulgaire, 12 articles, publié par M. l'abbé LESTRADE dans la *Revue de Comminges* (1899), IV, 271-9.

Gailhac-Toulza (2). — 1288 à 1294. En 1270, le comte Alfonse de Toulouse devint, avec l'abbé de Calers, seigneur paréager de la bastide de Gailhac-Toulza, par acte passé dans le monastère de Calers, le jeudi après la fête de la Toussaint, entre Théobal de Margueville, chevalier sénéchal de Toulouse et d'Albigeois, pour le comte Alfonse et la comtesse Jeanne, et frère Bernard du Bosc, abbé du monastère. Confirmation dudit paréage par Philippe le Bel en 1288. Le sénéchal de Toulouse Eustache de Beaumarchés accorda des coutumes au nom du roi aux habitants de la nouvelle ville. Mentionnées par M. BARRIÈRE-FLAVY dans *Abbaye de Calers*, Toulouse, Chauvin, 1887, p. 54, et dans *Invent. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, comme données en 1274 par le Roy et l'abbé de Calers. f° 190 recto. Texte inconnu.

Galembrau (3). — 1290 (14 mai). Coutumes accordées par Isard Jourdain de l'Isle, seigneur de Launac, vidimées le 2 juin 1290 par le sénéchal de Toulouse. Texte roman ; copie collationnée de juin 1664 aux Arch. dép., E, 892, et aux Arch. com. de Launac. Inédites.

Gardouch (4). — 1228. Charte réglant les rapports du seigneur et des habitants mentionnée dans un inventaire des Archives communales. Perdue.

Garin (5). — 1344. Charte de Garin, vallée de Larboust, autorisant une réunion des consuls. Etude sous le titre de *La tutelle des communes au quatorzième siècle*, par M. BAUDOUIN, ancien archiviste de la Haute-Garonne, dans *Mém. de l'Acad. des Sc. de Toulouse*, 7^e série, III, 169. Ce n'est pas au sens précis une charte de commune.

Gensac-de-Boulogne (6). — Avant 1447. Hommage rendu en 1447 par les consuls de Gensac à Bernard de Mauléon, coseigneur dudit lieu, avec le comte de Comminges (énumération des coutumes). Parchemin français, copie de 1606 aux Arch. com. [Communication due à l'obligeance de M. PASQUIER]. Inédites.

(1) Com. du cant. de Muret, 486 h.

(2) Com. du cant. de Cintegabelle, arr. de M., 1,528 h.

(3) Autrefois communauté distincte, aujourd'hui section de Launac, cant. de Grenade, arr. de T.

(4) Com. du cant. de Villefranche, 838 h.

(5) Com. du cant. de Luchon, arr. de St-G., 207 h.

(6) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 402 h.

Gragnague (1). — 1288 (20 août). Coutumes octroyées aux habitants de Gragnague (*Garanhaga*) par Hugues Mascaron, évêque de Toulouse; vidimées par Bernard de Gresinhan, viguier de Toulouse, le 4 août 1372. Gragnague dépendait de la temporalité de l'archevêché. Texte latin, copie de 1372 aux Arch. dép., E, 893. Inédites.

Grenade (2). — 1291 (11 mai). Coutumes, franchises et libertés concédées aux habitants, en conséquence du paréage de 1290, par Eustache de Beaumarchés, sénéchal de Toulouse, pour le roi de France, et par l'abbé du monastère de Grandseize, autorisées par Philippe le Bel au mois d'août 1291. Cette charte est la reproduction presque textuelle de celle de Beaumont-de-Lomagne. Les privilèges de Grenade furent confirmés par le roi Jean le Bon, en 1350, après le pillage de la ville (Arch. nat., section historique, JJ, 80). Publiées par R. RUMEAU dans *Inventaire arch. com. de Grenade*, II, p. 14, n° 63.

Grès (3). — 1300. Coutumes ou concessions faites par Bertrand Jourdain de l'Isle, seigneur du Grès, en faveur des habitants dudit lieu. Cahier dans les Arch. privées du château de Lérans (Ariège), c. 1, LI. Inédites.

Isle-en-Dodon (4). — 1373. Charte de coutumes octroyée par Pierre Raimond, comte de Comminges, seigneur de Serrière, aux habitants de l'Isle-en-Dodon. Texte latin. Nouvelle charte concédée par Odet d'Aydie le 6 avril 1481 (1482 n. s.). Texte roman, aux Arch. dép., E, 893. Publiées par B. MAGRE, dans *L'Isle-en-Dodon, châtellenie du Comminges*, Toulouse, Privat, 1888, pp. 250-2 et 252-4.

Izaut-de-l'Hôtel (5). — 1250. Statuts et privilèges accordés aux habitants par les comtes de Comminges. Texte roman, copie collationnée sur son original du 3 septembre 1668 aux Arch. dép., Parlem., Réformation, Comminges, P. 11. Inédites.

Juzet-d'Izaut (6). — Date inconnue. Coutumes et privilèges confirmés le 25 décembre 1616 et en 1641. Extrait de l'acte de confirmation aux Arch. dép., Parlem., Réformation. Inédites.

Labarthe-de-Riv. (?) (7). — 1464. Coutumes de 1464 confirmées en 1475 par Louis XI, texte roman en 58 articles, copie du dix-septième siècle aux Arch. dép., E, 891. Signalées aussi par M. E. Jarriand comme données en 1506, indication tirée des *Documents sur le Tiers Etat*, vol. 23. Inédites.

Labastide-Paumès (8). — Date inconnue. Le 4 juillet 1610, extrait des coutumes et facultés accordées aux habitants par messire Jean d'Orbessan, seigneur du lieu, réduites en acte d'accord et transaction. Texte français en 20 articles. Arch.

(1) Com. du cant. de Verfeil, arr. de T., 520 h.

(2) Chef-lieu de cant., arr. de T., 3,622 h.

(3) Com. du cant. de Cadours, arr. de T., 253 h.

(4) Chef-lieu de cant., arr. de S^t-G., 2,340 h.

(5) Com. du cant. d'Aspet, arr. de S^t-G., 613 h.

(6) Com. du cant. d'Aspet, arr. de S^t-G., 560 h.

(7) Com. du cant. de S^t-G., 661 h.

(8) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de S^t-G., 502 h.

dép., Parlem., Comminges, Q. 3 et copie aux Arch. du château de Labastide. Publiées dans *Notes historiques sur Labastide-Paumès*, par M. DÉCAP. Muret, 1895, pp. 32-9.

Lagardelle (1). — 1495 (26 avril). Transaction entre Révérend Père Jean de Morlhon, prieur commendataire de la Daurade de Toulouse, seigneur des trois portions du lieu de Lagardelle, noble Raymond de Montaut, écuyer seigneur de Montaut, Puydaniel et Lagardelle pour la quatrième partie, et les consuls et habitants, dans laquelle sont contenus les libertés, franchises, privilèges et coutumes « dont leurs predecesseurs avoient iouy. » Transaction passée devant Jean de la Cossaye, notaire de Toulouse. Texte français, 14 articles pour les coutumes. Copie authentique du dix-septième siècle, cahier papier trois feuillets doubles retenus par lanière parchemin aux Arch. du château de Lagardelle, propriété de M. le baron de Crzannes. Inédites.

Lamezan (2). — 1594 (4 août). Accord et reconnaissance entre le seigneur, les consuls et habitants du lieu, du 31 août 1642. Cet acte n'est qu'une reconnaissance par Alexandre-François de Bion d'une transaction faite en août 1594 entre Bernard de Lamezan, devenant seigneur du lieu, et les habitants; il y est rappelé certains articles de la coutume. Copie en forme du 22 juillet 1765 sur quatre feuillets papier appartenant à M. le docteur Lavat, de Casties-Labrande. Inédites.

Larcan (3). — 1447. Coutumes accordées par Mathieu de Foix, dernier comte de Comminges, les mêmes qu'à Saint-Marcet. Confirmées le 23 mars 1459 : Larcan appartenait alors en indivis et par moitié au roi et à nobles Vital et Bertrand de Preissac, seigneurs d'Esclignac. Original parchemin aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

Larroque (4). — Date inconnue. Une copie des « usages, costumes et privilèges, » de 1514, en latin, est mentionnée dans un registre des Arch. dép., E, 681, f° 4 verso. Texte inconnu.

Latrape (5). — Même coutume qu'à Marquefave.

Latoue *alias* Latour (6). — Date inconnue. Mention des coutumes dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 34 verso, ms. aux Arch. dép.

Launac (7). — 1297. Coutumes concédées par Bertrand Jourdain de l'Isle, seigneur du pays, complétées et confirmées par son fils Bernard Jourdain de l'Isle, le 2 juin 1321. Texte latin, copie collationnée de 1742 aux Arch. dép., E, 892. Inédites.

Léguevin (8). — Vers 1309. Coutumes signalées par M. E. CABRÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, p. 12. Le 28 novembre 1309, en effet, eut lieu un paréage pour la bastide de Léguevin entre les Hospitaliers et Bernard Jourdain de l'Isle

(1) Com. du cant. de Muret, 621 h.

(2) Hameau de la com. d'Ambax, cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de St-G.

(3) Com. du cant. de St-G., 310 h.

(4) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 813 h.

(5) Com. du cant. de Rieux, arr. de M., 855 h.

(6) Com. du canton d'Aurignac, arr. de St-G., 614 h.

(7) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 804 h.

(8) Chef-lieu de cant., arr. de T., 896 h.

(Arch. dép., fonds de Malte, Légevin, l. 1, publié par Du Bourg, *Ordre de Malte*, pièces justif. n° XVII, pp. x-xiii).

Lestelle (1). — 1243 (5 décembre). Libertés, droits et coutumes du lieu de l'Estelle, octroyées par les comtes de Comminges et les abbés de Bonnefont. L'acte fut rédigé à Saint-Julien en présence du comte Bernard et de Raymond Lup, abbé. Ce titre fut présenté à Tannequin du Valois, commissaire réformateur en 1513. Original perdu. Copie collationnée de 1675, texte français en 73 articles, dont les 43 premiers sont tirés des coutumes de Saint-Julien. Publiées par CASTILLON D'ASPET dans *Hist. des popul. pyr.*, I, 445-55, et par M. A. COUGET dans *Rev. de Comminges*, VIII, 1893, pp. 129-41. Copie aux Arch. communales.

Lévignaac (2). — Avant 1296. Coutumes signalées par M. E. CABRÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, p. 12. Copie aux Arch. dép. (Renseignement fourni par M. PASQUIER). Inédites.

Longages (3). — Après 1322. Paréage de Saint-André de Longages « entre le Roy et les religieuses du couvent de Longages, où le Roy soutenoit avoir la haute justice, par lequel il est dit que toute la justice sera commune, les consuls seront juges aux causes criminelles au nom du Roy et desd. religieuses, les coutumes seront conformes à celles de Gimont... Fait le mardy avant la feste de saint Bernard, 1322. » Mention dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 273 bis verso, et abrégé du paréage dans ms. 637, f° 35 de la Biblioth. de la ville de Toulouse.

Luchon (Bagnères-de-) (4). — 1315. Bernard VII, comte de Comminges, octroya une charte importante à la ville de Luchon (MARRAST, *Histoire du Comminges*, note de J. Sacaze, p. 78). Le 10 septembre 1484, confirmation des coutumes de la ville de Luchon par Odet d'Aydie. Acte daté de Muret. Texte français publié par CASTILLON D'ASPET dans *Hist. des popul. pyr.*, II, 377-9.

Malvezie (5). — 1590 (25 octobre). Transaction entre le seigneur, messire Jean d'Orbessan, et les habitants, où sont rappelés certains articles de la coutume, notamment l'élection consulaire et le pouvoir des consuls en matière de justice civile et criminelle. Copie d'après une expédition sur parchemin exhibée par Alamane, consul, le 3 mai 1673. Arch. dép., Parlem., Réform., P. 7. Inédites.

Mancloux (6). — 1432 (25 avril). Les mêmes coutumes qu'à Saint-Martory.

Marignac-Laspeyres (7). — 1274 (13 janvier). Coutumes octroyées par Ramond de Benque et Arnaud de Martres, seigneurs du lieu. Elles sont transcrites à la suite d'une transaction du 18 avril 1612 entre les consuls et habitants, et le sieur Bugnon, seigneur. Texte français. Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges, M. 7. Inédites.

(1) Com. du cant. de Saint-Martory, arr. de S^t-G., 500 h.

(2) Com. du cant. de Légevin, arr. de T., 748 h.

(3) Com. du cant. de Carbonne, arr. de M., 983 h.

(4) Chef-lieu de cant., arr. de S^t-G., 3,720 h.

(5) Com. du cant. de Barbazan, arr. de S^t-G., 505 h.

(6) Com. du cant. de Saint-Martory, arr. de S^t-G., 349 h.

(7) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 314 h.

Marignac (1) (Saint-Béat). — Vers 1268. D'après un dénombrement du 8 décembre 1669 (Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges), le roi était coseigneur de Marignac avec les Sasserre et les d'Espouy ; les habitants avaient des privilèges municipaux aux dates de 1267 ou 1268 et 1399 (Signalées par M. P. DE CASTÉRAN, *Revue de Comminges*, XII, 166). Texte inconnu.

Marquefave (2). — 1235. Coutumes du lieu de Marquefave, « où il se voit que le Roy avoit achetté de noble Roger de Montaut la 12^e partie de toute la justice et autres droits qu'il y avoit, de 1355... Privilèges accordés par les coseigneurs, au nombre de six, aux habitants de Marquefave, pour le droit de chasse. de pesche et de pâturage en 1235. » (*Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f^o 194 verso). Les habitants avaient demandé confirmation de leurs coutumes en 1355 (*Ibid.*, f^o 273 bis recto). Copie de la coutume, texte latin dix-huitième siècle aux Arch. de la Société arch. du Midi, donnée par M. le docteur PALENC. Cette coutume était commune à Marquefave et Latrape.

Martres-Tolosane (3). — Date inconnue. Coutumes mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f^o 34 recto, ms. aux Arch. dép.

Mauran (4). — Sans date. Coutumes et privilèges des habitants du lieu de Mauran, en 49 articles, accordés par Roger d'Aspel et ses enfants, et le comte de Poitiers et de Toulouse (Mention dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f^o 187 verso).

Mauvezin-de-l'Isle alias Malvoisin (5). — Date inconnue. Déclaration des consuls et coutumes mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f^o 40 recto, ms. aux Arch. dép.

Mazères (6). — 1228 et 1291. Deux cahiers, l'un en latin, l'autre français, contenant accords passés en 1228 et 1291 entre le commandeur de Montsaunès et les habitants ; signalés dans un inventaire des Arch. com., ont disparu.

Mauzac (7). — 1262. Coutume concédée par noble Guillaume Hunauld, seigneur de Mauzac et autres lieux, suivie de statuts et règlements rédigés en 1273. Elle est mentionnée dans deux dénombrements de 1669 et 1688, et divers autres actes conservés aux Arch. com. et qui en reproduisent quelques dispositions. Inédites.

Menville (8). — 1303. Coutumes signalées par M. E. CABRÉ dans *Coutumes de la Gasc. toul.*, p. 12. Texte inconnu.

Mérenvielle (9). — Vers 1281. Coutumes signalées par M. E. CABRÉ dans *Coutumes de la Gasc. toul.*, p. 12. Texte inconnu.

(1) Com. du cant. de Saint-Béat, arr. de St-G., 617 h.

(2) Com. du cant. de Carbonne, arr. de M., 754 h.

(3) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 1,769 h.

(4) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 264 h.

(5) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de St-G., 194 h.

(6) Com. du cant. de Salies, arr. de St-G., 802 h.

(7) Com. du cant. de Carbonne, arr. de M., 447 h.

(8) Com. du cant. de Grenade, arr. de Toulouse, 186 h.

(9) Com. du cant. de Lèguevin, arr. de T., 249 h.

Merville (1). — 1307 (26 avril). Coutumes consenties par Bertrand Jourdain de l'Isle, seigneur de Launac et de Merville, en 44 articles. Le 26 mars 1317, concession de deux articles nouveaux. Le 9 septembre 1320, nouvelle concession en neuf articles par dame Jeanne de Saint-Eugendo, épouse de feu Bertrand Jourdain de l'Isle. Le 17 mars 1336 (n. s.). droit des sergents du seigneur pour les arrestations et sentence du juge. Les 30 mai 1355 et 22 janvier 1359 (n. s.), articles consentis par Jean Jourdain de l'Isle. Textes latins. Arch. du château de Merville, reg. n° 68 (0,205 × 0,182), 38 folios, propriété de M^{me} de Villèle. Publiées par M. l'abbé C. DOUAIS dans *Nouv. Rev. hist. de droit français et étranger*, 1891, p. 619 et suiv. Tirage à part, Toulouse, Privat, 1891, in-8°, 72 p. Analysées par M. l'abbé LARRONDO dans *Hist. de la baronnie de Merville*, Toulouse, Privat, 1890, pp. 52-71.

Miremont (2). — 1300. Paréage et coutumes. copie du seizième siècle, latin et français, mentionnée aux Arch. com., ainsi que des confirmations de 1518 et 1612. Texte inconnu.

Molas (3). — 1287. Bernard et Pierre de Molas rédigèrent les lois et coutumes pour les habitants (B. MAGRE, *L'Isle-en-Dodon, châtellenie de Comminges*, p. 235).

Mondavezan (4). — Date inconnue. Coutumes mentionnées ainsi dans l'inventaire des Arch. dép. du Gers, C, 488 : Procès du fermier du domaine de Mondavezan [1667] contre Bertrand Baqué, de Fousseret, au sujet d'un droit de reillage dû pour l'aiguisage des instruments de labourage à la forge banale (Extrait relatif à ce droit des coutumes octroyées aux habitants de Mondavezan par Bernard, comte de Comminges, et transcrites dans un « registre en parchemin couvert de bazane blanche, fait par les commissaires députés par le Roy sur la réunion et réformation du domaine de la châtellenie d'Aurignac, étant dans les Archives de la Trésorerie de Toulouse. » 1459). Texte inconnu.

Mondilhan (5). — 1494 (5 septembre). Coutumes accordées par Aymeric de Comminges, seigneur de Péguilhan et de Mondilhan. Traduction française du dix-huitième siècle aux Arch. dép., E, 892. Inédites.

Mondouzil (6). — 1277 (15 décembre). Coutumes accordées par les seigneurs du pays : texte latin, vidimus du sénéchal de Toulouse en 1552; copie de 1643 aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

Montaigut (7). — 1274. Coutumes et privilèges accordés par Jourdain de l'Isle. Petit cahier en parchemin, Arch. du château de Lérans (Ariège), C2, l. III, propriété de M. le duc de Mirepoix. Quelques extraits imprimés des articles des coutumes relatifs au droit de taille dû au seigneur (Ibid., C6, l. III). Renseignement dû à M. PASQUIER.

(1) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 1,081 h.

(2) Com. du cant. d'Auterive, arr. de M., 1,110 h.

(3) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de St-G., 435 h.

(4) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 717 h.

(5) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 282 h.

(6) Com. du cant. de Toulouse-Sud, 146 h.

(7) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 460 h.

Montastruc (1), Rouède et Arbas. — 1247 (12 juillet). Au mois d'août 1623, le Parlement de Toulouse rendit un arrêt pour maintenir messire César de Tersac, baron de Montastruc et autres lieux paréager avec le roi, en la justice et directe des lieux de Montastruc, Rouède et Arbas, en la bannie des forges, four et moulin desd. lieux, conformément à divers titres visés des treizième, quinzième et seizième siècles, notamment les coutumes du 12 juillet 1247 (Arch. dép., B, 432, août 1623). Texte inconnu.

Montastruc-la-Conseillère (2). — 1241. Privilèges accordés par Sicard Alaman à Montastruc (TEULET, *Layettes du Trésor des Chartes*, II, 461), signalées par M. Em. JARRIAND, *Nouv. Rev. histor. de droit*, 1891, p. 68. Texte inconnu.

Monthrun (3). — 1264. Coutumes signalées par M. E. CABRÉ dans les *Coutumes de la Gascog. tout.*, p. 12. Texte inconnu.

Montégut-de-Bourjac (4). — 1481 (n. s., 26 février). Coutumes accordées par Honoré-Jean de Benque, seigneur de Benque, Montagut de Bourjac, Escanecrabe et autres places. Original latin, 40 articles, aux Arch. dép., E, 891. Publiées dans *Notes et documents historiques sur Montégut et le baron de Montagut-Barrau*, par M. J. DÉCAP, Muret, 1895, pp. 91-102.

Montespan (5). — Date inconnue. Le village, qui doit son nom au château, possédait dans ses archives un ancien titre sur parchemin qui était la charte fort complète et fort instructive de Montespan (MANAUD DE BOISSE, *Le château de Montespan*, in-18, 1891, p. 9. Texte inconnu.

Montesquieu-Guitaud (6). — 1493, 26 novembre. Costumas de Montesquiou accordées par M. de Noé, seigneur de Noé, de Montesquieu-de-Sarréra. Signalées par B. MAGRE, *L'Isle-en-Dodon*, p. 202, et mentionnées aux Arch. dép., C, 2157. Texte roman, copie moderne appartenant à M. l'abbé Lestrade, qui les publiera dans la *Revue de Comminges*.

Montesquieu-Volvestre (7). — 1246. Coutumes données par le comte de Toulouse, marquis de Provence, en 44 articles, « ou les droits deus au Roy y sont spécifiés » (Mention dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 186 recto). « Articles au nombre de 29 baillés par les consuls pour soutenir et appuyer leurs droits et privilèges, et il est dit que le comte de Toulouse fit bâtir led. lieu, qu'il estoit seigneur du pays de Rieux » (*Ibid.*, f° 186 verso). Divers arrêts du Parlement de Toulouse règlent les droits de forge banale suivant la coutume de 1246 (Arch. dép., B, 230, mars 1605; B, 240, mars 1606; B, 248, nov.-déc. 1606). Texte inconnu.

Montgailhard-de-Comminges (8). — Sans date. Passages de la coutume

(1) Com. du cant. de Salies, arr. de St-G., 764 h.

(2) Chef-lieu de cant., arr. de T., 998 h.

(3) Com. du cant. de Montgiscard, arr. de V., 331 h.

(4) Com. du cant. de Fousseret, arr. de M., 211 h.

(5) Com. du cant. de Salies, arr. de St-G., 750 h.

(6) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de St-G., 312 h.

(7) Chef-lieu de cant., arr. de M., 3133 h.

(8) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 131 h.

accordée aux habitants par le comte Bernard de Comminges. Texte roman; ces passages se trouvent dans une copie de 1505 aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

Montgiscard (1). — 1318. Lettres de Philippe V le Long par lesquelles ce prince accorde des privilèges et des coutumes *habitoribus nove bastide montis Guiardi*, diocesis Tolosani (probablement Montgiscard); il y est énoncé que Hugo Pictavinus en était coseigneur avec le roi (CURIE-SEIMBRES, *Bastides du Sud-Ouest*, p. 378). Lettres en faveur des habitants de Montgiscard en Lauragais, privilèges, etc., du 28 août 1356 (*Recueil des Ordonnances*, III, 81).

Montmaurlu (2). — 1317 (5 juin). Charte de coutumes octroyée par Raymond de Bertrand et rédigée par Bernard Vinalis, notaire de Saint-Plancard. Elle est identique à celle d'Alan et servit de modèle pour Blajan (1347) et Sarremezan (1391). Texte latin. Inédites.

Montoulieu (3). — 1260. Coutumes concédées par Raymon de Benque. Texte latin en 35 articles. Copie du seizième siècle aux Arch. com. de Muret. Seront publiées par M. l'abbé Lestrade dans *Revue de Comminges* en 1901.

Montoussin (4). — 1270 (août). Coutumes concédées par Guilhem-Pierre du Mont, Pèlègri de Medos, Bernard et Guilhem de Villamot, coseigneurs. Texte roman en 55 articles. Original perdu; copie du 13 août 1455, manuscrit parchemin (0,211 × 0,154) à M. de Rabaudy, propriétaire du château de Montoussin. Publiées par M. l'abbé Douais dans *Nouv. Rev. hist. de droit français et étranger*, XIV, 1890, pp. 634-53.

Montréjeau (5). — 1272. La fondation de la ville de Montréjeau résulte d'un acte de paréage entre le seigneur terrien Arnaud d'Espagne, vicomte de Couserans, et le sénéchal Eustache de Beaumarchés. De ce titre conservé en analyse par Oihenart, t. 103, f° 226, il apparaît qu'Arnaud d'Espagne octroya à la ville de *Mons Regalis*, en la fondant, les franchises et coutumes ordinaires. En 1435, elles furent modifiées, confirmées et disposées en 228 articles. Autres dates de confirmation : 1437, 1483, 1608, 1613, 1770. « Statuts et coutumes de Montreal, » copie de 1619, texte français, registre aux Arch. com., pp. 17-80. Publiées par M. le baron DE LASSUS dans *Revue de Comminges*, XI, 1896, pp. 149-218.

Montsaunés (6). — 1288 (5 avril). Charte de libertés communales accordée par Pons de Brohet, maître des maisons du Temple en Provence, et Celebrun de Pins, commandeur. Coutume remarquable, texte en langue vulgaire. Castillon d'Aspet en a publié quelques dispositions dans *Hist. des popul. pyr.*, I, 464-6; commentée par F. SACAIZE dans *Recueil de l'Acad. de législation de Toulouse*, VIII, 1859, pp. 111-47; voir aussi l'analyse et le texte dans *Mém. Soc. arch. du Midi*, V, 206 et 210.

Muret (7). — 1202. Libertés et privilèges des consuls et communauté de la

(1) Chef-lieu de cant., arr. de V., 877 h.

(2) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 349 h.

(3) Com. du cant. d'Aurignac, arr. de St-G., 278 h.

(4) Com. du cant. de Fousseret, arr. de M., 230 h.

(5) Chef-lieu de cant., arr. de St-G., 2742 h.

(6) Com. du cant. de Salies, arr. de St-G., 441 h.

(7) Chef-lieu d'arr., 4064 h.

ville de Muret en Comenge (*castrî veteris et villa nova Murelli*), octroyés par le comte Bernard. Confirmations du 12 janvier 1351 et du 12 juin 1378 par Jean d'Armagnac. Texte latin, original perdu. Copie du 10 mai 1671, « extrait tiré de la carte originale écrite sur parchemin et déposée en la Cour des aides et finances de Montauban, » aux Arch. com., cahier papier 32 feuillets (0,315 x 0,210), dont 6 en blanc; autre copie incomplète aux Arch. dép., E, 891. Inédites. Seront publiées par M. l'abbé LESTRADE dans *Rev. de Comminges*, en 1901.

Nénigan *alias* Villefranche-de-Nénigan (1). — 1282 (15 juin). Charte concédée en commun par Bernard, comte de Comminges, et par Pierre, abbé de Nizors, aux habitants de la Bastide-de-Villefranche de Nénigan (B. MAGRE, *L'Isle-en-Dodon*, p. 221; Arch. dép., *Invent. de Nizors*, p. 146). Traduction et copie de la fin du dix-septième siècle aux Arch. dép., E, 892. Inédites.

Noé (2). — 1224. Roger de Noé accorda plusieurs chartes de privilèges et de réglemens de police aux vassaux de sa baronnie de Noé (*Biogr. toulousaine*, 1823, II, 95). Signalées aussi par M. E. CABRÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, p. 12.

Palaminy (3). — Sans date. Coutumes du lieu en 45 articles, accordées par Roger d'Aspet et ses enfants, et Michel Atis, sénéchal de Toulouse pour le comte de Toulouse et de Poitiers (Mention dans *Inv. gén. titres sénéch. Toulouse*, f° 187 verso).

Péguilhan (4). — 1272 (8 mars). Le 26 janvier 1541, il fut fait par le Parlement de Toulouse un règlement des contestations survenues entre les consuls et habitants de Péguilhan, et les sieurs de Comminges, père et fils, seigneurs du lieu, au sujet des bois de Vérusse, Gynière et Garonisse : il est déclaré que ces bois appartiennent aux seigneurs et que les habitants de Péguilhan y peuvent exercer les droits d'usage dans les conditions et aux charges fixées en l'instrument de leurs privilèges du 8 mars 1272 (Arch. dép., B, 34, f° 107). Texte inconnu.

Peyrissas (5). — 1300. Charte de coutumes concédée aux habitants par l'abbaye de Lézat. Copie aux Arch. privées de M. le baron de Lassus, à Montréjeau, château de Valmirande. Autre copie à M. Anthyme Saint-Paul, président de la Société des études du Comminges. Inédites.

Pibrac (6). — 1204. Coutumes du lieu de Pibrac accordées par Pierre de Pibrac, Arnaud Mauran de Pibrac et Raymond Bartelle, coseigneurs (Mention dans *Inv. gén. titres sénéch. Toulouse*, f° 226 verso).

Plagnex (7). — 1303 (n. s. 11 février). Charte accordée par Raymond d'Aspet, seigneur de Bérat, et par Célébrun de Pins, commandeur des Templiers de Montsaunés, à la Bastide de Plagne, dont ils venaient d'achever la construction. Charte remarquable par sa libéralité (*Du Bourg, Ordre de Malte*, p. 193). Texte latin, copie du 28 février 1522 aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

(1) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 117 h.

(2) Com. du cant. de Carbonne, arr. de M., 693 h.

(3) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 689 h.

(4) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 551 h.

(5) Com. du cant. d'Aurignac, arr. de St-G., 298 h.

(6) Com. du cant. de Légevin, arr. de T., 937 h.

(7) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 134 h.

Plan-Volvestre (1). — Date inconnue. Réformation du lieu de Plan-Volvestre avec les coutumes (Mention dans *Inv. gén. titres sénéch. Toulouse*, f° 43 verso). Texte inconnu.

Pointis-Inard (2). — 1495. Charte concédée aux habitants probablement à une date antérieure et confirmée par Henri II, la première année de son règne, en 1547. Très sommaire analyse dans CASTILLON D'ASPET, *Hist. de Bagnères-de-Luchon*, 1851, 328-9.

Pointis-de-Rivière (3). — 1280. « Statuts et polices de tout temps observés en la chàtellenye de Poentis, tirés de leurs anciens, transcrits mot à mot comme il est dans le registre sur la charte du grand livre de 1280. » La charte était commune aux lieux d'Huos et de Cier, dont les consuls l'avaient acceptée en 1281. La copie est du 15 juin 1602, texte français en 19 articles. Original inconnu. Publiées par CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, I, 460-3.

Portet (4). — 1391. Privilèges et coutumes accordées par le Roy Charles en 1391 (Mention dans *Inv. gén. titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 224 verso). Date de 1405 donnée par M. E. CABRIÉ dans *Cout. de la Gasc. toul.*, p. 12. Voir Arch. dép., B, 384, avril 1619, lettres confirmatives des anciens privilèges de Portet, et Arch. com. Inédites.

Portet-d'Aspet (5). — 1475 (20 août). Titres des habitants du lieu, en latin, où sont énoncées les coutumes et libertés (Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges, R, 2).

Poucharramet (6). — 1329 (n. s. 3 janvier). Octroi d'une charte de franchises municipales à la ville de Poucharramet par les seigneurs, le commandeur des Hospitaliers et noble Raymond Athon (Arch. dép., fonds de Malte, Poucharramet, l. 1). Les Hospitaliers, selon toute probabilité, devaient avoir doté antérieurement leurs vassaux d'une charte, puisque la ville avait déjà son consulat (Du Bourg, *Ordre de Malte*, p. 209). Texte inconnu.

Pradère-les-Bourguets (7). — 1281 (20 février), *Consuetudines de Pradera* concédées par les coseigneurs Jourdain de l'Isle et baron de Blanquefort. Texte latin en 8 articles, copie du seizième siècle aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, fonds d'Armagnac, Saume de l'Isle, f° 1571. Publiées par M. E. CABRIÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, pp. 35-8. — Autres statuts et coutumes de Pradère du 4 juin 1285. Texte latin en 26 articles, copie du seizième siècle aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, ibid., f° 1563. Traduction de M. E. CABRIÉ dans *Cout. Gasc. toul.*, pp. 38-45.

Renneville (8). — 1291 (5 mai). Charte de libertés communales accordée par les

(1) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 719 h.

(2) Com. du cant. de St-G., 1036 h.

(3) Com. du cant. de Barbazan, arr. de St-G., 849 h.

(4) Com. du cant. de Toulouse-Ouest, 937 h.

(5) Com. du cant. d'Aspet, arr. de St-G., 701 h.

(6) Com. du cant. de Ricumes, arr. de M., 637 h.

(7) Com. du cant. de Lèguevin, arr. de T., 153 h.

(8) Com. du cant. de Villefranche, 297 h.

Hospitaliers à leurs vassaux : les libertés concédées étaient peu étendues parce que la haute juridiction du lieu appartenait au roi et que l'autorité des Hospitaliers y était limitée ainsi que les privilèges qu'ils pouvaient accorder. Texte latin, Arch. dép., fonds de Malte, l. 1. Inédites.

Revel (1). — 1280 à 1294. Bastide fondée probablement par Eustache de Beaumarchés entre 1280 et 1294, sous Philippe le Bel. Des coutumes privilèges furent accordés pour attirer les habitants. Lettres patentes de concession octroyées par le roi Philippe VI de Valois le 6 février 1341 : « Fondation en français de la ville de Revel en 1341, autrefois appelée La Bastide, avec les privilèges accordés à ladite ville, où il est dit qu'elle sera toujours au Roy et ne pourra être donnée ni aliénée qu'à celluy qui sera comte de Toulouse. Suit la fondation en latin. » (Mention dans *Inv. gén. titres sénéch. Toulouse*, f° 172 recto). Mise à exécution de la charte en 1342, Par lettres patentes du 3 décembre 1343 et du 5 mai 1345, imprimées au *Recueil des Ordonnances des rois*, IV, 99, Philippe VI faisant droit à une supplique des consuls et habitants concernant la conservation de leurs privilèges, reproduit le texte : confirmation, revision, modifications et additions de la part du roi. Confirmations par Charles V et Louis XI sans dates (Arch. com.) ; autres confirmations de 1490, 1510, 1517 (*Inv. gén. titres sénéch. Toulouse*, f° 172 verso). Voir encore au *Recueil des Ordonnances*, 1351 (septembre), 1384 (avril). Aux Arch. com. : parchemin en rouleau (expédition de la confirmation de Louis XI) et traduction défectueuse en français du dix-septième siècle. Etude avec transcription sur la coutume de Revel, par M. l'abbé MORÈRE : *La ville de Revel en Lauragais*, in-8°, 69 p. Albi, 1899.

Rieumes (2). — Date incertaine. L'an 1317, la veille de la fête de saint Jean-Baptiste, à Toulouse, fut conclu un acte de paréage pour la fondation de Rieumes, entre le sénéchal au nom du roi, le prieur de Saint-Gilles et le comte de Comminges, à tierces parties (*Trésor des chartes*, reg. 50, pièce 529, et Bibl. de la ville de Toulouse, ms. 637, f° 41). Le 25 mai 1566, transcription et enregistrement des privilèges de Rieumes en ce qui touche les droits de leude (Arch. com. de Toulouse, AA, 14, n° 91, texte latin). Original et copies inconnus.

Rieux (3). — 1202. Coutumes accordées aux habitants, en 27 articles, par Rogier de Terciac, Raymond et Azémar de Genjac (*Inv. gén. titres sénéch. Toulouse*, f° 185 recto). Elles furent confirmées dans les années 1213, 1247, 1289, 1328, 1464 et 1564 (Arch. com., reg. des recon. de la ville de 1682). L'existence de la charte est constatée aussi dans un inventaire officiel des papiers de la ville fait en 1586. Texte latin. Quelques articles sont reproduits dans les *Mém. de la Soc. arch. du Midi*, VII, 346, d'après une note conservée par un ancien consul de Rieux. Un règlement remarquable de police fait en 1343 pour la répression du luxe est reproduit en partie dans le même recueil, pp. 349-51.

Rouède (4). — 1247. Coutumes conformes à celles de Montastruc, confir-

(1) Chef-lieu de cant., arr. de V., 5393 h.

(2) Chef-lieu de cant., arr. de M., 2080 h.

(3) Chef-lieu de cant., arr. de M., 1815 h.

(4) Com. du cant. de Salies, arr. de St-G., 459 h.

mées par dame d'Aspet en 1397 (Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges, R, 14).

Saccourvielle (1). — 1315. Charte accordée par Bernard VII, comte de Comminges, au lieu de Saccourvielle, sis en la vallée d'Oueil. Mention en est faite par CASTILLON D'ASPET, *Histoire des popul. pyr.*, I, 330. Texte inconnu.

Saiguède (2). — 1283. Coutumes données à Saiguède, Sahuguède ou Ségouède par Guillaume-Bernard de La Roque, seigneur de Fontenilles, Saiguède et autres lieux. Signalées par MONLEZUN, *Hist. de la Gascogne*, II, 479, note 3. Il existe un extrait dans les Arch. de famille de M. le marquis de Fontenilles.

Saint-André (3). — Date inconnue. Coutumes de Saint-André et transaction entre les habitants et le prieur de Saint-Laurent « pour le depaïsement et droit au bois dit du Lehre, » de 1507 (Mention dans *Inv. gén. des titres de la sénéchaussée de Toulouse*, f° 35 recto). 1513, reconnaissance de la communauté aux Trésoriers de France, où il est question des droits, coutumes et privilèges dont jouissaient les habitants. Parchemin de l'époque, français, aux Arch. com. [Renseignement dû à M. PASQUIER].

Saint-Béat (4). — Date inconnue. Privilèges, libertés et coutumes du lieu de Saint-Béat approuvés par Louis XI en 1469. Texte roman, dont une partie (11 articles) a été publiée par l'abbé J. ROQUABERT dans *Saint-Béat clef de France*, Saint-Gaudens, Abadie, 1875, pp. 20-4.

Saint-Bertrand-de-Comminges (5). — 1207 ou 1208. Coutumes concédées par Adémar de Castillon, évêque et seigneur de la ville en 1207 (Baron d'Agos, *Vie et miracles de saint Bertrand*, Saint-Gaudens, Abadie, 1854, p. 348, et *Hist. de Lang.*, IV, 374) ou en 1208 (MARRAST, *Hist. du Comminges*, note de J. Sacaze, p. 100). Statuts et privilèges de la ville de Comminges ratifiés, approuvés et confirmés par Gailhard de l'Hôpital et messire de Mauléon, du 19 mars 1505 et 25 octobre 1524. Texte latin, 62 articles. Publiés par CASTILLON D'ASPET, *Hist. des popul. pyr.*, II, 385-97.

Saint-Christaud (6). — Date inconnue. Coutumes et réformation du domaine de Saint-Christaud, concession du four avec l'amortissement, la quittance de finance et la rémission des droits de « bledade et civadage » (Mention, *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 43 verso).

Saint-Clar (7). — 1254 (n. s., 9 janvier). Charte de privilèges et de coutumes octroyée aux habitants par le commandeur frère Dominique et dame Sarrazine, veuve d'Isnard de Pointis, qui avait donné le château de Saint-Clar aux Templiers. Cette charte fut calquée sur celle qui avait été concédée aux habitants de Toulouse en 1152 par Raymond IV ; elle ne portait pas de constitution communale, mais elle fut modifiée dans ce sens le 14 janvier 1274. Charte originale, texte latin, aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

(1) Com. du cant. de Luchon, arr. de St-G., 76 h.

(2) Com. du cant. de Saint-Lys, arr. de M., 311 h.

(3) Com. du cant. d'Aurignac, arr. de St-G., 474 h.

(4) Chef-lieu de cant., arr. de St-G., 920 h.

(5) Com. du cant. de Barbazan, arr. de St-G., 584 h.

(6) Com. du cant. de Montesquieu-Volvestre, arr. de M., 438 h.

(7) Com. du cant. de Muret, 443 h.

Saint-Félix-de-Caraman (1). — Avant 1463. Charte de coutumes concédée probablement lors de la fondation de la Bastide. Confirmée et étendue en 1463 par le seigneur Arnaud de Carmaing, et en 1551 par messire Odet de Foix. Texte latin en 70 articles. Elles furent transcrites dans un cartulaire municipal, le *Livre Noir* de la communauté, rédigé par ordre du comte de Carmaing au dix-septième siècle. Publiées par M. l'abbé MORÈRE dans *Histoire de Saint-Félix-de-Caraman*, Toulouse, Privat, 1899, pp. 44-54, et 194-212.

Saint-Gaudens (2). — 1203. Charte de coutumes consentie aux habitants par le comte Bernard IV, administrateur libéral. Confirmées et accrues en 1334 par Gaston, comte de Foix, en 1398 par Archambaud, en 1516 par Catherine de Navarre, et dans la suite par ses successeurs. Texte roman, original perdu ; expédition authentique sur grand rouleau de parchemin, en écriture gothique, était conservé aux Arch. com. de Saint-Gaudens (MARRAST, *Hist. du Comminges*, note de J. Sacaze, p. 100) ; autre copie aux Arch. dép. Basses-Pyrénées, dans un registre de « Dénombrements des communautés du vicomté de Nebouzan » de 1542. Publiée par M. B. ABADIE dans *Revue de Comminges*, I, 1885, pp. 231-8, en 45 articles. — Privilèges, coutumes et exemptions de la ville de Saint-Gaudens remis au juge réformateur en 1665, copie texte français, où manquent les règlements municipaux (CASTILLON D'ASPET, II, 399-404), et suivie des droits seigneuriaux que le bailli de Saint-Gaudens prend comme étant fermier pour le roi, confirmés par Louis XIV en 1666, texte français, copie de 1727 (Ibid., II, 404-5). Voir aussi CASTILLON D'ASPET, I, 408-11, et *Hist. de Languedoc*, édit. du Mège, IV, additions, p. 126.

Saint-Jory (3). — 1444, 2 juin. Coutumes citées dans un mémoire (Renseignements fournis par M. PASQUIER, archiviste de la Haute-Garonne). Texte inconnu.

Saint-Ignan (4). — 1517. Charte de Saint-Ignan dans les *Documents sur le tiers état*, vol. 42, réunis sous les auspices d'Aug. Thierry, à la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 3375 et suiv.

Saint-Julia-de-Gras-Capou (5). — Date inconnue. Charte perdue probablement lors de l'incendie des Arch. com. pendant l'invasion des Camisards, au dix-septième siècle. Mais les coutumes sont rappelées dans des lettres patentes de confirmation des droits, privilèges, facultés et biens de la communauté, données en 1688 (Arch. dép. Hérault, série C). Ces lettres ont été publiées par M. l'abbé ARAGON dans *Histoire de Saint-Julia-de-Gras-Capou*, in-8°, Toulouse, Sistac, et Paris, Picard, pp. 229-34.

Saint-Jullen (6). — 1243, 5 décembre. Charte de coutumes octroyée par Bernard, comte de Comminges. Texte latin en 43 articles. Copie du seizième siècle aux Arch. dép. Elle servit de modèle pour la rédaction de la coutume de Lestelle. Voir

(1) Com. du cant. de Revel, arr. de V., 2049 h.

(2) Chef-lieu d'arr., 6651 h.

(3) Com. du cant. de Fronton, arr. de T., 1025 h.

(4) Com. du cant. de St-G., 343 h.

(5) Com. du cant. de Revel, arr. de V., 753 h.

(6) Com. du cant. de Rieux, arr. de M., 411 h.

Lestelle et *Rev. de Com.* (1893), VIII, 129-36. Mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 43 recto. Seront publiées par M. l'abbé LESTIADE dans la *Rev. de Com.* en 1901.

Saint-Lary (1). — 1274 (15 janvier). Coutume signalée par M. AMBRODY dans *Hist. de Escanecrabe*, in-8°, Saint-Gaudens, 1895, p. 217.

Saint-Lys (2). — 1282. Un parchemin contenant les coutumes accordées par le roy Philippe aux habitants de Saint-Lys en 1282 (*Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 13 verso). Cette bastide royale avait été fondée en 1280, après paréage conclu entre frère Bertrand de Labatut, abbé de Gimont, et Eustache de Beaumarchés, sénéchal de Toulouse, faisant pour le roi (CURIE-SEIMBRES, *Bastides du Sud-Ouest*, p. 379, et Bibl. ville de Toulouse, ms. 637, f° 42, abrégé du paréage). Texte inconnu.

Saint-Mamet (3). — 1335 (16 octobre). Coutumes octroyées par Bernard, comte de Comminge, vicomte de Turenne. Vidimus du 18 juin 1432, approuvé par Mathieu de Foix, comte de Comminges. Arch. dép., Parlem., Réform., Comminges, texte français, N, 51. Inédites.

Saint-Marcet (4). — 1352 (15 janvier). Coutumes accordées par Pierre Raymond II, comte de Comminges. Elles servirent à la rédaction de celles de Larcan en 1447. Confirmées le mercredi 19 mars 1459. Texte latin, copie du dix-huitième siècle aux Arch. dép., E, 891. Inédites.

Saint-Martory (5). — 1432 (25 avril). Charte octroyée à Saint-Martory, Montpezat et Mancieux par Mathieu de Foix, comte de Comminges et seigneur de Serrières. Collationné de 1635 signalé par M. P. DE CASTÉRAN dans *Rev. de Gascogne*, XXXIX (1898), p. 213. Mentionnée aussi dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 35 verso, et comme datée du château de Muret, l'an 1412, par M. A. COUGET, *Saint-Martory et Lestelle*, 1877.

Saint-Michel-de-Mont-Saboth (6). — 1282. Coutumes accordées aux habitants par Eustache de Beaumarchés et autres coseigneurs, mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 188 recto.

Saint-Paul (7). — 1322. Coutumes, privilèges et libertés accordés aux habitants de Saint-Paul par Jourdain, comte de l'Isle. Rouleau de parchemin aux Arch. du château de Lérans (Ariège), propriété de M. le duc de Mirepoix. Inédites. Renseignement dû à M. PASQUIER.

Saint-Pé del Bosc (8). — 1297. Charte de coutumes accordées aux habitants de Saint-Pierre-du-Bois par l'abbé et les religieux du monastère de Nizors ou Béné-

(1) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 332 h.

(2) Chef-lieu de cant., arr. de M., 1245 h.

(3) Com. du cant. de Luchon, arr. de St-G., 507 h.

(4) Com. du cant. de St-G., 657 h.

(5) Chef-lieu de cant., arr. de St-G., 1013 h.

(6) Com. du cant. de Cazères, arr. de M., 538 h.

(7) Com. du cant. de Grenade, arr. de T., 320 h.

(8) Com. du cant. de Boulogne, arr. de St-G., 245 h.

diction-Dieu (*Inv. de Nizors* aux Arch. dép., p. 61 et 63), et Arch. dép., E, 891. Inédites.

Saint-Plancard (1). — Avant 1390. La charte de coutumes de Saint-Plancard fut rédigée d'après celle de Blajan (1347), Montmaurin (1317) et Alan (1272). Elle servit à la rédaction de la charte de Sarremezan en 1391. L'original de cette dernière est conservé aux Arch. dép., E, 893. Inédites.

Saint-Sulpice de-Lézat (2). — 1257 (mars). Charte de privilèges octroyés aux habitants de la nouvelle bastide de Saint-Sulpice par Alphonse de Poitiers. Les Hospitaliers venaient de lui céder leur haute juridiction sur le territoire. Extraits de ce document aux Arch. dép., fonds de Malte, Saint-Sulpice, l. 1. Original perdu. Inédites.

Sainte-Foy-de-Peyrollères (3). — Avant 1255 et en 1367. Le paréage conclu entre le comte de Toulouse et l'abbé de Conques, prieur de Sainte-Foy, en 1255, constate que les habitants avaient des coutumes. En 1367, autre paréage entre le roi, le prieur et les consuls et habitants; il ne fut rédigé en forme authentique que le 12 novembre 1414; cet acte contient plusieurs articles des coutumes, leude, droit pour les consuls d'exercer la justice criminelle, etc. (HIGOUNET, *Histoire administrative de Sainte-Foy-de-Peyrollères*, pp. 17-21 et 22-30; Arch. dép., fonds des Jésuites, n° 52). Inédites.

Sainte-Livrade (4). — 1248 (25 août). *Consuetudines de Sancta Liberata* accordées par les coseigneurs du lieu. Texte latin en 19 articles. Copie du seizième siècle aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, fonds d'Armagnac, Saume de l'Isle, f° 1600. Publiées par M. E. CABIÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, pp. 28-34.

Sainte-Marie-du-Désert (5). — 1273 (2 avril). *Instrumentum consuetudinum de Sancta Maria Herema*. Texte latin en 10 articles; copie du seizième siècle aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, fonds d'Armagnac, Saume de l'Isle, f° 348. Publiées par M. E. CABIÉ dans *Coutumes de la Gascogne toulousaine*, pp. 64-9.

Salles (6). — 1283 (mai). Charte accordée par le commandeur du Temple, Pons de Brohet; texte latin, copie collationnée de 1684 aux Arch. dép., E, 893. Inédites.

Salherm (7). — Date inconnue. Le texte avait été perdu; il en fut rédigé un en 1708 par les notables de la communauté; il est transcrit dans un cahier de 6 feuillets aux Arch. du château de Salerm (Renseignements fournis par M. le baron F. DE GAULÉJAC). Cette coutume sera publiée par M. l'abbé Lestrade dans la *Revue de Comminges* en 1901.

Sarremezan (8). — 1391 (n. s., 5 mars). Coutumes du lieu de Sarremezan, de

(1) Com. du cant. de Montréjeau, arr. de S^t-G., 847 h.

(2) Com. du cant. de Carbonne, arr. de M., 1125 h.

(3) Com. du cant. de Saint-Lys, arr. de M., 1176 h.

(4) Com. du cant. de Lègevin, arr. de T., 260 h.

(5) Hamceau de la com. de Bellegarde, cant. de Cadours, arr. de T.

(6) Com. du cant. de Ricux, arr. de M., 268 h.

(7) Com. du cant. de l'Isle-en-Dodon, arr. de S^t-G., 215 h.

(8) Com. du cant. de Boulogne, arr. de S^t-G., 201 h.

Serramedano, copiées sur celles de Saint-Plancard, et concédées aux consuls du lieu au nom de Gaston Phœbus, comte de Foix et vicomte de Nébouzan, par Stiot de Saint-Rome, chevalier sénéchal et lieutenant de Gaston dans la vicomté de Nébouzan. Presque identiques à celles de Montmaurin (*Rev. de Comminges*, XI, 68). Original parchemin, texte latin, aux Arch. dép., E, 893. Copie aux Arch. com. de Sarremezan. Inédites.

Sauveterre (1). — Coutumes et privilèges octroyés vers 1284 aux habitants par le vicomte de Lomagne, Auvillar et Rivière. Texte latin égaré. Mention tirée des Arch. communales.

Sénarens (2). — Date inconnue. Coutumes accordées par le roy et l'abbé des Feuillants, coseigneurs par moitié (*Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 42 recto). La bastide de Sénarens fut fondée en même temps que celle de Fousseret, en 1226. Texte inconnu.

Thil-et-Bretx (3). — 1246 (27 mai). *Consuetudines Castri de Tilio*. Texte latin, 33 articles; copie du seizième siècle aux Arch. dép. de Tarn-et-Garonne, fonds d'Armagnac, Saume de l'Isle, f° 315. Additions à la charte précédente du 5 novembre 1256 ou secondes coutumes de Thil, confirmées en 1289. Texte latin, 15 articles ajoutés; copie du seizième siècle aux Arch. dép. T.-et-G., *ibid.*, f° 1343 verso. Publiées par M. E. CABIE dans *Cout. de la Gasc. toul.*, pp. 70-80 et 80-5.

Touille (4). — Date inconnue. Coutumes du lieu de Touille, mentionnées dans *Inv. gén. des titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 38 recto.

Toulouse. — 1286 (n. s. 5 février). En 1251, Alphonse de Poitiers s'engageait à maintenir les anciennes libertés et bonnes coutumes de Toulouse. Juin 1273, confirmation générale par Philippe III des libertés et coutumes bonnes et approuvées. Le 5 février 1285 (1286 n. s.), elles furent rédigées et revisées; le 5 février 1286, définitivement arrêtées et promulguées. Confirmées : par Louis XI en 1461 et 1463; par Charles VIII en 1483; par Louis XII en 1498; par François I^{er} en 1515. — Copie des coutumes approuvées aux Arch. com., ms. 185, pp. 2-32, dans un Cartulaire de Bernard de Sainte-Eulalie, notaire désigné par les consuls de 1295 pour former un recueil des titres essentiels de la ville; autre copie ms. 220, f° 75 à 106, compilation commencée par ordre des Capitouls de 1540. Arch. dép., E, 893. Bibl. nat., fonds latin, mss. 9187 et 9993. Bibliothèque imp. de Vienne, n° XIV (ol. XL), in-folio; cette copie ne contient pas les 20 articles rejetés par le roi. — La célèbre coutume de Toulouse a fait l'objet de travaux remarquables : JEAN DE CASEVIEILLE (Johannes de Casaveteri), *Consuetudines Tholosæ cum declarationibus*, Toulouse, 1544, in-4°. FRANÇOIS-FRANÇOIS, *Observations sur les coutumes de Tholose*, Lyon, 1615, in-4° [traduction très peu estimée des *Consuetudines approbatæ*]. *Ibid.*, *Observations du droit*

(1) Com. du cant. de Barbazan, arr. de S^t-G., 1556 h.

(2) Com. du cant. de Fousseret, arr. de M., 235 h.

(3) Les deux villages, quoique distincts aux douzième et treizième siècles, avaient mêmes seigneurs et mêmes chartes de privilèges. Ils appartiennent au cant. de Grenade, arr. de T., 773 et 208 h.

(4) Com. du cant. de Salies, arr. de S^t-G., 700 h.

français conférées au droit romain et coutumier de France, Lyon, 1618, in-4° [paraphrase des coutumes de Toulouse avec commentaire]. DE SOLATGES, *Coutumes de la ville, gardiage et viguerie de Toulouse*, 1770, in-4° [texte latin et traduction]. BOURDOR DE RICHEBOURG, *Nouveau coutumier général*. t. IV, p. 1037 [édition de Casevieille ré-imprimée, sauf le commentaire]. AD. TARDIF, *Coutumes de Toulouse*, publiées d'après les manuscrits 9187 et 9993 de la Biblioth. nation., recueil de textes pour servir à l'enseignement de l'histoire du droit, grand in-8°, Paris, Picard, 1884. Ibid., *Le droit privé au douzième siècle, d'après les coutumes de Toulouse et de Montpellier*, in-8°, Paris, Picard, 1886. LÉON LALUBIE, *Etudes sur les anciennes coutumes de Toulouse*, Tardieu, Toulouse, 1889, in-8°, 43 pages.

Valcabrière (1). — Vers 1318. Charte de coutumes attribuée à Arnaud-Guillaume de Mauléon, seigneur de Valcabrière, etc. [baronnie de Mauléon]. Texte roman, publié par le baron d'Agos dans *Etude sur la basilique et les antiquités de Valcabrière*, in-12, Saint-Gaudens, Abadie, 1857, pp. 71-84.

Valentine (2). — 1287 (janvier). Coutumes données par lettres de Philippe le Bel, datées de Paris en janvier 1286 (1287 n. s.). Un document que Larcher avait transcrit des Arch. de la Trésorerie de Toulouse fait connaître que Valentine était une bastide en paréage entre le roi et un coseigneur terrien nommé Guillaume Unald [ou Unaud]. Le texte de la coutume se retrouve presque identiquement dans celle de Trie et d'un grand nombre d'autres bastides (CURIE-SEIMBRES, *Bastides du Sud-Ouest*, p. 351). Mentionnées dans *Inv. gén. titres de la sénéch. de Toulouse*, f° 276 verso.

Venerque (3). — Avant 1473. Aux Arch. dép., fonds de la Daurade et E, 331, un document fait allusion aux coutumes; c'est la constatation de leur existence. Voir aussi hommage de la communauté, E, 205. Les minutiers anciens du notariat de Montgiscard (Reg. 1461-1474 d'Antoine Duranti, VIII^e cahier, f° 165) contiennent une copie, texte latin, des coutumes et privilèges de Venerque, qui réglaient les rapports entre la communauté et son seigneur. Elle est du 16 février 1473 [1474]. Renseignement dû à l'obligeance de M. l'abbé DUFFAUT, ancien curé doyen de Montgiscard, actuellement à Notre-Dame de la Dalbade, Toulouse. Inédites.

Verfeil (4). — Date inconnue. Enregistrement des lettres patentes confirmant les privilèges de la communauté de Verfeil et du seigneur du lieu (Arch. dép., B, 41, f° 493, 14 juillet 1548).

Villaudrie (5). — 1470 (8 octobre). Charte concédée par Amalric de Senerges, prieur de la Daurade, et retenue par le notaire Berugier ou Beringuier-Barravi. Traduction du latin en français faite le 22 mars 1699 par Pierre Saint-Plancard et Thomas de Foucaud, « docteurs et advocats en la Cour sur la grossoie d'icelle en lettre fort antienne qui nous a esté mise es mains par les consuls dud. lieu de Villaudrie et par eux retirée. » Copie contemporaine de la traduction appartenant à

(1) Com. du cant. de Barbazan, arr. de St-G., 217 h.

(2) Com. du cant. de St-G., 1042 h.

(3) Com. du cant. d'Auterive, arr. de M., 862 h.

(4) Chef-lieu de cant., arr. de T., 1894 h.

(5) Com. du cant. de Fronton, arr. de T., 607 h.

M^{me} de Pons de Villaudric, 22 articles, analysée par M. l'abbé DOUAIS dans *Bullet. Soc. arch. du Midi*, 1894, p. 14. Mentionnées aussi dans un compte de collecteur (Arch. dép., C, 2115).

Villefranche de-Lauragais (1). — 1280 (août). Privilèges et coutumes octroyés par Philippe le Bel « en 1280 au mois d'aoust, confirmées par lettres patentes du Roy François du mois de may 1531. » (Arch. dép. A, 2, vol. 1, f^o 265). Privilèges pour le four, le droit de leude et péage « qu'on paye aux foires » (mentionnés dans *Inv. gén. des titres sénéch. Toulouse*, f^o 168 recto. Texte inconnu).

Villemur (2). — 1176. Franchises des habitants de Villemur (TEULET, *Layettes du Trésor des Chartes*, t. I, p. 223, acte 290). Signalées par M. Em. Jarriand. Sauvegarde accordée aux consuls de Villemur en août 1354 (*Recueil des Ordonnances des rois*). Signalées aussi avec la date de 1178 par M. P. DOGNON, *Les Institut. polit. et adm. du pays de Languedoc*, p. 56. Texte inconnu.

Villeneuve-de-Lécussan (3). — 1388. Charte de coutumes accordée par Roger I^{er} d'Espagne, baron de Montespau, et confirmées le 23 juin 1540 par Roger IV. Signalées dans la *Revue de Comminges*, X, 1895, p. 90. Texte inconnu.

Villeneuve-de-Rivière (4). — 1285. Charte de coutumes octroyée par Roger Bernard, comte Foix, vicomte de Castelbon, seigneur de Saint-Gaudens et de Nébouzan. Copie d'un collationné par Mengue, greffier du Parlement de Montpellier, sur un vidimus du 27 novembre 1478 reçu par Bertrand Brossa, juge de Roger d'Espagne, seigneur de Montespau, baron de Bordères et de Villeneuve-de-Rivière. Texte roman du seizième siècle aux Arch. dép., E, 892. Inédites.

J. DECAP,

Membre correspondant.

Muret, le 1^{er} février 1899.

(1) Chef-lieu d'arr., 2224 h.

(2) Chef-lieu de cant., arr. de T., 3914 h.

(3) Com. du cant. de Montréjeau, arr. de S^t-G., 735 h.

(4) Com. du cant. de S^t G., 1190 h.

MUSÉE DE TOULOUSE — INVENTAIRES ILLUSTRÉS

LES STATUES TOMBALES

MÉMOIRE ACCOMPAGNÉ DE QUATRE PLANCHES

Il y a plus de trente ans que la ville de Toulouse consacre une partie de son budget et de ses emprunts, au total des sommes très considérables, à la reconstruction de son musée des beaux-arts. Les édifices s'élèvent lentement et la génération présente ne verra pas la fin d'une œuvre énorme, mal conçue et transformée étrangement en cours d'exécution. Les antiquités romaines seront bientôt en possession de leur galerie définitive ; mais les autres, les sculptures du moyen âge et de la renaissance attendront longtemps encore, sans ordre et sans étiquettes, dans les diverses chapelles et dans le merveilleux cloître qui leur sert de magasin provisoire.

La Société archéologique du Midi s'est quand même décidée à publier l'inventaire méthodique et largement illustré de tant de trésors artistiques qu'elle a l'honneur d'avoir surveillés et fort augmentés de 1831 à 1862, et dont elle fut éloignée à la fin de l'Empire lorsque les avis des amis sincères et compétents de l'art ancien devinrent gênants pour les démolisseurs et les architectes officiels.

Nous commençons cette publication, — malgré nos faibles ressources, mais avec l'espoir d'être aidés. On va voir, dès ce premier chapitre, combien de monuments sont encore inédits et, par suite, combien est justifiée notre initiative.

Le musée de Toulouse possède une série de statues funéraires provenant des églises saccagées pendant la Révolution. Plus heureuses que tant d'autres œuvres d'art à jamais perdues, ces épaves trouvèrent un asile inespéré

dans notre couvent des Augustins devenu le Museum provisoire du midi de la République.

M. Roschach, dans son remarquable Catalogue du Musée publié en 1865, en donna la description, mais sommaire en général. Aujourd'hui nous reprenons leur étude et surtout nous livrons la photographie de ces sculptures si précieuses aux artistes et aux archéologues qui sauront en apprécier la valeur et l'intérêt.

JEAN DE LA TESSANDIÈRE

ÉVÊQUE DE RIEUX (1324 † 1348)

Statue couchée, en marbre gris de Saint-Béat. Longueur 1^m,90; largeur 0^m,71.

Planche I.

Johannes de Texenderia, Jean de la Tessandière, était né à Cahors. Il entra dans l'ordre des Frères Mineurs, se distingua et fut nommé, en 1322, évêque de Lodève par son compatriote le pape Jean XXII. Transféré au siège épiscopal de Rieux en 1324, il édifia dans cette localité, alors fort importante, la cathédrale que nous admirons encore. Il mourut en 1348, et fut enseveli à Toulouse, dans une chapelle vulgairement appelée déjà *la Cappella de Rieux*, qu'il avait fait bâtir à l'ombre de la magnifique église du couvent de la Grande-Observance.

Notre vieil historien local, Nicolas Bertrandi, dans ses *Gesta Tolosano-rum*, Catel dans les *Mémoires de Languedoc*, enfin la *Gallia christiana*, sont assez sobres de détails sur ce prélat pourtant illustre. La *Gallia* nous a conservé l'épithaphe gravée sur une plaque de cuivre que l'on voyait sur son tombeau, et qui relate quelques circonstances de sa vie.

Hoc jacet in tumulo Dominus fraterque Johannes
Virtutum cumulo laudes promerendo perennes.
Cadurci civitas hunc protulit et educavit :
Ad Christi semitas, Minorum que sacer ordo vocavit,
In quo continuo, studio moribusque profecit :
Lector et officio plurimos Christo lucrificet.
Devotus, mundus, humilis pietate secundus,
Sensu profundus, verax, convictus jocondus,
Tandem vigesimo secundo Papa Johanne
Christi vicario, Christi colis et praesidente,
Hic sublimatur praesulatum ad Lodovensem,
Postea mutatur ad pascua grata Rivensem.



JEAN DE LA TEYSSANDIÈRE
ÉVÊQUE DE RIEUX



LA TEYSSANDIÈRE OFFRANT A DIEU
LA CHAPELLE QU'IL FIT BATIR A TOULOUSE

MUSÉE DE TOULOUSE

Ubi palatium construxit pontificale,
 Posteris enimium derelinquens memoriale.
 Post hanc devotam capellam aedificavit :
 Ecclesiam totam simul et hanc ipse sacrauit
 Hoc oratorium in cœmeterium dum speciale
 Fratibus Ordinis hujus agminis ultimo vale.
 Transtulit et patrum pater hic corpora fratrum,
 Quod hic condivit, propria manu sepelivit :
 Cum quibus ponitur cum praesens vita finitur,
 Transit ad aeternam requiem finito labore :
 Sedem supernam meruit vir dignus honore.
 Christi sancta mater, Francisce piissime pater,
 Hunc filium gratum precibus habeto placatum
 Ut author fidei misereatur ei.
 Nec sint ingrati fratres tantae charitatis,
 Sanctos implorent et Christum jugiter orent,
 Ut vitam tribuat, et bona retribuat.
 Exhorent Christum titulum qui legerit istum,
 Ut hic locatum faciat sua pace beatum.
 Amen.

Jean de la Tessandière avait fait orner la chapelle où il voulut reposer après sa mort, de statues représentant le Sauveur, la Vierge, les douze apôtres, saint Jean-Baptiste, saint Louis de Toulouse qui, avant de porter la mitre, avait été Frère Mineur, et autres personnages sacrés.

En outre, la chapelle possédait une effigie du prélat lui-même (1).

La chapelle de Rieux, pendant la tourmente révolutionnaire, n'avait pas trouvé d'acquéreur. Elle ne fut aliénée qu'en 1804; sa destruction fut consommée peu d'années après.

La statue en marbre gris de la tombe de Jean de la Tessandière est un vrai chef-d'œuvre de l'art médiéval, elle l'emporte en beauté sur toutes les autres statues tombales du Musée. Ce n'est pas une représentation vulgaire

(1) M. Roschach a raconté comment la plupart de ces monuments furent exceptés de la vente et finalement sauvés par les soins du statuaire Lucas. Douze sont dans notre Musée : Saint Pierre, saint Paul, saint Jacques le Majeur, saint Jean l'Évangéliste, quatre apôtres indéterminés, saint Jean-Baptiste, saint Antoine de Padoue, saint Louis d'Anjou, Jean de La Tessandière. Deux furent données à l'église du Taur au moment du rétablissement du culte, un apôtre et saint François d'Assise. Deux enfin, après avoir longtemps disparu, passèrent mystérieusement dans la collection d'ailleurs remarquable d'un fabricant de vitraux toulousain, L. Gesta, puis elles furent vendues avec l'immeuble qui les renfermait, et enlevées en 1898 pour une destination ignorée. Ce sont les images de Jésus et de la Vierge. Elles seront publiées dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi*, 1901, séance du 26 novembre.

et banale; c'est un portrait fait sur nature et probablement du vivant de celui dont elle reproduit les traits (1).

Elle est d'une conservation parfaite, sauf le nez et le bout de la crosse qui ont été mutilés. L'évêque est couché dans l'attitude d'un personnage endormi, la tête un peu inclinée à gauche. Sa figure grasse et pleine indique quarante ans environ. Il a la bouche grande et large, le menton carré, le cou court, quelques rides à peine indiquées sur le front, le nez droit, les cheveux abondants retombant sur le front et le cou en boucles frisées. La tête porte une mitre ornée d'un quatrefeuilles et de roses à traceries gothiques d'un travail très délicat. Un coussin orné de glands pendants soutient la tête. On y voit l'écusson épiscopal répété six fois : *parti au 1^{er} d'azur à 3 croissants d'or l'un sur l'autre, au 2 de gueules à 3 coquilles d'or aussi superposées*. Le prélat est vêtu d'une chasuble sur laquelle l'amict forme collet, le manipule long et étroit est frangé au bas, la dalmatique est bordée de franges pareilles. Les mains, croisées sur la poitrine, sont revêtues de gants à crispin ornés d'une plaque découpée au centre en six lobes avec un fleuron au milieu. Le doigt majeur de la main droite porte un anneau avec chaton carré serti dans une monture quadrillée.

Sur le bras droit est la crosse dont la tige de forme hexagonale a les faces cannelées et est munie d'un *sudarium* très ample et d'une cordelière à nœuds formant treillis autour de la hampe, indice de l'Ordre Franciscain auquel appartenait le prélat. La volute est ornée de crochets en feuille de chou.

Les chaussures sont unies et pointues avec courroie transversale; leur examen prouve qu'aucun animal ne soutenait les pieds du prélat.

Les draperies des vêtements sont largement et habilement traitées. La statue fait corps avec la table qui la supporte. Du côté gauche, des trous carrés taillés dans le marbre semblent indiquer qu'il y avait une grille sans doute pour préserver l'image funèbre; un de ces trous contient encore du plomb. Du côté droit la pierre est épannelée. Il faut croire, à ces indices, que la statue était placée contre un mur. Elle était à droite de l'autel principal, au-dessous d'un édicule spécial soutenu par de fines colonnettes.

L'évêque de Rieux s'était fait figurer dans sa chapelle, ainsi que nous l'avons dit. Nous avons cette statue, en pierre de Belvèze (des environs du confluent du Salat et de la Garonne), de dimension plus modeste que les autres et qui représente Jean de la Tessandière, non plus couché sur son

(1) Viollet-le-Duc, dans le *Dictionnaire du mobilier*, t. III, p. 148, au mot *chasuble* donne un dessin sur bois de cette statue qu'il attribue par erreur à la fin du quatorzième siècle.



GUILLAUME DURANT
ÉVÊQUE DE MENDE



GEOFFROY DE VAYROLS
ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE

tombeau, mais vivant et offrant sa chapelle au Sauveur. Le prélat est imberbe comme dans sa statue de marbre, et les deux figures offrent une ressemblance parfaite. Il est vêtu de la robe franciscaine, les reins ceints d'une cordelière à nœuds, et les pieds nus chaussés de sandales. Mais sur la robe du religieux on voit la chape et sa tête est coiffée d'une mitre. Il fléchit le genou gauche et, de ses mains, supporte un édicule qu'il offre à Notre-Seigneur. C'est sa chapelle de Rieux, petit édifice ogival à quatre travées et abside pentagonale ajourée de roses et de fenêtres à meneaux. L'évêque a, comme dans la statue funéraire, une longue chevelure dont les boucles ressortent sous la mitre à traceries gothiques. La chape est retenue par un fermail en losange. Le manipule long et étroit se termine par une longue frange. Les mains ont des gants à crispin sans plaque. Au doigt majeur est un anneau avec chaton en pointe de diamant émousée. La crosse mutilée a été maladroitement restaurée; on voit encore sur la hampe le *sudarium*.

Toute la statue offre encore des traces de la peinture qui la décorait.

Bibliographie. — *Gallia Christiana*, t. IV, p. 947; t. XIII, p. 186 à 188 : *Ecclesia Rivensis. Histoire générale de Languedoc*, édition Privat, t. IV, p. 441.

Notice sur les monuments antiques et objets de sculpture moderne conservés dans le Musée de Toulouse, par Dumège. Toulouse, 1828, Douladoure, in-12, n° 341. Autre édition, Paris, 1835, Levrault, in-8°, n° 478.

Catalogue des antiquités et objets d'art du musée de Toulouse, par E. Roschach. Toulouse, 1865, in-8°, p. 265 à 267.

Les statues de la chapelle de Rieux au musée de Toulouse, par le même (Toulouse, imp. Privat, s. d. 4 p. gr. in-folio, avec planches en photogravure). — *N. B.* Les statues que nous donnons ici n'y sont point reproduites. Nous renverrons à cette excellente monographie pour la bibliographie concernant l'église des Cordeliers, la chapelle, ses statues, et enfin le beau missel en vélin de l'évêque de Rieux, à la bibliothèque de Toulouse, où l'on voit deux fois son portrait.

Dictionnaire raisonné du mobilier français, par Viollet-le-Duc, Paris, 1872, t. III, p. 148.

GUILLAUME DURANT

ÉVÊQUE DE MENDE (1297 † 1328)

Figure couchée en marbre blanc de Saint-Béat. Longueur 1^m,93; largeur 0^m,60.

Planche II.

Guillaume Durant, né à Puimisson, diocèse de Béziers, fut évêque de Mende de 1297 à 1328, succédant à son oncle Guillaume Durant, le grand liturgiste du treizième siècle, l'auteur du *Rational des divins offices*, sur-

nommé le *père de la pratique*, à cause de son habileté dans les affaires (1).

Guillaume Durant neveu fut un savant légiste, et composa un traité sur la manière de tenir un concile général, à l'occasion du concile de Vienne auquel il fut appelé en 1310 par le pape Clément V (ouvrage publié à Paris en 1545 et 1661).

Il choisit sa sépulture dans le prieuré de Notre-Dame de Cassan, diocèse de Béziers, dont il fut chanoine. Ce couvent, fondé en 1080, fut desservi par des moines Augustins jusqu'en 1649, époque où ils furent remplacés par des Génovéfains. Ce monastère en partie détruit au commencement du dix-neuvième siècle, sert maintenant de bâtiment d'exploitation agricole.

Le tombeau du prélat se trouvait dans la chapelle Saint-Privat qu'il avait fait bâtir dans l'église. Un soubassement, dont il ne reste aucun vestige, supportait probablement la statue funéraire. Celle-ci fut enlevée après la Révolution, et transportée à Montpellier chez un marbrier nommé Grimm. C'est là que Dumège la retrouva. Il en proposa l'acquisition à la Société archéologique du Midi. Par une délibération du 10 août 1833, la Société y consentit et vota pour cela une somme de 200 francs ! C'est ainsi que cette précieuse effigie vint enrichir les collections du Musée des Augustins.

C'est une des plus belles statues funéraires du midi de la France, d'un fini extraordinaire, d'une très bonne conservation et taillée dans un bloc de marbre blanc.

Guillaume Durant est couché dans l'attitude qu'on donne aux morts. La figure est pleine et grasse, le front légèrement ridé, le nez aquilin, la bouche petite, le menton sans barbe, la physionomie un peu vulgaire. La mitre est divisée en deux par un orfroi et limitée par des crochets. Sur chaque côté un quadrilobe à tracerics gothiques avec feuillages et bordure de perles. Il y avait aussi une bordure en émail ou en cuivre doré avec cabochons, dont on ne voit plus que la trace indiquée par des trous pratiqués dans le marbre. Les cheveux flottent en boucles sur le cou. La tête repose sur un coussin richement bordé de quadrilobes ornés de perles en cadres dans des losanges portant chacun un dragon et alternant avec des cercles où se voit un écusson absolument lisse. Nous nous sommes assuré que ces écussons n'ont jamais été ni sculptés ni gravés.

L'évêque est revêtu d'une chasuble sur laquelle le parement de l'amict se rabat en collet. L'orfroi est orné des mêmes écussons et dragons que le

(1) Mort en 1296 à Nicosie (île de Chypre), où il avait été envoyé en mission. Son corps fut transporté à Rome et enseveli dans l'église de la Minerve, où son tombeau de marbre enrichi de mosaïques existe encore. D'après la *Gallia Christiana* ce prélat serait mort à Rome.

coussin. Les plis, amples et majestueux, drapent harmonieusement le corps.

Sous la chasuble, on voit l'extrémité de la dalmatique bordée d'un orfroï avec dragon et fleurons garnis de perles dans un losangé et, au-dessous, l'aube avec son parement d'une ornementation différente. Le manipule long, étroit et frangé au bas est orné de losanges sertis dans des quatre-feuilles bordés de perles. Les mains, croisées sur la poitrine, sont couvertes de gants à crispin dont les plaques ornementales ont disparu ; disparu aussi un anneau à l'annulaire de la main droite ; on en voit la trace. Les pieds reposent sur un dragon ailé à queue terminée en tête de chien et sont chaussés de sandales pointues garnies de courroies ornées de perles et de feuillages brodés. Sous le bras droit du prélat est la crosse dont la tige hexagonale se termine au bas en pointe et dans le haut en chapiteau fleuroné. La volute est ornée de sept crochets de feuillages dont le dernier s'épanouit. Au centre de la volute est le Christ en croix avec sa Mère à droite et saint Jean à gauche.

La statue est surmontée d'un dais de marbre blanc d'une facture élégante, mais robuste.

Dans son Catalogue des antiquités et objets d'art du Musée, M. E. Roschach donne la description héraldique des armoiries de Guillaume Durant jeune : *bandé de sept pièces au chef coupé chargé d'un buste de lion et de trois trèfles*. Dans l'automne dernier, notre obligé confrère, M. l'abbé Auriol, est allé à Rome, et, sur notre demande, il a dessiné à l'église de la Minerve les armoiries de Guillaume Durant, oncle et prédécesseur à Mende du prélat dont nous étudions la statue. Ces armoiries en mosaïque se voient sur le tombeau du grand liturgiste. Elles diffèrent peu de celles données par M. Roschach et se blasonnent : *de gueules à trois bandes d'argent, au chef d'argent chargé d'un lion issant de sable, soutenu par une divise de sable chargée de trois losanges d'argent*. Le neveu avait sans nul doute les mêmes armes que son oncle, avec les trois losanges formant brisure au lieu de trois trèfles.

Bibliographie. — *Gallia Christiana*, t. I^{er}, col. 94 : *Ecclesia Mimatensis*.

Histoire de la ville de Roujan, par M. Crouzat. Béziers, 1860 ; Millet.

Histoire générale de Languedoc, édition Privat, t. IV, p. 393.

Description du Musée des antiques de Toulouse, par A. Dumège. Paris, 1835, in-8°.

Archives de la Société archéologique du midi, lettres et notes de Dumège.

Catalogue des antiquités et objets d'art du Musée de Toulouse, par E. Roschach. Toulouse, 1865, in-8°, p. 318.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère, année 1865, p. 432.

GEOFFROY DE VAYROLS

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE (1362 † 1379)

Marbre gris de Saint-Béat. Statue couchée, longueur 2^m,25.*Planche II.*

Gaffredus ac Gaufridus de Vairlox ou de Vayrolles, Geoffroy ou Gaufred de Vayrols était originaire du Quercy. Il fut d'abord évêque de Carpentras, de 1348 à 1356, puis transféré à Carcassonne. Il devint archevêque de Toulouse en 1362.

Son épiscopat a laissé peu de souvenirs dans l'Eglise de Toulouse. Le seul fait important relaté pendant son administration est la translation, en 1369, du corps de saint Thomas d'Aquin dans l'église des Jacobins de Toulouse; elle donna lieu à des fêtes d'un éclat incomparable.

G. de Vayrols mourut en 1379. Il fut enseveli dans sa cathédrale en la chapelle de Sainte-Anne et Saint-Joachim, actuellement chapelle des reliques, située dans le collatéral sud.

Nous avons une statue tombale qu'on dit être celle de G. de Vayrols :

Le prélat, revêtu de ses ornements pontificaux, est représenté mort. Sa figure est pleine et grasse, son front ridé, ses yeux fermés, le nez a été mutilé. Il porte une mitre ornée de tracerics quadrilobées et bordée de crochets; l'orfroï de la mitre également quadrilobé. Il est vêtu d'une ample chasuble bordée de franges; le manipule, tout uni, a de même une longue frange au bas. Les mains, croisées sur la poitrine, portent des gants à crispin, le dessus orné d'une plaque quadrilobée avec fleuron au centre. L'annulaire de la main gauche a un anneau avec chaton carré. Sous le bras gauche est le bâton pastoral garni d'un *sudarium*. Au centre de la volute à huit crochets s'épanouit une feuille de chou; le bas de la crosse manque. Les pieds du prélat ont des sandales pointues et s'appuient sur un lion qui a été largement mutilé. La tête repose sur un coussin garni d'un treillis à losange, accompagné de huit glands gravés en relief; on y voit quatre écussons aux armes du défunt de... à trois bandes chargées de lambels à deux pendants brochant sur une croix tréflée.

La statue, plus forte que nature, repose sur un soubassement avec lequel elle fait corps. D'un travail un peu mou, elle est inférieure à celles de Guillaume Durant et de Jean de la Tessandière.

Cette image est-elle réellement celle de Geoffroy de Vayrols. La *Gallia*

Christiana (1) dit qu'on voyait à la chartreuse de Cahors, fondée par les seigneurs de Vayrols et qui servait jadis de sépulture aux chevaliers du Temple, un tombeau de pierre avec écusson portant *un aigle éployé en champ d'azur* avec l'épithaphe suivante : *Anno : Dni : mcccclxxx : mori : Gauffre : de : Vairois : el : mior : de : jul : lo : jor : de : S : margarita* (2).

Ces armoiries diffèrent complètement de celles qui sont sculptées sur la statue que nous venons de décrire.

M. de Lahondès, après avoir d'abord douté, a cru pouvoir conclure à l'exacte attribution de la statue :

Les effigies des archevêques de Toulouse, incisées sur leurs pierres tombales, déposées au Musée, postérieures, il est vrai, à la statue de Geoffroy de Vayrols, montrent toutes la croix primatiale entre leurs mains, appuyée sur l'épaule gauche, tandis que la statue tient dans sa main gauche la crosse épiscopale. Puis le blason sculpté sur le coussin ne porte pas des vairs, du moins tels qu'on les a figurés dans les trois derniers siècles et qui auraient été les armes parlantes de l'archevêque. Enfin, un armorial conservé à l'archevêché de Toulouse, peu sûr, il faut le dire, pour les prélats antérieurs au quinzième siècle, donne, en effet, des vairs à Geoffroy de Vayrols, et Mahul, dans le cinquième volume de son *Cartulaire*, p. 451, lui attribue un aigle éployé d'argent sur champ d'azur, selon le tombeau de Cahors.

Aucun historien de Toulouse ne parle de ce tombeau à la cathédrale, tandis que Catel, par exemple, a soin de signaler le portrait de Pierre de Saint-Martial sur le vitrail de sa chapelle.

Ce sont ces divergences, ces motifs qui avaient éveillé les doutes de l'auteur de l'*Histoire de Saint-Etienne*. Mais, outre que les délibérations du chapitre cathédral lui désignaient fort souvent la chapelle actuelle des reliques sous le nom de chapelle de Vayrols, ses doutes ont été entièrement levés par la vue d'un sceau de l'archevêque conservé aux archives de la Haute-Garonne (fonds de l'archevêché C, 310) représentant exactement les bandes chargées des lambels à deux pendants du blason, ciselé aux angles du carreau à glands sur lequel repose la tête de la statue (3).

Comme nous l'avons observé des statues précédentes, cette figure est aussi un portrait. C'est sur les statues tombales que le portrait, remplaçant les types idéalistes, s'était généralisé depuis la fin du treizième siècle.

(1) T. VI, col. 901 : *Ecclesia Carcassonensis*.

(2) Sainte Marguerite, fête le 20 juillet.

(3) *Histoire de Saint-Etienne*, p. 316.

Bibliographie. — *Gallia Christiana*, t. VI : *Ecclesia Carcassonensis*, col. 901. — Même ouvrage, t. XIII : *Ecclesia Tolosana*, col. 41 et 42.

Histoire générale de Languedoc, édit. Privat, t. IV, p. 358.

Notice sur les monuments antiques du Musée de Toulouse, par A. Dumège, 1828, in-12, n° 412.

Description du Musée, du même, 1835.

L'église Saint-Étienne, par J. de Lahondès, p. 176 et 316.

Catalogue des antiquités et objets d'art du Musée de Toulouse, par E. Roschach. Ouvrage précité, p. 228.

PIERRE DE LA JUGIE

ARCHEVÊQUE DE NARBONNE (1347 † 1376)

Petrus Judicis (1), Pierre de La Jugie, Limousin de naissance, et d'une famille récemment annoblie, était par sa mère neveu du pape Clément VI. La papauté siégeait alors à Avignon. Nommé en 1344 à l'archevêché de Saragosse, en Aragon, il fut en 1347 transféré à Narbonne, puis à Rouen en 1374, et créé cardinal du titre de saint Clément. Il mourut à Pise en 1376.

M. Louis Narbonne, membre de la Commission archéologique de Narbonne, mentionne dans sa description de la cathédrale Saint-Just un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Paris. L'auteur, nommé Lafont, vivait au commencement du dix-huitième siècle, et avait été consul de la ville de Narbonne. Il a laissé divers écrits, entre autres des recherches historiques sur l'archevêché de cette ville. Dans ce travail, il décrit le tombeau de La Jugie, qui était alors intact. « L'archevêque est couché, les » mains jointes, la tête reposant sur un coussin avec couvre-chef, les pieds » tournés vers la chapelle de Notre-Dame de Bethléem (2), ayant au côté » gauche une crosse dont on ne voit qu'une partie ; aux pieds, un lion accroupi sur un animal qu'il va déchirer de ses griffes. Une grille protège » le tombeau du côté du collatéral. Dans la partie inférieure, dix évêques : » portant la crosse et donnant la bénédiction. Sur le côté de la tête, deux » personnages sous un dais superposés, un homme et une femme. »

Une note complémentaire extraite par L. Narbonne de ce même manuscrit dit :

« Pierre de la Jugie, archevêque de Narbonne, suivit le pape Grégoire XI, » son parent, lorsqu'il transféra le siège d'Avignon à Rome en l'an 1376,

(1) « *Petrus Judicis ita enim vulgo scribitur hoc nomen, saepe etiam de Judicia, interdum de Judiciaria, ortus est in loco de Judicia sito in parochia d'Eyren in doecesi Lemovicensi. parentibus Jacobo quem Philippus VI Francorum rex nobilitate donavit an 1338 et Guillelma Regina sorore Clementis VI.* » (*Gallia Christiana*, t. VI, col. 91, Eccl. Narbonensis).

(2) C'était la chapelle terminale de l'abside. Elle servait autrefois pour célébrer les offices paroissiaux. (Note de L. Narbonne.)

» et mourut en voyage, à Pise, le 21 novembre de la même année, et fut
 » enseveli dans l'église cathédrale de Sainte-Marie, selon le P. Oldoin, jé-
 » suite. Toutefois, Pierre Frison, dans sa *Gaule pourprée*, assure qu'il fit
 » naufrage et se noya le même jour 21 novembre, vendredi, veille de
 » Sainte-Cécile de l'année 1376, et qu'il fut enseveli à Pise, d'où son corps
 » fut depuis transféré à Narbonne et inhumé dans l'église cathédrale Saint-
 » Just le 3 de novembre 1379. et mis dans le tombeau qu'il
 » avait lui-même préparé. Et de fait on voit aujourd'hui autour du maistre
 » autel de la même église de Saint-Just, du côté de l'Épître et près de
 » l'une des portes pour entrer dans le chœur, son tombeau de marbre, avec
 » ses armes d'une sculpture admirable, qu'il y fit comme l'on tient faire de
 » son vivant et lorsqu'il étoit archevêque de Narbonne, sur lequel son effi-
 » gie est pontificalement représentée, sans pourtant aucune épitaphe. J'ai
 » vu autrefois, suspendu sur le couronnement de ce beau tombeau, le cha-
 » peau rouge de cardinal de notre prélat, qui fut naguère tiré de là et mis
 » dans un petit sacraire de la même église par ordre de M. le cardinal de
 » Bonzy, l'un de ses successeurs, lorsqu'il fit abattre les pyramides de ce
 » couronnement qui bornaient la vue par le dehors du magnifique rétable
 » qu'il fit faire à cet autel (1). »

Ainsi, déjà à la fin du dix-septième siècle, ce superbe tombeau avait subi les injures des hommes dans ce grand siècle si dédaigneux de l'art du moyen âge.

La période révolutionnaire lui fut plus fatale encore.

Dépouillé de sa statue funéraire et des bas-reliefs dont nous parlerons tout à l'heure, le tombeau de Pierre de la Jugie, veuf des cendres du défunt qu'il contenait, existe encore dans le sanctuaire de la cathédrale narbonnaise. On y voit un double soubassement dans le déambulatoire de cette magnifique église, du côté de l'Épître. Ce soubassement en marbre blanc et noir, d'un travail très fini, peut compter parmi les beaux monuments funèbres du moyen âge. Il est formé, du côté du déambulatoire, par une double série d'arcatures aveugles superposées (2), ornées chacune d'une statue

(1) Le cardinal de Bonzi devint archevêque en 1673 et mourut en 1703. En 1694 et 1695, il fit faire le maître-autel avec son baldaquin formé de colonnes corinthiennes en marbre rouge et y consacra le droit de chape que les archevêques de Narbonne devaient au chapitre à leur avènement. Les chanoines l'en remercièrent (Archives départementales de l'Aude, C, 48, fol. 111). Quoique en désaccord avec le style de l'église Saint-Just, ce maître-autel est un fort bel ouvrage et produit un grand effet.

(2) La différence de niveau (un mètre) entre le sanctuaire et le déambulatoire avait nécessité ce double soubassement.

d'évêque dans le haut et de statues de chanoines dans le bas, qui prennent part à la sépulture et remplissent le rôle d'assistants. A droite et à gauche du tombeau, deux dais abritaient des statues aujourd'hui disparues. Sous l'arc formeret de la voûte qui surmonte le tombeau, des peintures s'effaçant tous les jours montrent l'écusson épiscopal (d'azur à la fasce d'or) alternant avec celui du Chapitre cathédral et avec des oiseaux affrontés. (Voir les planches de l'*Album des Monuments du Midi*, Toulouse, tome II.)

Deux anges enlèvent au ciel l'âme de l'archevêque portée sur une draperie rouge. Même répétition de l'autre côté. La voûte, peinte en bleu, porte, au croisement des nervures, les écussons de La Jugie et du Chapitre; les statuette du soubassement ont toutes leurs têtes mutilées. Les six arcatures que l'on voit au Musée de Toulouse ne sont pas trop détériorées. Elles formaient le bahut du tombeau du côté du sanctuaire.

L'ensemble du monument avait été sculpté en marbre blanc d'Italie. Viollet-le-Duc le cite dans son Dictionnaire d'architecture comme un des plus beaux tombeaux-catafalques du quatorzième siècle. Prosper Mérimée l'avait déjà signalé en 1835 dans ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France*, et ne se lassait pas d'admirer cette magnifique œuvre de sculpture qu'il attribuait à tort au treizième siècle.

« Les petites figures d'évêques sculptées sur le monument sont admirables. Les poses, les draperies sont d'une vérité prodigieuse, et je n'hésite pas à dire que ces statues ne le cèdent pas pour la grâce aux meilleurs ouvrages de la Renaissance. »

M. Roschach, dans une étude spéciale lue à l'Académie de Toulouse, explique comment ce magnifique mausolée dut être imité de celui que l'oncle de Pierre de La Jugie, le pape Clément VI, s'était fait ériger dans l'église de La Chaise-Dieu, monument élevé à la gloire de sa famille, parvenue si haut, et où figuraient, formant une procession liturgique, quarante-quatre de ses parents, ecclésiastiques et laïques. Notre prélat toulousain y était à son rang (1).

Dumège, dans des notes manuscrites conservées aux Archives du Capitole à Toulouse, raconte comment une portion du bas-relief du tombeau de La Jugie est venue trouver asile au Musée des Augustins.

« La Révolution a brisé le mausolée de La Jugie. Sa statue a été retrouvée à Narbonne parmi les débris d'un atelier de marbrerie. Le couronnement

(1) On a les comptes et devis de cette sépulture (*Bul. du Com. des trav. hist.*, 1887). Elle fut saccagée par les protestants du seizième siècle (*Gaz. des beaux-arts*, XXXIII).

(dais) en albâtre (*sic*) (1), et d'un travail si délicat, placé derrière sa tête, avait servi de ruche dans un jardin. C'est là de même, exposés à tous les agents destructeurs (2), que j'ai retrouvé six portions de bas-reliefs qui décoraient le devant du tombeau (3). »

La statue existait donc quand Dumège écrivait ces lignes. Elle a disparu du Musée, si elle y est jamais entrée. Qu'est-elle devenue? Mystère. Ces sculptures avaient été transportées de Narbonne à Toulouse en 1833 (4).

Bibliographie. — *Gallia christiana*, t. VI, p. 91 à 94 : Ecclesia Narbonensis.

Gallia purpurata, auctore P. Frizon, p. 405 et 406.

Histoire générale de Languedoc, édition Privat, t. IV, p. 254.

G. Lafont. — *Histoire manuscrite des archevêques de Narbonne*.

Millin. — *Voyage dans les départements du Midi*, t. IV, c. 119.

Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France (Languedoc), t. I, p. 131.

(1) Cette attribution de Dumège est fautive. Le tombeau n'est pas en albâtre, mais en marbre blanc d'Italie.

(2) On voit en effet, par l'état des sculptures, que ces petits bas-reliefs ont été exposés à la pluie et à la gelée. Même observation pour le dais.

(3) Dumège se trompe. Nos six arcatures étaient du bas-relief interne. Le bas-relief du devant est encore en place, mais toutes les figures ont été mutilées.

(4) Dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (année 1892, p. 135. *Les Procédés archéologiques de M. le chevalier Dumège*), M. Louis Narbonne se plaignait amèrement de ce que Dumège eût enrichi le musée de Toulouse en y transportant les statues de Pierre de La Jugie et de Guillaume Briçonnet. Nous ne saurions mieux faire pour y répondre que de reproduire ce qu'en disait dans une de nos séances notre regretté confrère Joseph de Malafosse :

« Dumège est un personnage difficile à défendre dans bien des occasions. Mais il faut lui rendre cette justice, c'est qu'il a précédé tout le monde dans la recherche des antiquités du midi de la France; qu'il a sauvé une infinité de trésors et déployé une activité extrême. Il nous semble que la ville de Narbonne aurait tort de se plaindre d'avoir été spoliée, alors que les monuments qui figurent au musée de Toulouse ont été découverts dans des magasins de marbriers, de marchands de bric à brac et conservés pour l'unique musée existant alors dans la région en 1830. C'est chercher querelle de loin à un archéologue que de lui reprocher de n'avoir pas prévu la création d'un musée à Narbonne. Il y a mieux : ceux qui l'ont fondé (le musée de Narbonne), déclarent que c'est sous son inspiration qu'ils agissent. On reproche à Dumège d'avoir continué ses achats alors que le musée de Narbonne existait; mais il nous semble n'avoir pas agi autrement que les conservateurs du musée du Louvre qui ont acheté naguère l'inscription sur feuille de bronze découverte à Narbonne (*Bulletin de la Société archéologique du Midi*, séance du 21 juin 1892). »

Nous sommes entièrement de l'avis de J. de Malafosse. Tout hableur qu'il était, Dumège avait sauvé ces précieuses statues de Narbonne, dont une est maintenant perdue. Sans son initiative elles auraient disparu sans retour, comme ont disparu à Narbonne la statue du roi Philippe le Hardi que l'on voyait au milieu du chœur de Saint-Just, la statue de l'archevêque Bernard de Fargis dont le tombeau très mutilé se voit dans le déambulatoire de la même église, celle de Guillaume de La Broue, archevêque de Narbonne, mort en 1257, et tant d'autres monuments funèbres dont la perte est si regrettable.

Baluze, *Hist. Pap. Aven.*, I, 34.

Description du Musée des antiques de Toulouse, par Dumège. Paris, 1835, n° 449, etc.

Catalogue des antiquités et objets d'art du Musée de Toulouse, par E. Roschach, p. 308.

Notes d'un voyage dans le midi de la France, par P. Mérimée, p. 398 et 399.

Dictionnaire d'architecture, par Viollet-le-Duc, t. IX, p. 51, fig. 21 à 24.

Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne, année 1892, p. 135 ; année 1894, p. 129 ; année 1898, p. 2.

Le cardinal de Narbonne, par E. Roschach, *Bull. de l'Acad. des sc. et inscr. de Toulouse*, 10^e s., t. III, 1899 à 1900, p. 56.

Notes historiques et archéologiques sur la cathédrale de Narbonne, par V. Mortet. Paris, Picard, 1899, in-8°.

GUILLAUME BRIÇONNET

CARDINAL ARCHEVÊQUE DE NARBONNE (1507 † 1514)

Statue couchée en brèche des Pyrénées. Longueur 2^m,30 ; largeur 0^m60.

Planche III.

Guillaume Briçonnet était né, à Tours, du mariage de Jean Briçonnet et de Jeanne Berthelot. Très jeune encore, il épousa Raoulette de Beaune qui lui donna plusieurs enfants, entre autres deux fils qui devinrent évêques. Devenu veuf, il entra dans les ordres et fut successivement promu aux évêchés de Saint-Malo, de Nîmes, d'Albano, de Tusculum et à l'archevêché de Reims. Ses talents l'appelèrent à la cour et, ayant gagné la confiance du roi Charles VIII, il engagea ce prince à entreprendre la conquête du royaume de Naples, expédition aussi rapide qu'inutile pour la France.

Briçonnet fut élevé à la dignité de cardinal sous le titre de Sainte-Pudentienne ; il parut avec éclat dans le concile de Pise et s'y montra fort opposé au pape Jules II. Le Souverain-Pontife, mécontent, le cita à Rome et lui enleva la pourpre. Mais sous le pontificat de Léon X il fut réintégré dans cette dignité et même pourvu de l'évêché suburbicaire de Palestrine.

En sa qualité d'archevêque de Reims, il sacra le roi Louis XII. Quelques années plus tard, il fut nommé archevêque de Narbonne, et mourut en cette ville le 14 décembre 1514. Deux de ses fils avaient embrassé l'état ecclésiastique et devinrent évêques, l'un de Meaux, l'autre de Lodève. On les vit servir la messe à leur père en qualité de diacre et de sous-diacre.

C'est sous l'épiscopat de Guillaume Briçonnet que fut construite l'enceinte fortifiée de la ville de Narbonne, démolie il y a une trentaine d'années, et dont les vieilles pierres inscrites qui l'ornaient ont été transportées dans l'ancienne église de Lamourguier où elles forment le plus beau musée lapidaire de l'antiquité romaine en France.



GUILLAUME BRIÇONNET
CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE



ROGER DE SARRIEU
SEIGNEUR DE MARTRES



Il fut enterré dans le pourtour du chœur de sa cathédrale de Narbonne, du côté de l'évangile, et sa tombe fut surmontée d'une statue en marbre dit brèche des Pyrénées. Celle-ci, après son enlèvement de cette église pendant la Révolution, a certainement été abandonnée en plein air, et l'on voit trop bien les ravages des intempéries. Les mains et le nez ont été brisés ; de la crosse, il ne reste plus qu'une partie de la hampe. Les vêtements portent aussi des traces de mutilation. Dumège arriva à temps pour la sauver et il en fit l'acquisition pour le musée de Toulouse.

Le prélat est couché, les yeux à demi fermés, les mains jointes. La figure austère, ridée et amaigrie, indique un vieillard avancé en âge, un homme d'une volonté ferme. Il porte une calotte qui lui couvre les oreilles et, par-dessus, une mitre à orfroi losangé, garnie de pierreries et bordée de perles et de cabochons ovales et en losange. Les deux triangles de la mitre sont ornés de feuillages et d'une couronne de laurier au centre de laquelle est un quatrefeuille bordé de perles. L'évêque est vêtu d'une riche chasuble à orfroi agrémenté de perles, et, sous la dalmatique et l'aube, une longue robe descend jusqu'aux pieds. Ceux-ci, chaussés de sandales unies à bouts arrondis, s'appuient contre un lion assis, la tête levée et qui, de la patte droite, tient le chapeau cardinalice dont les glands flottent sur le lion. Sur le chapeau est posé l'écusson du cardinal : *d'azur à la bande componée de gueules et d'or de cinq pièces, en chef deux étoiles dont une broche sur le premier compon.*

La tête de Guillaume Briçonnet repose sur un coussin à quatre glands, brodé d'élégants rinceaux à feuilles de lierre, reliés entre eux par une couronne fleurdelisée. Un dais ouvragé dans le meilleur style de la Renaissance, orné de pilastres ioniques, de fleurons et des armes de Briçonnet, accompagne la tête du défunt.

Le tombeau, veuf de sa statue, se voit encore dans la cathédrale de Narbonne. Il est aussi en marbre blanc, d'un très beau travail, et se compose d'un soubassement orné de trois losanges portant les armoiries, aujourd'hui effacées, du défunt. Les losanges sont inscrits dans des carrés ornés de volutes. Dans l'intervalle, suivant les données de la Renaissance, on a sculpté deux petits bas-reliefs où l'on voit des têtes de mort, des os de bras, des mains et les hideux vers de la tombe. Au-dessus, un sarcophage très élégant supportait la statue funèbre. Six niches dont le cintre se termine en coquille contiennent six pleureurs encapuchonnés en longs vêtements de deuil, dans des attitudes diverses et d'un assez beau travail. Trois courts pilastres, ornés aussi de têtes d'anges et de rubans divisent les *plou-*

rants en deux groupes. Au-dessus, deux colonnes corinthiennes cannelées et un pilastre très élégamment sculpté partagent en deux la partie aujourd'hui vide où était placée la statue du défunt. Ces colonnes et pilastres supportent un entablement dont la frise est aussi sculptée de têtes de mort alternant avec des têtes d'anges. Le plafond du tombeau est en pierre, divisé en carrés où sont sculptés des ornements divers, rosaces, pensées à larges feuilles, etc.

Du côté du sanctuaire, l'ornementation et la sculpture du tombeau sont à peu près semblables à celle du pourtour de l'abside. Mêmes niches, même série de *plourants* dans les mêmes attitudes que dans le collatéral. Par suite de la différence de niveau, le soubassement inférieur n'existe pas dans le sanctuaire comme au tombeau de La Jugie (1).

Quel a été l'auteur de cette remarquable œuvre de sculpture? Jusqu'à ces dernières années, la voix publique attribuait sans preuves à Bachelier tous les travaux de la Renaissance dans le Midi de la France. Le tombeau de Briçonnet était du nombre. Mais peu à peu la lumière se fait sur les artistes de cette grande époque de l'art. Les chercheurs ne se contentent plus des phrases sonores si chères à Dumège quand il décrivait les monuments toulousains. Ils fouillent les archives publiques et les minutes des notaires. C'est ainsi que dans sa remarquable étude sur Saint-Just de Narbonne, à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts, M. Louis Narbonne signale la découverte dans les archives départementales de l'Aude de la permission donnée le 23 octobre 1523 par le chapitre cathédral de Narbonne à Jean de Ponchier d'élever un tombeau sur les restes du révérendissime seigneur Guillaume Briçonnet, quand vivait cardinal-archevêque de Narbonne (2).

(1) Ce beau monument funèbre a été moulé il y a plusieurs années pour le Musée du Trocadéro, à Paris, où il figure avec avantage dans les galeries de la Renaissance. On voyait de semblables *plourants* sur de nombreux tombeaux du moyen âge, par exemple celui de Philippe Pot, grand sénéchal de Bourgogne, décédé en 1494 (*Gaz. des beaux-arts*, XXXII).

(2) Voici ce texte encore inédit : *Licentia erigendi tumulum Reverendissimi Domini cardinalis Briçonnet. — Anno Domini MCCCCXXIII et die XXIII mensis Octobris in capitulo novo constitutus venerabilis et bonus Dominus de Sancto Stephano archidiaconus major et Bernardus de Cadio Petrus Auxilionis Sebastianus Andree Johannes Raba, Antonius de Ferreriis, Blasius Chapellus, Johannes Reichaurel, Antonius de Monte Rotondo Johannes de Valeyra, Johannes Capelli, et Johannes Rabiri in artibus licentiatius et personaliter constitutus venerabilis ac magnificus vir Dnus Johannes de Ponchier generalis etiam compotorum pro Domino nostro Rege cui eodem venerabilis petit licentiam erigendi seu erigi faciendi unum tumulum in loco in quo est sepultus bone memorie Dnus Guillelmus Briçonnet quondam cardinalis et archiepiscopus Narbonensis quod erigi facere intendit magnifice in ejus memoriam cum yma-*

L'intervention de Jean de Ponchier comme directeur des travaux de ce monument s'explique assez naturellement, car par sa femme il était cousin de Guillaume Briçonnet. Jean de Ponchier ou Poncher était fils de Jean Poncher, secrétaire des rois Charles VIII et Louis XII, et argentier et trésorier des guerres en 1505. Une sœur d'Etienne Poncher, garde des sceaux et évêque de Paris, Charlotte Poncher, dame de Lésigny, avait épousé Nicolas Briçonnet, quatrième fils de Guillaume Briçonnet, archevêque de Narbonne et de Raoulette de Beaune. Reste à savoir quel était le tailleur d'images auteur de ces sculptures. Était-il du Midi?

Le Catalogue des œuvres de sculpture du moyen âge et de la Renaissance conservées au Musée du Louvre, indique, au n° 148, la statue funèbre de Louis de Poncher, conseiller du roi, † 1521, et celle de sa femme Roberte Legendre, exécutée à Tours par Guillaume Regnault, « tailleur d'ymaiges, » et Guillaume Chaleveau ou Chaleveau. Cette statue était, avant la Révolution, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris. Louis de Poncher était le propre frère de Jean de Poncher. Il ne serait donc pas surprenant que ces deux *tailleurs d'ymaiges* eussent également travaillé au tombeau du cardinal Briçonnet. Mais l'ampleur, la robuste et pleine simplicité, l'exécution souple et large de ces deux chefs-d'œuvre, la sérénité des visages ne paraissent pas à un bon juge consulté par nous, M. de Lahondès, se retrouver dans la statue de l'archevêque Briçonnet. En outre, la critique actuelle attribue les superbes statues de Louis de Poncher et de sa femme à l'école de Michel Colombe ou même à Michel Colombe lui-même. On voit que la question reste ouverte et se complique.

Bibliographie. — *Gallia christiana*, t. VI : ecclesia Narbonensis, col. 111; t. XIII, col. 41 et 42.

Histoire générale de Languedoc, édition Privat, t. IV, p. 358.

Histoire des grands officiers de la couronne, par le P. Anselme, t. VI, p. 440 et 449 à 451.

ginibus elevatis in eodem juxta et ante dictam personam dicti quondam cardinalis qui quidem Domini canonici eidem Domino Guillelmo licentiam dictum tumulum modo quo supra et in loco predicto erigendi seu edificari faciliter concesserunt. De quibus etc. — Actum etc. P. Auxilionis. Rufi clerico. Dao Petro de Cerino presbytero et me notario.

(Archives départementales de l'Aude, G, 30, fo 436.)

En 1529, les Etats de Languedoc se tinrent au Pont-Saint-Esprit et commencèrent le 5 novembre. Au nombre des commissaires du roi, était Jean de Ponchier, seigneur de Limours, général des finances en Languedoc. Il était le propre neveu d'Etienne Ponchier, évêque de Paris en 1503, garde des sceaux en 1512, archevêque de Sens en 1519, membre du Conseil et favori des rois Louis XII et François I^{er}, qui lui confièrent diverses négociations importantes.

Voyages pittoresques dans l'ancienne France, 1^{re} partie, pl. 31 bis.

Catalogue des antiquités et objets d'art du Musée de Toulouse, par E. Roschach, p. 308.

Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne, année 1898, p. 7.

STATUE D'UN ÉVÊQUE, INCONNU

Cette statue, en pierre de Beaucaire et très mutilée, est d'une provenance incertaine. Elle a, pendant quelque temps, été censée représenter Pierre de La Jugie, chose absolument invraisemblable, car ainsi que nous le savons, l'image de ce prélat était taillée dans du marbre, comme tout son tombeau. Le nez, le menton et les pieds sont brisés; le lion qui servait d'escabeau au défunt est également très mutilé. On ne voit plus qu'un fragment du bâton de la crosse.

La mitre, sous laquelle débordent les cheveux divisés en boucles régulières, est aussi garnie de pierres carrées, losangées et octogonales. La tête repose sur un coussin dont les glands sont brisés. Les traits du visage sans barbe sont réguliers; le front est large et haut. Sur la chasuble, le bord de l'amict est rabattu en collet; il est orné de pierres précieuses et de perles. Les plis des vêtements, amples et nobles, accusent le quatorzième siècle. La statue fait corps avec la plaque supérieure du soubassement, également mutilé. Point d'écusson.

Les mutilations dont a souffert cette belle statue proviennent non seulement de la main des hommes, mais de la gelée et des intempéries. Elle a dû séjourner en plein air, à l'abandon, et sur cette pierre gélive, les hivers ont exercé leurs ravages.

STATUE D'UN ARCHEVÊQUE INCONNU

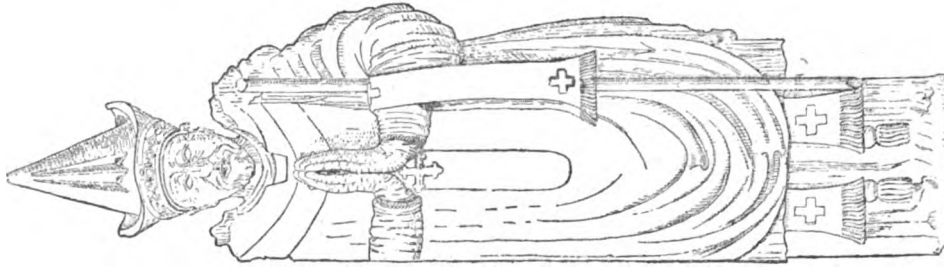
Figures dans le texte.

Voici la statue d'un personnage coiffé d'une mitre à peu près semblable à celles que les peintres et les sculpteurs donnent aux docteurs de la loi juive. Cette mitre est ornée de cabochons ovales et losangés, et terminée en forme de cône. Cet inconnu porte une chasuble sur laquelle est placé un pallium (?) orné de croix tréflées en relief.

Les mains, croisées sur la poitrine, portent des gants avec plaques formées d'une pierre en losange flanquée de quatre perles. Des anneaux avec chatons ornent l'annulaire et le doigt majeur de chaque main. Le manipule, long et étroit, est orné de deux croix et frangé dans le bas. Sous la cha-

suble se voit une étroite étole frangée au bas, puis une aube serrée par des cordons à glands.

Cette statue, très mutilée, a perdu les bras, les épaules, ainsi que la majeure partie de la crosse, qui était garnie d'un sudarium. La tête est séparée du corps. Sous la mitre on voit une calotte couvrant une partie de la tête. Les traits du visage, énergiques et accentués, indiquent un homme avancé en âge.



STATUE TOMBALE, PERSONNAGE INCONNU (MUSÉE DES AUGUSTINS, A TOULOUSE).

Cette statue, d'une provenance inconnue, appartient, par le costume, au seizième siècle.

ROGER DE SARRIEU, SEIGNEUR DE MARTRES

(XVI^e SIÈCLE)

Statue couchée en marbre blanc de Saint-Béat.

Planche III.

Roger de Sarrieu, que quelques écrivains du seizième siècle appellent Sarrion et Sorriion, se distingua par sa bravoure et par ses talents militaires. Brantôme, dans ses *Mémoires*, le cite avec de grands éloges. Strozzi laissa le commandement de son régiment au capitaine Sarrion, « le plus vieux et le plus pratique de tous les capitaines pour commander en son absence, » lorsqu'il partit pour aller au secours de Malte menacée par les Turcs, « car il étoit un fort homme de bien et d'honneur appartenant à M. le maréchal de Termes. » Un peu plus loin, Brantôme, racontant la mort de Cossains, dit que « M. de Guise l'estimoit fort, comme M. de Sarrion, autre mestre de camp, lequel, pour estre parent de M. de Termes, le suivit en Corse, et là suivit son Roy et son général. A le voir, on l'eust pris pour un homme fort rustaud, mais estant en guerre il sçavoit aussi bien commander, conseiller et exécuter que pas un de ses compagnons que j'aye dit cy dessus, et estoit un très homme de bien et d'honneur. »

Dans un autre passage, Brantôme parle aussi de Sarrieu en ces termes, à propos du siège de Lusignan en Poitou. « Il (M. de Montpensier) vint en Poictou, où il trouva de l'affaire et un homme que je viens de dire, M. de la Noue, qui luy en donna bien, et mesme au siège de Fontenay et Lusignan, qu'il prit pourtant à la fin. Aussi avoit-il des bons capitaines (comme M. de Chavigny, M. du Lude, gouverneur de Poictou, Puygaillard et autres, et de gens de pied, mestres de camp, MM. de Sarrion, de Bussy et Luce. »

Zélé catholique, Roger de Sarrieu fut chargé pendant plusieurs années de la défense de cette partie du Comminges, dont ses terres étaient voisines, et il repoussa toujours les protestants. On n'a pas d'autres renseignements sur lui. Il mourut, d'après Dumège, dans son château de Martres, en 1576.

La statue est en armure de chevalier entièrement articulée, avec corselet, brassard, cuissards, tonnelet, jambières et hausse-col.

Les diverses pièces sont censées formées de lamelles superposées. Les mains nues et jointes sur la poitrine, le défunt est couché dans l'attitude du sommeil. La tête est également nue, les yeux fermés. Le visage, sillonné de rides, indique au moins soixante ans. La physionomie est énergique, dure et laide. Une barbe courte et frisée garnit le menton; la chevelure, abondante, forme des boucles ondulées. Un coussin à quatre glands soutient la tête. Les pieds, qui étaient revêtus de lamelles articulées comme le reste de l'armure, ont le bout brisé. Ils s'appuyaient probablement sur un lion ou un chien qui a disparu; on n'en voit pas la moindre trace.

Cette statue de marbre blanc, à laquelle le temps a donné une couleur grise, repose sur un soubassement d'une même pièce. Elle provient de l'église de Martres-Tolosane (1).

Bibliographie. — *Mémoires de Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme*. Leyde, 1722, Jean Sambix, in-18, t. III, p. 288; t. IV, p. 212 et 214, p. 289 et 290.

Notes manuscrites, par Dumège, Archives du Capitole, à Toulouse.

Catalogue des antiquités et objets d'art du musée de Toulouse, par E. Roschach, p. 300.

(1) Dumège, dans une note manuscrite, parle de cette statue qui n'était pas encore au Musée : « Un des plus beaux monuments qu'on puisse y placer (au Musée) est la statue sépulcrale de M. de Sarrieu, mestre de camp général des bandes françaises. L'inscription doit y être jointe et les petites colonnes qui ornaient le mausolée. Tout est placé maintenant dans le château de Sarrieu, près de Martres, château qui appartient à M. le lieutenant général Compans, pair de France, habitant ordinairement à Blagnac. » La statue fut un peu plus tard donnée au musée de Toulouse par l'acquéreur du château, M. Thébé, mais non l'épithaphe dont parlait Dumège. Qu'est devenue cette inscription ?



BERNARD VI, COMTE DE COMMINGES



DENYS DE BELBÈZE

BERNARD, COMTE DE COMMINGES

(† 1312)

Statue couchée en pierre de Belbèze. Longueur 2^m,35.*Planche IV.*

On lit dans un nécrologe de l'abbaye de Berdoties, au diocèse d'Auch, reproduit par les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* (édit. Privat, III, p. 112) : « L'an 1241, jour de la fête de saint André, apôtre, mourut Bernard, comte de Comminges, qui fut enseveli dans le monastère de Bonnefont. »

D'autre part, les religieux bénédictins Martène et Durand racontant leur visite, en 1717, au diocèse de Comminges, s'expriment ainsi : « Bonnefont, » ancienne abbaye de Citeaux de la filiation de Morimond.
 » fondée en 1136 par Flandrine de Montpezat et ses fils. Les comtes de
 » Comminges l'avoient en singulière vénération et la choisirent pour lieu
 » de leur sépulture. On dit qu'il y en a cinq d'enterrés. On voit devant le
 » grand autel le mausolée du comte Bernard. »

Cette indication est confirmée par un autre texte que M. Roschach a extrait d'un dénombrement de 1667 (*Archives de l'Hôtel de ville de Toulouse*), ainsi conçu : « Lesquels biens et autres hors de l'enclos et enceinte des murailles ont esté pieusement donnez par d'anciens comtes de Comenge et divers seigneurs dont les donations ont esté par eux ratifiées ; mesme ont fait election de domicile et sepulture dans l'église dudit monastère, et notamment défunt seigneur comte Bernard, comte de Comenge, duquel les ossements reposent sous un mausolée eslevé au-devant le grand autel de ladite abbaye. »

En résumé, il y avait une série de sépultures et un mausolée particulièrement remarquable que M. Roschach suppose être celui de Bernard VIII, qui avait succédé à son père en 1294, mourut en 1312 à Buzet et fut enseveli à Bonnefont.

Mais Bernard VIII, qui a gouverné quarante ans le comté, est mort âgé d'au moins soixante ans. Est-ce lui que représente le jeune chevalier du Musée ?

Ne serait-ce pas plutôt Bernard VI, mort âgé de quarante-trois ans ? Nous écartons Bernard VII, mort dix-huit ans après avoir abdiqué, « cassé de vieillesse. »

Les édifices considérables de l'abbaye de Bonnefont, diocèse de Com-

minges, subsistèrent jusqu'à la Révolution et même plusieurs années plus tard. Il en reste aujourd'hui à peine quelques ruines. Les débris de l'église et du cloître ont été dispersés à Saint-Martory et à Saint-Gaudens. Une statue a été cédée au Musée en 1828 par M. Lacombe, propriétaire d'une partie de l'emplacement de l'abbaye.

Cette statue plus forte que nature a subi de graves mutilations. La tête a été séparée du corps, la face est martelée, ainsi que les mains, et la tête du lion assis à ses pieds a beaucoup souffert.

Le personnage est étendu, les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Il est vêtu d'une armure de mailles avec capuchon retombant sur les épaules. Les manches ouvertes laissent voir un autre vêtement serré à la taille par une ceinture ornée de distance en distance de perles *posées en pal*. Le bout de cette ceinture pend sur le corps au-dessous du baudrier.

Sur l'armure de mailles est une longue cotte d'armes qui arrive au haut du mollet. Elle est serrée par un baudrier orné de quintefeuilles en relief. Au côté gauche est l'épée dont le fourreau et le baudrier portent de distance en distance des traverses fleuronées; les quillots de l'arme se terminent en têtes de chien. Les pieds, chaussés et éperonnés, reposent sur un lion assis. La tête est encadrée d'une longue et abondante chevelure. La figure est imberbe; les traits respirent la jeunesse.

Cette statue est d'un travail large bien que précis, faisant corps avec un soubassement mouluré sur lequel elle repose. Elle a été étudiée et décrite par M. E. Roschach, qui a fait justement remarquer que « tous les détails de l'équipement sont traités avec une recherche curieuse qui fait de l'œuvre un véritable document historique. On retrouve l'exactitude du portrait dans cette poignée d'épée que décore une tête aboyante, dans ces montures du fourreau, dans ces buffleteries ornées de roses quintefeuilles, où les boucles et les clous de métal sont rendus avec une exactitude technique. Nul doute que la physionomie du comte ne soit aussi fidèlement reproduite. »

Bibliographie. — *Histoire des grands officiers de la couronne*, par le P. Anselme, t. II, p. 652 et 653.

Histoire générale de Languedoc, édition Privat, t. IX, p. 344.

Voyages littéraires de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, t. I^{er}, 2^e partie, p. 15.

Notice sur les monuments... Musée de Toulouse, par A. Dumège, 1828, n^o 424.

Foix et Comminges, par E. Roschach, Paris, Hachette, 1862, p. 217 et 218.

Catalogue des antiquités et des objets d'art du Musée de Toulouse, par E. Roschach, p. 297.

DENYS DE BELBÈZE

(XVI^e SIÈCLE)Statue couchée, marbre gris de Saint-Béat. Longueur 2^m.*Planche IV.*

Le chevalier est revêtu d'une armure formée d'un corselet sous lequel paraît la cotte de mailles, de brassards articulés et garnis de boutons en relief aux articulations, d'un tonnelet à bandes, de jambards, cuissards et genouillères. Les pieds ont des chaussures en lamelles superposées et reposent sur un lion assis. La jambe gauche a été brisée.

Le personnage a la tête nue, tête très forte, le front grand et découvert. De longs cheveux, divisés au milieu de la tête, flottent en boucles sur le cou. Les joues sont pleines, et les traits du visage dénotent dix-huit à vingt ans. Les mains sont jointes, et sa tête repose sur un coussin à quatre glands. La statue a été taillée dans le même bloc que le socle mutilé qui la supporte.

Cette image funèbre provient de l'église des Cordeliers de Toulouse, démolie depuis l'incendie de 1871. Mais elle avait été, bien avant ce désastre, transportée au Musée par les soins de Dumège.

Catel, dans ses *Mémoires de l'histoire de Languedoc*, nous en parle en ces termes : « Au même lieu (dans l'église des Cordeliers de la Grande-Observance de Toulouse) est remarqué comme le maître-autel fut fait incontinent après la Réformation aux frais et dépens du noble Denys de Belvèse, sieur de La Bastide, lequel le fit peindre d'or et d'azur. Il donna de plus les chandeliers, deux anges de laiton et le pupitre de l'église, et incontinent après il fit élever son sépulcre au milieu du chœur, ainsi qu'on le voit maintenant, et partout fit mettre ses armoiries » (d'or au chef d'azur, à trois molettes de même dans le champ).

Le maître-autel fut consacré par les soins de Jean de Curia, évêque de Syrie, de l'Ordre des Conventuels de Saint-François. Le crucifix, l'image de Notre-Dame et celle de saint Jean furent faites à Albi aux dépens de M. Jean Barriel.

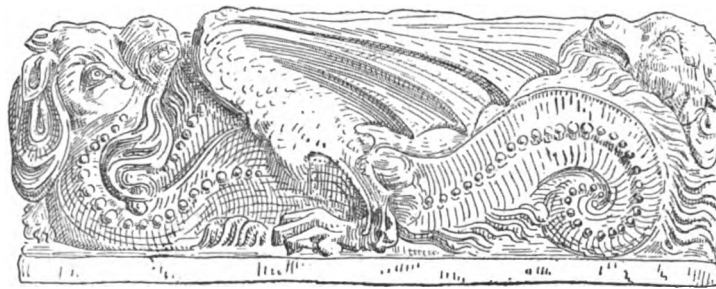
Bibliographie. — *Mémoires de Catel*. Tolose, Arnaud Colomiez, MDCXXXIII, in-folio, p. 217 et 218.

Histoire générale de Languedoc, édition Privat, t. XI, p. 181.

Catalogue des antiquités et objets d'art du musée de Toulouse, par E. Roschach, p. 267.

Telles sont les images funéraires que conserve le Musée de Toulouse. En les admirant, le visiteur sent que les artistes qui les taillèrent en marbre ou en pierre avaient le souvenir de ces divers personnages étendus morts sur leur lit de parade avant d'être mis au cercueil. Ils sont là, couchés dans l'attitude de la prière, dormant d'un sommeil qu'ils ne secoueront qu'à la résurrection générale, et les mains jointes implorant la miséricorde du souverain juge. Combien leur attitude calme et pieuse diffère de celles que les artistes du dix-huitième siècle ont donné à leurs statues sépulcrales, témoin, entre autres, le théâtral tombeau du maréchal de Saxe dans le temple Saint-Thomas à Strasbourg.

Baron DE RIVIÈRES,
Membre résidant.



DRAGON AILÉ AUX PIEDS DE GUILLAUME DURANT
(Statue tombale, Musée de Toulouse).

L'ART A TOULOUSE

LES SALONS DE PEINTURE AU XVIII^e SIÈCLE

Mazarin a fait pour les beaux-arts en France ce qu'avait fait Richelieu pour les belles-lettres. On lui doit l'institution à Paris de l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, qui avait pour objet de réunir en société technique un certain nombre d'artistes éminents, de s'associer comme membres honoraires les meilleurs artistes provinciaux ou étrangers, d'organiser à Paris l'enseignement du dessin et des arts qui en dépendent, et d'établir en province ou de s'associer des institutions semblables pour encourager leur émulation, guider leurs efforts et faire progresser l'art local.

Installée au mois de septembre 1661 dans l'hôtel de Brion, rue Richelieu, au coin de la rue Saint-Honoré, sur l'emplacement actuel du Théâtre-Français, elle y tint ses assises jusqu'au 2 février 1692. Mais il ne lui suffit pas de faire de la théorie : elle voulut, en outre, montrer ce dont ses membres étaient capables, et, en 1667, elle inaugura une exposition de leurs œuvres. L'entreprise ayant réussi, l'Académie royale la renouvela dans les années suivantes, mais sans faire des expositions périodiques à des époques déterminées, ce qui n'eut lieu que plus tard.

*
* *

De telles exhibitions n'étaient pas, à proprement parler, une innovation, car, dans tous les pays où ont fleuri les beaux-arts, il y a eu des expositions publiques.

Les artistes grecs avaient coutume d'étaler soit sous les portiques, soit autour des places les œuvres qu'ils venaient de terminer. Ainsi, Phidias présenta au peuple son *Jupiter olympien* dès qu'il l'eut modelé. Il existait

à Athènes deux sortes d'expositions, une où le jury choisissait les objets d'art qui devaient appartenir à l'Etat, une autre où l'on classait les artistes suivant leur valeur. Et, les jours de fêtes, on organisait le plus souvent des expositions semblables.

Ce genre de manifestation fut négligé chez les Romains ; ils se contentaient de faire venir de Grèce les peintres et les sculpteurs qui s'étaient acquis quelque renom, ou les œuvres, soit anciennes, soit contemporaines, qui en valaient la peine.

On ne saurait considérer comme des expositions les œuvres exécutées avec tant de prodigalité au quatorzième et au quinzième siècles dans les églises et les palais d'Italie où elles attiraient les curieux en grand nombre. Mais, s'il n'y avait pas d'expositions proprement dites, il y eut des concours organisés par les papes et par les princes de Rome, de Florence, de Venise, quand ils voulaient faire construire des édifices ou exécuter des peintures murales. André de Pise ayant ciselé une des portes du baptistère de Saint-Jean, les Florentins organisèrent un concours, en 1401, pour faire exécuter les deux autres portes de bronze. Les artistes s'empressèrent d'y prendre part, et, sur les sept qui subirent le jugement définitif, Ghiberti fut classé le premier. En 1502, Léonard de Vinci et Michel-Ange furent appelés à exposer leurs cartons, devenus célèbres, en vue de décorer la grande salle du palais de Florence.

D'anciennes estampes allemandes nous montrent des expositions publiques faites dans les rues de Nuremberg et d'Augsbourg ; mais c'est à Rome qu'éclosent, au dix-septième siècle, les premières expositions publiques organisées par une Société spéciale à cet effet (*Congregazione divertuisi*). Il y en avait deux par an au Panthéon, l'une à l'époque des fêtes de Saint-Joseph et l'autre à l'époque des fêtes de Saint-Jean.

La répercussion se produisit à Paris peu après l'institution de l'Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture. Il y eut des expositions dans une des salles de l'Institut, mais sans livret, en 1667, en 1669 et en 1671. L'exposition de 1673 eut lieu au Palais-Royal avec le concours des académiciens et de leurs élèves, et c'est à cette exposition que fut inauguré le « Livret » du Salon. Le catalogue imprimé qui fut dressé par l'Académie comprenait 150 objets, tableaux et statues. Les *Batailles d'Alexandre*, peintes par Charles Lebrun, premier peintre du roi, y figuraient ; elles firent l'admiration générale du public.

Des expositions semblables se renouvelèrent en 1675, 1681 et 1683. En 1699, Mansard ayant obtenu l'autorisation d'organiser une exposition dans

la grande galerie du Louvre, non seulement Louis XIV approuva cette nouvelle installation, mais encore il voulut qu'on lui fournît du garde-meuble de la couronne toutes les tapisseries dont elle aurait besoin pour orner et décorer cette superbe galerie. On peut considérer l'exposition de 1699 comme le premier Salon de peinture qui ait eu lieu en France. Il s'ouvrit au mois de septembre et comprit 306 œuvres. A l'entrée étaient placés les portraits du roi et du dauphin. Au milieu se dressait une statuette équestre du roi par Girardon; elle se trouve aujourd'hui au Trésor de Dresde.

Les Salons se continuèrent en 1704, à l'occasion de la naissance du duc de Bretagne, puis en 1706, au mois d'août, pour solenniser la fête du roi.

Au cours du règne de Louis XV, on relève à Paris 26 expositions. La première en date est celle de 1725. A partir de 1737, elles devinrent annuelles et cela jusqu'en 1748, époque à laquelle elles furent bisannuelles.

C'est en 1746 qu'un jury d'examen, formé des membres de l'Académie, fut institué et fonctionna pour la première fois. Ce jury se composait du directeur, de quatre recteurs, de deux adjoints à recteurs et deux conseillers — Massé et Chardin — de Leclerc, ancien professeur de Vanloo, Boucher, Collin de Vermont, Oudry, Bouchardon, professeurs; de trois adjoints à professeurs et du secrétaire de l'Académie.

Un académicien était spécialement chargé de l'organisation du Salon, c'est-à-dire de régler la mise en place de chaque ouvrage. Portail remplit douze fois de suite cette charge délicate. Chardin, qui lui succéda, la conserva pendant huit expositions consécutives. Après Chardin, les « décorateurs » du Salon furent Vien, Lagrenée, Amédée Vanloo, Perronneau, etc.

Ces Salons avaient fini par avoir annuellement leur livret, leurs critiques, leur littérature, toute une collection de brochures, de plaquettes aux titres bizarres. Le catalogue — on disait alors « le petit livre » — se vendait 12 sous et instruisait des « sujets de tableaux, de dessins, de marbres aussi. »

A côté de l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture se fonda une autre académie rivale, celle de Saint-Luc, qui compta parmi ses membres ceux qui avaient été dédaignés par l'Académie royale. Elle eut aussi ses expositions annuelles et finit par s'établir à l'Arsenal où elle fonctionna jusqu'à la Révolution. Plusieurs peintres toulousains en firent partie; mais ils aspirèrent surtout à s'associer à l'Académie royale, et ce ne fut pas sans difficultés.

*
* *

Pendant tout le dix-septième siècle, l'enseignement de l'art s'était fait à Toulouse dans les ateliers des peintres en renom. Deux de ces ateliers furent particulièrement féconds en élèves remarquables, celui de Jean Chalette, qui était d'origine champenoise et qui fut longtemps peintre de l'Hôtel de ville (1612-1645), et celui de frère Ambroise Frédeau, religieux de l'ordre des Augustins, originaire de Paris et élève de Simon Vouet (1640-1673). Après leur mort, Hilaire Pader, Durand, nommé peintre de l'Hôtel de ville en 1661, Jean de Troy, avant d'aller fonder l'Ecole de Montpellier en 1679, et Pierre Rivalz ouvrirent à leur tour leur atelier à de nouveaux disciples. Mais ils ne réussirent pas dans leur entreprise. Et il fallut tout le dévouement et toute l'énergie d'un simple avocat, Dupuy du Grez, pour constituer sinon une école, du moins une classe de modèle vivant, où vinrent se former quelques jeunes artistes (1697). Mais lorsque Antoine Rivalz arriva de Rome avec un talent artistique tout à fait supérieur, consacré par de nombreux succès, et que, dédaigneux de toute autre gloire, il se fixa à Toulouse (1707) et se contenta d'être peintre de l'Hôtel de ville, il reçut à son tour dans son atelier du Capitole de nombreux élèves et finit même par l'ériger en « académie » avec l'approbation et les subsides du Conseil de ville depuis l'année 1726 jusqu'à sa mort survenue le 7 décembre 1735. Cette société académique se composait d'associés artistes chargés de l'enseignement des élèves et d'associés honoraires chargés de la surveillance et de la direction (1).

Après la mort d'Antoine Rivalz, un de ses anciens élèves, revenu de Paris, Guillaume Cammas, ayant été nommé peintre de l'Hôtel de ville le 19 juillet 1737, l'Ecole fut rouverte le 10 janvier 1738, sous sa direction, avec le concours du chevalier Rivalz et de Despax, peintres ; de Pierre Lucas, de Darcis fils (de Marc Arcis) et de Rossard, sculpteurs ; enfin de Simonin aîné, graveur. Mais, comme les membres de la Société ne remplissaient pas suffisamment le but de son institution, un nouveau règlement intervint le 13 janvier 1746 et fut suivi de nouveaux statuts en date du 30 mars 1748. Le personnel ayant été ainsi modifié, la Société demanda à être érigée en Académie royale de peinture, sculpture et architecture, associée à celle de Paris conformément aux édits institués par Colbert. Cette demande fut chaudement appuyée par le comte de Caylus, le duc de Richelieu et l'archevêque de Toulouse

(1) Délibération du 21 septembre 1740.

sur l'insistance des sociétaires et en particulier de MM. de Mondran, de Lagorée, Maduron, chanoine de Saint-Sernin, l'abbé de Sapte, le comte de Caraman, le comte de Fumel, auxquels vinrent se joindre MM. Marcassus (de Puymaurin) fils, Martin de Saint-Amand, Garipuy père et de Merle.

Peu après son établissement, l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse délibéra, le 4 juillet 1751, qu'à l'avenir elle aurait une exposition publique et annuelle de peinture et de sculpture, que cette exposition durerait huit jours et qu'elle commencerait le 25 août comme celle de Paris. Dans la suite, il fut décidé que l'ouverture du Salon serait avancée et qu'elle se ferait le 15 mai ou aux environs, parce que cette époque de l'année était plus favorable pour la conservation des tableaux et de leurs « bordures » et appelait habituellement à Toulouse un plus grand nombre d'étrangers. Cette décision date de 1772, mais ne put s'exécuter cette même année, et l'ouverture du Salon n'eut lieu que le 28 juin. Dans la suite, cette ouverture se fit toujours dans le mois de mai.

C'est le 25 août 1751 qu'eut lieu au Capitole le premier Salon toulousain, dans la galerie qui précédait celle des Illustres et qu'on appelait d'ailleurs la « Galerie des Peintures » à cause des tableaux qui y avaient été mis, représentant les principaux fastes de l'histoire de Toulouse; elle est actuellement consacrée aux séances du Conseil municipal.

A la différence de ceux de Paris, qui étaient bisannuels, les Salons de Toulouse se continuèrent une fois par an jusqu'en 1791 inclusivement, ainsi qu'en témoignent les Livrets qui accompagnaient chacun de ces Salons. Une collection de ces Livrets a été léguée à la Bibliothèque de Toulouse par le docteur Desbarreaux-Bernard (1). Ils sont au nombre de 39 et n'accusent que deux lacunes pour les années 1757 et 1771 qui n'eurent pas de Salon. Leur format est petit in-8°, sauf celui de 1773, dont le format est petit in-4°, à cause de la gravure qui l'accompagne.

Ces Livrets sont curieux à consulter, car ils nous renseignent par le menu sur l'organisation des Salons de chaque année, sur les idées et les goûts de l'époque en fait d'art, sur le nombre et la nature des œuvres exposées.

*
* *

Les organisateurs des Salons se préoccupèrent d'abord de la question de

(1) Quelques-uns de ces livrets sont également conservés à la Bibliothèque de l'Ecole des beaux-arts de Toulouse.

savoir quelles œuvres ils y admettraient (1). Ils auraient bien voulu y faire figurer tous les ouvrages des membres de l'Académie. Mais ceux qui avaient été déjà faits étaient dispersés dans des villes éloignées de Toulouse, et il aurait été difficile de les faire revenir pour les présenter au public. Ceux qui se trouvaient à Toulouse n'auraient pas été obtenus facilement de ceux dont ils étaient devenus la propriété. Enfin, on ne pouvait se promettre que les artistes toulousains fussent assez nombreux et assez féconds pour suffire à des expositions annuelles et présenter un ensemble vraiment important et intéressant.

D'autre part, il y avait à Toulouse de nombreux collectionneurs ou amateurs qui possédaient soit des originaux, soit des copies de maîtres anciens ou modernes qu'on pouvait voir avec plaisir et étudier avec profit. En conséquence, l'Académie admit à ses Salons des tableaux anciens et modernes de toutes les écoles et de tous les artistes vivants ou décédés.

Elle fit seulement des réserves sur les attributions qui leur étaient données par les exposants et leur en laissa la responsabilité. « L'Académie, » est-il dit dans l'Avertissement du Livret de 1788, « en recevant les tableaux, s'impose la loi de les présenter au public sous le nom des auteurs que les propriétaires leur attribuent. Elle se doit à elle-même et plus encore à la sensibilité dont la propriété est toujours accompagnée de ne point juger une nomenclature dont un fonds de vérité est très difficile à éclaircir. Ainsi l'Académie ne garantit ni l'originalité des ouvrages, ni le nom des auteurs. » Cette déclaration était prudente et sage, car les exposants eux-mêmes variaient parfois sur les attributions des tableaux qui leur appartenaient. En voici un exemple caractéristique. Au salon de 1779, le conseiller de Rabaudy envoyait un « tableau très ancien peint dans la manière de Pietro Pérugin » et représentant *Les quatre Évangélistes* (n° 10). Il le fit reparaître au Salon de 1786, mais il ne l'attribua plus à l'Ecole florentine du Pérugin; il en fit honneur à l'Ecole flamande (n° 21). Ce même tableau fut exposé au dernier Salon de 1791, et cette fois, il fut de nouveau restitué à l'Ecole du Pérugin (n° 91).

Mais l'Académie ne se borna pas à accepter des originaux : elle admit aussi de simples copies. Dès le second Livret du Salon (1752), « l'Avertissement » en explique les motifs. Il commence par convenir « qu'il eût été mieux de n'exposer que des tableaux originaux ; mais, ajoute-t-il, il seroit impossible d'en rassembler assés, à moins de représenter les mêmes chaque

(1) Voir « l'Avertissement » du Livret de 1752.

année. D'ailleurs, la copie d'un tableau est quelque fois quasi aussi précieuse et presque toujours aussi utile que l'original ; elle rend, quand elle est faite de bonne main, les beautés principales et les finesses même de l'art. Il est des tableaux d'une beauté admirable, mais en même temps d'un prix si cher qu'il n'appartient qu'à des souverains de se les procurer. Une délicatesse outrée qui rejetteroit toute copie, nous priveroit de l'instruction que nous en retirons pour la composition, l'ordonnance, l'accord, le costume, connoissances essentielles que le génie seul ne donne point et qu'il faut apprendre des ouvrages des grands maîtres. » Les organisateurs du Salon auraient pu ajouter que certaines copies sont faites souvent par de grands maîtres et qu'elles ont par suite une valeur qui égale presque celle des originaux. Enfin, il importe de conserver précieusement les copies, quand les originaux sont perdus, car elles seules peuvent donner une idée de ces originaux.

A plus forte raison les organisateurs du Salon acceptèrent-ils ce qu'ils appelaient des « modèles, » c'est-à-dire les « maquettes » des sculpteurs et les « esquisses » des peintres ou des dessinateurs. Ils en donnent pour raison (1) que « les modèles, ainsi que les esquisses, sont quelquefois plus précieux que les ouvrages en grand. Ils sont, à la vérité, moins finis, mais cela même leur donne plus de feu et d'expression. L'artiste ne fait, en les exécutant en grand, que se copier lui-même, et si l'ouvrage gagne par l'effet et le fini, il perd souvent pour la vivacité et la liberté. »

Il y eut enfin une troisième catégorie d'exposants, celle des élèves des écoles de l'Académie. C'était non seulement un contrôle des travaux annuels qui étaient faits et de l'enseignement qui était donné, mais aussi, pour les professeurs comme pour les élèves, un puissant stimulant pour leur émulation. On admettait même parfois des essais plus ou moins heureux d'enfants prodiges sur le talent desquels on croyait pouvoir compter dans l'avenir ou, au contraire, d'amateurs plus ou moins âgés qui s'improvisaient peintres « sans avoir jamais dessiné ni reçu des principes » ou qui se découvraient un talent qu'ils n'avaient jamais soupçonné (2). C'était le revers de la médaille. Mais les organisateurs des Salons croyaient ainsi favoriser sinon des carrières artistiques, du moins le goût de l'art « au profit de la paix publique et des bonnes mœurs. » Et, dans ce même but, ils s'adressaient sou-

(1) Livret du Salon de 1752, p. 13, note a.

(2) Tels sont le notaire Richard, qui, à l'âge de quarante-deux ans, s'était mis à copier des tableaux qu'il exposait au Salon de 1779 (nos 66 à 79), et le négociant Vergnes, qui faisait des tableaux de marine (nos 172 à 174 du Salon de 1781).

vent aux jeunes filles et aux jeunes dames pour les exciter à la culture du dessin et leur ouvraient libéralement les portes du Capitole pour y exposer leurs essais plus ou moins réussis (1). Du reste, au moins en certaines années, le Salon des élèves était tout à fait distinct de celui des maîtres et paraît même avoir eu lieu dans des salles différentes (2).

A plusieurs reprises, l'Académie s'était applaudie de cette organisation. Elle disait, notamment, dans l'« Avertissement » du Livret de 1777 : « L'Académie expose des ouvrages non seulement des artistes, mais encore des morceaux choisis de toutes les Ecoles, soit originaux, soit bonnes copies, afin de mettre sous les yeux du public des pièces de comparaison d'après lesquelles il puisse mieux juger du mérite des travaux des académiciens. — Ce mélange de bons tableaux avec d'autres qui sont moins précieux, des ouvrages des académiciens artistes avec ceux des amateurs et des élèves de l'Académie ne sont point un vain étalage. L'amateur, le citoyen, le philosophe savent discerner ce que fait et ce que peut faire l'émulation sagement excitée. Les beaux-arts, qui entrent dans l'éducation des jeunes gens de qualité, ont produit les plus heureux effets; on voit de leurs ouvrages mêlés avec ceux des élèves de l'Académie; les demoiselles et de jeunes dames ne dédaignent point d'entrer dans cette lice. L'Académie voit toujours avec joie et avec reconnaissance plusieurs d'entre elles embellir ce Salon de leurs essais. Puisse cet exemple être suivi des personnes de leur sexe et contribuer ainsi à la gloire des arts et à leur bonheur en les éloignant des amusements dandereux et frivoles. »

En définitive, si ces modes de procéder ne faisaient pas des Salons de Toulouse des exhibitions absolument correctes au point de vue artistique, ils avaient du moins le mérite de répandre et d'encourager le goût et la culture de l'art en appelant le public à y participer. Et ils avaient poussé

(1) Dès l'année 1755, on comptait jusqu'à trente dames qui apprenaient à dessiner et à peindre (p. 5, note *a* du Livret de 1755, et p. 6, note *c* du Livret de 1761). — Conf. Livret de 1767, pp. 3 et 4; de 1768, p. 11; de 1769, p. 12; de 1774, p. 5; de 1775, p. 12; de 1777, p. 11; de 1784, p. 4; de 1787, p. 11; de 1788, p. 4. — En 1757, M^{me} Carles se présenta au concours et obtint un prix avec éloges. Il en fut de même de la marquise de Gavarret en 1779. Leur exemple fut suivi, cette même année, par M^{lle} Daosson, irlandaise, M^{lle} Rigaud, M^{lle} Barbot et M^{me} François Cammas née Bouton. En 1787, des prix de principes du dessin furent adjugés à M^{lles} Pouget, Justine Depanis, Julie Laviguerie, Labaumelle et Sacarran; des prix pour le dessin de la figure furent décernés à M^{lles} Robert, Mortreuil et Joubert; M^{lle} Belin obtint le prix de la peinture.

(2) Le Livret de 1767 porte (p. 12) cette mention : « Second Salon des tableaux et dessins des élèves de l'Académie, » et le Livret de 1772 (p. 10) dit : « Ouvrages des élèves de l'Académie, qui sont exposés dans le premier Sallon. »

les « amateurs » à « enrichir Toulouse de plus de mille tableaux peints d'après ou par les meilleurs maîtres (1). »

Ce que l'on comprend moins, c'est que les Salons de Toulouse aient pu servir de réclame, avec la complicité de l'Académie, soit à des collectionneurs en quête d'acheteurs (2), soit à des héritiers désireux de faire valoir des tableaux qu'ils voulaient mettre en vente (3), soit à des inventeurs de procédés pour le vernissage, le rentoilage ou la restauration des tableaux anciens (4), soit à de simples marchands de tableaux (5). Il y avait là un véritable trafic qui s'est surtout accentué dans les dernières années des Salons et qui tenait beaucoup plus du commerce que de l'art. Il ne paraît pas cependant avoir donné lieu à des abus sérieux.

Chaque Salon, avons-nous dit, eut son Livret annuel. Mais ces Livrets n'ont pas été toujours rédigés de la même façon. Au début, les œuvres exposées étaient le plus souvent groupées sous le nom du même propriétaire et portaient ensuite des numéros qui se suivaient. Mais, en 1753, un système différent fut adopté. On ne se préoccupa plus du nom des propriétaires, on donna aux tableaux l'ordre qui convenait le mieux pour leur arrangement, enfin on leur attribua un numéro spécial en commençant par le rang le plus haut et en finissant par le rang le plus bas. Avec ce mode d'arrangement, on ne retrouvait plus sous le nom du propriétaire les divers morceaux qu'il avait exposés et on ne pouvait, par suite, se rendre compte immédiatement ni de leur nombre ni de leur importance; il fallait les chercher un peu partout. Néanmoins, ce mode de rédaction du Livret persista jusqu'en 1760. Mais, à partir de 1761, on revint au groupement des œuvres sous le nom de chaque exposant et on le conserva jusqu'au dernier Salon de 1791. Il n'y eut d'exception qu'en cas de retard ou d'erreur dans l'envoi des tableaux destinés à être exposés.

(1) Avertissement du Salon de 1785.

(2) En voici quelques exemples : Salon de 1752 : Bressan (nos 46 à 52); Volaire (nos 35 et 36); Despax (nos 32 et 42); Salon de 1780, le chevalier Meschin (nos 72 à 75); Salon de 1781, Lucas cadet (nos 6 et suiv.); Salon de 1787, Girard (nos 77 et suiv.); Salon de 1788, Gaissac (nos 51 et suiv.); Salon de 1789, Daram, agrégé de droit (nos 2 et suiv.); Villar, professeur en chirurgie (nos 50 et suiv.).

(3) Salon de 1773, succession du chevalier de Lasalle (nos 1 et suiv.); Salon de 1777, succession du commandeur de Lussan (nos 17 à 27).

(4) Salon de 1768, Gourville (nos 60 à 64); Salon de 1777, Durôme (n° 131); Salon de 1779, Gamelin (n° 58).

(5) Tels que Girard (Salons de 1785, nos 46 à 67; de 1787, nos 77 à 94; de 1791, nos 1 à 87) et Rouger (Salon de 1791, nos 114 à 150).

Dans les premiers temps, « l'arrangement » de l'exposition fut conduit par les soins de quatre « commissaires » nommés par l'Académie. Leur nombre fut augmenté en 1753, et en 1788, on leur adjoignit même quatre élèves des « écoles » de l'Académie.

Le succès de ces Salons fut grand dès leur début, malgré les critiques dont ils furent l'objet par jalousie, par esprit de médisance ou de routine et quoique certains « amateurs » s'obstinèrent à ne pas prêter les collections de leur « cabinet. » Nous trouvons, en effet, ces lignes caractéristiques dans l'« Avertissement » du Livret de 1759 : « Paris a donné l'exemple à Toulouse de l'exposition de tableaux qu'on y fait le jour de la Saint-Louis (fête du roi régnant). Les seuls artistes fournissent dans cette capitale assez d'ouvrages pour remplir le Sallon ; uniquement animés du désir de plaire à leur siècle et à la postérité, ils s'exposent avec joie à cette critique impartiale qui loue et consacre à propos. On voit avec plaisir que leurs productions se ressentent presque toujours du soin qu'ils ont apporté à recueillir le jugement du public. C'est ainsi qu'ils s'avancent dans la production de leur art. — Le petit nombre des artistes qu'il y a à Toulouse remplirait difficilement un si vaste dessein ; mais il seroit du moins à souhaiter qu'animés du même désir, ils eussent le même empressement à livrer le fruit de leurs travaux à l'œil éclairé des connaisseurs dont la critique fixe le degré d'estime que l'on doit à leur talent. C'est par là que, marchant sur les traces des Bachelier, des André (Lèbre), des Rivals, ils mériteraient d'être placés un jour à côté de ces hommes célèbres qui ont illustré leur patrie. »

*
* *

Après avoir ainsi fait connaître d'une façon générale l'organisation des Salons toulousains du dix-huitième siècle, nous allons les décrire et les examiner année par année. Cette étude détaillée pourra paraître un peu longue à ceux qui voudront bien la suivre. Mais le seul moyen de se rendre un compte exact de cette institution, qui a duré de si nombreuses années avec des alternatives de succès et de défaillances, et de déterminer la physionomie spéciale de chaque Salon, c'est de l'étudier pas à pas dans sa marche et dans sa durée. En pareille matière, les vrais chercheurs tiennent avec raison aux documents originaux. Mais nous ne pouvions les reproduire en entier : c'eût été fastidieux. Nous avons préféré n'en faire connaître que les parties essentielles en les éclairant par les renseignements complémentaires que

nous possédions et qui ne sont pas généralement connus s'ils peuvent l'être de quelques rares initiés.

Cette étude était d'autant plus nécessaire qu'à notre connaissance personne ne l'a faite d'une façon détaillée. C'est à peine si M. F. Lacointa a consacré quelques lignes aux Salons toulousains de la seconde moitié du dix-huitième siècle comme préambule à ses *Notes sur les Expositions de Toulouse dans la première moitié du dix-neuvième siècle* (1).

D'autre part, il n'était pas superflu de rappeler à son honneur que Toulouse fut la seule ville de province, sans en excepter Lyon, Marseille et Bordeaux, qui ait pu avoir dès cette époque une série aussi nombreuse et aussi importante de Salons périodiques grâce au zèle et au dévouement de son Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture.

ANNÉE 1751. — 1^{er} SALON.

Le Livret de ce premier Salon est ainsi intitulé : « Explication des Peintures, Sculptures et autres ouvrages dont l'Exposition est faite par l'Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture de Toulouse dans une salle de l'Hôtel de ville, à commencer le jour de Saint-Louis, 25 d'août 1751, pour durer huit jours consécutifs, et dont l'arrangement a été conduit par M. de Mondran, modérateur, M. de Lagorée, M. Castel, trésorier de France, et (le chevalier) Rivalz, commissaires nommés par l'Académie. »

L'« Avertissement » explique ainsi cette innovation : « L'Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture de cette Ville, voulant exciter l'émulation des Artistes et satisfaire la curiosité des Etrangers en leur faisant connaître ce que le goût et l'amour des Beaux-Arts ont conservé parmi nous d'ouvrages dignes d'être présentés au public, dans le temps même où ces Beaux-Arts paraissaient les plus négligés, avait déterminé de faire une Exposition publique des meilleurs ouvrages que l'on pouvait assembler. Elle y aurait trouvé des difficultés sans le secours de quelques citoyens qui ont bien voulu, dès qu'ils en ont été instruits, seconder les vues utiles de cette Académie en lui prêtant les meilleurs morceaux des différents Maîtres qu'ils avaient chez eux. L'Académie peut se promettre de continuer tous les ans cette Exposition sans représenter les différens morceaux soumis cette année au jugement des connaisseurs, si ces mêmes citoyens, que leur zèle et l'amour public ont animés en cette occasion, ne se refusent point au projet légitime qu'a formé cette Académie de mériter de plus en plus, par son attention à faire naître et à cultiver les talens, la protection particulière dont Sa Majesté a promis de l'honorer. »

C'était donc surtout une exposition rétrospective comprenant des œuvres anciennes

(1) *Revue de Toulouse*, t. VI (1^{er} semestre, 1858), p. 467 et suiv.; t. VII (2^e semestre, 1858), p. 28 et suiv., et t. XII (2^e semestre, 1865), p. 63 et suiv.

et récentes. Le public montra beaucoup d'empressement à aller la voir et s'en montra très satisfait (1).

Le Livret comprenait 121 numéros de « peintures, sculptures et architectures » sans les classer sous des rubriques distinctes.

Les principaux exposants furent :

M^{me} de Lamothe : 14 tableaux (n^{os} 1 à 14 du Livret) représentant des morceaux d'architecture, une *Bambochade* par Hellemont (n^o 5), une *Vierge* par Sasso Ferrati (n^o 12), et deux *Paysages flamands* sans nom d'auteur (n^{os} 13 et 14) ;

M. de Boissy, conseiller au Parlement (n^{os} 16 à 26), qui envoya notamment plusieurs dessins d'André Lèbre ;

La comtesse de Fumel (n^{os} 27 à 29) et le comte de Fumel (n^{os} 52 à 62) exposèrent plusieurs Antoine Rivalz, un Bassan (n^o 29), un Raphaël représentant une *Sainte-Famille* (n^o 52), et un tableau de fleurs par Baptiste (n^o 56) ;

L'envoi du procureur général Riquet de Bonrepos paraît avoir été particulièrement intéressant : il comprenait dix-huit tableaux (n^{os} 30 à 47), dont un Raoux, *Femme lisant une lettre* (n^o 32), et neuf Tournier, un *Concert* (n^o 30), *Hercule combattu par le Vice et la Vertu* (n^o 31), *Hercule filant* (n^o 33), *Hercule arrachant les ailes à l'Amour* (n^o 34), des *Joueurs* (n^o 35), *Quatre hommes mangeant à table* (n^o 36), un *Pêcheur* (n^o 37) et deux *Pastorales* (n^{os} 48 et 49). Ces tableaux ont disparu sans laisser de traces, et c'est vraiment dommage, car ceux qui nous restent, et surtout *Le Christ descendu de la croix*, conservé au Musée de Toulouse, classent Tournier très honorablement à côté de ses contemporains Chalette et Ambroise Frédeau ;

De M. de Rességuier, alors conseiller au Parlement, et plus tard président, deux Carlo Marate, une *Annonciation* (n^o 50) et un *Saint-Jean-Baptiste* (n^o 51) ;

M. de Lagorée semble avoir eu une galerie importante d'où il avait extrait un Pierre Rivalz, *Martyre de Saint-Sernin* (n^o 63) ; plusieurs Antoine Rivalz, la *Paix* (n^o 64), la *Mort de sainte Cécile* (n^o 72), un *Sacrifice au dieu Pan* (n^o 71), la *Mort de Priam* (n^o 84), la *Charité romaine* (n^o 85), *Arie et Petus* (n^o 86), et trois têtes d'études (n^{os} 68, 70 et 73), une *Vierge* sur cuivre par le Corrège (n^o 65), un *Saint-Bernard* par Carlo Marate (n^o 66), un *Jésus-Christ mis dans le Sépulcre* par le Bassan (n^o 67), une *Descente de croix* par Annibal Carrache (n^o 74), et des têtes d'étude par Van Dyck (n^o 77), Subleyras (n^o 76) et André Lèbre (n^o 75).

Le président d'Orbessan s'était contenté d'envoyer deux *Paysages* par Joseph Vernet (n^{os} 78 et 79) : c'était cependant un des principaux membres de l'Académie de peinture, et il devait devenir de 1753 à 1777 son secrétaire perpétuel.

M. de Mondran avait exposé quatre portraits, dont un ancien sans nom d'auteur (n^o 80), un par Mignard (n^o 81), et deux *en pastel* par Guillaume Cammas (n^{os} 82 et 83).

Le marquis de Gardouch-Bélesta n'avait envoyé qu'un portrait ; mais il représentait une des femmes les plus célèbres de la société toulousaine sous Louis XIV. C'était celui de « Dame Juliard de Mondonville, fondatrice et supérieure des Dames de l'Enfance » (n^o 87). Ce portrait devait de nouveau figurer au Salon de 1777 (n^o 30)

(1) Avertissement du Livret du Salon de 1752, p. 3.

avec cette annotation : *tableau capital de Detroy*, et au Salon de 1781 (n° 36) avec cette précision : *par Jean de Troy* ; il appartenait en dernier lieu à la marquise de Thézan.

« Du cabinet de M. Castel, trésorier de France, » on voyait plusieurs tableaux originaux : *Saint Bruno dans sa cellule* (n° 90) par Jouvenet, une *Vierge* (n° 91) par Le Guide, *Cassandre traîné hors du temple* (n° 92) par Antoine Rivalz, et *David vainqueur de Goliath* (n° 93) par Despax.

Le chevalier Rivalz avait exposé les portraits de son père, Antoine Rivalz (n° 109), et de son grand-père, Jean-Pierre Rivalz, tous deux aujourd'hui au Musée de Toulouse. Nous apprenons par le Livret (n° 110) que, pour le portrait de Jean-Pierre Rivalz, la tête était peinte par lui-même, et le reste par son fils Antoine. Le Livret nous indique également (n° 111) que le *Saint Pierre guérissant les malades* fut le dernier tableau peint par Antoine Rivalz, qui tomba malade et mourut pendant qu'il l'exécutait.

La sculpture fut peu nombreuse, mais de qualité. Elle se bornait à quatre œuvres : le *Buste de Darcis* (Marc Arcis) par lui-même (n° 98), le *Buste de Jean-Pierre Rivalz* par Marc Arcis (n° 96), le *Buste d'Antoine Rivalz* par Peru (n° 97), et le *Buste du comte d'Espie* par Pierre Lucas (n° 99).

Pour l'architecture, nous ne retrouvons que le *Modèle en relief de la nouvelle façade de l'Hôtel de ville* (n° 115) par Guillaume Cammas, qui y ajouta plusieurs portraits à l'huile représentant le président de Caulet (n° 116), l'évêque de Grenoble (n° 117), et M^{me} de Caulet (n° 118), enfin trois autres « portraits en pastel. »

ANNÉE 1752. — 2° SALON.

Ce second Salon commença comme le premier, le 25 août, et finit le 1^{er} septembre suivant. Il fut organisé par M. de Mondran, modérateur, assisté de MM. Castel, Despax, (Marcassus de) Puymaurin et Pins, commissaires nommés par l'Académie.

L'« Avertissement » qui précède le Livret constate « l'empressement avec lequel le Public accourut l'année dernière au Salon, les éloges qu'il donna à l'Exposition des Tableaux, et la satisfaction qu'il marqua de ce nouvel établissement. »

Le Livret comprend 108 numéros de peintures et 16 numéros de sculptures.

On y exposa, notamment, « les ouvrages de sculpture de feu M. Darcis (Marc Arcis), de l'Académie de Paris et de celle de Toulouse (n° 1 à 14 des ouvrages de sculpture), acquis depuis peu de temps des héritiers de ce célèbre artiste par l'Académie » (p. 5 du Livret). Il y avait, notamment, un *Médailon de marbre blanc* représentant Louis XIV (n° 1 des sculptures), la maquette du bas-relief qui fut exécuté au Concert (aujourd'hui l'Athénée) (n° 8), deux autres bas-reliefs représentant la *Sainte-Famille* (n° 14) et *Notre-Dame de Pitié* (n° 16), plusieurs terres cuites représentant des saints, et deux autres terres cuites représentant *Zéphire* (n° 6) et *Flore* (n° 10).

On y vit également (n° 43) le premier grand prix de peinture remporté, en 1717 (1),

(1) Cette date est indiquée par le Livret de 1779, n° 81.

par Loys, originaire de Montpellier. Il représentait *Sémeï insultant David*. Il est aujourd'hui conservé à l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse et est assez médiocre. Loys n'est jamais parvenu à devenir un grand artiste ni à Montpellier, où il devint dessinateur de l'Académie des sciences (Livret de 1765, page 1), ni à Marseille, où il avait tenté de s'établir et où il fut reçu comme associé de l'Académie de Peinture le 5 janvier 1761.

On y exposa enfin (n° 44) le « Plan d'architecture, qui avait remporté le grand prix, » par Labat de Savignac. Labat de Savignac devint un des meilleurs architectes de Toulouse au dix-huitième siècle. On lui doit, notamment, l'hôtel de Chalvet, plus tard de Mac-Carthy, aujourd'hui Courtois de Viçose, situé rue Mage, 3.

Le titre du Livret de 1752 n'est plus le même que celui du Livret de 1751. Il fut ainsi modifié : « Catalogue des ouvrages exposés au Salon de l'Hôtel de ville par l'Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture, pendant huit jours qui ont commencé le jour de Saint-Louis, 25 du mois d'août, et finiront le 1^{er} de septembre suivant. »

Parmi les exposants se trouvaient :

Pierre Lucas, professeur, qui envoya deux peintures d'André Lèbre : *Une Magdelaine* (n° 1) et *Une Marine* (n° 2) ;

M. Daram, chirurgien de Marseille, qui y joignit trois dessins de ce même peintre représentant *Neptune apaisant les flots* (n° 55), *Saint Bruno dans le désert* (n° 56) et *Sainte Catherine recevant la croix des mains de l'Enfant Jésus* (n° 57).

Nous retrouvons un autre André Lèbre représentant *Une Madone* (n° 60) parmi les tableaux tirés du « cabinet de M. Castel, académicien ».

Les Antoine Rivalz abondaient. C'étaient tout d'abord un *Portrait* appartenant à M. de Puymaurin (n° 22) ; *Vulcain forgeant les armes d'Enée* (n° 25) et *Mars et la vestale Ilia* (n° 27) ; un *Saint Guillaume* (n° 33) et un *Saint Jérôme* (n° 34), appartenant à M. Saint-Amans, brodeur ; le *Bel Enfant* (n° 83), du cabinet de M. le président de Caulet ; plus deux dessins représentant l'un le *Meurtre de Priam* (n° 54) et *Neptune apaisant les flots* (n° 55), du cabinet de M. Daram.

Les Ferguson n'étaient pas moins nombreux. A lui seul, Despax en avait exposé quatre : *Des Voleurs* (n° 39), *Une Grotte* (n° 40), *Une Masure* (n° 41) et des *Bas-reliefs* (n° 42). M. Bertrand y avait ajouté une *Diane dans le bain* (n° 24).

Au « cabinet de M. Bertrand », prêtre du collège de Sainte-Catherine et « anti-quaire », appartenait également une *Descente de croix*, original de Jouvenet (n° 26).

Le « cabinet de M. Ducros » avait fourni deux esquisses importantes de Bon Boulongne, *La Mort de Saint Augustin* (n° 94) et la *Conférence de Carthage* (n° 95). Puis c'étaient *Un Sauveur* par Stella (n° 96) et une *Vierge en pleurs* par Mignard, d'après le Guide (n° 97).

Les professeurs avaient exposé plusieurs de leurs œuvres.

C'est ainsi que Despax avait envoyé toute une série de portraits (nos 63, 64, 65, 66 et 67) dont un représentant M^{me} de R... (de Riquet de Bonrepos) peinte en Uranie (n° 63), et le *Sacre de saint François de Sales* (n° 66), grand tableau qui n'avait pas moins de quatorze pieds de longueur et neuf pieds de hauteur, et qui décore actuellement la chapelle du couvent de la Visitation, rue de la Dalbade, 13.

M. Labarthe, professeur, avait également exposé deux tableaux : un *Saint Evêque* (n° 69) et *La Vierge tenant l'Enfant Jésus* (n° 70), et un *Portrait grotesque ou charge* (n° 81).

Du professeur Gaubert Labérie on voyait trois portraits (n°s 88, 89 et 90).

Le sculpteur Pierre Lucas, qui mourut cette même année, se borna à « un Buste, qui était un portrait » (n° 15), et le graveur Baour, à un portrait gravé, celui de feu le président de Caulet (n° 100).

Parmi les tableaux anciens de l'école toulousaine, on remarquait un *Portrait de M. Legendre*, capitaine du guet, par Durand, peintre de l'Hôtel de ville, et surtout une *Vierge tenant l'Enfant Jésus qui bénit des prisonniers*, par Chalette (n° 21). Ce dernier tableau était alors conservé à l'Hôtel de ville : il se trouve aujourd'hui au Musée. Le Livret l'accompagne de la mention suivante : « Ce tableau, précieux pour la naïveté, le naturel et la correction, a extrêmement souffert du temps et de la fumée : il se perdrait sans ressource si Messieurs les Capitouls, toujours attentifs à la conservation des Arts, ne le destinoit pour un lieu où il soit moins négligé et plus à portée d'être vu. Feu M. Rivals (il s'agit d'Antoine) disoit *qu'il falloit vénérer ce Tableau*. » Cette appréciation est exacte, et, aujourd'hui comme autrefois, ce tableau n'a pas cessé d'être admiré par les connaisseurs.

L'Académie avait enfin exposé deux *Têtes d'études* (n°s 98 et 99), qui lui avaient été données en présent par le comte de Caylus, « honoraire de l'Académie de Paris et de celle de Toulouse. »

. ANNÉE 1753. — 3° SALON.

Le Salon de cette année fut organisé par les soins de MM. Poisson, modérateur de l'Académie, Pertonais, (Guillaume) Cammas, Lapeyrouse, Labarthe, Fabry, Simonin, Francain, Pin et (Gaubert) Labérie, commissaires.

L'« Avertissement » du Livret dit : « L'exposition nombreuse et brillante des ouvrages de peinture et de sculpture qui a été faite les années précédentes par l'Académie lui avait fait craindre qu'elle ne pourrait pas satisfaire aussi abondamment, cette année, à l'empressement des Curieux. Son allarme à cet égard est changée en fête par la grande quantité de beaux morceaux que les amateurs des arts lui ont fournis à l'envi... Sa satisfaction est augmentée par la découverte qu'elle a eu l'occasion de faire des trésors en ce genre que la ville de Toulouse renferme, qui lui assurent le moyen de fournir à l'avenir à la curiosité publique, lui laissant aussi l'espérance de voir germer de plus en plus l'œuvre des Arts dans le cœur de ses concitoyens. »

Le Livret comprend 128 numéros, et les principaux exposants sont :

M. de Caulet, président du Parlement : le Portrait en pied de feu son père, le Président, par Antoine Rivalz (n° 9), et *Jeu d'enfant*, par Michel-Ange (n° 84) ;

M. Desazars : deux Carle Vanloo, représentant l'un un *Fleuve* et l'autre une *Naiade* se faisant pendant (n°s 11 et 12) et que nous retrouvons au Salon de 1775 sous les n°s 128 et 129 ;

Le président Daguin : un Hilaire Pader, *Adam et Eve* (n° 42), un Chalette son Por-

trait avec sa femme (n° 57), deux tableaux de genre par Valentin (nos 53 et 54), un *Portrait de femme*, par Jean Michel (n° 118), une *Sainte Famille*, par Rubens : c'était une précieuse collection, et il est regrettable qu'elle ait été dispersée sans laisser de traces ;

Le comte de Paulo : un *Saint-Benoît*, par le Guide (n° 22) ;

Le chevalier Rivalz : une *Esquisse* de son grand-père Pierre Rivalz, et le *Portrait de Goudelin* (n° 91), par Chalette, qui a malheureusement disparu et qu'il aurait été curieux de comparer avec celui de son élève Nicolas de Troy, conservé au Musée de Toulouse, lequel représente Goudelin vieilli, ayant des cheveux, une moustache et une barbe grisonnantes ;

M. Langeac : un *Portrait* par Jean Michel (n° 61) ; le *Portrait de François* (Guy), par le même (n° 93) ; enfin le *Portrait de Jean Michel*, par lui-même (n° 103) : ces deux dernières œuvres auraient été très utiles à conserver pour former la galerie des peintres de Toulouse ; que sont-elles devenues ?

M. Ader : quatre Subleyras, représentant un *Crucifix* (n° 88), un *Portrait d'enfant* (n° 105), une *Vierge de douleur* (n° 31) et une *Vierge* (n° 55) ;

M. de Chalvet, grand prieur : une esquisse de *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, par Pierre Rivalz (n° 122) ;

Le marquis de Caraman, fils aîné du comte de Caraman : deux sujets tirés des *Eglogues* de Virgile, par Antoine Rivalz (nos 67 et 68), et deux tableaux de Ferguson (nos 69 et 70).

Les professeurs de l'Académie étaient peu nombreux. Nous n'y trouvons que Labérie avec quatre portraits (nos 119, 120, 121 et 123), et Labarthe avec un *Crucifix* (n° 95), un *Bacchus* (n° 96), un *Saint-Jean* (n° 97) et un *Endymion* (n° 98).

ANNÉE 1754. — 4^e SALON.

Le succès de ce Salon paraît avoir été moins complet. Dans leur « Avertissement, » les organisateurs, qui étaient M. d'Héliot, modérateur, et MM. Amblard, Baour, Gaillac du Puy-Saint-Pierre, Blanchard, Castel, Maduron, Saint-Amand et Parant, commissaires, demandent l'indulgence du public « par rapport à ce qu'il pourrait trouver de faible dans cette Exposition. » « L'Académie, » ajoutent-ils, « s'étant fait une loi de ne pas faire reparaitre les tableaux exposés les années précédentes, le choix est devenu plus difficile. L'on ne peut dissimuler cependant que cette ville possède encore des trésors en ce genre qui n'ont point paru. L'Académie ne cesse d'inviter et d'exhorter les amateurs qui les ont en leur pouvoir de les faire paraître aux expositions suivantes. C'est le moyen d'animer et de nourrir le goût de nos Citoyens. »

En réalité, c'était une exposition rétrospective plutôt qu'un Salon proprement dit.

Le Livret comprend 104 numéros et mentionne des œuvres dues à plusieurs anciens peintres toulousains, tels que Hilaire Pader, Jean-Pierre et Antoine Rivalz, André Lèbre, Chalette (3 portraits dont le sien (n° 34), appartenant à M. Daram et qu'il aurait été précieux de conserver).

ANNÉE 1755. — 5^e SALON.

Il semble qu'il y ait eu compensation en 1755, si l'on s'en rapporte à l'« Avertissement » placé en tête du Livret, car il s'exprime ainsi (p. 4) : « L'Exposition de cette année est la cinquième, et cependant la plus brillante et la plus belle de celles qu'on a faites jusques à présent. On y verra des originaux des plus célèbres écoles et des ouvrages de nos professeurs dignes des suffrages du public. Les gens les plus contraires à cet établissement avoueront enfin que les Arts s'accoutument de notre climat après l'événement arrivé cette année, époque flatteuse pour les Arts, que l'on doit s'empresser d'inscrire dans leur Faste et qui leur annonce les succès les plus éclatants. Les Pinceaux et les Crayons ont pris tout à coup la place des navettes destinées à des nœuds inutiles. La *Fée nonchalante* (1) a cédé son empire aux Muses. Ce sexe enchanteur, dont le suffrage est pour nos goûts une autorité souveraine, cultive l'art de dessiner et de peindre. Heureux l'instant où les grâces et la Beauté, en s'unissant aux Talents, ont assuré le triomphe des Arts. — L'Académie a éprouvé cette année trop de facilité et de politesse de la part des personnes à qui appartiennent les tableaux de l'Exposition pour ne pas leur en témoigner sa reconnaissance. »

Tout ce pathos signifie que, cette année, au lieu d'être purement rétrospective, l'Exposition comprenait beaucoup plus d'œuvres nouvelles dues à des Toulousains et en particulier à des dames. Le Livret nous apprend qu'en cette année 1755 on avait compté « jusqu'à trente dames qui apprenoient à dessiner et à peindre, » ce qui prouvait que l'enseignement et la culture des arts dépendant du dessin s'étaient répandus dans toutes les classes de la société, grâce à l'impulsion donnée par l'Académie.

Sur les 115 numéros indiqués par le Livret, nous devons citer un tableau de Rigaud (n° 10) représentant la duchesse de Bourgogne avec son fils aîné le duc de Bretagne, qu'elle couronne de fleurs, et avec son second fils assis sur ses genoux, « dont l'enfance foible et languissante a causé, » dit le Livret, « les plus vives alarmes à la nation du monde qui chérit le plus ses princes. » Ce tableau appartenait à M. le président de Catelan.

Il y avait d'autres portraits intéressants, tels que ceux de Henri IV jeune et prince de Béarn (n° 36) par Rembrandt, à M. l'abbé de Sapte ; du maréchal de Broglio (n° 40), à M. le Procureur général de Riquet ; de Quintin-Mesius, appelé le Maréchal d'Anvers, par lui-même (n° 41), à M. l'abbé de Sapte ; du cardinal de Richelieu (n° 42), à M. de Saint-Léonard ; de M. de Beauveau, archevêque de Narbonne (n° 19), par Antoine Rivalz, à M. de Puymaurin ; de Marc Arcis (n° 52) par Boulongne, à l'abbé Arcis ou Darcis, son petit-fils, etc...

Les organisateurs de ce Salon avaient été MM. (Marcassus) de Puymaurin, modérateur ; de Mondran, Castel, Gaillac du Puy-Saint-Pierre, Despax, (le chevalier) Rivalz, Labarthe et (Gaubert) Labérie, commissaires de l'Académie.

(1) Voyez le roman d'*Acajou*, dit le Livret en note.

ANNÉE 1756. — 6^e SALON.

Nous retrouvons dans l'« Avertissement » du Livret de cette année les mêmes plaintes que dans celui du Livret de 1754. Le recrutement se fait de plus en plus difficile. Ce ne sont ni le nombre ni la qualité qui manquent ; mais l'Académie a dû « lutter contre la médisance. » « On sème de toutes parts, dit-elle, que ceux (les tableaux) qui sont dans cette ville ont déjà paru dans le Sallon ; mais le grand nombre de Connaisseurs qu'il y a dans Toulouse rassure le zèle de l'Académie ; ses recherches découvrent toutes les années des ouvrages dignes de la curiosité du Public. Elle a lieu d'espérer d'entretenir par ses soins une exposition vraiment capable de soutenir le Goût, si les Amateurs veulent bien lui faire part des trésors qu'ils possèdent. »

Le Livret ne comprend que 92 numéros. On y retrouve, notamment, une *Sainte Cécile* par Antoine Rivalz (n° 9), un *Sommeil du Sauveur* par André Lèbre (n° 13), une *Notre-Dame de Pitié* par Mignard (n° 30), appartenant à M^{me} la comtesse de Caylus, de nombreux portraits par de Troy, par Ferguson, par Cammas, par Labérie, par Bastide, par Despax, des dessins d'architecture par Labat de Savignac et par Hardy, plusieurs portraits en miniature par Bouton (n° 84), des morceaux de sculpture par Pierre Lucas (n° 86), décédé depuis 1752, et par Parent (n° 85) ; enfin une gloire en fer relevé (n° 88), par Ortet, l'habile maître serrurier, qui était un véritable artiste.

L'organisation du Salon était due à M. Francain, modérateur de l'Académie, et à MM. de Sapte, Despax, Castel, Labarthe, d'Héliot, (le chevalier) Rivalz, de Mondran et Parent, commissaires.

ANNÉE 1757.

Nous n'avons pu retrouver de Livret pour cette année. N'y eut-il pas de Salon ? Les difficultés de recrutement dont nous venons de parler sembleraient justifier cette supposition.

D'autre part, l'« Avertissement » du Livret de 1760 dit que cette année fut faite la « neuvième exposition. » Or, comme les Salons ont commencé en 1751, s'il y en avait eu un en 1757, celui de 1760 aurait été non point le « neuvième, » mais bien le dixième. Cependant le Livret de l'année 1758 ne fait aucune allusion à cette lacune.

En revanche, le Livret de 1765 confirme les indications du Livret de 1760, car il dit que le Salon de cette année fut le « quatorzième. »

Pour la première fois, en l'année 1757, une femme, M^{me} Carles, se présenta aux concours des Ecoles de l'Académie et y obtint un prix avec éloges.

ANNÉE 1758. — 7^e SALON.

Le Livret de ce Salon dit dans son « Avertissement » : « L'Académie avait d'abord craint de ne pouvoir pas remplir ses engagements avec le public, et sa crainte paraissait d'autant mieux fondée que la grande quantité de tableaux exposés les années précédentes semblait lui ôter toute ressource. Elle a vu avec joie dissiper ses

craintes, et l'amour de nos concitoyens pour les Beaux-Arts n'a pas manqué de réveiller le goût à l'arrivée de la fête de notre auguste Monarque. Elle n'a presque pas eu de soucis à se donner pour recueillir des tableaux pour l'Exposition. »

Le Livret comprend 99 numéros. C'est un des moins bien faits de la série au point de vue des indications comme sujets et des attributions comme auteurs. Il se borne le plus souvent à indiquer le nom des propriétaires, par exemple : « N^{os} 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65 et 66. Tableaux appartenant à M. de Boissy, conseiller au Parlement » ; « n^{os} 77 et 78. Portraits de famille appartenant à M. Dubourg, conseiller au Parlement. » En revanche, on y trouve quelques renseignements sur quatre portraits par Perronneau, peintre du Roi, membre de l'Académie royale de Paris, l'un des meilleurs portraitistes de son temps pour le pastel. C'était d'abord un *Portrait* (n^o 24) sans autre désignation ; puis le *Portrait de M. Dujon*, peintre toulousain, qui se qualifie « ami de Perronneau » (n^o 25) ; en troisième lieu, le *Portrait du marquis de Mirepoix*, brigadier des armées du Roi (n^o 26) ; enfin le *Portrait de la marquise de Mirepoix* (n^o 27).

Pour la sculpture, nous ne trouvons que cette mention : « Toute la sculpture est du sieur Lucas, élève de l'Académie » (page 8) : il s'agit de François Lucas, fils de Pierre, décédé depuis 1752.

Arnal, qui devait devenir un des meilleurs élèves de l'Académie, avait envoyé deux morceaux d'architecture : *Plan et élévation d'une église en croix grecque* (n^o 89) et *Arc de Triomphe* (n^o 90).

Enfin, Ortet avait exposé une *Tête de Flore en fer* (n^o 96).

Les organisateurs du Salon avaient été MM. (Labat) de Savignac, Hardy, Labarthe et Parent, les deux premiers architectes, le troisième peintre, et le quatrième sculpteur. C'étaient donc des professionnels, à l'exclusion des simples « amateurs. »

ANNÉE 1759. — 8^e SALON.

Dirigé par MM. (Marcassus) de Puymaurin, (Martin) de Saint-Amans, (Labat) de Savignac, de (Boyer) Raspide, Dujon et Arnal, commissaires de l'Académie, le Salon de 1759 paraît avoir été un des plus nombreux et des plus brillants.

Pour la première fois, le Livret est divisé en trois parties bien distinctes :

Peinture (121 numéros) ;

Sculpture (du numéro 122 au numéro 128) ;

Architecture (du numéro 129 au numéro 131 inclusivement) ;

Puis viennent sept numéros de peinture et de pastels (n^{os} 132 à 138).

« On avait lieu de craindre, » dit l'« Avertissement » en tête du Livret, « que les nombreuses collections de Tableaux que l'on expose déjà depuis plusieurs années ne missent l'Académie dans la nécessité de faire bientôt reparaitre ce qu'on avait déjà vu ; mais nos allarmes ont cessé, les trésors que renferme cette Ville ne sont pas encore épuisés. Si quelques particuliers, avares de leurs richesses, ont refusé jusqu'ici d'en faire part au public, nous espérons qu'ils se laisseront fléchir à l'avenir et qu'on parviendra à leur persuader que la manière la plus noble de jouir de ces

chefs-d'œuvre, c'est de les exposer à la vue de ceux qui, par leurs talents, peuvent les reproduire... Le Public verra avec joie les progrès de ce corps naissant; les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, d'Architecture et de Gravure nous annoncent les succès les plus heureux, qui ne sont dus qu'au seul génie et au goût qui règne généralement dans cette Ville. »

C'est à ce Salon que furent exposés l'ouvrage d'architecture envoyé à l'Académie par Arnal pour sa réception comme membre associé (n° 129), et celui qui avait mérité le grand prix d'architecture (n° 130), à Raymond, élève de Labat de Savignac. Nous y voyons également paraître le nom de Gamelin comme élève du chevalier Rivalz : il avait exposé un *Portrait* (n° 104). — Ces trois élèves firent honneur à l'Académie, car on les vit, en 1767, remporter, l'un, Arnal, le grand prix d'architecture à Madrid; l'autre, Raymond, le grand prix d'architecture à Paris; et le troisième, Gamelin, le prix du modèle à Rome (1).

De son côté, François Lucas, encore élève de l'Académie, avait envoyé une *Statue de Leda* (n° 122), plusieurs « modèles » représentant *Méléagre* (n° 123), *Saint François* (n° 124), une *Danseuse* (n° 125), un *Buste-Portrait* (n° 126), une *Esquisse de Thémis* (n° 127), et une *Académie d'après nature* (n° 128). Il se montrait déjà digne de son père, Pierre Lucas, quoique sa mort prématurée l'eût privé de ses leçons.

François Cammas, fils et élève de Guillaume Cammas, faisait ses débuts au Salon avec neuf dessins (n° 120).

Labat de Savignac, professeur d'architecture de l'Académie, avait exposé deux dessins à l'encre de Chine, représentant l'un le *Château Saint-Michel sur la Garonne* (n° 111) près Blagnac, aujourd'hui disparu, et l'autre une *Vue d'Auterive* (n° 113), ainsi que plusieurs portraits (nos 49, 51, 53 et 54).

Guillaume Cammas avait exhibé plusieurs portraits, dont un *Portrait de M. de Rochechouard* (nos 97, 99 et 100).

De Bouton, également membre de l'Académie, « plusieurs portraits en mignature et autres ouvrages » (n° 136).

Parmi les tableaux anciens, un *Saint Paul* par le Frère Ambroise Frédeau (n° 2), appartenant à M. de Courtois, conseiller au Parlement; l'*Histoire de Psyché* contée par une vieille pour consoler une Demoiselle prise par des voleurs, tirée de l'Ane d'Or d'Apulée par Verrius, au procureur général Riquet de Bonrepos (n° 6); une *Charité romaine* du Guerchin au R. P. Vaissière, augustin (n° 9); *Jésus au Désert* (n° 11), un *Enfant Jésus* (n° 22), *Saint Paul* (n° 23), *Saint Joseph tenant dans ses bras l'Enfant Jésus* (n° 24), *Saint Antoine anachorète* (n° 28), *Saint Pierre* (n° 29), par André Lèbre; *Hercule jette à la mer Lichas*, par Tournier, à M. le président de Rességuier (n° 12); un *Repos en Egypte*, par le Dominiquin (n° 18); un *Déjeuner* de Téniers, à M. de Lamothe (n° 67), etc.

(1) Discours de du Rozoy à l'Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture de Toulouse le 31 janvier 1773. — Conf. Etienne Parrocel, *Histoire documentaire de l'Académie de Peinture et Sculpture de Marseille*, t. II, p. 26.

ANNÉE 1760. — 9^e SALON.

Le Livret n'indique pas quels furent les organisateurs du Salon de cette année.

Ce Salon fut, cependant, très satisfaisant, si l'on en juge par l'« Avertissement » du Livret, qui s'exprime ainsi : « L'Académie, toujours empressée à exposer au Public ce qu'elle peut recueillir de meilleurs tableaux dans la Ville, avait tout à craindre cette année. C'est la neuvième exposition qu'elle fait pour tâcher d'exciter l'émulation de ses artistes et entretenir le goût de nos concitoyens ; mais la générosité de quelques personnes distinguées par leur naissance et plus encore par leur goût pour les Beaux-Arts, a dissipé ses craintes. Elle a trouvé dans leurs cabinets de quoy remplir l'un et l'autre objet. Ce sera toujours dans l'amour que ces illustres personnes ont pour les belles choses qu'elle trouvera des ressources qu'elle n'aurait osé espérer... »

Le Livret ne contient que 74 numéros, sans distinguer la peinture de la sculpture et de l'architecture. Mais le Salon fut plus nombreux que les précédents, car on a souvent compris plusieurs œuvres sous le même numéro. C'est ainsi que sous le numéro 68 nous retrouvons « un Narcisse, un Portrait de femme et une Magdeleine, par feu Marc Arcis, » ainsi que « le portrait du Roi par M. Parant. » Et sous les numéros 58 et 59, nous voyons mentionner des « Tableaux, Etudes et Dessins par Oudri, Vernet et autres, appartenant à M. Bouton, au nombre de 74, » ainsi que « diverses Mignatures peintes par M. Bouton. »

Bouton (Guillaume-Gabriel) était un peintre d'origine toulousaine, logeant rue du Canard. Il n'a pas conservé dans la suite la réputation qu'il avait de son temps, peut-être à cause du genre qu'il cultivait. C'était un miniaturiste des plus distingués, à une époque où il y en avait tant d'excellents. Appelé à faire le portrait de la plupart des souverains de l'Europe et des membres de leur famille, il avait profité de ses nombreux voyages pour faire de précieuses collections artistiques. Son exposition devait donc être des plus intéressantes.

Le Livret mentionne divers portraits de famille appartenant à M. le président du Puget (n^{os} 30, 31 et 35), par Largillière et par Rigaud ; une *Flagellation* (n^o 9), par Subleyras ; une *Naissance de Jésus-Christ* (n^o 74), par le chevalier Rivalz, peintre de l'Hôtel de ville, charmant petit tableau de chevalet, actuellement conservé au Musée de Toulouse et qui fait dignement pendant à l'*Annonciation* d'Antoine Rivalz, son père.

On voyait encore, à ce Salon, des « Vues de divers endroits » (n^{os} 2 et 3) et « divers morceaux d'architecture » (n^{os} 21 à 24 et 38), par Bernardo Belloti, appartenant à M. le président du Puget. Belloti, qui était né à Venise en 1724, était venu se fixer à Toulouse et y a laissé plusieurs tableaux dans le genre de son oncle et maître Antonio Canal, d'où son surnom de Canaletti. Nous le retrouverons au Salon de 1765.

Arnal avait envoyé plusieurs dessins d'architecture sans spécifier lesquels (n^o 67).

Le sculpteur Parant avait exposé un *Portrait du Roi* (n^o 68).

De François Lucas, il y avait « différents morceaux de sculpture » sans autre indication (n^o 69).

Enfin, sous le nom de Deluc, nous trouvons « un Bas-relief représentant le *Masacre des Innocents* » (n° 72) et une « Figure représentant *Milon* » (n° 73).

ANNÉE 1761. — 10^e SALON.

Cette fois, le Livret revient à l'ancien usage d'indiquer les noms des organisateurs du Salon, et il désigne MM. (Marcassus) de Puymaurin, modérateur, de Mondran, de Castel, de Chalvet, sénéchal, de Boyer Raspide, (Labat) de Savignac, le chevalier Rivalz, Pin, (Gaubert) Labérie, Tabarié, commissaires de l'Académie.

L'« Avertissement » dit que le Livret ne suit pas l'ordre d'arrangement des tableaux dans le Salon, parce qu'il a paru préférable de grouper les tableaux d'après leur valeur, leur grandeur et leur forme, ce qui a exigé plusieurs déplacements. On a d'abord numéroté les œuvres exposées au fur et à mesure de leur réception, et puis on les a classées méthodiquement.

Dans l'Introduction qui suit l'« Avertissement » (page 5), il est observé que, « quoique les ouvrages qu'elle présente ne soient point de cette rare beauté qui saisit, qui soulève, » l'Académie « se flatte que dans le nombre on en distinguera quelques-uns bien dignes de remplir le but d'une Exposition publique. »

Le Livret distingue les ouvrages de peinture au nombre de 115, de sculpture au nombre de 3, d'architecture au nombre de 3 également, et de dessin au nombre de 11 : ce qui fait un total de 132 numéros. Mais sous le même numéro nous trouvons souvent plusieurs œuvres distinctes. Par exemple, celui de Gamelin (n° 4) comprend six ouvrages, et celui de Goudin (n° 5) en comprend neuf. C'étaient deux anciens élèves de l'Académie, alors à Paris, qui devaient acquérir tous deux une certaine réputation. Gamelin fut directeur de l'Académie de Montpellier en 1776 et mourut en 1802 comme il travaillait à peindre la bataille de Marengo. Quant à Goudin, il dessinait et il peignait avec la même facilité. Elève de Vien, il devint professeur à l'Académie de Paris et associé artiste honoraire de cette Académie. A la Révolution, il rentra à Toulouse et y devint professeur de figure et de ronde-bosse à l'Ecole des Beaux-Arts.

Nous trouvons aux dessins « deux Portraits et une estampe gravez » par Baour (n° 7).

Enfin, le Livret mentionne un « Essai d'une nouvelle manière de peindre en différentes couleurs sur le marbre, de manière que le marbre peut recevoir le poli sans s'effacer, » par Labat de Savignac (n° 6 des dessins).

Parmi les nombreux portraits qui figurèrent à ce Salon, nous retrouvons celui de Goudelin par Nicolas de Troy (n° 93), qui est aujourd'hui conservé au Musée de Toulouse.

François Lucas, fils de Pierre, exposa le bas-relief qui lui avait valu cette année le grand prix de sculpture et qui représentait *David et Abigail* (n° 1 des ouvrages de sculpture). Il y joignit « deux Portraits, trois Modèles de Buste et un Modèle de David, » le tout sous le même numéro 1 des sculptures.

Le sculpteur Noubel envoya deux Portraits et quatre esquisses (n° 2).

Deluc exposa un Bas-relief en bois représentant les quatre Evangélistes (n° 3).

L'architecte Raymond, qui avait remporté le grand prix d'architecture en 1759 et qui était alors élève de Blondel fils à Paris, avait envoyé au Salon trois ouvrages importants (n° 1, 2 et 3 des ouvrages d'architecture), dont un projet d'Eglise paroissiale et un Temple ou monument élevé pour la gloire et l'utilité des Arts et des Sciences, contenant les salles d'assemblée des diverses Académies et les salles nécessaires pour l'instruction des élèves.

ANNÉE 1762. — 11° SALON.

Pour la première fois, l'Académie expose des œuvres qui avaient déjà paru aux Salons précédents. Elle s'en excuse sur la difficulté qu'il y avait d'offrir chaque année au public de nouvelles productions et sur la répugnance qu'ont les « Amateurs » à prêter les ouvrages qu'ils possèdent. Dans tous les cas, les organisateurs ont pris soin de n'exposer de nouveau que les ouvrages « qui avaient le plus frappé les yeux des connaisseurs. » Ils considèrent d'ailleurs qu'il peut y avoir grand intérêt à les revoir, car, d'une part, il est « des beautés de détail que l'Art enveloppe et qui ne se présentent pas au premier coup d'œil, » et, d'autre part, « les mêmes astres s'offrent sans cesse aux yeux de l'astronome, et toujours il les contemple avec une nouvelle satisfaction, parce que chaque observation l'enrichit de nouvelles découvertes ou lui fournit des preuves pour constater les précédentes. Le Fleuriste entre cent fois par jour dans son parterre pour y examiner des fleurs que vingt printemps lui ont répétées et il les voit encore avec une nouvelle admiration. »

Les organisateurs de ce Salon furent MM. de Chalvet, modérateur, (Marcassus) de Puymaurin, de (Boyer) Raspide, (Labat) de Savignac, de Tabarié, Dujon, Baour, Labarthe et Lucas, commissaires.

Le Livret comprenait 118 numéros concernant la peinture, 16 dessins au crayon en un seul numéro et 3 numéros afférents à la sculpture.

Il contenait des notices assez étendues sur certains artistes à propos de leurs œuvres originales ou copiées, notamment sur François de Troy (n° 6), originaire de Toulouse en 1645, qui devint professeur et directeur de l'Académie royale de Paris, et dont le fils, Jean-François, après lui avoir succédé à l'Académie royale de Paris, devint directeur de l'Académie de France à Rome; sur Rembrandt (n° 9); sur Van Dick (n° 10).

Parmi les œuvres exposées pour la seconde fois, nous remarquons : n° 41, *Adam et Eve*, par Hilaire Pader, déjà exposé en 1753 (n° 42) et appartenant au président Daguin; n° 42, *Portrait de Chalette et de sa famille*, déjà exposé en 1753 (n° 57); n° 50, un *Christ*, par André Lèbre, déjà exposé au Salon de 1758 (n° 36), etc.

Quant aux œuvres nouvelles, elles sont également nombreuses. On y trouve, notamment, un *Portrait sous les attributs de Cérès* (n° 80), par Guillaume Cammas, qui est actuellement conservé au Musée de Toulouse, et qui appartenait à M. de Chalvet, sénéchal et modérateur de l'Académie; *Cléopâtre se faisant piquer par un aspic* (n° 90), par Subleyras; une *Descente de Croix* (n° 18), par Jouvenet, appartenant à M. de Saint-Léonard, et actuellement au Musée de Toulouse; des portraits et un bas-relief en marbre blanc par François Lucas (n° 1 et 2 de la sculpture); enfin le

morceau de réception de Raymond, architecte, comme membre de l'Académie (n° 3 des sculptures).

Le bas-relief exposé par François Lucas représentait « l'Armorial de la famille de Varaigne-Gardouch, ayant deux guerriers des croisades pour support. »

Quant au morceau de réception de Raymond, il représentait Apollon tenant la Lyre antique et distribuant des couronnes, et sur le piédestal étaient gravées les plus mémorables époques de l'Académie.

ANNÉE 1763. — 12^e SALON.

L'organisation de ce Salon fut confiée par l'Académie à onze de ses membres : MM. de Chalvet, modérateur, de Tabarié, (Marcassus) de Puymaurin, Dujon, (Labat) de Savignac, directeur des Ecoles, (François) Lucas, (Gaubert) Labérie, Darquier, Baour, (de Boyer) Raspide et Castel.

Cette fois, le Livret ne contient pas d'« Avertissement. » Il comprend 63 numéros, dont plusieurs méritent d'être signalés. Ainsi le marquis de Fumel, maréchal de camp, y envoya des tableaux originaux du Guide (*Une Vierge avec l'Enfant Jésus*, n° 2); de Carlo Marate (*Magdeleine mourant entre les bras des Anges*, n° 1); du Bassan (*quatre petits tableaux représentant les quatre Saisons*, n° 5); de Raphael (*Une Sainte-Famille*, n° 3).

Le peintre toulousain Bouton y exposa deux portraits originaux de Rigaud (n° 22), une *Magdeleine*, d'après le Guide, par Mignard (n° 24), un tableau de fleurs par Bap-tiste (n° 25), des batailles par Bourguignon (n° 31), etc.

M. Maduron y joignit un *Portrait du cardinal de Richelieu*, par Philippe de Cham-paigne (n° 42).

Le sculpteur François Lucas, en outre de trois dessins de Bouchardon, sculpteur du Roi (n° 52), avait envoyé la *Baigneuse*, de Falconet, qui est devenue classique; mais c'était un simple moulage en plâtre (n° 53).

ANNÉE 1764. — 13^e SALON.

L'« Avertissement » a reparu en tête du Livret de cette année; mais il est de quelques lignes seulement. « C'est un hommage, » dit-il, « que l'Académie rend au Public en donnant chaque année une exposition de tableaux, malgré l'espèce de disette où l'on paraissait devoir être à cet égard : le zèle dont on est animé a fait toujours faire des découvertes nouvelles. » Seulement ces découvertes ne paraissent pas avoir été très brillantes.

Ce Salon avait été organisé par les soins de MM. Darquier, modérateur, (de) Mon-dran, (de Boyer) Raspide, d'Azas, conseiller au Parlement, (le chevalier) Rivalz, (Gaubert) Labérie, Baour et (François) Lucas, commissaires de l'Académie.

Le Livret se compose de 76 numéros de peinture et de 7 de sculpture.

Lagrenée avait été le premier peintre associé artiste étranger reçu par l'Académie, et, conformément aux statuts, il avait dû envoyer un « morceau de réception. » Sa toile représentait *Coriolan recevant sa mère*. Elle fut exposée au Salon de cette année,

où elle fut très appréciée (n° 9). Elle nous a été conservée et fait aujourd'hui partie du Musée des Augustins. Lagrenée avait été élève de l'Ecole de Toulouse, du temps d'Antoine Rivalz, ce qui doublait l'intérêt de son œuvre aux yeux des Toulousains. Il était alors peintre du Roi et professeur à l'Académie royale de Paris depuis 1762. Il devait devenir directeur de l'Académie de France à Rome en 1785. On l'a appelé « l'Albane français ».

On pouvait voir, en outre, à ce Salon, le *Portrait de Pierre Lucas*, par Subleyras (n° 21), en ce moment au Musée de Toulouse, et les portraits de tous les Premiers présidents du Parlement de Toulouse depuis Philippe le Bel (n° 10), appartenant à M^{me} d'Albarici : cette collection devait être curieuse, si elle se composait de portraits du temps et véritablement authentiques.

Il y avait, enfin, aux sculptures un *Mercur*e par Pigale, sculpteur du Roi (n° 2) ; un *Portrait* et des « *Modelles* » par François Lucas (n° 1 et 7) ; un « *Bas-relief* représentant Josué qui fait passer l'Arche au travers du Jourdain : ouvrage à qui on a donné le prix, par Loubeau » (n° 3) ; un *bas-relief* qui avait concouru pour le prix, par Magniac (n° 4) ; et plusieurs autres morceaux de sculpture par divers.

ANNÉE 1765. — 14^e SALON.

Le recrutement du Salon annuel devenait chaque année plus difficile, faute d'albums suffisants. L'« *Avertissement* » du Livret de 1765 le constate et explique comment y ont remédié les organisateurs de cette année, MM. Darquier, modérateur, (de) Mondran, (de Boyer) Raspide, (Boutaric) d'Azas, conseiller au Parlement, (le chevalier) Rivalz, (Gaubert) Labérie, Baour et (François) Lucas, commissaires de l'Académie. Il s'exprime ainsi : — ... « Quatorze expositions consécutives ayant quasi-épuisé les cabinets des amateurs, l'Académie se trouvait à regret presque dans la nécessité de suspendre pour quelque temps son usage à cet égard ; mais d'heureuses circonstances la mettent à portée d'offrir encore au Public des objets dignes de toute son attention. Les huit tableaux qui étoient dans la salle de Peinture, dont les faux-jours, ou même l'obscurité en rendoient la vue malaisée et l'examen impossible, ayant été déplacés, l'Académie a saisi cette occasion pour les exposer dans un jour convenable. On verra avec regret ces chefs-d'œuvres des plus grands maîtres dégradés et prêts à être dévorés par le temps. Il n'est pas douteux que MM. du Corps de Ville ne s'empressent de prendre les précautions nécessaires pour leur conservation et surtout pour les placer de manière qu'ils puissent servir à l'étude et à l'instruction des élèves... » — Cette requête fut entendue, et le chevalier Rivalz fut chargé de leur restauration.

L'« *Avertissement* » mentionne la collection précieuse d'antiques faite par un amateur et dont les organisateurs du Salon demandent l'acquisition par les Capitouls. Ceux-ci « rendront aux arts un service d'autant plus important que plusieurs siècles s'écouleront peut-être avant qu'ils puissent trouver une occasion aussi décisive de signaler leurs vues patriotiques. »

Enfin, l'« *Avertissement* » fait remarquer que « les élèves de l'Académie n'avaient

pas encore autant contribué à orner le Salon par leurs ouvrages, qu'ils l'ont fait cette année. »

Le Livret comprend 85 numéros. Il faut y ajouter 34 autres numéros pour les objets antiques signalés par l'« Avertissement » et qui avaient été recueillis par M. Lassalle. Ces objets se composaient de statues, de bustes et têtes sculptés dans le marbre, de terres cuites, de bronzes, les uns égyptiens, les autres grecs, d'autres latins ou gallo-latins. Il y avait même un « tableau antique peint à fresque. »

Les anciens élèves de l'Académie, tels que Loys, François Cammas, Labat de Savignac, Gaubert-Labérie, François Lucas, Parent, la plupart devenus professeurs, et les élèves en exercice, tels que Gamelin, Balières, Gourdet, Duméni, Lapène, Goudin, Catellan, envoyèrent de nombreux tableaux, portraits ou dessins. A lui seul, François Cammas, qui était tout à la fois peintre et architecte, exposa vingt et un tableaux (n° 14) et dix-sept dessins de perspective (n° 15). Il arrivait alors de Paris, et voulut ainsi sans doute faire connaître tous les travaux qu'il avait exécutés pendant son séjour dans la capitale.

Nous avons déjà vu figurer le nom de Belloti au Salon de 1760. Nous le retrouvons à celui de 1765 avec « vingt petits tableaux » (n° 35) appartenant à M. Labat de Savignac, professeur d'architecture. C'étaient des « vues en perspective, » comme on disait alors, et Bernardo Belloti, dit Canaletti, poussait à une rare perfection l'entente de la perspective linéaire. On peut en juger par le tableau de lui que nous possédons au Musée de Toulouse et qui représente le *Pont du Rialto sur le grand canal de Venise* : mais en le comparant avec celui de son oncle, Antonio Canal, qui se trouve au Musée de Montpellier, on constate que sa manière était plus sèche et moins agréable. Belloti dut faire un assez long séjour à Toulouse, car son fils y était élève de l'Académie en 1768 et exposa au Salon de cette année trois têtes dessinées par lui.

ANNÉE 1766. — 15^e SALON.

Ce Salon fut assez nombreux. Le Livret comprend 132 numéros pour la peinture et 4 seulement pour la sculpture.

Un élève de l'Académie, François Cammas, fils de Guillaume, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, s'y fit spécialement remarquer par un tableau allégorique représentant « la mort de Monseigneur le Dauphin » (n° 99) ; ce tableau avait remporté le prix de l'Académie. Il n'a pas été conservé : il a été brûlé pendant la Révolution avec tous les autres tableaux et dessins qui rappelaient l'ancien régime.

M. de Foulquier (de Labastide), conseiller au Parlement, avait envoyé non seulement de beaux tableaux de maîtres, tels que Poussin, Ferguson et Berghem (n° 47 à 50), mais encore une marine et un tableau de nature morte peints par lui (n° 51 et 52). Il passait pour un grand connaisseur et était réputé comme un habile artiste. Il avait longtemps travaillé à Paris dans l'atelier de Louthembourg.

Le chevalier Rivalz avait exposé de nombreux dessins originaux attribués au Poussin, à Annibal Carrache, au Bernin (n° 61 à 64). Il y avait joint plusieurs dessins de son père Antoine Rivalz, et enfin un groupe de bronze antique, l'*Enlèvement*

de *Déjanire par le Centaure Nessus*, qui avait été trouvé en 1731 sur le chemin de Malpas, près de Rennes-les-Bains (n° 59 à 68).

Aux sculptures figuraient plusieurs œuvres de François Lucas, dont un « Modèle représentant Omphale, reine de Lydie, pour être exécuté au parc de Saint-Elix » (n° 1 à 4).

Un collectionneur déjà cité, M. Daram, y avait joint deux « modèles » de Hardi, sculpteur de l'Académie de Paris, représentant l'un *saint Jean* et l'autre *saint Matthieu* (n° 3), et deux « modèles, » sous le numéro 4, par Noubel.

Les organisateurs de ce Salon avaient été MM. Tabarié, modérateur, (Marcassus) de Puymaurin, Darquier, (Boutaric) d'Azas, conseiller au Parlement, (Gaubert) Labérie, (le chevalier) Rivalz et (François) Lucas, commissaires de l'Académie.

ANNÉE 1767. — 16^e SALON.

Le Livret de 1767 contient un « Avertissement » des commissaires : MM. de Mon-dran, (Labat) de Savignac, le chevalier d'Aufréry, (François) Lucas et (Gaubert) Labérie. Cet avertissement s'exprime ainsi : — « L'Académie de Peinture semblerait autorisée à suspendre les engagements qu'elle a pris avec le Public par les difficultés de lui offrir de nouvelles Productions ; cependant l'utilité reconnue des expositions qu'elle a fait faire jusqu'ici, le goût qu'elles ont excité dans nos Élèves et qu'elles ont nourri chez les Connaisseurs, l'estime et l'amour qu'elles ont généralement inspirés parmi nous pour les Arts que nous cultivons ; tous ces motifs nous ont engagés à tenter encore de nouveaux efforts pour entretenir ce germe heureux dont le développement peut enfanter de grandes choses. La réunion d'un petit nombre de Tableaux des Grands Maîtres mêlés à beaucoup d'autres qui ne sont pas aussi précieux, les Ouvrages de nos Artistes, ceux des Amateurs, les essais de nos Élèves, tout cet ensemble exposé dans un Salon aux yeux du Public ne présente à des yeux vulgaires qu'un pompeux étalage propre tout au plus à amuser un instant une vaine curiosité ; mais l'Amateur, le Citoyen et le Philosophe y découvrent, à travers une foule d'avantages, l'aiguillon puissant de l'émulation, ce mobile précieux qui tend directement à la gloire et à l'utilité de la Patrie. C'est, en partie, à de tels secours que nous devons les progrès de nos Élèves et les efforts qu'ils font tous les jours pour se rendre dignes de nos éloges. »

Nous trouvons au Livret 100 numéros pour la Peinture et 19 numéros pour la Sculpture. Il faut y joindre 7 numéros d'envois en retard. En outre du Salon proprement dit, il y avait, dit le Livret (p. 12), un « second Salon des tableaux et des-sins des élèves de l'Académie et d'autres. »

L'Académie avait reçu cette année cinq artistes associés, deux peintres et trois sculpteurs. Elle exposa leurs morceaux de réception. Pour la peinture, c'étaient le *Martyre de saint Sébastien*, par François Cammas fils (n° 28), et *Une Académie d'après le naturel*, par Vien (n° 29). Quant aux morceaux de sculpture, ils représentaient : *Jupiter foudroyant*, modèle en terre cuite, par Loubeau (n° 5) ; *Un saint Evêque*, modèle en terre cuite, par Pajou, sculpteur du Roi (n° 6), et *Orphée jouant de la Lyre*, par Noubel, artiste toulousain comme Loubeau (n° 7).

François Lucas arrivait d'Italie, où il avait copié à Rome *l'Hercule Farnèse*, et à Florence la *Vénus de Médicis* en deux terres cuites qu'il exposait sous les numéros 1 et 2 des sculptures, et il y joignait (n° 4) « quelques modèles de terre. »

En outre de son morceau de réception, Loubeau avait exposé plusieurs « modèles » en terre cuite : *Un enfant* (n° 8), *Une Vierge* (n° 9), une *Vierge assise* (n° 10), un *Evêque donnant la bénédiction* (n° 12), etc.

Quant à Noubel, il avait envoyé un *Orphée assis jouant de la Lyre* (n° 14) et un *Cupidon*, « modèle de terre cuite. »

ANNÉE 1768. — 17^e SALON.

L'Académie avait désigné comme commissaires organisateurs de ce Salon, MM. Boutaric d'Azas, modérateur, (de) Mondran, Labat de Savignac, le marquis de Bournazel, le marquis de Fourquevaux, l'abbé Bertrand, le chevalier Rivalz, Labarthe, Labérie et Lucas. Ils disent notamment dans l'Avertissement placé en tête du Livret : « ...On désirerait, sans doute, pouvoir renouveler des ouvrages dans ce genre tous les ans, mais les siècles entiers ont de la peine à en produire ; cependant ceux de nos artistes, des amateurs et des élèves démontrent au Public combien l'émulation sait faire des efforts et combien on souhaite d'augmenter sa gloire et de mériter des éloges... Nous invitons les Citoyens à venir voir une preuve de la protection que le Roi accorde aux arts et à notre Académie. »

Louis XV avait en effet envoyé, à la prière du prince de Beauveau, quatre copies de tableaux célèbres. Le Livret les désigne ainsi en tête des autres numéros :

- « N° 1. — *Thomiris*, d'après Rubens, copie par Largillière ;
- « N° 2. — *Sainte-Cécile*, d'après le Dominiquin ;
- « N° 3. — *Pastorale allégorique*, d'après le Giorgion ;
- « N° 4. — *Mars et Vénus*, d'après Paul Veronèse. »

Les deux premières copies ont été conservées au Musée de Toulouse, tandis que les deux dernières ne s'y retrouvent plus.

Le Livret comprend 122 numéros pour la peinture, 9 pour la sculpture et 7 pour des ouvrages faits par les élèves des Ecoles de l'Académie et spécialement distingués pour la première fois des autres exposants. Il est presque entièrement consacré à un certain Gourville, marchand de tableaux. En effet, dès la première page, nous y voyons une nombreuse série de « tableaux, bronze, grisaille, dessins et estampes, appartenant à M. Gourville et à vendre, » et comprenant 55 numéros (n° 5 à 59). Puis vient (page 9) cette mention : « et chez M. Gourville une collection considérable de desseins et estampes, en portefeuilles et d'autres tableaux qu'il n'a point exposés. » Cette mention est suivie d'une seconde catégorie de « tableaux remis en état » par lui (n° 60 à 64). Le Livret se termine enfin par un « avis » (p. 14) annonçant au public, « pour l'avantage et le bien des amateurs, artistes et toutes personnes qui ont des tableaux précieux, » un vernis dont Gourville possédait le secret et qui avait le privilège de « rendre aux tableaux, quelque délabrés qu'ils soient, leur première fraîcheur. » Le Livret ne se contentait pas de faire ces diverses réclames à Gourville. Il ajoutait que l'Académie lui avait confié deux tableaux, l'un une copie

d'après Rubens, représentant *Thomiris*, et l'autre, une *Sainte-Cécile*, d'après le Dominiquin. Ce dernier surtout était dans un état qui faisait totalement désespérer d'en pouvoir jamais tirer aucun parti. « Le S^r Gourville a fait son opération sous nos yeux; et nous avons même remarqué, pendant qu'il y travaillait, que le tableau, en reprenant toute la fraîcheur de son premier coloris, les glacis les plus faibles ne souffraient point la moindre altération. »

Une question se pose. Quelles étaient ces deux copies ? Étaient-ce celles qu'avait envoyées le Roi ? Cela n'est pas probable, puisque l'une d'elles tout au moins était récente, étant due à Largillière, et, cependant, elles étaient juste les mêmes que celles qu'indiquait le Livret comme don royal. La coïncidence est curieuse.

Le marquis de Bélesta-Gardouch avait envoyé une série de portraits (n^{os} 86 à 91) remarquables, tels que le Portrait de *Louis XIV*, par Lebrun (n^o 86); le Portrait de *M^{me} de La Vallière*, par Mignard (n^o 87); le Portrait de *M^{me} la Duchesse de Longueville*, par Ferdinand l'aîné (n^o 88); le Portrait du *Cardinal de Richelieu*, par Philippe de Champagne (n^o 89), et le Portrait de *M^{me} de Combalet*, nièce du cardinal, par le même (n^o 90).

De son côté, le marquis de Fourquevaux avait envoyé une série considérable de tableaux (n^{os} 96 à 114), parmi lesquels on distinguait les portraits du *Maréchal de Montmorency*, gouverneur du Languedoc et amiral de France sous Louis XIII (n^o 96); de *Marie de Médicis* (n^o 97); d'*Anne d'Autriche*, femme de Louis XIII (n^o 99); de la *Duchesse de Longueville* (n^o 98); de *Henri IV* (n^o 102); de la *Comtesse de Rheul* (n^o 103), et de la *Comtesse de Licques* (n^o 104). Ces tableaux doivent se trouver encore dans le château de Fourquevaux.

Parmi les ouvrages des anciens élèves de l'Académie, on distinguait ceux de Lapène, en ce moment élève de l'Ecole de Paris (n^o 120), et de Gamelin, en ce moment peintre à Rome (n^o 120). Les élèves actuels qui avaient exposé étaient Laglaire, Belloti, Balières, Brisson et Malliot pour la peinture, Barrau pour l'architecture.

François Lucas (n^{os} 1 à 4) et Noubel (n^{os} 5 à 8) avaient envoyé plusieurs statues et un buste.

Enfin le serrurier Ortet avait exposé « un Projet de grille en fer » (n^o 9).

ANNÉE 1769. — 18^e SALON.

Ce Salon fut remarquable par un envoi considérable fait par M. de Foulquier, conseiller au Parlement et ainsi annoncé dans l'Avertissement du Livret : « Le public verra cette année, dans le Salon, des Tableaux des meilleurs Maîtres, que des amateurs, artistes eux-mêmes, font venir dans cette ville. »

M. de Foulquier de Labastide était un grand amateur de tableaux et d'objets d'art. Il peignait lui-même d'une façon distinguée, et était particulièrement lié avec Loutherbourg, peintre ordinaire du Roi, qui lui avait envoyé en cadeau un tableau ovale qu'il exposa au Salon de 1769. Ce tableau figure au Livret sous le n^o 85 avec cette mention : « Ce tableau, surprenant par sa couleur et son effet, représente un paysage dans le moment où le soleil vient de se coucher. » M. de Foulquier l'avait reçu en présent, il y avait peu de temps, « de son ami M. Loutherbourg. » Il y avait

joint divers autres tableaux importants et, en particulier, un tableau original de David Téniers (n° 84), « du meilleur temps de ce peintre et de la plus grande conservation ; » une nature morte d'Oudry (n° 88), qui passait pour une des meilleures de ce maître par la vérité du rendu et par la fraîcheur du coloris ; un tableau original de François Franck, élève de Luc Jordaens, représentant *un Roi montrant ses richesses à Jésus-Christ*, qui lui répond : *vanitas vanitatum* (n° 89) ; un autre de Van Dick Gonsalès, peintre espagnol, représentant *une Femme jouant du luth* (n° 91) ; un *Paysage* de J. Boot ou Baudouin avec une hôtellerie sur le devant et une multitude de figures sur tous les plans, peint à la manière de Bruges de Velours ; une *Bataille* de Rose d'Italie (Roos de Tivoli) (n° 92) ; un *Corps de garde* de Van der Kabel (n° 94) ; un tableau de François Boucher, représentant *Deux enfants entourant de fleurs le médaillon de Louis XV* (n° 100), etc., etc.

Le Livret comprenait 156 numéros pour la peinture, 9 pour la sculpture et 4 pour le Salon des élèves.

Sous le numéro 146 était exposé le tableau qui avait remporté le grand prix de peinture cette année 1769 au jugement de l'Académie. Il était l'œuvre de Maron, qui n'a jamais entièrement justifié ses premiers succès. Le sujet était tiré de la tragédie d'Éricie.

Parmi les peintures on remarquait le Portrait de *Henri IV*, par Porbus (n° 4) ; le Portrait du *Maréchal de Saxe*, par Rigault (n° 5) ; deux Coppel (*Un Christ à la Colonne*) (n° 7), et une *Madeleine* (n° 8) ; le Portrait de *M. Boivin*, de l'Académie des Belles-Lettres, par Vanloo (n° 13) ; deux tableaux de *gibier et de fruits*, par Largillière (n° 17 et 18) ; *Deux Perroquets Aras*, par Oudry (n° 6) ; une *Tête* au pastel, par Boucher (n° 20) ; une *Femme jouant de la vielle*, pastel par Natoire (n° 19) ; un Portrait de *l'abbé de Fleury*, prieur d'Argenteuil et auteur de *l'Histoire ecclésiastique*, par Coppel (n° 29) ; un *Saint Jean*, par Lebrun (n° 30) ; le Portrait de *M. de Colbert*, évêque de Montauban, par Raoux (n° 67) (1) ; une *Conversion de saint Paul*, peint sur cuivre par Rubens (n° 137) ; un Portrait de *Femme*, par Vandyck (n° 138) ; le Portrait de la *duchesse d'Elbeuf*, par de Troy, « tableau rond d'une touche et d'un ton séduisants, » dit le Livret (n° 106), etc.

Dans la section des sculptures on pouvait voir deux bas-reliefs en terre cuite appartenant à M. de Foulquier et faits à Rome par Clodion ; l'un représentait des *Enfants offrant des fruits à Vénus* (n° 2), et l'autre des *Enfants offrant des fruits à Priape, dieu des Jardins* (n° 3) ; plusieurs morceaux en marbre ou en maquettes de terre pour le mausolée de M. de Tigny (d'Etigny), l'ancien intendant d'Auch, par François Lucas (n° 4) ; un *Adorateur* en bois, par Loubeau (n° 5), et divers médaillons par Noubel (n° 6).

Quant au maître serrurier Ortet, il avait envoyé « deux anges avec les attributs de la chute et de la Rédemption du genre humain » (n° 8).

(1) Je possède ce portrait de Michel de Colbert. Il est peint remarquablement d'un pinceau large et coloré. Il a été gravé par P. Beaufrère en 1678 et un exemplaire de cette gravure se trouve au musée Saint-Raymond. — Un autre portrait de Michel de Colbert, devenu archevêque de Toulouse, a été peint par Largillière et gravé par G. Edelinck en 1693.

Enfin on pouvait voir les ouvrages de réception à l'Académie de l'architecte Carcenac (n° 8).

Les organisateurs du Salon avaient été le comte de Bournazel, modérateur de l'Académie, et MM. (de) Mondran, de Puymaurin, de (Boyer) Raspide, l'abbé Bertrand, Labarthe, Baour, (François) Lucas et Bastide, commissaires.

ANNÉE 1770. — 19^e SALON.

Nous retrouvons comme organisateurs de ce Salon la plupart de ceux qui l'avaient organisé l'année précédente, tels que le comte de Bournazel, modérateur, et MM. (de) Mondran, de Puymaurin, de (Boyer) Raspide, Baour, (François) Lucas. Il faut y ajouter MM. Dujon et Sabère-Bastide.

L'Avertissement constate que les Arts ont fait à Toulouse des progrès rapides depuis l'établissement de l'Académie de Peinture. C'est à elle qu'on doit attribuer cette émulation qui règne parmi les artistes et qui les fait concourir à rendre cette Exposition agréable. Cette Exposition, ajoute-t-il, « offre des productions bien intéressantes; les mains qui les ont faites annoncent les talents les plus décidés. »

Le Livret comprend 77 numéros pour la peinture, 8 pour la sculpture, 11 pour les dessins, 4 pour les miniatures et 17 pour le Salon des élèves.

On exposa le bas-relief qui avait remporté cette année le grand prix de l'Académie. Il représentait le *Mariage de l'Amour et de Psyché* et constituait une allégorie du mariage du Dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche (n° 2). Ce bas-relief était l'œuvre de Darbou, qui n'a jamais fait d'œuvres bien saillantes.

M. de Puymaurin avait envoyé à ce Salon plusieurs tableaux, dont une *Bataille* peinte à Rome par Gamelin, ancien élève de l'Académie de Toulouse (n° 23).

Le marquis de Mirepoix avait exposé toute une série de portraits au pastel par Renaud, Saint-Aubin et Perroneau, et un portrait peint par Largillière (n° 33 à 51).

Parmi les dessins, il y en avait plusieurs de Le Prince (n° 10) et cinq de Boucher (n° 9).

Pour la sculpture, en outre du bas-relief de Darbou, dont nous avons déjà parlé, on remarquait la *Statue pédestre de Louis XV*, par Renaud (n° 3); une *Vénus* et un *Buste de Louis XIV*, par François Lucas (n° 4 et 5); une *Vierge* (n° 6) et une *Minerve* (n° 8), par Pajou.

ANNÉE 1771.

Il n'y eut pas de Salon cette année-là. C'était la seconde fois que cela arrivait depuis l'organisation des Salons annuels en 1751, sans que nous ayons pu en retrouver nulle part les raisons.

Dans la suite, il n'y eut plus de lacunes semblables à celles de 1757 et de 1771.

ANNÉE 1772. — 20^e SALON.

Les commissaires pour cette Exposition furent MM. Garipuy, modérateur, de Mondran, de Puymaurin, Darquier, de Bournazel, Bouton, (François) Lucas, (François)

çois) Cammas fils et Darbou, ces deux derniers récemment lauréats de l'Académie, le premier comme peintre, le second comme sculpteur.

Pour la première fois depuis l'institution des Salons, la date de l'ouverture est changée. Au lieu de se faire le 15 août, elle s'effectua le 28 juin, et le Livret annonce qu'à l'avenir elle devra se faire le 15 mai. Voici comment l'« Avertissement » explique ce changement : « Des raisons relatives au climat et à la conservation des tableaux et des bordures ont déterminé l'Académie à avancer cette Exposition. Divers obstacles ont empêché cette année-ci de la faire avant le mois de juillet ; mais, à l'avenir, elle commencera toujours le 15 mai. La douceur de la saison et l'abord des étrangers, plus considérable dans ce mois-là que dans les autres, ont décidé ce nouvel arrangement. » Malgré cette décision, il n'y eut pas, dans la suite, de date véritablement fixe pour l'ouverture des Salons. Elle se fit tantôt en mai, tantôt en juin.

Au Livret de 1772 nous trouvons 120 numéros pour les tableaux, 12 pour les ouvrages de sculpture et 13 pour les ouvrages des élèves.

Nous remarquons au numéro 33 plusieurs miniatures de Bouton, parmi lesquelles le Portrait de la comtesse du Barry, « peint d'après nature. » — Cet excellent artiste y avait joint plusieurs tableaux qu'il avait rapportés de ses voyages, et il était appelé dans toute l'Europe pour y faire le portrait des rois, des princes et des personnages les plus considérables.

On avait également admis plusieurs portraits en miniature d'un de ses concurrents, Lewis, « peintre anglois, nouvellement arrivé dans cette ville, » dit le Livret (n° 109), et un *Portrait du duc du Maine* par Petitot (n° 101).

On y voyait le morceau de réception de Darbou à l'Académie. Il consistait en une statue en pied de Louis XV, qui est aujourd'hui conservée au Musée de Toulouse (n° 12).

A ses côtés se trouvaient d'assez nombreux morceaux de sculpture dus à François Lucas (n° 1 à 5) et à Noubel (n° 6 à 10).

Gamelin, devenu membre de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, avait envoyé au Salon un tableau peint au vernis représentant l'*Annonciation* (n° 2), un autre tableau peint sur le marbre par pénétration et au feu représentant l'*Enlèvement des Sabines* (n° 3), et plusieurs dessins (n° 4, 5 et 6).

François Cammas, fils de Guillaume, avait également envoyé de Rome un grand nombre de tableaux originaux, de copies et des dessins, dont une « esquisse de son tableau de réception à l'Académie de Rome » (n° 21, 22 et 23).

Enfin Lassave, élève de l'Académie de Paris, avait envoyé un Portrait (n° 11).

De François Lucas, on pouvait voir le « Dessin représentant le projet de bas-relief que la Province avait délibéré de placer à l'embouchure du nouveau Canal » (n° 7).

Gazard avait exposé deux « Marines » (n° 8) et deux portraits (n° 28 et 29) ; Guillaume Cammas plusieurs portraits au pastel et une miniature (n° 32) ; Gaubert Labérie (n° 6), Balière (n° 30, 112 et 116) et Pujos (n° 119) plusieurs portraits chacun.

Pour la première fois nous voyons paraître le nom de Joseph Roques, qui exposait

comme élève du chevalier Rivalz (n° 2 du premier Salon, réservé aux élèves de l'Académie) et qui devait devenir un des peintres les plus féconds et un des professeurs les plus distingués de l'Ecole de Toulouse : ce fut le maître d'Ingres, l'un des meilleurs peintres du dix-neuvième siècle, dont le père était toulousain et avait été appelé à Montauban pour y professer le dessin.

ANNÉE 1773. — 21° SALON.

Le format du Livret est changé. Il est devenu plus grand. De l'in-12 il passe à l'in-8°. C'est d'ailleurs le seul Livret de ce format, et, dès l'année suivante, l'Académie reprend ses anciennes habitudes.

Le titre reste le même : « Catalogue des ouvrages exposés au Sallon de l'Hôtel de ville par l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture le 18 du mois de mai 1773 et pendant les huit jours suivants. »

A la suite du titre, le Livret ajoute : « L'Exposition a été dirigée par MM. de Puymaurin, modérateur, (Boutaric) d'Azas, comte de Bournazel, Darquier, Gari-puy, chevalier Rivalz, Lucas, Cammas, Bastide, commissaires. »

L'Académie avertit le Public « qu'en recevant les tableaux, elle s'impose la loi de les présenter sous le nom des auteurs que les propriétaires leur attribuent, mais qu'elle ne garantit ni l'originalité des ouvrages ni les noms des auteurs. »

L'Exposition de cette année paraît avoir été très satisfaisante, car l'Académie se félicite de son éclat, « grâce au concours des personnages élevés qui joignent à leur haute naissance et à leurs grades éminents le génie des arts et les connaissances les plus étendues dans les sciences. » Elle cite, en particulier, le marquis de Bonac, dont « le tableau de réception est digne des plus grands maîtres. » Ce tableau représentait le *Plaisir du Sage, la Lecture et la Retraite* (n° 114). Il était peint au pastel. « La même main, » ajoute l'« Avertissement », « qui a soutenu dans les champs de Fontenoi l'honneur de la nation et assuré ses intérêts dans les négociations de La Haye, trace des modèles dans le plus beau et le plus difficile des arts. »

Puis, l'« Avertissement » parle du frontispice qui orne le Catalogue. C'est, dit-il, « un tribut de reconnaissance que l'Académie doit à ses premiers instituteurs. » « Ce frontispice représente le Temple des Arts. Le génie de la peinture lève le rideau qui en déroboit l'intérieur à tous les regards. La ville de Toulouse, caractérisée par la déesse Pallas, étend le bras et montre de la main les quatre instituteurs de l'Académie placés dans l'intérieur du Temple. » Ces quatre instituteurs sont indiqués seulement par leurs bustes sculptés posés sur une tablette de pierre. Sous chaque buste se trouve les inscriptions suivantes :

1° J(ean) P(ierre) Rivals, P(eintre);

2° M(arc) Arcis, S(culpteur);

3° G(uillaume) Cammas, P(eintre);

4° P(ierre) Lucas, S(culpteur).

En face d'eux brûle un feu sur un autel. Au pied de l'autel un bouclier, un chapiteau de colonne, un maillet de sculpteur et une palette avec ses pinceaux.

« Cette estampe (ajoute l'« Avertissement ») a été dessinée et gravée par M. Lu-

cas, professeur. » Elle porte, en effet, cette mention : *F. Lucas in. sc.* Il s'agit de François Lucas, fils de Pierre, qui était sculpteur comme son père et non moins distingué.

La composition de cette estampe est ingénieuse, la facture facile ; mais elle n'a pas un caractère très artistique. Le dessin des personnages est médiocre et l'ensemble est loin d'avoir la saveur et le cachet d'une œuvre de Fragonard ou d'Eisen.

Le Livret comprend 162 numéros pour la peinture proprement dite et 17 autres numéros pour la sculpture, l'architecture et les miniatures.

En fait de peintures, la plupart étaient des copies d'après les grands maîtres. On y voyait, cependant, une marine par Joseph Vernet (n° 29), plusieurs études attribuées à Rembrandt (n° 36, 37, 38), *Un joueur de flûte* par l'Espanolet (n° 43), une *Descente de Croix* par Rubens (n° 44), le *Plantement de la Croix*, par Charles Lebrun, premier peintre du roi (n° 52), un *Saint-Jérôme* de Guerchin (n° 55), un *Berger qui joue de la musette* du Bassan (n° 58), *Saint Jérôme* et *Saint Guillaume*, par Luc Jordans (n° 68 et 69), la *Sainte Famille*, « copie excellente et capitale, faite par Jules Romain et retouchée par Raphaël » (n° 110), un Portrait par Rigaud, premier peintre du roi (n° 111).

Plusieurs professeurs et plusieurs élèves de l'Académie avaient également exposé. Tels Gaubert Labérie (deux Portraits) ; Darbou (des copies d'Antoine Rivalz) ; Lucas (plusieurs dessins) ; Lapenne, élève du chevalier Rivalz, qui avait obtenu le grand prix de peinture l'année précédente (*Cléobis et Pilon, traînant le char de leur mère au temple de Junon*, dont elle était la prêtresse) (n° 113) ; Gazard, élève de Despax (plusieurs Portraits, n° 106 et 107) ; Roques, élève du chevalier Rivalz (diverses copies, n° 126 à 130) ; Malliot (un Portrait, n° 143).

Un ancien élève de l'Académie, Vinssac, qui était orfèvre, avait exposé un travail d'orfèvrerie en or ciselé représentant *Jupiter, sous la figure de Diane surprenant la nymphe Calisto et s'en faisant aimer*. Ce travail, dit le Livret (n° 154), était destiné à une tabatière et se faisait remarquer par son fini précieux.

Le sculpteur Lucas avait envoyé le « Modèle du bas-relief agréé par la Province pour être exécuté en marbre de Carrare et placé en revêtement de la terrasse qui liait les deux ponts qu'on venait de construire sur l'ancien et le nouveau Canal » (n° 1 des sculptures). « Ce bas-relief, » ajoute le Livret, « doit avoir cinquante et un pieds de long sur douze de haut. Il représente la Province, qui ordonne à l'ancien Canal, dont les eaux se répandent dans la Garonne, de recevoir à son tour, par une nouvelle communication, les eaux de ce fleuve, pour une plus grande facilité de la circulation et du commerce. » Ce bas-relief a été exécuté et est encore visible à l'endroit où il a été placé, et qui est appelé les « Ponts jumeaux. »

L'Académie avait exposé un *Ecorché*, statue de grandeur naturelle qui avait remporté le grand prix de sculpture de l'année et qui était l'œuvre de Mortreuil cadet (n° 4).

De Noubel, elle avait reçu « divers morceaux de sculpture » (n° 5).

Enfin on voyait des miniatures de Bouton (Portrait pour une tabatière, n° 14), de Garipuy (n° 12) et de Pujos, élève de l'Académie (n° 15), ainsi qu'une esquisse d'un éventail peint en miniature pour la reine d'Espagne, par M^{me} Tibaldi, femme de

Subleyras, de l'Académie de Saint-Luc de Rome, qui était, comme son mari, une artiste des plus distinguées (n° 32).

ANNÉE 1774. — 22^e SALON.

Le Livret de 1774 a repris l'ancien format petit in-12.

Le titre n'indique que le jour de l'ouverture (le 30 juin) sans préciser sa durée.

On y a ajouté une exergue empruntée à Lemierre et tirée du Poème de la Peinture paru en 1769 :

Des yeux qu'il a séduits, l'Art passe jusqu'à l'âme.

L'Exposition a été dirigée par MM. Darquier de Pellepoix, modérateur, de Puy-maurin, le comte de Bournazel, de Buissaison, (de) Foulquier, (François) Cammas fils, (le chevalier) Rivalz, Hardy et Darbou, commissaires.

La nomenclature des œuvres exposées est précédée d'une adresse « au Public » qui est ainsi conçue : — « Public, vous devez par état et par reconnaissance vous rendre à l'Exposition des Tableaux que l'Académie rassemble tous les ans pour vous. C'est cette Fête qui fit germer dans votre sein des semences de goût ; c'est à la vue des ouvrages des grands maîtres, dans tous les genres, que vous devez le développement de ce goût. Les temples, vos maisons, vos villes seraient des antres affreux, si les nuages épais, dont l'ignorance couvre les lieux malheureux où elle règne, avoient empêché la lumière des arts de percer jusqu'à vous. Des artistes célèbres, que la reconnaissance a placés au rang des Illustres, portèrent les premières étincelles du feu dont l'Académie vous a communiqué des traits sans nombre. C'est par les soins de ce Corps que vos enfants, conduits et soutenus dans les routes difficiles et pénibles des Arts, acquièrent des connaissances qu'ils n'auraient jamais eues et deviennent artistes. Le goût et la lumière se propagent chaque jour d'une manière sensible. Les communications deviennent faciles, des palais s'élèvent, les appartements sont décorés, les rues s'embellissent, et l'Art, pour vous faire jouir, fait arrêter dans vos demeures des objets à qui la nature n'a donné que des formes fugitives... Voyez les Arts réunir les hommes en société, polir les mœurs, les rendre douces... O ma Patrie, ô Public, ô mes Concitoyens, aimez, chérissez et serrez contre votre sein cette Société de citoyens zélés qui, après avoir fait germer dans votre cœur le goût heureux des talents, se donne des soins et des peines infinies pour fournir tous les ans un aliment à ce feu. L'Exposition des Tableaux est le moment où se perfectionne dans les uns des connaissances qui naissent dans les autres. Là, l'Amateur jouit, le Maître compare et l'Élève vient prendre des leçons et rendre compte de ses progrès. Quelle gloire pour ceux qui, cédant avec bonté aux soins et aux recherches de l'Académie, remplissent en prêtant leurs trésors les devoirs du Patriote et ceux du véritable Amateur... »

Le Livret comprend 179 numéros s'étendant à tous les genres, savoir :

1 à 128, tableaux et dessins ;

129 à 154, miniatures et dessins d'architecture ;

155 à 170, sculpture ;

171 à 179, gravures.

Ce Salon fut très brillant, tant pour les tableaux anciens qui furent exposés que pour ceux qui provenaient des peintres contemporains, soit locaux, soit étrangers.

On y voyait les tableaux de réception à l'Académie de Toulouse de Gamelin, son ancien élève, en ce moment à Rome. Ces tableaux, peints sur ardoise, représentaient une *Vestale* (n° 59) et un *Combat de deux cavaliers* (n° 60) ; Gamelin y avait joint de nombreuses copies qu'il avait faites du Guide, du Caravage, du Guerchin, du Dominiquin, de Joseph Vernet, de Solimène, etc. (n° 53 à 66).

François Cammas fils, ancien élève de l'Académie de Toulouse, comme Gamelin et, comme lui aussi, de l'Académie de Saint-Luc de Rome, avait fait de son côté de nombreux envois de copies, de tableaux et d'esquisses (n° 72 à 83).

Parmi les tableaux de peintres étrangers à Toulouse, on remarquait un *Portrait au pastel* de Latour (n° 69) ; une esquisse du grand prix qu'Antoine Gonsalez, professeur de l'Académie de Madrid, avait remporté à l'Académie de peinture de Paris, représentant *Moïse qui renverse la couronne de Pharaon* (n° 70) ; *Un coup de vent*, « tableau précieux de Loutherbourg, » où l'on sent, dit le Livret (n° 29), « le mouvement et la fraîcheur ordinaire dans les orages mêlés de vent et de pluie ; les animaux et les figures ont le mouvement le plus sensible ; on admira beaucoup ce tableau au Salon du Louvre, où il avait été exposé avant de l'être à Toulouse. »

Les architectes avaient envoyé de nombreux dessins d'architecture et, en particulier, Le Geay, ancien conseiller, directeur général et premier architecte du roi de Prusse (*Façade d'un château*, envoyé à l'Académie de Toulouse pour son morceau de réception) (n° 132).

De Hardy fils, ingénieur de la Ville, on voyait les « Vue et perspective du catafalque et décorations funèbres projetées par le Corps de ville pour les obsèques de Louis XV dans l'église Saint-Etienne » (n° 139) et le « Modèle en relief des décorations projetées pour le Dôme de l'église des Chartreux » (n° 155). Pour ce dernier travail, la peinture était de François Cammas fils et la sculpture de Mortreuil cadet.

Pujos, ayant séance à l'Académie, dont il avait été l'élève, avait envoyé plusieurs portraits en miniature (n° 141, 146 et 147), et Gros père trois pastels (n° 153), d'après Vanloo (*L'Amour menaçant*), d'après Rembrandt (*Portrait de l'Arétin*) et d'après Perroneau (*Tête de femme*).

Les sculpteurs étaient représentés par Darbou, qui avait envoyé plusieurs maquettes en terre (n° 157 et 158), par Noubel (n° 159 à 163), par Loubeau (n° 164 à 166), par Hardy père, décédé depuis peu (n° 167 à 169), et par Antoine, associé artiste étranger de l'Académie (n° 170).

On voyait enfin plusieurs morceaux gravés, notamment par Vidal, élève de l'Académie (n° 171).

ANNÉE 1775. — 23^e SALON.

Le Salon de cette année fut ainsi apprécié par le *Journal des affiches* du 2 août 1775 : « Les Capitouls, présidents-nés de l'Académie des Arts, firent, samedi 29 juillet,

avec pompe, l'ouverture du Salon des tableaux. L'Exposition de cette année est la plus belle que l'on ait encore vue à Toulouse, et elle est précieuse par la quantité et le choix des tableaux, surtout par le mérite et le nombre des ouvrages faits par les membres ou les élèves de l'Académie. Ceux des dames et demoiselles, toujours chers et agréables, y tiennent un rang distingué. »

L'organisation de ce Salon fut dirigée par le comte de Bournazel, modérateur, et MM. (de) Mondran, de Puymaurin, Dazas de Boutaric, (de) Foulquier, (de) Boyer) Raspide, Garipuy, (François) Cammas fils, Pins, (Gaubert) Labérie, (François) Lucas, Hardy (fils), commissaires de l'Académie. .

Le Livret porte pour exergue ces vers de Voltaire :

Heureux, qui jusqu'au terme où doit finir sa vie,
Des Beaux-Arts amoureux, peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis ;
Il pardonne aux Humains, il rit de leur délire ;
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

L'avant-propos du Livret fait l'éloge des arts et des lettres qui sont « l'objet le plus sûr de comparaison pour apprécier la grandeur des empires. » Il cite les grands siècles de l'Italie et de la France, et il ajoute : « Louis XVI doit avoir, sous son règne, des artistes du talent le plus éminent et dignes de célébrer son nom et ses actions. » Il en sera surtout ainsi à Toulouse, « décorée dès les temps les plus reculés du titre de Palladienne, » et qui ne saurait manquer à sa réputation artistique.

Le catalogue comprend : 156 numéros pour la peinture, 23 pour les ouvrages faits par les dames ou les demoiselles, 25 pour les dessins, 5 pour les miniatures, 2 pour la gravure et 16 pour la sculpture. C'était un des plus nombreux.

On y retrouve quelques tableaux importants d'après les grands maîtres de toutes les écoles, par exemple : un grand tableau original de Jouvenet, représentant la *Construction d'Ancyre*, qui était l'esquisse du tableau actuellement conservé au Musée de Toulouse et ayant fait partie de la galerie de peinture de l'Hôtel de ville (n° 1) ; le *Portrait du président de Mesmes*, par Largillière (n° 2) ; *Saint-Ignace en oraison*, tableau peint à Rome par Antoine Rivalz, dans le style et le goût de l'Ecole romaine, et qui était considéré comme l'un des meilleurs de ce maître (n° 28) ; un *Portrait de la présidente de Riquet* sous les attributs de Diane, peint également par Antoine Rivalz (n° 22), et qui fait actuellement partie du Musée de Toulouse ; *Judith tenant la tête d'Holopherne*, par Tournier (n° 24) ; plusieurs tableaux originaux (n°s 29 et 41) de Ferguson ou Fergussem, peintre hollandais qui était venu s'établir à Toulouse et qui y est mort en 1730 ; un tableau de Antonio Verrio, peintre napolitain, plus connu en France sous le nom d'Antoine Verrius, et qui était également fixé à Toulouse, représentant l'*Enlèvement d'Europe*, et appartenant à M. de Puymaurin (n° 113) ; trois tableaux imitant des bas-reliefs, par Sauvage (n° 120) ; une esquisse originale de Boucher, l'*Autel de l'amitié* (n° 102) ; deux vues peintes par Belloli (n° 68).

Le rétablissement des Parlements en France avait été, l'objet d'un concours à l'Académie de Toulouse. François Cammas fils et Gamelin avaient traité ce sujet, et

leurs tableaux furent exposés au Salon. Celui de Cammas (n° 70) avait obtenu le prix. Il représentait « Louis XVI rendant à la Justice un glaive orné de palmés et de fleurs. » A côté d'elle, la province du Languedoc, la tête parée de la couronne comtale, témoigne au Prince sa vénération et sa reconnaissance. La Discorde, renversée au pied du trône, abandonne son brandon et dévore son propre cœur. A droite, la Minerve toulousaine reçoit la corne d'abondance des mains de l'Agriculture et du Commerce. La Renommée, après avoir attaché au temple de Mémoire le médaillon de Louis XVI auprès de ses prédécesseurs, embouche la trompette. Le lieu de la scène est, en outre, indiqué par un vieillard appuyé sur une urne et représentant la Garonne, et par deux naïades, celle de l'Ariège et celle du Canal du Midi, coiffées de feuilles de maïs. En avant du fleuve est un Génie tutélaire décorant de fleurs les armes de la ville. Ce tableau est aujourd'hui conservé au Musée de Toulouse (1). — Quant à celui de Gamelin, il représentait le roi Louis XVI accueillant la Vérité que lui découvre un vieillard vénérable (n° 110). Il était évidemment moins complet et moins bien composé que celui de François Cammas. Il était, en outre, peint d'une façon moins académique. — Gamelin y avait joint plusieurs autres tableaux, dont trois pour la chapelle des Pénitents-Gris représentaient des scènes de l'histoire de Saint-Vincent (nos 101, 102 et 103).

Guillaume Cammas père avait envoyé le *Portrait de M. de Maniban*, actuellement conservé à l'hôpital Saint-Jacques pour lequel il avait été fait de mémoire, après la mort de M. de Maniban. Il est peint d'une façon très molle, très sommaire, et laisse beaucoup à désirer au point de vue artistique (n° 99). Son *Portrait de Marc Arcis* (n° 153) était plus satisfaisant.

De Gros père, on pouvait voir un *Portrait au pastel* (n° 151); de Gazard et de Roques, plusieurs portraits (n° 141); de Moretti, plusieurs tableaux et dessins, notamment une « *Vue de la place de la Maison de Ville*, avec la décoration que l'on éleva pour le Feu d'Artifice tiré pour célébrer le retour du Parlement » (n° 144), et un « *Dessin de la décoration exécutée pour le théâtre de M. le comte de Bournazel* » (n° 145).

Parmi les sculpteurs, nous remarquons plusieurs morceaux de François Lucas (nos 1, 2 et 3), de Loubeau (nos 9 à 12), et de Julia (n° 16), ainsi qu'un bas-relief qui avait remporté cette année le prix de Sculpture et qui était l'œuvre de Roques (n° 14).

La plupart des œuvres de Lucas avaient été exécutées en Italie. Son *Marsias* avait été copié à Rome d'après l'antique, et son *Apollon*, statue en marbre, copiée également sur l'antique, avait été « ébauchée à Carare et finie à Toulouse. »

ANNÉE 1776. — 24^e SALON.

L'ouverture de ce Salon eut lieu le 21 mai.

L'organisation en fut confiée au chevalier d'Aufréry, modérateur, et à MM. de

(1) Ce tableau fut de nouveau exposé au Salon de 1776 (n° 162), et, pour le faire mieux apprécier, le Livret reproduit le « programme donné par l'Académie » et en fait la description détaillée.

Mondran, (Boutaric) d'Azas, Garipuy, (de) Chalvet, Buissaison, Rivalz, Cammas, Boulon, Gaubert Labérie et (François) Lucas, commissaires de l'Académie.

L' « Avertissement » se borne à quelques mots disant qu'il était inutile de « décrire l'histoire du progrès des arts, elle est assez connue, » et « encore moins de faire valoir tous les avantages que l'Académie de Peinture a procurés à la ville de Toulouse par ses travaux assidus et par l'Exposition des tableaux qu'elle dirige chaque année : c'est au public éclairé à apprécier ses efforts. »

Le Livret n'avait jamais été aussi nombreux. Il comprend 254 numéros, savoir de 1 à 246 tableaux et dessins, de 247 à 253 sculpture, numéro 254 architecture.

Les peintures de maîtres y abondaient.

C'étaient, pour les anciens, un *Saint Pierre* (n° 13) et une *Tête de David* (n° 156), par le Guide; la *Conversion de saint Matthieu*, par Rubens (n° 93); l'*Enfant Jésus, méditant sur la Croix, se pique aux épines d'une rose*, par Murillo (n° 95); des *Esquisses et des Tableaux*, par Velasquez (n° 97, 98, 99 et 102); *Une fête galante*, par Quillard (n° 103); l'*Embrasement de Troie*, par Parocel le père (n° 104); la *Fuite en Egypte*, par le Poussin (n° 106); un *Tableau de fleurs*, par Baptiste (n° 107); le *Berger endormi*, par Berghem (n° 111); un *Saint Jérôme*, par le Carrache (n° 117); deux esquisses de Simon Vouet (n° 153), représentant l'*Assomption de la Vierge* et l'*Apothéose de saint Joseph*; une *Sainte Famille*, par Sébastien Bourdon (n° 132); plusieurs *Téniers* (n° 135, 144 à 146); le *Portrait du président de Laroche-Flavin* (n° 31) et le *Portrait d'un chanoine*, par Chalette (n° 37); le *Portrait de Gabrielle d'Estrées*, par Van Dyck (n° 182); le *Portrait d'un prêtre*, par Philippe de Champaigne (n° 35); le « *Portrait du fameux Pibrac* » (n° 36), sans attribution d'auteur; deux *Portraits*, par André Lèbre (n° 38); une *Vierge avec l'Enfant Jésus*, par le même (n° 53); le « *Portrait original de Cujas, natif de Toulouse*, » sans attribution d'auteur (n° 147), etc.

Les peintres contemporains étaient représentés par Testelin (*Jeux d'enfant*, n° 11); par Bourguignon (deux *Batailles*, n° 5); par Francisque Millet (deux *Paysages*, n° 18 et 19); par Van der Meulen, une *Bataille* peinte sur bronze (n° 29) et deux autres tableaux (n° 75 et 76); par Antoine et Jean-Pierre Rivalz, *Une descente de Croix*, que le fils avait peinte à Rome pour le président de Nupces, et que le père avait copiée avant de la remettre à son propriétaire, ce qui permettait de juger de l'original et de la copie (n° 33 et 34), et divers autres tableaux par Antoine Rivalz (n° 49, 59, 60 et 151); par Rigaud, « *Portrait du duc de Bourgogne*, que ce prince avait donné à M. de Catellan, évêque de Valence, son lecteur (n° 40), et *Portrait de Louis XIV* » (n° 2); par Bon Boullongne (*Portrait de Marc-Arcis*, n° 50); par Francisque Millet (des *Paysages*, n° 18, 19, 62 et 63); par Drevet (un tableau allégorique, la *Conversion d'une Dame*, n° 82); par Mignard (une toile tirée de la petite galerie de Versailles, qui avait été démolie et où elle avait été marouflée, n° 237); deux *Portraits*, par Rigaud (n° 141); une *Vue du port de Marseille*, par Joseph Vernet (n° 118), etc.

Des peintres vivants, on pouvait voir *Une attaque*, par Gazard (n° 72); plusieurs *Portraits*, par Guillaume Cammas père (n° 85 et 86); des *Marines*, par Lacroix, élève de Joseph Vernet (n° 87); de nombreuses miniatures, peintes par Bouton (n° 171), et en particulier celles représentant le roi et la reine de Portugal, la grande Duchesse de Toscane, le comte de Lautrec, colonel du régiment de Condé-Cavalerie,

le marquis de la Vradille, vice-roi du Brésil, la marquise de Lauristal, la vicomtesse de Noé, la comtesse de Béon, Paoli, à l'âge de 86 ans, etc.

On remarquait, enfin, à ce Salon, les morceaux de réception à l'Académie de Toulouse de Sauvage, un *Bas-relief en grisaille*, représentant Bacchus enfant, soutenu ou entouré par d'autres enfants (n° 161); de Natoire, « directeur des élèves protégés par le Roi, » *Deux têtes* (n° 196); de Houdon, un buste d'un *Saint Jean* et un buste de *Bélisaire* (n° 247); de Lemoine, sculpteur du roi, un *Buste de Femme* (n° 248); du comte Temanza, architecte de la République de Venise, *Plan, élévation, coupes et chapelle en grand d'une rotonde exécutée à Venise* (n° 254).

Guillaume Cammas père y avait joint *Trois projets pour la reconstruction de l'Hôtel de ville de Toulouse* (n° 217, 218 et 219), et Franque, architecte du roi, ses *Plans, élévation et profils originaux du projet de décoration de la place du Peyrou*, à Montpellier, dressés en 1766 et ornés de figures par Joseph Vernet (n° 245).

ANNÉE 1777. — 25^e SALON.

Ce Salon ne fut pas moins nombreux que le précédent. Il fut organisé par les soins de MM. le chevalier d'Aufréry, modérateur, de Mondran, Dazas de Boutaric, de Garipuy, le marquis de Belest-Gardouch, le marquis de Gabarret (Gavarret), le chevalier Rivalz, professeur de peinture; Lucas, professeur de sculpture; Cammas, professeur de dessin; Mortreuil, adjoint à professeur; Haldi et Noubel, commissaires.

Le Catalogue n'indique pas le jour de l'ouverture.

Il est précédé d'un « Avertissement, » où il est dit qu'à la différence de Paris, où les seuls artistes de l'Académie de Peinture fournissent assez d'ouvrages pour remplir le Salon qu'ils forment tous les deux ans dans le Louvre, « le petit nombre d'artistes qu'il y a à Toulouse remplirait difficilement un si vaste dessein. » Aussi l'Académie de Toulouse expose-t-elle les ouvrages non seulement de ses artistes, mais encore des morceaux choisis de toutes les Ecoles, soit originaux, soit bonnes copies, afin de mettre sous les yeux du public des pièces de comparaison d'après lesquelles il puisse mieux juger des travaux des Académiciens. « Ce mélange de bons tableaux, » ajoute-t-elle, « avec d'autres qui sont moins précieux, des ouvrages des Académiciens artistes avec ceux des Amateurs et des Élèves de l'Académie, ne sont point un vain étalage : l'Amateur, le Citoyen, le Philosophe savent discerner ce qu'ils font de ce que peut faire l'émulation sagement excitée. Les Beaux-Arts qui entrent dans l'éducation des jeunes Gens de qualité ont produit les plus heureux effets; on voit de leurs ouvrages mêlés avec ceux des Élèves de l'Académie; les Demoiselles et de jeunes Dames ne dédaignent pas d'entrer dans cette lice. L'Académie voit toujours avec joie et avec reconnaissance plusieurs d'entre elles embellir ce Salon de leurs essais. Puisse cet exemple être suivi des personnes de leur Sexe et contribuer ainsi à la gloire des Arts et à leur bonheur, en les éloignant des amusements dangereux et frivoles. » — Cet appel fut entendu. Déjà en 1757, une jeune dame, M^{me} Carles, s'était présentée au concours de l'Académie de Peinture, jusque-là disputé par les jeunes gens seulement, et y avait obtenu un prix avec éloge. Au concours de 1779,

les dames devaient être au nombre de cinq : M^{me} la marquise de Gavarret, M^{lle} Daosson, d'origine irlandaise ; M^{lle} Rigaud, M^{lle} Barbot et M^{me} François Cammas, née Bouton.

Dans la suite, les dames qui se livraient au dessin ou à la peinture étaient devenues si nombreuses, que l'Académie avait dû établir une classe qui leur était exclusivement réservée, et le rapporteur du concours de 1787 disait : « Parmi le grand nombre d'ouvrages présentés par des demoiselles, les prix de principes du dessin ont été adjugés à M^{lles} Pouget, Justine Depanis, Julie Laviguerie, Labeaumelle et Sacarau. Des prix furent décernés : pour le prix de la figure, à M^{lles} Robert, Mortreuil et Pouget ; M^{lle} Belin a obtenu le prix de la peinture. »

Le Livret de 1777 comprend 279 numéros, dont 1 à 185 pour la peinture proprement dite ; de 186 à 195 pour les miniatures ; de 190 à 254 pour les dessins auxquels sont ajoutés plusieurs tableaux ; de 255 à 279 pour la sculpture.

On y retrouve plusieurs œuvres déjà exposées dans les Salons précédents (1), telles que le Portrait de *Louis XIV* par Charles Lebrun (n° 29) ; le Portrait de M^{me} de Mondonville, fondatrice de l'ordre des Religieux de l'Enfance (n° 30), « tableau capital de Detroy ; » le Portrait du *Maréchal de Château-Renaud*, par Hyacinthe Rigaud (n° 32) ; le Portrait de M^{me} de Lavallière (n° 37), « un des meilleurs morceaux de Mignard, » etc., appartenant à M. le marquis de Bélesta-Gardouch, associé ordinaire de l'Académie et l'un des organisateurs du Salon.

Parmi les tableaux anciens on remarquait six tableaux peints par le Frère Ambroise Frédeau, religieux augustin, un des initiateurs de l'Ecole de Toulouse au dix-septième siècle avec Chalette, et représentant le martyre de plusieurs religieux augustins à Nircie, à Tripoli, à Bargue et à Arthez en Barbarie (n° 9 à 14) ; un tableau original du Guide, représentant une *Charité romaine* (n° 16) et deux copies du même par Subleyras : une *Tête de Christ* et une *Tête de Vierge* (n° 7 et 8) ; un tableau représentant les *Vierges sages* et les *Vierges folles*, de l'Ecole romaine, attribué à Michel-Ange (n° 44) ; un *Sujet allégorique*, par Jules Romain (n° 49) ; quatre paysages de Signaroly, peintre vénitien, exécutés en 1670 (n° 55 à 58) ; un *Christ*, par André Lèbre (n° 144), etc.

Quelques tableaux d'auteurs modernes y étaient particulièrement admirés : tels un *Portrait*, par Nattier (n° 43) ; un *Portrait au pastel*, par Latour (n° 47) ; un *Noli me tangere*, « tableau capital d'Antoine Rivalz » (n° 68) ; une *Tête d'enfant*, par Coypel (n° 81) ; une *Descente de croix*, par Mignard (n° 160) ; un *Vase de verre plein de fleurs*, par Baptiste (n° 153) ; des *Marines*, par le chevalier Volaire (n° 169), etc.

Plusieurs dessins émanaient de certains peintres en renom, comme Le Barbier, élève de Boucher, premier peintre du roi, dont on voyait une « Esquisse originale, » représentant l'*Aurore* (n° 206) ; Lagrenée, professeur de l'Académie royale de Paris, ancien élève d'Antoine Rivalz, qui avait également envoyé une « esquisse » montrant Mercure présentant un Prince à la France pendant qu'Hercule combat l'Hydre et qu'un Fleuve et des Naïades témoignent leur joie de cette présentation (n° 208).

Pour l'architecture, on voyait le *Plan de la façade et le beffroi de l'Hôtel de ville de*

(1) Voir notamment le Livret du Salon de 1768, nos 86 à 91.

Toulouse (n° 201), et un autre *Plan pour la même façade* (n° 202) : ces deux projets étaient de Guillaume Cammas, alors décédé, et avaient été trouvés trop dispendieux par le Corps de ville. Ils étaient accompagnés d'un *Projet de décoration de la Galerie des hommes illustres* (n° 203) et d'un *Projet de fontaine pour les soubassements qui devoient décorer la place Royale*, par le même (n° 205). De son côté, M. de Legeay, conseiller du roi, premier architecte du roi de Prusse, avait envoyé la copie qu'il avait faite à Rome, d'un *Projet de façade de l'Hôtel de ville de Toulouse*, par Subleyras (n° 238), projet qui a été conservé et qui a été récemment montré à la Société archéologique du Midi de la France.

Les sculpteurs s'étaient fait également remarquer par des envois nombreux et importants. A lui seul, Noubel avait envoyé treize morceaux (n° 257 à 268), dont une statue de Louis XVI. L'Académie y avait joint une statue de Louis XV, appuyé sur un cippe autour duquel était un bas-relief allégorique sur l'établissement de l'Académie royale de Toulouse : c'était le morceau de réception de Darbou, déjà décédé (n° 255). Il y avait encore plusieurs autres morceaux de réception : tels celui d'Antoine (*Modèle de Pluton avec son piédestal*, n° 275); celui de Pajou, représentant un *Evêque* (n° 276); celui de Houdon, composé de deux *Bustes*, l'un de Bélisaire et l'autre de saint Jean (n° 277); celui de Lemoine, sculpteur du roi, comme Pajou et comme Houdon (un *Buste*, n° 278); celui de Mortreuil, représentant *Adonis* (n° 273), qui devait être exécuté en marbre de Carrare. De son côté, un élève de l'Académie, Moréti, avait exposé le *Portrait en marbre du comte de Périgord* (n° 279).

Ce Salon fut honoré de la visite de Monsieur, frère du roi, en sortant d'une séance particulière de l'Académie des Jeux Floraux, où il avait été convié. Ce prince se montra très satisfait de l'organisation, admira plusieurs tableaux, fit l'éloge de l'Académie de Peinture, à laquelle il attribua une bonne part du goût des Toulousains pour les beaux-arts, et déclara que Toulouse méritait plus que jamais le titre glorieux de *Palladienne*, qui lui avait été donné dès l'ère romaine et qui lui a avait été confirmé par les siècles suivants.

ANNÉE 1778. — 26° SALON.

Le Livret considère ce Salon comme étant le 28°, tandis qu'il n'est en réalité que le 26°, les Salons de Toulouse ayant été inaugurés en 1751 et n'ayant pas eu lieu en 1757 et en 1771.

Il n'indique pas le jour de l'ouverture du Salon, qui fut « dirigé » par MM. le chevalier d'Aufréry, modérateur, de Mondran, le marquis de Bélesta-(Gardouch), le chevalier de Parazols, de Gilède-Pressac, de Lafage-Pailhès, (François) Cammas, Noubel, Virebent et Gros, commissaires.

L'« Avertissement » explique pourquoi l'Académie expose à nouveau des tableaux déjà parus aux Salons précédents. C'est que « l'objet principal de son institution est l'instruction de ses élèves. Il est très utile à ceux qui se sont formés depuis quelques années de voir les meilleurs tableaux qui avoient paru dans le temps qu'ils n'étoient pas en état d'en profiter. » L'« Avertissement » ajoute que « d'ailleurs la grandeur de la Galerie que la ville assigne pour cette Exposition impose la né-

cessité d'une nombreuse collection de tableaux. » Et ce résultat a été obtenu « malgré les refus constants que quelques particuliers (dont on ignore les motifs) ont fait de prêter les leurs. » « C'est à regret que nous nous plaignons, » ajoute l' « Avertissement. » « Nous souhaiterions pouvoir leur témoigner la même reconnaissance dont nous sommes pénétrés pour M. le marquis d'Hautpoul, qui a bien voulu faire porter douze des plus beaux tableaux qu'il possède dans son château de la Terrasse (près Muret), et qui sont un des plus précieux ornements de ce Salon. » — Ces douze tableaux étaient : l'*Aveugle qui joue au pied de bœuf*, peint dans la manière de Greuze par le Mulnier de Barnaval, peintre du feu roi Stanislas (n° 71); un *Jeune homme jouant de la vielle*, tableau original et capital de Grimou, peint en 1732 (n° 72); les *Pêcheurs*, « un des meilleurs morceaux de David Téniers » (n° 73); un *Hiver*, tableau original par un peintre hollandais (n° 74); une *Halte*, par l'Espagnollet (n° 75), et des *Cavaliers*, par le même (n° 76); la *Laitière*, tableau original de l'Ecole flamande (n° 77); la *Cuisinière*, par Benen (n° 78); le Portrait du *Père Ange de Joyeuse*, capucin (n° 79); *Louis XIV ordonnant l'attaque d'une place* (n° 80) et le *Bombardement d'une ville des Flandres* (n° 81), ces deux derniers par Wouvermans, enfin deux esquisses lavées en couleur, par Pierre, premier peintre du roi, et représentant *Hérode*, nommé roi des Juifs, entrant au Capitole entre Auguste et Antoine pour y sacrifier et y mettre en dépôt l'arrêt du Sénat, et Hérode, pendant le siège de Samarie, épousant Marie-Anne (n° 184 et 185).

Le Livret comprenait 236 numéros, dont 1 à 165 pour les tableaux et dessins; 166 à 220 pour les dessins et miniatures, 221 à 236 pour la sculpture.

On pouvait voir à ce Salon les morceaux de réception à l'Académie du marquis de Chazeron (*Un paysage*, n° 92), de Hervin (*Un Portrait peint par lui-même*, en miniature, n° 170), et de Joulia, sculpteur (*Une arabesque entourant la statue d'Apollon*, n° 225).

Roques avait envoyé plusieurs portraits, dont celui de l'*Archevêque de Narbonne* (n° 234), et le serrurier Ortet *Un piédestal de lutrin*, en cuivre et en fer, devant supporter deux aigles qui n'étaient pas finies (n° 233).

ANNÉE 1779. — 27^e SALON.

Le titre du Livret ne mentionne pas le jour de l'ouverture du Salon. Mais elle eut lieu dans le mois de mai, d'après une indication fournie sous le n° 75.

L'Exposition fut dirigée, M. le chevalier d'Aufréry étant modérateur, et M. Hardy directeur, par MM. de Mondran, de Garipuy, chevalier de Monratier-Parazols, Gilède de Pressac, de Voisins, Cammas, Bouton, Virebent, Julia, commissaires de l'Académie.

Le Livret ne porte aucun « Avertissement. » Il comprend 195 numéros, savoir : 1 à 123 pour la peinture, 124 à 134 pour la sculpture, 135 à 175 pour les miniatures et les dessins, 176 à 195 supplément.

Comme d'habitude, ce Salon comprenait deux Expositions distinctes : une Exposition rétrospective où reparurent de nombreux tableaux déjà connus du public, et

une Exposition des maîtres et des élèves de l'Académie, plus nombreux qu'à l'ordinaire.

Parmi les tableaux anciens, on voyait celui qui avait été donné à l'Académie par M. Bergeret, seigneur de Nègrepelisse, près Montauban, et « associé honoraire » de l'Académie de Paris. Il représentait *la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean*, par Luc Jordaens, et le Livret le qualifie de « tableau capital » (n° 79). On y retrouvait également ceux qui avaient été donnés par le Roi : *Mars et Vénus*, d'après le Titien (n° 77); le *Tableau de la vie humaine*, d'après l'Albane (n° 78); la *Mort de Cyrus*, copie d'après Rubens, faite par Largillière (n° 83), et *Sainte Cécile*, copie d'après Dominique Zampieri (n° 84).

Houin, peintre à Paris, et associé artiste honoraire étranger de l'Académie royale de Toulouse, avait envoyé deux morceaux au pastel : une *Tête de vieillard* (n° 191) et le *Portrait d'une demoiselle* (n° 192) qui sont tous deux conservés au Musée des Augustins.

Suivant son habitude, Bouton avait exposé plusieurs miniatures (n° 98) et y avait joint plusieurs tableaux de divers peintres, notamment un *Tableau de Fleurs*, « ouvrage capital de Baptiste » (n° 91); une *Marine*, par Lacroix, d'après Joseph Vernet (n° 93); une *Fête dans une île*, ornée de grottes et de fontaines, où l'on voyait des musiciens et un buffet chargé de fruits, esquisse originale dans la manière de Watteau, par Quilliard, « son élève » (n° 94), etc.

Jusqu'ici Roques avait exposé, comme simple élève, des portraits et des tableaux d'après les maîtres. Cette fois, on pouvait voir de lui, en outre, son morceau de peinture qui avait remporté le grand prix en 1778 et qui représentait le *Meurtre de Philippe*, père d'Alexandre le Grand, au moment d'une fête publique (n° 82); une copie du *Portrait en pied de Louis XV*, d'après Michel Vanloo (n° 76), destiné à décorer la salle des assemblées de l'Académie des Sciences de Toulouse, et qui y est encore conservé : l'original avait été exposé au Salon de Paris en 1763 et y avait fait l'admiration de tous les connaisseurs.

Dans la section des sculptures, étaient notamment exposés deux bas-reliefs représentant l'un *la Charité*, par Mortreuil, « adjoint à professeur, » lequel devait être exécuté dans le tympan du fronton de la nouvelle église de l'Hôpital de la Grave (n° 125), et l'autre, *Magdeleine aux pieds de Jésus après sa résurrection*, qui avait remporté le petit prix de sculpture et qui était l'œuvre de Salesses (n° 134).

Cinq dames s'étaient fait remarquer cette année aux concours de l'Académie : la marquise de Gavarret, M^{lle} Daosson, d'origine irlandaise, M^{lle} Rigaud, M^{lle} Barbot et M^{me} François Cammas née Bouton, qui fut nommée, l'année suivante, associée honoraire de l'Académie.

ANNÉE 1780. — 28^e SALON.

Un nouveau titre est donné au Livret. Il est ainsi conçu : « Catalogue et explications des Peintures, Sculptures, Architectures, Desseins (*sic*) et autres ouvrages dont l'Exposition a été ordonnée par l'Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture, et dirigée par MM. Boutaric d'Azas, modérateur; le chevalier d'Aufréry,

secrétaire perpétuel ; de Mondran, de Garipuy fils, le chevalier de Parazols, le marquis de Gavarret ; de Voisins, Hardy, directeur des Ecoles ; Cammas, professeur de peinture ; Lucas, professeur de sculpture ; Pin, professeur ; Francés ; Julia et Goudin, pour l'année 1780. »

Le Livret n'a pas d' « Avertissement », et n'indique pas le jour de l'ouverture.

Il ne comprend que deux divisions : 1^o Tableaux et dessins (244 numéros) ; 2^o Sculpture (11 numéros).

On pouvait voir à ce Salon le tableau qu'avait fait François Cammas pour le grand Consistoire, à l'Hôtel de Ville, et qui représentait la *Naissance de Madame*, « tableau allégorique aux deux bouts duquel devaient être placés les portraits de MM. les capitouls » de l'année (n^o 1) ; les morceaux de réception à l'Académie comme associés artistes de M^{me} Meschin, *Portrait d'après nature de François Lucas*, professeur de sculpture (n^o 5) ; de Pierre-Philippe Moles, graveur espagnol, directeur de l'Académie de Barcelone, une gravure montrant *l'Espagne sous la figure de Minerve* (n^o 172) ; de Delavalière, un *Dessin à la plume* (n^o 173).

M. de Lafage, syndic de la province, avait envoyé à lui seul 55 tableaux (n^{os} 21 à 71), parmi lesquels des tableaux de Frank-Flore, de Corneille Polembourg, de Testelin, de Baptiste, de Parrocel, d'Allegrain, de Paul Potter, de Patel, de Mignard, etc.

L'Exposition de M. de Chalvet de Merville n'était pas aussi nombreuse, tout en étant très considérable. Elle comprenait 27 tableaux (n^{os} 76 à 103), dont des Portraits par de Troy ; *Tullie et Clélie*, par Antoine Rivalz, encore conservés dans le château de Merville ; des paysages de Ferguson et de Belloti, etc.

Parmi les sculptures, plusieurs œuvres de François Lucas (n^{os} 1 à 5) ; un *Portrait de Louis XVI*, buste en marbre de Carare, par Moretti, « sculpteur italien, élève de l'Académie, » et divers morceaux d'autres élèves, tels que Salesses (n^o 8), Lange (n^{os} 9 et 10), et Lespinasse (n^o 11).

ANNÉE 1781. — 29^e SALON.

Le titre du Livret est encore modifié. Il est ainsi conçu : « Catalogue des tableaux et autres ouvrages relatifs aux Beaux-Arts, dont on a formé le Salon de Peinture dans une des Salles du Capitole. — Ce Salon a été dirigé par l'Académie Royale de Peinture, Sculpture et Architecture de la ville de Toulouse ; M. de Voisins étant modérateur ; M. le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel ; M. Hardy, directeur des Ecoles, et M. le chevalier Rivalz, professeur de Dessein, en exercice ; et M. le marquis de Gramond et M. Gounon-Loubens étant commissaires du Corps municipal de la Ville ; et MM. les marquis de Bélesta et de Gavarret ; M. le comte Despie ; M. de Gilède-Pressac ; M. Lucas, professeur de Dessein et de Sculpture ; M. Cammas, professeur de Dessein et de Peinture ; M. Mortreuil, professeur de Dessein, et M. Malliot, tous Commissaires. — L'ouverture en a été faite le 19 mai 1781. »

Pas d'Avertissement.

Le Livret contient 213 numéros, savoir : Tableaux, 1 à 139 ; Miniatures et dessins, 140 à 179 ; Sculpture, 180 à 205 ; Supplément, 206 à 213.

On remarquait parmi les peintures une *Diane surprise au bain par Actéon*, de

Charles Eisen (n° 24), à M. de Sacaze, secrétaire du Roi ; *Vénus venant voir chez Vulcain les armes qu'elle lui avait commandées pour Enée*, par Boucher (n° 43), et *Renaud endormi et l'Amour désarmant Armide*, par Charles Coypel (n° 44), à M. de Montégut, conseiller au Parlement ; *la Fuite en Egypte*, « esquisse originale de Tiepolo » (n° 32), à Malliot, associé artiste de l'Académie ; un « plan topographique lavé en couleurs et dessiné en petit à la plume, » qui avait été le morceau de réception de M. Delaistre, « associé artiste de l'Académie, ingénieur, professeur par intérim du Dessin, de la Carte et du Paysage au lavis » (n° 167), et un « Guichet en fer pour une grille du chœur des dames religieuses de Montpezat, » par Ortet, maître serrurier (n° 194).

L'Académie exposa les miniatures de deux « académiciennes » figurant parmi ses « Associés honoraires » : M^{me} Cammas née Bouton (*Jupiter, sous la forme d'un aigle, enlève Ganimède*, copie d'après Carle Vanloo, n° 140, et un *Portrait d'après nature*, n° 141, miniatures qui, ayant été couronnées par l'Académie, avaient servi pour sa réception en 1780), et M^{me} Meschin (*Deux Portraits*, n° 142).

En fait de sculpture, il y avait plusieurs morceaux de François Lucas (n° 180 à 183), et plusieurs « maquettes » de son père, Pierre Lucas, décédé depuis 1752, « à Vendre » (n° 184 à 188), ces dernières représentant *le Temps, un Faune, une Hamadryade, une Cérès et une Vénus*.

Mortreuil cadet avait exposé quatre bas-reliefs représentant des *Concerts d'AnGES* qui devaient être exécutés en grand dans les panaches du Dôme des Pères Chartreux à Toulouse (n° 191), et une *Notre-Dame de Pitié* pour l'église du Taur (n° 212).

Un élève de l'Académie, Moretti, d'origine italienne, avait exécuté les bustes en marbre de Carrare de *Louis XVI*, déjà exposé au Salon précédent, et de *Marie-Antoinette* (n° 192 et 193).

Enfin, un habile graveur, Mercadier, avait exposé « plusieurs empreintes de cachet » (n° 195).

ANNÉE 1782. — 30^e SALON.

Le titre du Livret est le même que celui du précédent Livret. Il n'y a de changé que les noms des organisateurs qui sont MM. de Voisins, modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, le marquis de Gavarret, trésorier, de Mondran, de Gilède-Pressac, de Finot, Cammas, directeur (des Ecoles), Lucas, Francés, Bouton, Mortreuil.

L'ouverture du Salon fut effectuée le 16 mai.

Le Livret comprend 229 numéros, savoir : Tableaux et dessins, de 1 à 130 ; Miniatures et dessins, de 131 à 222 ; Sculpture, de 223 à 229.

Plusieurs des tableaux exposés paraissent avoir eu une réelle importance. Tels *le Passage de la mer Rouge* et *le Passage du Jourdain*, par François Franck (n° 16 et 17) ; un *Cavalier et deux jeunes dames prenant du café près d'une fontaine, servis par un Turc et un Nègre*, « joli tableau » par Lancret (n° 18) ; une *Bataille*, « beau tableau » par Pierre Wouvermans (n° 19) ; *l'Intérieur de la chambre d'un paysan*, « tableau étonnant par son effet » par Van Ostade (n° 23) ; un *Paysage*, « beau tableau » de Fran-

çois Fouquières (n° 31). Tous ces tableaux appartenaient à M. Pouseaux, graveur de la Monnaie, qui était un connaisseur émérite et qui avait envoyé dix-neuf pièces (n° 13 à 31), toutes importantes, de son « Cabinet. »

Bouton continuait à enrichir le Salon de ses trouvailles, toujours aussi nombreuses que bien choisies. Cette fois, il avait envoyé 42 tableaux (n° 32 à 82), et, en particulier, *Jésus engage Simon à le suivre*, « tableau original de Rubens » (n° 42); la *Mort de Germanicus*, esquisse originale du Poussin (n° 45).

On pouvait enfin voir à ce Salon la *Chaste Susanne*, « beau tableau de Pierre de Cortone » (n° 106); un *Manège dans la Cour du palais de l'Acorée à Rome*, « tableau original de Wouvermans, » actuellement au Musée des Augustins, donné à l'Académie par le comte de Caraman (n° 116), avec deux *Paysages* de Martin; *Jupiter visitant Sémélé*, « tableau original d'Antoine Coppel » (n° 124); *plusieurs esquisses d'architecture et de paysages*, qui avaient servi pour des décorations de théâtre, par Mansart, Openor, Servandoni, Boucher, Baut, etc. (n° 150); *Dessins pour les fêtes à l'occasion de la naissance du Dauphin*, par Cammas (n° 196 à 212 inclusivement); *Henri IV*, « représenté en prince bienfaisant, » statue en marbre (n° 223), et deux Anges couronnant le Saint-Sacrement pour l'église des Chartreux à Toulouse (n° 224), hauts de « près de sept pieds, » par François Lucas.

Nous retrouvons à ce Salon un des meilleurs tableaux de Joseph Roques, en ce moment à Rome : *La veuve d'Amintas racontant les malheurs qui ont précédé la mort de son époux à deux bergers* (n° 119). On peut encore voir ce tableau au Musée des Augustins : il rappelle tout à fait la manière du Poussin.

Un autre élève de l'Académie, également à Rome en ce moment, et qui devait devenir un des meilleurs maîtres du paysage français, Valenciennes (Pierre-Henri), avait envoyé une « Copie d'après Jean-Paul Panini, » sans préciser davantage (n° 123).

Enfin Jacquemin, alors élève de François Cammas, continuait à montrer ses talents en copiant de Carle Vanloo son *Jupiter, métamorphosé en aigle, enlevant Ganimède pour servir d'échanson aux Dieux* (n° 129), et en y ajoutant plusieurs portraits (n° 130).

ANNÉE 1783. — 31^e SALON.

Ce Salon fut dirigé par l'Académie, MM. de Voisins étant modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, le marquis de Gavarret, trésorier, le marquis de Fourquevaux, de Finot, d'Avizard-Saubens, Manent, Delaistre, directeur, Pin, (Labat) de Savignac, Francés, Lucas, Malliot commissaires.

L'ouverture du Salon eut lieu le 16 mai.

Quant au Livret, il comprend 253 numéros dont : 191 numéros pour les « tableaux et dessins, » 9 numéros pour les miniatures, 43 pour les dessins et 10 pour la sculpture.

A lui seul, le marquis de Fourquevaux avait envoyé 82 tableaux de sa galerie (n° 96 à 177 inclusivement) et la plupart étaient attribués à des maîtres célèbres; tels la *Muse de la Géométrie*, original de Santerre (n° 96); le Portrait du grand Pensionnaire de Wit, par Van Dick (n° 97); *M^{me} de Montespan conversant avec Louis XIV*,

par Mignard (n° 99); la *Vierge et l'Enfant Jésus*, par Albert Dürer (n° 109); les *Trois âges de l'Archiduchesse de Brabant*, par Van Dyck (n° 115); *Animaux*, par François Boucher (n° 120); un *Marché au poisson*, par Brughel de Velours (n° 122); un *Chien d'arrêt près d'un groupe d'oiseaux morts*, par Oudry (n° 133); esquisse du *Sacrifice d'Iphigénie*, par Lebrun (n° 134), et plusieurs autres tableaux de peintres contemporains signés de Saint-Aubin, Eisen, Layresse, Fragonard, Restout, Lantara, Watteau, etc.

Parmi les autres œuvres exposées on pouvait distinguer notamment le *Portrait de Louis XIV*, par Rigaud (n° 1); l'*Empereur Tite offrant la couronne d'Egypte à Bérénice*, « très beau tableau recommandable par la belle composition et l'élégance du dessin » (n° 10), sans nom d'auteur; *Saint Bruno priant auprès de la Croix*, « beau tableau original de Jouvenet » (n° 33); la *Peinture*, « tableau à l'encaustique, dont les couleurs sont détrempeées avec la cire fondue, par Restout, peintre du Roi : cette peinture des anciens a été renouvelée par M. le comte de Caylus » (n° 36); la *Place de Saint-Marc à Venise*, par Belloti (n° 42); plusieurs portraits de célébrités locales, tels que le portrait de *Marc-Arcis*, sculpteur du Roi, mort doyen de l'Académie royale de Paris, par Antoine Rivalz (n° 27), et celui du célèbre chanteur *Jéliote*, par Louis Tocqué, peintre du Roi et gendre de Nattier (n° 39), etc.

Aux sculptures, on remarquait plusieurs œuvres importantes de François Lucas, comme le *Modèle d'un tombeau à l'égyptienne*, « que MM. le Marquis et le chevalier de Puyvert consacrent à la mémoire de leur père et de leur frère, le premier mort faisant fonction de premier président du Parlement de Toulouse, et le second avocat général du Roi au même Parlement » (n° 1); le *Portrait d'un enfant de M. d'Escalonne*, en marbre blanc (n° 2); le *Buste de Rousseau*, en bronze (n° 3), et *Henri IV faisant des libéralités*, statue en pied de marbre blanc (n° 4).

Il faut enfin noter un *Modèle de canon sur son affût*, par Bachelier, orné de figures « aussi pures que l'antique, » dit le Livret (n° 5).

Quant aux élèves de l'Académie, anciens ou actuels, ils avaient envoyé de nombreuses œuvres, notamment Gamelin, Roques, Jacquemin, Dabos, etc.

ANNÉE 1784. — 32^e SALON.

Le titre du Livret est de nouveau modifié. On revient à l'ancien titre : « Catalogue des ouvrages exposés au Sallon de l'Hôtel de ville par l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, le 19 mai 1784. »

« L'exposition a été dirigée par MM. de Saget, modérateur; d'Aufréry, secrétaire perpétuel; de Voisins, de Fourquevaux, de Lavedan, Pin, directeur des Ecoles, Lucas, Labeyrie, Mortreuil cadet, Francez, commissaires. »

Le Livret contient un « Avertissement, » où l'on se plaint de collectionneurs trop jaloux de leur bien, qui ne veulent pas prêter leurs tableaux dans la crainte de les « voir souillés par les regards des curieux ou détériorés par ceux des amateurs. » Leur refus « autorisait l'Académie de suspendre cette année les engagements qu'elle a pris avec le public par trente-quatre expositions consécutives » (il fallait dire trente-deux, puisqu'il n'y a pas eu de Salon en 1757 et en 1771). Mais elle a voulu « tenter de nouveaux efforts, » et elle a fini par réunir un certain nombre de

tableaux qui, s'ils ne sont pas tous dus à de grands maîtres, n'en sont pas moins utiles aux progrès de l'art. Il y a d'ailleurs les ouvrages des artistes locaux, ceux des amateurs et ceux des élèves de l'Académie dont l'exposition entretient « l'aiguillon puissant de l'émulation. »

Le Livret comprend 206 numéros, dont 131 pour les Tableaux et dessins, 14 pour la Sculpture, 9 pour les Miniatures, 1 pour l'Architecture et 51 pour le Dessin.

La plupart des tableaux de maîtres avaient déjà figuré aux expositions précédentes, tels ceux de M. de Bonrepos, de M^{me} de Lagorée, du comte de Paulo, de Lucas, du chevalier d'Aufréry, de M. Francez et de l'Académie. L'abbé Despax avait envoyé toute une série d'esquisses par son père, le peintre Jean-Baptiste Despax (n^{os} 27 à 43), et Lucas cadet le portrait de son père, Pierre Lucas, par Subleyras (n^o 55). On y voyait, en outre, deux portraits au pastel par Gros, père du célèbre auteur des *Pestiférés de Jaffa* (n^o 63), qui avait quitté Toulouse pour se fixer à Paris, où son fils était né le 16 mars 1771.

François Lucas avait exposé un bas-relief en marbre blanc représentant *Anacréon réchauffant l'Amour* (n^o 2 des sculptures) et le *Modèle d'un mausolée* pour être exécuté en marbre dans l'église Saint-Jean et représentant le Génie de la guerre offrant à Dieu les cendres du chevalier Dauvet (n^o 3).

Un des élèves de François Lucas, Vigan, avait envoyé un portrait de Benoît Labre, fait à Rome d'après nature (n^o 4).

SALON DE 1785. — 33^e SALON.

L'ouverture de ce Salon fut effectuée le 14 mai.

Il fut organisé par MM. de Saget, modérateur, d'Aufréry, secrétaire perpétuel, de Gavarret, trésorier, de Mondran, d'Azas, le marquis de Fourquevaux, de Parazols, Pin, directeur des Ecoles, Francez, Lucas, Cammas, Mortreuil, Malliot, commissaires.

L'« Avertissement » placé en tête du Livret dit qu'il est inutile de « faire valoir tous les avantages que l'Académie de peinture a procurés à la ville de Toulouse par ses travaux assidus et par l'Exposition des Tableaux qu'elle dirige toutes les années depuis 35 ans. » Le public éclairé a déjà apprécié ses efforts : « le goût des Beaux-Arts a fait dans cette ville des progrès si sensibles que, depuis quelque temps, les amateurs l'ont enrichie de plus de mille tableaux peints d'après ou par les meilleurs Maîtres ; ce qui fait que rarement on expose les mêmes ouvrages qui ont paru les années précédentes. »

Le Livret comprend 233 numéros, sur lesquels 134 pour les ouvrages de Peinture, 12 pour les Miniatures, 80 pour les Dessins, et 7 pour la Sculpture.

L'Académie s'applaudissait d'avoir pu exposer les nombreux tableaux que lui avaient envoyés le marquis de Spinola-Arquata (n^{os} 28 à 45 inclusivement) et M. Girard, membre de l'Académie royale de Paris (n^{os} 46 à 67 inclusivement). Dans le premier lot, nous ne retrouvons aucun nom bien connu, à part celui du Bassan (*Jésus porté au tombeau*, n^o 45). Il en est autrement dans le second lot, si les attributions sont exactes, car on y voyait une *Sainte Famille* par Raphaël « dans la manière

de Pierre Pérugin » (n° 46); une autre *Sainte Famille* « du bon temps de Louis Carrache » (n° 47); le *Crucifiement de Jésus*, « peint par Rubens pendant son séjour en Italie dans la manière du Carrache » (n° 48); un « Beau Tableau représentant une *Mère de douleur*, par Pierre Puget, célèbre sculpteur, » et le Livret ajoute : « les tableaux de ce maître sont très-rares; celui-ci est remarquable par son expression » (n° 49); « deux tableaux pendants, peints au premier coup et du meilleur faire par Salvator Rosa, représentant des paysages et des montagnes; les figures en sont touchées avec esprit » (n° 50); un *Paysage* par Hermant d'Italie, avec figures attribuées à Philippe Lauri (n° 51); la *Tentation de saint Antoine* par Abraham Téniers (n° 52); « deux paysages chauds de couleur » par Both d'Italie (n° 53); la *Naissance d'Adonis* par Bon Boullongne, « dans la manière du Guide » (n° 54); *Ecce Homo* par Charles Lebrun (n° 55); *Portrait de M^{lle} Scudéry* par Santerre (n° 56); *Portrait de femme* « dont la tête est peinte par Largillière et le reste par Grimoux » (n° 57); *Bas-relief en marbre*, « peint par Geeraerts d'Anvers, maître de Sauvage » (n° 58); etc.

L'Académie y ajouta un tableau de Suau, qui avait remporté le prix de peinture l'année précédente (1784) et qui représentait *La grande Révolution opérée dans le Nouveau-Monde*. Ce tableau est ainsi décrit par le Livret : « La France, suivie de la Victoire, de la Paix, du Commerce et de l'Abondance, tient par la main la Liberté; elle la présente aux Insurgens; ils s'empressent de la recevoir. La Renommée plane dans les airs pour annoncer cet événement. Sur un des côtés du tableau, plusieurs nations remuent et entassent des marchandises; sur l'autre côté, Hercule chasse avec sa massue un léopard. Un coq, symbole de la France, voltige après le léopard et lui donne des coups de bec. »

La sculpture était peu nombreuse. François Lucas en faisait les principaux frais avec un *Jeune Néron*, buste en marbre blanc de Carrare (n° 2) et le *Portrait d'une jeune demoiselle* (n° 3). Un négociant, M. Fontan, y avait ajouté un médaillon représentant *La Vierge et l'Enfant Jésus* par Marc Arcis (n° 1), et un orfèvre, M. Artau, un bas-relief en argent représentant *La Manne* et destiné à décorer le pied d'un ostensor de la Chartreuse de Castres (n° 6).

SALON DE 1786. — 34^e SALON.

Ouvert le 20 mai, ce Salon avait été organisé par les soins de MM. de Saget, modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, le marquis de Gavarret, trésorier, de Mondran, le comte d'Espie, le marquis de Portes, Francez, Lucas, Cammas, Gleizes, commissaires.

Au Livret, on comptait 243 numéros, dont 135 pour les Tableaux, 28 pour la Sculpture, 9 pour l'Architecture, 62 pour les Dessins, et 9 pour les Miniatures.

Les neuf morceaux d'architecture étaient exposés par les élèves de l'Ecole du Génie, qui avait été nouvellement créée par l'Académie.

Nous pouvons d'autant mieux apprécier ce Salon, qu'il fut l'objet de deux brochures imprimées qui nous ont été conservées. La première était intitulée : « Critique en forme de dialogue entre l'artiste Étranger et l'élève Toulousain » (petit in-8° de 24 pages). Elle se terminait par ces mots : « fin de la première séance. »

Quant à la seconde brochure, elle avait pour titre : « Seconde et dernière séance de la critique en forme de dialogue entre l'artiste Étranger et l'élève Toulousain. » De même format que la première, elle ne comprenait que 12 pages.

Dans ces deux brochures, l'Artiste Étranger et l'Elève Toulousain examinent quelques œuvres exposées.

Ils commencent par le portrait « d'une des plus jolies dames qui était dans Toulouse, » M^{me} de R..... L'initiale est suivie de neuf points, correspondant sans doute à chacune des lettres de ce nom, ce qui donne le nom de *Rességuier*. Ce portrait était compris dans un lot de portraits exposés par Joseph Roques sous le n° 116 du livret. Roques était alors tout jeune ; mais il avait déjà remporté le prix de l'Académie, et il avait même été un moment directeur de l'Académie de Montpellier, poste qu'il avait abandonné pour retourner à Toulouse et n'en plus bouger.

L'Elève demande à l'Artiste s'il n'y trouve point des « fautes contre les principes de la peinture. » Et l'Artiste étranger répond : « D'abord, le ton général est factice, le blanc et le violet y sont semés avec trop d'abondance, les ombres devraient être plus transparentes, et les clairs plus heurtées sur les parties saillantes ; le bras manque par le dessin, de même que la main ; l'index et le petit doigt forment un point de vue tout à fait désagréable. »

L'Elève s'extasie, du moins, sur les « cheveux et les accessoires qu'il trouve très bien faits. » — « Ils le sont, en effet, » répond l'Artiste étranger ; « mais qu'est-ce ? »

Ils passent à un autre ouvrage de Roques, le portrait de M^{me} B... (Bernard), une jeune comédienne qui fait les délices de Toulouse par son ingénuité. L'Artiste loue son costume qu'il trouve « intéressant ; » mais c'est la seule chose qu'il approuve. « La grâce du pinceau n'y est point répandue, la touche est très aride, les yeux et la bouche sont durs. »

Ils examinent successivement deux autres portraits d'actrices, celui de M^{me} Duch..., qui savait « enchanter par le son mélodieux de sa voix, » et celui de M^{me} Deni..., « cette belle brune qui satisfaisait très rarement les regards du public en paraissant sur la scène. » Du premier, l'Artiste étranger loue la manière « libre et délicate, » mais l'Elève critique son défaut de ressemblance, tandis que le second est parfaitement ressemblant.

L'Artiste étranger critique surtout le portrait de l'acteur qui jouait à Toulouse les « père-noble, » et dont « les talents dans le genre comique et tragique étaient généralement renommés. » Cet acteur était représenté en « guerrier, » le bras gauche rejeté en arrière, « comme s'il voulait empoigner son sabre. » « Le caractère de menace et de fierté que sa position annonce, » dit l'Artiste étranger, « n'est pas assez exprimé sur la physionomie ; les lumières aigues ne pétillent point assez sur les convexités de son front ; une masse obscure ne couvre point assez l'enchassure de ses yeux ; des ombres fières ne contribuent point assez à faire saillir les parties de sa tête, n'en articulent point quarrément les os et n'en prononcent point les principaux muscles. Quant au costume, un peu moins de crudité dans le satin y aurait mis plus d'harmonie. Les panaches noirs sont d'un ton blafard, et ce corps n'a point de saillie parce que le fond est trop monotone. »

L'Elève est surpris de ces critiques : « il me faut donc bien rabattre, » dit-il, « de

l'idée que j'avais conçue de l'auteur de ces ouvrages... ; il a été cependant directeur de l'Académie de Montpellier ; il est généralement estimé dans Toulouse et va partir à ce qu'on dit pour la Capitale, afin de donner plus d'essor à son génie. » — « Tout ce que je viens vous dire, » répond l'Artiste étranger, « ne doit ni vous étonner ni vous faire rien rabattre de l'estime que vous aviez pour cet auteur : les plus grands hommes ont des imperfections. »

Ils passent en revue d'autres portraits de Roques, celui de M^{me} Pey..., « cette aimable toulousaine ; » celui de M^{le} Ca..., très ressemblant ; celui de M^{me} Te..., auquel il manque « la liberté et la finesse du pinceau ; » celui d'un « Monsieur en habit carmélite avec son pendant en habit bleu » dont l'Artiste ne « pense rien ; » celui d'une jeune demoiselle, que l'auteur a particulièrement soigné, une tête d'enfant très harmonieuse de tons.

Ils examinent enfin le tableau représentant un vieillard frappé d'une attaque d'apoplexie et reconnu par sa famille. « Les gris, » dit l'artiste, « sont outrés dans ce tableau : je n'y vois pas le ton vrai de la nature. Il faudrait que le tout ensemble, d'une ordonnance pittoresque, jouât avec son fond. » Il y manque « une couleur, ainsi qu'une lumière plus brillante que toutes les autres à l'endroit où se passe le plus grand intérêt de la scène. » Après cela, « l'artiste étranger » critique « le bras de la fille qui tient un mouchoir à la main pour essuyer ses pleurs. » Il manque de « justesse ; il est arqué et semble être hors de son articulation. » D'autre part, « les mains du jeune homme qui est appuyé sur le bras de son père sont trop fortes, nerveuses et ridées. » Somme toute, quoique l'auteur « ait manqué le but général, il est des parties peintes avec beaucoup de grâce et de liberté, les accessoires sont traités finement, et je trouve dans certaines figures l'expression de la douleur. »

Dans leur seconde et dernière séance, l'Elève toulousain et l'Artiste étranger reviennent sur les ouvrages de Roques.

Comme l'Elève loue la ressemblance de l'actrice peinte dans le rôle d'Athalie (p. 2), l'Artiste lui répond : — « La bouche pêche contre l'accord des parties, ce qui ôte à la physionomie l'âme et le véritable air. Les muscles du col forment un jeu contraire à la position de la tête, et quoique la draperie doive me dérober une partie du sein, je devrais au moins en apercevoir quelque vestige. Les bras et les mains sont très mal disposés et conviendraient mieux à une femme transie, se chauffant devant un bon feu, qu'à cette Reine ambitieuse. Je n'y trouve point la suavité des couleurs, parce que leurs oppositions n'ont point de sympathie. Les draperies sont trop adhérentes et leurs plis trop mesquins. Le fonds du tableau n'est pas assez rompu de tons. Il y a cependant de la facilité dans ce travail, assez de vivacité dans les yeux ; les sourcils sont bien dessinés, le nez et les joues bien modelés, la manœuvre des cheveux bien entendue, ainsi que la coëffure. »

L'Artiste et l'Elève passent au portrait d'une autre comédienne qui a quitté le théâtre de Toulouse « aux grands regrets du public éclairé, » et que Roques a représentée « tenant un chat sous son bras. » — « Les traits du visage sont muets, » dit l'Artiste, « les sourcils sont peints avec trop de sécheresse et les cheveux ressemblent au duvet. La fonte des couleurs est cependant bien ménagée dans les autres parties de la tête et à la gorge ; les accessoires sont d'une légèreté qui char-

ment l'œil du connaisseur, et je trouve dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, beaucoup de facilité. »

— De la facilité ! répond l'Elève toulousain. Il n'y a pas à en douter, car Roques « ne met pas plus de quatre heures à chacun » des portraits qu'il fait.

— Eh ! voilà son malheur, répond l'Artiste étranger. C'est à cette précipitation que j'attribue une grande partie des défauts qu'on aperçoit dans ses ouvrages. Ce vice provient ordinairement d'un excès de suffisance qui ne serait pas même pardonnable aux hommes que la nature a le plus favorisés ; et, quelque talent qu'on puisse avoir, il faut méditer ses sujets pour les traiter dignement. Peut-être cet auteur veut-il tâcher d'imiter le fameux Van Dick, qui n'employait jamais plus d'une heure soit à ébaucher, soit à finir chaque portrait ; mais qu'il réfléchisse à la réponse que cet artiste célèbre fit à Jean Bac, un de ses amis le plus estimable, qu'il avait peint trois fois : « J'ai, » lui dit-il, « au commencement travaillé mes ouvrages avec un soin extrême pour établir ma réputation et pour apprendre à les faire vite dans un temps où je serai obligé de travailler pour ma cuisine. »

L'Elève toulousain proteste contre ce jugement qu'il trouve sévère. — « Mais, Monsieur, » dit-il, « sa réputation est déjà assez établie et ce tableau du Christ qu'on descend de la Croix serait seul capable de le faire parvenir à la postérité la plus reculée : il l'envoya de Rome, il y a environ cinq ans, pour prouver les progrès qu'il y faisait. » (n° 9 du Livret de 1786.) — « Pour moi, » répond l'artiste étranger, « je ne vois dans cet ouvrage qu'une assez bonne copie du sublime Rembrandt, qui est assez répandue. Il n'avait pas besoin d'aller à Rome pour y faire un pareil ouvrage et l'antique lui offrait des modèles plus propres à le perfectionner. »

Cette observation était d'autant plus juste que Roques avouait s'être borné à copier une estampe, en sorte que sa copie ne donnait en rien une idée de la couleur et du mode de peindre de Rembrandt.

Au reste, Roques ne doutait de rien. Il s'était essayé dans un genre tout particulier, la peinture transparente. L'Elève toulousain le blâme de ce « désir de paraître universel, » et croit que ce « genre ne lui convient point. » L'Artiste étranger approuve, car « cette ambition expose l'artiste à de terribles désagréments, s'il ne sait la modérer ; cependant, elle suppose des qualités bien estimables. Le devant de ce transparent n'a pas assez de vigueur pour repousser les lignes qui se trouvent derrière ; les eaux et la carcasse du vaisseau n'ont pas assez de vérité ; les détails sont néanmoins bien rendus et les lieux sont peints avec beaucoup d'intelligence et de légèreté. »

Après cela, nos deux interlocuteurs examinent les œuvres de Dabos, élève de Labeyrie, qui avait exposé sous le numéro 54 plusieurs portraits et deux études de tête.

Son portrait d'abbé est très ressemblant, « l'aspect est vrai, la carnation bien observée, les détails bien rendus et faits avec précision, la tête a de la vérité et les plans y sont observés ; » mais « le premier clair qui domine tous les autres n'est pas assez accompagné des masses d'ombre et le bras droit a trop de raideur. »

La « charmante Bergère, qui est à son côté, » a des qualités. « La tête n'est pas assez peinte dans la pâte, et la main n'est pas assez potelée ; » mais « le mouvement.

du corps est tout à fait agréable ; la main droite est bien sur son plan et les détails sont bien rendus. » La « tête de vieillard » constitue une excellente étude, la couleur en est brillante et vraie. Il n'en est pas de même de son étude d'enfant : la couleur en est agréable, mais elle est factice. Le portrait de l'Enfant qui tient un chien montre une grande habileté de pinceau et le chien est peint avec beaucoup de vérité. Le portrait de la demoiselle qui l'avoisine est ressemblant, mais d'un ton trop égal. Il en est de même du portrait de femme. Seulement, la touche du pinceau est sèche, le fichu manque de légèreté et le bras est gêné.

L'Elève s'arrête ensuite devant le portrait d'un serrurier, par Faure (n° 134 du Livret de 1786), et l'artiste étranger lui reproche sa manière sèche. « Il n'y a point de symétrie dans les yeux, la couleur générale est terreuse et les ombres sans transparence : le Portrait a néanmoins du mouvement et beaucoup de vie. »

L'Artiste apprécie également de Faure son chien sur un carreau bleu (n° 95), qui est d'une facture un peu lourde, mais vraie.

Wallaert était originaire de Lille ; mais il a fait de Toulouse une seconde patrie. Il paraissait pour la première fois à l'Exposition de 1786 et ses tableaux, faciles, animés, curieux, attirèrent l'attention. Il en fut surtout ainsi de sa *Tempête* (n° 62) occasionnant un naufrage. « Ce désastre est bien rendu, » dit l'Artiste, « et frappe mon imagination ; les vents y sont peints avec bien de l'intelligence ; le choix des nuages est d'un bon goût ; les figures caractérisent bien cette scène ; mais les eaux ne sont pas transparentes, et plus de grisâtre aurait convenu au site où elles se trouvent. » Wallaert s'était inspiré de Joseph Vernet, et nous avons personnellement vu plusieurs répétitions de ce tableau. Il en est une qui nous est plus particulièrement connue, car elle orne encore un des salons du château d'Arques, commune d'Avignonnet, et appartenait à notre grand-père d'Holier, aujourd'hui décédé.

Parmi les nombreuses toiles qu'avait exposées Wallaert, l'Artiste étranger distingue celle qui représentait un village où l'on danse au son du tambourin (n° 109) et celle qui représentait l'entrée d'une ville de Flandre (n° 64).

De la première, il loue les groupes qui étaient « fort intéressants ; la couleur générale est piquante ; les cieux sont peints avec beaucoup de finesse, et une partie des détails méritent des éloges. Je suis seulement fâché, » ajoute-t-il, « que le ton doré règne trop dans cet ouvrage. »

Quant à *l'Entrée d'une ville de Flandre*, « ce tableau est harmonieux, les eaux sont fort transparentes, les animaux peints avec beaucoup de franchise et de vérité ; mais la couleur du terrain a trop de rapport avec celle des arbres. »

Wallaert ne s'était pas contenté d'exposer des paysages et des marines. Il avait voulu traiter des sujets de genre, et il avait peint les adieux d'un soldat allant joindre son régiment et le retour de ce même soldat venant de faire campagne (n° 106 et 107). L'Artiste conseille à l'auteur de ne pas s'écarter de son genre qui est le paysage, car son pinceau paraît moins libre dans les sujets de genre.

L'Artiste est sévère pour le portrait exposé par le fils Labeyrie (n° 92), qu'il trouve « salement peint ; » il lui préfère beaucoup le portrait d'un médecin par Labeyrie père (n° 91), parce que « la vérité règne assez dans cet ouvrage ; » il lui reproche seulement de manquer d'art.

Lucas cadet s'était imaginé de peindre le portrait de Rubens, d'après une estampe (n° 11). L'Artiste étranger lui reproche de n'avoir pas rendu le « coloris que ce grand homme répandait dans ses ouvrages. » Et l'Elève lui répond malicieusement : « Oh ! Monsieur, on se perfectionne avec le temps et, à son retour du voyage qu'il doit faire incessamment en Flandre pour s'instruire, il approchera bien mieux de ce coloris. »

En revanche, l'Elève et l'Artiste admirent l'œuvre de Lucas aîné, qui avait exposé un Louis XIV à pied (n° 11 de la sculpture) et un Louis XVI en chevalier français (n° 8). La figure de Louis XIV, dit l'Artiste, « est noble, majestueuse et convient parfaitement au Héros qu'elle désigne ; » mais celle de Louis XVI « ne répond point à la majesté de l'original : le corps devrait être plus long, plus dégagé, et les jambes plus courtes. »

Ils font surtout un grand éloge des deux adorateurs exposés (n° 24) par l'académicien Mortreuil cadet, « que l'envie poursuit utilement, » car l'on voit que son auteur s'est formé sur les ouvrages de Clodion.

Enfin, ils examinent les deux portraits (n° 13 et 14) exposés par Vigan, élève de Lucas aîné, « et nouvellement reçu à l'Académie. »

« Le buste de femme est très ressemblant, » dit l'Elève ; « il plaît à l'esprit, » répond l'Artiste, « remue le cœur et fait naître les sentiments que l'artiste s'est proposé d'exciter ; c'est grand dommage que la gorge n'ait pas assez d'élasticité et que la draperie soit trop pesante. Quant au buste de l'homme, » ajoute-t-il, « la touche n'en est point assez hardie, et l'argile paraît inanimé. »

Sur la demande de l'Elève toulousain, l'Artiste étranger examine quelques miniatures. Il s'arrête, notamment, devant les portraits exposés par « M. Bouton le fils » (n° 1), et trouve que « le coloris en est agréable et la touche spirituelle ; un peu moins de rouge dans les carnations lui donnerait plus de vérité. » Bouton était, en effet, un digne élève de son père, dont la célébrité était européenne.

Cependant midi avait sonné, et le soldat du guet s'était approché des deux visiteurs de l'Exposition, restés seuls dans la salle :

— « Eh bien, Messius, vouëla dija lon tan que tout le monde ils sont sortis, ayez la vounté de bous retirer, je beux aller manger la soupe. »

L'Elève toulousain et l'Artiste étranger s'empressent de satisfaire à cet avertissement, et se retirent en se félicitant du plaisir qu'ils avaient éprouvé en échangeant leurs impressions.

Ces « critiques » ne parlent pas de la sculpture. Elle fut cependant assez nombreuse au Salon de 1786, et certains morceaux n'étaient pas sans mérite.

Ainsi, François Lucas avait exposé un *Louis XVI en chevalier français* (n° 8 de la sculpture), un *Louis le Grand* (n° 11) et deux *Portraits de demoiselles* (n° 9 et 10).

De Vigan, on voyait le *Portrait du Roi* (Louis XVI) en marbre, ouvrage qui avait remporté le prix l'année précédente (n° 12), et deux portraits, l'un de Dame (n° 13) et l'autre d'Homme (n° 14).

Noubel père avait envoyé plusieurs statues représentant des divinités de l'Olympe, *Neptune*, *Amphion*, *Flore*, *Apollon* (n° 19 et 20), et Noubel fils, un *Portrait*, un *Louis XVI*, etc. (n° 21).

Enfin, Mortreuil cadet avait exposé plusieurs « modèles, » c'est-à-dire des maquettes, représentant des Adorateurs et un « Petit Groupe. »

ANNÉE 1787. — 35^e SALON.

Ce Salon s'ouvrit le 16 mai.

Il avait eu pour organisateurs MM. de Saget, modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, de Mondran, le marquis de Portes, de Miramon, de Parazols, Pin, directeur des Ecoles, Francès, Suau, Mortreuil l'aîné, Vigan, Lucas cadet, Durome, commissaires.

L'« Avertissement » placé en tête du Livret s'applaudit de l'œuvre de l'Académie et loue les soins qu'elle met à former chaque année le Salon. Il signale « plusieurs tableaux originaux qui n'avaient pas été encore exposés au public. » Et il ajoute : « Les morceaux de peinture, sculpture et architecture que les artistes de cette ville ont présentés, ceux même des élèves, feront cesser les doutes que des personnes, plus malignes qu'éclairées, voulurent faire naître sur l'utilité de l'Académie des Beaux-Arts lors de son établissement. »

Le Livret comprend 134 numéros distincts pour les Tableaux, 95 numéros pour les Dessins, 19 numéros pour la Sculpture, 3 numéros pour l'Architecture et 6 numéros pour les Miniatures, en tout 257 articles.

Nous y distinguons une *Cléopâtre donnant un festin à Marc-Antoine*, esquisse peinte par Natoire, peintre du Roi et directeur de l'Académie de Rome (n° 7); deux toiles de François Overbeck : *Un chasseur après avoir déposé le gibier qu'il a tué repart pour la chasse* (n° 29), et un *Repas de famille* (n° 30); la *Veuve de Sarepta*, par Hallez, peintre du Roi (n° 33); *Paysage avec deux figures*, par Watteau (n° 37); *Une femme à qui un vieillard présente un perroquet* (n° 54), « par Luc Jordan, surnommé Fa-Presto; » *Un petit tableau représentant deux enfants qui se baisent*, par Léonard de Vinci (n° 77); *Un paysage*, par Henry « de son bon temps » (n° 92); une *Tête de vieillard*, par Jouvenet (n° 93), etc.

Nous devons enfin mentionner les morceaux de réception à l'Académie de Wallaert, *Un coup de vent* (n° 76 des peintures), du comte de Paroy, honoraire de l'Académie de Paris, *Une caverne de voleurs* (n° 37 des dessins), et du marquis de Castellane, une *Vue des bords de la Loire* (n° 40 des dessins).

Pour la sculpture, c'est toujours François Lucas qui se fait remarquer par le nombre et par l'importance des œuvres (*Une nyade*, n° 1, *Sainte Claire* et *Saint François*, n° 2, et *Deux Chinois*, n° 3). Vigan se borne à deux bustes, dont un buste de femme (n° 9). Enfin de Ravier, un lauréat de l'année précédente (1786), le morceau qui avait remporté le prix représentant *Le renvoi d'Agar et d'Ismaël par Abraham* (n° 17), et quatre autres morceaux : *La coupe de Joseph trouvée dans le sac de Benjamin* (n° 18), *Une figure représentant saint Jean de la Croix* (n° 19), un *Portrait en médaillon* (n° 14) et deux bas-reliefs représentant l'un le *Jugement de Paris* (n° 15), et l'autre la *Reine Tanaquil protégeant l'enfant d'un esclave* (n° 16).

Quant à l'architecture, elle se bornait à trois études par des élèves de Bénazet et de Champagne (n° 1 à 3).

Les dames s'étaient fait remarquer tout particulièrement cette année par leurs succès dans les concours de l'Académie : des prix de principes du dessin furent adjugés à M^{lles} Pouget, Justine Depanis, Julie Laviguerie, Labeaumelle et Sacarau ; des prix de la figure à M^{lles} Robert, Mortreuil et Pouget ; et le prix de la peinture à M^{lle} Belin.

ANNÉE 1788. — 36^e SALON.

Comme l'année précédente, le Salon s'ouvre cette année le 16 mai et l'Académie en veut faire désormais l'époque fixe de l'ouverture des Salons organisés par ses commissaires. Aussi déclare-t-elle dans l'« Avertissement » du Livret, « qu'à l'avenir elle ne recevra des tableaux pour exposer que jusques au 9 du mois de mai, afin d'avoir le temps de faire imprimer le Catalogue et de le débiter le 16, qui est le jour de l'ouverture du Salon. »

Les commissaires organisateurs sont plus nombreux que jamais. Ils comprennent des membres de l'Académie, tels que MM. de Saget, modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, de Mondran, doyen, le chevaliers de Parazol, de Pradel, Francez, professeur de géométrie pratique, Lucas, professeur de sculpture et de dessin, Cammas, de l'Académie de Saint-Luc de Rome, Malliot, professeur d'histoire, Durome, Faure et Lucas, peintres, et des élèves comme Florence, Labarthe, Dupuy et Lucas le fils.

Le Catalogue du Salon de 1788 comprend 233 articles, dont 124 pour les Tableaux, 75 pour les Dessins, 28 pour la Sculpture et 6 pour la Miniature. Il n'y a rien cette fois pour l'Architecture.

Parmi les tableaux exposés, nous revoyons quelques œuvres de maîtres déjà produites au public, notamment dans la nombreuse série du marquis de Fourquevaux (n^{os} 12 à 27 inclusivement) ; des *Animaux*, peints par Durome pour sa réception à l'Académie (n^o 92) ; le *Portrait de Lassave* peint par lui-même pour sa réception à l'Académie (n^o 93) ; une *Académie* peinte par Bertrand (n^o 94) et une autre peinte par Roques (n^o 95) pour leur réception à l'Académie ; enfin le *Jugement de Paris*, ouvrage qui avait remporté le grand prix de peinture en 1787, par Jacquemin, élève de François Cammas (n^o 91).

Goudin se faisait remarquer par deux tableaux représentant l'un *Ariane avec des Bacchantes* (n^o 36), l'autre *Un camp de réserve dans lequel on dépouille des morts et des blessés après une bataille* (n^o 37). Il y avait joint *Deux têtes d'apôtres* (n^o 38).

Selon son habitude, Roques avait envoyé *plusieurs portraits* (n^o 85) et un tableau intitulé *la Rose et le Bouton* (n^o 121).

Pour la sculpture, François Lucas était toujours en tête avec deux « modèles » en terre cuite pour être exécutés en pierre et représentant l'un la *Province de Languedoc* (n^o 2) et l'autre la *Ville de Toulouse* (n^o 3). Noubel père avait exposé *Une mère avec sa famille* (n^o 21), une *Vénus* (n^o 22), *Enée portant son père Anchise* (n^o 23), *Mars* (n^o 24), *Jupiter* (n^o 25) et *Pygmalion* (n^o 26).

Les miniatures étaient nombreuses. Les principales étaient exécutées par M^{me} Cammas (n^o 1).

ANNÉE 1789. — 37° SALON.

Malgré les déclarations géminées de l'Académie, le Salon de cette année ne s'ouvrit que le 20 mai, par les soins de MM. de Saget, modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, le marquis de Gavarret, trésorier, Cammas, directeur des Ecoles, de Mondran, doyen, de Saint-Germier, Dupradel, Pin, Echau, Hardy, Mortreuil cadet, Malliot, Lucas cadet et Faure.

Le Livret comprend 223 numéros, dont 114 pour les Tableaux, 84 pour les Dessins, 14 pour la Sculpture et la Gravure, 11 pour les Miniatures.

Ce sont les artistes toulousains et leurs élèves qui font les principaux frais de cette Exposition : Gamelin, Roques, Goudin, Bertrand, Derome, Labérie, les Lucas, etc.

Gamelin avait envoyé cinq esquisses des tableaux qu'il avait peints pour l'abbaye des Bernardins à Fontfroide (n° 19 à 23), et le baron de Puymaurin, syndic général de la Province, y avait ajouté cinq dessins (n° 87 à 91) exécutés également par Gamelin.

De Wallaert, « peintre flamand, » associé étranger de l'Académie, « et établi à Toulouse » depuis quelques années, on pouvait voir deux tableaux, dont le *Portrait d'un artiste dans son atelier* (n° 44) et une *Vue d'une gorge dans les Pyrénées* (n° 45).

Chaptal, professeur royal de chimie, avait exposé deux *Paysages* peints au pastel par Pillement (n° 100); M. Reboul, deux *Paysages* peints à l'huile, par le même (n° 100), et deux *Marines* également par Pillement (n° 101).

Il y avait aussi quelques tableaux de maîtres anciens, mais en petit nombre, et la plupart avaient déjà figuré à d'autres Salons antérieurs. Parmi eux, l'*Adoration des Bergers*, par Ambroise Frédeau (n° 49); un *Paysage*, par Watteau (n° 51); le *Repos de Jésus en Egypte*, par l'Albane (n° 54); *Vertumne et Pomone*, « tableau d'un fini précieux fait par trois différents maîtres : le paysage de Kierins, les fruits et les fleurs par Van Kessel, et les figures par Franc » (n° 37), etc.

Le sculpteur François Lucas avait envoyé plusieurs de ses œuvres : *La Vierge et l'Enfant Jésus*, bas-relief en terre cuite destiné à être exécuté en marbre (n° 1); un *Portrait de Dame* (n° 2) et un *Jeune satyre jouant avec un chat* (n° 3).

Sous le numéro 11 figurait un groupe représentant *Enée conduisant son fils Ascanie par la main et emportant son père Anchise et ses dieux pénates* (n° 11). Cet ouvrage avait été exécuté par Ravier et avait obtenu le grand prix de sculpture l'année précédente.

Parmi les miniaturistes, on retrouvait Jacquemin, Pascal, M^{me} Dabos et enfin Bouton, « actuellement à Paris, » dit le Livret (n° 6). Ce Bouton devait être le fils du célèbre miniaturiste Guillaume-Gabriel. C'était peut-être Bouton cadet, né en 1767 et âgé par conséquent de 23 ans, car le Livret de 1790 (n° 2 des miniatures) le dit également « actuellement à Paris, » et, de plus, « élève de l'Académie. »

ANNÉE 1790. — 38^e SALON.

C'est encore le 20 mai que s'ouvrit le Salon de 1790.

Il avait eu pour organisateurs MM. de Saget, modérateur, le chevalier d'Aufréry, secrétaire perpétuel, le marquis de Gavarret, trésorier, de Mondran, le chevalier de Parazols, de Miramont, de Saint-Germier, Dupradel, Pavie de Fourquevaux, Malliot, directeur des Ecoles, Pin, Lucas aîné, Cammas, Lucas cadet, Faure et Derome.

On compte au Livret 132 numéros pour les Tableaux, 59 pour les Dessins, 8 pour la Sculpture et 8 pour les Miniatures, en tout 207 numéros.

Le marquis de Fourquevaux avait envoyé un grand nombre de tableaux de sa galerie (n^{os} 1 à 35 et 108 à 112), parmi lesquels un *Portrait de femme* par de Troy (n^o 1), *Deux Haltes militaires*, sous le même numéro 2 par Van Bloom, *Vénus sortant du bain* par Bertin (n^o 4), une *Marine* par Kalf (n^o 6), les *Forges de Vulcain* et *Diane et Endymion* par Colin de Vermont (n^{os} 7 et 8), la *Tentation de saint Antoine* par Abraham Téniers (n^o 19), la *Fondation d'Athènes* par Pierre, premier peintre du Roi (n^o 22), *Dieu apparaissant à Moïse dans le buisson ardent* par Charles Lebrun (n^o 30), *Vue d'un village flamand* « où l'on voyait des gens occupés à égorger et à dépecer des cochons » par Breughel de la Calotte (n^o 32), etc.

M. Gaillard de Frousins, conseiller au Parlement, avait également exposé une série de tableaux (n^{os} 36 à 54), dont une *Bataille* et *Les suites de la Bataille* par Verdussen (n^{os} 36 et 37), un *Portrait* par Paul Puget (n^o 38), le *Portrait* de Jean de Meun, auteur du « Roman de la Rose, » par Holbein (n^o 39), *Mars et Vénus*, portraits allégoriques par Mignard (n^o 45), un *Paysage* par Ruysdael (n^o 48), un *Paysage et animaux* et une *Femme hollandaise* par Lenain (n^{os} 50 et 51), etc.

Au marquis du Puget appartenaient les nombreux Belloti (n^o 70 à 75) représentant plusieurs vues de Venise et de Rome.

La plupart des artistes toulousains et de leurs élèves avaient exposé de leurs œuvres, soit peintes, soit dessinées. Tels Julia, Goudin, Faure, Bertrand, Roques, Virebent, etc.

En tête des sculpteurs, nous retrouvons, comme d'habitude, François Lucas avec un « modèle » de statue représentant *Saint Antoine, abbé* (n^o 1), *Un Génie* pour être placé sur un tombeau (n^o 2), et l'*Hyver* (n^o 3). Il avait également exposé un dessin représentant *Chiomare* tranchant la tête au centurion qui l'avait violée pour la porter à son mari (n^o 1).

On voyait encore à ce Salon deux bas-reliefs représentant *Héliodore battu de verges*, dus l'un à Lucas fils, qui avait remporté le prix de l'Académie (n^o 4), et l'autre à Mouniot, auquel l'Académie avait décerné un prix d'encouragement dans le même concours (n^o 5).

Enfin, dans la section des miniatures, nous retrouvons au Livret plusieurs portraits par Bouton, « élève de l'Académie, actuellement à Paris » (n^{os} 2 et 8), et d'autres par Jacquemin (n^o 6).

ANNÉE 1791. — 39^e SALON.

Cependant, les événements politiques s'étaient précipités. Ils préoccupaient tous les esprits; ils n'avaient pu interrompre le cours des Salons; mais celui de cette année 1791 devait être le dernier de la série qui nous occupe.

Il ouvrit ses portes le 4 juin après avoir été organisé par MM. Dupradel, modérateur, Malliot, directeur des Ecoles, d'Aufréry, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, secrétaire perpétuel, de Gavarret, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, trésorier, Lucas aîné, Cammas (1), Pavie (marquis de Fourquevaux), de Parazols, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Goudin, Miramont, Suau, Lucas cadet et Bertrand, délégués par l'Académie.

Le Livret porte le même titre que les précédents. Le nom seul de « l'Hôtel de ville » a disparu et y est remplacé par celui de « Maison commune. »

Les numéros du Livret sont des plus nombreux : ils s'élèvent à 311, dont 220 pour les Tableaux, 57 pour les Dessins, 25 pour la Sculpture, 6 pour les Miniatures et 3 pour les ouvrages qui ont remporté le prix de l'école de trait.

A lui seul, un peintre de l'Académie de Paris, nommé Girard, et qui était surtout un brocanteur de tableaux, ayant déjà exposé dans les mêmes conditions aux Salons de 1785 (n^{os} 46 à 67) et de 1787 (n^{os} 77 à 94), ce qui confirme qu'on achetait beaucoup à Toulouse, avait envoyé, pour les vendre, quatre-vingt sept tableaux, dont quelques-uns par lui (n^{os} 81 à 84) et quelques autres par sa fille (n^{os} 85 à 87), mais la plupart attribués à des grands maîtres, tels que la *Mort de saint Antoine* par Rembrandt (n^o 1), *Saint Sébastien* (n^o 2) et le *Martyre de deux dominicains* (n^o 6) par le Titien, *Télémaque dans la grotte de Calypso lui raconte ses aventures* par Laïresse (n^o 8), des *Joueurs* par Valentin (n^o 9), l'*Adoration des bergers* par Pierre de Cortone (n^o 11), le *Sauveur succombant sous le fardeau de la Croix* par le Bassan (n^o 12), *Bacchus enfant servi par des Satyres* par Annibal Carrache (n^o 13), *La Cène*, tableau sur bois par Frédéric Baroche (n^o 15), *Fruits et fleurs* par Largillière (n^o 17), la *Prédication de saint Jean* par Bloemart (n^o 19), la *Fuite en Egypte* par Luc Jordaens (n^o 22), le *Martyre de saint Pamphile et de ses compagnons dans les prisons* par le Tintoret (n^o 35), le *Jugement de Salomon*, original de Le Sueur (n^o 36), *Portrait d'un général* par Ranc, peintre du roi d'Espagne (n^o 44), *Portrait de Bourguignon*, peint par lui-même (n^o 59), etc.

Un autre marchand, un certain Rouger, sculpteur d'ornements, avait exposé et mis en vente une série de tableaux presque aussi nombreuse (n^{os} 114 à 150). On y voyait une *Sainte Marthe* par Louis Carrache (n^o 115), la *Vierge et l'Enfant Jésus* par Puget, « sculpteur et architecte » (n^o 116), l'*Amour arrête Armide prête à poignarder*

(1) En écrivant pour la dernière fois dans cette étude le nom de Cammas, fils de Guillaume, nous devons faire remarquer qu'il avait reçu au baptême les prénoms de « Lambert-François-Thérèse, » et qu'au lieu de l'appeler « François » comme nous l'avons fait, ses biographes l'ont généralement appelé « Lambert, » comme Malliot (*Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse*, série 2, t. I^{er}, part. 2, p. 156-161), et Guibal (*Mêmes Mémoires*, série 5, t. II, p. 392-459).

Renaud qu'elle a attiré et endormi par enchantement par Lafosse (n° 117), la *Circoncision du Sauveur* par le Pérugin (n° 133), deux *Tableaux de fleurs* par Baptiste (n° 138), une *Tabagie* par Van Ostade (n° 142), etc.

A côté des brocanteurs se trouvaient les amateurs, et certains avaient des « cabinets » non moins nombreux et non moins pourvus de toiles de maîtres. Tel était M. Pouseaux, graveur de la Monnaie, qui figure au Livret avec une cinquantaine de tableaux (n° 152 à 202), parmi lesquels nous en retrouvons plusieurs ayant déjà paru sous son nom aux Salons de 1780, de 1782, de 1786 et de 1789, par exemple : *Venise triomphante*, projet de plafond pour le Palais ducal, par Paul Véronèse (n° 150), le *Déjeuner auprès de la belle fontaine* par Lancret (n° 160), la *Chambre d'un paysan avec ses outils aratoires* par Van Ostade (n° 166), *Bataille et assaut d'une ville embrasée* par Wouvermans (n° 169), etc.

M. de Rabaudy avait tiré de son « cabinet » une série moins nombreuse de tableaux (n° 90 à 101), parmi lesquels un tableau original d'Antoine Rivalz, représentant *Jésus, sous l'extérieur d'un jardinier, apparaissant dans le jardin des Olives à Marie-Madeleine* (n° 90), et plusieurs autres tableaux de l'Ecole romaine et de l'Ecole flamande.

L'envoi « du cabinet de M. de Saint-Félix » ne paraît pas avoir été sans mérite. C'étaient un *Saint Jérôme dans le désert*, « tableau original de Ribera, dit l'Espagnol » (n° 102); une *Sainte Famille*, attribuée à André del Sarte (n° 103); une *Tête de femme*, par Grimou (n° 105), et enfin, des *Instruments de musique*, « par Boyer l'aîné, peintre toulousain, » dont le nom est aussi peu connu que les œuvres (n° 105).

Un membre du Directoire du département, M. Chauliac, avait exposé un *Portrait du duc de Berry*, sans nom d'auteur, « dans le goût de Mignard » (n° 106), et un officier municipal, M. Theule, le *Portrait du célèbre Géliotte, chantant et s'accompagnant de la guitare*, « original par Louis Tocqué, peintre du Roi » (n° 89), qui avait déjà figuré au Salon de 1783 (n° 39).

Roques ne cessait pas d'exposer des portraits qu'il exécutait avec une rapidité et une prestesse parfois excessives (n° 88). Il y joignit un tableau allégorique, *L'Hiver, représenté sous la figure d'une femme* (n° 203), et des tableaux de genre, le *Gros mangeur* (n° 204), *l'Apprentif maçon* (n° 205), et la *Mendiant* (n° 206).

Goudin présenta une *Cléopâtre* venant, avant de mourir, accompagnée de deux de ses suivantes, faire des libations et pleurer sur la cendre de Marc-Antoine, et couronnant son urne d'une guirlande de fleurs (n° 151), et un dessin représentant une *Bataille* (n° 2).

Un élève de l'Académie, Rouède, exposa « le morceau qu'il avait fait l'année précédente pour le grand prix, » et qui lui avait valu « un prix d'encouragement. » Il représentait *Jacob et ses cinq plus jeunes fils présentés par Joseph à Pharaon, roi d'Egypte* (n° 214).

Enfin Bertrand envoya un dessin représentant le *Buste de Henri IV peint par la Vertu* (n° 57).

Plusieurs sculpteurs de Paris firent des envois de valeur diverse. Rougé, agrégé de l'Académie royale d'Architecture de Paris, Lougrois et Taqué exposèrent chacun une *Arabesque en plâtre* (n° 1 à 3 des sculptures). Moitte et Julien, sculpteurs du Roi,

envoyèrent, le premier, *Deux trophées de guerre*, exécutés à Paris, au palais de Salm (n° 6), et le second, le *Portrait de M^{me} Rougé* (n° 7), et plusieurs esquisses (n° 8 à 10). Beauvais, de l'Académie royale de Paris, montra le portrait de son ami Julien; Augé, un *Sphinx*, en bronze, dans le goût antique, servant de flambeau (n° 12). Enfin, de Coustou, sculpteur du Roi, on put voir le *Lever du soleil* (n° 13), et c'est à lui sans doute qu'il faut attribuer les six morceaux qui suivent, représentant des *Nymphes se vengeant de l'Amour* (n° 14 et 15), *Vénus prêtant sa ceinture à Junon* (n° 16), *Vénus à sa toilette* (n° 17), et *Deux médaillons représentant des Amours sur des nuages* (n° 18).

A côté de ces exhibitions sensationnelles, les sculpteurs de Toulouse pâlissaient un peu. Cependant François Lucas et Vigan présentèrent de beaux morceaux.

De François Lucas, on voyait deux bas-reliefs représentant l'un *l'Enfance et l'Adolescence* (n° 19), et l'autre *l'Age mûr et la Vieillesse* (n° 20); et Vigan avait envoyé le *Buste de M. Garipuy*, en marbre (n° 21); le *Crépuscule*, modelé à Rome, d'après Michel-Ange (n° 22), et deux « modèles, » dont l'un représentant un *Saint Roch* qui devait être exécuté en pierre de huit pieds de hauteur (n° 24), et l'autre une *Flore*, d'après l'antique du palais Farnèse, à Rome, qui devait être exécuté en marbre de grandeur naturelle (n° 23).

A la section des miniatures, plusieurs œuvres de M^{me} Cammas (sous le n° 1), et un *Portrait* par Jacquemin (n° 6).

Après 1791, nous n'avons retrouvé aucune autre trace de nouveaux Salons annuels. L'institution inaugurée par l'Académie de Peinture, Sculpture et Architecture en 1751 avait donc duré quarante et un ans, sans autres interruptions que celles de 1757 et de 1771. Elle avait fourni une belle carrière de 39 Salons consécutifs, montrant bien des richesses artistiques de Toulouse, excitant l'émulation de nombreux collectionneurs pour augmenter leur « galerie » ainsi que des artistes locaux et de leurs élèves, en leur procurant les moyens de s'instruire par l'exemple, de se perfectionner dans leur art et de se faire connaître du public.

Il n'avait fallu rien moins que les graves événements politiques de la Révolution et la suppression de l'Académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture de Toulouse pour mettre fin aux Salons annuels, comme il avait été fait d'ailleurs à Paris où ils n'étaient que bisannuels.

Mais l'Académie de Toulouse avait formé des artistes trop dévoués à leur art pour qu'ils le laissassent dépérir complètement. Aux Expositions annuelles qui s'étaient poursuivies depuis 1751, succédèrent des Expositions mensuelles qui se sont continuées de longues années, puisque leur usage subsistait encore en 1823, d'après les renseignements qui nous sont fournis par Alexandre Du Mège dans la *Biographie Toulousaine* (1). Seulement, ces

(1) V. *Pomian*, t. II, page 522.

Expositions mensuelles avaient singulièrement déchu. On y recevait toute espèce d'ouvrages, « de sorte qu'on voyait une mauvaise copie, un dessin incorrect ou ridicule, et même un modèle d'écriture, près d'un tableau d'histoire, d'un paysage ou d'un morceau de sculpture. » C'est pourquoi Du Mège réclamait-il le rétablissement des Expositions annuelles. « En chargeant, » ajoutait-il, « l'Académie des Arts, soit un jury particulier, de faire le choix des ouvrages qui pourraient y figurer, en plaçant ces objets dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville, on donnerait une plus grande solennité à ces Expositions; les artistes sentiraient qu'ils doivent chercher à atteindre le vrai beau, et leurs ouvrages leur acquerraient une renommée durable. et qu'ils préféreraient sans doute à la vogue du moment et à des éloges passagers qui sont trop souvent dictés par la prévention ou par l'amitié. Toulouse a recouvré presque tous ses anciens établissements; elle possède de plus une magnifique collection de tableaux; elle renferme dans ses murs des peintres, des sculpteurs, des architectes d'un talent distingué. Il manque à sa gloire une Exposition annuelle des ouvrages de ces estimables artistes. »

Cet appel devait rester longtemps sans écho. Plusieurs sociétés dues à l'initiative individuelle se sont formées pour y répondre; mais leur durée a été éphémère. La plus florissante a été l'*Union artistique* qui, instituée sous le second Empire, a effectué plusieurs Expositions et a été réorganisée en 1884, après une éclipse de quelques années. Ses catalogues disent assez combien ses Salons annuels sont nombreux et intéressants. Mais, il faut bien l'avouer, ce ne sont pas toujours les artistes toulousains qui sont le plus empressés à y montrer leurs œuvres, ni les professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts qui sont disposés à donner l'exemple à leurs élèves, comme il fut fait au dix-huitième siècle.

Baron DESAZARS,

Membre résident.

STATUTS

DE LA

BASOCHE DU SÉNÉCHAL DE TOULOUSE

Je dois à l'obligeante sympathie de M. l'abbé Jean Contrasty, curé de Bourg-Saint-Bernard, la communication du manuscrit des statuts de la basoche du Sénéchal de Toulouse.

Ce manuscrit renferme 49 feuillets petit in-4° parchemin, relié en volume. L'écriture des vingt et un feuillets est du début du seizième siècle. Celle des feuillets suivants appartient à la fin du seizième siècle et aux deux siècles suivants. Le frontispice est formé d'une grande miniature du seizième siècle. C'est une crucifixion dont l'attitude tourmentée des personnages en croix rappelle le célèbre tableau de Rubens. Quatre miniatures initiales sont placées en tête d'un fragment des quatre évangélistes. Enfin, un chevalier sur son dextrier, tenant déployée la bannière de la Basoche, sur fond rouge, trois écritaires aux armoiries, dessus timbré, casque et morions avec deux supports d'anges (*Voir la figure ci-contre*).

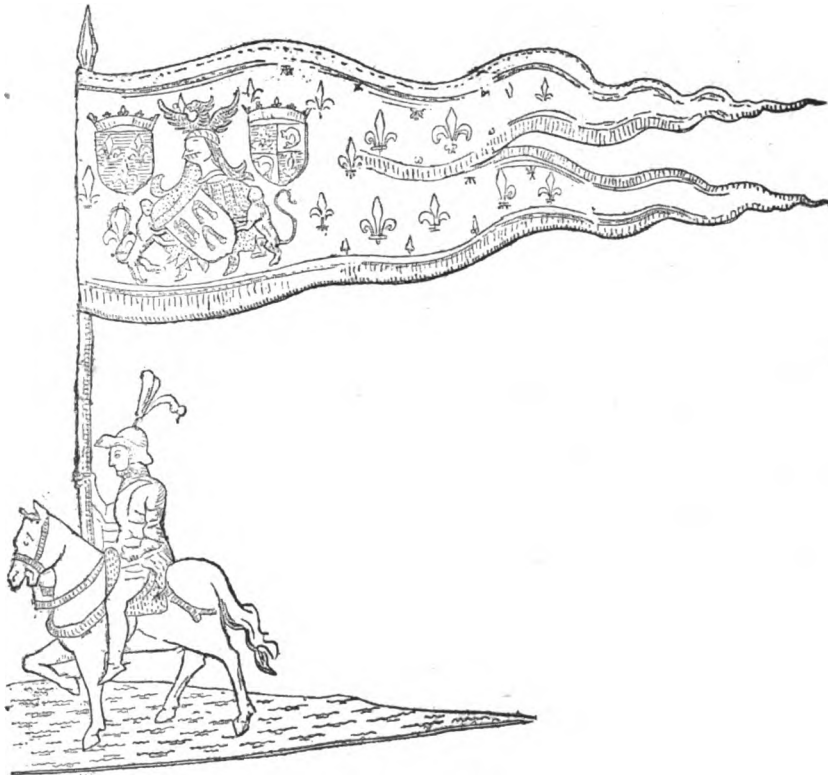
Ce manuscrit paraît avoir été inconnu des auteurs qui ont écrit sur la Basoche de Toulouse (1). Dans sa consciencieuse « Note rétrospective sur la basoche toulousaine (2), » M. Vaïsse-Cibiel ne semble pas avoir soupçonné l'existence de deux basoches à Toulouse : la basoche du palais et la basoche du sénéchal.

La basoche du palais, celle dont il s'est occupé, était placée sous le vocable « de la Sanctissime Trinité » et la basoche du sénéchal sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste. Dans la première, les élections avaient lieu le

(1) Voir Thomas Latour, *Le Parlement, la Basoche et Burreau de Toulouse*, Carcassonne, Poirier, 1852.

(2) *Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*, sér. VI, 1868, p. 221.

jour de la sainte Trinité, tandis que dans la seconde, elles se firent d'abord à la fête de saint Jean, puis le 25 novembre, jour de sainte Catherine. Les droits d'entrée et la cotisation étaient d'un chiffre différent. Il est probable cependant, d'après le résumé qu'en a donné M. Vaïsse-Cibiel, que le règlement ne fut pas essentiellement différent et ne variait que dans quelques détails.



MINIATURE DU MANUSCRIT DES STATUTS DU SÉNÉCHAL DE TOULOUSE.

L'auteur de la « Note rétrospective » dit que les premiers statuts connus datent de 1543, et furent confirmés par un arrêt de la Cour du 25 janvier 1585. Ceux dont nous avons maintenant le texte datent du mois de décembre 1516, ils sont donc antérieurs. Ils furent approuvés par le sénéchal de Toulouse, le 25 novembre 1517.

A quelle époque remontait l'institution de la basoche? M. Vaïsse-Cibiel affirme que l'institution de la basoche toulousaine « paraît avoir suivi de près l'établissement fixe du Parlement, en Languedoc, en 1444. » Nous ne pouvons pas davantage déterminer la date précise. Un préambule, qui se trouve au début des statuts que nous allons donner, dit qu'anciennement avait été

fondée cette confrérie, qui « par faute de chief et de bon règne avait été délaissée et mise en obly. »

On sait d'ailleurs que l'origine de la basoche de Paris remonte aux premiers jours du Parlement et que Philippe-le-Bel l'a approuvée en 1303.

M. Dubedat, qui a connu l'existence de nos deux basoches, nous en a décrit les tenues, cérémonies, spectacles et triomphes, sans indiquer l'origine de ses renseignements. On trouvera dans son ouvrage tous ces détails pleins d'intérêt, quoique sommaires (1). Notre basoche était composée d'une multitude de clercs de procureurs, de commis de greffe, de secrétaires de conseillers et de tous ces stagiaires impatients de prendre robe et d'être enfin praticiens. Tout ce monde, qui pullulait autour du Parlement et qui en vivait, conçut de bonne heure la pensée de se grouper et d'associer leurs intérêts et de former un corps compact. C'est de l'infériorité et de l'isolement qu'était née l'idée de toutes ces corporations si nombreuses au moyen âge. La basoche n'est guère connue que par le souvenir de ses cérémonies bizarres, de ses plaidoiries grasses, de ses saillies de mauvais aloi; pourtant, si on l'étudie de plus près, on y voit le côté sérieux de toutes les confréries.

Les statuts s'intéressent à tous les besoins des confrères. Ils règlent d'abord l'accomplissement des devoirs religieux, messes du dimanche, solennisation des grandes fêtes, secours pour favoriser leur établissement. Ils participent de l'esprit général du temps et comme pour les autres corporations, le règlement vise avant tout le spirituel de ses membres, sans oublier le temporel dont il ne semble s'occuper que subsidiairement. Ainsi il règle le mode d'élection, il décide qu'un confrère ne pourra mettre en cause un autre confrère pour dettes que devant le sénéchal; si l'on a motif de plainte contre le sénéchal, on peut en appeler au roi de basoche.

La basoche de Toulouse fut, comme toutes les autres institutions, abolie par l'article 14 de la loi du 17 janvier 1790. Elle avait vécu près de trois siècles, depuis sa reconstitution, au début du dix-septième siècle. Elle avait, à différentes reprises, subi quelques interruptions; mais déjà, vers le milieu du dix-septième siècle, sa prospérité avait considérablement diminué, et l'un des sénéchaux, Jean Jeammet, attribuait sa déchéance à l'indévotion de ses membres, à leur avarice et aussi à leurs sentiments irrespectueux pour leur chef.

Le triomphe de la basoche s'était assez régulièrement fait jusqu'à l'année 1621; mais les troubles, disputes et meurtres étant survenus cette an-

(1) *Histoire du Parlement de Toulouse*, Paris, Rousseau, t. I, p. 308.

née, le procureur le supprime par arrêt du 21 janvier 1621. Nous le trouvons cependant parfois rétabli à l'occasion de quelque événement important, conclusions de paix ou visite de princes et personnages de marque. Le manuscrit nous donne enfin une liste de sénéchaux de 1518 à 1717, sauf quelques intervalles où l'institution chôme.

Initium Sancti Evangelii Secundum Johannem.

Gloria tibi Domine. C. I.

In principi erat verbum... plenum gratiæ et veritatis.

Deo gratias. Per evangelium verbum possideamus celeste regnum.

Antiphona. — Te invocamus. — Te adoramus. — Te laudamus. — Te glorificamus : O beata et gloriosa sancta Trinitas.

V. Sus. — Sit nomen Domini benedictum. Responsorium : Ex hoc nunc et usque in seculum.

Oratio. — Proceptor in te sperantium Deus sine quo nichil est validum, nichil sanctum, multiplica super nos misericordiam tuam : Ut te rectore, te duce, sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus eterna, sed habeamus celestia regna.

Per Dom... per omnia secula seculorum. — Amen.

Sequentia S. Evangelii secundum Lucam. Gloria t. D. — C. I.

In illo tempore, Missus est Gabriel angelus a Deo... Ecce ancilla Domini fiat michi secundum verbum tuum. Deo gratias.

Sequentia S. Evangelii secundum Matheum. Gl. t. Dom. C. II.

Cum natus esset Jesus in Bethleem... reversi sunt in regionem suam. Deo Gratias. — Verba S. Evangelii docet nos Christus Filius Dei. — Amen.

Sequentia S. Evangelii secundum Marcum. — Gl. t. Dom. C. XVI.

In illo tempore, recumbentibus undecim discipulis... sequentibus signis. Deo. G. — Per Evangelia dicta deleantur nostra delicta. — Amen.

Après ce que Congregation a esté faite et convocation des clerics, subbstituez et clerics des courtz présidiales de noble, magnifique et venerables seigneurs, le seneschal de Tholouse et d'Albigois Juges d'appeaulx des causes civiles et des causes criminelles d'icelle seneschaucée en la ditte Cour de la salle neufue du palais royal dud. Thoulouse, Et qu'il a esté remonstré par aucun d'iceulx que anciennement avoit esté instituée et fondée une confrarie en lhonneur de Dieu, de Nostre Dame, sa glorieuse mère, et de Monsieur Saint Jehan evangeliste, laquelle par faulte de chef et de bon régime avoit esté délaissée et mise en obly, et, pour ce que le dit Monsgr Saint Jehan evangeliste est lung des quatre notaires de Dieu et de la foy catholique, pour exaltation d'iceluy et augmenter le divin service de Dieu, et affin que paix, union et concorde perpetuelle fust et soit observée, pour le temps advenir, entre les dictz substituez et clerics, iceulx subbstituez et clerics ont relevé, mys sus, fondée et, de nouvel instituée, la dite confrarie à lhonneur de Dieu, de Nostre Dame et de Mon-

seigneur Saint Jehan évangéliste et faitz et ordonnez certains beaulx statutz les quels, en après, ont fait auctoriser par les susdites Courtz, lan de Grâce mil cinq cens et seize ou mois de décembre, Regnant tres crestien et tres illustre prince Francois par la grâce de Dieu roy de France et premier de ce nom et très révérend père en Dieu Messire Jehan Dorleans archevesque de Thoulouse.

Desquels statutz la teneur suit :

I. — Premièrement, sera instituée une Confrarie entre les substituez et clerks des cours présidiales de magnifique noble et venerables seigneurs les Seneschal de Thoulouse et d'Albigeois, juges d'appeaulx des causes civiles et des causes criminales de Thoulouse, et ce à lhonneur de Dieu, Nostre Dame sa glorieuse Mère et de Mosseigneur Saint Jehan évangéliste, chef de la dicte Confrarie au couvent des Carmes et en la chapelle de Mons^r S^t Roch en laquelle ne pourront être receus aulcuns clerks des aultres Courtz subalternes ne aultres que des dictes Courtz présidiales, sils n'ont demouré es dictes Courts ou qu'ils ne viennent par requeste et du consentement du sénéchal, chef des dicts substituez et clerks et de tous ses officiers.

II. — Item, et le jour de la Saint Jehan, après Noël, chascune année à huict heures du matin, sera dicte une messe haulte en la dite chapelle a diachre et a sous diachre à la quelle seront tenus de se trouver tous les susdicts substituez et clerks sur peine de demye livre de cire à appliquer à la dite chapelle — *nisi precedente legitima excusatione* — et, sera donné au prêtre qui icelle messe dira, cinq sols tournoys ; au diachre, trois souls quatre deniers tournoys, et, au sous diachre, ung soult, huict deniers tournoys ; et à ceulx qui chanteront lintroïte et responsoires et serviront à la dite messe : six souls tournoys, jusqu'à ce qu'il y aye orgues, au quel cas compris le touché d'iceulx auront entre tout vingt souls tournoys.

III. — Item. Et chascun dimenche de l'année sera solemnisée et dicte en la dicte esglise et chapelle une messe basse par un des religieux du dict couvent, et, sera donné pour chascune messe deux souls six deniers tournoys, où seront tenus se trouver les dits clerks substituez et confrères sils ne ont excusation légitime sur la dicte peine de demye livre de cire appliquée comme dessus, et, sera la dite messe, depuis Pasques jusques à Saint Michel, entre six et sept heures de matin, et depuis Saint Michel jusques à Pasques à huict heures du matin.

IIII. — Item. Et chascune feste des quatre festes annuelles comme sont Pasques, la Pentecoste, la Toussaints et Noël sera dicte et solennisée une messe haulte à diacre et sous diacre comme le dict jour de Saint Jehan d'hiver à la quelle seront tenus se trouver les dicts substituez et clerks sur la dicte peine et donné comme dessus du dict jour de la Saint Jehan.

V. — Item. Les festes de Nostre Dame paraillement, comme la Purification, l'Annonciation, l'Assomption, la Nativité et la Conception, sera dicte semblable messe et donné comme dict a esté du dict jour de la Saint Jehan.

VI. — Item. Le jour de Saint Jehan du mois de may, chascune année, sera dicte une messe haulte, à diacre et sous diacre et donné, comme dict a esté dessus, à la quelle messe seront tenuz soy trouver les ditz clerks et substituez sur la dite peine.

VII. — Item. Et le lendemain des dictes festes de Saint Jehan d'hiver et S. Jehan de may, de Pasques et de Pentecoste, chascune année sera dicte et célébrée en la dicte chapelle une messe haulte de *Requiem* à diacre et à sous diacre et donné aux religieux du dict couvent qui célébreront la dicte messe, en tout de chascune cinq soulds tournoys, où seront tenus se trouver tous les dits substituez et clerks sur la dicte peine.

VIII. — Item. En la dicte chapelle, pour dire les dictes messes aura ordinairement deux petits cierges d'une livre chascun, deux torches de troys livres chascune et quatre autres torches de deux livres chascune.

IX. — Item. Le dit jour de la S. Jehan de may, à cinq heures du matin, seront tenus les dits substituez et clerks se trouver à consistoire de la salle neufve pour accompagner le dict seneschal jusques au couvent des Carmes.

X. — Item. Et incontinent célébrer et dire la messe, le jour de la S^t Jehan d'hiver après Noël ou après dîner à la discretion des officiers tous les dits clerks et substituez, se assembleront en plus grand nombre que faire se pourra et s'en iront au dict consistoire de la salle neufve pour illec faire nouvelle élection de leurs seneschal, lieutenants, collecteurs et recepveurs, advocat, procureur, greffier et huissiers. A quoy faire sera appelé ung des maistres et greffiers des tabliers de la dite Cour du Seneschal entre les mains du quel sera faicte la dite élection.

XI. — Item. Et faicte la dicte élection du dit Seneschal, le jour de la S^t Jehan d'hiver, comme dict est, le jour ou la nuict d'avant des Trois roys, se ira présenter le dict seneschal accompagné de ses officiers et suppots au roy de la basochie pour luy prêter serment de fidélité.

XII. — Item. Et fait le dict serment, s'en retournera le dict seneschal, accompagné comme dessus, au dit consistoire et illec prestera serment aux dits clerks et substitutz de bien et deuement exercer son office et se tenir, durant son année, en habit de seneschal et non mye en habit de clerk, le plus honestement que luy sera possible, en forme de gentillesse.

XIII. — Item. Et les dits substituez et clerks, l'ung après l'autre, jureront et promettront au dict seneschal luy obeir et le conseiller en ses affaires, selon Dieu et conscience, bien et aussy deuement entretenir la dicte confrairie et presents statutz et, si aucun en ya de refusant ou ne veuille estre de la dicte confrairie, sera rejezté d'icelle et ne luy sera permis besoigner avec aulcun maistre ne praticien des dites courts, ains le dict seneschal len pourra getter.

XIV. — Item. La vespre du jour de la S^t Jehan de may, à une heure après midy, se assembleront tous les dits clerks et substituez du dict consistoire de la salle neufve pour accompagner le dict seneschal et ses officiers au dict couvent pour oyr vespres.

XV. — Item. Et quand il adviendra que aucun clerk nouvel viendra pour sercher maistre aus dictes courts, sera le dict seneschal tenu luy faire les despens (s'il n'a de quoy) deux jours entier et le pourvoir de maistre, si mestier est, au despens de la dicte confrairie.

XVI. — Item. Sera tenu le dict clerk, après qu'il sera pourveu de maistre, rembourser la dicte confrairie, à ses premiers gaiges et praticques, des dits dépens et bailler cinq soulds tournois pour sa nouvelle entrée.

XVII. — Item. Paieront tous les clerks nouveaulx survenants aux dictes courts, pour leur entrée, cinq souls tournois, et, en après, contribueront comme les aultres.

XVIII. — Item. Et si le cas advenoit que aucun des dicts clerks feust malade de maladie non contagieuse, sera teneu le dict seneschal par ses huissiers faire assembler les dits clerks et substitués et, accompagné de eulx, iront tous ensemble veoir et visiter le dit malade et après donner provision et ordre à le faire penser, aux despens de la dicte confrairie s'il n'a de quoy. Tonteffois, sera tenu le dict patient rembourser la dicte confrairie sur ses biens si point en avoit, autrement le plus tost que faire luy sera possible.

XIX. — Item. Et quant aucun des dits confraires ira de vie à trespas, en la presente cité de Thoulouse, le dit seneschal fera son assemblée et ira accompagner le cadavre au dit couvent des Carmes, et, en la dite chapelle, le fera ensevelir, si par testament ou autrement ne cestoit laissé ailleurs.

XX. — Item. Et au jour de sa sépulture fera dire une messe haulte à diacre et soubdiacre et cinq messes basses de *Requiem*, et, faites aultres solennités à ce requises, il sera donné aux prestres sive religieux qui diront les dites messes comme dit est, pousé le cas que le dit trespasné neust de quoy.

XXI. — Item. Et pour supporter la dite confrairie seront tenus les dits substitués et clerks bailler pour l'entrée de la dite confrairie *cinq souls* tournois ; et, chascun jour de sabmedi, à scavoir est les dits substitués ayans parti aux susdits tabliers : six deniers tournois ; et, les aultres qui sont à gaiges ou autrement : trois deniers tournois ; et ce entre les mains de l'ung des collecteurs de la dite confrairie lesquels seront faicts par élection, le dit jour de la saint Jehan d'iver ; quatre, à scavoir est de la dite cour du seneschal, et aultres deux des appeaulx.

XXII. — Item. Et si le cas advenoit que ce fist entre les dist confraires clerks et substitués aucun digner ensemble et si le dit seneschal et ses officiers veuillent faire aucune joyeuseté pour rejouir la ville et le monde, jouer farce ou danser, contribuera le dit seneschal pour sa dignité, vingt souls tournois ; chascun de ses lieutenens dix souls tournois et chascun des substitués cinq souls tournois et chascun des autres clerks deux souls six deniers tournois, une fois l'année tant seulement.

XXIII. — Item. Et chascun des dits substitués seront tenus reverser à l'ung des dits collecteurs tous les clerks nouveaulx venus demourer aux dites courts pour les faire contribuer, selon leur qualité, aux charges et affaires de la dite confrairie, sur peine de s'en prendre à eulx.

XXIV. — Item. Et s'il advenoit que aucun des dits confraires se mariast ou feust pourveu d'aucun office, bénéfice ou dignité sera tenu bailler à la dite confrairie et recepreurs d'icelle, selon leur mariage, office, bénéfice ou dignité la somme que par le dit seneschal ses officiers et conseil sera advisé et ordonné et sy bon luy semble pourra continuer la dite confrairie et user des privilèges des presens statuts en contribuant comme les autres.

XXV. — Item. Et les dits collecteurs seront tenus rendre conte et *reliqua prestare* de ce que par eulx aura esté receu, aux dites festes Saint Jehan d'iver et Saint Jehan de may ; et, sy rien ya de reste sera mis entre les mains d'ung des maistres

plus apparant des dites courts, lequel sera tenu en faire récépissé jusques à ce que il y ait un coffre souffisant pour mettre le trésor.

XXVI. — Item. Et affin que paix et union soit gardée entre les dits confraires, si le cas advenoit que entre eux peust avoir débat ne controverse soit en matières de injures verbales ou réales ou en matières civiles de debtes ou autrement, ponent que la debte ne excède la somme de soixante soulds tournois, ne pourra l'ung l'autre tirer ne mettre en cause par devant autre juge ecclésiastique ne temporel que par devant le dit Seneschal ou ses lieutenants, en son absence, et ce sur peine de perdre son debte.

XXVII. — Item. Et si le dit Seneschal ou les dits Lieutenants fasoient aucun tort ou grief à aucunes de ces parties, partie intéressée pourra appeler au Roy de la Basoche comme *ad Superiorem*.

XXVIII. — Item. Aussi a esté advisé entre les dits confraires que chascun jour des saints Marc, Mathieu, Luc évangélistes, notaires et secrétaires de Nostre Seigneur Jhesus-Christ, sera dite une messe basse en la chapelle et couvent que dessus et sera donné pour chascune messe ainsi quest accoustumé faire chascun dimenche.

XXIX. — Item. Seront tenus les Maistres notaires tenants tabliers auxdites Courts faire payer et contribuer leurs clerks et substituez ce qu'est contenu es presens Statuts et la et quant seroient de ce faire refusans iceulx notaires les contraindront comme protecteurs de ceste présente confrairie et executeurs des presens Statuts à paier et faire le contenu en iceulx ou ne leur permettront besoigner ne demourer avec que eulx auxdites Courts.

XXX. — Item. Et quant aucun clerk sera reçu en la dite confrairie, desdites Courts ou aultres, promettra et jurera paier et faire ainsi quest contenu aux presens Statuts, tant qu'il demourera en la presente cité de Thoulouse ayant maistre ou autrement de quoy fournir; et, s'il ne veut obtemperer payer et faire le contenu en iceulx, oye préalablement sa declaration, ne joyra du contenu en iceulx, *nisi debite satisfecerit*, ains comme infracteur et venant contre son serment en sera debouté d'icelle.

XXXI. — Item. Et quant le cas adviendrait, ce que Dieu ne veuille, que entre lesdits seneschal, officiers, substituez, clerks et confraires auroit aucun débat et question au moyen de quoy laissassent à acomplir et faire le contenu es presens Statuts, les maistres, notaires tenants tabliers auxdites Courts presents ou qui tiendront au temps advenir comme conservateurs, protecteurs et executeurs desdits Statuts instigueront de tout leur pouvoir et reduiront à appointment et amitié lesdits confraires et clerks demourans avecque eulx auxdits tabliers à présent et pour le temps advenir de acomplir le contenu esdits Statuts, ou, en cas de refus, leur donner congé comme dict est.

XXXII. — Item. Affin que nul desdits confraires qui sont ou seront desdites Courts ou aultres receus en ladite confrarie ne puissent prétendre cause de ignorance du contenu es presens Statuts, en sera faicte lecture d'iceulx, à la salle neufve, le jour de St Jehan d'iver, lorsque se fera l'élection du seneschal et officiers des susdits, lequel seneschal sera esleu desdictes Courts, aussi tost de l'une comme de l'autre sans aucune difference, selon l'élection, le plus idoine modéré, rassis et éloquent que y sera, non touteffois marié; et, s'il se marie pendant son année ou au-

trement, contribuera selon son mariage, office ou benefice, comme a esté dit dessus et pourra continuer, *si videatur, satisfaciendo statutis*.

XXXIII. — Item. Seront esleus deux lieutenants, l'un de la Cour dudit seneschal et l'autre des appeaulx civil ou criminel les plus apparans, au regard des advocats, procureur, greffier et huissiers seront faicts à la discrétion du seneschal, appelé son Conseil; et, touchant les recepveurs ou collecteurs seront institués les plus idoines, responsables, rassis et loyaulx par élection qui seront trouvés desdites Cours, comme dit a esté dessus, lesquels recepveurs seront tenus tout incontinent que aucun sera receu et aura payé son entrée les bailler par escript au greffier; et, quant aucun s'en ira de ceste dite ville ou y demourant et ne voulant contribuer incontinent qu'il viendra à la notice desdits recepveurs, le samedi que se faict le recueil des deniers que quelqu'un desdits confraires s'en est allé ou ne veult contribuer, comme dit est, iceulx recepveurs les denunceront au greffier, le dimanche à la messe, pour mettre en escript tant à la leve du livre des recepveurs que registre du greffier quel jour s'en est allé et depuis quel jour n'a payé pour éviter suspicion et que, à la reddition de leurs comptes, leur soit aloué, sur peine de s'en prendre à eulx.

XXXIV. — Item. Finalement, au moyen de ce dessus, sera paix, union, fraternité et concorde perpetuelle entre les susdits seneschal, officiers, substitués et clercs desdites Courts et autres confraires qui y sont ou seront receus en ladite confrairie; et, ses présens Statuts seront entretenus et gardés de point en point perpétuellement avec le moyen et ayde de Dieu Nostre Sauveur et Redempteur Jhesus-Christ et par l'intercession de la Glorieuse Marie sa tres doulce Mère et de Monseigneur St Jehan évangéliste, vray chef et principal patron desdits confraires et des autres susdits évangélistes, notaires et secretares de Nostre Seigneur, Saints et Saintes de Paradis. *Ad quam Gloriam nos perducatur Ille qui vivit et regnat in secula seculorum. Amen.*

XXXV. — Item. Et le jour de la feste de Monseigneur Saint Jehan évangéliste après Noël, l'an mil cinq cens vingt et sept au Consistoire de la salle neufve après ce que l'élection du seneschal et autres officiers de ladite confrairie fust faicte par délibération de Conseil, fut dit conclus et ordonné que outre les messes ordinaires dessus spécifiées pour commemoration des pauvres trespassés chascune sepmaine de l'année et le jour de mercredi en ladite chapelle sera dite et célébrée une messe basse de *Requiem* par un des religieux dudit couvent et donné comme dessus deulx souls six deniers tournoys, sauf et que si sur sepmaine y avoit feste solempnelle que la Court ne entrast point icelluy jour de feste, sera dite ladite messe de *die* et non messe de *Requiem*.

XXXVI. — Item. A esté ordonné et conclus que, après chascune messe qui se célébrera en ladite confrairie, le prêtre qui célébrera ladite messe, incontinent icelle célébrée, dira ung *De Profundis* ou bien *Libera me* pour les pauvres trespassés en forme d'absolution acoustumée (1).

(1) Le règlement était clos, ainsi que l'indique la conclusion de l'article XXXIV, quand on ajouta ces deux dernières dispositions.

Ces statuts furent soumis à l'autorité du sénéchal de Toulouse, Antoine de Rochechouart, qui approuva la Confrérie de la Basoche, le 25 novembre 1517. Semblable autorisation fut accordée le 26 janvier 1518, par Jean Guillouin, juge des appellations criminelles et le 8 mai 1518, par Raymond de Morlhone, juge des appellations civiles.

L'article 10 du règlement fixait l'élection du sénéchal et autres officiers à la fête de saint Jean l'Évangéliste, 27 décembre. Mais, cette date offrant plusieurs inconvénients, la confrérie s'assembla au mois de novembre 1598 pour choisir un autre jour.

On fit observer « premièrement que le susdit jour, Monsieur saint Jehan eschoit es festes de Nouël, au quel temps à cause des dites festes, les plus anciens et capables praticiens s'en vont aux champs pour leurs affaires et s'absentent pour fuir aux susdites charges et ne revenir jusque après les Roys, que la solempnité du dit seneschal est faicte ; tellement, qu'il advient souvent qu'en procédant à la dite eslection on est constraint bailler les charges à ceulx qu'on treuve sur les lieux et délaissier les plus aptes. Secondement, qu'il est arrivé souvent qu'ayant faicte la eslection, d'aucun des dits anciens praticiens en la dite charge, estant absents, on estoit constraint sursoir leur arrivée ou envoyer sur les lieux plusieurs personnes à grands frais et despens des esleus, comme arriva l'année passée, ayant créé maistre Jean Roger pour seneschal, qui estoit absent et ne peult estre adverty de la dite eslection, tellement qu'il a faleu au sieur Rivière continuer la dite charge, ceste année ; pour raison de quoy, le dit Roger a souffert plusieurs frais et despens. Et, pour en troisièmement, veu en considération qu'à cause de la brieveté du temps qu'est entre le dit jour saint Jehan à la feste des Roys, les susdits esleus ne peuvent dignement s'acquitter du devoir tant pour prester le serment que le faire prester à ses officiers et supposts, suivants les dits statuts, ni voire se mettre en habit décent et faire les préparations requises à la dite confrairie, dont arrive souvent noize et discort contre les fondateurs de la dite confrairie et le bon bruict et repputation d'icelle. Dailheurs, et pour un dernier, qu'il advient souvant appel de l'eslection qui ne se peult vuider que précipitamment. Réquerant pour obvier aux susdits inconvenians et désordres estre le bon plaisir de la compagnie délibérer sur ceste affaire et y pourvoir. Sur quoy par la dite Compagnie ayant prins délibération, tous, d'une commune voix, pour les considérations susdites et assumption dece que le Roy de la Basoche, chef des praticiens du palais faict son eslection, le jour de sainte Catherine, annuellement. Ont treuvé bon et sont esté d'advis que la dite eslection du seneschal et officiers

de la dite Basoche doit estre faicte dores en avant au mesme jour sainte Catherine, à ung heure après midy ; le tout soubs le bon plaisir de la Cour présidiale à laquelle sera donné requeste pour obtenir auctorisation de la présente délibération. Rivière, sénéchal de la basoche, signé, Dalins, lieutenant principal. Cayla, lieutenant particulier. Depuislanse, cappitaine. Malhat, Parra, Salius, Montis, Sallas, Duperrier, baille ; Forestier, Deutch, Negre, Fortanier, Guy, Cayssac, Dayma, Deytus, Roger, baille ; Crosat, baille, Annel, baille, etc., ont signé à l'original de la dite délibération. » Cette délibération fut approuvée par jugement de la Cour présidiale, le 25 novembre 1598.

Voici le fait qui avait donné lieu à la modification des statuts sur ce point : Le 25 décembre 1597 avait eu lieu l'assemblée de la basoche pour l'élection du sénéchal. Les suffrages se réunirent sur la tête de M^r Jean Roger, substitut de M^r François Pillon, procureur au siège présidial. Le nouveau titulaire se trouvait absent au moment de son élection. Ayant cependant appris sa nomination, il ne daigna pas se présenter pour prêter serment et remplir les devoirs de sa charge ; il fut, par jugement du 3 janvier 1598, condamné à cent écus d'amende et « déclaré inhabile de pouvoir pratiquer dans la dite sarge ny dans le district de ceste sénéchaussée. »

Jean Rivière, qui était sénéchal de l'année expirée, fut prié de continuer les fonctions de sa charge au lieu et place de Roger. Celui-ci se présenta le jour des Rois au moment où se faisait le triomphe ; cette démarche fut considérée comme une bravade et Roger, par nouveau jugement, fut « tiré hors le corps de la dite confrairie, à peine de jouyr des privileges d'icelle et de pratiquer au siège de la dite sénéchaussée. »

Roger présenta « requeste d'humilité » pour être réintégré dans tous ses droits, le procureur du Roi fit droit à sa demande et Roger « fust remis en la dite confrairie et permis de pratiquer au dit siège, le condamnant toutefois en cent livres d'amende envers la dite confrairie ; néanmoins à payer et rembourser tous frays que Rivière auroit faicts ou feraict pendant la dite continuation à l'effet de la dite charge de sénéchal. » Il fut en outre défendu à l'avenir de s'absenter de la ville sans permission du sénéchal dès que l'on aurait reçu la convocation pour les élections.

L'élection du sénéchal par le suffrage de tous les membres de la Basoche présenta de tels inconvénients, donna lieu à tant d'intrigues et de désordres que l'on dut songer à modifier ce genre d'élections. Le sénéchal de 1605, François Rocaboulp (1), esprit sentencieux, moraliste, un peu prudhomme, écrit que depuis longtemps :

(1) François Rocaboulp était originaire de Rabastens, en Albigeois.

La debonnaireté du Seneschal de Basoche avoit toléré certaine liberté aux basochiens, que, lors de la création de leur chef, il leur estoit permis de nommer telle personne que bon leur sembloit, sans passer par la nomination du Seneschal, tellement que cette corruptelle, depuis ce temps, avoit prins tel pied et une desmarche si effrontée qu'elle traynoit avec elle une telle confusion qu'il sembloit le monde réduit en ceste comunauté en vouloir remettre dans son ancien cahos ; ce nestoit que ténèbres de division et discorde, brigues et monopolles pratiqués pour exempter les associés, la malice desquels violantait ceste charge, aucune fois, sur le plus infirme de la troupe qui venoit à infanter un ilias de maux et des irréverances protérbités et autorités prinsees jusques enlever le chef de son siège, ne voulant agréer la fantazie de ceste liberté par le moien de la quelle encore se trouvoit cinq ou six et vingtz personnes de nommées ; à quoy le dit Rocaboulp désirant de pourvoir, pour l'utilité de la compagnie, prevoyant qu'il n'y a plus assuré signe du destin et perte d'une Republique que quand en ycelle y a plusieurs testes eslevées et que ce n'estoit plus ung corps parfaict avec la proportion et conjunction de ses membres, ains ung monstre esvidant par la confusion et disproportion d'iceux. Il remontra ceste anarchie à l'assemblée, prouvant de ceste hydre de liberté à laquelle coupant la gorge par le glèbe d'un bon reglement, il faloit abstraire les eslecteurs de passer par la nomination du Seneschal, comme il se voit en pareille ou plus grandes charges, estant aussy raisonnable que le semblable nomme son semblable ; Tellement que le tout murement considéré avec le procureur greffier et un bon nombre de basochiens plus apparans et racis, lesquels le plus souvent ramant dans la nave de ceste basoche lorsqu'elle flotte sur l'onde pompeuse de l'ocean de son triomphe, la font surgir au port de la perfection ; Il feust arrêté par délibération, tenue le 26 novembre avant la nouvelle eslection que, par en avant, il seroit permis au dit Seneschal nommer six praticiens ydoines, suffisans et capables, pratiquant au siège presidial et de la qualité poutée par les precedants articles des presants estatuts ; des quels six, les autres praticiens confraires en choisiront trois, et, des dits trois, les procureurs et greffiers en chef avec l'assistance du dit Seneschal, ses officiers et autres qui seront ou auront esté en mesme charge en retiendront l'ung pour devenir Seneschal. Toutefois, certains praticiens s'estants scindiqués et opposés contre ceste délibération, la nouvelle création du Seneschal feust remyse et différée ; Et, depuis l'opposition voidée par Jugement de la Cour presidiale du 11 Decembre au dit an, la quelle sans avoir esgard à l'opposition, ordona que la dite délibération sortiroit effet avec défense aux basochiens y contrevenir, leur imposant pour ce regard silence perpetuel. — Consequamment, le dit Rocaboulp Seneschal a este le premier qui a fait la nomination de six par le moien de son reglement, l'ung des quels six, suivant le susdit Ordre, feust esleu et créé son successeur avec autant de silence et modestie, union et fraternité, qu'il y avoit eu auparavant de discorde. C'est pourquoy article est fait de ceste deslibération aux presans estatutz.

Reglement et ordre qu'on tiendra. — Marchant en triomphe.

Articles pour servir de reglement sur le fait de la Basoche et triomphe d'icelle

faits et arrestés entre Maistres Jean Brun et Jean Laforcade Roy et Seneschal de la dite Basoche, en l'assemblée par eux tenue le XII décembre mil six cens huict avec la présance et acistance dës officiers tant dudit Roy que Seneschal et plusieurs autres anciens praticiens de l'ung et de l'autre cousté aprouva les dits articles et reglement afin de finir et esviter à l'avenir les desordres, disputes et contestations arrivées les années précédentes entre le dit Roy, le Seneschal et leurs officiers et autres de leur suite, estant les susdits articles de teneur :

Premièrement a esté accordé, conclu et arrêté que les dits sieurs Roy et Seneschal fairoient ensemblement leur triomphe à la feste des Roys, comme il a esté fixé antiennement et de tout temps.

A esté aussy convenu et arrêté que, en l'assemblée et triomphe qui se fera et se doit faire annuellement pour la feste des Roys, lesdits Roy et Seneschal de Basoche marcheront avec leurs officiers et suite comme s'ensuit :

Le Roy de la Basoche marchera à la ville, à l'église ou ailleurs, accompagné du Seneschal de Basoche et l'empereur, si est ; le Roy devancera et le Seneschal tiendra le cousté droict du Roy et l'empereur la gauche.

Le lieutenant principal du Seneschal de Basoche marchera et tiendra premier rang, qui est après le Roy et Seneschal de Basoche avec deux procureurs anciens de la Cour, l'ung desquels est le Chancelier du Roy de Basoche et au milieu d'eulx, ainsy que fait le Roy au milieu du Seneschal et de l'empereur.

Le conestable et le grand Maistre, officier du Roy de Basoche, marcheront et auront leur rang les premiers, l'ung a suite de l'autre devant le Roy et Seneschal de Basoche.

L'admiral, officier du roy et le lieutenant particulier, officier du Seneschal de Basoche, marcheront et auront leur rang apres le Grand maistre de Basoche, seront l'ung a couste de l'autre. L'admiral tenant le cousté droit et le lieutenant particulier le gauche.

Les quatre marechaux du roy de Basoche marcheront et auront leur rang après l'admiral du roy et le lieutenant particulier du Seneschal de Basoche.

Pour le regard du cappitaine de Basoche qui est officier du Seneschal de Basoche, il marchera et aura son rang pour la conduite des Mascarades et sera à cheval ainsin qu'il sera dict cy après.

Les gens de Mascarades, tant du cousté du roy que du Seneschal de Basoche marcheront ensemblement et auront leur rang, scavoir : celle du roy du couste droit et celle du Seneschal du cousté gauche.

Pareillement, les Suisses quy seront admis tant par le roy que le Seneschal marcheront tous ensemblement et auront leur rang aussy tout de mesme que les mascarades, scavoir ceulx du roy du Basoche du cousté droict et ceulx du Seneschal du cousté gauche et seront les dicts Suisses esgaux en nombre d'ung couste et d'autre sans que l'ung cappitaine puisse advenir qu'il n'a que petit nombre.

Quand au cappitaine de Basoche officier du Seneschal duquel il a este précédant parlé, il marchera et aura son rang avec son lieutenant à la conduite des mascarades et sera à cheval et si le roy de Basoche se met en tête de ses mascarades le cappitaine aura son rang et marchera sous la conduite d'icelles.

Les cappitaines, l'empereur et sergens des Suisses marcheront et auront leur rang chascun de leur couste pour la conduite de leur compagnie.

Et lorsque le roy de Bazoché et Seneschal avec leurs officiers seront tenus d'entendre la grand Messe, quy se dict pour eux le jour des Roys au grand autel et dans le chœur de l'esglise des Carmes et que tous doivent aller à l'offrande, leur rang sera observé et gardé comme s'en suit :

Le Roy ira à l'offrande le premier, comme chef de tous et apres luy le Seneschal de la Bazoché ; apres le Seneschal l'empereur ; après l'empereur le lieutenant principal du Seneschal de Basoché et après luy l'un des procureurs, l'un des quels est le chancelier, après eulx le connestable ; après le connestable le Grand Maistre ; après le Grand Maistre l'admiral ; après l'admiral le lieutenant particulier du Seneschal de Bazoché ; apres le lieutenant particulier le cappitaine de Bazoché ; après le cappitaine de Bazoché les quatre marechaux du Roy et, après les quatre marechaux du roy, le lieutenant du cappitaine de Bazoché officier du Seneschal, —

Les quels susdits articles le Seneschal et Roy de Bazoché et leurs officiers ont promis et juré sur les quatre saincts Evangiles de Nostre Seigneur retenir garder et observer et à iceulx ne contrevenir a peine de payement de cinquante livres, consentant respectueusement qu'ils soient autorisés sous le bon plaisir de la Cour.

En foy et serment quoy se sont sousignés après. De Belloy signés

Et autres par le dit Roy de Bazoché et ses officiers signés.

Les dits articles et reglements au contraire auroient donné ordonnance contre le dit Seneschal et officiers, lui enjoignant de l'aller trouver la veille du Jour des Roys pour l'accompagner au Pallais, à l'esglise des Carmes et St Sernin ; en cassation de la quelle ordonnance et autorisation des susdits articles, le dit Seneschal auroit donné requeste à la Cour du Parlement de Tholoze qui par arrest donné en audience, parties ouyes, les auroit renvoyées au parquet de M. le procureur du Roy.

Quelques jours après, le 23 décembre 1608, la Cour autorisa et homologua les articles de ce règlement avec injonction aux parties « d'y obéir et de n'y contrevenir en façon quelconque. » Jean Coustanson, notaire, gardes-notes et tabellion du roi fut chargé de transcrire le dit règlement dans le livre des statuts de la basoché, le 11 novembre 1609.

Le 25 novembre 1619, Pierre Dauch fut élu sénéchal et, après avoir prêté serment, Jean Cazalet fut nommé son lieutenant principal, Arnaud Coustal, lieutenant particulier et Jean Malirat, capitaine ; puis Pierre Falguière fut nommé syndic et Antoine Davignon, secrétaire. Le nouveau sénéchal et ses officiers voulurent relever le triomphe annuel « qui feust fait pompeusement et magnifiquement. » Mais, durant la cérémonie survint une grave contestation et contravention au règlement. Le procureur chancelier du roi, qui cette année était Latour, voulut prendre rang au côté gauche du roi ; la veille de la fête des Rois, se rendant à la cérémonie du couronnement du Roi de Basoché, il entreprit de commettre cette usurpation ; mais il fut promp-

tement sommé de reprendre son rang. Le lendemain, en sortant de l'église Saint-Sernin, il prit place à côté du roi, les suisses du sénéchal essayèrent inutilement, cette fois, de l'en empêcher : ce que voyant, le sénéchal et sa suite abandonnèrent le cortège du roi et firent leur triomphe à part.

Irrité de cet affront et d'ailleurs poussé par le chancelier cause du désordre, le roi rendit une ordonnance portant que le sénéchal devrait se rendre devant son procureur général pour « répondre sur certains interrogatoires. » Mais le sénéchal lui fit donner requête à la Cour pour qu'il fût tenu d'insérer les règlements ci-dessus dans ses statuts et s'entendre condamner à cent livres d'amende pour n'avoir pas observé les règlements et permis le désordre qui l'avait tant indigné. Prévoyant sans doute une condamnation, Latour se désista et l'instance demeura en l'état.

Mais peu après, Pierre Dauch condamna Jean Contal à cent livres d'amende pour n'avoir pas voulu accepter la dignité de sénéchal l'année précédente. Contal fit appel en cassation de cette condamnation et l'amende fut réduite à 25 livres. Avant de quitter ses fonctions, Pierre Dauch présida à l'élection de son successeur Jean Jeammet, praticien, natif de Grisolles. Jeammet, pour accepter la dignité, dut être menacé des peines qu'entraînait son refus. Le jour de son triomphe fut attristé par un grave incident : « Les deux compagnies du sénéchal et du roi se rencontrèrent au-devant de l'église Saint-Rome ; il y eut entre elles dispute sur ce que les suisses du sénéchal voulurent arrêter ceulx du palais jusqu'à ce que le dit sénéchal heust joinct le roy de telle sorte qu'il y en heust plusieurs de blessés et le capitaine des suisses du palais, nommé Roques, meurtry sur place. » L'avocat général poursuivit arrêt, en audience du 19 janvier 1621, portant défense pour faire dorénavant le triomphe, sous peine d'être privé d'exercer aucune charge publique.

Il était d'usage ancien que le lieutenant particulier du sénéchal, nouvellement élu, payât les torches et les hautbois employés pour se rendre la nuit de sainte Catherine à l'église des Carmes et y faire dire l'oraison accoutumée. Le lieutenant élu en 1620, Guillaume Fournier, ayant refusé de payer la somme de 8 liv. 19 sols, dépensée à cette occasion, fut condamné par arrêt de la Cour présidiale, le 19 mai 1621.

Là s'arrêtent les informations de quelque valeur que nous fournit le registre de la compagnie. Il nous reste à faire connaître la liste des sénéchaux de 1518 à 1686 qu'il nous a conservée.

Catalogue des Seneschaux de la Basoche qui ont été annuellement élus pour être chefs et protecteurs de la Confratrie Monsieur Saint-Jean l'Évangéliste fondée par la dite Basoche en l'Eglise des Carmes, l'an mil cinq cents dix huit que les presans Estatuts furent dressés premièrement.

Maistre Pierre Le Moyne	1518	—	Jacques Murat	1556
— Jacques Guilhamete	1519	—	Jean Codercy	1557
— Jacques Adiouste	1520	—	Mathieu de Lestaing	1558
— François Vimarn	1521	—	Anthoine Dertier	1559
— Jean Amadou	1522	—	Etienne Truchart	1560
— Blaise Jaufredi	1523	—	Jean Ribles	1561
— Anthoine Goneti	1524	—	Pierre Royal	1562
— Jean Boudou	1525	—	Jean Massiot	1563
— Jean Gay	1526	—	Henry de La Roche	1564
— François Maurely	1527	—	Jean Besombes	1565
— François Boyer	1528	—	Jean Salles	1566
— Pierre Goymaris	1529	—	Tristan Bonnet	1567
— Etienne Plasse	1530	—	Pierre Bodet	1568
— Etienne Morely	1531	—	Bertrand Valhaumes	1569
— François Valette	1532	—	Bertrand Valhaumes con-	
— Jean Roquette	1533		tinue	1570
— Geraud Fraissinet	1534	—	Vincent Deuech	1571
— Blaise Bodet	1535	—	Guillaume Parade	1572
— Pous Paucq	1536	—	Pierre Duperier	1573
— Pierre Lestella	1537	—	Montal	1574
— Nicolas Hermet	1538	—	Jean Rogemont	1575
— Bernard Codec	1539	—	André Dauvernhe	1576
— Jean Murati	1540	—	Gailhard Dufour	1577
— Jacques Astorgi	1541	—	Benoist Moncelly	1578
— Jean Dasolhe	1542	—	Anthoine Turalure	1579
— Guillaume Belot	1543	—	Jean Salvat	1580
— Nicolas Raffanelly	1544	—	Raymond Dehesis	1581
— Anthoine Fabri	1545	—	Jean Gabiolle	1582
— Pierre Bonafous	1546	—	Anthoine Valette	1583
— Jean Galaudein	1547	—	Jeon Laferrière	1584
— Jean Vignaux	1548	—	Salvat Juilha	1585
— Jean Costes	1549	—	Juilha continue	1586
— Ramond Calmelly	1550	—	Beringuier Lanes	1587
— Jean Briuede	1551	—	Jean Lafourcade	1588
— Jean Bosquet	1552	—	Jean Candelon	1589
— Gabriel Albarel	1553	—	Arnaud Viguiet	1590
— Jacques Villeris	1554	—	Sébastien Solargues	1591
— Jean Gary	1555	—	Salvy Gargas	1592

— Jean Guilhermi	1593	— Jean continue à cause de la	
— Jean Sainau	1594	maladie contagieuse	1629
— Jean Crosat	1595	— Jean Decamps	1630
— Etienne Crosat	1596	— Pierre Sainte-Colombe	1631
— Pierre Caussière	1596	— Bernard Gallin	1632
— Jean Rivière	1597	— Guilhaume Charlas	1633
— Rivière continue	1598	— Jean Galdon	1634
— Guillaume Fages	1599	— Bertrand Namoian	1635
— François Aurous	1600	— Namoian continue	1636
— Anthoine Amat	1601	— Guilhaume Montoulieu	1637
— Gillis Trongon	1602	— Pierre Dumas	1638
— Pierre Lamanière	1603	— Gaspard Mario	1639
— Helie Lengard	1604	— Gaspard Mario continue	1640
— François Rocaboulp	1605	— Pierre Delhom	1641
— Jean Picqué	1606	— Pierre Mouloug	1642
— Jean Palosse	1607	— Amans Montalis	1654
— Ramond Andrieu	1608	— Estienne Debesir	1655
— Sion Laforcade	1609	— Pierre Villeneuve	1656
— Pierre Molis	1610	— Pierre Campmartin	1657
— Jean Gaye	1611	— Blaize Pavy	1658
— Pierre Deloulm	1612	— Jean Darmaing	1664
— François de Renauld	1613	— Jean Candeilh	1665
— Pierre Labat	1614	— Jean Candeilh continue	1666
— Guilhaume Barrau	1615	— Guilhaume Albergue	1667
— Guilhaume Dembault	1616	— Bernard Lagrasse	1681
— François Serny	1617	fut créé sénéchal la veille	
— Guilhaume Martin	1618	de Saint-Sylvestre 1681 la	
— Le dit Martin continue	1619	Basoché ayant été réta-	
— Pierre Dauch	1620	blie exerça l'année	1682
— Jeammet	1621	— Jean Taillefer	1683
— Vayssière	1622	— Jean Fournier	1684
— Martin Bermont	1623	— Jean Fournier continue	1685
— Mathieu Delbourn	1624	— Jean Guilhaume Laboui-	
— Jean Goffre	1625	che	1686
— Gilles Canet	1626	La Basoché a été depuis disconti-	
— Pierre Bernin	1627	nuée jusqu'en	1697
— Jean, lieut. principal conti-		On compte jusqu'à ce jour 131 séné-	
nue la charge à cause de		chaux.	
la mort du sénéchal	1628		

En 1697, la basoché fut rétablie pour la réjouissance de la paix entre la France et l'Espagne en M. Raymond Claverie, natif de Gratsens, qui fut sénéchal.

En 1700, il y eut une autre basoche, à l'occasion de l'arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry, qui firent leur entrée en cette ville, le mois de février 1701. M^e Barsy étant sénéchal de basoche.

En 1713, la basoche fut rétablie à l'occasion de la paix entre la France et les autres puissances de l'Europe. M^e Jean-Joseph Espigat fut élu sénéchal de basoche et fit son triomphe à la fête des Rois, 1714.

L'année suivante, la basoche fut continuée et M^e Jean-Guilhaume Pouché fut élu sénéchal de basoche et fit son triomphe la veille du jour des Rois, 1715.

En 1717, on renouvelle la basoche et M^e Estienne Laguié, natif de Saint-Sulpice-de-la-Pointe, fut sénéchal de basoche et fit son triomphe la veille des Rois de la même année.

SONNET A LA BASOCHE.

A l'Illustrissime Maistre Jean Candelon, Seneschal en l'année 1589.

Toutes communautés quelque chose qu'on fasse
Par la longueur du temps viennent à prendre fin ;
Nul n'y peut resister, le temps et le Destin
Maitrisent souverains ceste terrestre masse ;

Ainsin j'avoy perdu le beau teint de ma face,
Je perdois ma splendeur du soir jusqu'au matin,
Voire déjà la mort m'avoit pour son butin
Sans vie faict broncher comme un tronc sur la place.

Mais lorsqu'une Maison de malheurs bien cuisans
Formilloit en la France et que par de tormans
Le Francois accablé s'ennuyait de plus vivre,

Alors, mon Candelon par ses peneux efforts
A remises mes loix et ranimant mon corps
Plus brave que devant m'a faict morte revivre.

Jean CANDELON, Sen^{al} de Bazoche : « *Vivit post funera Virtus.* »

*A Maistres Jean et Etienne Crozats, fraires, esleuz en charge de Seneschal de Bazoche
pour les années 1595 et 1596.*

SONNET.

Les deux fraires Jumeaux ensemble au Ciel ne luisent
Mais chacun à son tour; Castor luit le premier,
Pollux, le secondant, luit après, le dernier
Et ainsi le labeur de leur regne diviseur.

Les deux frères Crozats la Bazoche conduisent
L'eclairantz tour à tour chascun un an entier
Et comme les Jumeaux au Ciel font leur mestier
Alternatifs, ça bas alternatifs reluisent.

Leur lueur est vertu qui commune à tous deux
Faict qu'à leur grand honneur d'un retour bienheureux
La charge de l'un est à l'autre remuée.

Car par la Sainte Croix d'un saint surnom doués
Succédants l'un à l'autre ils sont continués,
Comme la *Croix* sera toujours continuée.

Amour et Foy en attendant.

Abbé CAU-DURBAN,

Membre résidant.

LE FORUM ROMAIN

Le Forum n'était primitivement qu'une vallée marécageuse, avec quelques bosquets d'arbres. Environnée de hauteurs, elle s'ouvrait seulement du côté du Vélabre, dont les marais étaient en communication directe avec le Tibre. A l'Ouest, elle est dominée par le Capitole, où le vieil Evandre montrait à Enée les ruines de Saturnia. Après la trouée du Vélabre, elle longe le flanc septentrional du Palatin, où s'éleva la première Rome. Vers l'Est, elle est arrêtée par les pentes d'une petite colline qui prolonge le Palatin et qu'on nommait la Velia. Le côté Nord est formé par les derniers mouvements de terrain de l'Esquilin et du Quirinal. Au pied du Capitole, le sol est à 25 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'arc de Titus, à l'extrémité opposée, sur le sommet de la Velia, est à la cote 30^m,41. Le jardin des Vestales n'est plus qu'à 15^m,71; entre la basilique Julienne et la basilique Emilienne, le pavé ne dépasse pas l'altitude de 12 mètres; il est à peine supérieur de 5 mètres au niveau normal du Tibre. Depuis les fouilles récentes, les inondations un peu fortes le recouvrent tout entier et y déposent leur limon, comme aux temps anciens.

C'est dans ce creux qu'eut lieu, suivant la tradition, le combat des Romains et des Sabins, après l'enlèvement des Sabines. Quand ils ne formèrent plus qu'un seul peuple, le Forum fut leur lieu de réunion; et, désormais, il devient le centre de la vie romaine. Numa y construit le temple de Vesta et la demeure des Vestales; Tullus Hostilius y bâtit la salle des séances du Sénat (*Curia Hostilia*); Ancus Martius y établit la prison (*Carcer Mamertinus*); Tarquin l'Ancien y creuse l'égout (*Cloaca Maxima*) qui devait achever le dessèchement du marais et dont les admirables voûtes en blocs de pépérin, posés sans ciment, ont déjà résisté à vingt-quatre siècles. La République

y marque ses premiers triomphes : en l'an de Rome 258 (496 av. J.-C.) elle y élève le temple de Castor et Pollux, en souvenir de sa victoire sur les Latins, alliés des Tarquins. La tribune se dresse, ornée plus tard des rostres des vaisseaux antiates, trophée de la guerre Latine. La colonne de Duilius perpétue la mémoire des premières défaites de Carthage. Sur le Comitium, devant la Curie, s'exerce la souveraineté du peuple. Celui-ci vit au Forum. Aux jours ordinaires, il y vient flâner le long des boutiques de bouchers, de changeurs et de bijoutiers, acheter des fruits, des bronzes d'art et des esclaves, plaider ou témoigner devant les tribunaux, écouter les avocats, recevoir les communications des magistrats, bavarder chez le libraire ou le coiffeur. Au début du deuxième siècle avant J.-C., Caton le Censeur lui construit la première basilique du Forum, à la fois palais de justice, bourse de commerce et lieu d'affaires ; elle fut brûlée en 52 avant J.-C. par l'incendie qu'alluma le bûcher de Clodius. Aux jours glorieux, la foule assiste sur le Forum aux pompes triomphales ; aux jours graves, elle y attend, anxieuse et énervée, les nouvelles des guerres étrangères, ou elle en fait le théâtre de la guerre civile. Aux jours sinistres, on s'y massacre, et l'on expose tout autour des rostres les têtes des proscrits.

Sous l'Empire, on voit encore quelques têtes exposées aux Rostres ; on traîne aussi des cadavres sanglants sur les dalles. C'est sur le Forum que le corps de Séjan est mis en pièces par la populace, que les prétoriens d'Othon renversent Galba de sa litière et l'assassinent, qu'avant de tuer Vitellius on l'amène, « les vêtements en pièces, » dit Tacite, « les mains liées derrière le dos, obligé par la pointe des armes à lever le front, pour regarder ses statues renversées, la tribune aux harangues et le lieu où avait péri Galba. » Mais la tribune n'a plus aucun caractère politique. César l'a, du reste, déplacée à dessein. Il avait entrepris la transformation complète de l'ancien Forum. Il commença la basilique Julienne, qui fut achevée par Auguste. Celui-ci reconstruisit la Curie, agrandit la basilique Emilienne, restaura magnifiquement les temples de Castor, de Saturne, de la Concorde, et bâtit le temple de Jules César qui, vers l'Est, terminait le Forum. Domitien devait plus tard élever, à l'Ouest, le temple de Vespasien. Celui d'Antonin et de Faustine allait orner la Voie Sacrée. Après le grand incendie qui, sous Commode, détruisa tout le côté oriental, Septime Sévère releva le temple de Vesta et les autres monuments détruits. Jusqu'à la fin de l'Empire, le Forum resta toujours aussi fréquenté. On y venait pour ses affaires, pour ses intrigues, pour voir une procession, pour suivre un grand procès, ou simplement pour se promener, par désœuvrement et par habitude. Chaque siècle y avait

ajouté ses statues, ses colonnes, ses arcs de triomphe, ses inscriptions qui, sur le marbre et le bronze, racontaient son histoire. Au sixième siècle, sous Théodoric, on en restaurait encore les édifices : au début du septième siècle, l'exarque d'Italie y dressait, sur une colonne ancienne, la statue dorée de l'empereur d'Orient Phocas : ce symbole de la déchéance de Rome est aussi le dernier monument de l'antiquité au Forum.

Avant d'être comblé systématiquement et de devenir le Champ des bœufs (*Campo Vaccino*), le Forum fut longtemps exploité comme une carrière de pierres toutes taillées et de marbres rares. Beaucoup d'édifices avaient survécu aux invasions et aux sacs successifs de Rome ; ce fut la Renaissance qui les fit périr. Au quatorzième siècle déjà l'on y prenait des matériaux pour reconstruire le Latran. Un acte de 1499 autorise une exploitation de marbre entre l'église des saints Cosme et Damien (temple rond de Romulus sur la Voie Sacrée) et les trois colonnes du temple des Dioscures. Un acte de 1540 entraîne la destruction des degrés du temple d'Antonin, d'une partie du temple des Dioscures, de presque tout le temple de César, du sanctuaire de Vesta, de l'arc d'Auguste et de la Regia ou palais du Souverain Pontife, qui était en marbre massif. Au temple de César et à la basilique Julienne on a retrouvé des fours à chaux. Il faut arriver au commencement du dix-neuvième siècle pour voir un pape, Pie VII, s'intéresser au déblaiement du Forum et à la conservation des monuments exhumés. On débuta par la région de l'arc de Septime Sévère. De 1810 à 1813, l'administration française, sous la direction du comte de Tournon, préfet du Tibre, fouille le Forum, dégage les temples de Vespasien et de Saturne, au pied du Capitole, les bases des colonnes du temple d'Antonin et le dallage en marbre de la basilique de Constantin, le long de la Voie Sacrée. Elle avait le projet « de rechercher dans tout le Forum le sol antique. » Pie VII et Léon XII continuent ces travaux. La période de fouilles comprise entre 1827 et 1835 fut des plus fructueuses ; car elle mit au jour la basilique Julienne et permit d'établir dans ses grandes lignes la topographie générale du Forum. Interrompues en 1854, reprises en 1870 par le gouvernement italien, les fouilles aboutissaient, en 1882, à la maison des Vestales. C'est depuis 1898 que, sous la direction de l'ingénieur et « archéonome » Boni, elles se sont poursuivies sans interruption, avec un merveilleux succès. Le dernier des explorateurs du Forum, mais aussi le plus perspicace et le plus obstiné, M. Boni aura attaché son nom à une grande œuvre.

Les explorations récentes se sont étendues sur toute la superficie du Forum, sur toute la longueur de la Voie Sacrée jusqu'à l'arc de Titus et sur

presque tout le terrain compris entre la Voie Sacrée et le Palatin. Elles se sont provisoirement arrêtées vers le Nord, entre la Curie et le temple d'Antonin, parce qu'elles exigent de ce côté, avec la disparition d'une rue, de nombreuses expropriations. Non seulement on a mis partout à découvert le pavage du Forum impérial, mais encore a-t-on poussé les investigations, sous le dernier sol antique, jusqu'au sol vierge. On a retrouvé ainsi des substructions en tuf, qui souvent s'enchevêtrent dans un dédale inextricable, quantité de puits, la Cloaque Maxime, qui traverse le Forum de l'extrémité occidentale de la basilique Emilienne à l'angle oriental de la basilique Julienne, tout un réseau de conduits souterrains (*cunicula*), des fontaines sacrées, comme celle de Juturne, des vestiges mystérieux de la Rome archaïque, comme les bases et l'inscription, encore incomprise, que cachait un pavé noir (*lapis niger*), enfin des tombes à incinération et à inhumation qui sont contemporaines de l'époque des premiers rois et de la Rome palatine. Le plan ci-joint, établi par M. Boni et emprunté aux *Notizie dei Scavi*, permet de se rendre compte de l'état actuel des fouilles et des résultats acquis.

I

LE FORUM PROPREMENT DIT.

Le Forum proprement dit s'étend de l'autel et du temple de Jules César aux Rostres, à peu près de l'Est à l'Ouest, sur une longueur d'environ de 120 mètres, et de la basilique Julienne à la basilique Emilienne et à la Curie, sur une largeur qui varie de 50 à 80 mètres. La vie politique est concentrée à l'angle Nord et dans la partie Nord-Ouest. C'est là que se trouvent la Curie, le Comice et les Rostres.

LA CURIE. — C'est l'église de Saint-Adrien, consacrée au septième siècle, qui occupe les restes de la Curie, lieu ordinaire des séances du Sénat. Est-ce à cette même place que s'élevait la Curie de Tullius Hostilius, devenue la Curie de la République? Les fouilles de 1900, qui ont dégagé complètement la façade et retrouvé le sol du Comice sous près de 8 mètres de remblais, n'ont rendu à la lumière que la Curie de Dioclétien, celle où se livra la dernière lutte officielle entre le christianisme et le paganisme, autour de la statue d'or de la Victoire (V. Boissier, *La fin du paganisme*, II, p. 267-338). Mais elles ont permis de constater que cet édifice fut reconstruit sur l'emplacement même de la *Curia Iulia*, bâtie par César et Auguste, ravagée par l'incendie de Néron, restaurée par Domitien, détruite par l'incendie de Carinus

(an 283). Il subsiste encore des fragments de la porte et du dallage de la curie Julienne. Le mur de façade de la Curie de Dioclétien est surmonté d'un fronton triangulaire que supportent des consoles de marbre. Il est tout en briques, mais il était recouvert d'un stuc qui imitait les joints des pierres de taille. La porte actuelle se trouve exactement au-dessus de l'ancienne, qui ne fut pas murée avant le onzième siècle; le portail en bronze, peut-être antérieur à la restauration du Bas-Empire, fut transporté par un pape du dix-septième siècle à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, dont il ferme aujourd'hui la principale entrée. Les *loculi* creusés dans la partie autrefois enterrée du mur ne sont que des tombes du moyen âge. La salle avait 25 mètres de long sur près de 18 mètres de large. Aux angles intérieurs sont restés les massifs de maçonnerie qui soutenaient la voûte « éclatante d'or », dont parle une inscription. Sur le côté nord-ouest étaient les dépendances : une salle que traverse aujourd'hui la Via Bonella, un portique couvert que des piliers divisaient en deux nefs et le *Secretarium Senatus*, sorte de basilique, avec abside circulaire, qui est devenue l'église de Sainte-Martine.

LE COMITUM. — Il s'étendait devant la Curie, au nord du Forum. C'était primitivement une place carrée, pavée, limitée par la Curie, les Rostres et plus tard la basilique de Caton. Là s'assemblaient les comices, là se dressaient les tribunaux des magistrats et les sièges des tribuns du peuple, là avaient lieu les exécutions. Tandis que le Forum n'était qu'une place publique et un marché, c'était au Comitium que se manifestait la vie civile et politique. L'importance de cette institution patricienne avait déjà diminué le jour où les Comices Tributes furent transférés au Forum (609 = 145 av. J.-C.); désormais, les orateurs, du haut des Rostres, cessèrent de se tourner vers le Comitium. Sous l'empire, il n'avait plus d'importance. Aussi bien César avait-il bouleversé la région en déplaçant les Rostres. Devant la Curie de Dioclétien, il ne subsiste que les grandes dalles du Forum impérial, les vestiges d'un bassin et des bases, avec inscriptions, qui ont porté les statues d'empereurs du Bas-Empire. A un niveau inférieur sont plusieurs puits de l'époque républicaine.

LES ROSTRES. — Ce sont les fouilles de 1882 qui les ont ramenés au jour, et on a l'intention de les restaurer. Mais il ne s'agit pas de la tribune aux harangues de l'époque républicaine, celle qui fut le théâtre des grandes luttes entre les patriciens et la plèbe. Cet emplacement est celui où César la transporta. C'est là que furent exposées la tête et les mains de Cicéron. Cette tribune servit aux empereurs et aux magistrats durant tout l'Empire, et Théodoric y parlait encore. Elle est constituée par une plate-forme rectan-

gulaire, d'environ 24 mètres de longueur sur 10 de profondeur et 3 de surélévation au-dessus du dallage du Forum. La partie occidentale, tournée vers le Capitole, se creuse en arc de cercle; la partie septentrionale, qui regarde l'arc de Septime Sévère, déblayée en 1899, est une restauration du cinquième siècle (470). Le front, orné des éperons ou rostres de bronze qui provenaient de l'ancienne tribune et dont l'on voit encore, à intervalles réguliers, les trous de scellement, était en grands blocs de tuf, revêtus de marbre. Une balustrade, interrompue au centre de la tribune, fermait par devant la plateforme. A droite et à gauche étaient des statues assises; d'autres statues encore décoraient le fond et les côtés. Le génie du peuple romain y avait une statue d'or dans une petite chapelle. On devait accéder à la tribune par l'Ouest. Derrière les Rostres, près de l'arc de Septime Sévère, on a cru retrouver les vestiges d'un très ancien autel de Vulcain (*ara Volcani*).

TEMPLES DE LA CONCORDE, DE VESPASIEN, DE SATURNE. — Ce foyer de la vie politique de Rome était bordé à l'Ouest par toute une série de temples construits au pied du Capitole. Les plus vieux d'entre eux eurent aussi pendant longtemps un rôle politique. Le temple de la Concorde datait du quatrième siècle avant Jésus-Christ; il commémorait l'union des patriciens et des plébéiens après le vote des lois Liciniennes. Le Sénat s'y réunit bien souvent. Cicéron y prononça sa quatrième catilinaire, et Tibère, qui le reconstruisit avec une partie du butin de Germanie, en fit un véritable musée d'art. Un très beau fragment de corniche, conservé au Tabularium, prouve qu'il était aussi l'un des plus remarquables édifices du haut Empire à Rome. Du temple de Vespasien et Titus, élevé par Domitien, il reste en place le haut soubassement en blocage, avec une partie de son revêtement de pépérin, quelques débris des parois de la cella, en blocs de travertin, et trois colonnes cannelées du pronaos, hautes de plus de 15 mètres et surmontées de leurs chapiteaux corinthiens. Le portique des douze dieux *Consentes*, adossé au *Clivus Capitolinus*, avec ses colonnes en cipollin, est une restauration du quatrième siècle après Jésus-Christ. La montée Capitoline séparait le temple de Vespasien de celui de Saturne, l'un des plus vénérables sanctuaires de la ville, entrepris par le dernier des rois et dédié par les consuls de la République. Il renfermait le trésor public, les actes de l'état civil (registres des naissances) et, en temps de paix, les étendards des légions. Il en subsiste le soubassement qui domine le Forum d'une hauteur de 5 mètres, huit colonnes de granit (haut. 11 mètres) qui datent d'une restauration de Dioclétien, et les voûtes du grand escalier (fouilles de 1899).

BASILIQUES. — Les deux basiliques Julienne et Emilienne bordaient les côtés

longs du Forum. La basilique Julienne est l'un des premiers monuments qui furent retrouvés (fouilles de 1788-1789, 1829-1830, 1870 ; ce fut le directeur de ces dernières fouilles qui fit reconstruire les piliers jusqu'à une certaine hauteur pour marquer la division des nefs). Elle fermait le Forum du côté du Velabre, qui communiquait avec la place par le Vicus Tuscus, entre la basilique et le temple de Castor. L'édifice que nous avons sous les yeux n'est pas celui que Jules César avait bâti sur l'emplacement des Vieilles-Boutiques (*Tabernae Veteres*) et de la basilique Sempronia. C'est celui qu'après un incendie Auguste reconstruisit sur un plan plus vaste. Incendié de nouveau à la fin du troisième siècle, il fut restauré par Dioclétien qui remplaça par la brique le travertin des piliers détruits. Comme le terrain est en pente, la basilique s'élève sur un soubassement que divise en étages un palier. Vers le Vicus Tuscus, on monte à ce palier par sept marches ; du côté opposé, vers le Vicus Iugarius, il n'y en a plus qu'une. Sur le pourtour de ce grand rectangle (109 × 49 m.) s'ouvre un portique à arcades, avec pilastres où s'engagent des colonnes doriques. Une balustrade en marbre courait entre les piliers. L'intérieur comprenait cinq nefs ; c'est dans la nef centrale (80 × 18 m.) qu'étaient installés les quatre tribunaux des centumvirs et que plaida Pline le Jeune. Un étage supérieur formait une galerie d'où l'on pouvait assister aux audiences. Vers le S.-O. (côté du Vélabre), des murs de pépérin et de travertin sont probablement des restes de boutiques. Au milieu des piliers qui sont en hordure du Vicus Iugarius subsistent quelques vestiges d'une petite église du huitième siècle, *Sctæ Mariæ in Foro*.

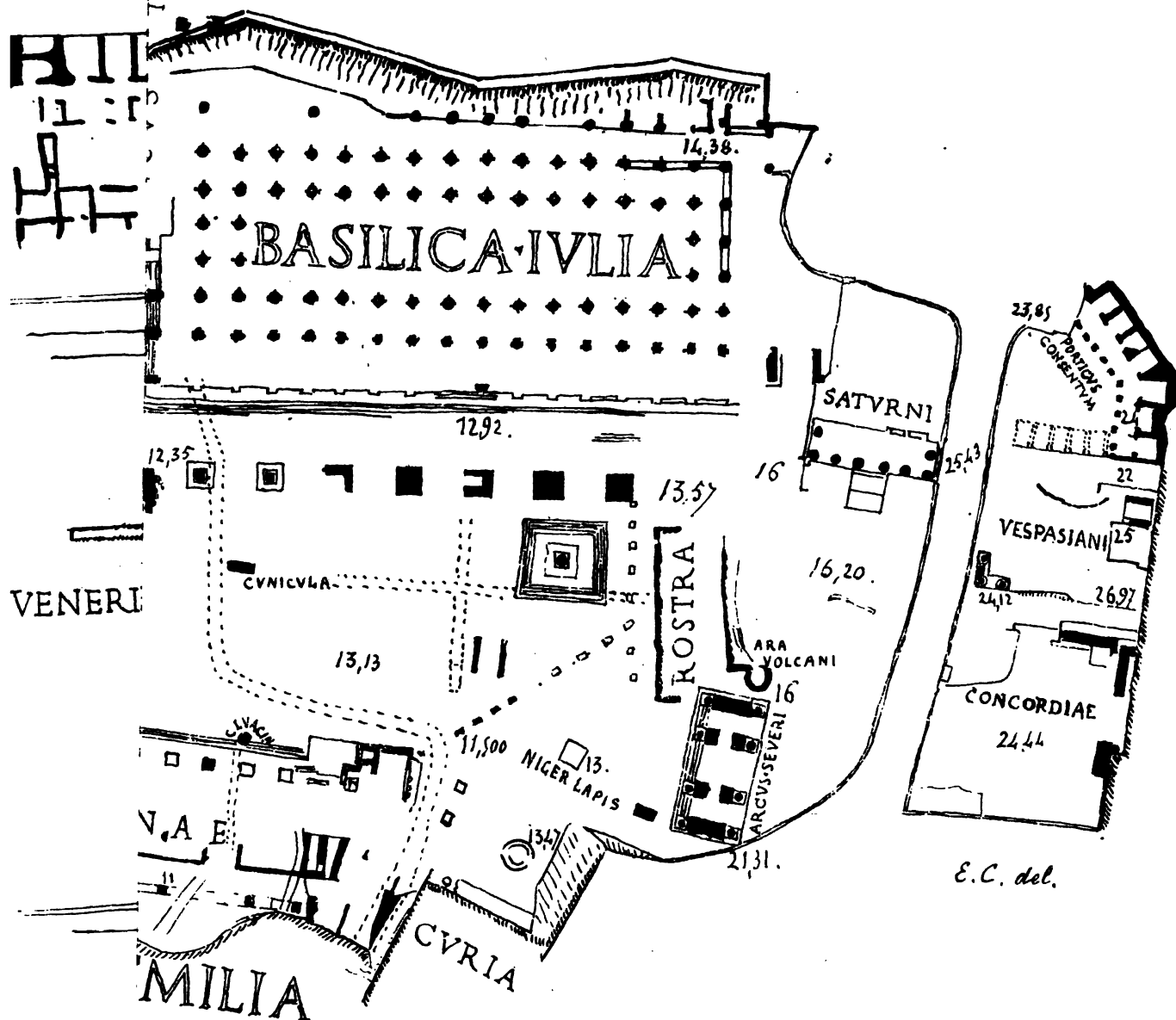
La basilique Emilienne s'étendait primitivement entre les Boutiques Neuves du Forum (*Tabernae Novae*) et le marché aux poissons ; elle était séparée de la Curie par la rue de l'Argiletum qui montait vers Suburre. Ces boutiques, malgré leur nom, étaient fort anciennes, puisque la tradition y plaçait l'étal du boucher où Virginius saisit un couteau pour tuer sa fille. La basilique dont on a découvert les restes dans les fouilles commencées en 1898 est celle qui fut rebâtie sous Auguste et dont les colonnes en marbre phrygien passaient pour être parmi les plus belles. D'après une monnaie consulaire de la gens Aemilia, elle avait aussi deux étages. Au quinzième siècle, les ruines de la partie septentrionale en étaient encore fort imposantes, mais Bramante les utilisa pour la construction d'un palais. On n'a guère retrouvé que les gros blocs en travertin qui supportaient la colonnade, et, au S.-E., près du temple d'Antonin, un magnifique pilastre en marbre, encore en place, qui formait un angle du monument. De nombreux et très remarquables débris d'architecture, en particulier des fragments de frise, permettent

de se rendre compte de la richesse élégante de la décoration. Malheureusement des constructions byzantines en défigurent l'ensemble. Des chambres pavées de marbres rares, un reste de portique à colonnes en granit, des plaques ornées de reliefs qui rappellent ceux des églises médiévales de Rome appartiennent à cette période byzantine.

TEMPLE DE CÉSAR. — La place publique s'arrêtait, à l'Est, devant le temple de Jules César divinisé (*templum Divi Iulii*). Commencé par les triumvirs Antoine, Octave et Lépide, achevé par Auguste et restauré par Hadrien, il s'élevait sur l'emplacement même du bûcher de César, que le peuple avait improvisé avec tout le mobilier des tribunaux, du marché et des établissements voisins. Un soubassement massif dominait sur une longueur de vingt-cinq mètres le Forum, vers lequel était tournée la façade. Sur les côtés longs du temple s'étendait une terrasse avec balustrade. Par devant, l'extrémité du soubassement s'avancait pour former la plate-forme de la tribune Julienne (*rostra ad Divi Iulii*), qui faisait face à la tribune aux harangues. Auguste l'avait incorporée au temple même et l'avait décorée des rostres des navires égyptiens pris devant Actium. On y accédait des deux côtés par des escaliers qui conduisaient en même temps à la terrasse et au sanctuaire. C'est du haut de cette tribune qu'Antoine avait prononcé l'oraison funèbre de César, et que Tibère prononça celle d'Auguste. De tout cet ensemble il ne subsiste que le soubassement en blocage, mis à jour en 1872, des fragments de fronton, de corniches, d'entablement et de pilastres cannelés. Mais les fouilles de 1899 ont fait découvrir, dans la partie qui regarde le Forum et que surmontait la tribune, un précieux monument. Dans une niche demi-circulaire, qui autrefois portait un revêtement de marbre et que l'on avait dans la suite fermée par un mur en blocs de pépérin, existe encore une base circulaire à trois degrés, en blocage, jadis revêtue aussi de marbre. C'est la base de l'autel de César, élevé à l'endroit même du bûcher, et sur lequel le peuple offrait des sacrifices à son nouveau dieu. Comme ce culte n'était pas encore autorisé, les magistrats firent enlever l'autel. Il y eut une émeute sanglante. Auguste le remplaça pieusement dans l'abside ménagée à cet effet sous la tribune, dont s'explique ainsi la disposition concave.

STATUES. — Entre les deux tribunes, en plein Forum, poussait un figuier : il était sans doute près d'un puits qui remplaçait un marais et qui conservait, pour cette raison, le nom de *Lacus Curtius* ; il ombrageait une statue du satyre Marsyas, nu, avec une outre sur l'épaule. Statue et figuier sont représentés sur deux grands bas-reliefs du temps de Trajan, qui figurent des scènes du Forum, et qui furent trouvés à l'endroit où ils sont encore, entre

CONFÉRENCE DE M. GRAILLOT
SUR LE FORUM



la colonne de Phocas et la basilique Emilienne (ils sont marqués sur le plan par deux grands traits noirs, parallèles). Les alentours du Marsyas étaient l'endroit le plus fréquenté sur la place, surtout par avocats et plaideurs, mais le plus mal fréquenté la nuit. Il y avait au Forum deux autres figuiers. L'un était au comitium et symbolisait le figuier ruminal sous lequel la louve allaita Romulus et Rémus; au pied de l'arbre, qu'entourait une grille, un groupe en bronze représentait la scène de l'allaitement. L'autre se trouvait près d'une statue de Silvain, au nord du temple de Saturne.

Beaucoup d'autres statues décoraient le Forum, et déjà 158 ans av. J.-C., le censeur Scipion Nasica fut obligé d'en faire disparaître beaucoup. La statue équestre de Domitien se dressait entre les deux basiliques; renversée sans doute après sa mort, elle fut remplacée plus tard par celle de Septime Sévère, un colosse de bronze, qui existait encore au milieu du troisième siècle. Nous savons aussi qu'il y en eut une de Constantin. Devant la façade de la basilique Julienne, de l'autre côté de la voie Sacrée, huit bases en briques, d'environ quatre mètres de hauteur, supportaient des colonnes et des statues; elles ne sont pas antérieures à Constantin.

LAPIS NIGER. — Sur l'area même du Forum, à l'est de l'arc de Septime Sévère, on voyait aussi un dallage en marbre noir (3^m,75 × 3^m,45), entouré d'une balustrade en travertin. Les fouilles de janvier 1899 l'ont retrouvé à deux mètres de profondeur, sous une voie du moyen âge. Est-ce la fameuse pierre noire (*lapis niger*) qui marquait le prétendu tombeau de Romulus, surmonté de deux lions? s'agit-il de quelque autre lieu sacré, désigné ainsi au respect des promeneurs? n'est-ce qu'un bidental, endroit frappé de la foudre? Quelque temps après, on découvrait, par dessous, deux bases très allongées et parallèles, à un mètre de distance l'une de l'autre. Entre les deux gisaient des ex-voto d'une époque archaïque et des fragments d'*æcorude*, avec des ossements d'animaux. A côté, une sorte de pyramide porte une inscription latine en boustrophédon, qui paraît être un règlement religieux.

ARCS DE TRIOMPHE. — A l'entrée du Forum, quand on venait du Champ-de-Mars par le Vicus Jugarius, s'élevait sur la voie Sacrée (angle N.-O. de la basilique Julienne) l'arc de Tibère. Quand on quittait le Forum en prenant à droite du temple de Jules César, on passait sous l'arc d'Auguste, érigé en mémoire de la bataille d'Actium (*arcus Victoriae Actiacæ*); il comprenait trois arches et existait encore au seizième siècle; on n'en voit plus que les fondations. L'autre arc d'Auguste, qui glorifiait les victoires Parthiques, était peut-être, par symétrie, de l'autre côté du même temple, sur la

voie qui bordait la basilique Emilienne. Entre les Rostres et la Curie se dresse toujours l'arc de Septime Sévère, en marbre pentélique, érigé en 203 *ob rempublicam restitutam imperiumque Populi Romani propagatum*, et dont les bas-reliefs rappellent les victoires de l'empereur dans les pays du Tigre et de l'Euphrate, l'entrée dans Babylone, la prise de Séleucie et de Ctésiphon, la soumission des rois de l'Orient.

II

LA VOIE SACRÉE.

La voie Sacrée, qui partait de la dépression du Colisée pour gravir et redescendre la Velia et mettait en communication le Capitole avec le sud de l'Esquilin, le Caelius et la Voie Appienne, traversait le Forum dans toute sa longueur. Mais on réservait plus volontiers le nom de *Sacra Via* à la partie comprise entre le sommet de la Velia (*Summa Sacra Via*, à l'arc de Titus) et l'entrée du Forum (temple de Jules César). Elle eut à subir sur son parcours plusieurs modifications, à se déplacer vers le Nord, par exemple, lorsqu'on bâtit la basilique Julienne, et vers le Sud lorsqu'on érigea le temple de Vénus et Rome. Aussi la voyons-nous tourner plusieurs fois : entre l'arc de Titus et la basilique de Constantin, autour de la Regia, et devant le temple de Saturne. On croyait bien l'avoir retrouvée en 1876 ; et, sur les blocs irréguliers de basalte qui montaient vers l'arc de Titus, beaucoup durent évoquer le souvenir des cortèges triomphaux qui avaient passé par là, des processions qui transportaient les dieux aux jeux du cirque (*pompa circensis*), ou des flâneries du poète Horace qui, en bon romain, faisait quotidiennement ses tours de rue sacrée :

Iham forte Via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum.

Erreur ! ce n'était qu'une voie du moyen âge, œuvre des papes. La voie antique était enfouie à deux mètres de profondeur. Les fouilles de 1899 l'ont retrouvée, avec ses blocs polygonaux, en lave basaltine des carrières de Capo di Bove (sur l'Appia antica). Quelques pierres dépassent les dimensions de 1^m,50 sur 1^m,25. Toutes sont très régulièrement assemblées. Du côté Nord, une partie du trottoir s'est conservée. La rue avait une largeur d'environ six mètres.

Elle était autrefois toute bordée de boutiques et de maisons. A la place de la basilique de Constantin, elle longeait, du temps des Antonins, les *Horrea Piperataria*, qui étaient les entrepôts des épices d'Orient, et dont on a retrouvé des vestiges. Sous l'Empire, elle se meubla peu à peu de constructions grandioses. Voici, en face de la *Regia*, où César, en qualité de souverain pontife, demeurait au moment de sa mort, le temple d'Antonin et de Faustine, élevé d'abord par Antonin en l'honneur de l'impératrice défunte, puis consacré par le Sénat au couple impérial après la mort du prince (an 161). L'escalier en a été complètement déblayé depuis 1899. Voici le petit temple rond de Romulus, fils de Maxence, avec son toit à coupole (la lanterne du seizième siècle remplace une ouverture centrale, analogue à celle du Panthéon), son petit portique demi-circulaire, les deux salles rectangulaires, munies d'absides, qui le flanquent à droite et à gauche, sa belle porte en bronze, encadrée de colonnes en porphyre rouge. Par derrière, avec une orientation différente, s'étendait le *Templum Sacrae Urbis*, sorte de vaste édifice municipal, en gros blocs de pépérin, où Vespasien avait réuni le plan de Rome (an 73) gravé sur marbre, les plans du cadastre et toutes les archives relatives au dénombrement des citoyens. Septime Sévère le reconstruisit, après l'incendie de Commode, et fit exécuter sur marbre un nouveau plan de la ville à la fin du deuxième siècle. Un chemin antique, qui passe derrière l'abside occidentale de la basilique de Constantin, et qui faisait communiquer la voie Sacrée avec le forum de Vespasien, dit forum de la Paix (cote 17^m,84), tout pavé de marbres précieux, nous mène au mur septentrional du temple. C'est là qu'était exposé le plan de marbre, et l'on voit encore les traces des différentes plaques et des tenons qui les fixaient à la paroi.

La basilique de Constantin, dite aussi de Maxence, parce qu'elle fut entreprise par cet empereur, longe sur cent mètres la voie Sacrée, que sa plateforme domine d'une dizaine de mètres. Construite en blocage et revêtue de marbres et de stucs, elle était divisée à la fois dans le sens de la longueur et dans le sens de la largeur. La division longitudinale comprenait trois nefs voûtées à caissons ; et la nef centrale (haut. 35 mètres, larg. 25 mètres) se terminait par une abside. Huit colonnes monolithes, en marbre, adossées à des pilastres corinthiens, supportaient les voûtes (l'une d'elles, haute de 14^m,50, orne depuis 1613 la place de Sainte-Marie-Majeure). En largeur, elle formait trois autres halls, qui communiquaient entre eux par des baies latérales ; celui du milieu se fermait aussi par une abside, du côté opposé à la voie Sacrée (cote 27^m39). C'est dans cet hémicycle que l'empereur devait

rendre la justice ; car il était richement décoré, et conserve les traces d'un piédestal et d'une balustrade en marbre. La basilique avait deux entrées. Celle qui correspondait à la division en longueur faisait face au temple de Vénus et Rome ; c'était un portique à colonnes. L'autre était une porte monumentale, avec perron, dont les degrés descendaient sur la voie Sacrée et que décoraient quatre grandioses colonnes en porphyre rouge. En déblayant cette voie, on a retrouvé de nouveaux fragments des colonnes.

Le temple de Vénus et Rome, construit par Hadrien, occupait, sur une longueur de cent soixante-cinq mètres et une largeur de cent trois mètres, le sommet et la pente orientale de la Velia. Aussi, à l'Est, sa plate-forme est-elle supportée par une énorme masse en blocage, revêtue de travertin. Une vaste terrasse, bordée de tous les côtés par une colonnade en granit rouge, entourait le temple ; celui-ci s'élevait sur un haut soubassement et comprenait en réalité deux sanctuaires distincts, adossés l'un à l'autre, abside contre abside, mais réunis par la même colonnade, en marbre cipollin. L'une des absides contenait l'image de Vénus, et l'autre celle de la déesse Roma. C'était l'un des édifices religieux les plus imposants et les plus riches de la ville, dont sa toiture en bronze doré dominait plusieurs quartiers.

L'arc de Titus, sur le point culminant de la voie Sacrée, est dans son état actuel une restauration, du reste admirable, de l'architecte français Valadier (1823). Les deux ailes ont été refaites ; fort heureusement la partie centrale de l'arche, avec ses deux panneaux (triomphe de Titus) et sa voûte à caissons (apothéose de l'empereur), la frise qui, sous l'inscription, représente encore une partie de la procession triomphale, enfin les tympans ornés de Victoires, n'avaient pas été trop mutilés.

La découverte capitale de M. Boni, en dégagant la voie Sacrée et ses abords, est celle d'une nécropole primitive, contemporaine de la période royale, qui occupait un emplacement voisin du temple d'Antonin et du temple de Romulus. La première tombe, rencontrée en 1902, était au pied des fondations mêmes du temple d'Antonin, à l'angle droit de la façade. C'était une urne déposée au fond d'un puits (tombe à pozzo), à près de 4^m,50 au-dessous du niveau du sol, et à environ 10^m,60 au-dessus du niveau de la mer. Le stratum était composé, de haut en bas, de terre rapportée avec fragments de terres cuites, de terre charbonneuse, d'une sorte d'empierrement en tuf, de terre argileuse et d'un sédiment provenant de la décomposition du tuf vierge. On ne trouva d'abord que des tombes à crémation ; vers Pâques 1903 on mit au jour la première tombe à inhumation.

Le type des vases funéraires est le dolium. Celui que donne le plan est à deux anses, a un diamètre maximum de 0^m,43 et possède un couvercle en tuf. A l'intérieur est déposé l'ossuaire, qui est une *olla* (haut. 0^m,25, diam. max. 0^m,27), avec couvercle en forme de toit de cabane, à peu près rond (cf. sur le plan une urne sépulcrale d'Albano qui ressemblait aux habitations contemporaines); les débris d'ossements portent les traces d'une combustion intense. Autour de l'olla, toute une série d'autres vases constituaient le mobilier funéraire : deux vases de forme ovoïdale à reliefs, une tasse à anse, une coupe, un simpulum à anse verticale, un vase en forme de barquette, un autre, dit capéduncule, à anse lunaire. Le tout est en terre cuite rougeâtre, d'un travail grossier, fait à la main et recouvert d'une patine noirâtre. Ce sont les mêmes poteries que l'on retrouve dans les nécropoles italiques à crémation, de l'âge du bronze et du premier âge du fer. La nécropole était celle des Ramnenses du Palatin, ou de quelque tribu suburbaine.

III

MONUMENTS SITUÉS ENTRE LA VOIE SACRÉE ET LE PALATIN.

Les constructions comprises entre la Voie Sacrée (jusqu'à l'arc de Titus) et le Palatin peuvent se diviser en trois groupes : 1° à l'Est, des magasins et entrepôts (*horrea*), qui ne sont pas encore complètement dégagés; 2° la région consacrée à Vesta; 3° à l'angle méridional du Forum, entre la maison des Vestales et la basilique Julienne, le temple de Castor et Pollux et la région consacrée à Juturne. C'est de ce côté qu'ont eu lieu les déblais les plus considérables et qu'ont été réservées aux fouilleurs les surprises les plus variées.

La région de Vesta se développait autour du sanctuaire de la Déesse, sauf à l'Ouest. Elle se composait : 1° du *Sacrarium Vestae*; 2° de l'habitation des Vestales (*Atrium Vestae*) et de ses dépendances; 3° d'une petite chapelle de Vesta, adossée à la maison et décorée de deux colonnes ioniques en marbre, dont l'une est en place (*Aedicula Vestae*; voir sur le plan, entre les cotes 14,92 et 15,81); 4° du bois sacré de Vesta, entre le *Sacrarium* et l'*Atrium* (*Lucus Vestae*; d'après un relief du musée des Offices, à Florence, c'était un bois de chênes; il dut disparaître lorsqu'on agrandit la maison, au premier siècle de notre ère); 5° du *Vicus Vestae*, passage qui reliait la Voie Sacrée et la Rue Neuve (*Via Nova*, parallèle à la *Via Sacra*, le long du Palatin); 6° de la *Regia*, palais du Souverain Pontife (*Pontifex Maxi-*

mus), qui était le prêtre du foyer de Rome et le *paterfamilias* des Vestales, de même que le père de famille était le prêtre du foyer domestique. La région consacrée à Juturne est elle-même inséparable de celle-ci. Car Numa passait pour avoir confié aux Vestales la garde des sources avec celle du feu ; et ce fut peut-être le voisinage de la fontaine de Juturne qui détermina l'emplacement du *Sacrarium* de Vesta.

REGIA. — La *Regia*, si importante sous la Royauté et la République, puisqu'elle était la résidence du roi et, plus tard, de son successeur religieux, ne fut plus, à partir d'Auguste, qu'une annexe de l'*Atrium* des Vestales. Auguste, élu Souverain Pontife, ne quitta point en effet sa maison du Palatin et fit don aux Vestales, sinon de tout l'édifice, au moins des locaux d'habitation. Le monument que l'on connut sous l'Empire, et dont il reste les substructions derrière le temple de Jules César, était contemporain d'Auguste lui-même. Il était spécialement destiné aux archives religieuses, et renfermait quelques chapelles, dont l'une contenait les fameuses lances de Mars. Sur les pilastres corinthiens qui en décoraient le pourtour, étaient gravés les Fastes triomphaux, et entre les pilastres les Fastes consulaires. Il est complètement déblayé depuis 1899. La porte était à l'Est ; des marches bordaient, au Nord, la Voie Sacrée. A l'angle Sud-Est, on voit un puits ; il avait peut-être une destination rituelle.

SANCTUAIRE DE VESTA. — Le sanctuaire de Vesta, que la tradition faisait remonter à Numa, et dont le feu sacré fut éteint par Théodose en 394, avait été souvent incendié. Il fut reconstruit en dernier lieu sous Septime Sévère. Il ne renfermait point de statue de Vesta, au moins au début de l'Empire ; nous ne savons pas s'il faut l'identifier avec le *Penus Vestae*, trésor où l'on gardait quelques-unes des plus précieuses reliques de Rome, comme le *Palladium* ou statue archaïque de Pallas, apportée de Troie par Enée, disait-on. Mais là se dressait l'autel où brûlait le feu perpétuel de la cité. Le *Sacrarium* était un petit temple rond, porté sur un haut soubassement et entouré de dix-huit ou vingt colonnes ; celles-ci étaient reliées entre elles par un treillis en bronze et supportaient une frise de bucrânes, de branches de laurier et d'instruments de sacrifice. La coupole du toit était couverte de tuiles en bronze doré, avec un orifice circulaire pour le dégagement de la fumée du foyer sacré. La forme ronde de l'édifice rappelait le temps lointain où les Romains habitaient dans des cabanes rondes, comme devait l'être la « case de Romulus, » soigneusement entretenue encore dans les premiers temps de l'Empire, et suivant le type que nous ont conservé beaucoup d'urnes funéraires du Latium (voir le plan). Elle témoigne de

l'ancienneté même du culte romain de Vesta et du feu. Ovide connaît du reste la tradition d'après laquelle le sanctuaire primitif de Vesta avait été une hutte de branchages avec un toit de chaume. Il en reste aujourd'hui : 1° le soubassement en tuf rouge, qui s'élève de plus de 3 mètres au-dessus du Forum et qui a 15 mètres de diamètre, tandis que le diamètre de la cella même n'atteint pas 9 mètres; 2° un morceau du mur de la cella, en briques, peut-être antérieur à la reconstruction de Septime Sévère (M. Boni attribue aux Flaviens les vestiges les plus anciens de la ruine actuelle); 3° une partie de l'escalier en blocage, revêtu de briques; 4° des fragments architectoniques assez nombreux pour autoriser une restauration graphique du monument : débris des colonnes cannelées en marbre blanc, des pilastres et des bases, de l'entablement et de la frise, du plafond à caissons qui couvrait le péristyle. A l'intérieur de la cella, on a découvert en 1899 une cavité rectangulaire (*favissa*) où peut-être on recueillait les cendres du foyer, avant d'aller les déposer solennellement le 15 juin à la *porta Stercoraria* du *Clivus Capitolinus*. Tout autour du monument on a recueilli des cendres, des ossements qui proviennent de suovetaurilia et de sacrifices de chiens, des fragments de vases proto-corinthiens, attiques, italiotes (IV^e-III^e siècles avant J.-C.), étrusques (*bucchero nero*), des statuettes en terre cuite (figures de femmes, vêtues du chiton et de l'himation, de style hellénistique).

Le *Sacrarium* se trouvait dans une cour rectangulaire, dallée de marbre, fermée de deux côtés par un mur et contiguë, des deux autres, à la maison des Vestales. C'est dans cette cour qu'était l'autel des sacrifices, et les Vestales pouvaient se rendre au sanctuaire sans cesser d'être chez elles, loin des profanes.

MAISON DES VESTALES. — La maison des Vestales, agrandie au premier siècle de notre ère, incendiée, comme le temple, sous Néron, puis sous Commode, fut aussi rebâtie sous Septime Sévère et fermée par Théodose. Complètement déblayé, l'édifice se présente comme un grand rectangle, de 115 mètres sur 53, parallèle dans sa longueur à la Voie Sacrée et à la Rue Neuve (*Via Nova*). Mais comme les deux voies sont à des niveaux différents, le rez-de-chaussée de la *Via Nova*, sur la pente du Palatin, correspondait au premier étage de l'autre façade. Au centre, s'étend un vaste *atrium* (69 × 25 m.), qui a donné son nom à la maison (*atrium Vestae*). Tout autour de la cour, qui était plutôt un jardin, se dressaient les colonnes d'un portique à double étage, sur lequel s'ouvraient les appartements et les salles de bain. Au milieu, il y avait un bassin, ou un château d'eau; à l'extrémité

orientale, un réservoir (cote 15^m, 71). Sous le portique étaient disposés des piédestaux, presque tous encore en place, qui portaient des statues de Vestales, la tête ceinte de bandelettes, la tunique nouée sous les seins, le manteau ou *pallium* ramené sur la tête comme un voile. Ce sont, en général, des Supérieures (*Vestales Maximae*), mais aucune n'est antérieure au deuxième siècle; les inscriptions vantent leur chasteté (*meritum castitatis*) et leur piété qui jour et nuit veillait, conformément aux rites, sur les feux éternels (*ad aeternos ignes, diebus noctisque, pia mente, rite deserviens*). La partie la plus ancienne des bâtiments d'habitation, et aussi la mieux conservée, se trouve à l'Est. Elle date sans doute de la restauration qui suivit l'incendie de Néron. La salle centrale, voûtée, qui communique avec l'*atrium* par une large baie, entre deux colonnes, et par quelques marches, occupe la place ordinaire du *tablinum*, ou grand salon de réception, des maisons romaines. Elle conserve des débris de sa décoration en marbres précieux. La partie Nord, en assez mauvais état, doit être une reconstruction des Sévères, et la partie Sud paraît être du temps d'Hadrien. Sous les mosaïques grossières du troisième et peut-être même du quatrième siècle, des fouilles récentes en ont découvert d'autres, d'un travail très soigné, qui ne sont certainement pas postérieures à l'époque hadrienne. C'est à l'angle Sud-Est qu'étaient les cuisines, la meule et les bains (baignoire revêtue de marbre; tuiles creuses, le long des parois). Il ne reste du premier étage que quelques chambres sur la *Via Nova*. Au Nord, une série de boutiques, adossées à la maison des Vestales, donnent sur une petite rue (cote 17^m, 70) qui rejoignait la Voie Sacrée.

La région située à l'Ouest de l'Atrium et du Sacrarium de Vesta, jusqu'à la basilique Julienne, renfermait aussi quelques-uns des plus vénérables monuments du Forum : le temple de Castor et le puteal de Juturne, qui rappelaient l'un et l'autre des souvenirs chers au peuple romain. Les trois colonnes en marbre penthélisque qui, depuis l'an 6 après Jésus-Christ, dressent leur fût cannelé (h. 12^m, 50) et dont les chapiteaux corinthiens supportent encore leur entablement (h. 3^m, 75), d'une si élégante pureté, ont toujours indiqué l'emplacement du temple. La fontaine et la chapelle de Juturne ont été retrouvées et déblayées seulement depuis 1899.

TEMPLE DE CASTOR. — Le temple de Castor et de Pollux, plus généralement appelé par les anciens temple des Castors, avait été dédié 484 ans avant notre ère. A la bataille du lac Régille, les Dioscures n'avaient-ils pas combattu en tête des Romains? Ils avaient voulu annoncer eux-mêmes en plein Forum la victoire, et on les avait vus, au crépuscule, qui faisaient

boire leurs chevaux blancs à la fontaine de Juturne. Leur sanctuaire s'éleva sur le lieu même de l'apparition. Plusieurs fois restauré sous la République, il fut reconstruit par Tibère, sous le principat d'Auguste. Sa plate-forme dominait de plus de 7 mètres le niveau de la place publique. Aussi comprend-on que les orateurs, du haut de la tribune, saluaient volontiers Castor et Pollux comme « les deux arbitres et les témoins de toutes les affaires du Forum, conseils de haute politique, projets de loi, justice » (Cicéron); qu'en temps de guerres civiles les partis se disputaient la possession du temple pour se barricader dans cette place forte et aussi que le Sénat y vint souvent tenir ses séances. Dans l'épaisseur du soubassement (50 mètres de long sur 30 mètres de large), qui est d'une merveilleuse solidité de construction, plusieurs chambres servaient de trésors; on autorisait même les particuliers à y mettre en dépôt leur fortune et leurs objets précieux. Il y avait aussi quelque part dans l'édifice le bureau de vérification des poids et mesures. La façade, qui donnait sur la Voie Sacrée, avait huit colonnes. Les degrés de l'escalier monumental aboutissaient non pas directement à la rue, mais à une terrasse qui dut parfois être utilisée comme tribune et où l'on accédait d'en bas par deux petits escaliers latéraux.

FONTAINE ET SANCTUAIRE DE JUTURNE. — Une rue, déblayée depuis 1899, et un petit mur en briques, percé de quelques baies, sépare le côté oriental du temple des Castors et la fontaine sacrée de Juturne (*lacus Juturnae*). Un denier de la République (gens Postumia) nous représente cette fontaine comme une grande vasque, supportée par un pilier ou une colonne. Elle fut transformée sous l'Empire. On en fit un bassin rectangulaire, tout revêtu de marbre blanc, au centre duquel une plate-forme servait de piédestal aux statues des Dioscures debout près de leurs chevaux. Ces statues ont été retrouvées en fragments. Du côté opposé à la rue, un grand arc voûté maintenait un mur de soutènement. Comme le niveau du bassin était inférieur à celui du sol, on descendait, pour y puiser, sur un palier étroit, dallé de marbre, qui en faisait le tour. L'eau, saumâtre aujourd'hui et souillée par les infiltrations de latrines qu'au moyen âge on avait installées au-dessus, était autrefois très bonne et passait pour avoir des vertus miraculeuses (le rapprochement entre *Juturna* et *juvare*, soulager, imposait cette croyance). C'était de l'eau de source, car Juturne est la déesse des sources vives dont elle personnifie le jaillissement intarissable (*Diuturna*). Le culte de cette nymphe était l'un des plus anciens du Latium, et à Lavinium, la ville sainte, d'où il était venu à Rome, il était inséparable aussi de celui de Vesta. Parce que cette fontaine, où se perpétuait la religion primi-

tive des sources, guérissait les malades et aussi parce qu'elle était chère aux Dioscures qui par deux fois l'avaient honorée de leur apparition (après la victoire du lac Régille, après la victoire sur Persée), elle était profondément vénérée de la population romaine. Aussi bien la nymphe, que la légende latine désignait comme l'épouse du dieu suprême Janus et qui dans l'épopée virgilienne est la sœur de Turnus, avait-elle son sanctuaire à côté même de sa source. C'était une toute petite chapelle, au sud du bassin, dans l'angle aigu que dessinent les bâtiments avancés du Palatium et le côté occidental de la maison des Vestales. Adossé à un grand mur de briques, porté sur un soubassement à hauteur d'homme et orienté du Nord au Sud, l'édicule formait une *cella* de forme trapézoïdale. Devant les deux parois latérales, en briques revêtues de marbre, deux colonnes décoraient la façade du pronaos. Au fond, sur un entablement, la dédicace à Juturne était en lettres de bronze. La construction paraît être d'assez basse époque. Au pied du sanctuaire, la margelle (*puteal*) d'un puits rituel, qui communiquait avec la source, est encore en place; elle est en marbre blanc; les moulures en sont d'une élégante richesse, et sur le fût est gravé le nom de l'édile curule qui restaura l'édifice, M. Barbatius Pollio, ainsi que la dédicace à Juturne (*Juturnae sacrum puteal*). Devant le puits se dresse l'autel en marbre, encore prêt pour les sacrifices. Il est posé à l'extrémité d'un long piédestal rectangulaire, monolithe, sur lequel se plaçait aussi le sacrificateur. La statue de Juturne a disparu, mais on a retrouvé dans le voisinage une statue archaïstique d'Apollon, en marbre cristallin d'Asie Mineure, une statue d'Esculape accompagné de Telesphore, un buste de Jupiter; tous ces monuments ont été laissés sur place. Complètement déblayé, ce coin est aujourd'hui l'un des plus intéressants du Forum.

SAINTE-MARIE-ANTIQUE. — Les constructions du *Palatium* commençaient là, derrière la chapelle de Juturne et le temple des Castors, à l'angle Nord-Ouest du Palatin. Le chemin en pente qui, porté sur voûtes, montait au palais de Caligula (*clivus Palatinus*), appuyait son premier tournant sur les énormes murailles qui dominent le puteal de la Nymphe. On a dégagé maintenant toute la région comprise entre ce point et les ruines qu'on attribue au temple du Divin Auguste (*Templum Divi Augusti*), en bordure du *Vicus Tuscus*. Elle était ensevelie sous une rue moderne et sous l'église de Sainte-Marie-Libératrice. Eglise et rue ont disparu. Des édifices antiques ont revu le jour, qui sans doute étaient des dépendances du temple d'Auguste, peut-être la bibliothèque incendiée vers la fin du premier siècle (Auguste en avait créé une autre, plus célèbre, dans le temple d'Apollon Palatin). Mais à la

fin du quatrième siècle déjà, les chrétiens y avaient installé une église avec une diaconie. Elle était dédiée à la Vierge, sous le vocable de sainte Marie Antique, et il en est question dans des documents du septième et du huitième siècles, notamment dans le *Liber Pontificalis*. Ce fut la première église de Rome consacrée à la Madone ; car Sainte-Marie-Majeure, fondée en 364, lui est postérieure de quelques années.

La façade de Sainte-Marie-Antique bordait la *Via Nova*. Le monastère était contigu au mur latéral de droite. Le flanc gauche communiquait à la fois de plein pied (à l'entrée de la nef latérale) et par un escalier (à l'autre extrémité) avec le *Clivus Palatinus* ; l'église se trouvait ainsi reliée avec le palais que le pape Jean VII fit construire tout près, sur la pente de la colline, et qui devint la résidence officielle de plusieurs pontifes. De l'autre côté de la rue s'élevait un oratoire, pavé de beaux fragments de marbres et terminé par une abside. Il a conservé quelques-unes de ses fresques, en particulier la scène des martyrs de Sébaste, debout dans l'étang, et deux grands médaillons circulaires, dont chacun enferme une croix grecque pattée, d'une riche décoration.

L'église elle-même a l'apparence d'une maison romaine, suivant le type des basiliques latines. Un vestibule, dont l'entrée est ornée de demi-colonnes, conduit d'abord à un vaste *atrium*. Au fond de l'*atrium* s'ouvre le péristyle, devenu le *narthex*, les nefs et le *presbyterium*. La nef centrale est séparée de chacun des bas-côtés par deux piliers d'angles et deux colonnes de granit gris à chapiteaux de marbre blanc. Elle est presque toute occupée par la *schola Cantorum*, dont la base est encore apparente en avant des colonnes. On passe enfin, du *presbyterium*, dans la pièce avec abside qui correspond au *tablinum* des maisons anciennes et au chœur de nos églises. Elle communique avec deux chapelles latérales.

Ce qui constitue l'intérêt vraiment unique de cet édifice paléochrétien, c'est l'état de conservation de sa décoration murale. Toutes les surfaces susceptibles d'être peintes étaient ornées de fresques, dont la plupart ont été retrouvées intactes, avec un éclat de coloris que le contact de l'air atténue malheureusement de jour en jour. Ces peintures sont en général du huitième siècle. Les papes de ce siècle firent beaucoup pour Sainte-Marie-Antique. Une dalle de marbre blanc, fragment d'ambon, porte, en latin et en grec, le nom de « Jean, serviteur de sainte Marie. » Il s'agit du pape Jean VII (705-707) ; et le *Liber Pontificalis* nous apprend précisément qu'il restaura l'un des ambons de ce sanctuaire. Dans la chapelle qui est à gauche de l'abside, on voit, entouré du nimbe carré et bleu qui caractérisait les vi-

vants, le pape Zacharie (741-752), contemporain de Pépin le Bref. Sur l'abside, près du Christ, apparaît aussi dans un nimbe carré la tête de Paul I^{er} (757-767) : *sanctissimus d. Paulus pp.* Mais, sous le stuc du huitième et du neuvième siècle, on aperçoit souvent des fresques plus anciennes, peut-être contemporaines de la fondation de l'église ; ces vestiges de la première décoration sont surtout visibles dans l'abside.

Il subsiste dans l'*atrium* les images de la Vierge et de trois saints qui furent toujours chers à Rome : sainte Agnès, sainte Cécile et saint Silvestre. Dans l'église proprement dite, c'est, autour du Christ, tout un cortège d'Anges, de Séraphins, de Patriarches, de Prophètes, d'Apôtres, de Martyrs et de Saints. Sur la paroi de la nef droite, une fresque, d'un grand intérêt iconographique en raison même de la rareté du sujet, représente le groupe des trois mères : la Madone entre sainte Anne et sainte Elisabeth. La muraille de gauche, moins dégradée, comprend deux zones superposées. En haut se déroule l'histoire biblique de Joseph (le songe, la citerne, la femme de Putiphar, la prison). Au-dessous, le Christ, assis, est entouré de saints debout : à droite sont des saints d'Occident (S. Clément, S. Silvestre, S. Léon, S. Valentin, S. Grégoire, etc.) ; à gauche, des saints d'Orient (S. Jean Chrysostôme, S. Basile, S. Cyrille, S. Athanase, S. Nicolas, S. Erasme, etc.). Il y avait également une double série de tableaux sur les murs latéraux du *presbyterium* ; on reconnaît encore, en haut, plusieurs scènes de la vie du Christ, entre autres une adoration des Mages. Au fond de l'abside, un buste colossal du Christ domine de sa majesté tout le sanctuaire. De sa main droite il bénit, et dans la gauche il tient les Evangiles. Il est entouré des symboles des quatre Evangélistes. C'est près de lui que fut peinte l'image du pape Paul I^{er}. Au-dessus de l'abside, le mur porte un Christ en croix, entouré de Séraphins et d'Anges, avec des inscriptions grecques tirées des prophéties bibliques et de l'évangile de saint Jean. La chapelle de droite a des portraits en pied de saints, presque tous orientaux (S. Pantéléémon, S. Procope, SS. Cosme et Damien, etc.). C'est dans la chapelle de gauche que se trouvent les fresques les plus remarquables, exécutées par les soins d'un certain Theodotus. Dans une niche, au fond, se dresse le Christ en croix, vêtu d'une tunique bleue ; il penche la tête vers sa mère, tandis qu'un soldat lui présente l'éponge imbibée de vinaigre et qu'un autre s'apprête à le percer de sa lance. Au-dessous, la Vierge est assise sur un trône et tient son fils sur ses genoux. Elle a auprès d'elle saint Pierre, saint Paul, sainte Julitte et saint Cyr (Quiricus). Le pape Zacharie, avec son nimbe carré, est représenté entre ces deux saints d'Orient, auxquels il

témoignait sans doute un culte tout particulier. Du reste, les autres peintures de la chapelle sont consacrées au martyr de sainte Julitte et de son fils; l'une d'elles nous les montre étendus sur la poix bouillante; et pendant que le bourreau attise le feu, le Christ les bénit.

Les inscriptions sont généralement en grec, et les saints ont l'aspect ascétique, rigide et sévère des types dits byzantins. L'Orient a envahi cette basilique latine, de même que les fonctionnaires byzantins se sont installés dans les ruines impériales du Palatin. Les papes Jean VII et Zacharie sont, eux aussi, des Grecs. Rome est de nouveau conquise par l'Orient. Mais cette église chrétienne s'était elle-même assise dans l'enceinte des palais qu'avaient construits les souverains pontifes de la Rome païenne, persécuteurs du Christ. Elle avait vécu côte à côte avec les monuments les plus vénérables de la plus ancienne religion de Rome. Le Christ et sa mère avaient pour voisins Castor, Juturne et Vesta. Chrétiens du quatrième siècle qui se rendaient aux offices de Sainte-Marie-Antique, catéchumènes qui venaient apprendre, dans l'atrium de la maison sainte, à oublier les faux dieux, païens qui allaient encore faire leurs dévotions à la fontaine sacrée de la Nymphe et demander à Vesta le salut de Rome, suivaient le même chemin. La congrégation des Vestales existait encore, et l'on put voir la Vestale qui, après 364, se fit chrétienne, s'agenouiller sur les dalles de Sainte-Marie.

Ainsi le moyen âge et les temps modernes se relient sans interruption, sans secousse, à la décadence de la Rome ancienne. Le Forum, avec le merveilleux ensemble des monuments retrouvés, nous apparaît aujourd'hui comme un livre d'histoire unique au monde, qui nous raconte plus de quinze siècles de l'histoire romaine, disons mieux, de l'histoire universelle. Il commence à l'âge de fer et à l'époque fabuleuse des rois, et il nous conduit jusqu'aux temps qui virent aux prises les successeurs de saint Pierre et les héritiers du pouvoir impérial, représentés d'abord par les empereurs d'Orient, et bientôt par les empereurs d'Occident. Nul récit ne rend plus vivante l'auguste figure de Rome et sa longue personnalité; nul ne rend plus saisissante la continuité de son existence. A chaque feuillet de ce livre sacré, même aux pages qui révèlent les tristesses de la déchéance, les mots que nous lisons expriment la grande idée qui fut l'orgueil de la Rome antique et l'une des forces de la Rome médiévale : la perpétuité de Rome, maîtresse du monde : *caput orbis Roma*.

HENRI GRAILLOT,

Membre résident.

ÉLOGE
DE
M. Axel DUBOUL

MESSIEURS,

En me confiant l'honneur de vous rappeler la vie de notre regretté confrère Axel Duboul, vous ne pouviez me donner une mission tout à la fois plus douce à mon cœur et plus douloureuse. C'était, en effet, un de mes camarades d'enfance ; il était devenu le compagnon de ma vie, et il n'avait jamais cessé d'être pour moi le meilleur des amis.

Henri-Théodore-Axel Duboul appartenait à une des familles les plus honorables de Toulouse, où il était né le 18 mars 1842. Sa première éducation s'était faite au collège Sainte-Marie, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus, et il y avait fait de brillantes études. Successivement bachelier ès lettres en 1858, bachelier ès sciences en 1859, licencié en droit en 1862, il entra, en 1863, au ministère des affaires étrangères et était attaché à la direction commerciale. Il se proposait d'embrasser la carrière des consulats, qu'avaient brillamment suivie plusieurs membres de sa famille maternelle. Le 19 janvier 1866, il était envoyé en Pologne en qualité de courrier d'Etat. Enfin, le 18 mars 1868, il était nommé élève consul.

Lorsqu'il quitta définitivement le ministère des affaires étrangères, le 6 mars 1869, ce fut pour être envoyé à Barcelone comme chancelier du consulat. Il y était depuis quelques mois à peine, lorsqu'il fut chargé de la gérance du consulat à Malaga, du 25 novembre 1869 au 26 mars 1870. Il s'acquitta si bien de ces fonctions, qu'en quittant Malaga ses chefs lui confièrent la gérance du consulat général de Barcelone qu'il a occupée du 17 avril 1870 au 22 juin de la même année. Cette gérance devint d'autant plus importante et délicate à remplir, qu'elle coïncidait avec le mouvement

socialiste qui troubla les relations commerciales de la Catalogne. Puis survint, en septembre 1870, une épidémie de fièvre jaune qui prit à Barcelone des proportions inquiétantes. N'écoutant que son cœur, Axel Duboul se mit à organiser des infirmeries, qui rendirent de très grands services. Le gouvernement espagnol l'en récompensa en le nommant, le 9 avril 1871, chevalier de l'ordre de Charles III. Il était déjà officier du Nichan depuis le 2 juillet 1865, et chevalier d'Isabelle la Catholique depuis le 26 février 1866.

Peu après, il était de nouveau chargé du consulat général de Barcelone et remplit ces fonctions du 25 juillet au 30 octobre 1871.

Depuis plusieurs années, il s'était familiarisé avec la langue et les mœurs espagnoles, lorsqu'il fut nommé consul de France à Galatz, le 2 août 1873. Le poste était important, car, dans les provinces danubiennes, les consuls sont également chargés de fonctions diplomatiques.

Avant de rejoindre ce poste, Axel Duboul épousa, le 23 septembre 1873, M^{lle} Laure Frizac, qui se montra la digne compagne de notre confrère par sa grâce avenante, son caractère aimable et sa généreuse charité.

Il était à Galatz depuis le 8 novembre 1873, lorsqu'il fut envoyé de nouveau en Espagne en qualité de consul à Bilbao (12 octobre 1874). Le pays était alors en pleine guerre carliste, ce qui rendit ses fonctions souvent difficiles et parfois dangereuses. Il les remplit avec tant de zèle et de distinction qu'il en fut récompensé par le grade de chevalier de la Légion d'honneur, le 6 décembre 1876.

Son père étant mort sur ces entrefaites, Axel Duboul se fit mettre en disponibilité le 15 décembre 1876, et rentra à Toulouse pour s'y occuper de ses intérêts. Il avait hérité de deux domaines importants, l'un, Gounon, situé à l'extrémité du faubourg Saint-Cyprien, près la porte de Muret, et l'autre, Goubar, dans la commune de Cugnaux. Il se mit à les faire valoir lui-même et y apporta une activité et une intelligence remarquables. Il succéda à son père à la Société d'Agriculture en qualité de membre non-résidant le 25 mars 1878, puis de membre résidant le 25 janvier 1879, et y fit preuve de grandes connaissances économiques et viticoles. On lui doit notamment plusieurs études sur les prestations en nature (1879), sur le régime des boissons et la suppression des octrois (1880), le *Petit Manuel du Vigneron* (1881), une relation sur la mine de sel de Cordona, près de Barcelone (1881), une autre relation sur *Le pays des Chaintres* (1882), enfin *Le Béarn tributaire de la Navarre*, en 1882. Il se fit également remarquer par son esprit alerte et ses facultés de parole claire, nette et précise, dans les discussions techniques qui se produisaient le jour des assemblées. Aussi

n'avait-il pas tardé à devenir un des dignitaires de la Société d'agriculture, d'abord comme trésorier (27 décembre 1879), puis comme vice-secrétaire (janvier 1881).

Dans la suite, il n'a pas cessé de publier d'autres travaux, parmi lesquels nous devons distinguer *Las plantas as camps*, glossaire patois dont la première édition parut en 1886, et qui fut réédité en 1892.

Resté fidèle à ses opinions impérialistes, il devint un des membres les plus autorisés du Comité central de l'Appel au peuple et fut surtout populaire dans les comités ouvriers.

Lorsque survinrent les élections municipales de 1884, on songea à lui pour l'envoyer siéger au Capitole. Il y tint brillamment sa place par ses connaissances techniques, par son dévouement aux intérêts de la ville et par sa parole énergique, imagée, incisive, toujours prête à la riposte.

L'année suivante (1885), il était désigné par le Comité de l'Union conservatrice comme candidat à la députation. Un instant son élection parut assurée. Mais, finalement, il dut subir un second tour de scrutin où il succomba (4 et 18 octobre 1885).

Il se présenta de nouveau aux élections législatives de 1887 (17 avril et 1^{er} mai), un siège étant devenu vacant par le décès d'Armand Duportal, et à celles de 1889 (22 septembre) dans la 3^{me} circonscription, où une diversion inattendue causa son échec. Entre temps, il avait échoué également aux élections municipales de 1888 avec la liste d'Union conservatrice dont il faisait partie.

Dès lors il renonça sinon à la politique, du moins à toute candidature électorale, et il consacra ses loisirs à l'étude de l'histoire locale à la veille et au lendemain de la Révolution. C'est ainsi qu'il publia en 1890 *La fin du Parlement de Toulouse*, en 1891 *L'Armée révolutionnaire de Toulouse*, en 1894 *Le Tribunal révolutionnaire de Toulouse*. Il avait enfin donné à la *Revue des Pyrénées* une étude biographique intitulée : *Un Toulousain oublié : le général Verdier*. Tous ces ouvrages étaient puisés aux meilleures sources originales et avaient demandé de longs jours de recherches et de mise en œuvre. Ils resteront comme des modèles d'exactitude et d'impartialité.

Ces diverses publications avaient tout naturellement désigné Axel Duboul pour un fauteuil à l'Académie des Jeux Floraux. Il lui fut donné le 30 janvier 1894, et il en prit possession le 7 février 1892. Son discours de réception fut un véritable régal littéraire. Il y parla de son séjour en Roumanie et de la littérature contemporaine de ce pays.

Peu après, il devait consacrer ses loisirs à écrire l'histoire de l'Académie

des Jeux Floraux, depuis la réorganisation de l'ancienne Compagnie du Gai-Savoir en 1694 jusqu'à son second centenaire, sous ce titre : *Les deux siècles de l'Académie des Jeux Floraux*. C'est un ouvrage des plus importants par le sujet comme par ses développements, car il comprend deux volumes in-8°, l'un de 717 et l'autre de xvi-553 pages (1). Il est précieux pour l'histoire de l'Académie et peut être considéré comme le monument le plus considérable qui ait été écrit sur cette illustre Compagnie littéraire, quoiqu'il ne concerne qu'un épisode de son existence près de six fois séculaire. Il complète, en effet, et rectifie l'histoire de Guillaume de Ponsan, parue dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et les *Mémoires* de Poitevin-Peitavi, publiés en 1815.

Membre de la Société archéologique du Midi de la France depuis 1891, Axel Duboul n'a jamais été un antiquisant proprement dit. Mais il a honoré notre Compagnie par plusieurs travaux, tels que ses *Documents sur la ville d'Aix au dix-huitième siècle pour la restauration de ses remparts endommagés par la crue subite de la rivière d'Auze dans la nuit de Noël 1705* (Communication du 13 février 1894), et *Note sur l'ancien prieuré de Notre-Dame-de-Pinel, près Villariès* (Communication du 5 juin 1894).

Axel Duboul avait conquis parmi nous les plus vives sympathies et les meilleures amitiés. C'était, en effet, un excellent confrère, d'une intelligence supérieure, d'un caractère charmant et d'un dévouement à toute épreuve. Sa puissance de travail était considérable et ses facultés d'assimilation très développées.

Dans les derniers temps de sa vie, il s'était occupé d'industrie et avait créé une importante société pour la fabrication du carbure de calcium. Son usine du Castelet, dans l'Ariège, commençait à prospérer lorsqu'il fut douloureusement frappé dans ses plus chères affections par la mort prématurée de sa femme.

Lui-même fut, peu après, atteint par un mal incurable qui devait l'enlever le 10 juillet 1902, n'ayant pas encore atteint l'âge de soixante ans. Ses souffrances physiques furent longues; ses souffrances morales furent d'autant plus grandes. Il les a subies avec un courage héroïque pendant plus d'un an, exempt de tout regret, inaccessible à toute plainte, calculant sans amertume le temps qui lui restait à vivre, et toujours sur la brèche, travaillant comme s'il ne se sentait pas irrémédiablement perdu.

On lui a fait des obsèques dignes de lui. C'est en foule qu'on est venu

(1) Toulouse, Privat, éditeur, 1901.

rendre les derniers honneurs à sa dépouille mortelle, et tous les rangs de la société s'y trouvaient confondus dans les regrets et dans les larmes.

Je le vois encore, et son image restera toujours gravée dans mes yeux comme son amitié l'était dans mon cœur, avec sa taille élancée, sa tournure cavalière, sa figure martiale qu'adoucissait un regard naturellement doux et caressant, son large front où se réfléchissaient son intelligence vive et sa volonté ferme. Sa parole était brève comme celle du commandement, mais tempérée par la bienveillance du regard et la morbidesse de l'accent.

Sa vie peut se résumer dans cette simple phrase lapidaire : « Ce fut par excellence un honnête homme. » Tous ses actes furent, en effet, guidés par l'esprit le plus éclairé et par le cœur le plus généreux. On se donnait à lui parce qu'il se donnait aux autres, et on ne cessait pas de l'aimer parce qu'on le savait au-dessus des louches intérêts, comme des misérables passions, pratiquant toutes les vertus avec un égal désintéressement et une égale noblesse dans les sentiments.

Son souvenir est resté vivant à Toulouse. Sa mémoire sera particulièrement honorée à la Société archéologique, car tous ici nous avons pour lui la plus grande estime en même temps que la plus sincère affection.

B^{on} DESAZARS DE MONTGAILHARD,

Membre résidant.

ÉLOGE

DE

M. l'abbé Léonce COUTURE

MESSIEURS,

Depuis que M. L. Couture n'est plus, près de vingt mois se sont écoulés ; de toutes les sociétés auxquelles il appartenait, la nôtre est la seule qui n'ait pas rendu à sa mémoire le public hommage auquel elle a droit, et c'est à moi seul, je le reconnais, que ce retard est imputable. Cette négligence, que je vous prie de me pardonner, a trouvé en elle-même sa propre punition : ma tâche est, en effet, rendue singulièrement plus ardue par le nombre et le mérite des « Eloges » qui ont précédé celui-ci. Qu'ajouter aux éloquentes paroles prononcées du haut de la chaire par M. le chanoine Valentin (1), aux notices de M^{sr} Batiffol (2) et de M. l'abbé Maisonneuve (3), si précises et si touchantes à la fois, où l'intensité de l'émotion et l'amertume des regrets n'enlèvent rien à l'impartialité du jugement ! Qu'ajouter surtout à ce numéro de la *Revue de Gascogne* (4), où les plus fidèles et plus assidus collaborateurs de M. Couture (auxquels j'ai eu l'honneur d'être associé pour la circonstance) ont analysé avec un soin pieux toutes les formes de son talent, apprécié ses travaux dans l'ordre littéraire, historique et philosophique, où son ami le plus intime et le plus ancien a retracé sa vie dans des pages où il semble que ce soit M. Couture qui se raconte lui-même et qui ont tout l'attrait, toute la saveur d'une autobiographie ? Je viens trop tard, Messieurs ; et ce serait présomption que de vouloir refaire ce qui a été si bien fait. Je laisserai donc de côté toute la vie exté-

(1) *Eloge funèbre de M. l'abbé L. Couture*. Auch, Cocharaux, 1902 (extrait de la *Revue de Gascogne*, août-septembre 1902).

(2) *Études d'histoire méridionale dédiées à la mémoire de Léonce Couture*. Toulouse, Privat, 1902, p. vii-xxxvi.

(3) Éloge lu le 26 avril 1903 devant l'Académie des Jeux-Floraux (*Recueil de l'Académie*, 1903, p. 146-181).

(4) Octobre-décembre 1902.

rieure de notre confrère ; je renoncerais même à retracer ici les qualités de son esprit et celles de son cœur ; je ne dirai rien ni de ces saillies imprévues qui rendaient si attrayante sa conversation, ni de cette modestie, de cette obligeance, de cette parfaite bonté qui donnaient tant de charme à son commerce et le faisaient aimer, même de ceux qui ne l'approchaient que rarement. Je me contenterai, puisque aussi bien c'est comme savant qu'il nous appartenait, que c'est le savant surtout qui nous apparaissait ici, de jeter un rapide coup d'œil sur sa carrière scientifique, d'en mesurer les étapes et d'en apprécier les résultats.

On l'a dit et répété : M. Couture n'a pas laissé le monument que semblaient promettre l'étendue de son érudition et son beau talent d'écrivain ; lui-même, jetant un regard sur le passé, l'a, — je le sais, — parfois regretté. Et cependant s'il a fait, au déclin de sa vie, un sincère examen de conscience, il a dû se rendre cette justice qu'il laissait quelque chose derrière lui, qu'il avait édifié une œuvre aussi utile, aussi solide que le plus bel ouvrage qui ait jamais orné les rayons d'une bibliothèque. Cette œuvre, je la définirai d'un mot en disant qu'il a été de ceux, — et l'un des premiers de ceux-là, — qui ont réformé les fâcheuses habitudes présidant jadis aux recherches d'érudition, surtout en province ; un de ceux qui, par leurs conseils, leur enseignement et leur exemple, ont relevé le niveau des études d'histoire locale et d'archéologie, et ramené sur elles l'estime des meilleurs esprits.

Ce n'était pas là, Messieurs, une tâche aisée : il fallait, pour y réussir, secouer d'antiques et tenaces préjugés, se raidir contre les habitudes prises, renoncer aux succès faciles et se contenter, au lieu de la bruyante admiration des lecteurs mondains, de la discrète estime d'une élite, dont les éloges sont rarement exempts de réserves. Ceux d'entre vous qui savent ce qu'étaient, il y a cinquante ans, la plupart des sociétés savantes de province et des recueils qui leur servaient d'organes, ne songeront pas à taxer ces paroles d'exagération ou d'inexactitude. Si quelques-uns l'ignoraient, je les renverrais à un ami de M. Couture, à un de ses collaborateurs de la première heure dans cette œuvre de rénovation : c'est Bladé qui va nous dire, avec sa franchise et sa rudesse de langage accoutumées, ce qui se passait dans ces sociétés aux environs de l'an 1860 : « Le plus souvent, » dit-il, « un abbé régalaient l'assistance d'une tragédie cousue de fil blanc et taillée sur les patrons de Briffault, de Lemer cier ou de Luce de Lancival. Un conseiller de cour royale, personnage dogmatique et ventru, à cravate blanche et à lunettes d'or, débitait un *Bouquet à Chloris* ou une *Epître à la solitude*, rimés en style de réquisitoire. Le jeune vicomte de Trois-Etoiles,

lunatique sentimental, exploitait sa maigreur et sa mélancolie et évoquait, dans une ballade, les ombres de Fingal et de Malvina. Les agronomes, race irritable et peu poétique, se prenaient aux cheveux à propos des avantages et des inconvénients de la marne et de la prééminence des cultures fourragères. Le moyen, pour un archéologue, homme à manies et à tabatière, de pouvoir ensuite placer son mémoire sur les cuirasses et les amphores romaines (1) ! » Bladé a-t-il dépassé un peu la mesure, amusé lui-même par le pétilllement de sa verve gasconne ? Je me plais à le croire, mais n'oserais l'affirmer. Il n'est guère moins sévère pour les revues savantes d'alors, et sur ce point nous sommes bien forcés de lui donner raison, car si les lectures académiques passent, l'imprimé reste, hélas ! implacable témoin du défaut de méthode, de la tranquille audace dans l'hypothèse, du superbe mépris des textes qui étaient alors les fléaux de l'érudition provinciale. Peut-être serait-il plus exact de dire : de certaine érudition provinciale ; je ne dois pas oublier, en effet, qu'il existait dès lors certaines sociétés, conscientes du sérieux de leur mission, qui se résignaient à poursuivre, au milieu de l'indifférence générale, d'utiles et durables travaux. La nôtre, Messieurs, — car enfin s'il nous sied d'être modestes, nous ne devons pas associer à cette modestie nos prédécesseurs, et il faut bien leur rendre la justice qui leur est due, — notre Société, dis-je, était précisément de celles où on faisait, dès cette époque, de bonne et solide besogne : la collection de ses *Mémoires* tient, vous le savez, une place très honorable parmi les recueils similaires, et les volumes publiés à cette date ne le cèdent en rien à ceux qui ont suivi. Mais c'était là une honorable exception, et le milieu où naquit la vocation scientifique de l'abbé Couture eût été bien propre à fausser, à dévier un esprit moins net et moins ferme que le sien.

Avez-vous jamais feuilleté, Messieurs, la collection de la *Revue d'Aquitaine*, où M. Couture fit ses premières armes ? Cette lecture, malgré les surprises, parfois piquantes, qu'elle nous ménage et qui nous arrachent un involontaire sourire, est attristante en somme, car elle nous montre quelle singulière marchandise on faisait passer alors sous les pavillons de l'histoire et de l'archéologie. Des généralisations hardies, sinon brillantes, des « tableaux » qui se croient « dans le goût des *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry » (c'est la direction même de la *Revue* qui parle) (2) et qui sont bien plutôt dans celui de Walter Scott ou de Dumas père, des étymo-

(1) *Le Mouvement historique dans le Sud-Ouest dans Revue de Gascogne*, 1863, p. 13.

(2) *Revue d'Aquitaine*, I, p. 10 (programme).

logies fantastiques inspirées par une celtomanie et une ibéromanie exaspérées, des congratulations réciproques, des odes, des poèmes de tout genre, voilà ce qu'on y trouve en quantité ; d'études solides et précises, très peu ; de documents soigneusement déchiffrés et annotés, point. Dans le premier volume seul de cette *Revue*, fondée et dirigée par un homme qui avait plus de talent et de curiosité d'esprit que de critique (1), vous pourrez savourer une « Variété » intitulée : « De l'influence du vin sur le moral des individus et des sociétés », dont l'auteur nous apprend que, si Luther révolutionna l'Allemagne, c'est qu'il était d'Eisleben, pays de vignes, que « si la lutte des Armagnacs et des Bourguignons fut aussi terrible, c'est parce que les deux chefs de ces factions avaient une ténacité inhérente à leurs vignobles (2). » Tournez quelques pages, vous y trouverez, sans indication de source, une traduction de *Chants cantabriques* qui paraissent bien proches parents du fameux *Chant d'Altabiçar*, dont la traduction était formellement promise dans le programme (3), des *Stances sur les couronnes* (4) (je crois inutile d'expliquer ce que sont ces couronnes), un *Chant des Normands au XI^e siècle* (5), etc. N'oublions pas la description d'un bal de charité (6), où les plus jolies danseuses condomoises sont clairement désignées, et qui se termine par la promesse de louer à la prochaine occasion les autres « belles de nuit, omises faute d'espace, mais non oubliées. »

Je ne suis pas, Messieurs, si loin de mon sujet que vous pourriez le croire : c'est en effet dans cette *Revue*, où l'austérité de l'archéologie est agréablement tempérée, vous le voyez, par l'agrément de chroniques mondaines, c'est dans cette *Revue*, dis-je, que M. Couture fit ses débuts en 1856. Vous allez croire sans doute que le nouveau venu allait d'emblée exorciser la maison, — castel vieillot aux relents romantiques, — en purifier l'air, en chasser tous ces fantômes ossianesques. Je dois reconnaître qu'il n'en fut rien. N'oubliez pas, Messieurs, que M. Couture était alors un jeune tonsuré de vingt-quatre ans, et que ce n'était point à lui, bien qu'on lui eût fait l'honneur d'ouvrir la *Revue* sur un article sorti de sa plume, à en remonter aux vétérans de l'érudition locale, les Cénac-Moncaut, les Noulens, les Mary-Lafon, qui pontifiaient dans ce temple. Et puis, je dois le dire aussi,

(1) M. Noulens.

(2) *Revue d'Aquitaine*, I, p. 22-3 (article de M. Noulens).

(3) *Ibid.*, p. 10.

(4) *Ibid.*, p. 57.

(5) *Ibid.*, p. 144.

(6) *Ibid.*, p. 79.

son éducation et ses habitudes d'esprit le disposaient plutôt à leur emboîter le pas. Brillant humaniste dès les bancs du séminaire, auteur de nombreuses pièces de vers en gascon et en français (plusieurs ont été recueillies par la *Revue d'Aquitaine* elle-même), poète attitré du collège de Lectoure, il devait être naturellement enclin, comme Cicéron, à faire de l'histoire une province de la littérature. Et en effet c'est bien ainsi qu'il paraît l'avoir considérée d'abord : ses articles de début sur *Jean-Guillem d'Astros* (1), un travail un peu postérieur sur le *La Fontaine de Bayonne* (2) sont de très aimables causeries, purement littéraires, dans la manière de Jules Janin ou de Philarète Chasles, mais qui ne nous apprennent rien ou fort peu de chose ; ce sont, en un style élégant et vif, les réflexions que suggère à un esprit distingué la lecture attentive du texte ; quant aux renseignements fournis sur les auteurs et leur temps, ils sont recueillis pour ainsi dire à fleur de terre.

Mais il y a pis que cela. M. Couture se laissa un jour entraîner, — et je dois vous révéler ici un péché de jeunesse dont notre confrère dut faire souvent son *mea culpa*, — à revêtir de la défroque à la mode sa naissante érudition. Connaissiez-vous *Le Paradis sanctoral de la ville et province d'Auch*, par Bonaventure Palimpsestus (3) ? Voici l'histoire en deux mots. M. Couture avait recueilli un certain nombre de notes sur quarante saints gascons du haut moyen âge. Au lieu de présenter simplement, comme il l'eût fait quelques années plus tard, dans le style bref et clair qui convient à l'érudition, le résultat de ses recherches, il s'avisa de rédiger le récit de quelques-unes de ces légendes « dans la langue de Froissart et de l'internelle Consolation, » ou plutôt peut-être dans cette jolie prose du quinzième siècle, piquante et naïve, périodique et cadencée, souvent gracieuse en sa nonchalante allure : tel Balzac, — j'espère que M. Couture m'eût pardonné cette profane comparaison, — écrivant dans la langue des *Cent Nouvelles* ses *Contes drôlatiques, colligez ès abbayes de Touraine*. Mais ce n'est point tout : notre jeune érudit n'ose prendre lui-même la responsabilité de cette escapade philologique, et il la fait endosser à un certain grand-oncle dénommé Bonaventure Palimpsestus, dont il a retrouvé, au fond d'une malle, le manuscrit poudreux, seul héritage qui lui en soit échu. Or le bonhomme Palimpsestus avait eu la coquetterie d'écrire son pastiche en lettres gothiques, sur des feuilles de parchemin jaunies, et peu s'en fallut que l'inexpérience du novice

(1) *Revue d'Aquitaine*, 1857-8. M. Couture a plus tard reconnu que le titre même renfermait une inexactitude, les prénoms de d'Astros étant inconnus.

(2) *Ibid.*, 1859.

(3) *Revue d'Aquitaine*, 1860-61.

ne s'y trompât. Mais voici apparaître, pour rétablir la vérité dans ses droits, un élève de l'Ecole des Chartes, qui révèle au neveu ébahi que « le prétendu manuscrit n'a pas trente ans » et que son contenu est une « simple fantaisie de littérateur. » Voilà donc le lecteur dûment prévenu ; et le plus aveugle ne pouvait accuser de faux le trop ingénieux auteur du pastiche. Tout cela est spirituel, sans doute, mais combien compliqué ! Les rédacteurs de la *Revue d'Aquitaine* ne comptaient guère, apparemment, sur le sérieux des goûts de leurs lecteurs, puisqu'ils croyaient devoir frelater ainsi à leur usage l'âpre vin de l'érudition : telle cette tendre mère dont parle Lucrèce, qui enduit de miel les bords de la coupe où un fils chéri doit boire la médecine amère. M. Couture dut avoir honte plus tard de cette petite supercherie, — qui du reste se dénonçait elle-même, — car s'il a mentionné dans sa *Bio-bibliographie* (1) le *Paradis sanctoral*, il a omis d'y faire figurer le dramatique prologue où il met en scène le complaisant grand-oncle Bonaventure Palimpsestus (2).

Je me hâte d'ajouter que tous les articles donnés par M. Couture à la *Revue d'Aquitaine* ne sont pas dans ce goût : il en est de plus austères, de trop austères même ; par exemple nous le voyons imprimer toutes crues les fiches qu'il recueillait dès cette époque pour cette fameuse *Histoire littéraire de la Gascogne* qui, hélas ! ne devait jamais être écrite. Tout à l'heure, la cuisine était trop savante ; ici elle est vraiment trop sommaire, ou plutôt elle est tout à fait absente, et le régal put paraître à ces lecteurs délicats d'une digestion pénible.

C'est ainsi que M. Couture oscillait d'un excès à l'autre, cherchant sa voie. Il devait la trouver bientôt. Venu à Paris à la fin de 1858, sans autre but que celui de compléter ses études, il alla naturellement s'asseoir sur les bancs de la Sorbonne et de l'Ecole des Chartes. Entre les deux enseignements, son choix fut vite fait : à la parole fleurie des professeurs qui enseignaient alors à la Faculté des lettres, il préféra tout de suite l'austère et substantielle doctrine des Guessard et des Quicherat. C'est au pied de leur chaire qu'il connut Gaston Paris et Paul Meyer, avec lesquels il ne devait pas cesser d'entretenir les plus cordiales relations. Dans les leçons de ses maîtres, dans ses conversations avec ses condisciples, il puisa cette conviction, qui devait rester celle de toute sa vie, que la connaissance du passé ne se conquiert qu'au prix d'une étude scrupuleuse et patiente des documents,

(1) Publiée par la *Revue de Gascogne*, 1900, p. 206-15.

(2) *Revue d'Aquitaine*, I, p. 101 et suiv.

que la vérité, une fois trouvée, se suffit à elle-même, que le véritable style historique est fait de clarté, de simplicité, de concision et dédaigne les vains ornements de la rhétorique. Rapporter et répandre dans sa province ces vérités, aujourd'hui évidentes, mais alors méconnues, telle devait être sa mission.

Il était désormais mûr pour la remplir, et il en avait la pleine conscience ; mais le sort en décida autrement. Vers la fin de 1859, écoutant de flatteuses propositions, il accepta un préceptorat dans une famille italienne et partit pour Naples, où il devait rester environ dix-huit mois. Ce séjour, qui réalisait un beau rêve, ne fut pas inutile à sa formation intellectuelle : il apprit à fond cette langue harmonieuse dont il sentait depuis longtemps l'étroite parenté avec les dialectes méridionaux ; il se prit de passion pour Dante et Pétrarque, dont il avait péniblement épelé les vers au sortir de ses classes ; il élargit son horizon et ses ambitions scientifiques, qui jusque-là n'avaient guère dépassé les limites de sa province natale. Dans cette ville encore à demi-espagnole, il comprit la solidarité, non seulement de tous les idiomes néo-latins, mais de toutes les littératures méridionales, l'impossibilité de bien comprendre l'une sans connaître les autres ; et il conçut le projet, trop vaste pour avoir des chances d'aboutir, de publier un jour « un travail général sur les institutions et les littératures des peuples du midi (1). »

M. Couture quitta Naples en avril 1861, et après un court séjour à Rome, il prit le bateau de Marseille, se dirigeant sans retard vers cette vieille maison de Lectoure qui lui était si chère. Quel dommage qu'il n'ait pas pris plutôt le train pour Venise, et qu'après avoir admiré la ville des doges, il ne se soit pas résolument dirigé vers ces « brumes du Nord, » qui n'attirèrent jamais un méridional. Quel dommage qu'il n'ait pas eu le courage de passer deux ou trois semestres dans une Université allemande ! M. Couture ne savait pas l'allemand ; il sentait lui-même toute la gravité de cette lacune et conserva longtemps l'illusion de pouvoir la combler. Bladé, faisant en 1863 le tableau des études historiques dans le sud-ouest, expliquait par ce désir, par cet espoir longtemps caressé, le retard apporté à la publication de son histoire littéraire de la Gascogne, depuis si longtemps promise. « Ce retard a sa cause, » disait-il, « dans la nécessité préalable où se trouve M. Couture de compléter d'immenses études préparatoires. » Il se propose « de consacrer beaucoup de temps à l'examen de la dernière évolution scientifique de

(1) *Revue de Gascogne*, 1902, p. 461.

l'Allemagne (1). » Bladé eût pu dire plus simplement que M. Couture, pour étudier à fond la poésie des troubadours, comprenait la nécessité de consulter les travaux, de jour en jour plus nombreux, de Diez, de Mahn, de Bartsch et de leurs émules. Si M. Couture n'a jamais publié son histoire littéraire, c'est que, pour en écrire les premiers chapitres, il fallait savoir l'allemand.

L'occasion perdue ne devait pas se présenter de nouveau. A peine rentré en Gascogne, M. Couture ne trouva que trop d'emplois pour une activité prête d'avance à toutes les tâches utiles. On fit de lui d'abord un préfet des études au collège de Lectoure, où il était venu avec joie reprendre sa place dans le rang : fonctions qui, sans être une sinécure, lui assuraient assez de loisirs pour qu'il pût s'adonner en paix à ses travaux de prédilection. C'est vers ce moment que M^{sr} de Salinis fondait (janvier 1860) le *Bulletin du Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, dont il avait confié la rédaction aux professeurs de son Grand Séminaire. Mais, outre que ceux-ci étaient fort occupés, aucun d'eux n'avait la variété de connaissances nécessaire pour en assumer efficacement la direction. Cette direction, M^{sr} Delamare l'offrit à M. Couture dans une lettre flatteuse, datée du 1^{er} janvier 1862 (2). Malgré les multiples occupations que lui donnèrent bientôt ses fonctions de professeur de seconde (1863), puis de philosophie (1866-79) au Petit Séminaire d'Auch, d'archiviste de la même ville (1867-70), d'archiviste provisoire du Gers (1871-74), M. Couture fut surtout, à partir de cette date, directeur de la *Revue de Gascogne* (c'est lui qui avait eu l'idée de ce titre nouveau, plus compréhensif et plus exact, qu'il allait bientôt rendre presque illustre).

C'est à cette chère *Revue* qu'il allait désormais consacrer le meilleur de lui-même. Je ne saurais énumérer ici tous les articles qu'il y donna et dont vous trouverez la liste dans cette précieuse *Bio-bibliographie* rédigée par lui-même en 1900. La variété des sujets qu'il y traita est surprenante. Il eût pu dire, en modifiant quelque peu un vers célèbre : *Nihil vasconicum a me alienum puto*. Ne vous étonnez donc point d'y trouver, à côté d'articles d'histoire pure, de piquantes variétés, des travaux d'hagiographie, d'archéologie, de philologie. Les sujets auxquels il revenait le plus volontiers étaient ceux qui l'avaient passionné dès ses jeunes années, l'histoire religieuse et l'histoire littéraire, où une large

(1) *Revue de Gascogne*, 1863, p. 26.

(2) Publiée dans *Revue de Gascogne*, 1902, p. 467.

place était faite aux auteurs patois et aux naïves productions de la muse populaire.

Quelle que soit l'immensité de sa collaboration directe et originale, celle-ci ne donne qu'une faible idée du travail que lui imposait la *Revue*. Il n'y parut peut-être pas un article auquel il n'ait, plus ou moins discrètement, contribué. Dès les premiers numéros publiés sous sa responsabilité, on sentit les avantages d'une direction sage et ferme, guidée par le sentiment net de ce que doit être un recueil d'érudition. Instruit par les écarts de la *Revue d'Aquitaine*, il semble avoir pris en tout point le contre-pied de cette vénérable et imprudente aïeule. Tout d'abord les articles ne sont plus morcelés en tranches imperceptibles; plus de ces polémiques interminables qui, sans profit pour personne, divertissent la galerie au détriment de l'un ou l'autre des joueurs, et parfois de tous les deux. Puis il écarte impitoyablement tout ce qui ne rentre point dans son cadre historique, archéologique, philologique. Chacune de ces trois branches y occupe la place convenable, sauf peut-être que l'histoire ecclésiastique empiète un peu sur les autres domaines; mais cela était inévitable, étant donnée la qualité et du directeur et de la plupart des collaborateurs. Enfin, dès la première année de sa direction, il ajouta à sa *Revue* un « Bulletin bibliographique » qu'il rédigea souvent presque tout entier, et qui fut son grand moyen d'action sur le public érudit. Il avait emprunté à son maître Quicherat cette théorie, que l'erreur est pire que l'ignorance. « L'erreur est le monstre qu'il faut exterminer à tout prix. L'ignorance qui la remplace, n'est qu'un mal relatif, auquel il faut souvent se résigner (1). » Pourchasser l'erreur, où qu'elle se trouvât, même chez ses amis, mais le faire avec modération et courtoisie, tel fut le principe auquel il se tint inébranlablement attaché. Je me reprocherais de ne pas reproduire les belles et simples paroles où il exposait ce programme : « Le but principal de ces comptes rendus est d'éclairer nos lecteurs sur les questions d'histoire et d'archéologie qui s'agitent chaque jour. Aussi, malgré la bienveillance que toute recherche désintéressée est sûre de rencontrer chez nous, malgré notre soin extrême d'éviter tout procédé blessant ou peu courtois, on nous permettra de ne jamais perdre une occasion utile de relever, fût-ce chez nos meilleurs amis, tout ce qui nous présentera les caractères de l'erreur, même en matière peu considérable. Nous espérons que cette méthode, sévèrement consciencieuse, sera plus avantageuse et plus agréable à nos lecteurs, et aux auteurs eux-mêmes, que

(1) *Revue de Gascogne*, 1869, p. 505.

des éloges de parti pris, qui n'aboutissent à rien (1). » Ce sont les principes mêmes qui présidèrent, quatre ans plus tard, à la fondation de cette *Revue critique* qui a tant fait pour relever en France le niveau des études historiques et nous mettre peu à peu à la hauteur de nos voisins d'outre-Rhin.

Ce que la rédaction de cette « Bibliographie historique » coûta de temps et de peines à M. Couture, ceux-là seuls le savent que la fatalité a voués à des tâches analogues. A de certains moments, en effet, M. Couture fut amené à le rédiger presque à lui seul, soit qu'il recrutât difficilement des collaborateurs pour cette œuvre ingrate, soit qu'il craignit de ne pas trouver chez eux cette équité, cette pondération dans les jugements, cet art délicat de tempérer le blâme par l'éloge où il excellait lui-même. Il y a des fascicules (notez qu'ils étaient mensuels) où j'ai compté jusqu'à quinze comptes rendus signés de son nom. En fait, presque tous les livres arrivés à la *Revue* lui passaient par les mains ; et son universelle compétence lui permettait d'écrire sur tous les sujets des pages riches en précieuses observations. Et puis, M. Couture était l'obligeance même : il se fût bien passé sans doute d'annoncer des opuscules de piété, des Mois de Marie, des recueils de vers et des guides aux stations balnéaires... Mais il ne savait pas refuser un compte rendu. C'est là, Messieurs, une grande faiblesse ; et les travaux personnels de M. Couture en ont beaucoup souffert. Mais il ne le regrettait point, car il sentait l'utilité de cette pénible tâche : il la constatait lui-même avec une satisfaction visible, lorsqu'il jetait, au bout de vingt-cinq ans, un regard en arrière : « Les articles bibliographiques, beaucoup plus développés qu'à l'origine, ont été accueillis des auteurs, et des lecteurs aussi, avec une faveur qui nous engage à persévérer dans cette voie (2). »

On a pu reprocher à l'abbé Couture, surtout dans ses dernières années, une indulgence parfois excessive, et comme un parti pris d'optimisme qui ne cadrerait point tout à fait avec son programme. Je ne crois pas que ce reproche soit fondé. En effet, chaque fois que M. Couture a eu à redresser un fait erroné, à rectifier une théorie manifestement fausse, il l'a fait avec la plus grande décision, même quand il avait devant lui des hommes que leur situation, leur passé scientifique ou leur âge lui faisaient un devoir de ménager : on l'a bien vu quand il a eu à combattre les hérésies linguistiques

(1) *Bulletin du Comité*, t. III (1862), p. 90.

(2) *Revue de Gascogne*, 1886, p. 49.

de Granier de Cassagnac (1) ou de son vieil ami Alcée Durrieux (2). Je reconnais au reste que partout où M. Couture constatait de la bonne volonté, des recherches conduites avec méthode et sans parti pris, il inclinait aisément vers l'indulgence. Mais j'estime, Messieurs, qu'il n'avait pas tort. Nous savons tous que c'est une tâche ingrate que de travailler, comme le font tant d'érudits provinciaux, au fond d'une bourgade, loin de toute bibliothèque : le moindre résultat obtenu dans ces conditions est une victoire, et ce serait non seulement une injustice, mais presque une mauvaise action, que de ne pas le proclamer bien haut, que de ne pas encourager des bonnes volontés si méritoires et qui, bien dirigées, peuvent rendre de si grands services. Puis, la plupart des auteurs que critiquait M. Couture étaient pour lui des confrères, — il était membre de tant de Sociétés! — d'anciens élèves, des amis, ou amis de ses amis, des collaborateurs effectifs ou éventuels de sa *Revue*. Qui aurait le courage de lui reprocher d'avoir parfois abondé, à leur égard, en épithètes louangeuses? Enfin ne sait-on pas que les mots, dans notre Midi, doivent rarement être pris dans tout leur sens, que le milieu, les circonstances autorisaient, que dis-je? imposaient un peu d'hyperbole? Ses lecteurs étaient du reste de trop fins Gascons pour ne pas le sentir, et lui-même le savait bien. Il excellait enfin à glisser, parmi les formules complimenteuses, la réserve nécessaire, le salutaire conseil, parfois même la pointe d'une épigramme; mais cette épigramme était si savamment aiguisée et décochée avec tant de grâce que la victime, en général, ne songeait guère à se plaindre. En fait, les discussions provoquées par ses critiques furent rares, et il faut rendre à M. Couture cette justice qu'il fit tout pour les contenir dans de sages limites, bien loin d'y chercher l'occasion de faire briller ses talents de polémiste. Il y eut bien, au début, quelques vanités blessées qui se répandirent en bruyantes et amères protestations : un M. Cassassoles, un M. Daubas (3) essayèrent bien de jeter le discrédit sur le critique, de révoquer en doute sa bonne foi, sa compétence, ou même son talent, qui n'était pas en cause; mais ils avaient affaire à un savant impeccable doublé d'un ironiste consommé : ils durent renoncer à une lutte inégale et leur exemple fut, pour les auteurs susceptibles, un salutaire avertissement.

Cette tâche si lourde de directeur et de critique attitré de la *Revue de*

(1) *Revue d'Aquitaine*, IV (1860), p. 453; *Revue de Gascogne*, 1873, p. 518-27.

(2) *Revue de Gascogne*, 1902, p. 100.

(3) *Revue de Gascogne*, 1864, p. 42 et 150. Cf. *ibid.*, 1864, p. 527.

Gascogne fut aggravée encore en 1879 par le travail qu'imposa à M. Couture l'enseignement dont il fut chargé à l'Institut catholique, récemment créé. Ce qu'il fut comme professeur, vous le savez tous, Messieurs, et je n'ai pas à y insister ici. Le cours public de M. Couture fut pendant quinze ans le rendez-vous de tout ce que Toulouse comptait de lettrés, d'amateurs de parole élégante et fine. M. Couture, en effet, était un maître en l'art de la causerie : je ne crois pas qu'aucun de nos conférenciers les plus en vogue lui fût supérieur ni par l'élégance et la propriété du langage ni par le naturel et la grâce de la diction. Ce qui groupait autour de lui un auditoire d'élite, c'était, outre la solidité de ses leçons, dit M^{sr} Batiffol, « l'art avec lequel ces leçons étaient dites, la voix souple et chaude, qui savait être malicieuse et émue, simple et grave, toujours enveloppante ; je n'ai en ma vie rencontré qu'un professeur qui dît et nuancât avec plus d'art que M. Couture, c'est Jules Simon (1). »

Dans son enseignement public à l'Institut, M. Couture, revenant tout naturellement aux littératures anciennes qui avaient formé sa jeunesse, à cette littérature italienne qui lui avait été révélée aux approches de l'âge mûr, donna en quatre années (1880-84) une histoire complète de la Renaissance et de l'humanisme en Italie, de Pétrarque au Tasse. Puis, remontant de l'art un peu factice du poète de Ferrare à l'inspiration plus mâle et plus chrétienne de Dante, il étudia, dans un cours qui eut un grand succès, les sources, l'inspiration, les styles divers du *poema sacro*. Enfin, se souvenant qu'il était professeur, non de littérature italienne, mais de littérature étrangère, il avait entrepris, dans un cours qui se prolongea durant cinq ans (1885-90), de remonter « aux sources et origines, non seulement de la littérature italienne, mais de toutes les littératures romanes, en s'attachant surtout à dégager et à mettre en relief les éléments fournis à ces littératures, au moyen âge, par la littérature populaire, par les souvenirs de l'antiquité et la foi religieuse (2). » Remarquez surtout, Messieurs, le premier et le dernier article de ce programme : M. Couture revenait ainsi, par une voie un peu détournée, à ses études de prédilection, le folk-lore et les légendes pieuses. Il montra, dans cette longue suite de leçons, qui furent aussi très goûtées, la part qu'il faut faire dans la littérature du moyen âge aux contes populaires, à ces humbles récits, encore vivants au fond de nos campagnes,

(1) *Mélanges L. Couture*, p. xxxi.

(2) Ce sont les termes même employés par M. Couture dans le programme de ce cours (*Revue de Gascogne*, 1885, p. 99).

qui remontent aux plus lointaines origines de notre race, et conservent peut-être des traces des plus anciennes croyances, des plus anciens usages de l'humanité. Il rechercha aussi quelle influence exercèrent sur le développement des littératures vulgaires, et particulièrement du théâtre, les traditions religieuses, les Évangiles apocryphes, les légendes sur la vie de Jésus-Christ et des saints : c'était là un sujet encore peu exploité, qu'il connaissait admirablement et sur lequel il est regrettable qu'il n'ait rien publié.

J'ai déjà abusé de votre attention, Messieurs; et pourtant je n'ai traité qu'une partie de mon sujet. Je ne vous ai parlé ni des travaux purement philologiques de M. Couture (auxquels j'ai du reste consacré une notice ailleurs) (1), ni de ses articles de critique philosophique, qui rempliraient plusieurs volumes, ni de cet enseignement de la théologie qui termina cette carrière si bien remplie. Mais il faut se borner et je dois conclure enfin.

Je caractériserai d'un mot M. Couture en disant que la nature ne lui avait refusé aucun des dons du lettré : finesse et sûreté du goût, abondance et fraîcheur de l'imagination, élégante facilité de la parole. Il eût pu être poète, orateur, et j'ai dit quel merveilleux conférencier il s'improvisa, quand les circonstances le mirent en demeure de paraître en public. Eh bien, M. Couture ne se contenta point de tout cela : il sentit de bonne heure que notre époque n'est plus celle des dilettantes et des joueurs de flûte; et cet artiste délicat, cet humaniste accompli se résigna, — je me trompe, il s'en fit une joie, — à s'enfermer dans les archives poudreuses, à déchiffrer les contrats, les actes de donation, de vente, d'échange et autres paperasses en style barbare. Il sentait, comme il l'a si bien dit lui-même, que la certitude est là, que la vraie histoire est à ce prix, que « c'est de ces débris informes que jaillit la vie, comme les feuilles et les fleurs du printemps éclosent des germes couvés sous la neige de l'hiver (2). » Peu importe que, après toutes ces veilles laborieuses, après tant de notes prises, de matériaux amassés, il n'ait pas laissé le livre sur lequel nous comptions pour perpétuer sa mémoire. Son nom n'en avait pas besoin pour vivre, parce que, comme je vous le disais tout à l'heure, il est attaché à une œuvre non moins durable que le plus beau livre. Cette œuvre, Messieurs, elle est dans ce bel exemple d'abnégation et de probité scientifiques, de patience dans la recherche, de se-

(1) *Revue de Gascogne*, 1902, p. 523-9.

(2) *Revue de Gascogne*, 1872, p. 144.

reine impartialité dans la critique ; elle est dans ces vocations qu'il a suscitées autour de lui, dans cette école d'érudition locale qui se fait gloire de le considérer comme l'un de ses chefs, et qui comprend que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire, c'est de perpétuer, dans l'étude de nos antiquités provinciales, l'esprit qui l'animait et la méthode qu'il a si brillamment et si fructueusement appliquée.

A. JEANROY,

Membre résident.

EXCURSION

A TRAVERS LES COMPTES D'ALBI DE 1438-1439

INTRODUCTION.

Après les Registres des délibérations (série BB), il n'est peut-être pas, dans les Archives communales, de documents plus curieux à consulter que les Livres des comptes (série CC). Les premiers sont, pourrait-on dire, la grande histoire de la cité, et les seconds, la petite. Pas un événement, si mince soit-il, qui ne s'y répercute en échos encore vibrants : un pan de muraille s'écroule, une barbacane menace ruine, un *pont lebadis* tombe de vétusté, le *griffoul* (fontaine jaillissante) suspend, pour une cause quelconque, le débit de ses eaux, un moine prêche le saint temps de Carême ou d'Avent, le *thesaurier* enregistre chacun de ces minuscules incidents, parce que chacun donne ouverture à une dépense.

C'est la vie de tous les jours, presque de tous les instants, que les Comptes font revivre, avec une netteté, une intensité de lumière extraordinaire. Pour qui sait lire entre les lignes tombées de la plume du *thesaurier*, ces documents sont une vraie résurrection du passé dans ses plus infimes détails. En ces pages, si arides soient-elles, on sent, pour ainsi dire, palpiter l'âme de la cité ; on revit ses joies, ses tristesses, ses angoisses, ses espérances. Les mœurs, les croyances, les usages, les manies de nos ancêtres y sont surpris sur le vif.

C'est donc une intéressante excursion que celle que l'on fait à travers les Comptes ; chaque page réserve une surprise nouvelle, une découverte inattendue, une perspective insoupçonnée. C'est ce voyage que nous convions nos lecteurs à entreprendre avec nous. Il ne sera peut-être pas sans agré-

ments; dans tous les cas, il aura toujours l'avantage de nous arracher pour quelques minutes aux prosaïques soucis de l'heure présente.

Nous avons analysé un certain nombre de *Livres de Comptes* de la ville d'Albi. Si nous prenons les Comptes de 1438-1439, ce n'est pas parce qu'ils sont plus intéressants que leurs aînés ou leurs cadets, mais parce qu'ils reflètent une des périodes les plus troublées de l'histoire de l'Albigeois.

Quelques renseignements préalables nous paraissent nécessaires. La ville d'Albi avait six consuls, autant que de gaches ou de quartiers. L'élection consulaire avait lieu, depuis quelque temps déjà, le dimanche qui suivait la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, en septembre¹. En 1438, ce fut le dimanche 15 septembre que les nouveaux consuls entrèrent en fonctions. Ils inaugurèrent leur *cossolat*, qui durait une année, par la célébration d'une messe solennelle du Saint-Esprit dans la chapelle du prieuré de Notre-Dame de Fargues².

Ce prieuré possédait une statue de la Vierge en argent massif fort vénérée par les Albigeois. Nous verrons qu'elle était sous la garde des consuls. Chaque année, elle était portée processionnellement à travers les rues de la ville. Cette *emagina*, comme on disait alors, sorte de *palladium* pour la cité, fut la cause de quantité de procès. Nous en percevons un écho dans les comptes de 1438-1439.

Il n'est pas sans intérêt, quand ce ne serait que pour bien comprendre les comptes que nous allons analyser, de se familiariser avec le nom et la valeur des monnaies de l'époque. On y rencontre l'écu d'or, représenté par le sigle ∇ , sorte de delta majuscule grec renversé; la livre, le mouton d'or, le gros d'or, le sou, la double, le denier, la maille. Quand on parle de la livre³, il faut entendre la livre tournois. La remarque ne manque pas d'importance, puisque la monnaie *toulza* ou toulousaine, qui ne paraît pas avoir eu cours à Albi au quinzième siècle, valait deux fois plus que la monnaie tournois⁴; elle était, au contraire, assez répandue dans le Toulousain.

Le trésorier ne manque pas de convertir l'écu, le mouton et le gros en

1. La division de la ville d'Albi en six gaches est due à l'évêque Guilhaume Petri Valterus (1192-1230). Les six gaches étaient : Verdusse, Sainte-Martiane, Le Vigan, Saint-Afric, Las Combes, Saint-Etienne. Cet évêque avait fixé l'élection consulaire au samedi qui suit la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix; cependant, au quatorzième siècle, l'année consulaire débutait en mai.

2. Les ruines de cette chapelle se voient encore dans la rue de Fargues, à l'angle de la rue de la Souque. Elles ont à peu près disparu depuis quelques années.

3. On sait que la livre était non une monnaie mais un poids représentant la valeur de 20 sous.

4. Cf. Lagrèze-Fossat, *Etudes historiques*, t. I, p. 280, et t. II, p. 370.

monnaie tournois, précaution fort sage parce que leur cours était fort variable, tandis que celui de la livre restait immuable. Il est donc facile d'établir exactement la valeur, en 1438-39, de ces diverses monnaies.

L'écu d'or valait.....	27 sous	6 deniers	tournois.
Le mouton d'or.....	15	— 10	— —
Le gros.....		18 d.	et 18 d. 1/2.
La double.....		10 d.	—

Le denier était le douzième du sou et la maille la moitié du denier¹.

Presque à chacune des pages des Comptes nous rencontrerons des noms à physionomie exotique : les *Rodigo*, les *Salasart*, les *bâtard de Bourbon*, les *S. Tralha*, les *Lomanha*. Qui devinerait, sous l'accoutrement de *S. Tralha*, le nom d'un des plus fameux capitaines de Charles VII, l'émule des Dunois, des la Hire, le compagnon de Jeanne d'Arc, le héros d'Orléans et de Patay, le futur maréchal, le brave Poton de Xaintrailles? Le nom de *Rodigo* dit-il quelque chose, même à ceux qui sont familiers avec l'histoire de France? Et cependant c'est celui du célèbre aventurier Rodrigue de Villandrando, qui s'intitulait comte de Ribadeo, et qui joua un si grand rôle dans les discordes civiles de l'Albigeois à cette époque.

On aurait donc quelque peine à saisir les allusions que l'on rencontre dans les Comptes aux événements où ces hommes furent intimement liés, si nous ne résumions en quelques pages l'histoire de cette époque.

Le quatorzième siècle, tout ensanglanté qu'il soit, vit s'accumuler moins de ruines sur ce sol albigeois qui a servi de champ de bataille à tous les promoteurs de guerres religieuses. Et c'est encore une question religieuse, greffée, il est vrai, sur une question politique, qui, en ce moment, agitait le pays. On sait qu'avant le concordat de François I^{er} les évêques étaient élus par les chapitres cathédraux. Ce pouvoir électif leur était chaudement disputé par le pape qui avait fini par s'en emparer. Cependant, cette conquête n'était pas si bien établie que la papauté n'eût à craindre aucun retour offensif de la part des chapitres vaincus. Bien plus, le concile qui s'ouvrit à Bâle en 1431 allait prendre en mains la cause du clergé contre le Souverain-Pontife.

Telle fut l'origine des troubles dont l'Albigeois fut le théâtre et dont les Comptes que nous allons analyser nous apportent un écho affaibli. En effet,

1. La monnaie *tolza* admettait la subdivision de la maille en pougèse et de la pougèse en pite. La pougèse valait deux fois moins que la maille et deux fois plus que la pite. Au quatorzième siècle, la monnaie toulza était très usitée à Albi.

au mois de septembre 1434 venait de mourir l'évêque d'Albi, Pierre Neveu¹. Le concile avait reconnu aux chapitres le droit d'élection des évêques. De son côté, le pape maintenait énergiquement son droit de nomination, à peine conquis. La situation du chapitre cathédral d'Albi était donc assez embarrassante; il se trouvait, suivant une expression vulgaire mais fort juste, entre l'enclume et le marteau. Élire un successeur à Neveu, c'était s'insurger contre la papauté, et même contre le roi, puisque Charles VII marchait d'accord avec le pape; ne pas procéder à l'élection, c'était renoncer pour jamais aux antiques privilèges de l'Église; c'était surtout méconnaître la suprématie des conciles sur la papauté.

Le chapitre d'Albi se mit résolument du côté de celui qui défendait ses droits, du côté du concile. C'était une vraie déclaration de guerre. Mais Bernard de Casilhac, prévôt du chapitre, avait pris ses précautions. Il avait mis en état de défense la *Bisbie*², qui, alors comme aujourd'hui, était une imposante forteresse et où les chanoines s'étaient retirés; il en avait ensuite confié la défense à un soldat, son frère, le seigneur de Casilhac et de Milhars.

Mais le chapitre commit une lourde faute : ce fut de ne pas aller jusqu'au bout, de ne pas procéder à l'élection de l'évêque aussitôt sa détermination prise. C'est après d'interminables pourparlers qu'il avait élu son prévôt, Bernard de Casilhac. Mais Rome l'avait déjà précédé; elle avait donné pour successeur à Pierre Neveu l'évêque de Chartres, Robert Dauphin, le candidat de Charles VII. On sait que le prélat était de la famille des Dauphins d'Auvergne. En décembre 1434, il prit, par procuration, possession de son siège.

L'évêché d'Albi, dont les revenus étaient fort considérables — on les évaluait à autant de fois 10,000 livres de rente que le setier de froment valait de livres — avait donc deux titulaires : Bernard de Casilhac, soutenu par le chapitre et la plus grande partie de la noblesse albigeoise; Robert Dauphin, qui disposait du concours un peu platonique du roi de France et de celui, beaucoup plus efficace, des habitants d'Albi. Ils lui avaient, en effet, prêté serment

1. Pierre Neveu, Nepos dans les documents latins, Nebout dans les documents romans, avait été évêque de Lavaur (1408-1410) avant d'occuper le siège d'Albi. (Voir, *Annales du Midi*, année 1896, pp. 201-203, une note de M. A. Thomas, commentant une étude sur cet évêque parue dans la *Correspondance historique et archéologique*, année 1896, p. 20.)

2. Dans les documents romans du onzième siècle, l'évêque d'Albi est désigné sous le nom de : *lo bisbe d'Albi*. Ce mot *bisbe* donna tout naturellement naissance à celui de *bis-bia*, maison de l'évêque, qui, par corruption, devint *verbie* et *berbie*, nom sous lequel est encore connue, à Albi, la place de l'Archevêché. Faisons remarquer que le mot *bisbe* est la traduction littérale romane de *episcopus*, *bishop* en anglais et *bischof* en allemand.

de fidélité, comme à leur seigneur temporel; deux consuls même¹ étaient venus le saluer à Isoire², tandis que des délégués de la ville étaient allés s'entendre avec le comte de Pardiac, Bernard d'Armagnac, pour vaincre l'hostilité du chapitre.

Et les deux évêques mettaient une égale ardeur à défendre ce qu'ils appelaient leurs droits; Dauphin demandait aide et protection à Charles VII, qui envoyait des troupes dans le pays; Casilhac sollicitait le concours du concile qui, le 19 décembre 1435, confirmait son élection et, trois mois après, le faisait sacrer à Bâle.

Nous ne referons pas l'histoire de la longue lutte des deux prélats, qui ensanglanta le pays pendant des années; nous nous contenterons de raconter sommairement les événements.

Robert Dauphin avait, le 3 juin 1435, pris en personne possession de son évêché. Mais, croyant les esprits pacifiés, il commet la faute de se rendre en Auvergne pour affaires de famille. Casilhac en profite habilement; il lève une armée de Gascons, s'empare de plusieurs places fortes, de la ville d'Albi (6 juillet 1436) qu'il incendie en partie. Le riche trésor de la cathédrale est pillé. Pendant deux mois, les partisans de Robert Dauphin défendent la *Bisbie* contre les assauts des routiers de Casilhac.

Robert ne reste pas inactif. Il invoque l'autorité royale qui est impuissante. C'est alors qu'il s'adresse à un chef de bande dont le souvenir vit encore dans les légendes de l'Albigeois, au *méchant Rodrigue*, au *Rodigo* des Comptes que nous analysons. C'était un gentilhomme castillan ce Rodrigue de Villandrando, dont Quicherat a fait connaître la figure si curieuse³. Notons que, dans les documents que nous analysons, il est aussi désigné sous le nom de comte de Ribadiou. Dauphin l'avait rencontré dans les Cévennes et avait traité avec lui de la conquête de son diocèse. Pour 6,000 écus d'or, le butin qu'il pouvait faire et la livraison de deux places fortes, *Rodigo* s'engageait à remettre Robert Dauphin sur son siège épiscopal.

A la tête de 7.000 à 8.000⁴ routiers, de Villandrando envahit l'Albigeois,

1. Les consuls de 1434-1435 étaient : Pons Combettes, Michel de Fleras, Paul Gasc, Guillaume Chabbert, Guillaume Cavalo, Barthélemy Frachieu.

2. Cf. Archives communales d'Albi, CC 186.

3. Voir le *Rodrigue de Villandrando*, de Quicherat. Le célèbre érudit a réhabilité la mémoire de ce fameux chef de routiers dont il a fait l'un des combattants pour l'indépendance française au quinzième siècle (Hachette, Paris, 1879). L'œuvre de Quicherat a été complétée sur quelques points par M. A. Thomas.

4. Ce nombre de combattants, donné d'ailleurs par les auteurs de l'*Histoire de Languedoc*, est certainement exagéré. Il résulte d'un document publié par M. Charles Portal, l'érudit archiviste du Tarn, dans les *Annales du Midi de la France*, que les troupes de

s'empare de Lescure¹ dont il fait son quartier général. Sa cavalerie bloque ensuite la capitale du diocèse, saccageant, pillant, brûlant tous les environs. Cette œuvre de dévastation eut tout le succès attendu. Sous la pression des habitants, la garnison de la *Bisbie* capitule. Il faut lire dans Quicherat² l'entrée de ce chef de routiers dans la cathédrale Sainte-Cécile. C'est une page superbe et qui devrait tenter le pinceau d'un Jean-Paul Laurens.

De Villandrando avait rempli ses engagements vis-à-vis de Robert; il lui avait ouvert les portes de sa capitale. Il ne s'inquiète donc plus de Casilhac qui tenait Cordes, la place la plus forte de l'Albigeois. Mais, sous le prétexte de réduire les partisans de l'évêque élu, il répand ses routiers à travers le diocèse; ils promènent partout le pillage, la dévastation et l'incendie. Jamais, même du temps des Anglais, le pays n'avait été si cruellement éprouvé.

Le même sort attendait le Languedoc tout entier. C'est ce que comprirent les États qui traitèrent avec Rodrigue. La province dut payer les frais de retraite des routiers, verser 500 écus d'or à leur chef et 200 à son lieutenant, le bâtard de Bourbon. De Villandrando devait occuper les châteaux conquis jusqu'à parfait paiement de la rançon. En 1439, il tenait encore le pays.

Cependant, la guerre n'était pas finie; elle s'éloignait d'Albi, il est vrai, mais pour sévir avec plus d'horreur à Cordes. Charles VII, accompagné de son fils, le Dauphin, le futur Louis XI, arriva dans la province, convoqua les États généraux à Montpellier. Ils se réunirent le 18 mars 1437 et exposèrent au roi leurs plaintes contre Casilhac³. Charles VII donna l'ordre à ses sénéchaux de se saisir de la personne de l'évêque élu et de celle de ses partisans. Il fallait une armée; elle était là, toute prête: c'étaient les routiers de Villandrando. Les sénéchaux se mirent à leur tête, assiégèrent Cordes qu'ils prirent et se livrèrent à un affreux pillage. Casilhac avait pu s'échapper en chemise.

Mais Robert n'était pas encore tranquilisé. Il appela les troupes royales qui pénétrèrent nuitamment dans Albi, foulèrent les habitants et y commirent des excès sans nom. Un à un ils reprirent les châteaux de la région, mais

Villandrando étaient, « selon le dich comu de *III melia a v melia*, » suivant le commun dire de 4 à 5,000. (Vol. VII, année 1895, p. 218)

1. Petit village coquettement assis sur la rive droite du Tarn, situé à 3 ou 4 kilomètres d'Albi. On y peut admirer une des rares églises romanes que l'on trouve dans le Tarn; elle est classée parmi les monuments historiques. M. Gout, le distingué architecte, en a entrepris la restauration, qui a déjà coûté à l'État et à la commune plus de 20,000 francs.

2. Voir *Rodrigue de Villandrando*, édition Hachette, p. 130.

3. Voir la belle *Histoire de Charles VII*, par M. le marquis de Beaumont. — Voir aussi *Histoire de Languedoc*, vol. IX, pp. 1123 et *passim*.

ils durent acheter celui de Combefa; le seigneur de la Corte ne le livra que moyennant 1,500 réaux d'or que paya Robert Dauphin¹.

On voit combien coûta la conquête de son diocèse à ce malheureux évêque, l'auteur responsable, avec Casilhac, de tant de ruines et de tant de sang répandu. On voit aussi combien le concile de Bâle avait raison de vouloir réformer l'Eglise! Qui sait si sa victoire sur le pape n'aurait pas économisé à l'Europe la crise religieuse autant que politique du seizième siècle?

La situation économique d'Albi se déduit facilement de ce que nous venons de raconter. Ce qui l'aggravait encore, c'est que les routiers de Villandrando, les gens d'armes du bâtard de Bourbon, de Salazar et de Xaintrailles tenaient toujours le pays et qu'il fallait satisfaire à leurs exigences toujours renaissantes. Nous verrons le diocèse s'imposer de 2,000 moutons d'or « per lo do que fo donat a monsenhor lo bastart de Borbo »²; nous ferons le compte écu par écu, mouton par mouton, de ce que coûtèrent à la ville le comte de Lomagne, Poton de Xaintrailles, Salazar; nous établirons denier par denier la note des frais qu'occasionna la visite du Dauphin. Les Comptes nous font assister à son entrée solennelle qui eut lieu le 17 mai 1489. Les consuls lui avaient expédié, à Mas-Saintes-Puelles, un certain Bernard Vinhes « per anar quere lo quataloga a Monsenhor lo Dalphi ». Le même Vignes lui apporte une lettre de la ville à Lavaur. Pierre Fontanier, le trésorier d'Albi, accompagné du valet consulaire Palaffre, va deux fois à Gaillac « per parlar a Monsenhor lo Dalphi ».

La ville lui offrit les clefs de la cité; pour la circonstance elles furent « garnidas »; elle remit à neuf les penoncels et six bourdons qui furent dorés. Ces penoncels étaient portés par des enfants à qui la ville donna 15 sols. On lui offrit le vin d'honneur ainsi qu'à sa suite, les évêques de Poitiers, de Béziers et d'Agde, les comtes de Clermont-Lodève et de Lomagne, le sénéchal de Rouergue et quantité de nobles personnages. Cette suite était si nombreuse que les consuls firent acheter « vi molas de veyre per presentar lo vy ».

Le Dauphin s'avancait sous un dais en drap d'or porté par les six consuls au moyen des six bourdons qu'on avait fait redorer. Nous verrons le maître d'hôtel du prince revendiquer la propriété de ce drap d'or, qui avait eu l'hon-

1. Pour la lutte entre Bernard de Casilhac et Robert Dauphin, voir la très substantielle étude d'Emile Jolibois (*Revue du Tarn*, vol. I, pp. 273-277 et 289-295); voir aussi *Histoire de Languedoc*, vol. IX, pp. 1123-1126.

2. Il n'avait consenti à quitter l'Albigeois qu'à ce prix. Rodrigue exigea 2,000 écus d'or. (Cf. *Rev.*, vol. I, p. 290, 2^e col.)

neur de garantir la tête du Dauphin de l'ardeur du soleil. Pour 8 livres et 5 sols, il consentit à ne pas pousser jusqu'au bout ses prétentions. Le *menes-calc*¹ ne fut pas moins exigeant; il avait jeté son dévolu sur « lo melhor paramen de las carreyras ». Cette exigence coûta autres 8 livres 5 sols à la ville. Il n'est pas jusqu'aux *tastavis* et au portier de Monseigneur qui ne reçurent un pourboire, les premiers de 27 sous 6 deniers, le second de 1 mouton d'or.

Le Dauphin reçut en don quatre pipes de *vy car*, qui coûtèrent 32 moutons d'or, trois pipes de vin ordinaire au prix de 8 livres 6 sous 8 deniers la pipe, 50 setiers d'avoine, de la cire, et 6 livres de flambeaux, une spécialité de l'industrie albigeoise.

Au chapitre des dons, nous verrons ce que coûtèrent à la malheureuse cité quelques-uns des nobles seigneurs de la suite du Dauphin.

Comment pouvait-elle faire face à d'aussi fortes dépenses? Par l'emprunt; l'emprunt à jet continu, l'emprunt, de porte en porte, de quelques écus, de quelques moutons d'or. Sept personnes, parmi lesquelles un consul, Dalbarroqua, le trésorier, apportent à la caisse 97 moutons d'or. D'où résultait la rareté de l'argent? Ce phénomène, qui n'est pas propre au quinzième siècle seul, avait pour unique cause la faiblesse du stock monnayé, sans doute, mais surtout la condamnation, par la loi civile et la loi canonique, du prêt à intérêt. Le capital argent aussitôt constitué se convertissait en capital terre, le seul productif. Aussi écus et moutons d'or, sous et deniers, s'entassaient, péniblement amassés, au fond d'un bahut, dans une cachette quelconque, jusqu'au jour où on pouvait l'échanger pour de la terre. Nous venons de dire qu'à sept capitalistes on réussit à peine à réunir 97 moutons d'or; on ne put trouver dans Albi un Albigeois possédant une disponibilité en numéraire de 101 moutons, chiffre qui paraît avoir été la part contributive de la ville dans le don fait par le diocèse au bâtard de Bourbon.

Ce fut bien pis encore quand il fallut payer à un certain Bernard Pavés les sommes qui lui étaient dues. La ville emprunta du pastel sur pied qu'elle fit manipuler à ses frais et vendre pour pouvoir se libérer. L'histoire vaut la peine d'être contée. Un article des Comptes de 1438-1439 nous révèle l'origine de cette dette : « Al dich Jorda Gasten, factor del dich Bernart Paves de Monpeylier, en deductio de la assignatio que li avia facha M^e Johan de Casellas sus la viala, coma recebedor e ha renduda la contra letra, ccccl. motos d'aur. »

Le 29 juin 1439, la ville paya, probablement pour solde de sa dette,

1. Maréchal, voir Du Cange, v^o *Menescalho*.

d'abord 131, puis 161 moutons d'or. La créance de Pavés aurait donc été de $450 + 131 + 161$ moutons, soit 742 moutons ou 587 livres 8 s. us 4 deniers. Albi ne possédait pas de ressources suffisantes pour payer cette énorme somme. Pavés fit, suivant l'expression consacrée, *exequitio contra los senhors cossols*. A cet effet, il expédia de Montpellier un de ses agents, Jean Duboys, qui se fit accompagner d'un aide, Chaudoné, et d'un serviteur, Jorda Gasten. Nous trouverons dans les Comptes les frais d'*hostallaria* pour eux et leurs chevaux. Bêtes et gens coûtèrent à la ville 198 livres 1 sou 7 deniers, c'est-à-dire que le recouvrement d'une dette de moins de 600 livres donna lieu à une dépense de près de 200 livres, plus du tiers de la créance¹.

Nous venons de dire que, pour acquitter cette dette, la ville d'Albi emprunta du pastel qu'elle dut convertir en *coques* prêtes à être livrées au commerce. On sait que la culture du pastel avait une importance considérable dans l'Albigeois. Les Comptes en fourniraient une nouvelle preuve, s'il était nécessaire. Mais ce qu'ils ne font pas connaître, c'est le mode de culture et de manipulation de cette plante. Nous allons essayer de combler cette lacune; nous nous aiderons des renseignements que nous avons recueillis auprès de M. Garric, un des rares cultivateurs d'Albi qui n'ont pas complètement abandonné cette culture, et d'un opuscule de M. de Puymaurin².

Le pastel ou wouede, appelé *ισατις* par les Grecs et *glastum* par les Latins, est de la famille des crucifères. Ses propriétés sont nombreuses; cette plante constitue un excellent fourrage, elle est propre à la guérison des plaies; elle contient surtout la fécule bleue, connue sous le nom d'indigo. Elle se sème en mars ou aux derniers jours de février. Quinze jours après elle a mis deux feuilles, et deux autres au bout du mois. En juin on fait la première récolte. Comme pour l'oseille, à laquelle le pastel ressemble beaucoup par la forme et la couleur, on prend la plante à pleine main, on en tord les feuilles qui cèdent à la torsion et on les jette dans un panier. Si, pour la cueillette de la feuille, on avait la malencontreuse idée de se servir du couteau, de la faucille ou de tout autre instrument tranchant, on anéantirait toutes les récoltes successives; la plante monterait pour grainer. C'est en octobre seulement qu'on doit se servir de la faucille pour la dernière récolte, précisément pour obtenir la graine.

1. Nous ferons, au moment voulu, l'historique des frais qu'entraîna ce pastel *malevat*.

2. *Instructions pratiques, en forme de dialogue, sur la culture du Pastel, et sur les moyens d'en extraire l'indigo, à l'usage de l'Ecole expérimentale établie à Albi, département du Tarn*, par M. de Puymaurin, député au Corps législatif, directeur de cette école. A Albi, de l'imprimerie de P. Collasson, rue Sainte-Cécile, 1811. Cet opuscule, fort rare, croyons-nous, se trouve à la bibliothèque d'Albi.

La récolte est mensuelle; par suite, elle se renouvelle cinq fois, de juin à octobre. On pourrait en obtenir une sixième, en mars, puisque le pastel est une plante bisannuelle; mais cette dernière récolte produit un indigo de qualité fort inférieure. C'est si bien reconnu que, sous le premier Empire, on posait les scellés sur les meules des moulins pastelliers, dans le courant de l'hiver. lorsque la récolte d'octobre avait été triturée et mise en *coques*.

La feuille, arrachée ainsi que nous l'avons dit et jetée dans des paniers à portée de la main, était ensuite placée dans des sacs; dans les Comptes, nous trouverons la dépense des hommes loués par la ville pour *essacar* le pastel. Le plus promptement possible, on vidait ces sacs dans le *naouc*, l'auge du moulin, un moulin tout primitif composé d'une meule posée verticalement dans l'auge et qu'un âne ou un vieux cheval faisait tourner.

La meule broyait la feuille, la réduisait en une sorte de pâte que l'on mettait en tas sous un hangar, en plein vent. Pour éviter la fermentation, on avait le soin de *remenar la piala*, suivant l'expression du trésorier. Cette pâte restait sous le hangar pendant un mois. Les premiers jours on la pressait légèrement pour la débarrasser des parties aqueuses. Tous les huit ou dix jours on renouvelait l'opération du *remenar*; on pressait avec les pieds, on foulait, absolument comme on le fait de la vendange.

La pâte était prête; il ne restait plus qu'à la mettre en coque. On la moulait (*moula*) et on la crouquait (*crouqua*). Cette double opération exigeait un tour de main assez délicat. L'ouvrier, ou plutôt l'ouvrière, — car on n'occupait guère que des femmes à la manipulation du pastel, — pour le moulage, pétrissait la pâte entre les mains et la mettait d'abord en boule; puis, plaçant cette boule sur la paume de la main gauche, de la droite elle en aplatisait la surface inférieure, la prenait à plein poing et, d'une seule torsion du poignet, convertissait la sphère en coque affectant la forme conique. Il paraît qu'aujourd'hui on trouverait difficilement plus de deux vieilles femmes capables de donner le tour de poignet convenable. C'est un art qui a disparu.

On comprend que ces coques eussent toutes, à très peu près, le même volume et le même poids; elles mesuraient environ 4 centimètres de diamètre à la base et 8 centimètres de côté. Une fois sèches, — et, pour obtenir la siccité désirable, on les étendait sur des claies où on les laissait de trois semaines à un mois, — elles pesaient 6 kilogrammes le cent. La charge (*carga* des Comptes) comprenait mille coques.

Les coques étaient prêtes à être livrées au commerce; l'industrie albigeoise s'arrêtait là; elle laissait à d'autres le soin d'extraire l'indigo des coques

qu'elle fabriquait. Ajoutons que les grosses fortunes d'Albi proviennent presque toutes du commerce du pastel.

Nous nous sommes laissé entraîner un peu loin de la démonstration que nous voulions faire de la pénurie du stock monnayé. Nous fermons cette peut-être trop longue parenthèse et nous y revenons.

Dans les Comptes de 1438-1439, nous trouverons l'énumération des frais d'un procès intenté à la ville à cause de la statue de Notre-Dame de Fargues. Disons quelques mots de cette *emagina* avant de raconter les causes du procès. Le 20 avril 1325, un évêque d'Albi, Bérard de Fargues, posa la première pierre du prieuré de Notre-Dame de Fargues ; il dota le nouvel établissement religieux d'importants revenus, lui donna de riches présents et de l'argenterie¹. C'est à sa générosité qu'on doit la précieuse statue. Nous disons précieuse et pour cause. En effet, elle était en argent massif et pesait 172 marcs 2 onces. La *emagina* était en grande vénération auprès des Albigeois² ; les consuls veillaient avec un soin jaloux sur sa conservation, bien qu'elle fût la propriété du prieuré ; chaque année — nous en trouverons la preuve dans les Comptes — on la promenait processionnellement à travers les rues de la ville.

Or, en 1437, on exigea de la communauté trente-deux pièces de drap de diverses couleurs, sans doute pour vêtir les routiers. Mais elle était à bout de ressources ; elle ne pouvait pas songer à imposer de nouveaux sacrifices aux habitants, ou plutôt il n'était pas possible de trouver dans Albi les 784 écus d'or que coûtaient les trente-deux pièces de drap. On voit qu'ici nous sommes en plein dans notre sujet. Comment sortir de cette impasse ? On sait que les Rodrigue, les Salazar et les Xaintrailles ne plaisantaient pas ; coûte que coûte, il fallait les satisfaire. Et, non seulement on ne trouvait pas 784 écus dans Albi, mais encore les prêteurs toulousains exigeaient un gage. Quelqu'un pensa à la statue vénérée. Avec l'autorisation de l'évêque, Robert Dauphin, qui, par ce procédé, cherchait à gagner les sympathies de ses ouailles, du consentement du prieur, représentant l'établissement propriétaire, le 28 avril 1437³ les consuls engagèrent la statue à un capitaliste toulousain pour 784 écus d'or. Il n'entre pas dans notre cadre d'examiner pourquoi la dette ne put être acquittée à son échéance, comment la ville fut prise dans l'engrenage d'un procès qui dura sept ans ; comment les consuls encoururent l'excommunication de l'Eglise ;

1. Voir, dans la *Rev. du Tarn*, vol. III, pp. 201-204, l'inventaire du Trésor de ce prieuré.

2. Cf. *Revue du Tarn*, vol. I, p. 290.

3. Archives communales, série FF 61.

cette histoire nous entraînerait hors du sujet que nous traitons, la rareté du numéraire.

Et d'autres faits confirment notre thèse. Toujours pour payer Pavés, les consuls empruntent : de Jean de Caselles deux marcs d'argent; du frère Préséguet, de l'ordre des Carmes, 14 onces d'argent fin, *en tassas*; deux marcs d'argent à un troisième personnage.

Telle était donc, au moment où s'ouvrent les Comptes que nous allons étudier, la situation politique et financière du pays : deux évêques qui, à main armée, se disputent le siège épiscopal; les bandes de gens d'armes occupant la région qu'ils foulent et pressurent, épuisant pour leurs exactions les ressources financières de la ville. Les pages qui vont suivre appuient de leur témoignage irréfutable celles qui précèdent.

LES RECETTES.

Le chapitre des Recettes n'offre pas un grand intérêt. Elles portaient le nom significatif de *presas*, tandis qu'on désignait sous celui de *mesas* les dépenses de diverses nature. Les *presas* étaient au nombre de sept :

Péage de la *grand plassa*, forestage, criées des vins, garde des porcs, les prés, produit de la vendange de la vigne de la *Malautia*, les trois tables de la place, la *taula de las castagnas* — table des châtaignes, — la leude. Cette *presa* donnait une recette de 112 livres 17 sous 1 denier.

« Presa dels loguiers de las taulas del masel » qui produisait 60 livres.

« Presa dels cesses », c'est-à-dire le produit des cens payés à la ville pour ses fiefs¹, soit 7 livres 7 sous 3 deniers.

C'étaient là les uniques recettes de la ville, ce que l'on appellerait les recettes ordinaires. En réalité, Albi ne disposait que de 180 livres 4 sous 4 deniers. On voit combien c'est peu pour faire face aux énormes dépenses qu'entraînait l'administration d'une cité de l'importance d'Albi. Il fallait donc recourir à l'emprunt. Les chapitres des *presas malevadas* sont, hélas ! les plus nombreux.

« Presa de prestes. » On y rencontre celui-ci : « Presa dels que s'enseguo per pagar Johan Johan, recebedor del do de M^e lo bastart de Borbo, del bastart de Mossenhor (*sic*), per las mas de Johan Girart son procuror, trenta motos d'aur; de M^e Berthomieu Dalbaroqua quinze motos d'aur; de Peyre Fontanier

1. Voir, *Revue du Tarn*, vol. XI, pp. 85-97, la nomenclature, publiée par M. Aug. Vidal, des fiefs dont la ville d'Albi avait la directe; ils étaient au nombre de quatre-vingt-quatre.

setze motos d'aur; de M^e Bernart Combetas detz motos d'aur; dels cossols per so que lor era degut et a la viala quinze motos d'aur; de Berthomieu Valeta e R. Palafre dos motos d'aur; de Johan Girart tres motos d'aur; de M^e Falip del Pradel detz motos d'aur; soma per tot cent e hum moto (*sic*) d'aur; valon **III^{xx} l. III s. VI d.** »

Viennent ensuite : « Lo prest per pagar Johan Clerbon, M^e general de monedas; — lo prest per los subsidis reals — qui s'élève à 88 livres 13 sous 4 deniers; la presa dels accordis de resta de talhs e de comus; enfin, la presa de diverses talhs e comus. »

En résumé, les recettes de toute nature s'élèvent au chiffre de 2747 livres 18 sous 11 deniers.

DÉPENSES.

LES CONSULS ET LEURS AGENTS.

On ne peut guère glaner de renseignements intéressants dans le Compte des recettes; nous serons certainement plus heureux avec celui des dépenses que nous allons éplucher. Les consuls de 1438-1439 furent : Berthomieu Dalbaroqua, licencié ès lois, Bernard de Salgues¹, M^e Pons Camalet, Jean Girart, Ramon Gausion, Jean de Fauch. Ils avaient pour trésorier Pierre Fontanier. Les dépenses auxquelles donna lieu leur création sont assez importantes :

Premieyramen paguiey, ieu Peyre Fontanier, thesaurier de l'an dessus, lo lus a **xvi** del mes de septembre, l'an **M IIII^e e xxxviii** que fo lendema del dimenche apres la festa de la exaltatio de S^{te} Crotz, loqual dimenge los davanditz senors cossols foro creatz e helegits en cossols de la presen cieutat d'Alby, a Ramon Gauzion² merchan d'Alby, per doas torchas e **re** liassa de doblos que foro presas de son obrador³ per la messa del S^t Esperit, laqual messa fo dicha e celebrada lo dig jorn en la gleya de la cappela de Nostra dona de

1. La famille de Salgues, alliée, comme nous le dirons plus bas, à celle de Lescure, par le mariage de Pierre 1^{er} de Salgues à Hélix de Lescure. Plusieurs de Salgues sont acteurs dans le drame qui eut lieu le 10 août 1391 à Albi, et qui a été raconté par M. Aug. Vidal dans *Crimes et châtimens dans l'Albigeois*. (Voir *Revue du Tarn*, vol. IX, pp. 82 à 89.)

2. On remarquera que Gauzion est consul et qu'au lendemain de son élection la maison commune devient son client. Au reste, nous allons trouver à peu près tous les consuls dans la catégorie des fournisseurs de la ville.

3. Par *obrador* on entend généralement la boutique d'une personne qui vend les produits fabriqués par elle. La *botega*, boutique, ne renfermait que des objets fabriqués au dehors. Il est donc probable que Gauzion était cirier. Au reste, cette industrie n'a pas disparu d'Albi.

Fargas, coma es de bona e ensiana costuma, lasquals torchas e doblos pesavo IIII liuras
cera obrada, a for per 1^a liura tres sols e quatre denies. XIII s. IIII d.

Als cappelas que dissero la dicha messa. x s.

Per los classes. x d.

Les robes des consuls, fournies aux frais de la ville, constituaient une
dépense autrement importante. Chacune d'elles coûtait 20 écus d'or :

Paguiey a Me Berthomieu Dalbaroqua per sos gatges del presen cossolat per las
raubas¹ en so que li hiey fach quitti am Johan Girart, merchan d'Alby², xx escuts d'aur.

Soit pour les six robes 120 écus ou 165 livres.

Mais l'achat des robes consulaires provoquait d'autres dépenses. Nous
avons relevé les trois notes suivantes :

A Johan Devert per la cancelladura³ del instrumen en que eron obligats los senors
cossols a causa dels draps de las raubas del presen cossolat que avian presas de lu e per
las letras exequatorias. XXVIII s.

Per lo interesse de xxii escuts nous⁴ que portec Johan Boyssiera a Johan Devert a
Rodez dels mandamens dels cossols⁵. x s. vi s.

Per las camesas en que foro portats las raubas a Johan Devert⁶. i moto d'aur.

1. Il ne faut pas s'étonner que la robe soit le costume officiel des consuls. Jusqu'à la
fin du quinzième siècle, ce vêtement était porté par les hommes aussi bien que par les fem-
mes. Lorsque la mode eut discrédité la robe et mis en honneur le justaucorps, les hauts et
les bas de chausses, elle devint l'apanage exclusif des consuls dans l'exercice de leur
charge et des prêtres (nous ne parlons pas des gens du palais qui, jusqu'à ce jour, sont
restés gens de robe). Pour les prêtres, encore faut-il dire que cette robe, ou soutane, n'était
pas nécessairement noire. Dans des inventaires de prêtre, on rencontre des robes de cou-
leur violette. La vraie livrée consulaire était le chaperon. Pour le costume des consuls,
voir le tableau de Borel (un peintre albigeois), qui se trouve dans la dernière chapelle de
l'église de Saint-Salvi d'Albi. Ils sont représentés en robe et chaperon, agenouillés au pied
de l'autel, faisant, à l'occasion de la peste de 1720, un vœu à saint Salvi et à saint Roch.

2. Fontanier aurait pu ajouter : « e cossol. » Il venait d'être nommé consul le 15 sep-
tembre.

3. Tout prêt d'argent, toute acquisition non suivie de paiement immédiat — presque
jamais on ne payait comptant — donnaient lieu à un acte public. Quand l'emprunteur
acquittait sa dette, le notaire écrivait en marge de l'acte la formule : *Cancellatum est*. La
cancelladura est donc la preuve que l'on a acquitté sa dette. Il y avait lieu à *cancella-*
dura chaque fois qu'un acte était annihilé par d'autres dispositions.

4. On sait que *u*, dans le corps du mot, précédé d'une voyelle, prend le son de *ou*. Il
faut donc prononcer *noous* (neufs).

5. Par *interesse*, il faut certainement entendre, non les intérêts des 12 écus neufs,
mais les frais de voyage pour apporter cette somme à Rodez. La loi civile et la loi cano-
nique interdisaient formellement le prêt à intérêt. Au reste, le sens de *interesse* est fort
élastique.

Cependant, nous avons plusieurs fois surpris la ville en flagrant délit de paiement
d'intérêts : « Item, paguiey a G^m Valo iv ∇ d'aur que bayleri al dich G^m Valo maselier per
so que ne prestec, onze escuts d'aur. » Dans une autre circonstance, elle paye à Boyssonier
15 sous d'intérêt pour le prêt d'un écu d'or.

6. Les juges des Comptes n'avaient sans doute pas admis cette dépense ; elle est, en

Les fonctions de consul, bien que fort recherchées à cause des honneurs qui s'y attachaient et des profits qu'elles procuraient, n'allaient pas sans quelques désagréments pour les titulaires. Ceux-ci étaient en quelque sorte l'incarnation de la cité, et quand la cité avait commis quelque méfait, ou bien qu'elle ne s'était pas acquittée vis-à-vis de quelque créancier un peu grincheux, c'était sur les consuls que s'abattait la main de dame Justice. En voici une preuve entre cent autres :

Paguiey a Ramon Palafre ¹ per lo dinar que fo aparellhat, l'an dessus a xvii septembre, en son hostel quant los dits senors cossols eron arrestatz ad instantia de Johan Girart, recebedor de la presenta dioceza. xv s. x d.

Le fait même de l'arrestation des six consuls le surlendemain de leur élection, sur la requête du receveur du diocèse, n'est déjà point banal. Mais cet article de dépense nous permet de souligner un détail qui ne manque pas d'intérêt. Les consuls étaient gens d'importance, fort notables personnages ; il est donc probable que Palafre les traita en conséquence. Donc, en 1438, on pouvait faire bonne chère pour 2 sols 8 deniers.

Epuisons toutes les notes que nous avons relevées sur ce peu commode *recebedor* du diocèse :

A Johan Girart, recebedor particular en la dioceza d'Alby del do de dos milia motos d'aur autreiat a mor lo bastart de Borbo. ci motos d'aur 1/3².
Valo. iiii^{xx} l. iiii s. v d.

Au même : De las cxx liuras autreiadas al Rey, nostre sobira senhor, en Monpeylier, en lo mes de novembre [M] iiii^c xxxvi, per partida de la dicha ayda. xliiii l. iiii s. ix d.

Pour l'aide encore, le 25 juin 1439. iiii l.

Et le 5 août. xvi l. viii s. iiii d.

Toujours pour l'aide en 4 écus. v l. x s.

Et enfin un dernier acompte ii l. xv s.

Nous allons passer en revue les principaux officiers de la *mayo comunal* et les valets consulaires.

effet, rayée. En règle générale, les juges rayaient toutes les dépenses d'achat d'articles de bureau : encre, papier, etc. Il est donc permis de supposer que cette dépense incombait au trésorier.

1. Nous allons voir que ce Palafre, le géolier des consuls, est valet consulaire. Leur captivité dut donc être assez douce. Au reste, ce Palafre était un personnage. Il fut délégué par les consuls pour aller parler au Dauphin à Gaillac. Nous venons de voir qu'il prête 2 moutons à la ville.

2, La part de la ville dans le don, un peu forcé, fait au bâtard de Bourbon fut donc de 101 moutons 1/3.

Voici le notaire de la ville — nous dirions aujourd'hui le secrétaire de la mairie¹ :

A M^e Bernart Cambit, notari de la mayo comunal de l'an presen
de sos gatges xv escuts d'aur.

Le trésorier, en raison sans doute des responsabilités qui pesaient sur lui, est plus largement rétribué :

Foc taxat P^e Fontanier per los trabalhs fachs per thesaurisar e far los comptes que son en la presenta administratio que montan v^e l. e per los rebatamens, per tot XL^a l. e per so son cancellatz los autres item.

A P^e Fontanier per los gatges de la thesauria de la presenta administratio. xv escuts d'aur.
Valo. xx l. ii s. vi d.

Le trésorier ne palpaît pas que son traitement de 15 écus d'or ; il avait des remises sur les opérations financières faites extraordinairement. Voici du moins qui le prouverait :

A P^e Fontanier per la sieta de Poto de St Tralha que li foro donats los rossis per so que li fo taxat. i escut d'aur.
Valo. xxvii s. vi d.

Au même : Per so que li era degut per las fasaduras dels comptes que non so declarats de l'an presen. XLIIII l. xvii s.

Présentons maintenant quelques personnages de plus mince importance :

A Ramon Palafre, servido dels cossols, per los gatges de l'an presen. xxii motos d'aur.

Au même : Per la rauba de la liureya que li feyro far los cossols. iii escuts d'aur.
Valo. iii l. ii s. vi d.

A Berthomiau Valeta, servidor dels cossols, per la pensio de l'an presen et gatges. xxii motos d'aur.
Valo. xvi l. viii s. iii d.

Valette touche encore : per la rauba de sa liureya de l'an presen. iii escuts d'aur.

Mais d'autres agents encore émargeaient au budget communal. Voici les quatre capitaines :

A Johan Amart, merchan d'Alby, per tres meses que vaquet en l'offici de capitanege de la viala en la companhia de M^e Jorda Ayralh, notari d'Alby, nou motos d'aur, valo iii l. xv s.².

1. Le secrétaire de la *mayo comunal* était toujours pris dans la corporation des notaires. C'est lui qui rédigeait les actes intéressant la ville. Ajoutons que les secrétaires-notaires de la ville en fait étaient presque toujours inamovibles dans leur charge.

2. Erreur : il faut lire 7 l. 2 s. 6. d.

Les trois autres capitaines, Ayralh, Jean Raffi et Jean Debat, touchent même traitement; il est de 3 moutons d'or par mois.

Les sommes qui entraient dans la caisse communale n'y venaient pas toutes seules; il fallait aller les chercher dans la poche, ou plus exactement dans la *borsa* du contribuable. En un mot, les *talhs et comus* étaient quérables. A ce propos, avouons que le bon vieux temps avait souvent du bon. Aujourd'hui, outre le crève-cœur de donner notre argent au fisc, on nous impose l'obligation d'aller le verser nous-mêmes.

De cette façon de procéder naissait la nécessité d'un intermédiaire entre le *thesaurier* et le taillable. Au quinzième siècle, il portait le nom de *levador*; plus tard, on lui donna celui d'exacteur. Pendant longtemps, le *levador* fut nommé par les consuls; au dix-septième siècle, la fonction fut attribuée au *moins disant*, à celui qui offrait les meilleures conditions. Le *levador* était payé à tant de deniers par livre recouvrée.

Les Comptes de 1438-1439 font connaître deux *levadors*; il en faut donc conclure qu'il pouvait y avoir autant de *levadors* que de *talhs* mis en recouvrement :

A Salvi Camalet levador de diversas talhas.	vii l.
A Herevet Cozi en deductio per las levaduras dels talhs et comus, monta. . . .	x l.
Le consul Bernard de Salgues touche : ii liuras iiii sols per las fesaduras dels comptes.	

Notons une particularité qui peint bien l'époque : les *sirvens* de l'évêque et du roi, les deux justiciers de la juridiction d'Albi, émargeaient eux aussi au budget de la ville :

G ^m Vedel, sirven real d'Alby, per la pensio et servici que a fach en l'an presen a la viala a causa de son offici, la soma de.	iiii motos d'aur.
Son collègue Dorde Coyren touche.	iiii l.
Ad Eymeric Velage, sirven de M ^{or} d'Alby per lo servici que a fach a la viala a causa de son offici e per la pensio de l'an presen.	iiii motos d'aur.

LES COUVENTS D'ALBI.

Il existait à Albi, au quinzième siècle, l'époque qui nous occupe, quatre couvents dont un de femmes. Disons quelques mots de chacun d'eux. L'ordre des Frères-Prêcheurs fut établi à Albi en 1273. Le couvent, contrairement aux habitudes du Moyen âge, était situé dans l'intérieur de la ville et touchait aux remparts. Trois ans plus tard, l'évêque Bernard de Castanet fit don aux Frères, à la porte de Ronel, mais hors des murailles, d'un terrain pour y bâtir

leur maison, sur l'emplacement actuel du couvent des Dominicaines. On sait le rôle prépondérant que les Prêcheurs jouèrent dans l'Inquisition. Aussi furent-ils souvent les victimes des fureurs populaires. En 1303, les Albigeois brûlèrent leur couvent qui ne fut rebâti que juste un siècle plus tard, grâce au dévouement d'un prieur, Laurens Bertet. (Cf. Manuscrits albigeois.)

D'après certains auteurs, l'établissement des Frères mineurs à Albi serait dû à l'évêque Bernard de Castanet. C'est une erreur; ils existaient depuis un demi-siècle au moins, en 1242. (Cf. *Revue du Tarn*, vol. III, pp. 12-13.) En 1300, le roi Philippe le Bel leur donna des vignes qui avaient été confisquées sur Pierre Taillefer et Guillaume Goffler, hérétiques condamnés (même vol., p. 23). En 1491, sous l'épiscopat de Louis d'Amboise, eut lieu une scission dans l'ordre des Frères mineurs qui menaient une vie fort déréglée. Ils furent réformés; ceux qui acceptèrent la réformation prirent le nom de Frères de l'Observance, les autres celui de Conventuels. Cette réformation provoqua une révolte contre Louis d'Amboise dans la ville d'Albi, qui était fort attachée aux Conventuels. M. Vidal en a raconté ailleurs les sanglantes péripéties¹.

La maison des Conventuels était située non loin de la porte de Verdusse.

La date de fondation du couvent des Carmes est du 13 juillet 1311, sous l'épiscopat de Giraud. Il était situé en dehors des remparts, là où se trouve le bazar actuel². Pendant les guerres religieuses du seizième siècle, il fut rasé par la population³.

Il existait enfin un couvent de religieuses dites de Sainte-Catherine, de l'ordre de Saint-Augustin; elles n'étaient pas cloîtrées; elles assistaient aux processions générales avec l'aumusse. Louis d'Amboise, en 1486, les remplaça par des religieuses de Sainte Claire⁴.

1. Voir *Revue du Tarn*, vol. VIII, pp. 268-358.

2. Après les guerres de religion, il fut reconstruit sur l'emplacement du Palais de justice actuel.

3 et 4. Cf. Manuscrits albigeois. Nous avons eu l'occasion, qui se représentera encore, de nous appuyer sur l'autorité des manuscrits albigeois. Que faut-il entendre par ces documents? Plusieurs amis des choses du passé possèdent une nomenclature des évêques d'Albi relatant, fort sommairement, les faits et gestes des prélats qui ont occupé le siège épiscopal, depuis le premier, saint Clair (III^e siècle, voir *Gallia christiana*, t. I, p. 3), jusqu'à Charles Legoux de la Berchère, le deuxième archevêque (1687-1703). D'autres manuscrits poussent la nomenclature jusqu'à Armand-Pierre de la Croix de Castries, second successeur de la Berchère (1727). C'est à ce manuscrit, œuvre d'un Frère Prêcheur anonyme du couvent d'Albi, déposé, grâce à nous, aux archives du département du Tarn, que nous empruntons nos références. Bien que l'auteur inconnu du document ait eu à sa disposition les archives de son couvent, celles de la maison commune, de Sainte-Cécile, de

Ces couvents n'étaient pas oubliés dans la distribution de la manne communale sous les espèces d'écus et de moutons d'or :

Per lo pa que fo donat als frayres predicadors lo jorn de la festa de Sant Domenge¹. vi s. v d.

Per lo vy que fo donat als frayres presicadors lo dia de St Domenge. xxxiii s.

Per la pitansa dels dichs frayres lo dich jorn de St Domenge, lor foc donat. x s.

Vient ensuite le tour des Frères-Mineurs :

Paguiey a Ramon Gauzion, per las mas de Salvi Camalet et Herevet Cozi, per i sestier de vy que fo pres de lu e fo donat als senors frayres menors lo dia de St Frances coma es de bona costuma. xxxii s.².

Lor fo donat per la pitansa. i s.

Paguiey al pastissier per xxx michas que lor foro donadas lo dich jorn. viii s.³

Les Carmes sont moins bien traités que leurs confrères en Saint-Dominique et Saint-François; ils ne reçoivent pas les *michas* de pain :

Paguiey que fo donat als senors frayres Carmes lo dia de Nostra Dona per la pitansa coma es de bona costuma. x s.

Paguiey que fo pres de Johan de Fauch; que fo donat lo dia dessus als dichs frayres del vy que lo dich de Fauch avia pres de la vinha de la viala. i sestier de vy.

Viennent enfin les chanoinesses :

A las donas canongessas d'Albi, lo dia de St Augusti ques la lor festa, ayssi coma es de bona costuma, i sestier de vy. xxxiiii s.

Per xxx michas blancas que lor foro donadas lo dich jorn. vi s. v d.

Per la pitansa de las dichas donas canongessas. x s.⁴.

Saint-Salvi et de l'archevêché, en grande partie disparues, il ne mérite pas toujours confiance. Nous l'avons surpris quelquefois en flagrant délit d'erreur historique. Néanmoins, il est généralement exact dans la partie de son œuvre comprise entre le treizième siècle et 1727. Chaque fois que nous avons invoqué le témoignage des manuscrits, nous l'avons fait après d'autres, tels que Jolibois et M. l'abbé Salabert. Ajoutons que les manuscrits dont M. l'abbé Salabert et Jolibois se sont autorisés étaient des copies modernes; celui que nous avons utilisé est du commencement du dix-huitième siècle.

1. Tout le monde devine sous ce Domenge le nom de Dominique.

2. « La contenensa de la pipa d'Alby. »

« Sia saubut que la pipa del vy a mesura d'Alby conta de vendemias entro a Totzsants huech cestiers de vy, et de Totzants entro a las autras vendemias sept cestiers e emiech; e cascu cestier conta septze lials, e cascu lial quatre cartos; e enaissi la pipa del vy d'avant Totzants conta sieys vins e huech lials, et apres Totzants sieys vins lials. » (Cf. *Histoire de Lescure*, par M. l'abbé Graule, p. 676.) Ajoutons que la barrique valait deux fois moins que la pipe; elle contenait 215 litres, d'après Bousquel.

3. De la comparaison des dons qui furent faits aux Frères-Prêcheurs et aux Frères-Mineurs, il semble résulter que les premiers étaient un peu plus nombreux que les seconds. En effet, si les Prêcheurs reçoivent en pain 6 s. 5 d. et les Mineurs 8 s., par contre la pitance est plus forte : 10 s. contre 1; de même que la portion de vin, 33 sous contre 32.

4. On trouve une dépense qui s'applique à ces quatre ordres : « Per tres liuras de cofimens

DEPENSES CURIEUSES.

On sait que l'évêque était seigneur spirituel et temporel de la ville d'Albi et de sa juridiction. Les consuls avaient donc tout intérêt à se ménager la sympathie de l'entourage du prélat, même du plus humble des serviteurs. Les articles suivants vont nous en fournir la preuve et nous faire connaître en même temps de curieuses coutumes :

Paguiey al portier de la Verbia per la strena que li fan los senors cossols lo dia de Nadal, coma es de bona costuma. v s.

Per los gans que foro donats al dich portier de la Verbia e als dos servidors per los dichs senors cossols, coma es de bona costuma, en festas de Nadal. vi s. viii d.

Mais les consuls n'avaient pas moins de prévenances pour les hauts personnages de la *Verbi*. Un des écuyers de l'évêque, Bessa, vit un jour son cheval s'abattre sous lui, à la place, et mourir sur le coup :

Paguiey a Bernart de Fornols per lo tirar que fes am sos buous del rossi de Bessa, scudier de Mossor, que moriet a la plassa d'Alby.

Le jour de la Noël, les consuls faisaient collation et se rendaient en musique à l'un des couvents où ils prenaient le repas d'usage :

Als menestries que toquero per davan los cossols quant anero a las collacios, en festas de Nadal.

Als cassayres que cassero los conils del valats de la viala, en festas de Nadal¹. x s.

L'IMAGE DE NOTRE-DAME DE FARGUES.

Nous avons déjà parlé de l'emprunt de 784 écus d'or que contracta la ville d'Albi, emprunt qui fut gagé par la statue de Notre-Dame de Fargues. Les

que foro compradas per far las collacios dels Ordes en festas de Nadal, coma es de bona costuma, xi s. »

Par *cofmens*, il faut entendre confitures; il était d'usage d'en faire cadeau aux personnages d'importance qui visitaient la ville.

1. La chasse aux lapins, qui pullulaient dans les fossés de la ville, était l'une des prérogatives des consuls. Cette prérogative leur fut reconnue par Louis d'Amboise, dans la transaction qui intervint, en 1493, après les troubles de 1491, entre l'évêque et la cité, dans l'article suivant : « Item diso los d. cossols que els an libertat et prerogativa de far curar los valats et fossats de la vila, et vendre las lenhas que creysso en aquels fossats et de ne dispansa a totas lors voluntats. Et an libertat de far prohibir, per los officiers del d. senhor, que degus no prengua... de las d. lenhas sus la penas que als d. cossols est avist de hy far metre et arbitrar, *ny cassar los conilhs que son en los d. fossats*, reservada la persona del d. senhor, coma es dich dessus. »

notes suivantes vont nous permettre de suivre une des péripéties du procès dont cet emprunt fut l'origine :

A Johan Bagonier, notari d'Alby, per raso de hum scindicat que feyro los senors cosols per trametre a Tolosa per la playdaria de la emagina de Nostra Dona de Fargas contenen la revocatoria de mestre P. Pelicier. vi s. viii d.

A M^e P^e de Caunac advocat de la viala en la dicha playdaria, en deductio de so que li ero degut a causa del patrosin. i escut d'aur.

A M^e Johan de Peyra, notari de Tolosa, per las scripturas de la playdaria de la emagina de Nostra Dona de Fargas. xii escuts d'aur.

Voici d'autres notes qui donnent certains détails sur la fameuse *emagina* :

A Nabes Johanna, pancossiera d'Alby, per lo pa que fo pres per la despensa de la garda que fo facha, lo jorn que fo portada la emagina de Nostra Dona de Fargas. i s. iiii d.

Où se trouvait l'image? L'article suivant résout la question :

A Reynes Rey per la ferradura que fes al armari de S^t Salvi en loqual esta la emagina de Nostra Dona de Fargas. xv s.

A Sicart de Landas... per la post que fo presa de lu per far la porta del armari de Nostra Dona de Fargas. i moto d'aur.

FRAIS FUNÉRAIRES.

Qu'était ce roi Jacques aux honneurs funèbres duquel nous allons assister? Quelques renseignements ne seront pas inutiles. *Lo rey Jaques*¹ était le comte

1. La vie du *rey Jaques* fut un vrai roman d'aventures. Jacques de Bourbon, grand chambellan de France, naquit, suivant le P. Anselme, vers 1370. En 1396, il suit le comte de Nevers en Hongrie, dans une expédition contre les Turcs. Fait prisonnier à Nicopolis, il fut renvoyé en France moyennant rançon de 52,000 francs d'or; cette somme lui fut avancée par un marchand de Venise, où Jacques dut rester jusqu'à remboursement. A son retour en France, le roi de Hongrie est nommé grand chambellan (26 juillet 1398). En 1404, il est mis à la tête d'une flotte qui devait effectuer une descente au pays de Galles; il fait manquer l'expédition par sa négligence et son amour des plaisirs. Descendu à Falmouth et à Darmouth, il dut se retirer devant les démonstrations des gens du pays. (Henri Martin.) Dans la sanglante querelle des Bourguignons et des Armagnacs, il prend parti pour les premiers, est fait prisonnier au Puiset et enfermé à la tour de Bourges où il reste jusqu'en 1412. En 1406, le 14 septembre, il avait épousé Béatrix de Navarre, qui mourut peu après; il convola en secondes noces (1415) avec Jeanne la Dissolue, reine de Naples. C'est à la suite de ce mariage que Jacques prit le titre de roi de Hongrie. » (Voir Défos, *Traité du comté de Castres*.) Sa femme le chasse de Naples, puis le jette en prison. L'intervention du pape Martin V l'arrache à sa prison, et il essaie, les armes à la main, de reconquérir son trône. En 1422, il rentre définitivement en France, est nommé, en 1424, capitaine général du Languedoc. Suivant Quicherat, Rodrigue de Villandrando aurait été à la solde du roi de Hongrie. Sur la fin de sa vie, il subit l'influence de sainte Colette, fonde plusieurs places de religieux au monastère de Saint-Antoine en Viennois. Par son testament du 24 janvier 1435, il demande à être enterré auprès de sainte Colette. » (*Hist. de Languedoc*, vol. IX, pp. 1134-1135.) Il abandonne son comté de Castres à son gendre

de Castres. On sait que Louis IX, en août 1229, donna à Philippe I^{er} de Montfort la seigneurie de Castres. C'est certainement à lui que l'on doit la création de Roquecourbe; le château fut construit sur un roc escarpé et il devint la demeure des seigneurs de Castres. Les successeurs de Philippe I^{er} furent : Philippe II, qui épousa Jeanne de Lévis. Il mourut de la peste à Tunis pendant la croisade (1270). Il laissait pour héritiers ses trois enfants : Jean I^{er}, seigneur de Castres, Laure, femme de Bernard de Comminges, et Éléonore. En 1295, ils procèdent au partage de la succession paternelle. La seigneurie de Castres échet à Éléonore I^{re} qui l'apporta en dot à Jean de Vendôme. Son fils Bouchard I^{er} lui succéda. C'est sous le fils de ce dernier, Jean II, que la seigneurie de Castres fut érigée en comté; il épousa Jeanne de Gonthieu et en eut Bouchard II, mineur en 1364. L'unique héritière de Bouchard fut Catherine de Vendôme qui épousa Jacques de Bourbon. De ce mariage naquit Jacques I^{er}, comte de Lamarche et de Castres, roi de Naples, de Hongrie et de Jérusalem, *lo rey Jaques* des Comptes. En 1424, il maria sa fille unique à Bernard d'Armagnac, comte de Pardiac, que nous avons rencontré dans les démêlés de Casilhac et de Robert Dauphin.

La ville d'Albi devait être en excellentes relations avec le roi Jacques, puisque, à l'occasion de ce mariage, elle lui prêta sa vaisselle d'étain ¹. Ce qui le prouve encore, ce sont les honneurs funèbres qu'on lui rendit :

A Ramond Gauzion, per lo mespes de las torchas de la honor del
rey Jaques. xxxi s. viii d.

Ad Eymeri Conal et Bernat Bonet, tocasens ² del cloquier de Sant Salvi, per los classes
que feyro per la honor del rey Jaques. xx s.

Per la absolta de la dicha honor et fo facha per las mas de Bernart Boyer et de Guiraut
Alari vielh. vi l. ii s. vi d.

Al bot de mossen lo prebost, que es canonge, e a mossen Guilhem Poda per los draps
de l'aur e per lo recobar de las torchas que foro mesas en la dicha honor, iii l. vi s. viii d.

Les honneurs rendus à la mémoire du roi Jacques ne furent pas les seuls

Bernard d'Armagnac. Il part pour Besançon dans l'intention d'y prendre l'habit religieux, et il y meurt le 2. septembre 1438, suivant l'*Histoire de Languedoc*. L'obituaire d'Albi (Arch. départ., manuscrit 8) le fait mourir le 23 septembre et non le 24. Cette date est répétée deux fois dans l'obituaire. Avant sa mort, il avait donné le spectacle de pratiques religieuses extravagantes. (Nous devons cette courte biographie *d'el Rey Jaques* aux notes qu'ont bien voulu nous fournir MM. Théodose Besséry et Charles Portal.)

1. Cf. *Le château de Roquecourbe*, par Emile Jolibois, *Revue du Tarn*, vol. I, pp. 138-139.

2. On voit au premier coup d'œil l'air de parenté entre ce *tocasens* et notre mot tocsin. Le *tocasens* est le sonneur de cloches.

qui pesèrent sur le budget de la ville. La dame de Lescure¹, *madona Valbert*, mourut au cours de cette année 1438-1439. Les consuls d'Albi délèguèrent *a la honor de la novena* — une expression qui n'a pas disparu du vocabulaire albigeois — deux de leurs collègues, de Fauch et Girart. Ils se hâtèrent, cela va sans dire, de présenter la note à payer :

A Johan de Fauch per so que avian despendut, el e Johan Girart am los vaylets de Conal, en lo loc de Lescura per la honor de la novena que fo facha a la dona de Lescura, que Dieu aja. XXIII s.

Als vaylets de S^t Anthoni² per los draps que foro prestats a la honor de madona de Valbert. V s.

A Fauch per la cera que fo donada a la dicha honor. I escut d'aur.

Als vaylets de S^t Anthoni per lo drap de l'aur que fo malevat³ per la dicha honor. V s.

L'ENTRÉE DU DAUPHIN A ALBI.

On sait l'activité que déploya le jeune Dauphin — il n'avait que seize ans — dans la pacification du Midi dont Charles VII l'avait chargé. Nous le verrons successivement à Mas-Saintes-Puelles, Lavaur, Gaillac, Albi. Nous n'avons pas la prétention de faire l'histoire des heureux résultats politiques des voyages du prince⁴, ce travail est fait; notre rôle est celui de chroniqueur : nous nous y tiendrons.

On remarquera les prétentions des serviteurs du Dauphin. Les yeux de Monseigneur se sont portés avec satisfaction sur cette riche tenture. Elle est à moi, dit le *menescalco* du dauphin. Il m'appartient, ajoute le maître-queue du même Monseigneur, ce riche drap d'or que les consuls ont eu l'insigne

1. D'après l'auteur de l'*Histoire de Lescure*, le seigneur de Lescure était à cette époque Pierre II, fils de Pierre I^{er} de Salgues et d'Hélix de Lescure. Il avait épousé Jeanne de Landorre, fille de Ratier, seigneur de Landorre, de Salmiech, de Cadars en Rouergue et d'Eustachie de Vivens. Nous nous demandons pourquoi ce titre de *madona Valbert*. Jeanne avait donné huit enfants à son mari : Pierre III, Guillaume, Hugues de Lescure, l'illustre troubadour; Hélix, qui épousa le seigneur de Castaing; Cécile, mariée à l'écuyer Antoine Roulet; Aigline, femme de Guillaume d'Arpajon, et Catherine.

2. C'est-à-dire de l'hôpital Saint-Antoine, un des plus vieux d'Albi. Il existe des actes (collection du capitaine Humbert) intéressants cet hôpital, datés de 1252. La *Revue du Tarn* (vol. XI, p. 175) l'appelle : *Sant Antoni de Manes*; c'est : *Saint Antoni de Vianes* qu'il faut lire.

3. La signification de ce mot *malevat*, qui apparaît si souvent dans les Comptes, est ici bien nettement spécifiée; il signifie emprunté. On remarquera que cet article fait double emploi avec l'avant-dernier.

4. Sur cette intéressante question du Dauphin, voir l'*Histoire* si complète de *Charles VII*, par M. le marquis de Beaucourt. Consulter aussi les *Lettres de Louis XI*, édition Charavay (Société de l'Histoire de France).

honneur de porter au-dessus de la tête de mon maître. *Menescalc* et maître d'hôtel avaient raison. C'était une habitude; elle leur était trop profitable pour qu'ils la laissassent prescrire.

Un dauphin de France ne faisait pas sa première entrée dans une ville sans que tous les détails de la cérémonie eussent été réglés d'avance. Souli-gnons, à cette occasion, un petit détail. C'est un valet consulaire qui est le délégué des consuls auprès du prince. C'étaient donc des personnages autrement importants que nos modestes agents de police. Nous avons vu Palaffre fournir aux consuls une hospitalité forcée; ce même Palaffre sera leur porte-parole auprès du futur Louis XI :

A Bernart (Vinhac) per i viatge que fes a Santa Spuellas¹ per anar quere lo quatalogua a Mos^{nor} lo Dalphi per v jorns que hy vaquet. i l. ix s. viii d.

Au même : Per i viatge que fes a la Vaur per portar una lettra a M^{or} lo Dalphi en que vaquet tres jorns. xxii s. vi d.

A P^e Fontanier, per i viatge que fes a Galhac am Ramon Palafre per parlar am Mos^{or} lo Dalphi en que vaquet dos jorns. ii l.

A Ramon Palafre, per un viatge que fes a Galhac 'en la companhia de P^e Fontanier per parlar al M^{or} lo Dalphi e per obtenir e aver lettras necessarias a la viala. i l.

A Ramon Palafre per la despesa que fes a Galhac quant fo trames a M^{or} lo Dalphi. xiii s. ix d.

Nous allons assister maintenant à l'entrée solennelle du prince; tous les détails figurent dans les Comptes; il fut reçu royalement :

A Salvi Camalet per lo garnimen de totas las claus de la viala que foro garnidas per presentar a Mos^{nor} lo Dalphi quant intret ad Albi². xx s.

A Vidal Boyer per lo aur pimen³ vermelh e la flor de latina e los huous⁴ que foro comprats per penge⁵ penoncels e los vi bordos⁶. xvi s. viii d.

Per la despesa que feyro los enfans que portero los penoncels, e lo que portava l'estendart davan Mos^{nor} lo Dalphi. xv s.

1. Nous traduisons par Mas-Saintes-Puelles en Lauraguais. La vraie orthographe serait *Sanctas Puellas*. Fontanier a bien pu détacher le *s* de la fin de *Sanctas* pour le mettre au commencement de *Puellas*.

2. Il fit son entrée le 17 mai 1439.

3. *Aur pimen*, orpiment, sulfure jaune d'arsenic employé en peinture sous le nom d'orpin.

4. *Huous*, œufs, jaune d'œuf entrant dans la composition de la peinture.

5. *Penge*, peindre.

6. *Bordos*, bourdons, bâtons. Dans les mots romans terminés en *o*, au quinzième siècle, cette voyelle n'est jamais muette. Aujourd'hui, on prononce *ou*. La muette finale est la voyelle *a*; c'est dans les premières années du seizième siècle qu'eut lieu la transformation de l'*a* en *o* dans les mots à terminaison aphone. Voir, sur cette question, le chapitre II de l'Introduction de *Deux Livres de raison* (1517-1550), par MM. L. de Santi et Aug. Vidal.

Per **iiii molas**¹ de veyre que foro presas per presentar lo vy que fo donat a M^{or} lo Dalphi e a m^o de Lomanha. **iii s. iii d.**
 Per doas miejas lansas per portar lo drap de l'aur e foro penchas sobre M^{or} lo Dalphi. **vi s.**
 Per l'estofa de l'estendart de M^{or} lo Dalphi en uech gros d'aur². **xii s. iii d.**
 A'n aquel que avia donat lo don a M^{or} lo Dalphi per mieja barriqua de vy, car lo do era de quatre pipas de vy, quatre motos d'aur. **iii l. xi s. iii d.**
 A Yvonet, clerc de M^o Johan Lopin, vicary de Mon^{or} d'Alby, per tres pipas de vy que foro donadas a Mos^{or} lo Dalphi³. **xxv l.**
 A Johan Girart per resta de **xl** sestiers de civada que foro donadas a Mon^{or} lo Dalphi. **xviii l.**
 A Johan Marinier per la cera que fo donada a Mon^{or} lo Dalphi. **xxxviii s. iii d.**
 A Gauzion per v liuras de flambeus que foro donats a Mos^{or} lo Dalphi. **xx s.**

Voici la valetaille du Dauphin qui tend la main :

Al tastavis de M^{or} lo Dalphi per so que li fo donat per los senors cossols, **xxvii s. vi d.**
 Al menescalc de M^{or} le Dalphi e folrier per so que non preses lo melhor paramen de las carryeyras, loqual disia que era lor, en sieys escuts d'aur. **vii l. v s.**
 Al mestre d'ostal per lo drap de l'aur que fo portat sobre M^{or} lo Dalphi de l'intrada de la porta entro a l'alogis per vi cossols am vi bordos penchs que disia que era seu e lo nos avia restanquat. **viii l. v s.**
 Al portier de M^{or} lo Dalphi, en hun moto d'aur. **xv s. x d.**

LE BATARD DE BOURBON.

En réalité, le passage du dauphin de France n'aurait pas ruiné, si elles ne l'avaient été déjà, les finances de la ville; on ne peut dire de lui qu'il fut un royal mendiant. Il ne reçut en cadeau que quatre pipes de vin vieux et trois pipes de vin ordinaire. Les quarante setiers d'avoine étaient sans doute destinés à ses chevaux et à ceux de sa suite. La cire et les flambeaux que la ville lui donna étaient à peu près sans valeur; c'était à proprement parler un spécimen de l'industrie albigeoise qu'on voulait lui faire admirer. Bientôt,

1. Par *molas*, on doit entendre paquet. C'est ainsi que l'on disait : *molas de codras*, meules de cercles de coudrier pour barriques. Aujourd'hui encore, les verres grossiers sont vendus par *molas*.

2. Si 8 gros d'or = 12 s. 4 d. ou 148 d., 1 gros = $\frac{148}{8}$, soit 18 den. 1/2 ou 18 deniers 1 maille.

3. Un siècle plus tard, à Gaillac, la barrique de vin coûte 1 livre 5 sous; mais le prix moyen, dans le deuxième quart du siècle, entre 1521 et 1543, oscille autour de 2 livres, soit environ 80 francs de notre monnaie. On voit donc que le prix du vin, en 1433, est beaucoup plus élevé qu'en 1539, puisque la barrique coûte 2 livres 10 sous, juste le double. Voir *Deux Livres de raison* (1521-1550), Introd., pp. 357 et 358

aux nobles personnages qui visiteront Albi, les consuls offriront des gimblettes, une autre antique industrie de la ville.

Le passage du bâtard de Bourbon fut autrement onéreux. Il creusa, dans les finances de la cité, un large et profond sillon qu'on eut de la peine à combler. Nous avons déjà dit que le don qui lui fut octroyé s'éleva à 2,000 moutons d'or, un peu plus de 1,583 livres, une somme énorme pour l'époque. Il est vrai que ces 2,000 moutons furent imposés sur tout le diocèse; la part contributive de la ville ne s'éleva qu'à 101 moutons. Mais laissons parler les Comptes :

Per lo beure que feyro los cossolats de la diocesa ajustats, quant fo donat lo do de dos milia motos d'aur a Mon^{nor} lo bastart de Borbo. vi d. iii s.

Per doas liuras de frucha que fo donada als cossolats de la diocesa quant se [ajuster] per lo do de M^{or} lo bastart de Borbo. vii s.

A P^e Fontanier per so que li era degut, e ne ha fach quiti, en la dicha sieta de M^{or} lo bastart de Borbo, en so que li assignero G^m Rossalh, xviii motos d'aur e als servidors dos motos d'aur.

A Berthomieu Dalbaroqua per i viatge que fes a M^{or} lo bastart de Borbo. v motos d'aur.

A P^e de Montels per i viatge que fes per spiar se venian Mos^{nor} lo bastart ni Rodigo, en que vaquet 1^a nuech et i jorn. vii s. vi d.

A Johan Delmas per 1^a bariqua de vy que fo donada a M^{or} lo bastart, iiii escuts d'aur. Valo. . . . v l. x s.

A P^{re} de la Voula per la despesa que avian facha los servidors e chiviaux de M^{or} lo bastart de Borbo en son hostal. xxxii motos i gros d'aur.

HAUTS PERSONNAGES.

Nous allons faire connaissance avec les redoutés et redoutables personnages que, dans notre Introduction, nous avons présentés au lecteur. Les Comptes vont nous les montrer, à la tête de leurs bandes « que entravon e salhian » dans la ville, ou bien campant à Marsac, à Castelnau-le-Lévis, etc. :

A Ycart Marinier per las torchas e flambeus que foro donats a M^{or} de Lomanha. xi s. iii d.

A Frances de Rocamaura per 1^a pipa de vy que fo donada a M^{nor} de Lomanha en sept escuts d'aur. ix l. xii s. vi d.

A Rocamaura per lo fust que fes finar lo folrier de M^{or} de Lomanha, miech escut. xiii s, iiii d.¹.

1. La moitié de l'écu est, en réalité, de 13 s. 9 d.

A Ycart Marinier per viii torchas e de flambeus que foro presas de lu que pesavo xv l. cera obrada, que fo donada al comte Ribadiu¹. iii l.

A Formosa, porsiven de Rodigo, per alcus trebalhs que avia fayts per la viala e plases per devers son mestre Rodigo. x motos e miech d'aur.

Per despensa del dich. ii motos.

A Johan Bigonier per lo vy que fo donat a M^{or} [l'avesque de la Vaur]². xiii s. ix d.

A Gausion per la cera e civada que fo donada a M^{or} de la Vaur. ii l. ii s. vi d.

A Jacme Macip, maselier d'Alby, per la carn que fo baillada a M^e Johan Aurifabre³ e per la despensa dels companhos que gardasero la viala tant de nuech quant de jorn, per las gens d'armas que entravon e salhian, l'an dessus a xx de julh. vii s. vi d.

Als capitans galans per lo velhar e gardesar las gens d'armas dels capitans quant ero per lo pays he intrans per la viala, per la despensa que feyro en diverses jorns e nuechs, l'an dessus en lo mes de novembre. xxxv s. x d.

A noble Johan d'Arlhac, scudier de M^{or} d'Alby, per so que li foc taxat per los trabalhs que avia meses de far deslojar las gens d'armas que eran als barris de Marssac. iii motos d'aur.

A Aymeric Conel, per xiii jorns que ha stat a la bada de la gachola de S^t Salvi⁴ per las gens d'armas de Poto de S^t Tralha, capitani de gens d'armas, comtan per jorn dos sols sieys deniers. xxxv s.

A M^{en} lo viguie d'Alby per i viatge que fes a las gens d'armas de Poto de S^t Tralha que eran alojadas als barris de Marssac, en que vaquet dos o iii jorns a far lo tractat que vogesso am Poto de S^t Tralha en so que li assigniey Johan Bertran, moscalho de Lescura. ii escuts d'aur⁵.

Al Galoys, servidor de M^{or}, per lo rossi que fo pres de li e fo donat al bot de Poto de S^t Tralha. xiii escuts d'aur.

A Bernart Connolier, per vy que fo donat al bot de S^t Tralha quant era alojat a Marssac. v s. x d.

Au même : Per los salscondutz⁷. viii l. v s.

1. Il ne faut pas perdre de vue que le comte de Ribadiu et Rodrigue de Villandrando sont un unique personnage.

2. Il s'agit de Jean II Boucher. C'est cet évêque qui, en exécution d'un arrêt du Parlement du 17 septembre 1440, fut chargé de l'administration du spirituel du diocèse d'Albi, que Bertrand de Casilhac et Robert Dauphin se disputaient.

3. Ce nom patronymique doit se traduire par l'Orfèvre. L'orfèvrerie était florissante à Albi, qui possédait et possède encore la rue des Orfèvres. Rappelons que le Tarn roulait des paillettes d'or. Il n'y a pas soixante ans encore que des Albigeois vivaient, assez médiocrement pourtant, de la récolte de l'or trouvé dans le sable de la rivière. On les appelait des *orpailleurs*.

4. Du Cange : *Follerius*, fourrier. *Finar* est la racine de *finansa*.

5. La tour de Saint-Salvi, servant de guet.

6. Ce prix de 13 écus ou 17 livres 17 sous 6 deniers est de beaucoup supérieur à celui d'un cheval au siècle suivant. Malgré l'effroyable consommation qu'en fit François I^{er}, les chevaux, en effet, ne coûtaient que 9 livres 6 sous 10 deniers, c'est-à-dire presque deux fois moins. (Cf. *Deux Liv. de raison*, introd., p. 370.)

7. Ces articles montrent les énormes difficultés qu'on eut à vaincre pour obtenir du terrible Poton de Xaintrailles le traité de délogement.

Ad Anthony Barrau per sieys michas blanquas que foro donadas a Salasart, capitani, quant era als barris de Castelnau de Levis. II s. VI d.

EMPRUNT DE PASTEL.

Dans notre Introduction, nous avons dit un mot de cette question qui donna de si gros tracas à la ville. Pavés avait fait exécution contre les consuls pour une somme de 742 moutons d'or qui lui étaient dus. Les trois agents de ce créancier, Duboys, Chandoné et Jorda Gasten, s'installent, pour de longues semaines, à Albi, dans une hôtellerie où ils vivent aux frais de la ville. Les gages de Duboys, pour le mois d'octobre 1438, sont de 6 écus d'or; ceux de Chandoné atteignent 6 livres. La dépense d'hôtel, comptée à 1 mouton d'or par jour, atteint 8 moutons d'or en octobre. Duboys touche 25 livres 10 sous « per los gatges de xxiii jorns que vaquet en exequant los senors cossols e per venir e retornar d'ayssi a Monpeylier ». Le 15 septembre, Gasten, de son côté, avait touché 10 écus d'or.

Duboys et Chandoné présentent encore, pour frais de vingt-trois jours d'*hostalaria*, une note de 34 moutons et demi, et, pour vacations de cinquante-trois jours, une deuxième note de 45 livres 4 sous 7 deniers.

Gasten, après le départ de Duboys, passa quatre vingt-dix jours à Albi, « que ha stat en son hostel actenden la paga de so que era degut a son mestre Bernart Paves, comtan mieg moto per jorn am son chival xlv motos d'aur ». Nous verrons qu'il toucha, pour ses gages, deux charges de pastel *agremat*, 1 mouton d'or et 3 gros.

En réalité, la liquidation d'une dette de 742 montons d'or ou 587 livres 8 sous 4 deniers coûta à la ville 198 livres 1 sou 7 deniers.

Il est vrai que la ville, pour éteindre cette importune créance, avait, faute d'autres, employé le moyen le plus long et par suite le plus coûteux; elle avait dû, ne trouvant pas d'argent, se résigner à emprunter du pastel sur pied, à le manipuler pour le vendre ensuite. C'est à ces diverses opérations que les Comptes vont nous faire assister :

A Silvestre Boneri, per lo carrech que fes del pastel de P^e Mayrayre en son rossi en l'ostal de Johan Girart que vaquet hun jorn et miech, uech sols et sieys deniers, VIII s. VI s.

A Ramond Palafre, Berthomiau Valeta, Armengau Teyseyre per essacar¹ lo dich pastel de Peyre Mayrayre, comtan per jornal dos sols et sieys denies otra la despensa. . . : . . . VII s. VI d.

1. Nous allons trouver *sacar*, un synonyme d'*essacar*. C'est notre *ensacher*; racine, *sac*.

Per la despesa dels ditz dessus tant en pa quant en vy e companatge.	xī s. vi d. ¹ .
Ad Armengau Teyseyre, Ramon Palafre, Huc Bado, Johan Abrial, Aymeric Conil per portar lo pastel de Bernart Gui et de Ramon Gausion en l'ostal de Marc, comtan per jornal otra la despesa dos sols et sieys denies.	xii s. vi d.
Per la despesa dels sobreditz e dels carraties.	xii s.
Als dessus nommatz per portar lo pastel de Johan Marinier a l'ostal de Johan Girart.	xii s. vi d.
Per la despesa dels sobreditz e dels carraties que passavo lo pastel e servidors e sirvens.	xv s.
Lo dijous apres, paguey als dessus ditz per portar e sacar lo pastel de P. Goderla e de Johan de Belpuech.	xii s. vi d.
Per la despesa dels sobreditz.	xv s.
Lo vendres apres, als dessus ditz per portar lo pastel de M ^e Pos Vernhieyra e de Dorde Guibaut.	xii s. vi d.
Per la despesa.	xv s.
Per vi jornals de home per portar lo pastel de Pos Arnaut e de M ^e P ^e del Fraysset comtan per jornal ii s. vi d. e otra la despesa.	xv s.
Per la despesa.	xx s.
Als carraties.	v s.
A Ramon Coderc per lo loguier de son rossi per i jorn que carrejec del pastel de Pos Arnaut.	ii s. vi d.
A hun carratie que portec 1 ^a carrada del pastel de Ramon Gausion e tres carradas de pastel de P ^e Goderla e 1 ^a del pastel de Bernart Guy.	iiii s. ii d.
Lo dilus, per vi homes que foro logats per adobar la piala dels ditz pastels malevatz e per portar los gatges del solie de P ^e Bona a la mayo comunal.	xvii s. vi d.
Per lor despesa.	xx s.
A Duran Talhafer e a Ramon Coderc per lo loguier dels rossis que portero del solie de P ^e Bona en la mayo comunal.	xvii s. vi s.
A Berthomieu Gasc por so que peset los pastels que foro preses de Pos Arnaut, Peire Goderla e de M ^e Peire del Fraysset	xx s.
A Herevet Così per lo afinar de la piala dels pastels per diversas voutas que la remenet.	xxx s.
Lo dissapde, per vi jornals de home per portar lo pastel de Pos Arnaut et de m ^e P ^e del Fraysset.	xv s.
A tres carraties per iiii carradas.	v s.
A Salvi Camalet e a Ramon Coderc per lors trebalhs e per so que avian vaquat tot jorn a far far las dichas maleutas e presas dels ditz pastels.	iiii l.
Aux mêmes : Per la despesa que avian facha en diverses viatges faytz per la dicha maleuta.	xii s. vi d.
A dos homes que foro logats per mesclar la piala, la vespra de Sant Marc ² .	v s.

1. La dépense de nourriture d'un homme pour un jour ressort donc à 3 sous 6 deniers. Le prix de journée d'un ouvrier est donc de 3 s. 10 d. + 2 s. 6 d. = 6 s. 4 d.

2. Cet article nous donne la date des opérations de l'emprunt de pastel. La fête de Saint-Marc étant le 25 avril, c'est donc en mars, avril et mai 1439 qu'elles eurent lieu.

A sinc homes que foro logats quant baylem las cent cargas del pastel a Me Johan de Caselas et Guiraut Alari vielh, per dos jorns que hy vaquero, contan dos sols sieys denies per jorn otra la despesa. xxv s.

Per la despesa que feyro los ditz dessus. xxx s.

Per amassar lo dich pastel. x l.

Per lo beure que fo fach quant enscriguem los pastels que foro malevatz en la mayo comunal. vi s. iii s.

A Jorda Gasten per sos gatges et trebalhs tant en doas cargas de pastel agreinat, quant en i moto e iii gros d'aur, quant en dos motos d'aur que fors deliurats quant s'en anec ¹ xvi motos viii gros d'aur.

PRIX DES CHOSES.

Il n'est guère possible de faire revivre la physionomie d'une époque disparue si l'on ne connaît pas le prix des choses. Un des problèmes les plus ardues à résoudre, c'est d'établir d'une façon mathématique la valeur fiduciaire de l'argent. Les uns ont cherché la solution dans le prix des denrées de première nécessité, le blé par exemple; d'autres ne se sont attachés qu'à mettre en évidence le prix d'une journée d'ouvrier. MM. de Santi et Vidal, dans leur ouvrage, *Deux livres de raison* (1517-1550), prennent pour étalon la valeur représentative, le pouvoir commercial de l'argent déterminé par la comparaison de la valeur actuelle et celle d'une époque donnée des animaux de labour et de croît².

La vraie, l'unique solution serait dans la connaissance exacte du prix de toutes les choses; il faudrait prendre un homme, au quinzième siècle par exemple, puisque c'est celui que nous étudions, le suivre pas à pas et noter les diverses dépenses qu'il fait; entrer avec lui chez le *pancossier*, chez le *maxellier*, chez le marchand de vin; à la fin de la journée, nous dirions : la

1. Cet article de dépense permet de déduire exactement le prix de la charge de pastel. Gasten reçoit 16 moutons 8 gros, dont 3 moutons et 3 gros en monnaie. Les deux charges de pastel reviennent donc à 16 m. 8 g. — 3 m. 3 g. = 13 m. 5 g., soit, en livres, 10 l. 2 s. 6 d. La charge ressort donc à 5 l. 4 s. 3 d. Ce n'est pas cependant le prix qu'en retira la ville. Voici un article qui donne le prix officiel : « A Salvi Camalet e Herevet Cozi per la perdua que foro facha en ccxxxviii cargas e mieja de pastel que foro malevadas per pagar Bernart Paves de Monpeylier que costava la carga sinc motos d'aur e non se vendec seno que iiii motos miech d'aur la cargua, lxiix motos ii gros miech d'aur; valo lxiix l. xv s. vii d. malha. »

Sur une autre vente de 10 charges, qui valaient 30 écus d'or, la ville perdit 10 écus. Les 10 charges étaient donc cotées à 41 l. 15 s., soit, par charge, 4 l. 3 s. 6 d.

2. *Deux Livres de raison* (1517-1550), avec des notes et une introduction sur les conditions agricoles et commerciales de l'Albigeois au seizième siècle. Champion et Picard, éditeurs à Paris. Privat, éditeur à Toulouse. Introduction; chap. xvi.

dépense de bouche d'un homme d'une condition donnée revient à tant. Il faudrait l'accompagner chez le *caussatier*, chez le cordonnier, chez le *fustier*, le maçon, en un mot, le surprendre chaque fois qu'il met la main dans sa *borsa* et compter avec lui les deniers, les sous, les gros, les moutons, les écus qui en sortent. L'on aurait ainsi une espèce d'étalon du coût de la vie à une époque déterminée. On établirait un étalon semblable pour la vie d'aujourd'hui.

De la comparaison de ces deux mesures sortirait, à peu près encore et non pas mathématiquement, la valeur fiduciaire de l'argent. On voit combien est ardue la solution de ce problème sur lequel s'escriment les érudits¹. On voit aussi combien il est important de relever les prix des choses, chaque fois que l'occasion s'en présente.

Or, les Comptes de la communauté d'Albi que nous venons d'analyser ne manquent pas d'intérêt à ce point de vue particulier; ils fournissent des renseignements très précis sur la valeur d'un certain nombre d'objets, au quinzième siècle, surtout sur celle du travail. Il est donc tout indiqué de donner la copie de la partie des Comptes qui relate les dépenses d'entretien ou de construction des édifices communaux. Mais avant, nous glanerons les divers articles qui font connaître le prix de certains objets.

Argent :

A fra Bertran Frescynet de l'orde de nostra Dona dels Carmes per raso de **xiiii** onsas d'argen fi en tassas que li eron degudas per so que las avia prestadas a la viala. **xiiii** l.

A Salvi (Camalet)... que se fes en dos marcs d'argen per far lo dig pagamen. **xxv** s.

Orpiment :

A Fra Bertran Frescynet per **i** co² de aur piment que fo pres de lu per far los sensels que foro fachs per la pats que fo facha del Rey nostre sobira senhor e lo duc de Berghonha³. **iii** s.

Papier :

Per mieja ma de papier, a **xxii** septembre, per far lo cartel de presa et mesa. **xii** d.
 Per **1^a** ma de papier. **xx** d.
 Par una ma de papier, a **xxii** d'octobre, tant per far las armas del cantar del Rey Jacques quant per far las mandas e dietas de Poto de S. Tralha. **xx** d.
 Per un libre que compriey, per enscriure los tres talhs enditz l'an m. **iiii^e** **xxxvii** a **vii** de may e d'autres en que avia **iiii** mas de papier. **x** s.

1. Voir notamment les beaux travaux de M. le vicomte d'Avenel et de M. Levasseur.

2. Par ce sigle il faut entendre *carlo*.

3. On devine Bourgogne sous cette orthographe.

Per sinc mas de papier, l'an dessus a xvi de novembre, uech sols e quatres denies.	VIII s. III d.
Per doas mas de papier per lo servici de la mayo comunel, l'an dessus a xi de septembre.	III s. III d.
Per 1 ^a ma de papier.. . . .	II s. I d.
Per doas mas de papier per lo libre del dig gach ¹ el cartel de la manda.	III s. II d.
Per doas mas de papier bru.	III s. III d.
Per 1 ^a ma de papier blanc.	II s. I d.
Per II mas de papier.	III s. III d.
Paguiey al factor de Bernat Gui ² per 1 ^a ma de papier que fo pres de lu per far los registres dels contes dels abitans que devo las restas de talhs et de comus.	II s. I d.

Nous trouvons cinq autres achats d'une main de papier payée au même prix ; l'une est pour le livre « del leu dels III talhs », une autre pour le livre « dels VI talhs » :

Per VII mas de papier per lo servici de la mayo comunel.	XIII s.
Per doas mas de papier, a XXI septembre.	IIIS. III d.

En somme, le prix de la main de papier varie, suivant probablement le format et la couleur — nous en avons vu de brun et de blanc — entre 20 deniers la main et 25 deniers.

Encre :

Il est plus difficile de déterminer la valeur de la *tencha*, de l'encre, puisque nous ne connaissons pas la capacité de la *moleta* qui paraît avoir été l'unité de mesure admise à Albi³. Dans tous les cas, nous avons relevé les achats suivants :

Paguiey per 1 ^a moleta de tencha ⁴	XII d.
--	--------

1. Il s'agit « dal gach de las gens de la viala et los cartels de las mandas » qui figure à l'article précédent. Le trésorier avait marqué en dépense 2 livres pour la façon de ce rôle ; il ne lui est alloué que 1 livre.

2. Ce Gui est ce que nous appellerions aujourd'hui un papetier ; c'est lui qui fournit d'encre la maison commune. Un autre fournisseur de papier est Bernad de Salgués, consul de la ville.

3. Nous n'apprenons certainement rien à personne en disant que toutes les encres anciennes sont à base de sel.

4. Nous traduisons *tencha* par encre, en nous appuyant sur l'étymologie du mot qui dérive de *teinge*, teindre. Au reste, c'est la traduction d'Emile Jolibois, l'auteur de l'Inventaire sommaire des archives d'Albi.

Le mot *moleta* est évidemment un diminutif de *mola* dont le sens littéral est meule. Peu à peu on en vint à désigner par ce mot tout objet affectant la forme cylindrique. Voici, en effet, ce qu'on lit dans les Comptes d'Albi de 1368-1369 (CC 151. f° 30 v°) : « Paguem per portar lo sobre dich presen am lo loguier dels sacs et am la *mola* que lhi foc presentat lo vi. » — Nous avons rencontré et nous rencontrerons encore : *molas de veyre*, paquets de verre. Enfin, on disait : *molas de codra*, meules de cercles de barrique. Faisons remarquer qu'au siècle précédent on disait : *botioli de tencha*, fiole d'encre.

Per 1 ^a moleta de tencha.	1 s. III d.
Per 1 ^a moleta de tencha.	II s. I d.
Per 1 ^a moleta de tencha.	II s. I d.

L'écart est assez sensible entre le second achat et les autres. Faut-il admettre qu'il y avait *moletas* et *moletas*, comme il y a fagots et fagots ! C'est la seule explication plausible de cette différence de 9 et de 10 deniers entre le second prix et les trois autres.

Cire à cacheter :

Item paguiey a Johan Girart, merchan d'Alby, per la cera gomada que compriey de lu per satgèlar las letras del man que feyro los senhors cossols per Rodigo als cossols de las vialas mestressas de la presen dioceza que son acostumat de mandar. x d.
 ... Per la cera gomada que fo comprada per sagelar las dichas letras¹. XII d.

Ces deux articles ne donnent pas le prix de la cire à cacheter, mais ils permettent de le déduire assez approximativement. En effet, les villes maîtresses étaient au nombre de douze. Pour *sagelar* douze lettres, on dépensait un sou. On voit que la cire était une matière fort chère, puisque, pour le même prix on avait une main de papier; nous verrons bientôt qu'une journée d'homme n'était payée que 2 sols 6 deniers.

Cire ouvrée :

Item paguiey als bayles de S^a Martiana d'Alby per 1 cartayro de cera que fo donat. III l. VIII s. IX d.
 Paguiey ad Icart Marinier per VIII torchas e de flambeus que foro presas de lu que pesavo XVI l. cera obrada que fo donado al comte de Ribabieu. III l.
 A Ramon Gausion per v liuras de flambeus que foro donats al dich M^{or} lo Dalphi². XX s.

Le prix de la cire ouvrée, façonnée en flambeaux, ressort donc à 4 sous, presque deux fois la valeur d'une journée d'ouvrier.

Chandelles de suif :

Per 2^a liura de candelas de seu que compriey, a XXV de septembre, per lo servici de la mayo communal. IX d.

1. Il s'agit, suivant les deux articles qui précèdent, des lettres de mande adressées aux consuls des villes maîtresses invités à se rendre à Albi pour délibérer « per lo do de M^{or} lo bastart de Borbo ». — Les villes maîtresses du diocèse d'Albi étaient : Alban, Albi, Cordes, Gaillac, Lisle, Monestiés, Montmiral, Puybegon, Rabastens, Réalmont, Valence. Cf. *Pouillé du diocèse d'Albi*, par Ch. Portal, *Revue du Tarn*, vol. IX, pp. 31-44, et Archives du Tarn, C 223.

2. Nous avons relevé un don de cire au Dauphin. La dépense fut de 38 sous 4 deniers; l'article ne dit pas si elle était ouvrée ou non et ne fait pas davantage connaître la quantité.

Le prix de la livre de chandelle ressort donc à 1 sou 6 deniers. Nous relevons pourtant un achat de 4 livres qui furent payées 5 sous, soit 15 deniers par livre. Le marchand faisait-il une réduction sur le prix d'unité quand l'achat était relativement important? On serait tenté de le supposer. Quoiqu'il en soit, les chandelles se vendaient autrement qu'à poids. Nous avons relevé quatre achats de 10 chandelles, qui furent payées 10 deniers, soit 1 denier pour le prix d'unité. Il y avait donc 18 chandelles à la livre.

Vin :

Per 1 sestier de vy que fo donat als ss^{ors} frayres menors lo dia de St Frances, coma es de bona costuma. XXXII s.

Per 1^a barrigua de vy que fo donada al dich m^{or} lo bastart. IIII v d'aur.
Valo. v l. x s.

A Frances de Rocamaura, per 1^a pipa de vy que fo donada al dich m^{or} de Lomanha en sept escuts d'aur. ix l. XII s. vi d.

A Yvonet, clerc de Mossen Johan Lopin, vicary de M^{or} d'Alby, per tres pipas de vy que foro donadas a Mossen lo Dalphi e per los fustes. xxv l.

Per mieja barrica de vy car. III l. xi s. III d.

Le prix moyen d'une barrique de vin ordinaire ressort donc, d'après les articles qui précèdent, à 5 livres 3 sous 1 denier 1 maille. Par *vy car*, il faut entendre vin vieux; le prix de la barrique est sensiblement supérieur à celui de la barrique de vin ordinaire, puisqu'il est de 7 livres 2 sous 6 deniers.

Futaille :

Un fût de barrique coûtait 13 sous 4 deniers.

Pain :

Le prix du pain ne ressort pas clairement des comptes que nous analysons.

Per xxx michas que lor (aux Frères mineurs) foro donadas, lo dich jorn, VIII s.

A Marona per xxx michas que foro donadas als ditz frayres (carmes). . . VI s. III d.

Per xxx michas blancas que lor (aux chanoinesses) foro donadas lo dich jorn. VI s. v d.

Per sieys michas blancas que foro donadas a Salasart, capitani. . . . II s. VI d.

Per tres michas blancas que foro donadas al dich Salasart. I s. VIII d.

On voit combien le prix de la miche varie de 6 den. $\frac{2}{15}$ à 2 den. $\frac{1}{2}$.

Il faut donc admettre que le poids de la miche était variable.

Fer :

Per x liuras de fer... per far los anels del pon levadis de Roanel. v s.

Per xxiiii liuras de fer prim que [foron] presas [per] adobar las barras del pon de Rossel.	xii s.
Per xii liuras de fer.	v s.
A Bernart de Salgues per ix liuras de fer de Foyes que fo pres de son obrador... per adobar la porta de Verdussa.	vi s. iii d.
A Johan Clari per un gaven de fer que pesava xiiii ll.	xv s. vi d.
Per hun piquo de fer qve fo baylat a G ^m Gariasso, obrier de la viala.	iii s. iii d.

Serrurerie :

A Raimbaut Carrieyra, saralhier d'Alby, per las sarralhas que adobet a la porta nova de Tarn.	xv s.
Al saralhier de Lacaua, per doas claus e per doas ferraduras de la porta de la gachola de S ^t Salvi.	vi s. vi d.
Al baylet de Raimbaut Carrieyra per la clau del cayssos en que tenia lo notari sas scripturas tocans lo fach de la universitat d'Alby.	xx s.
A Simo Petit per so que adobet la clau de la portaneta de Verdussa.	xx s.
A Ramon Laval per la sarralha que mes a la cambra del contado del notari.	iiii s. ii d.
A Simonet Petit per adobar la sarralha de la porta de Verdussa.	i s. vi d.

Seau :

Per i ferrat ¹ que fo baylat als ditz malautes (de la malautia) per lo servici del potz.	ii s. i d.
---	------------

Corde de puits et de cloche :

Per far la corda del potz de la dicha malautia per xix liuras de cambets ²	vi s. vi d.
A Ramon Vialar per las fesaduras de la dicha corda e per las fesaduras de la corda en que hom fa las cloques de Paulin ³	x s.

Couverture de lit :

Paguiey (à Aymeric Conil) per la dicha bada am so que li iey fach quiti per la flessada

1. Le *ferrat* est le sceau en bois cerclé de fer ; le *blechi* est le seau en métal.
2. *Cambet*, chanvre. On dit aujourd'hui *carbe*.
3. Ce dernier membre de phrase serait incompréhensible si on n'était familier avec l'histoire d'Albi. Il s'agit de la façon d'une corde pour la cloche Paulin. Elle était ainsi nommée du chanoine *Paulin* qui, en 1257, en fit don à la ville. La *Paulin* était installée au clocher de Saint-Salvi. On ne la mettait en branle que dans les circonstances graves : en cas d'incendie ou pour signaler la présence de l'ennemi. Elle a joué son rôle dans toutes les guerres de l'Albigeois. C'était notre tocsin. C'est elle qui, le 5 mai 1491, appela les habitants d'Albi à la révolte contre Louis d'Amboise. Aussi, dans le procès qui suivit cette affaire au Parlement de Toulouse, l'avocat de l'évêque demandait que la *Paulin* fut mise en pièces, ou tout au moins placée, pour ainsi parler, sous sequestre. Le Parlement, plus spirituel que l'avocat Morilhon, ne condamna pas l'innocente cloche. (Voir *Révolte des Albigeois contre Louis d'Amboise*, par Aug. Vidal.)

de la viala que perdec que era del liech que teno a la garda los servidors dels
ssnors cossols¹. xx s.

Chapons :

A Bernart de Salgues per i parelh de capos d'auta grayssa que foro donatz al colector
per so que dones licentia de cancellar la carta en que li eran obligatz Johan de Marinier
e sos compahos cossols de saentras² per so que avia prestat a la viala³. vii s. xi d.

Bois :

Ad Ycart Marinier per lo postam que fo comprat per far las paretz de las batudas per
dos motos d'aur. xxxi s. viii d.

Per mieja cana de planca⁴. viii d.

Per la post que fo presa de lu (Sicart de Landas) per far la porta del armari en que
esta la emagina de nostra Dona de Fargas en la segrestania de St Salvi. xv s. x d.

Per 1^a pessa de fusta per adobar lo pon de Verdussa. ii s. vi d.

Cheval :

Al Galoys, servidor de M^{or} (l'avesque), per lo rossi que fo pres de lu e fo donat al dich
bot de Poto de S. Tralha per la garda d'Alby.. . . . xiii s. d'aur.

A Ramon Cadert per lo loguier de son rossi per i jorn que carrejec lo pastel de Pos
Arnaut. ii s. vi d.

A Duran Talhafer e Ramon Cadert per lo loguier dels rossis que portero del solie de
Peire Bona en la mayo comunel. iii s. iii d.

A Silvestre Boneri per lo carrech que fes del pastel de Peire Mayrayre en son rossi
que vaquet hun jorn e miech. viii s. vi d.

On voit qu'une journée de cheval est comptée 2 sous 6 deniers à Cadert,
tandis qu'elle revient à 5 sous 8 deniers dans le dernier article. Il faut sup-
poser que ce prix comprend la journée du charretier. Nous verrons bientôt
qu'une journée d'homme est de 2 sous 6 deniers, comme celle d'un cheval.

Verres :

Per iii molas de veyre. iii s. iii d.

Gants :

Per los gans que foro donatz al portier de la berbia e als dos servidors, vi s. viii d.

1. Un siècle plus tard, une *flessada* coûtait de 25 à 39 sous. Voir : *Deux Livres de rai-
son* (1517-1550), par MM. Louis de Santi et Auguste Vidal. Introd., pp. 234-235.

2. C'est-à-dire naguère.

3. Nous avons déjà vu que 3 livres de confitures coûtaient 2 livres.

4. La canne d'Albi valait 1^m787. On sait que la canne se subdivisait en pans, le pan
en pouces, et le pouce en lignes, et que chaque unité supérieure contenait huit fois l'unité
immédiatement inférieure. Ajoutons que la mesure des bois en planche était la *canne*
postan qui comptait 9 pans de longueur sur 8 de largeur.

Reliure :

Al bot de mossen Johan Poget per so que ha reliat lo libre e pagada la cuberta en loqual se deu scrieupre lo aliuramen del pecessori de la presen cieutat. xvi s. viii d.

Journées de clerc :

A Peyre Fontanie per la reyreserca que feys de la gens de la viala¹ e per las faseduras del libre del gach de tota la viala e los cartels de las mandas del dig gach en que vaquiey sieys jorns. i l. 2.

A Ramon Palafre per la emposicio de la galinaria loqual copiec de mandamen dels ssors cossols. xix s. vii d.

A M^e Jorda Ayralh per 1^a copia que fes de 1^a citatio de Guiraut Chalvaric que fasia ajornar los ssors Cossols e per lo proces que fo mes sus la dicha copia. ii s. vi d.

A Peyre Fontanier per los trebalhs que a meses e far far los ditz prestes e per scrieure los prestes e las despensas, quar li avem fach perdre son temps per lo espaci de vint e quatre jorns. ii l. 3.

Al clerc de Cumbert per l'escrieure de huna appellacio que ordenec, monta la sac (*sic*). xx d.

Per la despesa que fo facha per far lo libre dels vi talhs en la mayo communal. v s.

A M^e Johan Raffi per lo libre del gach que fo fach per lo dich M^e Johan Raffi 1^a vegada e miech⁴. xx s.

Honoraires de notaire :

A M^e Johan Begonier, notari d'Alby, per 1^a letra compulsoria que fes ad instantia dels ssors cossols diverses que eron tengutz a la viala, que se endressava a G^m Vedel, sirven real d'Alby. v s.

A M^e Pos Cumbert per las grossaduras de hun insturmen en loqual Peyre Tesseyre era obligat a la viala. x s.

Per l'esturmen⁵ grossat que fo cancelat. xx s.

A M^e Johan Ronat, notari d'Alby, per las grossaduras de hun scindicat que fo fach per los ssors cossols per trametre a Carcassona per la playdaria de Guiraut Chalvaric. xx s.

A M^e Asancio de Cesano⁶, notari d'Albi, per la playdejaria que se menec en son tau-

1. Il faut sans doute entendre : pour le recensement des gens.

2. Le trésorier avait écrit 2 livres; les juges du compte ne lui allouent que 1 livre.

3. On ne lui paie donc la journée qu'à 1 sou 8 deniers. Mais il ne faut pas perdre de vue que Fontanier est trésorier et qu'à ce titre il reçoit un traitement annuel.

4. 1^a vegada : une fois. Il faut sans doute entendre qu'il fit une copie et demie du livre du guet

5. *Insturmen* et *esturmen* signifient, est-il besoin de le dire? acte notarié. Dans : *Deux Livres de raison* (1517-1550), il s'écrit presque toujours *sturmen*.

6. On pourrait se demander si ce notaire n'est pas d'origine espagnole. La terminaison de son nom et surtout son prénom *Ascension* semblent l'indiquer. Rodrigue de Villandrando avait dû entraîner avec lui pas mal d'aventuriers. Quoi qu'il en soit, bien que nous soyons assez familier avec les archives d'Albi et du département du Tarn, c'est la première fois que nous rencontrons ce nom à physionomie exotique.

lier¹ am los senhors cossols d'Alby a m^e Johan de Peyra² per far suspendre la monetio que avia facha lo dich M^e Johan de Peyra contra los ssors cossols. II v d'aur.
Valo. II l. xv s.

Al dich de Cesano per la resta de las scripturas fachas per la dicha playdejaria. XII s. vi d.

Per las canceladuras de la carta³ en laqual se era obligat per la maleuta que avia facha de M. Ramon Bonaffe quant (*mot illisible, probablement malevet*) los dotze escuts a M^e Johan de Peyra. II s. vi d.

Honoraires d'avocat :

A M^e Peyre de Cannac, advocat de la viala en la dicha playdejaria, en deducio de so que li era degut a causa del patrosin. I v d'aur.

A Mossen Bernart del Bosc, jutge de Mossor d'Alby⁴, en so que lo hiey fach quiti am Ramon Palafre en deducio de la relacio que ha facha de la playdaria de Asondat⁵. III v d'aur.

A Mossen G^m de Montalasac, advocat de la dicha playdaria per la partida de Peyre Malivanc, Johan Losspieyr et lors companhos, uech motos d'aur, valo. VI l. vi s. VIII d.

1. Ce mot *taulier* désigne ce que nous appelons aujourd'hui l'étude d'un notaire. Au dix-septième siècle, on dira : *boutigo*, boutique. Nous n'aurions pas relevé ce mot s'il n'offrait un cas fort curieux d'extension de sens. Par *taulier* on en vint à désigner la fermeture des larges baies en arcades qui éclairaient le bureau des notaires et la boutique des marchands. Elle était constituée par des planches épaisses de 3 ou 4 centimètres, larges d'une vingtaine et de la hauteur de la baie; on les faisait glisser, l'une après l'autre, dans une double rainure pratiquée, l'une à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure de la baie. Ce genre de fermeture n'a pas complètement disparu.

2. Jean de Peyre était un avocat de Toulouse. C'est à lui que les consuls confièrent leurs intérêts dans le procès de la *emagina* de Fargues. Il reçut « per las scripturas de la playdejaria » 12 écus d'or. et pour la plaidoirie elle-même, 28 écus 25 sous, plus les frais de citation, de sceau des lettres de citation, etc.

3. Les reconnaissances de dettes étaient constatées, soit par acte public, soit par *carta*, soit par *billeta*. La *carta* était une expédition très abrégée de la cède délivrée par le notaire; la *billeta*, au contraire, qui n'avait d'autre valeur légale que celle du témoignage, était écrite quelquefois par le notaire, — bien qu'elle ne figurât jamais dans le registre des cèdes, — mais le plus souvent par le créancier ou le débiteur. (Cf. *Deux Livres de raison* (1517-1550). Introd.; chap. v.)

4. L'évêque d'Albi était seigneur spirituel et temporel de la ville et de sa juridiction; il avait la moyenne, haute et basse justice. Le pouvoir judiciaire était confié à un juge appelé régent; la justice était rendue à la *bisbie* même, dans la *temporalité*. Mais le roi avait aussi son juge à Albi, le viguier. Pour échapper à la justice de l'évêque, il suffisait d'en appeler à celle du roi, de prononcer la formule sacramentelle : *Appello*. Aussitôt l'inculpé était remis aux officiers royaux. Le droit de justice de l'évêque était même assez restreint : il mettait en mouvement l'appareil judiciaire, mais le régent était assisté de trois prud'hommes; la sentence était rendue par un jury composé de vingt prud'hommes au moins, et les officiers de la temporalité n'y pouvaient rien changer. Voir sur cette très intéressante question les études : *Révolte des Albigeois contre l'évêque Louis d'Amboise et Crimes et Châtiments dans l'Albigeois* (1394-1600), *Revue du Tarn*, vol. VIII, IX et X, Aug. Vidal.

5. Il s'agit ici du procès intenté à la ville par Ascondat, à suite de la démolition de sa maison adossée au rempart.

Nous aurions pu relever un certain nombre d'articles pour paiement d'honoraires d'avocat; mais presque tous ne sont que des acomptes.

Journées de guet :

A Peyre Bru, alias Peyras, sirven de Mossor d'Alby, per tres jorns que stec a la bada del pueg de Carlusset, a xxv de octobre m. miii^e xxxvii, e de la gacha de S^{ta} Africa. viii s. ix d.

A Berthomieu Valeta per ii jorns que avia stat a la bada del cloquier de S^t Salvi, con-
tan dos sols e sieys denies per jorn. v s.

Au même : Per miii jorns que a stat a la bada de la gachola de Saint Salvi a causa de
las gendarmas de Astoart que era allotjat en lo loc de Castanet¹. x s.

A Peyre Conil per xiii jorns que a stat a la bada. xxxii s. vi d.

A Esteve Calvarias per i jornal que a stat a la bada de Foy. ii s. vi d.

A Ramon Cop per la bada que fes al pueg de Rantelh per hun jornal. iii s. ix d.²

A Conil per la bada que fes per las gendarmas de Mor de Lomanha en que vaquet
sieys jorns. xv s.

En résumé, une journée de guet était payée 2 sous 6 deniers, comme une journée ordinaire d'homme. Les Comptes que nous analysons contiennent une grande quantité d'articles de dépense de guet; la journée est toujours payée à ce prix.

Un des chapitres les plus intéressants des Comptes, au point de vue spécial que nous examinons en ce moment, est celui qui porte pour titre : *Mesa e paguas fachas a causa de las reparacios de pons et de fons e de l'escola*. Nous allons l'analyser rapidement :

A Johan Rebolet del molis peyrier per dos jornals que avia stat [a] adobar l'escola, x s.

A Peyre de Montelhs per cent sparros³ que foro preses per tortissar l'escola. i s. vi d.

Au même : Per hun jornal de lu e de son rossi que a stat a carregar la teula al abeurador de Verdussa. v s.

A Johan Boyer massonnier per resta dels jornals que avia meses al pont de la Trebalha e a Ronel⁴ en que avia vaquat xxi jornals segon lo libre dels obriers, ia l. xiii s.

1. Castanet, petite commune de l'arrondissement de Gaillac, mais plus près d'Albi que du chef-lieu d'arrondissement.

2. Il ne faut pas s'étonner de ce prix si supérieur au prix ordinaire. Le pech de *Rantelh*, aujourd'hui *Ranteils*, exploité comme carrière de pierre à chaux, est situé à près de 3 kilomètres d'Albi. Cop devait être assez exposé; on lui payait le danger qu'il courait.

3. Par *sparros*, aujourd'hui *esparrous*, on entend les échelons d'une échelle et les pièces de bois dont on garnit un mur construit en torchis. C'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. Par suite, *tortissar* signifie bâtir en torchis.

4. Il s'agit des ponts-levis des deux portes : de la Trébaille, qui donnait accès dans la ville aux habitants du Castelveil, et de Ronel, située entre les deux portes du Vigan et du Tarn.

A Johan lo Valh alias lo breto per doas [vegadas] que avia stat a tirar la teula del abeurador de Tarn. VI s. VIII d.

A Steve Rollan per ix jornals que avia stat a las obras de la viala, contan per jornal dos sols e sieys denies. XXII s. VI d. 1.

A Ramon Austri... per dos jornals que mes [a] adobar las peyras de las fenestras de l'escola, contan per jorn sinc sols. X s.

A P^e Boyssso per hun jornal que stec a la obra del pon de Roanel. III s. IIII d.

Ad Adam Cochacoha, fustier, que basties lo dich pon de Roanel. II l.

Au même : Per la despensa que fes en son hostel quant fes lo pon de Roanel per so que li fes quiti am Salvi he am los comus que levavan per i moto e sept gros et miech d'aur. XXVI s. VIII d.

A G^m Guilhabert, fustier, per so que adobet lo mantel de la cuberta de la plassa. IX s. VIII d.

Au même : Per i jornal que estec a sarrar lo boial (ou bojal) de muralha que era davan l'ostal de M^{or} lo Cotre. III s. IIII d.

Au même : Per i jornal que stec a mesurar lo mortier de S^{ta} Cecelia que pres per lo pon del Castelvieilh. III s. IIII d.

A G^m de Monestier per ii jornals de bestia per portar lo mortier et teula a pont de Marloy. X s.

A G^m Amblart per dos jornals que a stat a far lo gachial de la Trebalha e deroquar la teula dels pilars defora la muralha. VII s. VII d.

A G^m Galquier per dos jornals que a stat al pon de Marloy e per i jornal... al gachial de Lagrava. VII s. VI d.

A G^m de Monestier per dos jornals de sa persona que a stat al pon del Viga e per dos jornals a carregar la arena.² XV s.

A Brenguieyra de Lacor per i jornal que a stat a portar lo bart³ als autres del pon de Roanel⁴. I s. III d.

A Johan Armengau per dos jornals que a stat a carregar la arena de la caussada⁵ del pon de Tarn am doas bestias. XV s. X d.

1. Ainsi que nous l'avons déjà dit et comme le constatent les articles de dépenses que nous reproduisons, la journée d'un homme de peine se paie 2 sous 6 deniers. Il est intéressant de rapprocher ce prix de celui d'une journée au siècle suivant. Entre 1520 et 1550, il était de 4 doubles ou de 3 sous 8 deniers pour une journée de labour, de 2 sous 6 deniers pour une journée de moissonneur et de travailleur de terre. On voit donc qu'en un siècle le prix des journées n'a guère varié. Il est vrai que ces prix ne sont pas absolument comparables, puisqu'il s'agit, pour les premiers, de journées de citadins, pour les seconds, de journées de paysans. (Cf. *Deux Livres de raison*, Introd., pp. 209, 210.)

2. On voit que le mot *sable* n'avait pas encore conquis son droit de cité dans le vocabulaire albigeois.

3. Sorte de mortier fait de terre (*lissa*).

4. On voit qu'une journée de femme est payée moitié moins qu'une journée d'homme. L'article suivant le confirme. La *moïther* de Huc Coste touche 2 sous 6 deniers pour deux journées.

5. C'est-à-dire la chaussée du pont. Profitons de l'occasion qui se présente pour relever une erreur commise par M. A. Collin dans *Le pont des Tourelles* (26^e vol. des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 1895). Le plus vieux pont de

Au même : Per portar la peyra al dich pon de Tarn per quaranta saumadas ¹ .	xx s.
A Johan Timbaut per 11 jornals que avia stat per talhar los boyssos que foro meses a la muralha detras S ^{ta} Cecelia et adobar los plancats.	VI s. VIII d.
A Bernat del Castel, fabre, per las faseduras de las cavilhas, relhas e cadenas e per lo fer quel y mes del seu a relacio del obrier en lo pont de Roanel.	xv s. x d.
A Philip Defas per lo port de la teula et vueletta ² que portec a l'escola.	x s.
A Bernat del Castel per las obraduras de LVIII liuras III ^{tes} de fer que a obradas, xx s.	
A Bernart Marti per lo port de 1 millier de teula... al abeurador de Tarn. xvii s. v d.	
A Johan de Fauch per v desques ³ que foro compratz per carrejar e curar la terra dels valats de la viala.	VII s. I d.
A'n aquels que curero e adobero la fon de Verdussa.	v s. ix d.
A Ramon Gausion per doas carradas de caus ⁴	I v d'aur.
Per 11 ^{tes} palas que foro compradas a la obra de la barbacana del Viga.	xx d.
Per l'estrena que feyro los ss ^{ors} cossols als obriers de la barbacana.	v s.
Per 1 ^a cana de postam que fo comprat per far la scindrias [de la barbacana] ⁵	v s.
Per 1 ^a carrada de cabiros que foro preses per far las dichas scindrias.	IIII s. v d.
Als homes que adobero los boyssos sus la paret detras S ^{ta} Cecilia davan l'ostal de M ^{on} Peyre Danglas.	VI s.
Per dos sacs de caus viva per las antas ⁶ de Ronel.	III s. IIII d.
Per 1 jornal que stec lo seu vaylet [de Jean de Fauch] am lo rossi a carrejar la teula del gravier ⁷ de Tarn a las antas del pon de Roanel.	v s.

France, les ponts gallo-romains exceptés, n'est pas celui dont l'éminent ingénieur a écrit l'histoire, mais celui d'Albi, celui dont les consuls de 1438 font recharger la chaussée. Une assemblée composée du vicomte d'Albi, des dignitaires ecclésiastiques de l'Albigeois et des diocèses voisins et d'un grand concours de peuple en décida la construction vers 1035. (Voir dans *Hist. de Lang.*, éd. Privat, vol. V, p. 414, col. 2, et *Gallia christ.*, nouvelle édition, t. I, *Instrum.*, p. 4, la relation de cette assemblée.) Tous les auteurs qui ont écrit sur l'Albigeois, les Crozes, les Compayré, les d'Auriac, s'accordent à dire que la construction de ce pont fut commencée aussitôt la réunion tenue à Albi. Le regretté Emile Jolibois a consacré une très curieuse notice à ce vieux monument. (*Revue du Tarn*, vol. I, pp. 73 et suiv.; vol. II, pp. 197 et suiv.) Cependant, pour être exact, il convient d'ajouter que le vieux pont d'Albi a été profondément remanié dans le cours de son existence huit fois séculaire. Au-dessus de chaque couple de piles s'élevaient des maisons dont la ville avait la directe. (Voir *Revue du Tarn*, vol. XI, pp. 85-97.)

1. On sait que la *saumée* est la capacité de chargement d'une bête de somme qu'Olivier de Serres prit pour base de son système des poids et mesures.

2. On appelait *vueletta*, et au seizième siècle *viuletta*, le carreau ou demi-brique carrée; elle était fabriquée avec une argile dure, presque violette, d'où son nom.

3. Paniers.

4. Une charretée de chaux est payée à Jean de Fauch 14 sous 2 deniers.

5. Cintres.

6. Parapet du pont.

7. Il ressort de cet article que le sens du mot *teula* est plus étendu qu'on pourrait le supposer. Il ne signifie pas seulement brique, mais encore toutes sortes de matériaux propres à la construction. Ce n'est pas, en effet, au gravier du Tarn que l'on aurait pu fabriquer de la tuile. Au reste, l'article suivant est ainsi conçu : « Ad Huc Bordo per 11 jornals que avia stat per amassar la teula, v s. »

Per III postes de pibol que foro presas per la obra de la barbacana.	x s.
A Bernat Mondonnier per VIII jornals que avia stat a la barbacana de las antas del pon de Roanel.	XXIII s. IIII d.
Per II semals que foro compradas de la molher de Bertran Jacme per la obra de la barbacana del Viga.	xv s. x d.
Per III piquos que foro perduts quant feyro la cava de la barbacana [del Viga].	XII s.
A G ^m Bona, fustier, per vi jornals que avia stat a las obras de la viala.	XXV s.
Per III ^{as} postes... per la gachola del Viga.	IIII s.
Per quatre postes de pibol grandas per star las parets ¹	I moto d'aur.
A Guilhaumer Garasso per III jornals que avia stat a far las voladas de Lagrava e per lo servici dels fustiers	VII s. VI d.
Au même : Per VII jornals que a stat a debatre l'ostal de Asondat am los fusties.	XVII s. VI d.

CONCLUSION.

Nous avançons-nous trop quand, au début de notre étude, nous affirmions qu'un voyage à travers les Comptes de la ville d'Albi ne serait pas sans charme ? Et cependant nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé l'intérêt du manuscrit. Que de détails nous avons dû, pour ne pas sortir des limites que nous nous étions posées, négliger non sans regret parce qu'ils sollicitaient notre plume par leur originalité ! Nous aurions pu suivre les divers messagers que les consuls envoyaient dans la région, soit pour porter des lettres, soit pour surveiller la marche des troupes de Villandrando ; noter leurs dépenses ; nous aurions pu surtout nous étendre beaucoup plus que nous ne l'avons fait sur les travaux entrepris par les consuls pour la défense de la ville. Mais, outre que nous nous sommes souvenu du précepte de Boileau : « Qui ne sut se borner... », nous avons voulu éviter à nos lecteurs l'ennui que finit par faire naître la monotone uniformité des détails.

Il est un point cependant qu'on nous permettra de souligner : c'est l'importance du document que nous venons d'analyser pour l'étude de la langue romane. Au quinzième siècle, cette langue, qui fut celle d'un peuple opulent, plein de faconde, à l'imagination débordante, au geste prompt, n'est pas si dégénérée qu'elle n'ait conservé quelque reste de son éclat du douzième et du treizième siècles. Sans doute, nous sommes loin de l'époque où le jeune vicomte de Saint-Antonin, pour ne parler que de celui-là, enivrait tout le

1. C'est-à-dire pour étayer les murailles.

Midi de la France de ses merveilleuses poésies (onzième et commencement du douzième siècle). Cependant, au quinzième siècle, la veine poétique était loin d'être épuisée au pays d'Oc; il y eut une nouvelle efflorescence avec les Vidal, les Azémar, les Cailla au treizième siècle. On voit que si la langue romane se débattait sous l'étreinte de la langue du vainqueur, elle n'avait pas encore trop perdu de sa vitalité. Au seizième siècle même, elle jeta un suprême éclat avec Pierre Goudelin, le *Goudouli* à qui les Toulousains ont promis une statue qu'il attend encore.

Il serait intéressant de rechercher les causes de la décadence du roman. Mais cette étude, qui a été faite ailleurs¹, nous entraînerait trop loin. Constatons seulement que l'ordonnance de 1539, qui la proscrivit comme langue officielle, ne put, tant il avait des racines profondes dans l'âme du peuple, l'extirper du Midi. Est-elle morte cette langue qui a produit des poètes comme Jasmin, Mistral, Aubanel, Roumanille, Fourès? Est-il prêt d'être brisé ce merveilleux instrument qui a fait retentir les vers de *Mireio* dans presque toutes les régions de l'Europe intellectuelle?

Quoi qu'il en soit, il est un travail qui devrait tenter un philologue, ce serait de noter les successives transformations du roman à travers les âges, depuis le onzième siècle jusqu'au seizième, au moment où il devient un patois. Et ce ne sont pas les documents qui manquent, des documents déjà publiés et non enfouis dans les bibliothèques.

Et c'est parce que nous avons pensé que cette œuvre est utile, c'est parce que nous espérons qu'elle se fera un jour, que nous avons préparé une pierre pour le futur monument.

Aug. VIDAL,

Correspondant de la Société.

1. Voir *Deux Livres de raison* (1517-1550), chap. II.

LES

STATUES DE LA VIERGE

AU MUSÉE DE TOULOUSE¹

Les statues de la Vierge traduisent les transformations de la statuaire au Moyen-âge avec les modifications diverses du sentiment chrétien envers la mère du Christ. On comprend aisément qu'il est plus facile de suivre ces nuances successives sur une même figure, et, d'ailleurs, les statues de la Vierge sont si nombreuses, que les éléments de comparaison se présentent, pour ainsi dire, d'une année à l'autre.

Le Musée de Toulouse réunit, après les avoir retirées des divers sanctuaires de la ville ou de la province, plusieurs de ces statues qui, malgré de regrettables lacunes, permettent d'étudier le mouvement de l'art,

I. — La plus ancienne de ces images paraît dater du douzième siècle. Il ne faut pas prendre, en effet, pour une marque de trop grande ancienneté la facture grossière d'un imagier inhabile.

Un chapiteau du cloître de l'abbaye de Saint-Pons-de-Thomières² montre la représentation hiératique la plus conforme aux règles primitives de l'iconographie chrétienne. La sculpture est épaisse et barbare, mais elle reproduit le caractère surnaturel que l'on entendait imprimer sur le groupe de la mère et de l'enfant (*fig. 1*).

La Vierge, assise dans une auréole elliptique, couronnée d'un bandeau

1. Ce mémoire a paru, moins complet et sans figures, dans les *Mélanges Couture*, Toulouse, 1902, p. 323.

2. N° 840 du *Musée de Toulouse, Catalogue des antiquités*, par E. ROSCHACH, 1865. C'est ce catalogue dont les numéros sont souvent indiqués ci-après.

fleuronné, tient des deux mains, entre ses genoux, les bras de l'Enfant Jésus, presque droit, la tête entourée du nimbe crucifère, bénissant de la main droite et tenant de la gauche le livre des évangiles. Des nuages et des globes d'encensoirs les entourent.

La Vierge présente ainsi son fils à l'adoration du monde. Elle ne le porte



FIG. 1. — La Vierge sur un chapiteau de Saint-Pons de Thomières.

pas sur son bras et ne le presse pas contre sa poitrine. Elle est animée de plus de respect que de tendresse. C'est la mère de Dieu et non d'un homme. Le même sentiment est encore exprimé, mais avec un art incomparablement supérieur, dans la Vierge du portail de Chartres, dans celle de la Porte Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris, qui date de 1180 environ, d'après les récentes constatations de M. de Lasteyrie, et dans bien d'autres de la même époque. Dans quelques-unes même, la mère ne touche pas son enfant et elle étend ses bras en signe de vénération extatique.

C'est donc l'Enfant Dieu qui est le véritable sujet du groupe, et sa mère n'est vraiment que le trône où il s'assied. Le groupe n'est d'ailleurs que le revers du chapiteau dont le véritable sujet est le Christ en croix représenté sur l'autre face. Droit sur une croix gemmée, il est encensé par deux anges, tandis

qu'un des soldats et le centurion tendent vers lui l'éponge et la lance. Le surnaturel prend encore sa place dans la scène réelle¹.

Les quatre figures symboliques des évangélistes unissent les deux groupes sur les côtés du chapiteau; l'homme ailé, barbu, ce qui est rare, l'aigle, et au-dessous, suivant l'ordre toujours suivi, le lion et le taureau ailés. Mais tandis que les trois animaux semblent se diriger vers la mère et l'enfant, leur tête se retourne vers le divin crucifié, montrant ainsi qu'il est le sujet principal. On voit souvent sur les tympans des portails romans, surtout sur ceux des églises du Nord, l'inversion analogue de la tête des symboles évangéliques se dirigeant vers le Christ.

II. — Un pilier carré, aux faces légèrement incurvées, de l'ancien cloître Saint-Just de Narbonne², montre une représentation hiératique encore, mais où apparaît déjà un sentiment plus humain. La Vierge porte une couronne à trois fleurons ornée de pierres précieuses. Elle est assise sur un siège sans bras ni dossier, mais recouvert d'un coussin aux extrémités brodées. Elle ne présente plus son divin fils, mais le soutient sur son genou gauche. Il apparaît cependant encore de face; il est



FIG. 2. — La Vierge sur un pilier du cloître de Saint-Just, Narbonne.

1. *Bulletin de la Société archéologique*, 1907 : la porte de Saint Pierre-des-Cuisines.
2. N° 821 du *Catalogue* de M. Roschach.

entièrement vêtu, tient le livre de la main gauche et bénit de la droite. C'est toujours la Vierge reine et l'Enfant Dieu. Deux anges sur l'angle du pilier

encensent le groupe avec des encensoirs aux capsules sphériques munies de trois chaînes (*fig. 2*).

Le visage de la Vierge est entouré par le voile qui s'échappe sous la couronne et retombe derrière les épaules sur les bandeaux épais des cheveux. Sa robe brodée au collet de losanges entre-croisés est retenue à la taille par une ceinture lâche et descend jusqu'aux pieds chaussés. Le manteau ouvert avec bordure brodée remonte sur les genoux, et la Vierge le soulève de la main droite qui porte une fleur.

Sur le côté opposé du pilier, un roi couronné, assis sur un siège analogue, tient de la main droite un sceptre terminé par un bouquet de feuilles, du milieu duquel surgit un fruit, peut-être la branche de pommier qu'une épopée du douzième siècle met dans la main de Charlemagne¹. Cette figure n'est certainement pas, en effet, celle du Christ,



FIG. 3. — Charlemagne sur un pilier du cloître de Saint-Just, Narbonne.

comme le dit le *Catalogue*, car elle n'est pas nimbée, la main ne bénit pas et les pieds sont chaussés, mais plutôt celle de Charlemagne que la cathédrale de Narbonne regardait comme son fondateur (*fig. 3*).

1. Romans de Dom de Mayence, cité par Viollet-le-Duc. *Dict. du Mobilier*, t. IV, p. 321.

Sur les deux autres côtés du pilier, on voit des martyrs portant un livre et une palme, saint Just et saint Pasteur, patrons de la cathédrale. La sculpture paraît dater de la fin du douzième siècle.

III. — La représentation de la Vierge du vieux cloître narbonnais peut être rapprochée de celle qui figure sur le chapiteau de l'ancien cloître de Saint-Etienne de Toulouse consacré à la légende de Marie Égyptienne¹. La Vierge y occupe la place d'honneur, et le chapiteau célébrait ainsi un de ces nombreux miracles, chers au Moyen-âge, qui contribuèrent si puissamment à la rapprocher des hommes. Elle est couronnée et le voile encadre son visage. La robe aux plis élégants, multipliés, mais souples et naturels, est ornée d'un large collet brodé; son manteau est largement ouvert. Elle tient de sa main gauche un sceptre qui s'épanouit en une belle fleur d'arum. L'Enfant est assis de même sur son genou droit; sa tête mutilée est nimbée du nimbe crucifère. Il appuie simplement sa main droite sur son genou et laisse la gauche ouverte; ses petits pieds nus chevauchent l'un sur l'autre, comme dans la représentation précédente, mouvement enfantin qui annonce l'approche des recherches de la réalité. Il est entièrement vêtu d'une robe couverte de broderies (*fig. 4*).



FIG. 4. — La Vierge sur un chapiteau de Saint-Etienne, Toulouse.

La figure de la Vierge, fine, attentive, est un peu moutonnée comme celles des vierges sages et des vierges folles qui se voient sur deux autres chapiteaux.

D'autres chapiteaux montrent encore la Vierge reine accueillant les rois mages (n° 621^a) ou s'inclinant sur le bras décloué de son fils dans la scène de la déposition de croix, mais cette figure est très mutilée (n° 698^a).

1. N° 651^d du Catalogue. — E. Male, *Les chapiteaux romans du Musée de Toulouse et de l'école toulousaine du douzième siècle*. *Revue archéologique*, 1892, p. 29, pl. XVI.

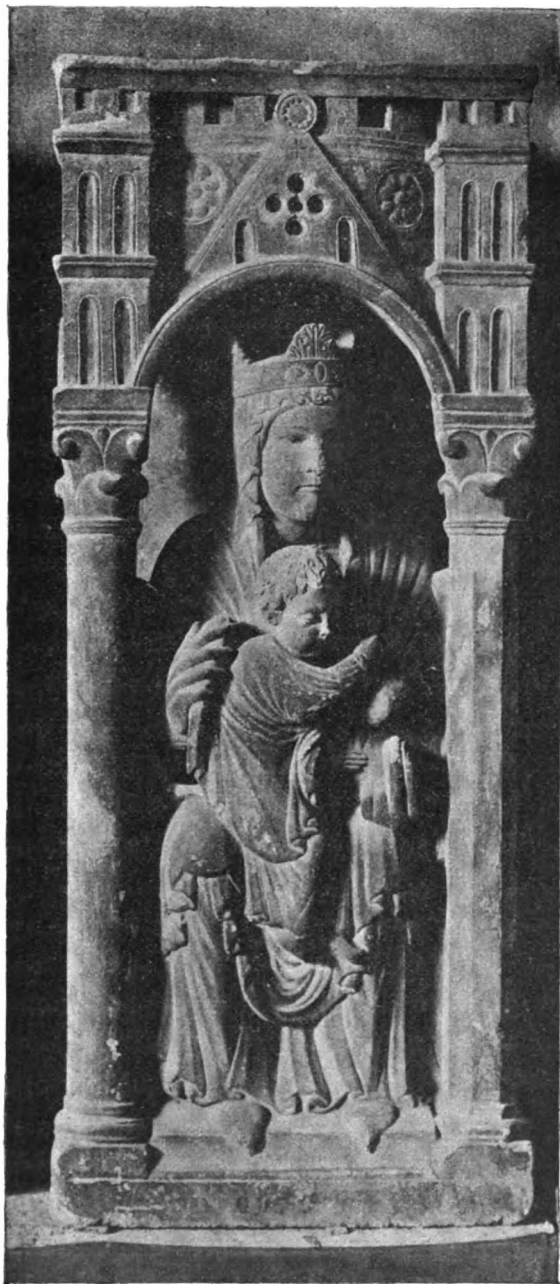


FIG. 5. — La Vierge du portail de la salle capitulaire de la Daurade, Toulouse.

ment contenté de reproduire un type consacré, mais il a cherché à imiter une

On y retrouve cependant le mouvement pathétique qui caractérise, sur les chapiteaux venus du cloître de la Daurade, les scènes de la Passion du Christ. Le sentiment de la vie et du drame s'y exprime avec une singulière énergie.

Si les personnages représentés sur ces chapiteaux, ainsi que ceux plus grands dressés sur les montants des portes des salles capitulaires, s'inspirent des ivoires et des étoffes venus de l'Orient et surtout de Byzance, leur costume reproduit dans ses formes générales celui qui était porté au douzième siècle.

IV. — Parmi les statues de rois, de reines et de prophètes arrachées au portail de la salle capitulaire de la Daurade, et sans doute au milieu ou au-dessus d'elle, se montrait celle de la Vierge assise sous une arcature¹. La tête est encore ceinte d'une couronne fleuronnée, mais elle ne regarde plus de face; elle s'incline vers la gauche, esquissant un premier mouvement naturel, plein de bonhomie. Elle s'empreint aussi d'un sentiment de réalité assez accentué. Le sculpteur ne s'est pas évidem-

1. N° 697 du *Catalogue*.

des figures populaires qu'il avait sous les yeux. Les mains sont mieux dessinées et se rapprochent davantage de la nature (*fig. 5*).

La Vierge retient simplement par les plis du manteau l'Enfant Jésus complètement vêtu. Sa main gauche soutient au bout de ses doigts, non le globe du monde, comme on l'a cru, mais la pomme fatale qui rappelle la cause de sa mission dans le monde et les origines de sa puissance. Elle la présente au divin Enfant qui semble vouloir s'en emparer avec sa main droite, mouvement à la fois symbolique et bien enfantin. Plus tard, il la saisira, et quand le sens du symbole sera oublié, elle deviendra le globe du monde surmonté d'une croix.

La niche cintrée abritant la Vierge s'encadre dans deux colonnes à chapiteaux corinthiens, l'une ronde, l'autre prismatique, supportant des édicules carrés, ajourés, crénelés aux deux côtés d'un gable ajouré et crénelé de même. Elle rappelle celle de la Vierge à la porte Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris. Les statues du portail de la Daurade, aux figures calmes, aux vêtements dont les plis droits tombent naturellement et déjà avec une certaine largeur, datent des premières années du treizième siècle.

Puis s'ouvre un vide douloureux au moment où l'épanouissement vigoureux et fécond de la statuaire toulousaine semblait promettre un nouvel essor qui se serait uni à celui qui devait bientôt rayonner superbement sur toute la France ; la guerre albigeoise écrasa la province et la stérilisa pour de longues années. Le pays ruiné ne fut plus en état de produire des œuvres d'art, et ce ne fut qu'aux dernières années du treizième siècle que les cathédrales de Toulouse et de Narbonne purent élever leurs chœurs, demeurés sans leur complément attendu, et la cathédrale d'Albi sa vaste nef unique enclose dans les murs de briques d'une véritable forteresse. Ces trois églises ne reçurent qu'une ornementation très sobre ; la sculpture, à peu près nulle, se borna à ciseler les petits chapiteaux des piles, et aucune œuvre de statuaire n'y parut.

Seul, le chœur de Saint-Nazaire de Carcassonne, construit dans le même temps, vit, dans les premières années du siècle suivant, se dresser au-devant de ses piles élancées vingt élégantes et fines statues. C'est que saint Louis, désireux de faire oublier aux habitants qu'il venait d'adopter, en leur permettant de bâtir la ville basse avec de nombreux privilèges pour leur commerce, les rudes épreuves de la croisade, avait envoyé architectes et sculpteurs pour édifier le chœur de la cathédrale. Philippe le Hardi continua magnifiquement l'œuvre de son père, en mettant toutefois tous ses soins à compléter le formidable appareil de défense dont il entourait la cité¹.

1. Les statues de Saint-Nazaire, *Bulletin de la Société archéologique*, 1901, p. 258.

Nous devrions pouvoir parler ici des statues du Christ et de la Vierge, qu'entourait la cour céleste des saints de la chapelle de Rieux, presque tous au Musée. Ces deux belles figures, qui étaient chez un habitant de la ville, ont été vendues récemment, et elles sont au Musée donné à la ville de Bayonne par M. Bonnat¹. On peut voir combien l'art délicat de l'imagier avait conservé à la Vierge un caractère de suavité et de finesse comme de gravité dans l'attitude, au milieu des autres statues déjà accentuées par la réalité saisissante des mains sèches, aux doigts longs et effilés, aux articulations énergiques, des visages vigoureux et larges, moins fins que l'ovale distingué de Saint-Nazaire, antérieurs d'un quart de siècle à peine des poses enfin qui commencent à se contourner et à perdre l'imposante simplicité des temps qui précèdent.

Les statues de Saint-Nazaire datent de 1320 environ ; celles de la chapelle de Rieux de 1345. Les premières conservent le caractère idéaliste de l'art du grand siècle précédent, mais s'animent toutefois d'un mouvement qui commence à se manifester par les attitudes variées que signalent surtout la direction des plis des vêtements. Le même sentiment s'exprime encore dans les statues de la chapelle de Rieux, bien que l'imitation de la nature y soit déjà plus directe. Il est plus apparent surtout dans les deux figures enlevées à Toulouse. Les unes et les autres montrent que l'art français possédait en lui-même les éléments d'une rénovation féconde avant de recevoir l'impulsion trop généreusement jusqu'ici attribuée à la Flandre.

V. — Nombreuses sont encore dans les diverses provinces de France les statues de la Vierge qui, dans les quatorzième et quinzième siècles, montrent l'alliance de l'idéalisme traditionnel avec l'imitation de la nature dans les traits et dans l'expression du sentiment maternel, l'harmonie entre la grâce délicate et l'émotion ressentie². Malheureusement, le Musée de Toulouse n'en conserve aucune, et seul semble se rattacher à cette inspiration un groupe de l'Annonciation venu de l'église des Cordeliers. Il date des premières années du treizième siècle et est bien antérieur à l'église qui ne fut terminée qu'au quinzième³.

La Vierge, dont la figure s'anime d'une curiosité attentive, revêt sa taille allongée d'une robe aux plis fins et droits, qui rappelle encore celles des sta-

1. Voir les photographies dans le *Bulletin de la Soc. arch. du Midi de la France*, 1902.

2. *La sculpture aux quatorzième et quinzième siècles dans la région de Troyes*, par M. Raymond Kœchlin. *Congrès de la Société archéologique de France*, 1903, p. 239.

3. N° 736 du *Catalogue*.



FIG. 6. — L'Annonciation, église des Cordeliers, Toulouse.

tues de Chartres et de Saint-Julien du Mans. L'ange Gabriel est drapé avec plus de largeur et de science; le vêtement suit le mouvement du corps dont il laisse apparaître les formes. Les têtes sont d'une exécution assez lourde, mais



FIG. 7. — Vierge de Saint-Sernin, Toulouse.

l'expression est nettement accusée. La Vierge témoigne sa surprise par le geste traditionnel de la main relevée. Elle est debout devant l'ange debout lui-même, suivant le mode adopté par les imagiers du Nord. Les ailes de l'ange sont abaissées ainsi que le vent la règle iconographique. Il tient une branche de lis, et foule au pied le dragon qui mord l'arbre de la science (*fig. 6*). Le groupe est de grandeur naturelle.

VI. — Le Musée de Toulouse ne peut plus montrer ensuite que deux Vierges du quinzième siècle qui présentent le déhanchement caractéristique d'un art épuisé qui, dans cette voie, devient impuissant à se renouveler.

Le groupe de la mère et de l'enfant n'a presque plus de caractère divin. Déjà la Vierge de Saint-Nazaire qui sourit à son fils, comme celle de la porte dorée d'Amiens, n'est plus la reine du ciel idéalisée des siècles précédents. C'est une scène tendre de famille qui apparaît. L'enfant caresse le menton de sa mère d'un geste vraiment trop familier. Au Marturet de Riom, il tortille son fichu; à l'église de Muneville, en Normandie, il suce son lait. Mais ces vierges admirables, certes, con-

servent un caractère suprême de distinction et de finesse.

Les deux Vierges du Musée de Toulouse n'ont plus ni couronne, ni nimbe. La tête de la plus grande, en pierre, est élégamment recouverte par le manteau qui vient ensuite entourer la taille. La robe est retenue par une agrafe qui a été enlevée, et les plis sont encore traités assez large-

ment. Le visage est empreint d'une gravité douce et pensive. La main droite a disparu; le bras gauche porte l'Enfant dont le torse est nu. Il se retourne à demi vers sa mère et tient un oiseau noir qui picote son petit doigt (*fig. 7*).

Les représentations de l'Enfant Jésus avec l'oiseau sont assez nombreuses. L'imagination des symbolistes à outrance n'a pas manqué de s'exalter et a voulu voir dans le petit volatile, qui n'est en réalité qu'un modeste passereau, soit l'image du Saint-Esprit qui serait venu jouer avec l'Enfant, soit l'âme de l'homme dont il s'empare. Mais le temps des symboles était passé, et l'oiseau n'apparaît jamais aux grands siècles du Moyen-âge. L'une de ces applications serait inconvenante, l'autre contraire à l'iconographie, car jusqu'au seizième siècle l'âme est représentée par une petite figurine nue. L'oiseau n'est qu'un jouet et parfois un souffre-douleur entre les mains d'un enfant.

En effet, dans le groupe plus petit l'Enfant Jésus étire ses ailes. La tête, insignifiante et levée en l'air, ne regarde rien. Le visage de la Vierge, rond, est de même plat et inexpressif. Mais le costume est élégamment traité. Le manteau est retenu par une agrafe en bronze avec quadrilobes et perles. Une ceinture dorée, étroite, retenue par une boucle et dont le bout retombe, reproduit celles qui étaient communément portées à cette époque. Elles s'ornaient parfois d'orfèvreries. Toutefois les plis secs répètent une formule convenue : ceux de l'extrémité du manteau relevé sur le bras gauche retombent en volutes superposées (*fig. 8*). — Les deux statues sont peintes.



FIG. 8. — Vierge du Comtat-Venaissin.

La première était à Saint-Sernin¹. On peut encore distinguer sur sa robe des oiseaux, des fleurs de lis et des feuillages. La seconde, en marbre blanc, est venue du Comtat-Venaissin. Le manteau de la Vierge et la robe de l'Enfant sont ornés d'une bordure d'or ; le revers du manteau est bleu, celui de la robe rouge.

Raphaël devait peindre encore la Vierge au chardonneret, tandis que Memling avait peint aussi la Vierge à la pomme.

VII. Vers la fin du quinzième siècle se répandit la dévotion envers Notre-Dame de-Pitié. Le sentiment de la douleur s'exprima sous diverses formes. La représentation de la mort apparut même. Le Musée conserve plusieurs groupes de la Mère divine soutenant le corps inanimé de son fils. Dans l'un, venu des Récollets, la Vierge est accompagnée de saint Jean et de sainte Madeleine dont le vase de parfums repose sur le sol. L'expression de la douleur est contenue, bien que profonde, mais la valeur artistique de la Vierge et du Christ est bien moindre que celle de la Pieta conservée au fond du transept septentrional de Saint-Nazaire de Carcassonne.

On voit, à côté, une Pieta analogue, mais plus petite, dont les figures mouvementées sont traitées avec goût.

VIII. — Des rétables offerts par des donateurs figurèrent souvent la scène de la déposition de croix. Ils s'associèrent à la représentation dite de la messe de saint Grégoire, d'après une vision célèbre du saint pape dans son oratoire du Célius qui lui montra le Christ à demi levé dans son tombeau, entouré des emblèmes de sa passion.

Le Musée en possède deux.

Dans l'un, la Vierge s'incline à demi sur le corps de son fils qu'elle soutient des deux mains sous l'aisselle et la jambe gauche, geste tendre et maternel, plus naturel et plus expressif que la main levée un peu déclamatoire qui se répétera souvent dans la suite. Deux saints nimbés pleurent à côté d'elle, l'un les mains croisées pour la prière, l'autre les bras étendus en signe de douleur ; ce sont les patrons des donateurs, représentés plus petits, à genoux, au-dessous d'eux ; l'homme au manteau à capuchon rabattu avec une enclume devant lui, emblème de sa profession ; la femme encapuchonnée tenant un chapelet. Les

1. *Catalogue du Musée de 1835*, par Dumège.

instruments de la passion sont suspendus au-dessus des personnages, aux bras de la croix¹.

L'autre groupe, plus important, venu de Saint Sernin², présente une scène analogue sous une arcature trilobée. A droite de la Vierge, sainte Catherine, nimbée de rayons d'or, ainsi que les autres saints, tient la roue de son supplice et la palme du martyr; saint Jean, le livre et l'agneau; un saint vêtu en moine, un bouclier blasonné d'une croix d'or sur champ de gueules, armes de la famille de Benque (?), et abritant un petit enfant; enfin, sainte Madeleine, le vase à parfums, tandis qu'elle appuie sa main gauche sur la tête de la donatrice. Le donateur et la donatrice sont à genoux devant les saints, les mains jointes et d'une taille plus petite (*fig. 9*).



FIG. 9. — Déposition de croix, rétable venu de Saint-Sernin.

Le soleil et la lune brillent aux côtés de la croix aux bras de laquelle sont suspendus la colonne et les cordes de la flagellation, les tenailles, le marteau l'échelle, le vase de vinaigre et l'éponge, la lance et le linge.

Tandis qu'un grand nombre de statues maniérées et conventionnelles paraissaient entraîner dans une chute inattendue l'art français par excellence,

1. On voit un bas-relief assez semblable, offert aussi par un forgeron, dans la crypte de Saint-Sernin.

2. N° 709 du *Catalogue*.

d'autres conservaient dans quelques ateliers privilégiés le sentiment de la grâce, de l'élégance et de la sincérité qui ne peut jamais s'éteindre chez nous. Lui-même, toutefois, se serait affadi peut-être sans un secours qui lui vint de l'éternelle rénovatrice, la féconde nature. Il avait déjà d'ailleurs manifesté son action depuis de longues années, comme le montrent les figures de femme assises sur des lions d'une allure mouvementée et de formes ressenties que l'on voit à la porte des Innocents à Saint-Sernin, comme les figures de l'Annonciation et les statues de Rieux. A vrai dire, il n'avait jamais cessé d'apparaître depuis les dernières années du douzième siècle sur divers monuments de la France, à côté d'œuvres d'un art conventionnel, lorsque les maîtres de Bourgogne et des Flandres vinrent lui infuser une vie nouvelle et le concentrer sur la réalité. Le sentiment du portrait que les tombeaux des évêques et des seigneurs avaient inauguré depuis déjà de nombreuses années s'affirmait avec plus d'énergie, et l'épanouissement de cette régénération pleine de saveur et de puissance se manifesta dans nos provinces à la fin du quinzième siècle et au commencement du siècle suivant. Les statues d'Albi témoignent surtout de l'essor suprême de cet art, au moment où les influences italiennes s'apprétaient à le renouveler une fois de plus, en le fécondant par le sentiment de la distinction, de la grâce et du style que le réalisme excessif, empreint sur ces statues, avait vraiment trop dédaigné.

IX. — A elles se rattachent, dans le Musée de Toulouse, deux groupes d'une allure naïve et familière et d'une charmante expression. Au près de l'escalier qui conduit à la salle des tableaux toulousains, une Vierge semble vouloir retenir un instant le visiteur en se retournant vers lui¹.

Elle entoure de sa main gauche la taille de l'Enfant assis sur son genou et le retient encore par le pli de sa robe, mouvement d'autant plus naturel qu'il se tourne avec vivacité du côté opposé. Elle serre sous son bras un livre à fermoir à demi échappé d'un fourreau d'étoffe. Elle est revêtue d'une robe d'un bleu devenu verdâtre, avec collet orné d'un galon d'or à double rang de perles avec pierreries, et d'un manteau d'un rouge effacé descendant sous la couronne et l'enveloppant jusqu'aux pieds. Les étoffes épaisses et souples produisent un effet pittoresque par le large relief de leurs plis aisés et leurs creux d'un noir profond. Le manteau est doublé de fourrures.

La figure est vivante par le mouvement d'un aimable abandon, et son expression pénétrante et fine. Elle est presque enfantine encore, et les longues

1. Non indiquée au *Catalogue*.

boucles de cheveux qui descendent jusqu'à la taille ajoutent à cet aspect juvénile (fig. 10).

On lit sur le socle, aux deux côtés d'un blason martelé : *Nostre Dame*.....



FIG. 10. — Notre-Dame de ? (Provenance inconnue).

de Grace. Le village de Bruguïères, à trois lieues au nord de Toulouse, possédait une chapelle de pèlerinage dédiée à Notre-Dame-de-Grâce.

La Vierge est analogue à celle de l'adoration des mages qu'on voit au portail de l'église Saint-Nicolas, et les deux sont probablement dues au même artiste.

L'autre groupe est une Annonciation¹. L'ange n'est plus l'envoyé divin ; sa figure d'adolescent est d'une réalité humaine pleine de vie. Il est vêtu d'une dalmatique de diacre frangée de fourrures et tient une branche fleurie ; ses ailes sont abaissées suivant la tradition (*fig. 11*).

La tête de la Vierge avait été enlevée et fut remplacée, il y a une soixan-



FIG. 11. — L'Annonciation de la chapelle des Fourquevaux, église des Récollets.

taine d'années, par une terre cuite d'une expression insignifiante et fade, substitution regrettable qui peut induire en erreur un visiteur inattentif. La Vierge est debout encore, ce n'est que plus tard qu'on la représentera à genoux. De la main droite relevant le manteau, elle dessine le geste consacré d'étonnement, et sa main gauche s'appuie sur un livre ouvert au fourreau déployé, posé sur un pupitre à tige en spirale et à base en arcature en accolade fleuronée

1. N° 763.

et trilobée. Elle est vêtue d'une robe collante, comme on les portait au commencement du seizième siècle, retenue par une cordelière, car le groupe était dans une église de l'ordre de Saint-François. Une guimpe couvre le cou, et un manteau très ouvert encadre la robe de ses longs plis.

Les couleurs conservées, mais très affaiblies, complètent, comme sur les statues d'Albi, l'aspect de réalité des personnages.

Entre l'ange et la Vierge, une branche de lis à plusieurs fleurs s'échappe d'un vase sur lequel on voit le blason vairé d'or et de sinople des Fourquevaux.

Cette belle sculpture était, en effet, dans la chapelle funéraire que la famille des Fourquevaux possédait dans l'église des Récollets, à droite de l'autel du chœur. Elle reposait sur une frise, conservée au Musée, à feuillages hardiment incisés au milieu desquels apparaît aussi le vairé d'or et de sinople que l'on retrouve de même sur les culots supportant les retombées des voûtes de la chapelle.

La perte de la tête de la Vierge est d'autant plus regrettable que, très probablement, elle aurait montré la perpétuité du sentiment idéaliste se maintenant, surtout sur le visage de la Vierge, au milieu même des réalités fougueuses venues de la Bourgogne. Le respect religieux conservait au même moment à la Vierge du chœur de Sainte-Cécile d'Albi, dans les derniers jours de l'art gothique, un calme noble et pur, à côté des figures de prophètes et d'apôtres d'un réalisme qui, dans quelques-unes, arrive à la charge.

Le Musée montre encore des représentations de la Vierge de moindre importance; des bas-reliefs avec le Christ en croix, sa mère à sa droite et saint Jean à gauche; une Vierge enlevée au ciel par les anges; enfin, pour compléter les indications sur les Vierges du seizième siècle antérieures à la Renaissance, il



FIG. 12. — Bas-relief d'un tombeau.

convient de mentionner une Vierge en pierre peinte, tenant l'Enfant et le livre fermé, d'un travail épais et lourd; puis une autre en bas-relief d'un travail plus fin, bien drapée, sans déhanchement excessif, avec l'Enfant Jésus qui bénit et un livre ouvert, semblant s'inspirer du sentiment nouveau, plus simple et de plus d'élégance, mais conservant l'expression attendrie due à Michel Colombe (*Fig. 12*).

Ce bas-relief devait être placé sur un tombeau, car on voit au-dessous la figurine nue représentant une âme portée dans un linge par deux anges dont ne restent plus que les mains.

Mais le Musée ne conserve aucune Vierge de la Renaissance. Les statues des Cordeliers, et celles du rétable de Saint-Etienne, sculptées, selon Dupuy Dugrez, par Nicolas Bachelier, ont été détruites pendant la Révolution, ainsi que celles du portail de la Dalbade. Les belles œuvres de la statuaire toulousaine que l'on admire dans plusieurs hôtels de cette époque font vivement regretter la perte de ces figures religieuses.

Il ne reste plus à signaler, pour terminer cette rapide revue, que la Vierge du dix-septième siècle qui se dressait à l'entrée du Pont-Neuf, en face de la copie du Christ de Michel-Ange à la Minerve par Antoine Guépin¹. Dumège l'attribue, dans son *Catalogue* de 1835, au sculpteur toulousain Claude Pacot, mais on sait que les attributions fantaisistes ne lui coûtaient guère.

L'Enfant Jésus grassouillet, désormais entièrement nu, ne conserve aucun caractère surnaturel. Ce n'est plus qu'un enfant d'allure commune qui se débat entre les bras de sa mère. Le mouvement de la Vierge, conçu dans un sentiment décoratif, jus-

tifie l'agitation pittoresque des draperies et annonce les envolées à grands fracas qui domineront bientôt. La tête se dirigeait vivement vers l'avenue, et le profil, bien que vulgaire, ne manque pas de vie. Il rappelle nettement les lignes des figures toulousaines.

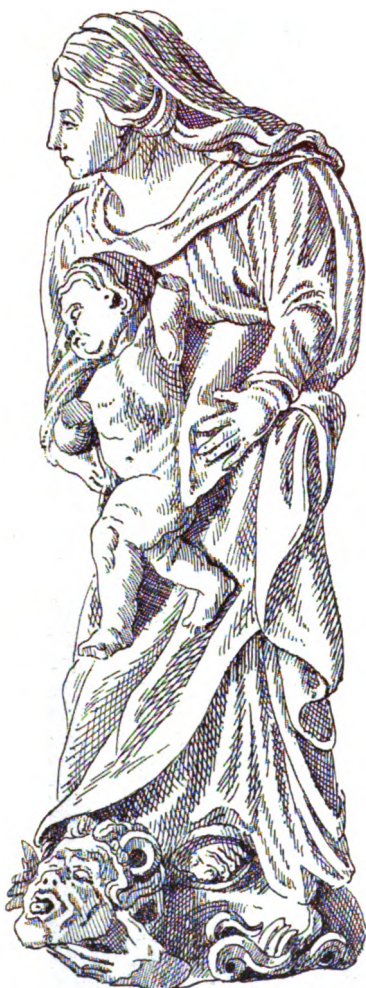


FIG. 13. — La Vierge du Pont-Neuf, à Toulouse.

1. Nos 848 et 865. La statue est de grandeur naturelle.

La Vierge foule aux pieds le démon de l'hérésie (*fig. 13*).

Depuis les dernières années du treizième siècle, la mère de Dieu semblait être descendue au milieu des hommes et vouloir les attirer en prenant les apparences familières d'une mère tendre, consolatrice pour les affligés, secourable et miséricordieuse pour les pécheurs.

J. DE LAHONDÈS,

Membre résidant.



FIG. 1. — Un des balcons de l'Hôtel-de-Ville ou Capitole de Toulouse.

L'ART DE LA FERRONNERIE MARTELÉE

A TOULOUSE

Le fer s'employait communément dans les Gaules dès les époques les plus reculées. Il devint d'un usage encore plus étendu lorsque les Romains vinrent s'établir dans nos provinces méridionales, où certains de leurs produits témoignent de leur habileté dans l'art de la ferronnerie.

Néanmoins, l'emploi du fer à ces époques était relativement restreint, si on le compare aux emplois qu'a développés notre industrie moderne. Il ne servait guère, en matière de construction, qu'à fabriquer des agrafes, crampons, goujons, chevillettes, boutons à clavettes, queues de carpe, équerres, étriers, etc.

Peu à peu, certaines provinces de la Gaule se rendirent célèbres par leurs produits en fer martelé. Telles étaient les provinces du Nord et de l'Est, auxquelles il faut joindre les pays qu'on a plus tard appelés le Dauphiné et le Berry.

* *

L'invasion des Barbares au cinquième et au sixième siècles vint compromettre l'industrie du fer comme toutes les autres industries. Les envahisseurs

n'étaient pas cependant étrangers au façonnage des métaux ; mais ils se bornaient à confectionner des armes à leur usage, à fabriquer des ustensiles pour leur ménage ou à forger quelques pièces pour leurs chariots. Ils négligeaient l'art de la construction à ce point qu'ils n'employaient le fer que pour ferrer grossièrement leurs portes et leurs fenêtres ou pour fermer leurs ouvertures.

*
*
*

Pendant le Moyen-Age, l'industrie du fer se développa beaucoup grâce aux établissements monastiques, qui se mirent à exploiter les mines abandonnées, à établir des fourneaux, à monter des forges, et qui finirent par acquérir une véritable habileté dans la fabrication des ouvrages de fer façonnés au marteau. Dans la suite, de nombreux corps de métiers se constituèrent qui employèrent le fer à des industries variées. On peut citer, notamment, les *espasiers* (fabricants d'armes offensives comme les épées), les armuriers (fabricants d'armes défensives qui touchaient au corps, comme les casques et les cuirasses), les brigandiniers (fabricants de pourpoints formant cuirasse, quelquefois munis de manches et de braconnière ou jupon), les taillandiers (fabricants d'outils pour les gros ouvrages, tels que les haches), les couteliers, les cloutiers, les bossetiers ou fabricants de bossettes (petites roses ou rosettes convexes servant de renfort, sous le titre de rivets, dans la clouure des pièces d'armes, d'armures, d'ameublement et de ferronnerie pour l'ornementation comme pour la solidité des objets qui en étaient garnis), les forgerons, les serruriers, etc.

Les fers ouvrés de Toulouse semblent avoir acquis une réputation particulière pendant la période médiévale. Ils le devaient sans doute à l'emploi des fers préparés dans les forges des Pyrénées ou des Corbières, sinon de Toulouse même.

Un inventaire des armures de Louis X, datant de 1316, « mentionne 7 fers de glaives de Toulouse¹ ».

Froissard raconte en 1392 que « du temps que le sire de la Rivière séjourna à Toulouse, il y fit forger une douzaine de lances en fer d'acier large, clair et fin² ».

Les fers bruts de Toulouse devaient donner lieu à un trafic important, car nous trouvons dans les Ordonnances de Charles VI, pour la mercerie de Paris,

1. Manuscrit cité par Victor Gay, dans son *Glossaire archéologique*, v° *Fers*, p. 701, c. 2.

2. *Chroniques*, liv. IV, ch. xxix.

en 1407, l'indication suivante : « Fers de Thoulouse et Retingues, en balles, ballons, barrils, casses' . »

* * *

L'usage du fer pour la décoration des édifices date surtout du douzième siècle, époque à laquelle il prit une extension considérable en Occident, et spécialement en Gaule. Jusqu'alors le fer n'était guère employé par les architectes que pour des chaînages, et par les simples ouvriers que pour les travaux communs. Mais, à partir de cette époque, et dès le début du douzième siècle, on voit les *feeseurs* de pentures faire preuve de l'art le plus consommé. Les moyens de fabrication étaient bien simples, cependant, quand on les compare à ceux qui sont actuellement employés. On ne possédait ni cylindres, ni lami-
noirs, ni filières; on ignorait la puissance de la vapeur pour ouvrir le fer en grandes pièces. Un martinet mû par un cours d'eau composait tout le matériel d'une usine métallurgique. Le fer, obtenu en lopins forgés d'un poids médiocre, était ensuite conflué aux forgerons. Entre leurs mains, le métal chauffé, battu et travaillé en petites masses, acquérait une malléabilité très supérieure au fer obtenu par les moyens actuels. Ils ne connaissaient ni la lime, ni les puissantes cisailles. Mais, à force de corroyer et de marteler le fer, et grâce à l'emploi exclusif du charbon de bois, ils étaient parvenus à manier, à assouplir, à conduire le fer à volonté, et, en outre, à lui donner toute la ténacité désirable. Après avoir commencé par assembler simplement des brindilles de fer soudées à des embases et arrêtées aux montants d'un châssis par des embrasses contournées à chaud, ils y ajoutèrent des rubans de fer enroulés, soudés en faisceau, s'épanouissant en boucles dans des sortes de cœur formés de barres plus épaisses.

Dans les grandes villes, et en particulier à Paris, l'art de travailler le fer martelé comprenait plusieurs catégories d'artisans formant des corporations distinctes. Ceux qu'on nommait les *fevres* avaient le privilège de forger les gros ouvrages, tels que les grilles et les pentures des portes. Les *serruriers* n'exécutaient que les serrures, et ils se subdivisaient même en deux corporations parfaitement distinctes : les *serruriers* proprement dits qui faisaient des serrures complètement en fer, et les *boîtiers* qui fabriquaient les serrures des boîtes, des tiroirs, des tables, des coffres, etc. Dans les règlements d'Etienne Boyleaux, il n'est pas question des corps d'état de serruriers façonnant la

1. *Recueil des Ordonnances*, t. IX, p. 303.

grosse serrurerie de bâtiment, mais seulement des *greiflers*, faiseurs de fermetures de portes (pentures), des *grossiers* (taillandiers) et des *serruriers* (fabricants de serrures).

Des conflits d'attribution s'étaient souvent élevés entre les trois corporations. Peu à peu les *févres* s'étaient spécialisés dans les travaux de grosse ferronnerie, tandis que les serruriers s'occupèrent de produire les pièces délicates et fines exigeant plus d'art et d'adresse. Il en fut surtout ainsi à partir du quatorzième siècle. Mais, dès le treizième siècle, d'importantes transformations s'étaient accomplies dans l'art de travailler le fer. A la simplicité archaïque des formes, était venu s'ajouter l'emploi des enroulements de feuillages et de fleurons estampés, découpés, soudés à chaud en larges bouquets épanouis dont les portes de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris offrent un spécimen tout à fait hors de pair. On appelait *étampe* ou *estampe* une pièce de fer trempé servant de matrice.

L'étampage des lames minces dans des moules de fer ou de bronze gravés en creux est un procédé qui, à toutes les époques, a servi à ménager la main-d'œuvre et la matière; aussi était-il, pendant le Moyen-âge, appliqué surtout aux métaux précieux. Le chapitre que le moine allemand Roger, surnommé Théophile, a consacré à ce mode d'impression¹ témoigne de ses emplois très multipliés et prouve qu'en dehors des œuvres d'art connues, on exécutait à la fin du douzième siècle une foule de pièces d'orfèvrerie dont les types ont été complètement détruits. Les fouilles de la Seine ont donné un dé à emboutir en bronze pour l'étampage des petits objets. On usait également d'un moule creux, appelé *tas*, avec lequel on pratiquait l'étampage au marteau des feuilles minces de métal, qui, retournées, présentaient des images ou des ornements en relief. L'emploi en fut peu à peu étendu aux objets de petite serrurerie, et, finalement, de grosse ferronnerie.

*
*
*

Les œuvres en fer remontant à l'époque romane sont assez rares. A Toulouse, on peut citer de cette époque les grilles de l'église Saint-Pierre-des-Cuisines. Ces grilles servent de clôture à deux chapelles de l'église Saint-Pierre actuelle, l'une dite du Purgatoire et l'autre des Fonts baptismaux.

Elles ont été ainsi décrites par notre confrère, M. l'abbé Auricl, dans une

1. *Diversarum artium Schedula*, lib. III, cap. 74.

communication faite à *Société archéologique du Midi de la France* le 15 février 1898¹ :

« La grille qui sert de clôture et d'appui de communion à la chapelle du Purgatoire se compose de deux panneaux dormants ; la partie mobile a dès longtemps disparu.

« Chaque panneau mesure 1^m56 en longueur, 0^m72 de hauteur.

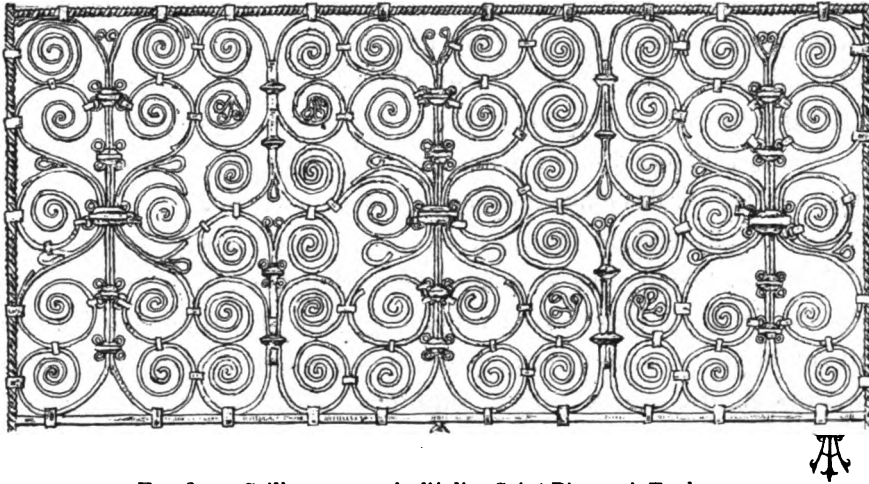


FIG. 2. — Grille romane de l'église Saint-Pierre, à Toulouse.

(Dessin de M. l'abbé Auriol.)

« Il est encadré d'un châssis de fer ; les deux montants verticaux et la tringle horizontale supérieure présentent un ornement en torsade, obtenu par le martellement à chaud.

« L'intérieur du châssis est garni de cinq faisceaux de brindilles de fer : trois faisceaux d'un même dessin, les deux autres d'un dessin quelque peu différent, les uns et les autres disposés de manière à présenter une alternance de dessin. Les brindilles ont 0^m004 de largeur sur leur face extérieure ; 0^m014 d'épaisseur intérieure.

« Le faisceau central, ainsi que les deux faisceaux des extrémités du panneau, se composent de la réunion de six brindilles, maintenues au milieu de la hauteur du panneau par une vigoureuse embrasse soudée. Deux de ces brindilles, demeurant juxtaposées, forment au-dessus et au-dessous de l'embrasse

1. *Bulletin*, 1897-1898, pp. 71 et s., qui reproduit cette grille, p. 72.

une tige verticale qui va se dirigeant en haut et en bas vers les tringles horizontales du châssis; près de les atteindre, les deux brindilles se séparent et forment un enroulement compliqué. Deux embrasses, également soudées et maintenant de minces lames de fer contournées en anneau, rompent la monotonie de cette tige verticale. Les quatre autres brindilles, reliées par l'embrasse centrale, s'écartent en s'enroulant, et les volutes ainsi engendrées se relient aux volutes, formées par les brindilles précédentes, par de petites embrasses qui ne sont point soudées, mais simplement contournées à chaud.

« Les deux autres faisceaux qui alternent avec les trois premiers reproduisent, en haut et en bas, la même figure : une tige verticale formée de quatre brindilles reliées par une grosse embrasse soudée.

« Les brindilles forment trois rangs de volutes superposées, se reliant entre elles, ainsi qu'aux volutes des autres faisceaux et aux tringles horizontales des châssis, par des embrasses contournées à chaud.

« A part une différence dans le dessin, pareille de tous points est la grille qui fait face à celle que nous venons de décrire et qui forme le soubassement de la clôture des fonts baptismaux : même système d'enroulement, d'embrasses, soit soudées, soit contournées; mais, au milieu de chacun des panneaux, les brindilles figurent deux cercles superposés, séparés eux-mêmes par des brindilles horizontales et contenant une croix. Quoique les dimensions soient très différentes, nous tenons à signaler une vraie analogie de dessin entre cette dernière grille et les très belles grilles du sanctuaire de Conques.

« Les dimensions, tant pour la hauteur et la longueur du panneau que pour l'épaisseur et la largeur des brindilles, sont exactement les mêmes que celles que nous avons relevées à la grille précédente.

« La section de la brindille est méplate : on a eu soin de poser les grilles de champ, en sorte que, par l'effet de la perspective, ces grilles vues soit obliquement, soit de face, l'œil les dominant toujours, présentent un aspect parfaitement robuste.

« Dans cette petite œuvre, d'aspect vénérable, et toute pleine de ces irrégularités qui attestent qu'il n'est aucune partie qui ne soit sortie de la main de l'homme, on peut voir que le forgeron ne disposait pas de longues pièces; car, de ce temps-là, l'ouvrier devait préparer lui-même, sans le secours d'aucun rouleau, chaque tringle, avant de songer à la partie décorative. »

Si l'on compare ces deux grilles à des grilles semblables et d'une date certaine, on doit les faire remonter au treizième, sinon au douzième siècle. Leur dessin se rapproche sensiblement de celui de la ferrure d'un vantail de fer martelé qui se trouvait au vieux château de Brunswick, dans le Hanovre,

et qui a été exécuté entre 1160 et 1180 pour la salle d'honneur d'Henri le Lion, mort en 1195¹.

..

Au quatorzième siècle, les forgerons se mirent à employer des plaques de fer battu, découpées et modelées au marteau et rivées au gros feu.

De leur côté, les serruriers fabriquèrent d'ingénieuses serrures architecturées, à colonnettes, à osteaux, à niches et à personnages, représentant jusqu'aux scènes religieuses les plus compliquées. L'originalité, la délicatesse et la perfection de la serrurerie au quatorzième siècle n'ont pu être dépassées dans les siècles suivants.

Cependant, à partir du quinzième siècle, l'art du serrurier avait été secondé par de nouveaux moyens d'exécution et facilité par l'emploi de la lime et de la cisaille, inconnues jusque-là. D'autre part, le goût des objets d'art s'était développé, ainsi que les exigences dans le fini des détails; c'est l'époque des coffrets ajourés, des serrures à fond d'étoffe pour faire ressortir l'éclat du fer, des montures d'escarcelles rivalisant avec les bijoux d'orfèvrerie, de la riche coutellerie. On cite jusqu'à des grésillons ou menottes et à des poires d'angoisses, ces instruments de torture, qui étaient travaillés de façon à en faire de réels chefs-d'œuvre.

L'art de la ferronnerie, comme celui de la serrurerie, devaient être pratiqués d'une façon remarquable à Toulouse, pendant l'ère médiévale, si on en juge par l'ornementation des puits qui se trouvaient à chaque carrefour de la ville et dans l'intérieur des maisons, car il n'était pas de place, pour si petite fût-elle, qui n'ait été décorée de cette façon, comme en témoignent encore les noms de certaines places, telles que celles des Puits-Clos, des Puits-Verts, des Puits-Creusés, etc., de même qu'il n'y avait guère de demeure de parlementaires, d'hommes de finances ou d'anciens capitouls, qui n'eût son puits particulier avec son armature en fer ouvré, son coffre-fort fermé par des serrures aussi solides qu'artistiques, ses portes avec leurs peintures décorées et leur heurtoir ou marteau orné de figurines, ses landiers curieusement travaillés.

Les serrures du Moyen-Âge étaient généralement placées en saillies sur le bois des meubles; de là le nom de serrures à bosse qu'on leur donnait. On les décorait souvent de feuillages. L'entrée était masquée par une garde que

1. Voir sa reproduction dans l'*Encyclopédie des beaux-arts plastiques*, par Auguste Demmin, t. II, p. 1404.

retenait un ressort. Une figure quelconque ou un animal fantastique ornait le cache-entrée. La boîte du mécanisme, d'une seule pièce, était également décorée. Les figures de ronde-bosse même qui ornaient ces ouvrages étaient des pièces de forge.

Peu de ces objets ont été conservés à Toulouse. Ce qu'on y voyait surtout, il y a quelques années encore, c'étaient des armatures de puits en fer plus ou moins ornementées. Si la margelle du puits était adossée au mur, la poulie était suspendue à une potence scellée dans ce mur. Parfois, au contraire, cette potence pivotait dans deux pitons scellés à la muraille. Le plus souvent, les puits étaient placés dans une cour ou sur une place, et alors leur armature prenait une importance plus considérable. Malheureusement, toutes ces armatures ont disparu avec les puits devenus inutiles par l'établissement des fontaines dans les rues et des conduites d'eau dans les maisons.

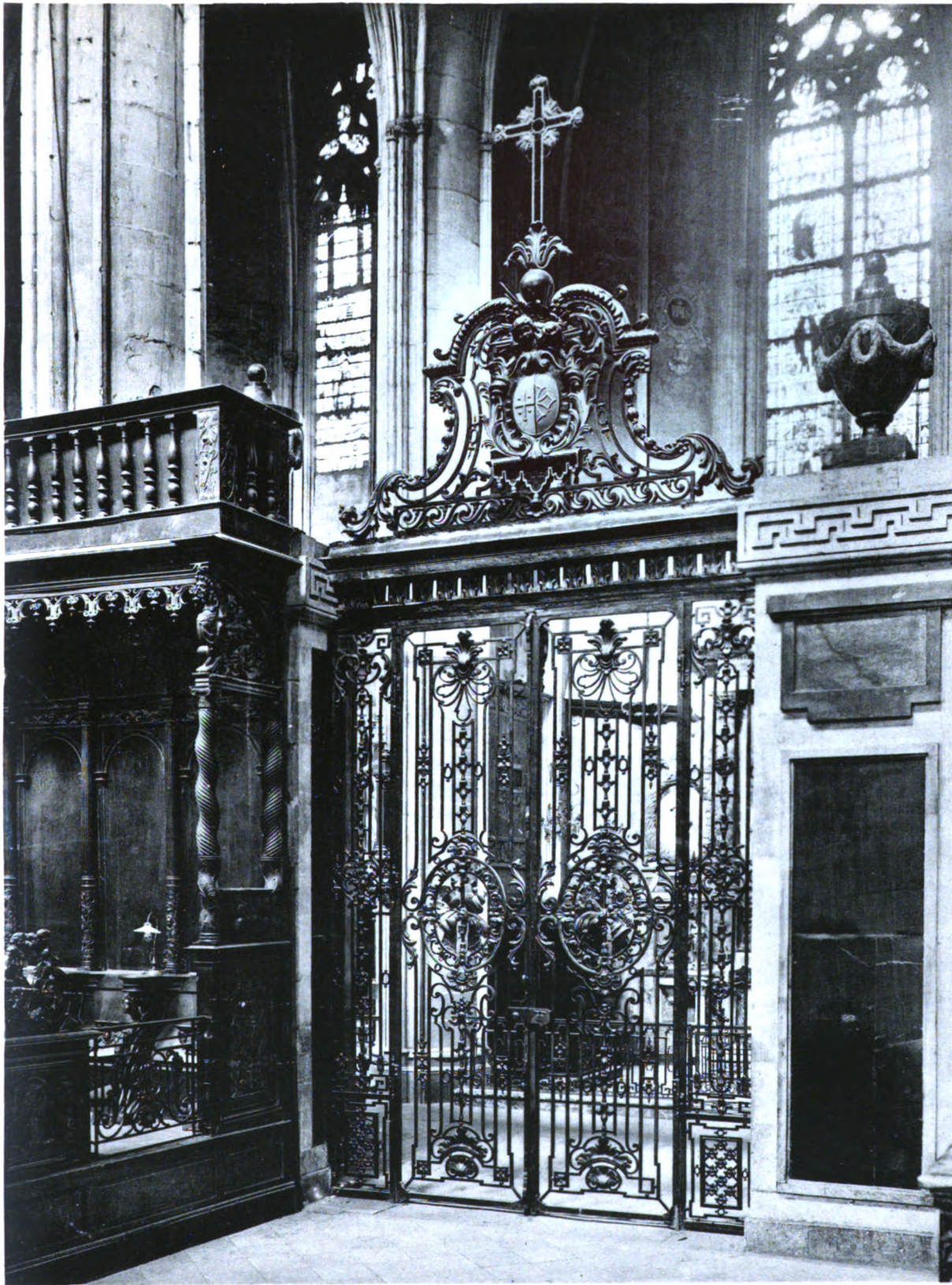
M. Victor Gesta, décédé depuis quelques années, en avait recueilli plusieurs dans sa villa des Verrières, sur la route de Paris, au faubourg des Minimes. On peut voir le dessin de quatre d'entre elles dans l'*Encyclopédie des Beaux-Arts plastiques* par Auguste Demmin¹. Ces armatures, de formes variées, appartenaient toutes au style ogival. Trois d'entre elles étaient munies de roues qui paraissaient être une addition d'une époque postérieure. Une seule n'avait point de roue, mais une simple poulie qui appartenait à l'époque de la construction du puits. Elles avaient été toutes très restaurées et ont été récemment vendues et emportées au loin.

On peut voir, dans la basilique Saint-Sernin et dans la cathédrale Saint-Étienne, des grilles en fer remontant au quinzième siècle. Elles témoignent d'un art très habile comme dessin et comme exécution.

La serrure de la grille du chœur, en la basilique Saint-Sernin, est particulièrement remarquable. Viollet-le-Duc en a donné le dessin et la description dans son *Dictionnaire de l'Architecture française du onzième au seizième siècles*, v° *Serrurerie*². La gâchette est enfermée dans une gaine ou coque. Le bouton qui permet de faire mouvoir le verrou, lorsque le tour de clé est donné, a la forme d'une coquille. Sur la plaque du fond ont été fixées, à l'aide de petits rivets, des feuilles en fer battu. Entre les découpures de ces feuilles, on aperçoit encore le morceau de drap rouge qui a été interposé pour les faire ressortir. Les bords du palastre ou plaque de fer battu sur laquelle sont « piquées », c'est-à-dire montées et rivées, les pièces du mécanisme de la

1. Tome II, p. 1411.

2. Tome VIII, p. 321.



CATHÉDRALE SAINT-ÉTIENNE - TOULOUSE

GRILLE DU SANCTUAIRE EN FER FORGÉ, CHEF-D'ŒUVRE d'ORTET, 1766.

serrure, ont été renforcés par une baguette en forme de torsade. La poignée de tirage est également garnie de petites feuilles maintenues à la boucle par des « langues de carpe » latérales qui ont été prises dans des grains d'orge, en courbant le fer de la boucle à chaud, avant de souder ses extrémités à l'embase.

Quant aux grilles dormantes du quinzième siècle qui se trouvent dans la cathédrale Saint-Etienne, elles remplissent les arcatures en pierre qui ornent la clôture du chœur. Elles se composent de cinq gros montants en fer carrés, retenus par des traverses également en fer, et leurs prolongements au-dessus de la traverse supérieure se terminent par deux fleurs de lis se faisant pendant, et par deux têtes d'animaux fantastiques se faisant également pendant, séparées par un clocheton central. Ces prolongements garnissent la partie trilobée des arcatures en pierre. Viollet-le-Duc en a donné le dessin dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du onzième au seizième siècles*, v^o Grille¹.

..

La Renaissance fit entrer la ferronnerie dans des voies nouvelles. On se mit à orner les fenêtres de balcons avec des balustrades et des grilles. Les lanternes furent suspendues à des potences artistement ouvragées. Les enseignes représentèrent des sujets historiés. Les guerres de religion firent renforcer les portes et les fenêtres de vantaux de fer. Il en fut surtout ainsi à Toulouse, et l'on citait tout particulièrement un frère du célèbre architecte et sculpteur Nicolas Bachelier comme ayant exécuté en fer² des ornements d'une délicatesse extrême, quelques statues modelées avec art et des clefs remarquables pour les figurines dont elles étaient décorées. C'étaient tantôt l'image de François I^{er}, unie à celle de la Gloire, qui formait le manche d'une simple clé; tantôt un groupe composé de statuettes de Henri II et de Diane de Poitiers. Le plus souvent, c'étaient des dauphins ou des sirènes finement ciselés. On lui attribuait également des casques et des cuirasses décorés d'arabesques ou de bas-reliefs représentant de véritables scènes figurées.

Il y avait un troisième frère Bachelier qui était un artiste non moins distingué; mais celui-là était « argentier », c'est-à-dire orfèvre. Il apportait un tel talent dans ses ouvrages qu'on est allé jusqu'à les attribuer à Benvenuto Cellini. On a même cru longtemps qu'il avait été l'élève de ce dernier. On

1. Tome VI, p. 73. — Conf. J. de Lahondès, *L'église Saint-Etienne*, p. 195.

2. Lafaille, *Annales de la ville de Toulouse*, t. II, p. 63.

connaît surtout de lui la châsse de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, qu'il avait exécutée d'après les dessins de son frère Nicolas et qu'il avait ornée de bas-reliefs habilement ciselés. Cette châsse avait la forme

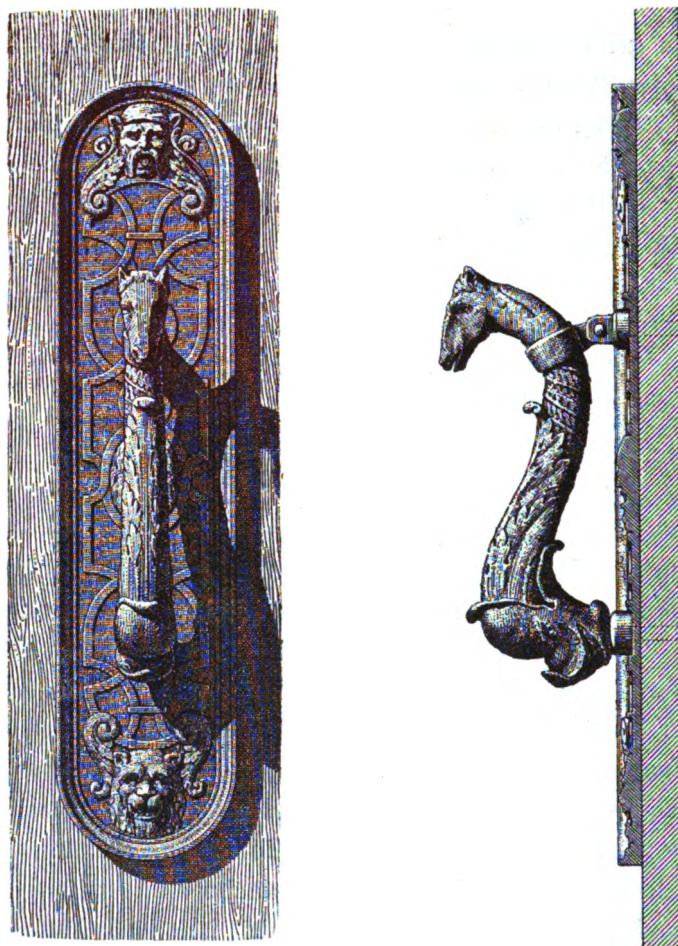


FIG. 3. — Heurtoir en fer forgé du portail d'entrée de l'hôtel d'Assézat.

d'un temple d'ordre corinthien, avec des figurines en ronde-bosse placées dans les intercolonnes. Aux quatre coins étaient assis les quatre évangélistes¹.

L'existence des deux frères de Nicolas Bachelier a été tour à tour contestée par Dumége en la *Biographie toulousaine*², puis admise par lui dans l'article qu'il a consacré à la *Maison de Nicolas Bachelier à Toulouse* dans

1. Lafaille, *Annales*, t. II, p. 63.

2. T. I. p. 29, c. 2, v° *Bachelier*.

les *Mémoires de la Société archéologique*¹, sans indiquer les documents sur lesquels il se basait.

Nous savons aujourd'hui d'une façon positive que l'hôtel d'Assézat a été construit par Nicolas Bachelier. Si l'un de ces frères était serrurier, il faut, sans doute, lui attribuer deux charmantes œuvres que la maison a conservées. D'abord le grand et remarquable heurtoir de la porte d'entrée que nous reproduisons d'après un excellent dessin publié par César Daly². Il se termine en haut par une tête de cheval, en bas par une tête de dauphin venant frapper une plaque de fer ciselée ornée de rinceaux, d'une tête d'homme barbue et d'une tête de lion; puis le heurtoir de la porte de la tour où se trouve le grand escalier de pierre. Ce marteau est d'un seul morceau de fer. Dans la partie supérieure est représenté en ronde-bosse un torse d'homme barbu, sans bras, qui se continue par une espèce de gaine se terminant en ferret d'aiguillette³.

A cette même porte se trouve une entrée de clé, de style Renaissance du seizième siècle, d'un travail très distingué. Elle se compose d'un carré de fer martelé, avec deux têtes d'hommes barbus affrontés⁴.

M. l'abbé Carrière a publié

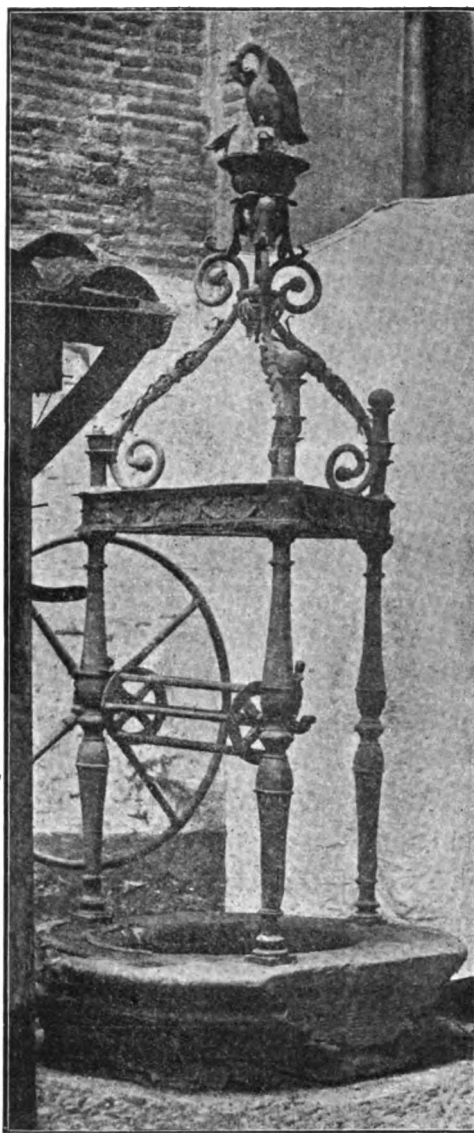


FIG. 4. — Puits en fer forge, jadis rue Peyras, Toulouse.

(D'après un cliché de M. Lassalle père.)

1. Tome IV, pp. 240 et 241.

2. *Motifs historiques*, vol. I, Henri III, pl. 10.

3. Figuré dans l'*Encyclopédie des beaux-arts plastiques*, par A. Demmin, t. II, p. 1421

4. Demmin, *Encyclopédie*, t. II, p. 1421.

dans *l'Illustration du Midi*¹ le dessin que F. Mazzoli avait fait du puits qui se trouvait à l'hôtel de Saint-Léonard, rue Peyras, 14, et y a joint une description détaillée qui le complète très heureusement.

Sur une margelle ronde, bâtie en pierre de taille, ornée sur ses bords de moulures en forme de chapiteaux, se dressaient trois colonnes en fer battu, affectant la forme de balustres dont les gonflements étaient étranglés par un nœud à moitié hauteur et disposées en triangle. Une frise placée au-dessus de leur chapiteau supérieur les reliait entre elles. Dans l'intérieur de la frise courait un ornement rapporté en feuillages terminés par des enroulements affrontés. Au-dessus de la frise s'élançaient trois gracieuses volutes se réunissant au centre en forme de dôme; le milieu de leur tige était enfermé dans une double feuille d'acanthé; des empâtements de feuillage séparaient ces trois volutes sous le nœud qui les étreignait et qui servait de base au pédoncule qui supportait une élégante coupe surmontée d'un pélican au repos, mais aux ailes éployées, et s'ouvrant le flanc de son bec pour nourrir de son sang ses petits. Ceux-ci étaient posés sur le bord de la coupe et se préparaient à s'élancer, le bec ouvert, pour recevoir le sang maternel prêt à jaillir. Le dessin de la coupe était relié aux volutes par des feuilles d'acanthé renversées. Deux statuettes de Sirènes (ou Mélusines) embrassaient les colonnes au renflement du milieu, et leur queue retournée offrait un support à la tringle du tour qui servait à rouler la chaîne à puiser. Ce tour était mis en mouvement par un grand cercle en fer, dont l'intérieur était divisé par quatre rayons réunis au centre et dépourvus d'ornements (*voir notre figure 4*).

A la même époque appartenait le puits qui se trouvait dans une des cours du Capitole, près du Donjon, et dont la figuration nous a été conservée par M. Ferdinand Mazzoli dans son *Vieux Toulouse disparu*². L'armature en fer forgé de ce puits se composait également de trois supports, reposant sur la margelle bâtie en pierres de taille et disposés en triangle. Ces supports affectaient la forme de balustres dont les gonflements étaient étranglés à moitié hauteur par un anneau en mode d'embrasse. Ces trois supports soutenaient une frise triangulaire sur laquelle reposaient trois volutes de feuillage découpé terminées par des enroulements affrontés supportant une tige centrale ornée d'une figure ovale en forme de bouclier, sur laquelle était étampée une tête de Méduse. Au sommet de cette tige se dressait une statuette d'homme dansant exécutée en ronde-bosse. Ce puits a été transporté au Jardin-des-Plantes, mais dans un état de mutilation qui le défigure complètement.

1. N° 15 du 21 juin 1863.

2. P. 59, *Autour du Capitole*.

Les armatures en fer de ces deux puits accusent un art très perfectionné, soit dans la composition, soit dans l'exécution. Et il est probable qu'il y en avait de semblables dans beaucoup de maisons et d'hôtels de la ville.

A la même époque remonte la porte en fer qui est conservée au Musée Saint-Raymond. Cette porte était placée dans la salle voisine de la galerie des Illustres au Capitole. Elle est d'un dessin assez élégant, mais peu compliqué. Sur un châssis de forme rectangulaire viennent se souder des bandes transversales se coupant à angles droits, décorées de feuillages en fer se recourbant en volutes.

La petite serrurerie du seizième siècle, celle des coffrets, des étuis, des armoires, fut poussée à un grand degré de perfection. Le Musée de Cluny conserve de belles serrures du château d'Anet et d'Ecouen. Les clés étaient aussi remarquables que les serrures; on les décorait de figures de ronde-bosse, de chiffres, d'armoiries. Mais, dès cette époque, ce ne sont plus des pièces de forge comme au Moyen-âge. Le ciseleur a remplacé le forgeron. Le ciseau et la lime, au lieu du marteau, ont exécuté les détails artistiques. Et, comme ces travaux étaient encore fort longs et fort coûteux, la petite serrurerie fut peu à peu abandonnée pour n'exécuter que des travaux de grosse serrurerie architecturale.

En ce qui concerne la grosse serrurerie architecturale, la Renaissance avait également préparé de notables changements dans les procédés de travail; et ces changements devaient surtout se manifester au dix-septième siècle, époque à laquelle la tôle repoussée et rivée prit le principal rôle et où l'on abandonna la soudure.

* .

Les grandes constructions de Louis XIV, la restauration des châteaux de Saint-Germain et de Fontainebleau, la construction des palais de Versailles, de Saint-Cloud et de Marly, les constructions non moins fastueuses de Fouquet à Vaux, du prince de Condé à Chantilly, de Colbert à Sceaux, de Louvois à Meudon donnèrent un nouvel essort à l'art de la ferronnerie et de la serrurerie, car il contribua beaucoup à l'embellissement de ces édifices avec ses grilles et ses portes monumentales, ses rampes, ses balcons, ses enseignes, ses lustres, etc., le tout en fer forgé et souvent orné de bronzes dorés. Après s'être distingués dans leur profession, quelques maîtres serruriers ont publié des gravures de leurs œuvres. Androuet du Cerceau avait été le premier à donner quelques modèles de ferronnerie dans ses *Livres d'architecture* (1550 et 1561). Puis, ce furent Nicolas de Lobet, « serrurier du roi, rue Coquillière,

près Saint-Eustache » (1670); Robert Dauesne, « serrurier à Paris, rue Montmartre, proche la porte » (1687); Gilles de Bellin, « serrurier du roi » et auteur de la grille de chœur de l'église de Sainte-Anne, à Paris, etc.

*
* *

A Toulouse, on pouvait surtout citer à cette époque le serrurier Bourguignon, originaire de Revel, auquel on devait la rampe qui décorait le grand

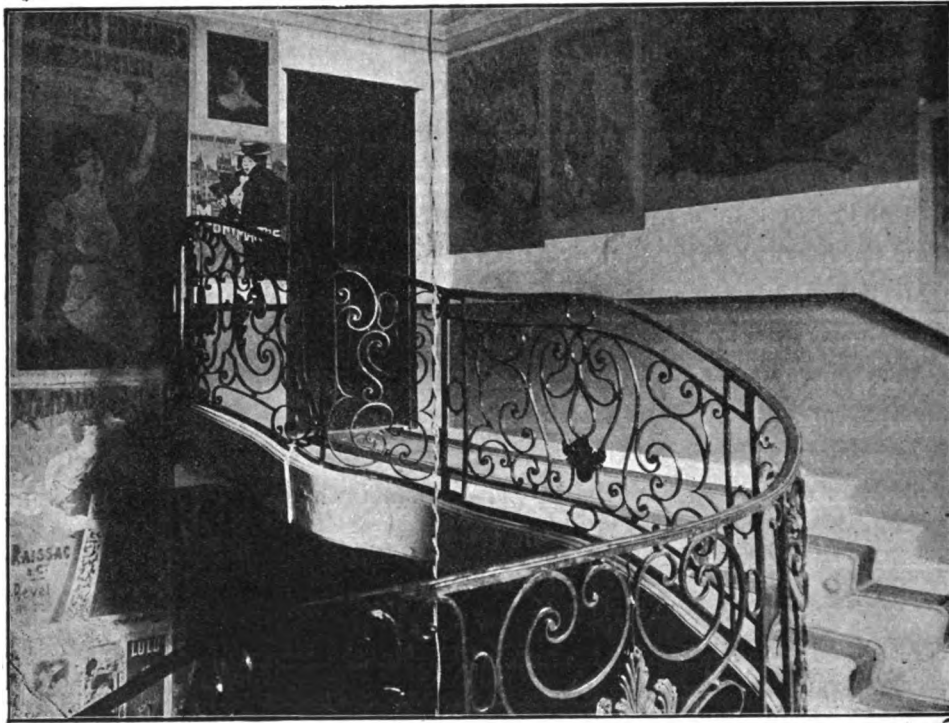


FIG. 5. — Escalier d'une maison particulière, à Revel (Haute-Garonne).
(Œuvre de Bourguignon.)

escalier du Capitole. Cette rampe a disparu en même temps que l'escalier, lors de la reconstruction de cette partie de l'Hôtel-de-ville vers 1880. Elle était cependant remarquable par son ordonnance sévère et son exécution irréprochable. Il ne reste aujourd'hui de l'œuvre de Bourguignon que la croix de la Mission située à Revel¹ sur la place de ce nom, et, même ville, la rampe de

1. *Notes sur Revel* par le colonel Boutié, dans le *Lauragais* du 18 août 1901.

l'escalier d'une maison appartenant aujourd'hui à M. Rodier. Nous en donnons une vue (*fig. 5*) d'après une photographie gracieusement exécutée pour nous par M. G. Malaterre.

A son tour, le style rocaille du dix-huitième siècle modifia les formes de la serrurerie et la rendit d'autant plus souple pour se plier à ses combinaisons compliquées. Jamais peut-être elle ne se montra plus ingénieuse et plus monumentale. Les serruriers de cette époque ont acquis une réputation à l'égal des plus célèbres artistes. Tels furent Jean Lamour avec ses grilles de la place Royale à Nancy, Doré, Gérard, Pérès, Veyrens à Paris avec leurs grands ouvrages pour le Palais-de-Justice, les églises de Saint-Roch et de Saint-Germain l'Auxerrois, etc.

On ne saurait citer à Toulouse, pour cette époque, des noms de cette envergure. Mais il serait injuste de passer sous silence les noms de Coudeau, de Meillon, de Rivière, de Maurette, de Pujos, de Laporte, de Chauvet, de Faur, de Lanes, de Lamarque et des trois Rebelly, car, ainsi que l'a fait remarquer avec raison le baron de Bouglon¹, ils ont fait preuve de maîtrise dans leur art et nous ont laissé des œuvres distinguées par la conception et par l'exécution en fait de balcons, de grilles, de balustrades et d'impostes, se répétant sans doute comme forme générale, mais avec des différences notables dans le détail.

L'art de la ferronnerie et de la serrurerie se perfectionna à Toulouse grâce aux enseignements de l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, qui fut établie en 1750 et qui continua les écoles académiques d'Antoine Rivalz et de Guillaume Cammas. Aux conceptions déjà remarquables des métiers vinrent s'ajouter de véritables créations artistiques, dont l'initiateur principal fut l'architecte Labat de Savignac. Cet architecte était tout à la fois un gentilhomme de goûts distingués, un professionnel expérimenté et un professeur excellent. On lui doit notamment l'ancien hôtel de Mac-Carthy, aujourd'hui Courtois de Viçose, dans la rue Mage, n° 3, et sans doute aussi l'ancien hôtel de Bonfontan, aujourd'hui Monna, dans la rue Saint-Etienne, n° 23, c'est-à-dire deux des types les mieux réussis à Toulouse de l'art architectural sous Louis XV finissant, mais dans des styles différents : le premier se rattachait au style rocaille, qui avait eu pour initiateurs Cotte et Oppenordt, et l'autre annonçait le style Louis XVI, reprenant la tradition du style Louis XIV, qu'on pourrait appeler classique et qui continuait la tradition

1. *Album des monuments et de l'art ancien du Midi*, t. I, p. 99. Plusieurs clichés de cet ouvrage nous ont été obligeamment confiés par l'éditeur, M. Ed. Privat.

sinon de Mansart et de Perrault, du moins de Servandoni, de Soufflot, de Gabriel et de Boffrand.

Parmi les ouvriers de métier que formèrent les Ecoles de l'Académie de Toulouse, il faut surtout citer Bernard Ortet et Joseph Bosc, qui rivalisèrent de talent pour exécuter de nombreuses œuvres, dont quelques-unes sont restées et témoignent d'un réel mérite.

..

Si nous en croyons Dumège dans la notice qu'il a consacrée à Ortet dans la *Biographie toulousaine*¹, ce dernier devait sa première éducation artistique au chevalier Rivalz, fils d'Antoine et petit-fils de Jean-Pierre. Frappé de l'imagination qu'Ortet déployait dans les informes compositions de sa jeunesse, le chevalier Rivalz le prit aux cours de dessin qu'il professait aux écoles de la Société des Beaux-Arts. Ortet ne tarda pas à faire de rapides progrès; mais il n'abandonna pas sa profession; et, ses études faites, il se consacra tout entier à la partie qu'il avait embrassée. Les ornements les trophées, les grilles, les rampes d'escalier, les devants de balcon qui sortirent de son atelier se distinguent par leur correction, leur élégance et leur délicatesse. Sous sa main, le fer se pliait aux formes les plus variées. Ses rinceaux se déroulaient capricieusement, ainsi que des branches de feuillage naturel, et ses moindres figurations semblaient modelées comme par un sculpteur.

Les Salons de Toulouse ont débuté en 1751. Nous y voyons figurer Ortet en 1756; il y avait exposé une « *Gloire en fer relevé* ». Au Salon de 1758, c'est une *Tête de choux* qu'il avait présentée.

Il fut appelé à exécuter les balcons de la nouvelle façade du Capitole, élevée par Guillaume Cammas. L'un d'eux, celui de la fenêtre centrale, est reproduit en tête de notre article (*fig. 1*). A la date du mois de septembre 1759, Pierre Barthès en parle de la façon suivante dans ses *Heures perdues*² :

« On vient de mettre la dernière main à la partie du côté droit de la magnifique façade du Capitole par l'emplacement des superbes balcons qu'on y voit actuellement.

« L'or, l'azur et les autres couleurs qui caractérisent les armoiries des Capitouls sous le consulat desquels la façade a été faite en relèvent la beauté d'une manière admirable.

1. Tome II, pp. 116, c. 1, et 117, cc. 1 et 2.

2. Tome II, pp. 100 et 101 de la copie du manuscrit original, à la Bibliothèque de la ville de Toulouse.

« Le sieur Ortet, maître serrurier de cette ville, dont le seul nom remplit l'éloge par la multiplicité des beaux ouvrages qui décorent dans cette capitale tant de lieux sacrés et profanes, et qui parlent mieux par eux-mêmes en faveur de cet habile ouvrier que les bouches les plus éloquentes ne sauroient faire, en est l'auteur unique en son art par la manière délicate dont il traite le fer et rend ce métal, si dur et si rebelle, facile à se prêter avec promptitude aux ouvrages les plus beaux et les mieux faits.

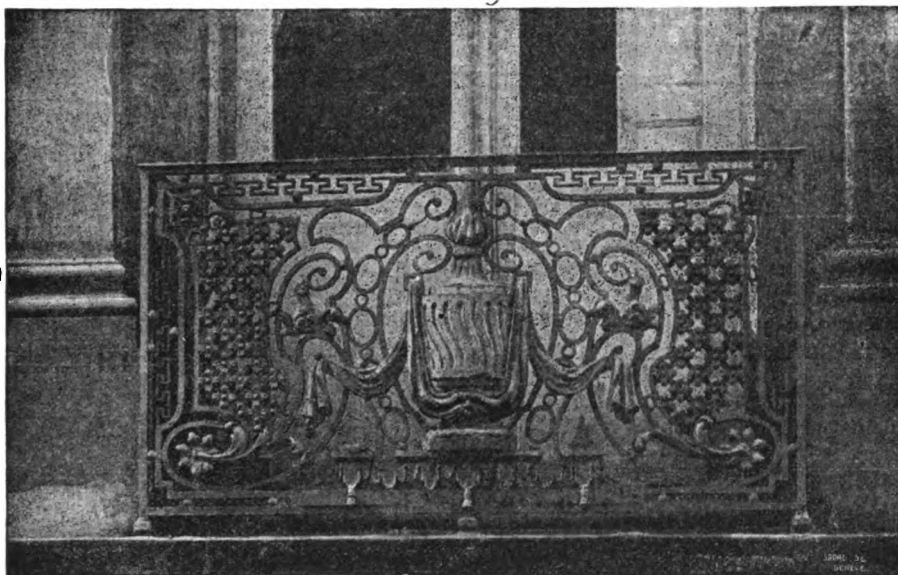


FIG. 6. — Balcon de la rue Croix-Baragnon, 10, forgé par Ortet.

(Figure de l'Album des monuments du Midi.)

« Nouveau Bachelier en ce genre, s'il l'a imité à même dans le dessin et l'exécution, nos descendants peuvent-ils se refuser à consacrer à cet illustre citoyen, dans la même galerie dont il décora si bien les dehors, la couronne si légitimement due à sa vertu et à son mérite?

« *Si fiat faber fabricando, ut aŭunt, quis huic tam excellenti opifici, et concivi quas meruere laudes ipsius virtutis et eximia industria, pro tot tantisque magnificis operibus, quibus præfulget, ac decoratur hæc civitas, in singulare monumentum valeat denegar.*

« *Addictissimus amicus Petrus Barthes Tholosas.* »

Pierre Barthès parle de nouveau d'Ortet dans ses *Heures perdues* à la date du mois de juillet 1765. Il y dit qu'on travaillait à poser les « magnifiques portes et ouvrages que les Messieurs du Chapitre faisaient faire pour l'ornement du contour du sanctuaire » en la cathédrale Saint-Etienne. « L'auteur et l'artiste qui a entrepris ce magnifique travail, ajoute-t-il, est le sieur Ortet, maître serrurier de cette ville. Son nom fait son éloge. »



FIG. 7. — Deux anges en fer forgé par Ortet.

« C'est, en effet, un superbe ouvrage, dit excellement notre confrère et président de la Société archéologique, M. de Lahondès, en son *Histoire de l'église Saint-Etienne*, p. 372. Des panneaux d'ornement formant de grands dessins composent les deux portes et remplissent l'ouverture de quatre travées inégales. Les lignes générales, fermes et tranquilles, conservent l'aspect monumental et maintiennent la direction ascensionnelle à travers la fantaisie des ornements. Une frise légère, couronnée d'un enroulement de postes, le sépare d'un riche fronton aux lignes flexueuses d'une extrême élégance, encadrant au-dessus des portes les armes du Chapitre, et dans les travées des emblèmes ecclésiastiques et épiscopaux. Les portes sont maintenues entre des montants

à jour. La richesse et l'ampleur de la composition, la pureté du dessin, le goût exquis des détails de cet ouvrage de fer forgé et ornements de tôle repoussée, relevée au marteau et ciselée, révèlent le profond amour et une grande expérience de l'art de la serrurerie, qui, après avoir perdu peu à peu, après l'invasion de la fonte, toutes les précieuses traditions du Moyen-Âge, les reprend aujourd'hui pour l'honneur de l'industrie nationale. On lit sur la traverse inférieure : ORTET FECIT ANNO 1766. »

Dans les années suivantes, Ortet ne négligea pas d'exposer aux Salons de Toulouse. Le livret de 1768 le mentionne à la suite des ouvrages de sculpture et sous le numéro 9, avec « un projet de grille en fer » ; et le livret de 1769 (page 15, sous le numéro 8) porte l'indication suivante : « Deux anges avec les attributs de la chute et de la rédemption du genre humain par Ortel (*sic*), maître dans l'art de la serrurerie. *A vendre.* »

Cet ouvrage existe encore. Il a été retrouvé chez M. A. Portefaix, descendant d'Orlet, dans le château de Verdun-sur-Garonne, par M. Lacassin, architecte, qui nous a gracieusement fourni la photographie ici reproduite (*fig. 7*).

Nous devons à notre confrère, M. l'abbé Lestrade¹, la connaissance d'un bail à besogne, en date du 12 novembre 1770, par lequel Bernard Ortet s'obligeait « de faire deux balustrades en fer pour l'église du Saint-Sauveur, annexe de Saint-Jory, diocèse de Toulouse, selon les desseins qui ont été signés et paraphés par toutes parties, desquelles deux balustrades l'une doit être placée à la tribune de ladite église et l'autre au sanctuaire pour servir de table de communion, cette dernière sera un peu bombée, le tout travaillé avec toute la propreté et la solidité que la règle de l'art exige ». Le prix en fut fixé à 400 livres. Le bail est signé par Ortet, Dardène, marguillier, et Gausiniac, marguillier. Ortet fut payé en quatre termes : 26 août 1771, 23 août 1773, 1^{er} mai 1776 et 6 septembre 1776².

« Lorsque le marquis de Bonfontan, dit le baron de Bouglon³, se fit bâtir une demeure rue Saint-Etienne, il voulut une rampe fort simple pour l'escalier ; mais, en revanche, une décoration extérieure en fer forgé digne de la belle ordonnance architecturale de son hôtel. Il en confia le soin à Ortet. Par une ingénieuse idée de ce dernier, au lieu de trois balcons, il n'y en eut qu'un seul occupant toute la façade. Composé de trois compartiments qui relient des

1. Voir *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, du 22 avril 1902, p. 130.

2. Archives de la paroisse de Saint-Sauveur.

3. *Album des monuments et de l'art ancien du midi de la France*, p. 100.

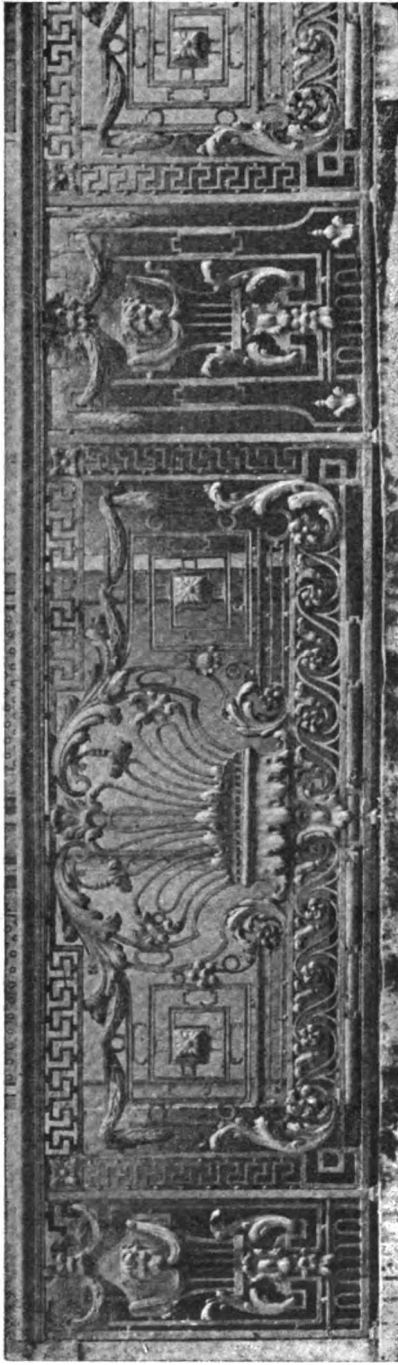


FIG. 8. — Balcon de rampe par Ortet, rue Saint-Etienne, 23, Toulouse.



FIG. 9. — Balcon de rampe par Bosc, rue du Vieux-Raisin, 27.

(Ces deux figures d'après la planche XXXVII de l'*Album des monuments du Midi*, mémoire de M. le baron de Bouglon.)

panneaux à têtes de lion, guirlandes et draperies, il offre un ensemble sobre et délicat (en rapport avec la façade qui est elle-même très sobre de lignes et de décoration). La préoccupation de l'artiste est d'ajourer son œuvre, tandis que des feuilles d'ornement se déroulent le long des lignes, s'accrochent aux angles ou suivent les postes de la bordure. A l'intérieur du compartiment central, on lit : *Ortet fecit anno 1771*. C'est donc une création due au style de transition : Louis XV vivait encore et la mode des formes nouvelles s'affirmait nettement (fig. 8). »

Ortet n'était pas seulement un artiste dans son genre ; il s'intéressait, en

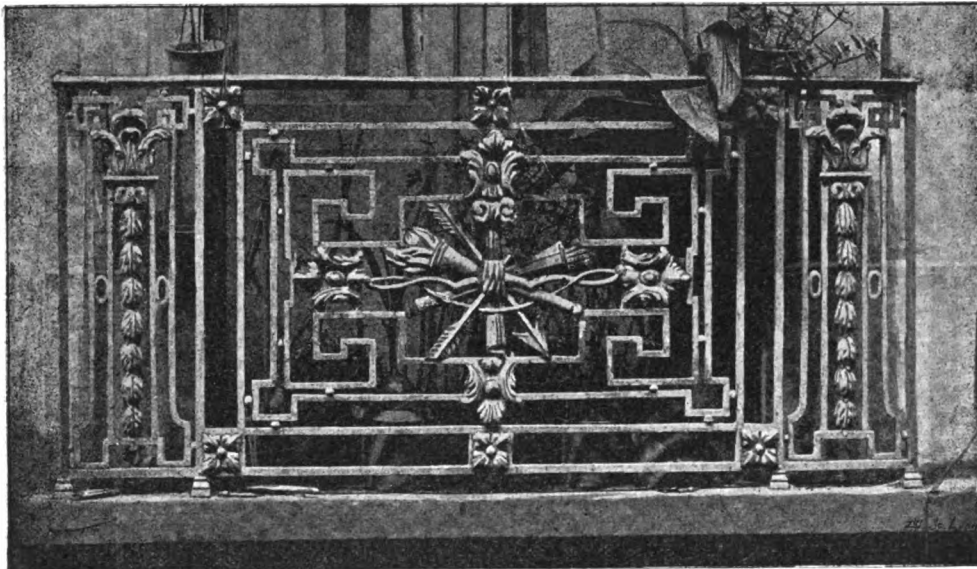


FIG. 10. — Balcon de la rue Montoulieu-Vélane, 11, forgé par J. Bosc.

(Figure de l'*Album des monuments du Midi*.)

outre, à toutes les choses d'art et il aimait à les collectionner. C'est ainsi qu'il exposa en 1766 et en 1778, au Salon de Toulouse, divers objets de sa collection ¹.

Après sa mort, sa veuve exposait également au Salon de Toulouse de 1786 plusieurs autres morceaux de son cabinet ².

A cette époque, Bertrand Ortet était mort depuis déjà quatre ans. Voici comment son décès avait été annoncé par le journal des *Affiches-Annonces de Toulouse* en son numéro 32, du 7 août 1782 : « Les Arts inconsolables ver-

1. Voir le *Livret des Salons* de 1766, nos 54, 55, 56 et 57, et du *Salon* de 1778, nos 4 et suiv.

2. Voir le *Livret des Salons* de 1786, nos 44 à 47.

saient encore des pleurs sur les tombes des sujets qu'ils ont perdu pendant le cours de cette année, lorsque la mort leur enleva (jeudi dernier) un de ces hommes rares que l'on remplace très difficilement.



FIG. 11. — Rampe par Bosc, rue des Couteliers, 46.

(Figure de l'*Album des monuments du Midi*, mémoire de M. le baron de Bouglon.)

« Après huit jours d'une maladie aiguë, le sieur Ortet, un des plus habiles serruriers de son siècle, vient de terminer sa pénible carrière, à l'âge de soixante ans.

« Les ouvrages merveilleux dont cet artiste a décoré la ville et la province lui mériteront à juste titre la place qui lui avait été destinée, pendant sa vie, parmi les illustres dont Toulouse honore la mémoire. »

Ce jugement d'un contemporain a été ratifié par la postérité. Ses indications sont complétées par l'acte de décès de Bernard Ortet, conservé dans le Registre des sépultures de la paroisse de Notre-Dame de la Daurade¹, qui est

1. Fol. 8.

ainsi conçu : « Le s^r Bernard Ortet, m^{re} serrurier, âgé d'environ soixante-cinq ans, décédé le premier août mil sept cent quatre-vingt-deux, dans sa maison, rue Peyrolières, a été enterré le lendemain dans notre cimetière. L'office fut fait par nous, curé soussigné, en présence de Joseph Laforgue, soussigné, et de Bernard Aurignac, qui n'a su signer.

« LAFORGUE, J. ROME, *curé*. »

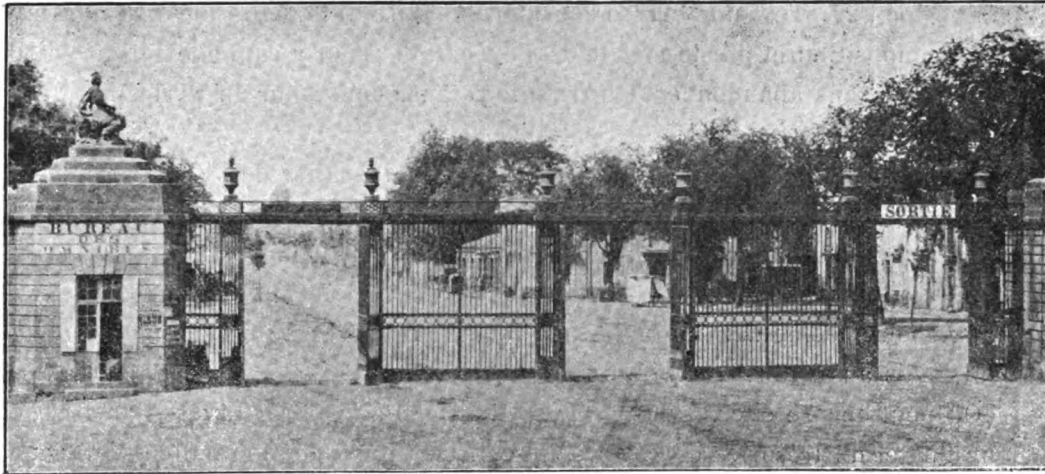


FIG. 12. — La grille du faubourg Saint-Cyprien, œuvre de Bosc, détruite par l'inondation de 1875.
(D'après un cliché de M. Lassalle père.)

*
* *

Bernard Ortet avait pour concurrent et pour rival Joseph Bosc, plus jeune que lui de quelques années, et qui lui fut peut-être supérieur par le talent.

Joseph Bosc nous était connu par une notice assez vague publiée par Dumège dans la *Biographie toulousaine*¹ et par une note rectificative de Joseph de Malafosse insérée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France* de 1893² et reproduite dans ses *Études et notes* (posthumes) *d'archéologie et d'histoire*³. Nos érudits confrères, le baron de Bouglon et M. Paul de Casteran, les ont complétées par deux études détaillées, la première consacrée à l'œuvre de Joseph Bosc dans l'*Album des monuments et de l'art ancien dans le Midi de la France*⁴, et la seconde relative aux déboires

1. Tome I, supplément, p. 421, c. 1 et 2.

2. Page 78. — Voir également le volume sur *Toulouse*, 1887, Privat.

3. Toulouse, 1898, p. 313.

4. Tome I, pp. 98 et suiv.

de Joseph Bosc à propos de l'exécution de la grille du cours Dillon qu'il avait entreprise en souscrivant des rabais excessifs¹.

Joseph Bosc était fils et petit-fils de serruriers de profession, qui avaient tous deux pour prénoms *Paul*. Son père avait été reçu maître-serrurier le 9 juillet 1737², et lui-même avait été reçu maître le 25 mai 1767³.

Nous le voyons, en 1770, signer la rampe de l'escalier de l'hôtel Saint-Laurens, aujourd'hui de Puymaurin, situé rue du Vieux-Raisin (aujourd'hui du Languedoc), 27. C'est une œuvre considérable qui se distingue par la richesse de la composition et par le mérite de l'exécution. Tout y rappelle le style dit Louis XVI, sans abandonner les traditions anciennes pour la perfection des assemblages et la régularité des entailles.

Il en est de même de la rampe qu'il fit pour l'escalier de l'hôtel de la rue des Couteliers, n° 46. On y retrouve le même mode de décoration somptueuse.

La rampe d'escalier qu'il exécuta pour l'hôtel situé place Sainte-Scarbes, n° 1, et appartenant à Marie-Antoinette de Carion de Muriel, baronne des États, épouse d'Augustin Spinola, marquis d'Arquata, est plus simple d'ornement, mais aussi plus élégante de forme.

On peut encore citer de Joseph Bosc la rampe qu'il forgea, vers l'an 1780, pour l'hôtel du trésorier de France Descoffres, situé rue Montoulieu-Vélane, n° 11.

Enfin, on lui doit les grandes grilles qui fermaient l'allée du cours Dillon, au faubourg Saint-Cyprien, et que lui avaient commandé les États de la province de Languedoc. Ces grilles furent exécutées de 1784 à 1785 sur les plans de M. de Saget, directeur général des travaux de la province. Elles avaient un aspect vraiment monumental par leurs dimensions grandioses, comme par le caractère d'unité qui les distinguait.

Ainsi qu'il l'a dit lui-même dans un mémoire explicatif, Joseph Bosc se laissa entraîner par le désir d'accroître sa réputation et de servir sa patrie; il souscrivit des rabais excessifs pour s'assurer de l'entreprise et il perdit une assez forte somme en l'exécutant. En effet, d'après ses comptes, il dépensa une somme de 53,823 livres 10 sous, et le cahier des charges ne lui octroyait qu'une somme de 35,672 livres 8 sous. Ruiné, saisi, emprisonné, il introduisit vainement une instance en indemnité devant le tribunal consulaire de Bordeaux; il ne put qu'en « appeler à la sensibilité de Nosseigneurs les États de

1. *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, séance du 8 décembre 1896.

2. Archives municipales de Toulouse, *registre des Maîtrises*, 1733-1748 (HH, 27), p. 94.

3. Ibidem, *Statuts des métiers*.

Languedoc », et ne dut qu'aux insistances réitérées de sa femme, au bout de cinq années de mémoires, de suppliques et de consultations d'avocats, d'obtenir une expertise qui, confiée aux experts Pin, ingénieur et directeur général du Canal de Languedoc, et Virebent, architecte et ingénieur des travaux de la ville de Toulouse, fixa la valeur réelle et totale de l'œuvre de Bosc à 48,140 livres. Ses contemporains et ses rivaux eux-mêmes avaient reconnu ses mérites, car, le 10 juin 1789, la plupart des serruriers de la ville avaient déclaré, à la suite d'une expertise, que « la grille était faite dans toutes les règles de l'art de la serrurerie ».

Malheureusement, cette grille a beaucoup perdu de sa valeur en la mutilant d'abord, puis en la déplaçant comme on l'a fait¹. Elle se trouve aujourd'hui devant le jardin « provisoire » qui longe la rue de Metz, à la hauteur du Musée, où elle n'est motivée par rien. On a supprimé ses roues à bouquet, ses gerbes de fer et l'artichaut qui la flanquait du côté du fleuve. Cet artichaut était devenu si célèbre parmi les gens du métier que les compagnons qui faisaient leur tour de France ne manquaient jamais de venir l'admirer quand ils passaient à Toulouse. Il est aujourd'hui conservé au Musée Saint-Raymond, où il fait l'admiration des visiteurs (*fig. 13*).

Joseph Bosc vivait encore en 1811 et a dû exécuter bien d'autres œuvres. Mais on ne saurait lui attribuer à coup sûr d'autres ouvrages non signés, malgré leurs rapports évidents avec ceux qu'on connaît de lui.

*
* *

A l'époque d'Ortet et de Bosc remonte la belle rampe que les Dominicains avaient fait exécuter pour l'escalier monumental de leur couvent, car elle porte la date de 1773.

Elle se distingue par un grand nombre de volutes d'acanthé, en tôle très finement estampée, et par de jolis treillis de fer, avec des fleurons dorés, à l'entre-croisement des brindilles. Dans les retour se trouvent deux cartouches, rocailles avec écussons bombés.

Sur l'un de ces écussons est représenté saint Thomas d'Aquin avec un soleil sur la poitrine, tenant un glaive flamboyant à la main droite et levant l'ostensoir de la main gauche. A ses pieds, un monstre gît terrassé sur le sol. Les draperies des vêtements du Docteur sont tourmentées, comme si le Bernin en avait donné le modèle, a dit M. l'abbé Auriol lorsqu'il a décrit cette grille

1. Heureusement, M. Cartailhac en fit prendre une vue photographique au profit de son *Album des monuments du Midi*, pour le mémoire de M. le baron de Bouglon, planche XXXIX.

dans le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, p. 76 (séance du 15 février 1898). Quant à l'ostensoir, il a tous les caractères des ostensoirs de cette époque dus à l'orfèvrerie : la lunule grande, les rayons rares et distincts, le pied large.

L'autre écusson représente le blason de l'ordre dominicain, avec le chien tenant dans sa gueule une torche; mais ce chien n'a plus le vieux caractère héraldique, ni même l'aspect redoutable du chien de la fresque de la chapelle dite des Espagnols.

*
.

A la veille de la Révolution, le style de la ferronnerie martelée suivit les transformations de l'Art. On revint au style antique, tel que le faisaient connaître les fouilles de Pompéi. La ligne droite triompha de la

ligne courbe. On passa de la forme élégante et maniérée à la forme raide et sévère. On emprunta à l'architecture et à la mosaïque des pavés les bordures à la grecque, les postes et les entrelacs. On corrigea d'abord leur sécheresse géométrique en y joignant des banderoles et des guirlandes. Mais peu à peu on les supprima pour s'en tenir aux lignes droites et rigides, sans rien sacrifier à la grâce et à la fantaisie. Et l'absence de décoration fit dégénérer la ferronnerie au point de lui enlever toute valeur artistique.

En 1852, M. J.-L. Perrin, ayant mis à la disposition de l'industrie sa *scie à lame sans fin* et à *table mobile*, invention qu'avaient préparée Tourode en 1812, Thuard en 1842 et

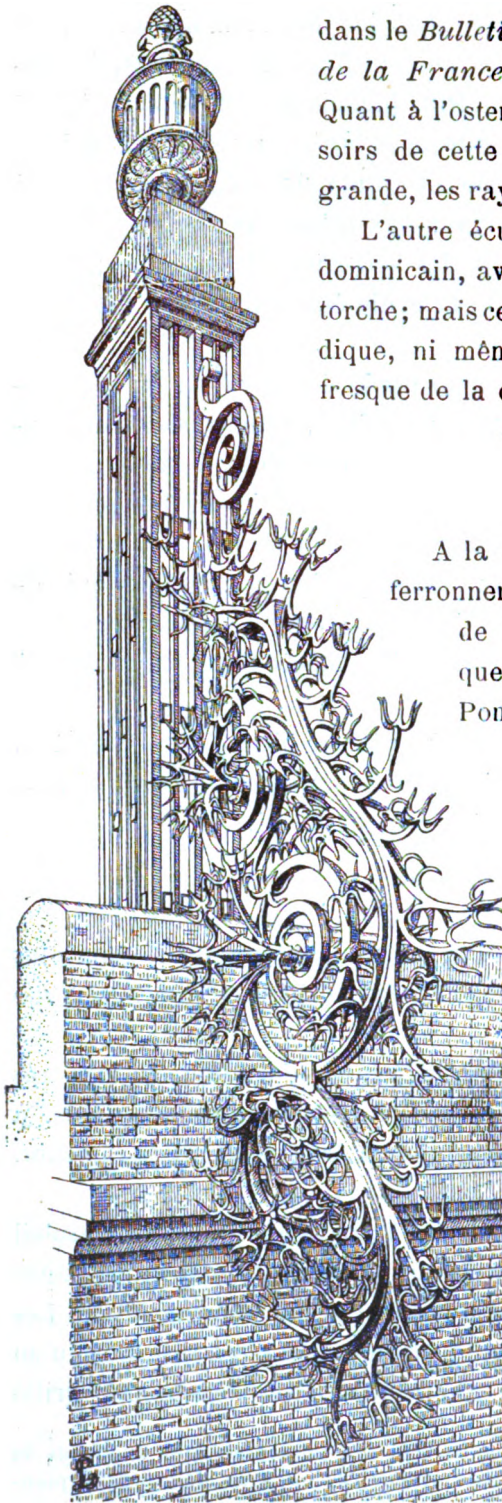


FIG. 13. — Un chef-d'œuvre de J. Bosc.

Pauwels en 1846 sans pouvoir l'accomplir complètement, a fourni un aide puissant pour le découpage mécanique du fer et a remplacé économiquement la grille forgée, particulièrement pour les fenêtres et les portes qui ne dépassent pas de moyennes dimensions. On en peut voir l'emploi fréquent au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, et au cimetière de Terre-Cabade, à Toulouse. Mais rien ne saurait remplacer la ferronnerie martelée à la main comme au Moyen-âge.

Sans doute, la ferronnerie architecturale n'a été d'abord qu'un instrument de défense pour pénétrer dans l'intérieur des habitations. Il en a été surtout ainsi en Orient avec les constructions cubiques sans ouvertures sur la campagne ou sur la rue. L'Oriental farouche s'est toujours méfié de la fenêtre, cette fissure dans le rempart de la maison conjugale, et, en particulier, du balcon devenu en Espagne et en Italie le rendez-vous de toutes les guitares et de toutes les mandolines. Il n'a admis d'ouverture murale que sur les cours intérieures, à l'abri de l'œil indiscret du voisin, et même du simple passant. Tel fut également l'aspect de l'habitation humaine en Occident durant les siècles féodaux. Il fallut la cessation des guerres civiles et étrangères pour que la Renaissance se décidât à ajourer les murailles de ses forteresses devenues des palais et y ajouter des balcons procurant la vision de la campagne ou y laissant pénétrer les mille bruits de la rue. Encore ces ouvertures étaient-elles le plus souvent quadrillées de barres de fer et leur appareil de ferronnerie en gardait-il son caractère d'instrument de défense. Ce n'est qu'à partir de Louis XIV que le fer a acquis sa fonction purement décorative dans l'ensemble de l'architecture. Il fit corps avec la façade des habitations, dessinant des arabesques capricieuses ou imitant les feuillages et les fleurs. Il varia avec le temps, suivant les styles en honneur. Et, finalement, au ferronnier est venu se joindre l'horticulteur pour faire des « balcons fleuris » autant de motifs de décoration pittoresque et artistique, pour la simple maison du particulier comme pour les riches hôtels et les palais princiers.

Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD.

UNE NOUVELLE MINIATURE DES ANNALES CAPITULAIRES

DE TOULOUSE

(1593)

LISTE DES MINIATURES ET DES ARMOIRIES ACTUELLEMENT CONNUES

I.

Dans son travail bien connu sur les *Douze livres de l'histoire de Toulouse*¹, M. Roschach a fait pour ainsi dire le recensement des miniatures qui sont conservées soit dans les volumes même des Annales capitulaires aux archives municipales, soit au musée Saint-Raymond, soit enfin au musée de Troyes ou en Angleterre.

Il faut aujourd'hui compléter cette liste en y ajoutant un nouveau feuillet inconnu jusqu'ici. Il appartient au baron Hugo de Bethmann qui l'a acheté chez un antiquaire parisien, et il a figuré en mai 1907 à l'exposition des portraits organisée par la Bibliothèque nationale².

Ce qui le rend particulièrement intéressant, c'est qu'il est d'une époque pour laquelle nous n'avons que de très rares spécimens.

C'est en effet à l'année 1593 qu'appartiennent les quatre capitouls représentés. Ce sont, en allant de droite à gauche, d'après les cartouches qui sont au-dessous de chaque portrait : « Noble Jehan Courtois, banquier, seigneur d'Issus; noble Jehan Dumas, procureur au sénéchal; noble Jaques Cazanove, docteur et avocat en la cour; noble Pierre Carrière, bourgeois. »

1. Dans le volume intitulé : *Association française pour l'avancement des sciences, 1887. Toulouse, Histoire, Archéologie, etc.* — Toulouse, Privat, 1887.

2. Catalogue, p. 71 (n° 137). Voir plus loin la reproduction de cette miniature due aux soins empressés de M. de Champreux. La présente notice a été en effet rédigée à la suite de cette exposition de la miniature à la Bibliothèque nationale en 1907. C'est à la suite de la communication qui en fut faite à la *Société archéologique* en février 1908 que M. le marquis de Champreux se mit en rapports avec le baron de Bethmann, comme il l'explique lui-même dans la notice qui suit, et réussit à obtenir la photographie reproduite plus loin.

Au-dessus des portraits est une inscription latine : « *Videant cons. ne quid detrimenti respub. capiat.* » L'inscription et les noms, en lettres capitales, sont entourés d'une bande verte. Les armoiries ont disparu.

Si on se reporte au livre IV des *Annales*, f° 128 ou page 209¹, chronique n° 266, on constate que les noms de la miniature sont bien ceux de quatre des capitouls de l'année 1593 dont voici la liste complète disposée en une seule colonne dans le volume (les noms de la miniature sont en italique) :

De la DAURADE.

Noble Guillaume de Jesse, bourgeois.

De SAINT-ETIENNE.

Noble *Jehan Courtoys*, banquier, conseiller d'Issus.

Du PONT-VIEUX.

Noble Bernard de la Font, bourgeois ayant esté deux foys en la mesme charge.

De LA PIERRE.

Noble *Jehan Dumas*, procureur au seneschal, qui decedda le cinquieme de may, et a son lieu et place fut esleu noble Gervaise du Vergier, bourgeois qui avoit esté aultresfoys en charge.

De la DALBADE.

Noble Vital de Confort, docteur et advocat en la court.

De SAINT-PIERRE.

Noble *Jacques Cazanove*, docteur et advocat en la court, conseiller du Faulga.

De SAINT-BARTHÉLEMY.

Noble Pierre de Rahou, docteur et advocat en la court, ayant esté aultresfoys en la mesme charge.

De SAINT-SERNIN.

Noble *Pierre Carrière*, bourgeois ayant esté aultresfoys en ceste charge.

Cette liste montre que ce sont les capitouls de Saint-Etienne, La Pierre, Saint-Pierre, Saint-Sernin qui sont ici représentés, et ils sont disposés dans l'ordre traditionnel en allant de droite à gauche; c'est donc le feuillet de gau-

1. La pagination est postérieure à l'enlèvement de la gravure.

che qui est ici conservé; sur le feuillet de droite, c'était, au contraire, de gauche à droite qu'étaient disposés les capitouls de la Daurade, du Pont-Vieux, de la Dalbade et de Saint-Barthélemy. La disposition des capitoulats était donc la suivante :¹

St-Sernin.	St-Pierre.	La Pierre.	St-Etienne.	Daurade.	Pont-Vieux.	Dalbade.	St-Barthélemy.
------------	------------	------------	-------------	----------	-------------	----------	----------------

D'ordinaire, d'ailleurs, et surtout au dix-septième siècle, la série commençant par Saint-Etienne est à droite, celle de la Daurade à gauche² :

St-Barthélemy.	Dalbade.	Pont-Vieux.	Daurade.	St-Etienne.	La Pierre.	St-Pierre.	St-Sernin.
----------------	----------	-------------	----------	-------------	------------	------------	------------

Et dans le texte les noms, au lieu d'être disposés sur une seule colonne, en forment deux où les capitoulats se font vis-à-vis de la façon suivante, représentant probablement l'ordre de marche dans les cérémonies.

Daurade.	Saint-Etienne.
Pont-Vieux.	La Pierre.
Dalbade.	Saint-Pierre.
Saint-Barthélemy.	Saint-Sernin.

Les deux feuillets de 1593 enlevés correspondent aux folios 125 et 126 qui manquent dans le volume.

Quant à l'inscription supérieure, elle s'explique par le passage du début de la chronique (f° 129 r°) où le rédacteur, parlant selon l'usage des vertus et de la piété des nouveaux magistrats, ajoute : « Se remectant tousjors en mémoire ce que le Sénat rommain avoit accoustumé en temps perilleux dire aux consulz de Romme : *Videant consules ne quid detrimenti respub. capiat*, lesquelz motz comme estans une des pierres fondamentales de ceste maison de ville lesdictz sieurs capitoulz feirent escrire en lettre d'or dans leur consistoire. »

C'est donc en 1593 que cette inscription, signalée par Du Mège et M. Roschach³, avait été mise à l'intérieur du consistoire; rien d'étonnant dès lors qu'elle ait été mise aussi sur la miniature de cette année-là.

Les capitouls, dans leur costume ordinaire, sont représentés assis, coiffés du bonnet carré (sauf celui de Saint-Sernin qui porte le grand chapeau fla-

1. Cette disposition se retrouve en 1585, 1598, 1630.

2. C'est le cas en 1597, 1601, etc.

3. Du Mège, t. IV, p. 282. — Roschach, *Inventaire des Archives*, Introduction, p. cx.

mand). Ils sont d'une netteté remarquable. C'est précisément dans la même attitude qu'on les trouve dans la miniature de 1585 au musée Saint-Raymond. Mais tandis qu'en 1593 les quatre capitouls occupent la largeur d'un feuillet, en 1585 les huit capitouls, toujours disposés d'ailleurs dans l'ordre que nous venons de voir (Saint-Etienne à gauche, Daurade à droite), sont serrés les uns contre les autres dans un espace identique à celui de notre miniature de 1593, c'est-à-dire sur la largeur d'un feuillet unique du volume. Aussi, en 1593, l'artiste disposant d'une place deux fois plus large, puisqu'au lieu de huit capitouls il n'en faisait contenir que quatre sur le feuillet, a pu tracer plus facilement les traits de la physionomie et les draperies des manteaux capitulaires; par suite, les proportions sont meilleures, le dessin plus net, le coloris plus intense qu'en 1585. En d'autres termes, tandis qu'en 1585 la miniature n'occupait qu'un feuillet du volume¹, en 1593 elle occupe les deux, et ce sera désormais la règle. Ainsi notre miniature nous permet de déterminer d'une façon plus précise l'époque à laquelle ces peintures prennent un développement plus grand et qui va sans cesse en augmentant.

C'est la même disposition sur deux feuillets, c'est aussi une technique identique que nous fait deviner un fragment non signalé par M. Roschach et qui est encore attaché au livre IV entre les pages 306 et 307. C'est un fragment des folios 189 et 190 se rapportant à l'année 1597-1598. On y voit à gauche la moitié du corps (sans la tête) de « noble Jehan de Ferrière, docteur et avocat en la cour », capitoul de Saint-Etienne; il tient la main ouverte comme Jean Dumas en 1593. A droite est la moitié du corps et de la tête (les deux mains étant croisées sur les genoux et tenant les gants, la tête recouverte du bonnet) de noble Pierre Andrieu, docteur et avocat en la cour », capitoul de la Daurade. Deux pages de texte écrites sur le verso des portraits ont ainsi disparu avec eux. Ici aussi les noms en lettres capitales étaient entourés d'une bande verte. C'est le même coloris, les mêmes gants jaunes, la même fraise blanche, le même bonnet, la même attitude, le même système d'inscription qu'en 1593².

1. On sait que cette miniature de 1585 avait récemment disparu du volume où elle avait été remise en 1844 et qu'elle est rentrée à Toulouse par les soins de la Société archéologique. L'auteur de ce vol a eu l'idée de remplacer le feuillet de la miniature (f° 205 du livre III) par un autre feuillet blanc enlevé à la fin du volume, mais qui était déjà paginé et folioté; c'est le f° 242 ou pp. 417-418; mais au lieu de le mettre à la place même de la gravure entre les f°s 204 et 206 (pages 358-359), en tête de la chronique, l'auteur de cette substitution maladroite l'a mis entre les f°s 206 et 207 (pages 360-361), c'est-à-dire entre deux pages de texte qui se suivent, de sorte que les f°s 206 et 207 contenant la chronique de 1585 sont séparés par le folio blanc 242!

2. La partie supérieure du feuillet de droite a été achetée « le 28 juillet 1875 à un tail-

VIDEANT CONSS. NE QVID DETRIMENTI RES PUB. CAPLAT.



MINIATURE ARRACHÉE LE 10 AOUT 1793 AUX ANNALES MANUSCRITES DE TOULOUSE

LES CAPITOULS DE L'ANNÉE 1593

Planche offerte à la Société

4. le Marquis DE CHAMPREUX D'ALTENBOURG

Membre correspondant

Appartenant à M. le Baron HUGO DE BETHAMANN.

Les portraits de 1593 ressemblent bien plus à ce fragment de 1598 qu'aux portraits de 1585. On voit donc l'importance de ce morceau pour établir l'authenticité de la gravure de 1593.

En 1596-1597, il subsiste aussi (entre les f^os 180-183 ou pages 297-298) deux fragments de parchemin contenant seulement le nom de Jacques de Borrassol et quelques lettres des autres inscriptions. Ici encore, comme en 1593 et comme dans le fragment de 1598, les noms sont entourés d'une bande verte et les caractères des lettres identiques¹.

Cette identité de procédés nous indique suffisamment que les œuvres de 1593, 1597, 1598 étaient du même artiste, et M. Roschach a précisément établi² que c'est Jacques Bolvène, dont il subsiste un tableau au Musée³, qui était le peintre de l'hôtel de ville de 1588 à 1603. Il est donc très probable que la miniature du baron Hugo de Bethmann est son œuvre ainsi que le fragment de 1598; nous pouvons même établir la date d'exécution d'une façon assez précise; le travail a été fait dans les premiers mois de 1593, puisque c'est Jean Dumas, décédé le 5 mai, comme on l'a vu plus haut, qui est ici représenté comme capitoul de la Pierre, et non Duvergier son successeur.

Ainsi, à tous les points de vue, il était intéressant de signaler cette miniature du baron de Bethmann jusqu'ici inconnue, ainsi que les fragments de la même époque. Ils ont leur importance pour l'histoire de l'évolution des portraits capitulaires.

leur du nom d'Izard qui prétend l'avoir trouvé à Saint-Cyprien, près du cimetière de Rapas, dans les débris d'une maison renversée par l'inondation ». M. Roschach croyait que c'était un fragment du premier livre. L'identification faite ici semble prouvée : 1^o par la présence au verso d'une partie du texte semblable à celle qui subsiste sur le fragment du portrait; 2^o par l'identité des deux écritures; 3^o par la facture de la lettre initiale L sur un fond d'une seule teinte comme dans le reste de la chronique, la lettre L elle-même étant absolument identique à d'autres lettres L de la chronique; 4^o par les fragments de quatre écussons portant les armoiries (on distingue au-dessus de Pierre Andrieu un aigle aux ailes déployées). Cette partie supérieure représente très probablement deux rois mages portant les présents; le troisième roi et la crèche avec la Vierge devaient se trouver sur le feuillet de gauche vers lequel se dirigent les deux personnages ici représentés.

1. Le fragment de 1596-97 est en outre intéressant à un autre point de vue, car il y a encore entre les deux morceaux de parchemin (sur le verso desquels ici aussi étaient deux pages de texte disparues) un fragment de soie rose (carré de 8 centimètres de côté) qui nous montre le système auquel on avait recours à cette époque pour préserver les peintures.

2. *Les Douze livres de l'histoire de Toulouse*, pp. 357-358; tirage à part, p. 229.

3. Roschach, *Inventaire des archives*, Introduction, pp. CX-CXI; *Les Douze livres* pp. 360-362; tirage à part, pp. 232-234.

II.

Il y a aussi dans les volumes mêmes quelques autres portraits ou fragments de portraits qui, pour diverses raisons, ne figurent pas dans l'inventaire dressé par M. Roschach et qu'il est bon de noter pour en assurer la conservation. Les portraits de 1631 (livre IV, pp. 360-361), indiqués par M. Roschach dans la liste des armoiries, ont été omis par lui dans la liste des capitouls. Ceux de 1652 (livre VIII, pp. 254-255) ne sont pas non plus indiqués; ce sont, en effet, les mêmes que ceux de l'année précédente, mais ils ont jugé utile de se faire représenter deux fois, avec cette différence cependant que ceux dont le côté droit du manteau (feuillet de gauche) était rouge en 1651 l'ont noir en 1652, tout en étant dans la même position, et ceux dont le côté gauche (feuillet de droite) était noir en 1651 l'ont rouge en 1652.

Au livre XI, entre les pages 170 et 173, il subsiste la moitié inférieure des deux pages sur lesquelles étaient représentés les capitouls de 1725. Ce sont, à gauche, en allant de droite à gauche : Bernard Loubaissin, bourgeois (Daurade); François-Joseph Cormouls, avocat, chef du consistoire (Pont-Vieux); Pierre Carbonel, écuyer (Dalbade); Jean-Baptiste Guidi, bourgeois (Saint-Barthélemy); à droite, en allant de gauche à droite : Paul Guérard, écuyer (Saint-Etienne); François Duval de Lamothe, écuyer (La Pierre); François Turle-Larbrepin, docteur et avocat (Saint-Pierre); Guillaume Melon, écuyer (Saint-Sernin).

Les écuyers, selon l'usage, relèvent leur manteau pour montrer l'épée et la culotte, tous portent le chapeau à la main, mais seule la tête de Paul Guérard subsiste, et encore le sommet a-t-il été enlevé. Les armoiries sont conservées dans la partie inférieure à côté des noms¹. Dans la partie supérieure

1. LOUBAISSIN : d'azur au loup de sable passant sur une terrasse de sinople entourée d'un lac d'argent au bassin d'eau (description de Brémond, *Nobiliaire toulousain*, gravure très effacée). — CORMOULS : coupé en pointe de gueules à une abeille d'or; en chef d'azur au lion issant d'or, accosté de deux abeilles de même. — CARBONEL : cousu de gueules, à un besant d'argent, accompagné de trois mouchetures d'hermine du même, posées deux en chef, une en pointe; au chef cousu d'azur chargé de deux besants d'argent. — GUIDI : d'azur, à une main fermée d'argent; en chef une colombe éployée de même. — GUÉRARD : d'or, au chevron de gueules, accompagné en chef de deux étoiles d'azur; en pointe d'un canard passant de sable. — DUVAL DE LAMOTHE : d'azur au chevron d'or, accompagné de trois fers de lance d'argent, deux en chef, un en pointe. — TURLE-LARBREPIN : de gueules à une tour crénelée d'argent maçonnée de sable, à un chef d'azur chargé de trois étoiles d'or. — MELON (à moitié disparu, description de Brémond) : écartelé d'argent aux premier et dernier d'azur à trois melons d'or, posés 2 et 1, la tige en haut; aux deuxième et troisième de gueules à la fasce ondée d'argent; au chef cousu d'azur chargé de deux étoiles d'or.

était représenté, paraît-il, le mariage de Louis XV et de Marie Leczinska¹.

Dans le même livre subsistent, entre les pages 398-401, la moitié de la tête de Montluçon, écuyer, capitoul de la Daurade, et les armoiries² de Nicolas d'Hélyot, avocat, capitoul de Saint-Etienne en 1739.

Enfin, dans le tome XII, depuis le travail de M. Roschach, on a remplacé entre les pages 126-127 les portraits des capitouls de 1778 à 1780 que M. Roschach signalait en 1887 comme appartenant à M. Sahuqué³. En voici la liste :

Daurade : François de Gardouch, marquis de Bélesta, mestre de camp de cavalerie, gentilhomme.

Saint-Etienne : Pierre Marquis de Gavarret, colonel d'infanterie, gentilhomme.

Pont-Vieux : noble Jean Joseph Gouazé, professeur royal en la Faculté de droit, capitoul pour la cinquième fois.

La Pierre : noble Pierre Joulia, écuyer, ancien prieur de la bource, capitoul en 1770.

Dalbade : noble François Ignace de Senovert, seigneur de Cintes en Vivarais, avocat au Parlement.

Saint-Pierre, noble Bernard Thomas Henry de Ginisty, avocat au Parlement.

Saint-Barthélemy : noble Jean Florent Nicolas Monyer, avocat au Parlement.

Saint-Sernin : noble Paul Sahuqué, négociant.

Cette liste est donnée d'après le texte des *Annales*, car la peinture est dans un état déplorable; elle tombe complètement en écailles, les noms ont disparu, les armoiries ne se distinguent que difficilement⁴. Telle qu'elle est,

1. Roschach, *Les Douze livres*, p. 418; tirage à part, p. 290.

2. D'argent au chevron d'azur, accompagné en chef de deux étoiles de même; en pointe d'une ancre levée de gueules.

3. Cette gravure figure cependant au nombre de celles qui, d'après la liste dressée en 1844, ont été acquises de M. Béguillet (Archives municipales). Les capitouls ont exercé leurs fonctions depuis fin juin 1778 jusqu'à 1780.

4. Les armoiries ci-dessous (d'après Brémond) permettent de constater que c'est toujours la disposition traditionnelle : Daurade, etc., à gauche; Saint-Etienne, etc., à droite. — GARDOUCH : d'or à la croix de sable. — GAVARRET : d'argent à trois lions de sable lampassés et armés de gueules dont un passant en pointe et deux affrontés et rampant en chef. — GOUAZÉ : coupé, en chef d'azur chargé d'un soleil d'or; en pointe d'argent, au coq posé sur la patte senestre de sable, becqué, barbé, crêté et membré de gueules. — JOULIA : d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois étoiles d'azur, posées deux en chef, une en

pourtant, elle donne une idée fort suffisante du genre fin dix-huitième siècle avec les perruques aplaties sur le sommet de la tête, en rouleaux sur les tempes, si différentes des modèles du début du dix-huitième siècle qui sont encore au musée Saint-Raymond et au donjon.

III.

Le travail de M. Roschach contient la description détaillée de toutes les gravures connues en 1887 avec l'éclaircissement des différents problèmes (rédacteurs, artistes, armoiries, textes, documents) que soulève cette collection. Mais étant donné la dispersion entre divers dépôts des miniatures qui subsistent, il n'est peut-être pas inutile, à l'occasion de la découverte de la miniature du baron de Bethmann, de dresser, d'après le récolement opéré en 1905 et vérifié tout récemment encore, une liste complète des miniatures conservées, avec l'indication précise de l'endroit où elles se trouvent.

Dans les diverses parties de son travail, M. Roschach a donné comme date l'année de l'élection des capitouls qui avait lieu en novembre-décembre. Comme jusqu'à la fin du seizième siècle l'année commençait à Pâques, cette désignation pouvait relativement s'admettre; avec notre style du 1^{er} janvier, au contraire, l'année de l'élection ne comprend plus que quinze jours (l'entrée en charge avait lieu le 13 décembre, jour de Sainte-Luce) et les fonctions des capitouls s'accomplissaient par conséquent pendant toute l'année suivante, sauf les quinze derniers jours. Il serait donc préférable de donner la date de la seconde année, d'autant plus que pour le dix-septième siècle M. Roschach lui-même (notamment en 1645) et le texte des *Annales* quelquefois à partir du livre VII (1645, 1659, 1660), et toujours à partir de 1688 (livre X), donnent cette seconde année seule, ce qui peut amener des confusions. Afin de permettre la concordance de la liste qui suit avec le travail de M. Roschach dont cette note n'est qu'un très modeste complément, nous donnons ci-dessous les deux années à la fois, comme on le faisait au seizième siècle.

Il est à remarquer que toutes les gravures, sauf dans le premier livre celle

pointe; au chef d'azur, chargé d'un croissant accosté de deux besants d'argent. — **SENOVERT** : de gueules à deux chevrons d'or. — **GINISTY** : écartelé, aux 1 et 4 d'argent à un arbre de sinople terrassé de même; aux 2 et 3 d'argent à trois branches de genet de sinople. — **MONYER** : d'azur, au mont de six coupeaux d'argent, sommé d'une fleur tigée et feuillée du même; en chef, au canton senestre un soleil agissant d'or. — **SAHUQUÉ** : de gueules au sureau de sinople terrassé de même, fleuri d'argent, au chef cousu d'azur, chargé d'un croissant d'argent accosté de deux étoiles d'or [ne sont pas sur la gravure très abîmée].

de 1434-1436 acquise à Orléans en 1877¹ et celles des livres VI et VIII, proviennent de la réintégration faite après la mort de M. Béguillet. Une liste très précise en fut dressée le 24 mars 1844 par Dubois, archiviste de la ville². Les unes étaient dans leur état primitif, elles furent replacées dans les volumes; d'autres avaient été encadrées par M. Béguillet, elles furent maintenues dans leurs cadres et elles sont encore aujourd'hui dans cet état, soit au donjon, soit au musée Saint-Raymond. Le livre VI avait été, paraît-il, formellement exclu du carnage³; il y a pourtant des lacunes qui prouvent bien que la Révolution n'est peut-être pas responsable de toutes les disparitions qui ont eu lieu. Quant au livre VIII, on ne peut expliquer la conservation de ses nombreux portraits qu'en supposant que ce volume était égaré en 1793.

Les miniatures dont le lieu de dépôt n'est pas indiqué dans la liste qui suit se trouvent dans les volumes mêmes des Archives municipales.

LIVRE I, 18 feuillets :

<i>Au recto.</i>		<i>Au verso.</i>	
F ^o 1 (chronique 56).	21 novembre 1352 à 1353 ⁴	(chr. 57).	21 novembre 1353 à 1354
F ^o 2 (chr. 71).	21 novembre 1367 à 1368	(chr. 72).	21 novembre 1368 à 1369
F ^o 3 (chr. 92).	1 ^{er} mai 1392 à 1393	(chr. 93).	10 mai 1393 à 1394
F ^o 4 (chr. 109).	28 novembre 1409 à 1410	(chr. 110).	28 novembre 1410 à 1411
F ^o 5 (chr. 111).	28 novembre 1411 à 1412	(chr. 112).	28 novembre 1412 à 1413 (Cour de la Vierge.)
F ^o 6 (chr. 130).	15 décembre 1434 au 28 décembre 1436 (Entrée de gens de guerre à Albi.)	(chr. 131).	novembre 1436 à 1437 (Descente de Croix.)
F ^o 7 (chr. 132).	28 novembre 1437 à 1438	(chr. 133).	5 décembre 1438 à 1439 (Entrée du dauphin Louis.)
F ^o 8 (chr. 135).	28 décembre 1440 à 1441 (Saint Michel, s ^t Sernin.)	(chr. 136).	28 novembre 1441 à 1442 (Entrée de Charles VII.)
<i>Au recto seul.</i>			
F ^o 9 (chr. 138).	1442, 1443, 1444 ⁵	(Entrée de Marie d'Anjou et de son fils.)	
F ^o 10 (chr. 140).	28 décembre 1446 à 1447	(Annonciation.)	
F ^o 11 (chr. 141).	28 novembre 144[7] à 1448	(Descente de l'esprit saint sur les ca- pitouls; croquis d'une place forte.)	

1. Roschach, ouvrage cité, p. 159; tirage à part, p. 31.

2. Arch. mun.

3. Roschach, *Inventaire des archives*, Introduction, p. cx; *Jean Chalette de Troyes* (extr. des Mém. de la Soc. Acad. de l'Aube, t. XXXI), tirage à part, p. 43.

4. La formule est la suivante : tel jour, *fuert electi et publicati...*; les chiffres de la chronique sont en rouge.

5. La formule est ici : En 1442, 1443, 1444, *fuert capitularii*. A partir de ce moment, le feuillet tout entier (r^e et v^e) est consacré à chaque année.

F ^o 12 (chr. 180) ¹	1502 ²	(Evénements militaires; en mauvais état.)
F ^o 13 (chr. 179) }	1500 ³ ou 1504 ⁴	(Roi de France, soumission du duc de Milan, flotte de guerre, jubilé).
F ^o 14 (chr. 179') }		(Soumission d'une ville, flotte de guerre, absolution par le pape, dime.)
F ^o 15 (chr. 181).....	1503	
F ^o 16 (chr. 188).....	1510	(Invention de reliques?)
F ^o 17 (chr. 194) }	1516	(Pont de Montaudran et de Tounis, poids public.)
F ^o 18 (chr. 194') }		(Institution des repenties de Sainte-Madeleine.)

LIVRE II (1532-1568) :

Frontispice.....	(Armes de Toulouse, encadrement.)
Page 1.	(Tête de femme [Tholossa], encadrement.)
Entre les pages 8 et 9... 1532-1533	(Entrée de François I ^{er} et du Dauphin.)
Entre les pages 14 et 15. 1535-1536 ⁵	
Pages 15, 16, 17.	(Encadrements).
Entre les pages 36 et 37. 1539-1540	(Moitié de parchemin, manque la partie supérieure et quatre noms.)
Entre les pages 56-57... 1542-1543	(Manque la partie supérieure.)
Entre les pages 62-63... 1543-1544	(Manque la partie supérieure.)
Entre les pages 124-125. 1550-1551	(Entrée du connétable de Montmorency; manque deux noms et demi.)
Entre les pages 144-145 ⁶ . 1553-1554	
[1559-1560	Frontispice du registre AA, 6; Moïse au Sinai] ⁷
Entre les p. 284-285 ⁸ . 11 mai 1560	Manque la partie supérieure et quatre noms.
Nombreuses initiales ornées.	

LIVRE III (1569-1585) :

1584-1585 Musée Saint-Raymond⁹.

LIVRE IV (1587-1601) :

Page 1.....	(Encadrement).
1592-1593	Collection Hugo de Bethmann.
Entre les p. 306 et 307... 1597-1598	Fragment ¹⁰ .

1. Ce feuillet aurait dû être placé après les deux suivants.
2. Cette date et celles de 1503, 1510, 1516 sont celles de M. Roschach et d'Abel et Froidefont (*Tableau chronologique des noms de Messieurs les capitouls...*, 1786).
3. Date de M. Roschach (pp. 405 et 432; tirage à part, pp. 277 et 304) et d'Abel et Froidefont.
4. Date de M. Roschach, p. 376; tirage à part, p. 248.
5. Le 3 septembre eut lieu aux Sept-Deniers une revue qui était figurée sur un autre feuillet (voir le texte de la chronique et Roschach, pp. 410-411; tirage à part, pp. 282-283).
6. Devrait être entre les pp. 158-159.
7. Voir la description de la peinture et des armoiries avec la liste des capitouls dans Roschach, *Inventaire des Archives*, p. 104.
8. Devrait être entre les pp. 290 et 291.
- 9 et 10. Voir plus haut, p. 320.

Entre les p. 370 et 371... **1600-1601** (Mariage Henri IV et Marie de Médicis).
Initiales mal peintes.

LIVRE V (1602-1617) : Néant.

LIVRE VI (1618-1633) :

1^{er} fo frontispice (« Sixième livre des Annales »).

2^e fo (La Charité romaine).

3^e fo **1617-1618**.

4^e fo (« Eloge de la Vérité »).

5^e fo en tête.

[**1622-1623** · Musée des Augustins à Toulouse, le Christ en croix au milieu des capitouls¹.]

Page 161..... **1623-1624** (La Vierge.)

P. 214 et 215. **1625-1626** (Sur deux pages; non terminé.)

P. 263. **1627-1628**

P. 294 et 295. **1629-1630** (Sur deux pages; consistoire.)

P. 311 et 312. **1630-1631** (Id. ; Pont-Neuf.)

P. 360 et 361. **1631-1632** (Id. ; entrée et départ de Louis XIII.)

P. 418 et 419. **1632-1633**² (Id. ; Louis XIII, Richelieu, le P. Joseph.)

LIVRE VII (1634-1645) :

1634-1635³ Musée de Troyes.

1644-1645 Musée Saint-Raymond.

LIVRE VIII (1646-1659) :

P. 116 et 117. **1648-1649** (Sur deux pages) (chronique 321).

P. 140 et 141. **1649-1650** Id. (chronique 322).

P. 174 et 175. **1650-1651** Id. (chronique 323).

1. Cf. Roschach, *Jean Chalette de Troyes, 1581-1643*. Troyes, 1868; in-8°, pp. 37-42 (*Mém. Soc. acad. Aube*, t. XXXI, 1867). — La gravure correspondant dans le volume à ce grand tableau de Chalette se trouvait à la p. 127. Voici les noms des capitouls représentés, en commençant toujours par le milieu, d'abord de droite à gauche : Jean de Malaprade, sr de Gailhac, bourgeois, trois fois capitoul (Daurade); Jean de Gallien, dr et avocat en la cour (Pont-Vieux); Etienne de Glonton, bourgeois (Dalbade); Jean de Lacroix, dr et avocat en la cour (Saint-Barthélemy). Puis de gauche à droite, de l'autre côté de la croix : Jean Rogier de Touges Nouaillan, sr de Maumaisin (Saint-Etienne); Jean de Peguilhan, bourgeois, sr de Sabonnères, ancien capitoul (La Pierre); Claude Ducos, dr et avocat en la cour (Saint-Pierre); Jean Vinel, « dr es droictz, avocat en Parlement, m^e des requestes ordinaires de la reyne mere du roy », ancien capitoul (Saint-Sernin). Leurs armoiries ont été dessinées d'après ce tableau par M. Roschach sur un manuscrit des Archives (voir plus loin p. 330, n. 4).

2. Abel et Froidefont donnent toujours la seconde date.

3. C'est le feuillet acquis par M. Truelle pour le Musée de Troyes en 1867 (voir plus loin la notice de M. de Champreux). M. Roschach (*Jean Chalette*, p. 44; *Les Douze livres*, p. 379, n.; tirage à part, p. 251, n.) a donné les noms des capitouls : Airalh (Daurade), Perrin (Pont-Vieux), Boyer (Dalbade), Aymeric (Saint-Barthélemy); c'était le feuillet de gauche, entre les pp. 30-31 du volume. Reproduit aussi dans Gonse, *les Musées de province*.

P. 222 et 223.....	1651-1652	(Sur deux pages) (chronique 324).
P. 254 et 255.....	1652-1653	Id. (chronique 325), les mêmes que l'année précédente.
P. 288 et 289.....	1653-1654 ¹	Id. (chronique 326).
P. 308 et 309.....	1654-1655 ²	Id. (chronique 327).
	1658-1659	Cabinet de l'archiviste (entrée de Louis XIV).

LIVRE IX (1660-1683) :

1659-1660	Musée Saint-Raymond.
1663-1664	Id.

LIVRE X (1684-1713) :

1692 ³	Id.	(le nom et les armoiries de Joseph de Manen sont encore dans le volume entre les f ^o s 135-137 ou 168-69 [nouvelle foliotation]) ⁴ .
1701	Id.	(entrée des ducs de Bourgogne et de Berry).
1709	Id.	

Entre les f^os 234 et 235, armoiries des capitouls de 1710 (Daurade et Saint-Etienne⁵.)

1. Le texte porte 1654-1655, la gravure 1653-54. C'est la date de la gravure qui est exacte. Il y a en effet dans les listes des *Annales*, après les capitouls de 1652 et 1653, qui à l'occasion de la peste restèrent deux ans en fonctions (cf. Arch. mun. AA, 26, pièces 26 et 28; Roschach, *Inventaire*, p. 364), des erreurs de date que les délibérations permettent de rectifier. Ces erreurs sont dues à ce fait que les chroniques 322 (année 1650), 324, 325 et 326 (années 1652 à 1654) ont été rédigées longtemps après les événements au dix-huitième siècle par Medidier (cf. Roschach, pp. 144-145, tir. à part, pp. 14-15; pp. 197-199, tir. à part pp. 69-71). Il faut donc rétablir comme suit pour cette période les listes municipales qu'Abel et Froidefont ont d'ailleurs données exactement d'après les délibérations :

1653-1654 (gravure pp. 288-289), chr. 326; le texte des *Annales* donne à tort 1654-1655 (cf. délibérations, 26^e reg., f^o 295).

1654-1655 (gravure pp. 308 et 309), chr. 327; le texte des *Annales* et la gravure portent à tort 1655-1656 (cf. délibérations, *id.*, f^o 421).

1655-1656 (la gravure n'existe pas), chr. 328; la concordance se rétablit entre les *Annales* et les délibérations (27^e reg., f^o 1).

Il faut donc être très prudent en utilisant le texte des *Annales* pour l'histoire de Toulouse pendant ces années là.

2. Date rectifiée au lieu de 1655-1656 (cf. note précédente).

3. A partir de ce moment, le texte des *Annales* ne donne plus que la date de la deuxième année qui concorde avec celles de M. Roschach.

4. Les armoiries du tableau ont été refaites en très grande partie quand on a remplacé les morceaux de parchemin qui manquaient (et qui se trouvent dans le volume) à l'époque où le tableau appartenait à M. Béguillet; et dans les attributions d'armoiries qu'on a faites alors, il semble qu'il y ait eu des erreurs. Une médaille frappée en 1692 et communiquée par M. Chalande contient les armoiries des capitouls, mais sans leurs noms; on peut toutefois, en se rapportant à l'ordre traditionnel indiqué plus haut et en comparant ces armoiries avec celles qui sur le tableau paraissent authentiques, les identifier avec assez de vraisemblance (cf. ci-dessous, pp. 332, n. 4; 333, n. 1; 334, n. 7; 337, n. 4; 340, n. 2), mais en l'absence de document probant, il faut être très réservé sur ces attributions.

5. Voir Roschach, *Les Douze livres*, p. 451, tirage à part, p. 323. Les noms ne sont pas dans le texte. En tenant compte du système adopté par Abel et Froidefont, on peut

LIVRE XI (1714-1760) :

- 1714 Cabinet de l'archiviste.
 1718 Musée Saint-Raymond.
 Entre les p. 170 et 173. 1725 Manque la moitié supérieure des deux pages¹.
 Entre les p. 398 et 401. 1739 Moitié d'un personnage².
 1753 Musée Saint-Raymond.

LIVRE XII (1762-1787) :

- 1772 Musée Saint-Raymond.
 Entre les f^os 126 et 127. 1779 Sur deux pages³.

Tel est l'état actuel de la collection. La liste qui précède, en complétant sur deux ou trois points le travail de M. Roschach, permettra de savoir d'une façon précise l'endroit où se trouve le portrait de tel ou tel capitoul lorsqu'il subsiste et par là même en assurera la conservation.

IV.

Enfin, pour faciliter la recherche des armoiries capitulaires dans les Archives municipales, nous donnons ci-dessous, par ordre alphabétique, la liste des portraits et armoiries connues.

Cette liste comprend :

- 1^o Les noms des capitouls dont les portraits sont conservés et dont les armoiries ont été décrites par M. Roschach dans son travail sur *les Douze livres* (caractères romains)⁴;
- 2^o Les noms des capitouls dont les portraits sont conservés avec leurs

supposer que c'était Denis Vizouard de Varennes, directeur des gabelles, écuyer, qui était capitoul de la Daurade, et François de Boutaric, avocat, de Saint-Etienne.

1. Voir la description ci-dessus, p. 322.

2 et 3. *Id.*, p. 323.

4. M. Roschach en avait lui-même donné une table alphabétique, mais elle n'existe que dans le tirage à part. C'est pour cela que nous la reproduisons en remplaçant simplement le renvoi à la page par le renvoi à l'année. Les armoiries des capitouls qui ont été plusieurs fois en charge, celles appartenant à la même famille n'ont été décrites par M. Roschach qu'une fois ; nous avons néanmoins répété les noms aussi souvent qu'il y a de portraits, en mettant les membres de la même famille dans l'ordre chronologique. Nous avons conservé l'ordre adopté par M. Roschach dans sa table ; mais comme il n'est pas toujours conforme aux habitudes bibliographiques actuelles, nous y avons ajouté les renvois nécessaires. Enfin nous avons mis, comme date de renvoi, celle employée par M. Roschach (date de la première année jusqu'en 1655, de la seconde à partir de 1659).

armoiries dans les miniatures nouvelles signalées dans le présent travail (en *italique*)¹;

3° Les noms des capitouls dont les portraits seuls sont conservés, sans les armoiries (*ITALIQUES MAJUSCULES*)²;

4° Les noms des capitouls dont les portraits n'existent pas, mais dont les armoiries ont été, d'après divers documents, soit décrites par M. Roschach dans son travail (*PETITES CAPITALES GRASSES*)³, soit dessinées par lui sur un manuscrit des archives⁴ contenant la liste chronologique des capitouls (*PETITES CAPITALES MAIGRES*);

5° Les noms des capitouls dont les armoiries ont été sculptées en 1873 par le sculpteur Azibert⁵ dans la cour Henri IV du Capitole au-dessus des galeries⁶

1. On en trouvera ci-dessus soit la description, soit l'indication de l'endroit où elles sont représentées; ce sont les capitouls de 1560, 1623, 1725, 1778-80.

2. Capitouls de 1352, 1367, 1543, 1585, 1593.

3. C'est le cas pour les capitouls de 1516 (miniature avec armoiries sans portraits), de 1716 et 1763, dont les armoiries sont gravées sur deux volumes des *Annales* (voir Roschach, *Les Douze livres*, p. 147 n. et 149 n.; tir. à part, p. 19 et 21), et pour ceux de 1751 et 1755 dont les armoiries sont décrites dans les volumes mêmes (voir Roschach, *id.*, pp. 452 [on a imprimé par erreur 1721], 454 et 456; tir. à part, pp. 324, 326 et 28).

4. C'est le manuscrit du volume d'Abel et Froidefont. M. Roschach y a dessiné notamment les armoiries des capitouls de 1623 et de 1635 (d'après les tableaux de Chalette au musée des Augustins et au musée de Troyes), de 1659 (d'après l'*Origine des Jeux floraux de Toulouse*, par M. de Caseneuve, Toulouse, Bosc, 1659; quelques différences avec la miniature), de 1675 (d'après le *Triple Rosaire*, Toulouse, Bosc, 1676), de 1705 (d'après le frontispice du *Traité de la noblesse des capitouls*), de 1717 (d'après la gravure de Séguenot sur les *Articles présentés au roi, Louis XV*, 1717), de 1732 (d'après des thèses sur soie), de 1735 (d'après un *Arrêt du parlement de Paris concernant les chasse marée de la ville de Toulouse*, imprimé sur parchemin sous forme de placard et conservé encadré aux Archives municipales), de 1759 (d'après le frontispice de l'*Histoire de la ville de Toulouse*, de Raynal). Voir aussi *Histoire de Languedoc*, nouvelle édition, t. XVI (Histoire graphique), p. 684. M. Roschach a aussi décrit, pour les années 1368, 1447 et 1500, des armoiries qu'il est impossible d'identifier, les noms des capitouls manquant dans les documents.

5. Voir la signature au-dessus des arcades nord.

6. Au nord (1^{er} étage), ce sont les capitouls de 1605 : Mourat (Morat dans les *Annales*), Casenove, Duborn, de Foucaud, Bandinelly (Mandinelly corrigé dans les *Annales*), Ricardy, Rastel, Caussin; et au rez-de-chaussée, sur les piliers des arceaux : Jean Soleilhavolp (1652-53), Jean Thomas et Antoine Aldéguier, tous deux de 1603, et Bernard d'Espagne (1652). Les armoiries dont les noms ne sont pas indiqués sont celles de Chabanon et Montagut (1652) et de deux capitouls de 1603, Jean de Verdeguiet et Decos, d'après M. Chalande. Au sud ce sont les capitouls de 1606 : De Fay, La Tanerie, De Vares, Lalaurete, Jacques de Queyratz (dans les *Annales* c'est Jean Duverger; Jacques de Queyratz est de 1652-53), d'Isarn, Despy et Puget (ce dernier ayant en effet remplacé Jean de Saint-Pierre, mort le 4 mai). Au rez-de-chaussée on relève les noms de Pierre-Antoine du Boissel (1652-53) et de Jean Delpuech (1602), les armoiries d'Albenque et Labat (1652) et de divers autres capitouls qui d'après M. Chalande seraient Guillaume Duverger (capitou

ainsi qu'autour et au-dessous de la statue d'Henri IV¹ (GRANDES CAPITALES).

C'est sur les indications de M. Roschach que ce travail a été fait, les armoiries primitives ayant été martelées et recouvertes de plâtre à la Révolution². Les armoiries actuelles n'ont donc pas l'authenticité absolue qu'elles auraient si elles étaient de l'époque; mais étant donné la précision et l'exactitude scientifiques des travaux de M. Roschach, nous avons cru devoir les faire figurer dans ce travail³. La restitution des armoiries n'ayant pas été toujours possible pour chaque capitoul, et l'architecte n'ayant pu se résoudre à laisser des écussons vides, M. Roschach fit remplacer les armoiries qui manquaient par le cachet⁴ du quartier auquel appartenait le personnage⁵.

en 1639 et 1645), Polier Laterrasse (capitoul en 1600, 1613 et 1630), Jean Maruéjol (1632) et Nicolas de Saint-Pierre (capitoul en 1609, 1618 et 1627).

1. Autour de la statue d'Henri IV sont les capitouls de 1610, à gauche de haut en bas : Carrière (Saint-Etienne), Gayrard (Saint-Pierre), Fraxino (Daurade), Blanc (Saint-Sernin); à droite de haut en bas : Rudelle (La Pierre), Dufour (Dalbade), Dupuy (Saint-Barthélemy), Revellat (Pont-Vieux). Au-dessous de la statue sont les capitouls de 1607; ce sont de gauche à droite : Rabastens (Saint-Pierre), Barbier de Lespinasse (Saint-Sernin), Cavalier (La Pierre), Durand Barthélemy (Saint-Etienne), Buisson, s^r de Beateville (Pont-Vieux), Guibert (Saint-Barthélemy), Maleprade (Daurade), Recoudercq (Dalbade).

2. C'est ce qu'a bien voulu nous affirmer lui-même M. Roschach, que nous remercions bien vivement ici des renseignements qu'il nous a transmis à ce sujet. L'exactitude de cette restitution est d'ailleurs prouvée par le texte des *Annales*, les devis et contrats conservés aux archives municipales qui prescrivent, en effet, formellement à l'entrepreneur de graver ces armoiries aux endroits où la plupart se trouvent aujourd'hui. Malheureusement, l'architecte et le sculpteur n'ont pas suivi les indications de M. Roschach et ont placé les armoiries de 1607 et 1610 dans un ordre qui n'est pas l'ordre traditionnel (cf. ci-dessus, p. 349), ainsi que le prouvent les indications de capitoulat fournies par le texte des *Annales* (ci-dessus, note 1). En outre, sur les piliers du rez-de-chaussée nord, où devraient se trouver les armoiries des capitouls de 1602 (bail du 18 mars 1602, Travaux hôtel de ville, f^o 17), se trouvent celles de 1603 et de 1652 fraternellement mêlées, tandis que sur les piliers du sud, à la place des armoiries de 1603 (contrats 1603-1607, f^o 8), sont celles de capitouls appartenant à des années très différentes (cf. ci-dessus, p. 330, n. 6). Enfin, un capitoul de 1652 (Queyratz) a pris au milieu des capitouls de 1605 la place de Jean Duverger. (Pour les armoiries de 1605 à placer sur les angles des arcades du premier étage nord, voir contrats f^{os} 174, 178, et pour celles de 1607, *idem*, 1607-1611, f^o 39.)

3. M. J. Chalande qui, de son côté, connaissait ces armoiries par d'autres documents, en a constaté l'exactitude, et il a pu aussi identifier celles pour lesquelles au rez-de-chaussée les noms ne sont pas donnés. Cette concordance des résultats des travaux de MM. Roschach et Chalande est encore une nouvelle preuve en faveur de l'authenticité de ces armoiries.

4. Sur ces cachets, voir Roschach, *Histoire du Languedoc*, t. XVI (Histoire graphique), p. 378.

5. C'est le cas pour Jean Thomas (1603, cachet de la Pierre, *Histoire graphique*, p. 437), pour Morat (cachet de Saint-Sernin, *id.*, p. 416), Casenove (cachet de Saint-Pierre, *id.*, pp. 416-417), Ricardy (cachet du Pont-Vieux, *id.*, p. 417), Caussin (cachet de Saint-Barthélemy, *id.*, p. 416), capitouls de 1605; La Tanerie (cachet de la Dalbade, *id.*, p. 418), Lalaurette

Ces quatre dernières catégories, ajoutées au travail de M. Roschach (1^{re} catégorie), donneront désormais la liste complète des portraits et armoiries actuellement connus¹.

Abauzit.....	1600	Astorg.....	1392
Agret.....	1600	At.....	1441
Aiguesplas.....	1648	AUQUE.....	1352
ALAMAND.....	1543	AURE d'AURIVAL (D').....	1763
ALARY.....	1543	Auribal.....	1631
Albenque ²	1651-53	Auriol ⁴	1692
ALDÉGUIER.....	1603	Auriolle.....	1416
Aliès (Raimond).....	1539	Aurival.....	1368
Aliès (Raimond).....	1562	Aurival (Raimond).....	1392
Alliès (Guillaume).....	1630	Aurival (Pierre-Raimond).....	1411
Ambelot.....	1692	Aurival (Guillaume).....	1502
Ambes.....	1645	Austry.....	1620
AMBLARD.....	1759	Auterive (Nicolas).....	1442
Amy.....	1409	Auterive (Nicolas).....	1446
ANCEAU.....	1675	Avril.....	1714
André.....	1627	AYMERIC.....	1635
ANDRIEU (Pierre).....	1598	AYRAL.....	1635
Andrieu (François).....	1655	Azemar (Pierre-Jean et Raimond).....	1409
Arché.....	1680	Babul, cf. Lacges.....	
Armengaud ³	1692	Bach.....	1650
ASSÉZAT.....	1551-52	BANDINELLY.....	1605

(cachet de Saint-Étienne, *Histoire graphique*, p. 417), capitouls de 1606; Cavalier (cachet de la Pierre, *id.* p. 437), capitoul de 1607.

1. En ce qui concerne les armoiries, il ne s'agit, bien entendu, que de celles qui sont conservées soit sur les miniatures, soit aux archives, soit dans la cour du Capitole; les divers armoriaux connus permettraient d'augmenter encore cette liste. (Voir notamment l'*Histoire graphique du Languedoc*, t. XVI, pp. 684-687.)

2. Voir aussi cour du Capitole (cf. ci-dessus, p. 390, n. 6).

3. Les armoiries, non décrites par M. Roschach, sont probablement cachées par le cadre.

4. Les armoiries qui sont sur la miniature, au Musée Saint-Raymond (d'azur à l'arbre terrassé de sinople, une foi de carnation habillée de gueules brochant, etc.) ont été attribuées à tort par Brémond et par M. Roschach à Manen (voir plus loin). Il est probable, d'ailleurs, que ce ne sont pas celles d'Auriol; elles ont dû, en effet, être refaites quand on a restauré le tableau à l'époque où il appartenait à M. Béguillet, car la plus grande partie de l'écusson d'Auriol, très effacée, se trouve encore dans le volume sur un fragment du parchemin; et c'est à ce moment que l'on aura attribué à Auriol des armoiries qui sont peut-être celles de Vergier. D'après Brémond, les armoiries d'Auriol étaient: « d'argent à un arbre de sinople au chef d'azur chargé d'un auriol (loriot) d'argent accosté de deux étoiles de même », ce qui est en effet conforme aux habitudes héraldiques (jeu de mots sur le nom du personnage). Mais d'après la médaille de 1692 (cf. ci-dessus, p. 328, n. 4), les armoiries d'Auriol paraissent être celles attribuées à tort par Brémond à Delvolvé (d'azur à l'aigle éployée d'argent fixant un soleil d'or cantonné à dextre, en pointe une plante exotique d'argent), et cela semble précisément confirmé par le fragment de parchemin du volume, sur lequel on distingue nettement une partie du soleil d'or et une aile d'argent.

Barassi.....	1539	Boisset (Du) ³	1651-53
Barbazan (François).....	1438	Bona Senha.....	1353
Barbazan (François).....	1446	Bonet.....	1410
Barbier, cf. Lespinasse.		Bonnafous.....	1718
BARBOT	1763	Boquet.....	1436
Barravi.....	1701	BORASIEN	1440
Bartès.....	1649	Borderia.....	1562
Barthe.....	1772	BOSQUET	1763
BARTHÉLEMY (Durand).....	1607	<i>Bosquet (Du)</i>	1560
BASTARD	1689	BOSREDON	1543
Bastier (Jean).....	1392	BOULET.....	1731
Bastier (Pierre).....	1441	BOUTARIC (?) ⁴	1710
Bayard.....	1663	BOUTONNIER	1516
BAYNAGUET.....	1689	BOYER.....	1635
Beaudrigue, cf. David.		BOYS (Bernard).....	1367
Beauvoir.....	1503	Boys (Gaillard).....	1412
Bedos.....	1437	Boys (Gaillard).....	1437
Belloc, cf. Portets.		Zoys (Pierre).....	1441
Bely.....	1630	Boys (Louis du).....	1442
Beneseit.....	1542	Branque.....	1709
Benezet (Hugues).....	1434	Brucelles.....	1434
Benezet (Hugues).....	1446	Brugères.....	1650
Benoist.....	1535	Brun.....	1510
Berail Beneseit.....	1535	<i>Brun (Du)</i>	1560
Beral.....	1632	Buisson.....	1510
Bergier.....	1535	Buisson, cf. Mestre.	
BERMOND ¹	1692	BUISSON-BEAUTEVILLE ⁵	1607
Bernadou.....	1663	Buisson-Beauteville.....	1632
Bertier.....	1627	Cahusac.....	1772
Bertrand (Nicolas).....	1510	CALVET (François).....	1367
<i>Bertrand</i> (Jean de) ²	1519	Calvet (Bernard).....	1392
Bertrandi (Nicolas).....	1539	Calvet (Philippe).....	1411
BESAUCELLE	1773	Campmartin.....	1650
Besset.....	1615	Camps.....	1436
Bigot.....	1436	Campunaut.....	1718
Blanc (Azémar).....	1392	Cantuer.....	1623
BLANC (Pierre).....	1610	Capus.....	1434
Blazi (Jean).....	1367	<i>Carbonel</i>	1725
Blazi (Bernard-Raimond).....	1393	Carcassonne, cf. Martin.	
Blazi (Jean).....	1437	CARRÈRE	1732
Blazi (Vidal).....	1440	CARRIÈRE (Pierre).....	1593
Blazi, cf. Johannis.		CARRIÈRE (Pierre) ⁶	1610

1. Les armoiries sont décrites par M. Roschach, mais l'écusson a été déchiré, et la description de M. Roschach ne concorde pas avec celle donnée par Brémond et la médaille de 1692 (cf. ci-dessus, p. 328, n. 4) : d'argent au chevron de gueules accompagné en chef de deux arbres arrachés de sinople, en pointe d'un mont de cinq coupeaux du même.

2. Voir plus loin, p. 340.

3. Voir aussi cour du Capitole.

4. Armoiries sans portrait dans le volume, cf. ci-dessus, p. 328, n. 4. Décrit sans nom par M. Roschach, p. 451 (tir. à part, p. 323).

5. Voir aussi cour du Capitole.

6. *Idem*.

Carrière (Pierre).....	1630	Cormouls.....	1718
Carrière (Pierre).....	1645	<i>Cormouls</i>	1725
Carrière (Pierre).....	1649	Cortade-Betou.....	1709
Carrière Double.....	1630	Cos.....	1617
CASENEUVE ¹	1605	Costa (Gabriel-Guibert).....	1629
Caseneuve, cf. Cazanove.		Costa (Jean).....	1655
Casilhac (Pierre).....	1393	COSTE	1516
Casilhac (Pierre).....	1409	Cottin.....	1629
CASSAN.....	1675	COULOUSSAC	1751
Cassand.....	1623	Courtines.....	1627
CASSEIROL.....	1735	Courtois (Jean).....	1550
Castellan.....	1442	<i>COURTOIS</i> (Jean).....	1593
CASTELNAU (Jean).....	1352	Cousse.....	1701
Castelnau (Pierre).....	1393	Coustoux.....	1535
Castillon.....	1434	Cros (Del).....	1442
Castéra.....	1660	Crusols.....	1410
Catalan.....	1653	Cyron.....	1542
Catel.....	1631	Daffis.....	1442
CAULET	1585	DAGUIN.....	1705
Caumels (François).....	1648	Dahus.....	1412
CAUMELS (Guillaume).....	1690	Dalbo.....	1659
CAUSSIN ²	1605	DALMAYS.....	1759
CAVALIER (Pierre) ³	1607	Dampmartin.....	1550
CAZALÈS.....	1735	DARASSE DE VIRVEN	1763
CAZANOVE (Jacques).....	1593	<i>DARDÈNE</i>	1585
Cazanove, cf. Caseneuve.		Daste.....	1660
Ceaux.....	1645	Daure, cf. Aure.	
Cès d'Ossages (De).....	1753	DAURIER	1755
Chabanon ⁴	1651-53	DAVID DE BEAUDRIGUE ⁵	1751
CHALON	1516	Davit.....	1438
Chappuis.....	1650	Dazies.....	1772
Charlary (Barthélemy).....	1649	Decès, cf. Cès.	
Charlary (Barthélemy) ⁶	1659	Dejean (Richard).....	1653
Chassan.....	1649	Dejean (Antoine).....	1718
Chastanet.....	1648	Delcros, cf. Cros.	
CHAULIAC.....	1759	Delgres, cf. Gres.	
CHAUSON DE LACOMBE	1751	Delom.....	1353
Chauzenos.....	1436	Delort.....	1718
Cheverry (Jean).....	1535	Delpech (Bernard).....	1436
CHEVERRY (Pierre).....	1705	Delpech (François).....	1625
CHOLLET DE LAS CABANES.....	1759	Delpont, cf. Pont.	
Ciron, cf. Pradines.		Delpuech (Bernard).....	1649
CLEMANS.....	1735	DELPUECH (Jean).....	1602
Comère.....	1623	Delpueg, cf. Pueg.	
Conseil (Du).....	1630	Delvolvé ⁷	1692

1. Cachet de Saint-Pierre (cf. ci-dessus, p. 331, n. 5).

2. Cachet de Saint-Barthélemy (cf. ci-dessus, *id.*).

3. Cachet de La Pierre (cf. ci-dessus, *id.*).

4. Voir aussi cour du Capitole (cf. ci-dessus, p. 330, n. 6).

5. Voir aussi le manuscrit d'Abel et Froidefont.

6. Voir aussi Roschach, p. 149 (tir. à part, p. 21, note).

7. Les armoiries (chevron de gueules sur azur) ont été refaites, le parchemin ayant été

Desazars.....	1753	Espie, cf. Despie.	
Désirat.....	1753	Fabre, cf. Faure.	
DESPIE (Jean) ¹	1606	<i>Fabri</i>	1560
Despie (François).....	1648	FABRY	1751
Dessus (Hugues).....	1503	Fargues.....	1552
Dessus (Jacques).....	1542	Fas (Bertrand du).....	1446
Dessus (Jacques).....	1550	Fas (Guillaume du).....	1655
Doujat.....	1660	Fas de Vignaux (Du).....	1625
Doulcet.....	1542	Fau (Du).....	1772
Doux.....	1447	Faur (Jacques du).....	1552
Du Boisset, cf. Boisset.		Faur (Jacques du).....	1653
DUBORN.....	1605	<i>FAURE</i> (Raimond).....	1352
Duboy, cf. Boys.		Faure (Bernard).....	1411
Du Conseil, cf. Conseil.		Faure (James).....	1438
<i>Ducos</i>	1623	Faure (Reynier).....	1539
Du Fas, cf. Fas.		Faure (Pierre).....	1542
Dufaur, cf. Faur.		<i>FAURE</i> (Ramond).....	1543
DUFOUR (François).....	1610	Faure (Bernard).....	1630
Dufour, cf. Four.		FAY (DE).....	1606
Dujarric, cf. Jarric.		Ferluc.....	1718
DUMAS.....	1593	Fermat.....	1632
Du May, cf. May.		FERRAND.....	1732
Dupérier.....	1650	<i>FERRIÈRE</i>	1598
Dupin, cf. Pin.		Ferrières (Anne).....	1648
Dupleix.....	1631	Ferrières (Anne).....	1659
Dupont, cf. Pont.		Figuier (Antoine).....	1629
DUPONT.....	1675	Figuier (Antoine).....	1650
DUPRAT.....	1352	Filhol.....	1532
DUPUY (Étienne).....	1610	FIZEAUX.....	1735
DUPUY (Florent).....	1716	Flamenc (Jean).....	1393
Durancie (Pierre La).....	1411	Flamenc (Pierre).....	1410
Durancie (Nicolas La).....	1436	Flamenc (Pierre).....	1412
Durancie (Louis La).....	1437	FLOTTES.....	1717
Durancie (Nicolas La).....	1446	Fonrouge (Jacques).....	1627
<i>Durand</i> (Guillaume).....	1560	Fonrouge (Pierre).....	1655
DURAND (Jacques).....	1705	Fonte.....	1535
DURAND (Joseph).....	1732	FORGIA	1516
DURÈGNE.....	1732	Fortic.....	1714
Durtaud (Pierre).....	1645	FOUCAUD.....	1605
Durtaud (Pierre).....	1649	Four (Du).....	1441
Durtaud-Rochefort.....	1663	Fourez.....	1623
DURYE.....	1705	Fournier.....	1539
<i>Duval de Lamothe</i>	1725	FOURQUET.....	1732
Duverger, cf. Verger.		<i>FRANCON</i>	1367
Edouard.....	1632	FRAXINO (Pierre).....	1610
Embry.....	1410	Fresquet.....	1440
Escalquens.....	1353	Froment.....	1436
Espaigne ²	1651-53	Gaillac (Bertrand).....	1410

déchiré en cet endroit. La description de M. Roschach correspond aux armoiries du tableau, la médaille de 1692 (cf. ci-dessus, p. 328, n. 4) donne quelques légères variantes.

1. Voir aussi cour du Capitole.

2. *Ibid.*

Gaillac (Bertrand).....	1412	GRÉGOIRE.....	1585
Gaillac (Bertrand).....	1438	Gres (Andrieu del).....	1438
Gaillac (Bertrand).....	1502	Gres (Andrieu del).....	1440
GAILLARD.....	1759	<i>Guérard</i>	1725
GAIRARD (Bernard).....	1610	GUIBBERT (Jean).....	1607
Galien.....	1659	Guibbert (Jean-Pierre).....	1692
Gall.....	1393	GUIBERT (Jean).....	1607
<i>Gallien</i>	1623	Guibert (Jean-Pierre).....	1623
<i>GAMEVILLE</i> (Hugue).....	1367	Guibert de Costa.....	1629
Gameville (Arnaud).....	1409	<i>Guidi</i>	1725
Ganelon (Antoine).....	1539	Guilhamat.....	1410
Ganelon (Antoine).....	1552	Guinabaldi.....	1442
Garaud (R. et J.).....	1353	GUY.....	1717
Garaud (Jean).....	1412	<i>Hélyot</i> ²	1739
Garcin.....	1709	<i>ISALGUIER</i> (cf. Ysalguier).....	1352
Gardel.....	1701	ISARN ³	1606
Gardelle.....	1447	Izarny.....	1629
<i>Gardouch</i>	1778-80	Jarric (François du).....	1659
Gargas, cf. Johannis.		Jarric (Louis du).....	1663
Garriga (La).....	1437	Johannis Blazy.....	1409
Garrigue.....	1353	Johannis Blazy.....	1412
<i>Gascons</i> (Marin de) ¹	1555-56	Johannis de Gargas.....	1440
<i>GAUDIA</i>	1352	<i>JOHANNIS DE MONTASTRUC</i>	1352
GAURAN.....	1675	Jouglà.....	1650
Gaure.....	1393	<i>Joulià</i>	1778-80
Gautier (Arnaud).....	1392	Labat ⁴	1651-53
Gautier (Bernard).....	1532	Labonne (Pierre).....	1649
Gavarret (Pierre).....	1502	LABONNE (Jacques).....	1717
<i>Gavarret</i> (Pierre).....	1778-80	<i>Lacges dit Babut</i>	1560
GAYE	1716	<i>Lacroix</i>	1623
Gazy.....	1436	Ladoux.....	1753
GEOFFROY	1716	Lafaille.....	1660
Gibbert (Pierre).....	1353	Lafon.....	1714
<i>GIBBERT</i> (Pierre).....	1367	Lafont (François).....	1535
Gibbert (Raimond).....	1436	<i>LA FONT</i> (Bernard).....	1585
GILÈDE.....	1690	LAFORCADE.....	1527
<i>Ginisty</i>	1778-80	LAFUE (Jean-François).....	1755
Girardin.....	1655	LAFUE (Jean-François).....	1763
Girié.....	1623	Lagane.....	1753
<i>Glonton</i>	1623	Lagarriga, cf. Gariga.	
Gontier.....	1409	Lagorrée (Jacques).....	1542
Gos (Jacques).....	1409	Lagorrée (Gabriel).....	1648
Gos (Pierre-Arnaud).....	1411	Lagorrée (Pierre), écuyer.....	1655
<i>Gouazé</i>	1778-80	Lalaine.....	1562
Gounon.....	1772	LALAURETTE ⁵	1606
Goyrans.....	1434	Lamamie.....	1645
Grandelle.....	1600	<i>LAMOTE</i> (Gilles).....	1585

1. Voir plus loin, p. 340.

2. Armoiries sans portrait dans le volume; cf. ci-dessus, p. 323.

3. Voir aussi cour du Capitole.

4. Voir aussi cour du Capitole (cf. ci-dessus, p. 330, n. 6).

5. Cachet de Saint-Etienne (cf. ci-dessus, p. 331, n. 5).

<i>LAMOTE</i> (Oger).....	1617	Malhac (Bernard).....	1437
Lamothe, cf. Duval.....		Malvesin.....	1714
Lancefoc (Pierre).....	1550	Mandinelly, cf. Bandinelly.....	1692
Lancefoc (Pierre-Antoine).....	1630	Manen ⁴	1692
Lanes.....	1503	Margastaud.....	1714
<i>LANOY DE MERICOURT</i>	1709	Marignac (Jean).....	1441
LAPEYRE.....	1717	Marignac (Jean).....	1412
LAPEYRIE (Pierre).....	1732	Marin, cf. Gascons.....	
LAPEYRIE (Jean-Antoine).....	1751	Marmiesse.....	1653
Larbrepin, cf. Turle.....		Marsol.....	1442
<i>LA ROCHE</i>	1367	Marsol.....	1446
Laroche, cf. Tour.....		Martin (Antoine).....	1660
Larrieu.....	1701	MARTIN (Jacques).....	1717
LATANERIE ¹	1606	MARTIN DE CARCASSONNE	1352
Latour, cf. Tour.....		Marvejol.....	1631
LATOUR.....	1687	Masac (Jean).....	1410
Laur.....	1447	Masac (Jean).....	1438
Laurac.....	1436	MASENS.....	1705
Laurency.....	1410	Massia.....	1709
Lavaur.....	1625	Massip (Pons).....	1441
Lavit.....	1617	Massip (Raimond).....	1442
Lavolvène.....	1753	Maurand (Embrin).....	1392
Lazens.....	1436	Maurand (Embrin).....	1410
Lebel.....	1772	Maurand (Etienne).....	1434
LEGENDRE.....	1690	Maxens.....	1441
LESPINASSE (Claude Barbier de).....	1607	May (Du).....	1600
LESPINASSE (Antoine).....	1683	May (Du), écuyer.....	1635
LESPINASSE (Jean).....	1735	Maynial.....	1539
Lombardy.....	1625	MAZARS.....	1717
<i>Loubaissin</i>	1725	<i>Melon</i>	1725
LOUBERS.....	1644	Mestre Buisson.....	1625
Loupes (Pierre).....	1542	Michaelis.....	1660
Loupes (Tristan).....	1653	MIEGEVILLE.....	1740
Madron.....	1562	Miramont.....	1718
Malaprade, cf. Maleprade.....		Molinier (Jean).....	1392
Malard (François).....	1550	Molinier (Jean).....	1410
Malard (Aimable).....	1631	Molis (Bernard).....	1437
<i>Malefelle</i> ²	1741	MOLIS (Jean).....	1516
MALEPRADE (Jean) ³	1607	MONDRAN	1716
MALEPRADE (Jean).....	1623	Monrogier.....	1625
Malhac (Bernard).....	1436	Montagut ⁵	1651-53

1. Cachet de la Dalbade (cf. ci-dessus, p. 331, n. 5).

2. Voir plus loin, pp. 340-341.

3. Voir aussi cour du Capitole.

4. La description de M. Roschach se rapporte en réalité aux armoiries qui, sur le tableau, sont attribuées à Auriol (cf. ci-dessus, p. 332, n. 4) et qui, d'après la médaille de 1692, seraient celles de Vergier ; celles de Manen (d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois gerbes (?) d'or) se trouvent encore dans le volume (voir plus haut, p. 328) et concordent avec la médaille de 1692. L'erreur de M. Roschach s'explique par l'état du tableau et le fait que l'on ignorait à cette époque l'existence dans le volume du fragment contenant le nom et les armoiries de Manen.

5. Voir aussi cour du Capitole (cf. ci-dessus, p. 330, n. 6).

Montastruc, cf. Johannis.		Paulhac.	1631
Montaudié.	1714	Paulo.	1649
Montaut.	1410	<i>Péguilhan</i> (Jean).	1623
<i>MONTAYGON</i>	1352	<i>Péguilhan</i> (Jean-Antoine).	1625
<i>MONTLUÇON</i>	1739	Peiros.	1532
<i>Monyer</i>	1778-80	Pelegry.	1411
Morat, cf. Mourat.		Pélissier.	1532
MORLAN	1716	PÈRES	1716
Morlas (Raimond).	1353	PERRIN.	1635
Morlas (Pierre).	1447	Pessoles.	1714
MOURAT ¹	1605	PETRI	1516
<i>NABIS</i>	1352	Peyre (?).	1500
Najac.	1412	Peyremale.	1409
Nautayre.	1436	PICARD.	1705
Naute.	1663	Pin (Du).	1563
NICOLAU.	1735	Pins (Bernard-Raimond).	1409
NICOL DE MONTBLANC	1763	Pins (Sicard).	1411
NIOCEL.	1759	Pins (Bernard-Raimond).	1437
Noé.	1446	Plasensac.	1532
Nogaret (Pierre).	1411	Platea.	1550
Nogaret (Etienne).	1434	POISSON.	1732
Nogaret (Pierre).	1440	Pomarède.	1625
<i>Nohault</i>	1560	Ponsard.	1701
<i>Nos</i>	1560	Pont (Pierre-Arnaud del).	1434
Novv.	1735	Pont (Jean del).	1437
NOYERS	1516	<i>PONT</i> (B.-A. et P.-M. du).	1367
<i>OLIVIER</i> (Jean).	1617	Pont (Pierre-Arnaud du).	1410
Olivier (Jean).	1655	PORTETS DE BELLOC	1755
Olivier (Jean) ²	1659	Portier (Jean).	1434
Olivier (Jean).	1701	Portier (Jean).	1442
Olmières.	1503	<i>POSANS</i>	1352
Ort (L').	1409	Potier.	1629
Oulméde (L').	1437	Poussoy.	1632
OUVRIER.	1717	PRADINES (Guillaume).	1675
<i>PAGÈSE</i> (Guillaume).	1367	PRADINES (Jean-Joseph).	1705
Pagèze (Guillaume-Pierre).	1412	Pradines de Ciron.	1709
Pagèze (Guillaume-Pierre).	1434	<i>Prat</i>	1560
Pagèze (Hugue).	1442	PRÉVOST (Jean).	1705
Pagèze (Guillaume).	1500	PRÉVOST (Jean).	1751
<i>PALAIS D'ODARS</i>	1352	Prignac.	1412
Palais de Tarabel (Bertrand).	1393	Pueg (Del).	1438
Palais de Tarabel (Bertrand).	1409	Puget (Jacques).	1585
Palot (Jean).	1411	PUGET (Jacques) ³	1606
Palot (Jean).	1440	Puget (Jacques).	1617
PANDARIKS.	1675	Puybusque (Jean).	1393
<i>PARRA</i>	1585	Puybusque (Raimond).	1409
Parrin.	1623	Puybusque (Jean).	1412
Pate.	1434	Puybusque (Bernard).	1503
Pauc.	1535	Puybusque (Laurent).	1562

1. Cachet de Saint-Sernin (cf. ci-dessus, p. 331, n. 5).

2. Voir aussi manuscrit d'Abel et Froidefont.

3. Voir aussi cour du Capitole.

Queyratz (Jacques) ¹	1651-53	Saget (Thomas) ⁹	1701
Queyratz (Jacques).....	1663	<i>Sahuqué</i>	1778-80
Rabastens (Etienne).....	1550	Saint-Antoine.....	1436
Rabastens (Etienne).....	1562	Saint-Avit.....	1436
RABASTENS (Pierre) ²	1607	Saint-Félix (François).....	1552
Rabaudy (Pierre-Nicolas).....	1648	Saint-Félix (François).....	1562
Rabaudy (Nicolas) ³	1659	Saint-Jean.....	1510
RASTEL.....	1605	Saint-Paul.....	1447
Recaud (Jean).....	1410	Saint-Pierre.....	1617
Recaud (Jean).....	1412	Salamonis (Pierre).....	1532
REGOUDERCQ ⁴	1607	Salamonis (Pierre).....	1535
Redon.....	1659	SALLES.....	1675
Reste (Jean).....	1503	Salinier.....	1653
RESTE (Jean).....	1543	Sanchely.....	1709
Revel.....	1714	Sarravère.....	1539
REVELLAT ⁵	1610	Sarremejeanne.....	1772
Rey.....	1617	Savy.....	1623
Reynier.....	1502	<i>Savy de Brassalières</i> ¹⁰	1772
RICARDY ⁶	1605	SÉGUY.....	1675
Rigaud (Jean).....	1410	<i>Sénovert</i>	1778-80
Rigaud (Jean).....	1441	Serena.....	1436
Rivière.....	1552	SÉRIÉ.....	1732
Roais ⁷	1701	Sers (Jean).....	1438
Roaix.....	1353	Sers (Jean).....	1446
Roguier.....	1500	SICARD.....	1740
ROLLAN DE SAINT-ROME.....	1755	Sirven (Bernard).....	1438
Roques.....	1648	Sirven (Bernard).....	1446
Ros.....	1411	Solas.....	1447
Rosaud.....	1440	Soleilhavolp ¹¹	1651-53
Rosiès.....	1631	SOUSTRE	1516
Rottond.....	1630	Taberly.....	1632
ROUER.....	1543	Taddée.....	1441
Royer.....	1653	Tarabel, cf. Palais.	
RUDELLE ⁸	1610	TEXTOR.....	1585
SABATIER (Thomas).....	1543	Tholosany.....	1653
Sabatier (Thomas).....	1550	Thomas, cf. Saget.	

1. Voir aussi cour du Capitole.

2. *Ibid.*

3. Voir aussi le manuscrit d'Abel et Froidefont.

4. Voir aussi cour du Capitole.

5. *Idem.*

6. Cachet du Pont-Vieux (cf. ci-dessus, p. 331, n. 5).

7. Voir aussi le manuscrit d'Abel et Froidefont.

8. Voir aussi cour du Capitole.

9. Armoiries décrites par erreur sous le nom de Thomas par M. Roschach. Voir aussi le manuscrit d'Abel et Froidefont.

10. La tête et les armoiries sont effacées sur la miniature, mais les armoiries (d'argent à la merlette de gueules posée sur une terrasse de sinople et becquetant une gerbe du même à senestre) sont représentées sur une plaquette imprimée par les soins des capitouls et contenant un arrêt du conseil de 1772 relatif à la noblesse des capitouls (Archives municipales).

11. Voir aussi cour du Capitole.

THOMAS ¹	1603	VIALAR.....	1735
Thoron.....	1552	Vic.....	1645
Tilhol (Jean).....	1629	Vidal (Bernard).....	1629
Tilhol (Claude).....	1663	Vidal (Antoine).....	1632
TIRANY	1716	Vignaux (Pierre).....	1542
Tornier.....	1440	Vignaux (Pierre).....	1552
<i>Touges Nouaillan</i>	1623	Vignes (Jacques).....	1411
Tour (Pierre La).....	1353	Vignes (Bernard).....	1434
Tour (Gaillard La).....	1368	Vigolès.....	1411
Tour (La), <i>alias</i> La Roche.....	1441	Viguerie.....	1650
Tourel.....	1663	VILLEMAIN	1763
Tournier.....	1552	Villeneuve.....	1446
TOURTEL	1751	VILLEPIGUE.....	1717
Travaudi.....	1532	<i>Vinel</i>	1623
<i>Turle Larbrepin</i>	1725	Virazel.....	1617
Vaisse.....	1709	VIZOUARD DE VARENNES ² (?).....	1710
Valade.....	1353	Ydriard.....	1532
Valette.....	1718	YSA LGUIER (Barthélemy).....	1352
Valrivière.....	1632	Ysalguier (Pierre).....	1353
Varagne.....	1412	YSA LGUIER (Pierre).....	1367
VARES (De).....	1606	Ysalguier (Jean).....	1412
Verdiguier.....	1631	Ysalguier (Jammes).....	1437
VERGER (Pierre du).....	1543	YSARD (Bernard).....	1367
Vergier (Guillaume du).....	1645	Yssard (Bernard).....	1409
Vergier ²	1692	Yssard (Blaise).....	1436
VERLHAC	1716		

Nous avons compris dans cette liste, quoiqu'ils ne fassent pas partie de la série des miniatures des *Annales*, trois portraits de capitouls qui se trouvent au musée Saint-Raymond avec leurs armoiries : ce sont ceux de Jean de Bertrand (capitoul en 1519, évêque de Comminges, puis cardinal en 1557⁴), de Marin de Gascons (capitoul en 1555 et 1556⁵) et de J.-B. de Malefette

1. Cachet de la Pierre (cf. ci-dessus, p. 331, n. 5).

2. Les armoiries (vairé d'or et de gueules), non décrites par M. Roschach, sont en partie cachées par le cadre de la gravure. Ces armoiries ne concordent ni avec Brémond (d'argent au chevron de gueules, au chef d'azur, etc.) ni avec la médaille de 1692. D'après celle-ci, les armoiries de Vergier seraient celles attribuées par Brémond et par M. Roschach à Manen, et par le tableau à Auriol (cf. ci-dessus, p. 332, n. 4), ce qui semblerait indiquer que l'extrémité droite du parchemin qui contenait les armoiries de Vergier avait aussi disparu et a été refaite postérieurement. Il n'y aurait, en effet, aucune impossibilité à ce que ce coin du parchemin fût tombé et qu'on l'ait par erreur remplacé à côté du nom d'Auriol. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

3. Armoiries sans portrait dans le volume (cf. ci-dessus, p. 323, n. 4). Décrit sans nom par M. Roschach, p. 451 (tir. à part, p. 323).

4. D'or au taureau de gueules couché au pied d'un arbre lacéré de sinople terrassé de même; au chef de gueules chargé d'une étoile (?) d'or entre deux coquilles du même; surmonté du chapeau de cardinal.

5. D'argent à trois chevrons de sable (?), un tourteau du même brochant sur les deux de pointe.

{capitoul en 1741¹). Ce dernier est probablement un des rares exemplaires du portrait particulier que le peintre officiel remettait à chaque capitoul d'après la miniature².

François GALABERT.

1. D'azur au chevron d'or accompagné en chef et en pointe d'une étoile d'or et de quatre molettes (ou étoiles?) de même posées deux et deux en pal à dextre et à senestre.

2. Cf. Roschach, p. 363 (tir. à part, p. 235). — Qu'il me soit permis d'adresser ici à M. Jules Chalande mes plus vifs remerciements pour les nombreuses indications relatives aux armoiries des capitouls qu'il a bien voulu me communiquer.

DEUX MINIATURES DES ANNALES DE TOULOUSE

CAPITOULS DE 1593 ET DE 1635¹

I.

D'avril à juin de l'année 1907, la Bibliothèque nationale, à Paris, offrit à la vue du public une partie de son inépuisable trésor, dans une exposition de portraits peints et dessinés, du treizième au dix-septième siècle.

Les organisateurs de cette exposition firent encore appel aux collectionneurs les plus renommés, aussi bien de Paris que de la province, mesure excellente permettant ainsi au grand public d'admirer des œuvres que seuls quelques privilégiés pouvaient connaître.

Elle avait pour objet de mettre sous les yeux de tous un ensemble de représentations individuelles susceptibles tant de fournir quelques identifications nouvelles sur un certain nombre de personnages historiques, que d'apporter une contribution à l'étude de l'art du portrait.

C'est la première fois que l'on tentait de grouper, au point de vue spécial du portrait, les documents iconographiques contenus dans les manuscrits.

Insister sur l'intérêt qu'apportait avec elle la réunion de tant d'œuvres remarquables semble chose inutile alors que les œuvres sont loin des yeux et que nulle image n'en peut même donner l'idée.

Parmi les collectionneurs dont on avait sollicité le concours se trouvait M. le baron Hugo de Bethmann, membre du Comité de patronage de l'exposition. M. Hugo de Bethmann est, parmi les collectionneurs de Paris, un des plus éclairés, surtout au point de vue des livres rares et des manuscrits.

1. Les deux notes que l'on va lire sous ce titre sont deux communications faites par M. le marquis de Champreux à la *Société Arch. du Midi*, séances du 26 mai et du 23 juin 1908. On les a supprimées au Bulletin pour les rapprocher du Mémoire de M. Galabert sur le même sujet et surtout des belles planches dues à l'obligeance de M. de Champreux.

(Le Secrétariat.)

Il avait apporté dans les vitrines de l'exposition une grande miniature tirée des *Annales manuscrites de la ville de Toulouse*.

Dans une des séances de la Société d'archéologie du mois de février 1908, M. Galabert, archiviste de la ville de Toulouse et membre de la Société, avait fait une intéressante communication sur cette miniature d'un si haut intérêt pour notre ville.

Il s'agit de quatre des capitouls de Toulouse pour l'année 1593 :

Jean COURTOIS, avocat, banquier, coseigneur d'Issus;
Jean DUMAS, procureur au sénéchal;
Jacques CAZANOVE, coseigneur du Fauga.
Pierre CARRIÈRE, bourgeois.

Cette miniature fut achetée chez un antiquaire de Paris.

M. le baron Hugo de Bethmann ne se contente pas simplement d'acquérir, il veut encore connaître les origines et les destinées nouvelles des objets qui entrent dans sa collection, et il accompagne sa miniature d'indications puisées aux meilleures sources.

Il nous dit, en effet :

« Miniature tirée des *Annales manuscrites de la ville de Toulouse*.

« Les magistrats municipaux de Toulouse décidèrent, en 1295, la tenue d'un registre divisé en six parties, destiné à recevoir, entre autres choses, les procès-verbaux des élections annuelles.

« Ce sont ces procès-verbaux qui ont été l'occasion et le point de départ des chroniques municipales continuées jusqu'en 1789, qui sont aujourd'hui connues sous le nom d'*Annales manuscrites de la ville de Toulouse*. Leur transcription ayant été faite avec une certaine recherche, la lettre initiale fut ornée, dès l'origine, semble-t-il, d'une petite miniature, dans laquelle les consuls étaient représentés prêtant au viguier le serment inaugural.

« Mais peu à peu l'importance de ces procès-verbaux augmenta et avec elle l'importance des enluminures, qui d'ailleurs ne furent pas limitées à des portraits mais comprirent des scènes historiques ou légendaires et sortirent de leur cadre étroit pour occuper des pages entières.

« Ces changements commencèrent à être tout à fait sensibles vers le milieu du quatorzième siècle. Et comme ce double travail de chronique et d'illustration a été continué jusqu'en 1789, on imagine l'intérêt de la collection qui fut ainsi formée. Mais on ne peut, hélas ! en parler qu'au passé, car elle n'existe plus dans son intégrité.



MINIATURE ARRACHÉE LE 10 AOUT 1793 AUX ANNALES MANUSCRITES DE TOULOUSE

LES CAPITOUIS DE L'ANNÉE 1635

Œuvre de CHALETTE au Musée de Troyes

Planche offerte à la Société

M. le Marquis DE CHAMPREUX D'ALTENBOURG
Membre correspondant

Photocollographie LASSALLE, Toulouse.

« En 1793, Marc-Antoine Baudot, l'un des commissaires délégués par la Convention aux armées des Pyrénées, proposa à la Société populaire de Toulouse de rehausser la cérémonie commémorative du 10 août qui se préparait en brûlant publiquement les titres des capitouls. Un arrêté fut pris, en conformité de cette décision ou plutôt de cette proposition, et les vénérables registres, retirés des armoires de fer dans lesquelles ils étaient pieusement conservés, furent portés, le 9 août, sur le bureau du Conseil général de la commune.

« En les feuilletant, Baudot fut pris d'un scrupule soudain « et fit observer « ... que l'intention des représentants du peuple n'était pas de détruire les « monuments d'histoire, qui devaient être conservés conformément aux décrets, « mais qu'il fallait brûler les feuilles contenant l'*image des capitouls* ».

« On se conforma immédiatement à ces prescriptions, et ces peintures plus ou moins lacérées furent apportées au président de la Société populaire.

« C'est ainsi que furent déshonorés pour toujours les douze volumes des *Annales de Toulouse*. »

Cependant, tous les portraits si stupidement arrachés des registres qui les contenaient ne furent heureusement pas portés jusqu'au bûcher qui devait les détruire. Bon nombre passèrent inaperçus et demeurèrent dans les gros volumes. Quelques-uns s'égarèrent, tandis que d'autres trouvèrent asile chez des particuliers avisés. M. Béguilhet, de Toulouse, en 1839, n'en possédait pas moins de quarante-deux, qui ont été depuis rachetés par la Ville au moyen d'un crédit extraordinaire. Deux, dont on ne connaît pas le sort, ont été reproduits par Nodier et Taylor dans leurs *Voyages pittoresques* (Languedoc, t. I, planche 33), tandis que d'autres ont été recueillis par l'abbé Desnoyers, par M. E. Barry (aujourd'hui tous à Toulouse), par M. Truelle (aujourd'hui au Musée de Troyes) et par M. de Sahuqué. Ceux qui appartiennent à M. de Bethmann, achetés chez un antiquaire de Paris il y a peu de temps, étaient considérés comme perdus.

M. le baron Hugo de Bethmann a bien voulu, dans l'intérêt de la Société archéologique du Midi de la France, sur les sollicitations d'un de ses membres, et aussi dans l'intérêt de la ville de Toulouse, confier cette précieuse miniature à M. Sauvanat, photographe attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris, afin d'en obtenir un cliché photographique de dimension conforme à celle de l'original, lequel sera remis aux archives de la ville par les soins et l'entremise de la Société d'archéologie.

Ce cliché a permis d'imprimer la planche qu'on trouvera ci-dessus.

II.

Le Musée de Troyes possède une miniature de Jean Chalette, arrachée, comme toutes les autres, aux *Annales manuscrites de la Ville de Toulouse*. Son sort fut celui de ses pareilles, comme il a été dit ci-dessus à propos d'une autre miniature figurant à Paris dans la galerie de M. le baron de Bethmann.

Les portraits de ces quatre capitouls pour l'année 1635 étaient ceux de :

RAYMOND AYMERIC,
JEAN DE BOYER,
JEAN DE PERRIN,
PIERRE AYRAILH,

en les prenant de gauche à droite¹.

Jean Chalette fut baptisé à Troyes le 27 décembre 1581 et mourut à Toulouse en 1643.

Il fut peintre de l'hôtel de ville de Toulouse de 1612 à sa mort.

Il fut encore fondateur de l'école de cette ville en 1612. (*Catalogue des tableaux du Musée de Toulouse*, année 1864, page 181; *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, année 1866, pages 241 à 280.)

Cette miniature fut arrachée en 1793 de la page 31 du septième volume des *Annales manuscrites de la Ville de Toulouse*, où se trouvent les indications suivantes :

« Année 1635, furent élus et prêtèrent serment : RAYMOND AYMERIC, JEAN DE BOYER, JEAN DE PERRIN, PIERRE AYRAILH, etc..... »

En 1867, M. Eugène Delon, photographe, demeurant à Toulouse, rue Louis-Napoléon, 20, possédait cette peinture de Chalette.

Par une lettre en date du 6 juillet de la même année, lettre qui figure dans les archives du Musée de Troyes, il proposa audit Musée la vente de cette peinture pour la somme de 1,000 francs, Toulouse ayant refusé l'acquisition.

L'offre fut acceptée, et M. Truelle, originaire de Troyes, qui se trouvait à cette époque à Foix en qualité de receveur général de l'Ariège, fut délégué par la Société académique de l'Aube, dont il était membre, pour conclure cette affaire.

C'est ainsi que cette œuvre précieuse quitta notre ville de Toulouse, d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

1. Deux de ces noms (1 et 4) figurent inexactement dans diverses publications sur ces portraits.

Un peu plus tard, des pourparlers furent engagés par la municipalité toulousaine, mieux inspirée, dans le but et dans l'espoir de faire revenir à Toulouse l'œuvre de Chalette, si malheureusement aliénée.

Une correspondance à ce sujet figure au dossier de cette peinture ; on offrit en échange un tableau de Natoire, également originaire de Troyes, mais malgré les efforts et la bonne volonté de M. le marquis de Saint-Lieux, alors adjoint au maire de Toulouse, l'arrangement proposé ne put aboutir.

Avant de terminer cette courte notice, qui indique ce que fut le sort de cette œuvre si toulousaine de Chalette, il est de toute justice de rendre hommage à la courtoisie et à la complaisance de M. Louis Le Clerc, conservateur du Musée de Troyes, qui non seulement nous a autorisés à prendre un cliché photographique de cette page intéressante, mais a voulu encore nous aider personnellement de ses conseils et de ses connaissances, et nous communiquer les documents de nature à nous éclairer sur l'exode de cette œuvre que nous ne pouvons aujourd'hui que regretter. Grâce à lui nos mémoires ont au moins une excellente reproduction de la précieuse miniature.

M. Louis Le Clerc est, depuis près de trente ans, conservateur du Musée de Troyes ; il en est presque le créateur et, de l'avis de tous ceux, même à Paris, qui s'intéressent aux beaux arts, il en a fait une collection qui, par sa valeur, par la variété des objets qui la composent, est de tout premier ordre.

NOTES JUSTIFICATIVES.

- A. DE QUATREFAGES. *Mémoire sur quelques peintures du quinzième siècle*. Toulouse, 1839, in-4° avec planches au trait. (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique du Midi*.)
- B. BÉNEZET. *Les origines du portrait en France ; le portrait dans les écoles du Midi aux treizième et quatorzième siècles*, dans *Réunion des Sociétés des beaux-arts en 1880*. Paris, 1881, in-8°, pp. 168-188.
- E. ROSCHACH, *Les douze livres de l'histoire de Toulouse, chroniques municipales manuscrites*, dans *Toulouse, histoire, archéologie*, etc. Toulouse, 1887, in-8°, pp. 131-462 ; volume publié à l'occasion du Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences.

MARQUIS DE CHAMPREUX,
Membre correspondant.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Éloge de Bernard Bénézet , par M. E. SAINT-RAYMOND, membre résidant.....	1
Éloge de Louis Lartet , par M. E. CARTAILHAC, membre résidant.....	9
Règle des chanoinesses augustines de Saint-Pantaléon ou des onze mille vierges à Toulouse (1358) , par M. A. JEANROY, membre résidant.....	19
Les Chartes de coutumes de la Haute-Garonne aux XIII^m et XIV^m siècles , par M. J. DECAP, membre correspondant.....	48
Musée de Toulouse. Inventaires illustrés. — A. Les Statues tombales , par M. le Baron DE RIVIÈRE, membre résidant (<i>avec figures et deux planches</i>).....	79 ✓
L'Art à Toulouse. Les Salons de peinture au XVIII^m siècle , par M. le Baron DESAZARS DE MONTGAILHARD, membre résidant.....	103
Statuts de la Basoche du Sénéchal de Toulouse , par M. l'abbé CAU-DURBAN, membre résidant (<i>avec figures</i>).....	166
Le Forum Romain , conférence par M. Henri GRAILLOT, membre résidant (<i>avec une planche</i>).....	185
Éloge de M. Axel Duboul , membre résidant, par M. le baron DESAZARS DE MONTGAILHARD, membre résidant.....	206
Éloge de M. l'abbé Léonce Couture , membre résidant, par M. A. JEANROY, membre résidant.....	211
Excursion à travers les comptes d'Albi de 1438-1439 , par M. Aug. VIDAL, correspondant.....	225
Les statues de la Vierge au Musée de Toulouse , par M. J. DE LAHONDÈS, membre résidant (<i>avec figures</i>).....	269
L'Art de la Ferronnerie martelée à Toulouse , par M. le baron DESAZARS DE MONTGAILHARD, membre résidant (<i>avec figures et planche</i>).....	289
Une nouvelle miniature des Annales capitulaires de Toulouse , par M. GALABERT, membre résidant.....	317
Note sur deux nouvelles miniatures des Annales de Toulouse , par M. le Marquis DE CHAMPREUX, membre correspondant (<i>avec deux planches</i>).....	343

449.
8



